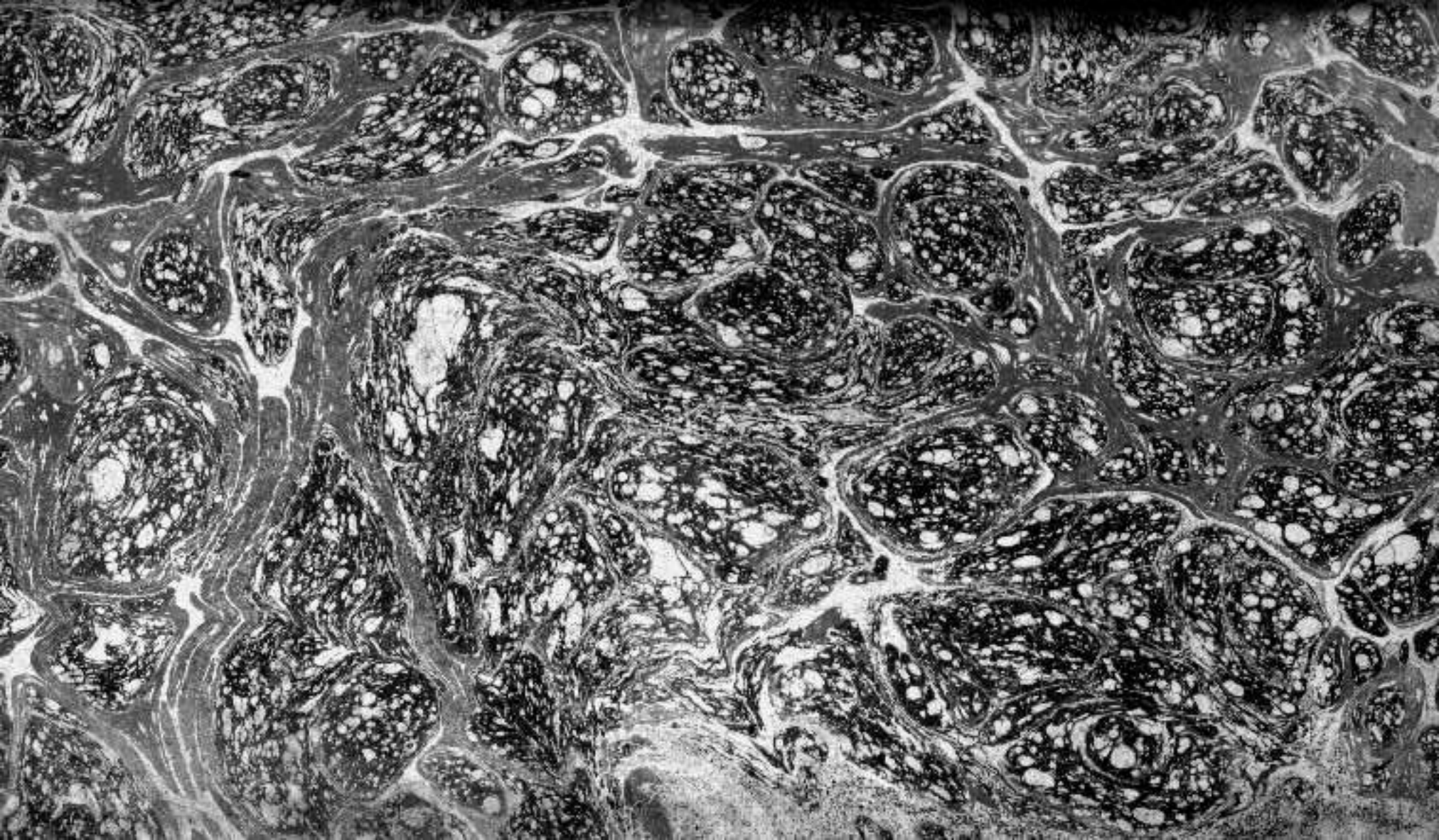
VOYAGE
R.N.
1-2



FUNDACION
SANCHO EL SABIO

NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE.

Cet Ouvrage curieux et rempli de détails intéressans, est de Jean François Peyron, né à Aix, en 1748, mort à Gondelour, (dans l'Inde,) en 1784. (Biogr. Univ. Tome 33, page 553.) L'auteur fait preuve de grandes connaissances dans les beaux arts, et en Antiquités; ses descriptions et ses récits étant d'une telle fidélité, qu'il était le guide des dessinateurs employés à la Confection du Voyage pittoresque en Espagne. On trouve dans son Ouvrage des renseignemens précieux sur le royaume de Murcie.

H-51452
F-51490
ATV
24434

NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE,

FAIT EN 1777 & 1778;

par Peyron d'Aix

Dans lequel on traite des Mœurs, du Caractere, des Monumens anciens & modernes, du Commerce, du Théatre, de la Législation des Tribunaux particuliers à ce Royaume, & de l'Inquisition; avec de nouveaux détails sur son état actuel, & sur une Procédure récente & fameuse.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Chez P. ELMSLY, dans le Strand;
Et se trouve A PARIS,
Chez P. THÉOPHILE BARROIS, Jeune, rue du Hurepoix, près le Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXXXII.

INTRODUCTION.

Nous avons tous une maniere de voir qui nous eſt propre ; le même objet ſe préſente à l'obſervateur ſous des faces diverſes ; & ce n'eſt qu'après les avoir toutes conſidérées, que l'on peut dire l'avoir réellement connu. Si ce principe eſt vrai, c'eſt ſans doute à l'égard des Voyages. Le commerce qui s'améliore ou ſe détruit, la population qui s'accroît ou diminue, les lettres & les arts encouragés ou négligés, un Miniſtre plus ou moins habile, apportent des changements ſenſibles dans la choſe publique. Les mœurs s'alterent ; les frontieres ſont ouvertes aux lumieres, aux vices, au luxe étrangers ; & dans l'eſpace de peu d'années, une nation change de face & de caractere. Les monuments eux-mêmes, qui malheureuſement & ſouvent attirent preſque ſeuls l'attention des Voyageurs, tombent en ruine ; d'autres monuments ſuccedent aux anciens, & l'inſatiable curioſité trouve toujours un nouvel aliment.

Nous avons déja pluſieurs Voyages faits en Eſpagne. Le pere Labat, Colmenar,

Madame Dunois, M. de Silhouette, un Moine Lombard, & M. Barreti, qu'on a traduits, l'un de l'Italien & l'autre de l'Anglois, &c. &c. ont parcouru quelques Provinces de cette vaſte Monarchie, & les ont décrites ; ils ont donné quelque idée du caractere & des mœurs de la Nation Eſpagnole. Il exiſte en Eſpagne un Voyageur national qui, n'ayant vu encore que les tableaux, les égliſes, & les antiquités de quelques villes, a déja écrit pluſieurs volumes. M. l'Abbé Pons, très-inſtruit dans la partie des beaux-arts, ſait les apprécier ; il les juge en amateur & en critique éclairé. Dans les villes qu'il a décrites, je n'ai eu ſouvent pour guide que ſon livre ; mais l'on n'y trouve rien ſur les mœurs, les loix & les uſages. On pourroit dire, s'il avoit beſoin d'être juſtifié, qu'il a écrit pour l'Eſpagne ; que ſon but principal étoit de faire connoître à ſa nation les monuments qu'elle poſſede dans tous les genres : il vouloit aiguillonner cette pareſſe qu'on lui reproche, & qui ne lui eſt pas naturelle, faire revivre le bon goût, & ramener l'amour des arts dans ſa patrie ; deſir, entrepriſe, travail qui méritent les plus grands éloges. Pouvoit-il parler de certains abus ? Il falloit

remonter à la ſource, & ſonder un abyme couvert d'un brouillard ſacré & dangereux à percer. Il l'a contemplé de loin, fâché peut-être dans ſon cœur de ne pouvoir pas le diſſiper. Lui qui a décrit tant d'égliſes, & vu les richeſſes immenſes qui y ſont amoncelées, combien de fois n'a-t-il pas dû gémir en conſidérant ces tréſors enfouis! Auſſi a-t-il oſé mettre dans la bouche d'un vieillard de ſes amis, le ſens de ces paroles patriotiques: « Les aumônes exceſ-» ſives faites aux couvents, ces fantaiſies » dévotes exécutées à grands frais, ne » ſeroient-elles pas mieux employées à » conſtruire des ponts & des chemins? » fonds doublement conſacrés à l'utilité » publique, en ce que le peuple, qui vit » dans une vicieuſe mendicité, dévoueroit » ſes bras & ſon temps à ces travaux. La » véritable œuvre pie eſt celle d'être utile » au genre humain, & non de borner » ſa charité à engraiſſer quelques reclus » égoïſtes & ignorants. » Obſervation juſte, pleine de ſentiment, & qui montre le zele dont ce Voyageur eſt animé.

Le P. Labat, avec beaucoup d'eſprit & de jugement, n'eſt pas toujours vrai; il généraliſe trop certains uſages particuliers qu'il a obſervés dans une famille, &

qu'il applique à toute la nation. Il dit que les Eſpagnols, hommes, femmes & enfants, vont toujours nu-tête, & qu'ils ont même ſoin de faire raſer leurs cheveux pour tranſpirer plus aiſément. Le P. Labat nous trompe, ou les uſages ſont bien changés. Un Eſpagnol ne ſort jamais ſans un large chapeau. Ses cheveux, qu'il ne fait point raſer, ſont retenus ſous un rézeau de ſoie qu'on appelle *redezilla*. Les femmes ont un voile ſur un rézeau pareil. On n'ignore point combien les Eſpagnols ſont amoureux de leurs chapeaux, plus lourds, plus chauds & plus vaſtes que les nôtres, puiſque cet objet fut la cauſe d'une émeute dans Madrid, & que le Roi n'eſt venu à bout de les prohiber que dans la capitale. La Nation qui fait le moins uſage du chapeau, eſt ſans contredit la Françoiſe.

Colmenar, diffus, peſant, fatigant à lire, n'eſt pas toujours exact. Il ne craint pas de ſe répéter, de ſe prendre à lui-même des phraſes entieres & des réflexions qu'il place où il en a beſoin, dans les mêmes mots. Quand on a lu ſes *Delices* & parcouru l'Eſpagne, l'on juge bien qu'il n'a pas vu tout le pays dont il parle, & qu'il a fait une grande partie du Voyage dans ſon cabinet. Il eſt cependant

encore un des meilleurs indicateurs que l'on ait pour voyager en Eſpagne.

On connoît les *Lettres d'une Dame Angloiſe à une de ſes Amies à Paris*, Lettres écrites ſur l'Eſpagne il y a près d'un ſiecle, & où cette Dame cherche bien plus à exercer ſon cœur, que ſon eſprit & ſon jugement. Elle ne manque cependant pas de fineſſe, & du genre d'érudition qui eſt propre à ſon ſexe; mais, femme ſenſible, & prenant le titre d'Angloiſe, les aventures d'amour & de ſentiment paroiſſent l'attacher davantage, & lui conviennent mieux ſans doute que de déchiffrer de vieilles inſcriptions, ou de perdre des yeux faits pour la tendreſſe, ſur des pierres & des marbres uſés par le temps. Son ouvrage eſt amuſant, inſtructif; on y reconnoît encore, à beaucoup de traits, les Eſpagnols d'aujourd'hui: mais, depuis ces Lettres, la Nation a changé, & peut-être, à certains égards, eſt-elle devenue moins intéreſſante que Madame Dunois ne nous la peint.

Lorſque le Voyage du Religieux Lombard parut, on ſe plaignit en Eſpagne qu'il étoit cauſtique & peu ſincere. Le Gouvernement voulut faire défendre ſon livre en Italie, & n'en vint pas à bout.

Je doute qu'il le méritât, & je ne vois pas que l'Eſpagne eût beaucoup à s'en plaindre. L'ouvrage du pere Caymo eſt rempli d'inſtructions quant à la partie des beaux-arts : il étoit vrai connoiſſeur ; mais il n'a parcouru qu'une très-petite partie de l'Eſpagne. Il a blâmé avec raiſon certains uſages, certaines ſuperſtitions ; & M. l'Abbé Pons ne lui répond pas, en objectant qu'on en trouve autant & d'auſſi blâmables en Italie. L'univers eſt la patrie des Voyageurs ; & le Religieux Lombard eût cenſuré chez lui ce qu'il blâmoit en Eſpagne. Si le P. Caymo exiſte, je doute qu'il ait eu beaucoup à ſe louer de ſon Traducteur. Outre qu'il l'a tronqué à volonté & ſans raiſon, il a preſque toujours rendu en mauvais françois l'italien élégant & pur de l'original. On pourroit ſeulement accuſer le Religieux Lombard d'un peu trop de partialité en faveur de ſa Nation ; mais on ne peut lui refuſer du goût, du jugement, & beaucoup d'érudition. Il ne borna pas ſes voyages en Eſpagne ; il a donné auſſi des Lettres ſur le Portugal & ſur l'Angleterre, que le Traducteur n'a pas jugé à propos de faire connoître.

M. de Silhouette étoit fort jeune lorſqu'il

traverſa rapidement l'Eſpagne ; auſſi nomme-t-il à peine les villes de ſa route, & il les nomme mal. Il fit ſon voyage en 1729, & dans l'eſpace de trois mois. Je ne crois pas qu'il attachât beaucoup de prix à ſon ouvrage, ni qu'il ait jamais imaginé qu'il pût inſtruire ceux qui le liroient.

M. Barreti, dont on a depuis peu traduit des Lettres à ſes freres, où il leur décrit ſon voyage d'Angleterre en Italie, paſſant par le Portugal & l'Eſpagne, eſt avantageuſement connu dans la littérature par des ouvrages où il a montré autant de philoſophie que d'eſprit & de goût. On retrouve dans ces Lettres l'homme inſtruit & l'obſervateur délicat ; mais comme il les écrivoit pour ſe délaſſer des fatigues de la route, tous les objets lui étoient bons ; il recherchoit même ceux qui pouvoient égayer ſon eſprit & ſa plume. Les danſes voluptueuſes dont il eſt témoin dans une auberge de Badajos, & le portrait de ſon intéreſſante Pauline, ſont des tableaux pleins de vie & de ſentiment ; mais il paroît trop ſouvent ſe livrer à des détails minutieux, qui ne pouvoient intéreſſer que ſa famille.

Quelque eſtimables & inſtructifs que ſoient tous ces Voyages, & deux ou trois

autres encore que je ne nomme point, parce qu'ils ſont moins conſidérables, l'Eſpagne n'eſt pas bien connue encore, & je ne me flatte point de la faire entiérement connoître. Je ne propoſe les obſervations que j'ai pu faire en la parcourant, que comme de ſimples eſſais. Je tâcherai de préſenter les objets tels que je les ai vus, ne cherchant ni à les déprécier, ni à leur donner plus d'éclat qu'ils ne m'ont paru en avoir.

Je ſais que mon entrepriſe eſt difficile, & je devrois peut-être ſuivre l'avis de Fontenelle, & fermer ma main ſi j'ai trouvé la vérité. On n'aime point à la voir en face. Que de moyens ne faut-il pas employer pour la faire admettre ! Quelle délicateſſe dans le choix des expreſſions, pour ne pas bleſſer ! Si l'Hiſtorien eſt arrêté par des conſidérations humaines, long-temps & même pluſieurs ſiecles après les événements dont il nous parle, que ſera-ce du Voyageur, lui dont la plume n'eſt occupée que du préſent, lui qui oſe juger les nations, les hommes en crédit, les abus reçus & conſacrés ? Il ne foule qu'en tremblant la terre qu'il parcourt, puiſqu'à chaque pas il s'environne d'ennemis. Voyagera-t-il en flatteur éternel ?

Ce n'étoit pas la peine de quitter ſes foyers, d'aller, ſous un ciel étranger, applaudir baſſement à ce qui répugne à la raiſon & ſouvent à l'humanité.

Il vaudroit mieux ſans doute ne pas écrire, & ne s'inſtruire que pour ſoi; mais l'homme manque alors de cet aiguillon puiſſant qui l'excite à bien faire. Ne craint-il plus les cenſeurs? ſes obſervations ſeront négligées, il n'approfondira rien; amuſant beaucoup ſes yeux & peu ſon ame, il reviendra de ſes voyages la tête pleine de ſimulacres, comme l'enfant qui a paſſé pluſieurs heures devant une optique.

N'allez pas vous offenſer, braves & bons Eſpagnols, vous dont j'ai reçu des amitiés ſi franches; n'allez pas me blâmer, ſi quelquefois emporté par mon ſujet, ſi trompé par les préjugés de ma nation, ſi entraîné par une liberté de penſer qui n'eſt pas encore reçue parmi vous, j'ai vu d'un œil bleſſé ou prévenu certaines coutumes, certains uſages, certains établiſſements que vous révérez, & des loix qui vous tyranniſent. Que l'amour de la vérité, que ma franchiſe me ſervent d'excuſe!

Je parlerai auſſi des monuments; je dirai ce qu'on en penſe, & ce que j'en penſe moi-même. J'énoncerai, je décrirai; mais

rarement je prétends juger. Je promenerai mon lecteur dans toutes les villes où j'ai passé, mettant sous ses yeux ce qui m'a paru le plus digne d'être vu, admiré ou condamné. Pour le reposer de temps en temps, & ne pas toujours le faire voyager, je lui ferai part de mes idées sur la législation, les usages, le commerce & les mœurs, & cela lorsque le sujet s'en offrira de lui-même, sans chercher d'autre ordre ni d'autre plan dans mon ouvrage. Je n'irai point, armé du compas & de l'équerre, mesurer tous les clochers, & dire au juste combien de pieds ont toutes les églises; mais aussi ne m'asservirai-je point à n'en mesurer aucun, tâchant de mettre de la variété dans une composition en général aussi monotone que l'est un Voyage.

Il ne me reste qu'à parler de mon style. J'ai choisi le plus naturel; s'il est quelquefois négligé, l'on n'ignore point que tout Voyageur se consacre, pour ainsi dire, à l'oubli de sa langue, & l'on doit lui savoir quelque gré de ce sacrifice.

ESSAIS SUR L'ESPAGNE.

Idée générale de l'Espagne ancienne et moderne.

Si la recherche des étymologies n'étoit pas auſſi vaine qu'ennuyeuſe & fatigante, je perdrois volontiers du papier & du temps à faire une longue diſſertation ſur les différents noms qu'on a donnés à l'Eſpagne; je répéterois tout ce que les anciens en ont dit avant moi; je rappellerois *Iberus*, *Hiſpalis*, *Heſperus*, *Tubal*, & les *Lapins*, dont le nom Phénicien *Sepana* fut, dit-on, la racine de celui de l'Eſpagne: mais les preuves de cette belle origine ſeroient aujourd'hui peu accueillies; on me tiendroit peu de compte de ma vaſte & facile érudition, depuis que l'on a reconnu que des faits valent en général beaucoup mieux que des mots.

L'Eſpagne a reçu de la nature la plus heureuſe poſition: environnée de mers & de montagnes,

elle jouit de la température la plus analogue au plaiſir & à la ſanté ; elle renferme des richeſſes immenſes ; l'or, les pierres précieuſes, & le fer plus utile, n'attendent que la main de l'ouvrier pour le récompenſer de ſes peines. La terre, ſans avoir beſoin d'une culture fatigante, eſt naturellement fertile, & produit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie : les hommes qui l'habitoient étoient forts & belliqueux ; c'eſt la juſtice que leur rendent preſque tous les hiſtoriens. Par quelle raiſon cette vaſte monarchie, qu'on ne pouvoit pas ſoumettre par les beſoins, a-t-elle donc preſque toujours été la proie & la nourrice de ſes voiſines ? Problême curieux, dont il faut chercher la ſolution dans les guerres inteſtines des colons & des indigenes, dont elle étoit peuplée : cette contrée malheureuſe par les bienfaits de la nature, fut long-temps enſanglantée, toujours diſputée & enviée : & comment ne l'eût-elle pas été ? ſon climat doux & fertile étoit devenu le foyer d'une pépiniere de nations rivales & ennemies.

L'Eſpagne eſt bornée au nord par les Pyrénées, qui la ſéparent de la France ; au levant, par la Méditerranée ; au midi, par le détroit de Gibraltar ; & au couchant, par le Portugal & l'Océan Atlantique : elle a deux cents ſoixante & quelques lieues de longueur, du ſud-oueſt au nord-eſt ; ſa largeur eſt de cent ſoixante & dix lieues.

Ses plus hautes montagnes ſont les Pyrénées, dont la chaîne s'étend depuis l'Océan juſqu'à la mer Méditerranée. Les montagnes de Oca, celles de Guadarrama, qui ſéparent les deux Caſtilles,

Caſtilles, & la Sierra-Morena qui borde l'Andalouſie, & ſemble la rendre inacceſſible au reſte de l'Eſpagne.

Cette péninſule eſt arroſée par une quantité prodigieuſe de rivieres : on en compte plus de cent cinquante ; mais celles qui ſe font diſtinguer par leur étendue, leur largeur & leur profondeur, celles, en un mot, qui portant leurs eaux à la mer dévorent toutes les autres, ſont l'*Ebre*, le *Guadalquivir*, le *Tage*, la *Guadiane*, le *Douero*, la *Guadalaviar* & la *Segura*. En faiſant la deſcription de chaque province, j'aurai occaſion de parler des rivieres ou des fleuves qui les arroſent, & de fixer le lieu de leur ſource & de leur embouchure.

L'Eſpagne, par ſa poſition, ſon climat & ſa fertilité, s'eſt vue victime d'un peuple d'ennemis. Les premiers dont on trouve des traces dans l'hiſtoire, ſont les Phéniciens : ce peuple, à qui le commerce apprit la philoſophie, aborda ſur les côtes d'Eſpagne; ſon premier établiſſement fut, dit-on, la ville de Cadix. Les ſauvages indigenes de cette contrée ne ſe crurent pas aſſez forts pour repouſſer ces nouveaux venus, ou ceux-ci les traiterent d'abord avec aſſez de douceur pour ſe faire reſpecter, admirer, & même aider dans leurs premieres entrepriſes. Ils fonderent une colonie ſur cette plage, que la nature marqua de tous les temps, pour être le centre du commerce. Les ſauvages des environs eurent bientôt des loix, des manieres, des habits & des mœurs, ſuite naturelle des loix. Ainſi le commerce ſait s'ennoblir, & couvrir d'un maſque reſpectable l'intérêt qui l'anime.

Les Phéniciens firent d'abord plusieurs traités de concorde avec les naturels du pays : ils acquirent en échange de leurs denrées, les terres qu'ils vouloient occuper, & les premieres années de cette alliance furent pour eux aussi paisibles que lucratives ; mais étant devenus plus avides, & les anciens habitants plus instruits de leurs vrais intérêts, ils ensanglanterent bientôt la terre qu'habitoient les peuples qu'ils étoient venus civiliser. Cependant, s'il est vrai qu'en éclairant les hommes on les rend plus heureux, les Phéniciens devinrent les premiers bienfaicteurs & les législateurs de l'Espagne. Leurs établissements s'étendirent sur la côte méridionale, & dans le sein des terres jusqu'à Cordoue.

A peu près vers la même époque, les Grecs ou Phocéens, après avoir fondé Marseille, vinrent aussi en Espagne former plusieurs colonies ; ils y occuperent une partie du royaume de Valence & de la Catalogne ; ils s'étendirent en Aragon, & parvinrent même, selon Strabon, jusque dans la Galice.

Les Carthaginois, non moins avides de rapine, navigateurs & commerçants comme leurs rivaux, crurent devoir leur disputer ce sol, moins brûlé & plus fertile que celui de l'Afrique ; ils fonderent aussi des colonies ; ce qui ne se fit pas sans verser beaucoup de sang.

Les indigenes connoissant peu d'autres besoins que ceux de la nature, & ne voyant pas encore des tyrans dans les nouveaux colons qui abordoient de toutes parts sur leurs terres, s'amusoient à la chasse, à la pêche, & à boire en paix le lait de leurs troupeaux. Peu instruits

dans la navigation & le commerce, ils en laiſſoient le ſoin, les profits & les débats aux Grecs & aux Carthaginois.

Mais les guerres de ces peuples étoient de courte durée, parce que le commerce aime la tranquillité, ne cherche qu'à repouſſer la violence, & ne ſonge point à la gloire. Toutes leurs querelles ſe ſeroient terminées par une paix ſolide ; Grecs, Carthaginois, & Phéniciens auroient tranquillement échangé leurs denrées, & fouillé la terre pour en arracher les métaux, ſi Rome, toute guerriere & politique, eût vu ſans envie l'agrandiſſement & la fortune de ſa rivale. On voit de nos jours l'Angleterre, la Hollande, & la France exploiter, de Cadix, les mines du Pérou, & ces nations, quoique jalouſes en ſecret l'une de l'autre, ſe prêter mutuellement la main, & ne ſonger qu'au profit qui leur en revient.

Les Romains ſaiſirent la premiere occaſion pour chaſſer les Carthaginois de l'Eſpagne. Elle devint le théatre des deux guerres les plus fameuſes de l'antiquité : par la premiere, qui dura vingt-quatre années, Rome força Carthage à lui céder une partie de ſes conquêtes ; & par la ſeconde, qui n'en dura que dix-ſept, elle la dépouilla entiérement & l'anéantit.

Les Eſpagnols entiérement civiliſés, ſi l'on en excepte la partie des Aſturies & des montagnes de la Biſcaye, où les armes romaines ne pénétrerent qu'avec peine, reſpirerent alors la paix, l'amour des arts & des lettres ; cette contrée devint auſſi fameuſe par ſes artiſtes, & par les villes ſuperbes dont elle étoit décorée,

que par les richeſſes immenſes & les concuſſions de ceux qui la dominoient : ce fut dans ſon ſein que les plus illuſtres généraux de la république exercerent leur valeur, & obtinrent plus d'un triomphe.

Elle devint bien plus célebre encore, lorſque Jules-Céſar y eut donné la derniere bataille qui lui aſſura le plus vaſte empire du monde.

Les Phéniciens, les Grecs, & les Carthaginois n'avoient, pour ainſi dire, fait que paſſer en Eſpagne. Ils n'en poſſéderent que quelques parties, & la plus longue de leur domination, celle des Carthaginois, ne dura que deux ſiecles. Les Romains s'y établirent, ils en devinrent les maîtres abſolus ; ils la diviſerent à leur gré ; ils donnerent des noms à ſes villes, à ſes fleuves & à ſes provinces ; ils y formerent d'excellents ſoldats, dont ils ſe ſervirent avec ſuccès contre leurs ennemis. Les empereurs ayant à ſe louer de leur fidélité, eurent auprès de leurs perſonnes des gardes Eſpagnoles.

Sous les Romains l'Eſpagne fut diviſée en *Bétique*, *Luſitanie* & *Tarraconnoiſe*. La Bétique, ainſi nommée du *Bétis*, qui l'arroſoit, aujourd'hui le Guadalquivir, comprenoit toutes les terres qui ſont entre Grenade & l'embouchure de la Guadiane, à proprement parler, la haute & baſſe Andalouſie, & une partie de la nouvelle Caſtille ; la Luſitanie s'étendoit depuis la Guadiane juſqu'au Douero ; & la Tarraconnoiſe, ſeule auſſi grande que les deux autres diviſions, comprenoit tout le reſte de l'Eſpagne.

Les anciens nous ont laiſſé de cette monar-

chie des relations pleines d'enthouſiaſme. Strabon eſt celui qui l'a décrite avec le plus de vérité ; c'eſt, dit-il, un pays montueux & difficile ; les montagnes dont il eſt coupé ſont la plupart ſtériles. La fertilité des campagnes y eſt précaire, & dépend du plus ou du moins d'abondance des eaux : la partie ſeptentrionale eſt naturellement froide & miſérable ; mais il rend juſtice à la fertilité de l'Andalouſie. Tout ſon troiſieme livre eſt auſſi intéreſſant qu'inſtructif, pour quiconque veut connoître cette partie de l'Europe.

Les Romains poſſéderent cette vaſte & riche péninſule environ ſix cents ans : on ſait que, vers le cinquieme ſiecle, un eſſaim de Barbares fondit ſur les belles provinces de l'empire ; les Vandales, les Alains & les Sueves paſſerent en Eſpagne après avoir traverſé les Gaules, en conquirent une partie & ſe la partagerent. Les Vandales occuperent & donnerent leur nom à l'Andalouſie. Les Alains eurent le Portugal, & les Sueves la Galice. Ces Barbares après s'être fixés, la guerre étant devenue pour eux une eſpece de beſoin, tournerent leurs armes contre eux-mêmes : les Sueves, ayant ſubjugué les Alains, auroient cherché à conquérir le reſte de l'Eſpagne, ſi les Viſigoths, qui avoient aſſis leur trône dans Narbonne, & qui dominoient dans le Rouſſillon, la Catalogne & l'Aragon, ne ſe fuſſent oppoſés à leurs entrepriſes, & ne les euſſent repouſſés juſque dans leurs foyers de la Galice.

Ces Goths enhardis par leurs ſuccès, & l'empire ne pouvant plus leur oppoſer que des

hommes mous, efféminés, & qui n'avoient pour eux qu'un grand nom, n'eurent pas de peine à chaſſer les Romains de preſque toute l'Eſpagne : ils ruinerent auſſi le petit royaume des Sueves, & demeurerent ſeuls libres poſſeſſeurs de la monarchie. Leur regne y dura cent trente ans. Roderic fut le dernier de leurs rois : c'eſt à Xerès que ſe donna en 712 la fameuſe bataille qui mit les Maures en poſſeſſion de la plus grande & de la plus belle partie de l'Eſpagne : la chûte de Roderic eſt couverte d'une infinité de contes & de prodiges. On connoît l'hiſtoire de cette grotte de Tolede où il voulut pénétrer, & dans laquelle il trouva un linceul, où l'on voyoit un homme peint à taille de géant vêtu à l'Africaine, avec cette inſcription, *que l'Eſpagne ſeroit un jour ſoumiſe par ſes pareils ;* fable répétée par pluſieurs hiſtoriens, ainſi que celle de la fille du comte Julien, plus naturelle & ſans doute plus probable, mais qui, ſelon les critiques les plus judicieux, n'en eſt pas plus vraie. Tout le monde ſait que Roderic ayant abuſé d'une jeune & belle dame de ſa cour, nommée Cava, & indignement repouſſé le comte Julien ſon pere, qui lui demandoit réparation de ſon honneur outragé, celui-ci, gouverneur pour les Goths de cette partie de l'Afrique qui confine au détroit, appella, dit-on, les Maures en Eſpagne pour ſe venger.

Quoi qu'il en ſoit de ces deux récits, de nouveaux Maures, Arabes, Sarraſins ou Africains ſuccéderent aux premiers : ils conquirent ſans peine toutes les belles provinces de l'Eſpagne, ſi l'on en excepte la partie ſeptentrionale, où

des montagnes, auſſi eſcarpées qu'arides, furent toujours pour leurs habitants l'aſyle de la liberté, & ſervirent de berceau au ſceptre qui devoit un jour venger l'Eſpagne & la religion de l'oppreſſion & de l'invaſion des Maures.

Cependant ceux-ci étant devenus tranquilles poſſeſſeurs de leurs conquêtes, auſſi brillantes que rapides, on vit naître & s'élever les beaux regnes de Cordoue, de Séville, & de Grenade. La cour d'Abdérame fut le centre des arts, des ſciences, des plaiſirs, & de la galanterie. Les tournois, image des combats, où l'adreſſe & l'amour prenoient la place de la valeur & du courage, des fêtes auſſi magnifiques que galantes, amuſerent, pluſieurs ſiecles, un peuple riche & fortuné. Les femmes, toujours préſentes à des jeux dont l'unique but étoit de leur plaire, y exciterent une tendre émulation; elles diſtribuoient aux vainqueurs des écharpes & des rubans que leurs mains avoient brodés. Ces Arabes voluptueux cherchoient à faire des actions d'éclat, pour ſe rendre plus dignes de leurs maîtreſſes. Nous leur devons les romances, ces complaintes où l'amour, déja trop ſéduiſant, prend encore, pour mieux nous captiver, l'air & le ton de la mélancolie; la poéſie & la muſique étoient des arts favoris chez les Maures. Le poëte dans ces climats où l'imagination régnoit avec le plaiſir, partageoit la vénération qu'on avoit pour ſes ouvrages; les académies & les univerſités ſe multiplierent dans Grenade & Cordoue; on y vit des femmes donner publiquement des leçons de poéſie & de philoſophie, & les reſſources littéraires abonder

en raiſon de la progreſſion des ſciences. Je me rappelle avoir lu qu'on comptoit alors en Eſpagne ſoixante & dix bibliotheques publiques, & il eſt certain que Tolede, Séville, Grenade, & Cordoue, qui n'offrent aujourd'hui que des ruines & la dépopulation, renfermoient alors trois ou quatre cents mille habitants, & que leurs campagnes peuplées de laboureurs fourniſſoient abondamment de quoi les nourrir.

Grenade eſt la ſeule qui montre des traces de ces beaux jours du regne des Maures. *L'Alhambra* & *Génératif* ſuffiroient ſeuls pour atteſter les brillantes deſcriptions qui nous ſont conſervées dans une foule de contes arabes ; & l'on pourroit dire, ſans trop exagérer, que les poëtes écrivoient d'après les monuments élevés par les architectes, ou que ceux-ci bâtiſſoient d'après les édifices imaginés par les poëtes.

Rien n'eſt plus confus que l'hiſtoire des Dynaſties, Arabes ou Maures, qui ont régné en Eſpagne. Celle des rois chrétiens qui leur diſputoient le terrein, & qui, profitant de leur diviſion, vinrent enfin à bout de les ſoumettre & de les chaſſer, ne l'eſt pas moins. Le docteur Caſſiri a donné une ſuite des premieres dans ſa fameuſe bibliotheque des manuſcrits arabes de l'Eſcurial, ouvrage qui honore le monarque régnant & l'auteur : elle eſt traduite en entier des auteurs arabes contemporains ; mais quelque exacte qu'elle doive être, on regrette d'y trouver trop de préciſion, & d'avoir encore, après l'avoir lue, beaucoup à deſirer. L'ouvrage du docteur Caſſiri ne mérite pas moins les plus grands éloges ; il faut le

lire pour concevoir une juſte idée des talents dans tous les genres qui illuſtrerent les Arabes.

Leur gloire étoit à ſon comble ; les guerres civiles, les trahiſons, & les aſſaſſinats fréquents troublerent ces royaumes puiſſants & jaloux les uns des autres. Les rois chrétiens depuis long-temps accoutumés à vaincre les Maures ainſi diviſés, leur avoient enlevé, depuis plus d'un ſiecle, Tolede, Cordoue, Séville, & Murcie ; Grenade floriſſoit encore, elle étoit devenue leur unique boulevard, lorſque la Caſtille & l'Aragon ſe trouvant réunis dans les perſonnes de Ferdinand & d'Iſabelle, formerent une puiſſance trop forte, pour que ce royaume affoibli par les révolutions inteſtines pût lui réſiſter. Grenade fut conquiſe après un ſiege de deux ans, en 1492. Les Maures avoient régné, huit ſiecles environ, en Eſpagne; cette conquête les anéantit ; perſécutés, dépouillés, brûlés, ou convertis & baptiſés par milliers, ils furent enfin chaſſés de la monarchie ſous Philippe III.

Telles ſont les révolutions les plus frappantes auxquelles l'Eſpagne s'eſt vue ſoumiſe ; je me ſuis contenté de les rappeller ; elles ſont conſignées dans l'hiſtoire, c'eſt-là que l'on doit en chercher les cauſes & les développements : une ſeule réflexion que me fait naître ce long cours de guerres malheureuſes, de révolutions & de ſuccès, c'eſt que l'Eſpagne paroît s'être épuiſée, ſes habitants ſe ſont énervés, la terre eſt devenue inculte ſous des bras fatigués ; ils n'avoient plus d'ennemis domeſtiques à vaincre, leur vigueur s'eſt perdue. Le beau regne de

Charles-Quint tenoit aux années glorieuſes de l'Eſpagne ; les regnes qui l'ont ſuivi ne different entr'eux que par la dégradation & l'inertie qui les caractériſent ; les conquêtes dans le nouveau monde, l'or du Méxique & du Pérou, n'ont fait que hâter l'époque de ſa foibleſſe.

L'Eſpagne eſt aujourd'hui diviſée en quatorze provinces, qui ſont : la *Navarre*, la *Biſcaye*, & les *Aſturies* au nord : la Biſcaye ſe ſubdiviſe en provinces d'Alava, de Guipuſcoa, & de Biſcaye proprement dite ; au couchant ſont la *Galice* & l'*Eſtramadure*, au midi l'*Andalouſie*, haute & baſſe, & le *royaume de Murcie* ; au levant celui de *Valence*, l'*Aragon*, & la *Catalogne* ; dans le ſein de la monarchie, le royaume de *Leon* & les deux *Caſtilles*. Je commencerai par la Catalogne.

ENTRÉE DE L'ESPAGNE PAR LA CATALOGNE.

A Quelques lieues de Perpignan ſe terminent les belles routes de la France. Deux piliers qui ſervent de ſupport, l'un aux armes de France & l'autre à celles d'Eſpagne, déſignent les frontieres. Le château de Bellegarde, qui domine ſur ces côteaux arides, eſt la derniere place Françoiſe : au bout de quelque cent pas faits encore ſur un beau chemin, l'on ſe trouve dans un ſentier plein de cailloux & fatigant, qui conduit juſqu'à la *Jonquiere*, petit village qui n'a qu'une rue aſſez mal bâtie. A ce terme l'on ne peut plus avoir les mêmes goûts ni les mêmes opinions: dans l'eſpace d'une demi-lieue l'obſervateur rencontre une autre langue, d'autres mœurs, des uſages différents. Rien n'eſt plus propre à exciter dans un voyageur des réflexions, ſouvent auſſi triſtes qu'intéreſſantes, que le paſſage d'un royaume dans un autre. La verge du gouvernement qui frappe du centre juſqu'aux extrêmités, met ſouvent d'un homme à un autre homme plus de différence que le ſol & le climat n'en produiſent dans les plantes, les arbres & les cailloux.

A la Jonquiere vous êtes viſité; il faut ſavoir que le tabac rapé, la mouſſeline, tout ce qui eſt coton, ſont des objets d'une prohibition abſolue, & dont la contrebande eſt rigoureuſement punie. Tout voyageur prudent

doit peu compter ſur l'indulgence des douaniſtes, & ne pas ſe mettre à la merci d'une troupe de gens auſſi intéreſſés que peu délicats ſur les moyens de contenter leur avidité.

Le chemin devient plus commode en quittant la Jonquiere; mais on n'a d'autre perſpective que des campagnes incultes & peu propres à ceſſer de l'être. Juſqu'à une lieue environ de *Figuiera*, petite ville dont les environs ſont aſſez bien cultivés, & où des gardes de la douane viennent auſſi vous rendre viſite, les côteaux voiſins ſont couverts de fortifications, qui paroiſſent inutiles & abandonnées.

Plus on avance dans la Catalogne, plus la campagne devient riante & fertile; on ne rencontre ſur la route que quelques vieilles granges & de miſérables villages, ſi l'on excepte *Sarria* qui n'eſt pas bien conſidérable, juſqu'à *Girone*, ville aſſez grande, bâtie au confluent de l'*Onhar* & *Duter*, qui mêlant leurs eaux, lui forment un ſuperbe & large foſſé. Les fortifications m'ont paru être en mauvais état; & je n'ai pas vu un ſoldat aux portes de la ville. La grande rue qui la traverſe dans toute ſa longueur, eſt remplie de boutiques & d'ouvriers dans tous les genres; cette ville ſe nommoit anciennement *Gerunda*; ſon égliſe cathédrale, dédiée à la Vierge, eſt très-riche; on y voit une ſuperbe ſtatue de cette patrone en argent maſſif. Girone eſt le chef-lieu d'une juriſdiction aſſez conſidérable, dans laquelle ſont compriſes les villes d'Ampurias & de Roſes. Il y a un évêque dans cette ville, dont le dioceſe comprend 339 paroiſſes.

A quelques lieues de *Girone*, le chemin traverse le bois de *Tiona*, que l'on ſuit pendant l'eſpace de deux heures, & qui offre à l'œil les ſites les plus agréables ; mais ce chemin eſt affreux, ſur-tout lorſqu'il a plu, parce que la terre eſt couverte d'une glaiſe extrêmement fine & tenace, qui empâte les roues des voitures, les pieds des mulets, & rend leur marche auſſi lente que difficile. Au bout de cette route, on ne trouve pour ſe délaſſer, qu'une auberge iſolée, qu'on nomme la *Grenota* : on traverſe enſuite des marais & quelques torrents; mais une route champêtre, ornée çà & là de pluſieurs touffes de peupliers, & des campagnes cultivées avec ſoin, dédommagent le voyageur des fatigues de la veille, l'on arrive à *Malgrat*, village aſſez grand, & dans une heure à *Acaleilla* : les habitations deviennent toujours plus fréquentes à meſure que l'on avance dans le pays. On rencontre *Tampoul*, *Canet*, & *Haram*; tous ces villages ſont à quelque cent pas de la mer, entourés d'arbres & de jardins; on y voit ſur le chantier pluſieurs barques de pêcheurs, & même des tartanes aſſez conſidérables. Les femmes, dans tous ces villages, ont le teint frais & ſont en général très-jolies, preſque toutes occupées à faire des dentelles & de la blonde; par ce travail doux & tranquille, leur beauté ſe conſerve & ſe perpétue; les hommes ſont adonnés à la pêche. J'ai peu vu de ſites plus riants que ceux que préſente toute cette plage. De *Canet* à *Mataro*, elle eſt bordée de petits côteaux qu'il faut ſans ceſſe monter & deſcendre, de ſorte que la route devient fatigante;

mais la vue continuelle de la mer & des campagnes égaie & diſtrait le voyageur.

Mataro eſt une petite ville auſſi induſtrieuſe que peuplée ; ſes environs ſont remplis de vignes qui produiſent un vin très-renommé. Elle renferme pluſieurs manufactures, & on la cite comme une des villes les plus riches & les plus laborieuſes de la Catalogne. De *Mataro* juſqu'à *Barcelone*, on a toujours la vue de la mer ; le chemin eſt orné de maiſons de campagne, qui pourroient être bâties avec plus de goût, mais qui n'en ſervent pas moins à enrichir le payſage & à le rendre plus animé : on apperçoit de loin les clochers, les tours & les remparts de Barcelone, & l'on y arrive par une aſſez belle route. Avant que de parler de cette ville, je crois devoir donner une idée de la province dont elle eſt la capitale.

De la Catalogne.

La Catalogne a environ 70 lieues de longueur, du levant au couchant, & 40 à 48 dans ſa plus petite & plus grande largeur. Elle a près de 80 lieues de côte ſur la Méditerranée, ſon nom lui eſt venu des Goths & des Alains, dont ſe compoſa le mot *Gothalania*, d'où eſt venu celui de Catalogne. Elle confine au nord avec les Pyrénées, à l'eſt & au ſud avec la Méditerranée, à l'oueſt avec le royaume de Valence & partie de celui d'Aragon.

Ses principales villes ſont: *Barcelone*, qui en eſt la capitale, *Tarragone*, *Girone*, *Urgel*, *Vic*, *Lerida*, *Tortoſe*, *Roſes*, *Solſonne*, *Cervera*, *Cardone*, *Palamos*, *Ampurias*, & *Puicerda*. Cette province eſt diviſée en quinze juriſdictions ou vigueries.

Parmi les rivieres dont elle eſt arroſée, la plus conſidérable qui eſt l'*Ebre* n'en parcourt qu'une très-petite partie, puiſqu'elle ſe jette dans la mer à ſix lieues de Tortoſe. Les autres ſont le *Francoli*, qui va ſe perdre dans la mer au deſſous de Tarragone; le *Lobregat*, qui prend ſa ſource dans le Mont-Pendis, ſe rend à la mer, ainſi que le *Beſos* auprès de Barcelone; *le Ter*, qui naît entre le Mont-Canigo & le Col de Nuria, & qui, après avoir coulé du nord-eſt au ſud-oueſt, ſe tourne vers le levant & ſe décharge dans la mer, à quelques lieues de Gironne auprès de *Toroella*; & le *Fluvia*

dont l'embouchure eſt au deſſous d'Ampurias. Outre ces rivieres on en rencontre de moins conſidérables, qui perdent leur nom & groſſiſſent celles que j'ai nommées.

L'air de la Catalogne eſt ſain, on y jouit ſur toute la côte d'un climat modéré, la partie ſeptentrionale eſt froide à cauſe des montagnes. Cette province eſt en général montueuſe; mais les montagnes n'y ſont pas auſſi ſtériles que la plupart de celles qu'on rencontre dans le reſte de l'Eſpagne; elles ſont ici couvertes de bois & de verdure. On y trouve le pin, le châtaigner, le hêtre, le ſapin, & le chêne-verd : les belles plaines de Tarragone, de Cerdagne, de Vic & d'Urgel, cultivées avec beaucoup de ſoin, ſont d'un rapport conſidérable. Elles abondent en bled, en vin & en légumes de toute eſpece.

Les deux merveilles de la Catalogne, ſont le Mont-Serrat & la montagne de Sel, qu'on voit aux environs de Cardone. Elles ſont également intéreſſantes pour l'homme pieux, l'homme ſenſible, & le naturaliſte. Le voyageur Lombard a fait une deſcription très-circonſtanciée du monaſtere & des cellules qui peuplent la fameuſe ſolitude du Mont-Serrat; rien n'eſt plus pittoreſque, en effet, que cette montagne, elle eſt ſi élevée, que lorſqu'on grimpe à ſa cime, les montagnes voiſines ſemblent s'affaiſſer & ſe mettre de niveau avec la plaine. Elle eſt compoſée de rochers eſcarpés, qui de loin paroiſſent déchiquetés & dentelés, d'où lui eſt venu, dit-on, le nom de *Mont-Serrat*, du mot latin *ſerra*, qui ſignifie une *ſcie*,

ſcie, étymologie qui a autant de vraiſemblance, & un auſſi bon fondement que tant d'autres qui ſont reçues dans le monde. On ne peut exprimer la beauté, la richeſſe & la variété du payſage que l'on découvre du point le plus élevé. L'œil en eſt accablé, & tout homme penſeur en eſt ſans doute humilié; il ſuffit de dire que de cette hauteur l'on découvre juſqu'aux îles Baleares, aujourd'hui Majorque & Minorque, qui en ſont éloignées de plus de ſoixante lieues. C'eſt ſur cette montagne fameuſe qu'on révere une Vierge découverte par des bergers en 880.

Au pied d'un rocher eſcarpé eſt le monaſtere où vivent plus de ſoixante moines ſous la regle de ſaint Benoît. C'eſt-là que ſaint Ignace ſe dévoua à la pénitence, devint le chevalier de la Vierge, & forma le deſſein de fonder la trop célebre ſociété de Jeſus. On lit ſur une des murailles, *B. Ignatius à Loyola hîc multâ prece fletuque Deo ſe Virginique devovit; hîc tanquam armis ſpiritualibus ſacco ſe muniens pernoctavit; hinc ad ſocietatem Jeſu fundandam prodiit anno 1522.* Et ce fut-là, ſans doute, que le ciel lui inſpira de copier les exercices du Mont-Serrat, pour en faire ceux de ſa compagnie; anecdote peu connue & qui mérite de tenir ici ſa place.

Le vénérable pere Ciſneros, couſin du fameux cardinal Ximenez, étant abbé du Mont-Serrat, ramena les Cénobites qui étoient confiés à ſa direction, à leur candeur primitive; & pour les guider d'une maniere invariable dans les ſentiers de la réforme, il compoſa un

livre intitulé *Exercices de la vie ſpirituelle*, qui en latin un peu barbare & en caſtillan, fut imprimé au même Mont-Serrat l'an 1500. Ces exercices furent reçus avec vénération, & lus avec beaucoup de fruit, dans les monaſteres ſoumis à la regle de ſaint Benoît, qui étoient alors en Eſpagne. Ciſneros mourut en 1510. Le fameux *Pierre de Burgos* lui avoit ſuccédé & dirigeoit le Mont-Serrat, lorſque ſaint Ignace, conduit par la grace, vint dans cette ſolitude. Le vénérable abbé lui recommanda la lecture de ces exercices; ce fut l'heureuſe pratique qu'il en fit qui opéra ſa converſion, il ſe pénétra ſi bien de leur utilité, de leur onction, qu'ayant conçu l'idée de fonder une ſociété religieuſe, il les copia mot à mot, ne faiſant que changer un peu l'ordre des matieres, de ſorte qu'il eſt faux que la Vierge les lui ait inſpirés ou dictés, & que le prodige qu'on a trouvé dans ce qu'un homme auſſi ignorant que l'étoit ſaint Ignace, ait pu compoſer un livre ſi admirable, n'exiſte point. Les Jéſuites n'ignoroient pas, ſans doute, l'origine des exercices écrits par leur fondateur, puiſqu'ils n'en produiſoient jamais le texte, & qu'ils ne mettoient dans les mains de leurs novices, que les gloſes ou commentaires qu'en ont fait *Pinamonti*, *de Seneri*, & tant d'autres membres de leur compagnie, & que peu-à-peu l'on a vu diſparoître des bibliotheques les exemplaires des exercices de Ciſneros & de ceux écrits par ſaint Ignace. Le ſavant *Navarro* ayant fait réimprimer l'ouvrage de Ciſneros dans Salamanque en 1712, les Jéſuites eurent aſſez de crédit pour faire

enlever de chez l'imprimeur toute l'édition ; & pour ſe venger de *Navarro*, ils eurent l'art de le noircir à la cour, & de lui faire perdre un évêché qui étoit dû à ſon rare mérite & qui lui étoit promis. L'Egliſe a donc tort de chanter le jour de la fête de ſaint Ignace, *mirabilem compoſuit exercitiorum librum*, &c. il a compoſé un livre admirable d'exercices.

Je ne parlerai point des richeſſes immenſes que la piété des fideles a amoncelées dans l'égliſe du Mont-Serrat, ni de la quantité prodigieuſe de lampes d'or & d'argent qui brûlent devant la ſainte effigie. La partie la plus intéreſſante de la montagne eſt le déſert, c'eſt-là que ſont répandus pluſieurs hermitages ; aſyles touchants pour la vraie philoſophie & la contemplation. Chacune de ces ſolitudes, qui de loin paroît dénuée de tout, a une chapelle, une cellule, un puits creuſé dans le roc, & un petit jardin. Les hermites qui les habitent ſont la plupart des gentilshommes, qui dégoûtés du monde, viennent dans ce ſéjour tranquille ſe livrer entiérement à la méditation & au ſilence.

On eſt étonné, en parcourant ces roches menaçantes, de rencontrer des vallons délicieux, de trouver la verdure & l'ombrage au ſein de la ſtérilité, de voir des caſcades naturelles ſe précipiter de la cime de ces pointes hériſſées, & ne troubler le ſilence qui regne dans cet aſyle, que pour le rendre plus intéreſſant.

La montagne de Cardonne eſt une carriere de ſel inépuiſable. Ce minéral y eſt de preſque

toutes les couleurs, de ſorte que lorſqu'elle eſt éclairée des rayons du ſoleil, on croit voir ces montagnes de diamants, de rubis & d'émeraudes, ſi communes dans les deſcriptions charmantes du Pays des Fées. On fait de ce ſel des vaſes, des urnes, & quantité d'ouvrages précieux: on imite tous les fruits confits d'une maniere ſi vraie, que l'œil aide à la main à ſe tromper; il n'eſt point de forme qu'on ne puiſſe donner à ce ſel qui ſe taille aiſément, quoiqu'il ait aſſez de ſolidité; mais ces ouvrages qui n'ont rien à craindre du temps, éprouveroient dans l'eau une prompte diſſolution. Les couleurs principales qu'on y voit, ſont l'orangé, le violet, le verd & le bleu; une des particularités, non moins importante, de cette montagne, c'eſt qu'elle eſt en partie couverte d'herbes & de plantes; que ſa cime eſt ombragée par une forêt de pins, & que ſes environs produiſent du vin excellent.

On trouve dans les montagnes de la Catalogne, pluſieurs carrieres de marbre, de jaſpe & d'albâtre, des mines d'argent, de plomb, de fer & d'étain, de l'alun, du ſel & du vitriol.

De Barcelone.

BARCELONE eſt la ſeule ville d'Eſpagne qui annonce de loin ſa grandeur & ſa population; à demi-lieue de Madrid, on n'auroit garde de ſoupçonner une grande ville, & ſur-tout, la capitale de la monarchie, ſi l'on ne voyoit de hauts & nombreux clochers s'élever du milieu d'une terre aride; tandis qu'aux environs de Barcelone, une foule prodigieuſe de maiſons de campagne, l'affluence des voitures & des voyageurs, annoncent une ville riche & commerçante.

Cette ville que les anciens appellerent *Barcino*, fut, dit-on, bâtie par le Carthaginois *Amilcar*, pere d'Annibal, deux cents cinquante ans avant Jeſus-Chriſt, & à cent vingt pas de la mer. Son fondateur ne la reconnoîtroit pas aujourd'hui; car elle eſt devenue une des plus belles & des plus grandes villes de l'Eſpagne; ſa population eſt en raiſon de ſa grandeur, & ſon induſtrie ne peut être en rien comparée à celle du reſte de la monarchie. Tout y eſt marchand, fabricant ou négociant. L'ambition & la cupidité du Catalan ſont inexprimables; on trouve dans Barcelone des boutiques de tous les arts & métiers, ils y ſont exercés avec plus de perfection que dans les autres villes du royaume. L'orfévrerie, ſur-tout, y forme un corps auſſi riche que nombreux, & on ne pourroit reprocher aux ouvrages qui en ſortent, que de

manquer un peu de goût, de ce goût qui eſt notre folie à nous autres François, & que nous préférons en général, dans nos meubles & nos bijoux, à la durée & à la ſolidité.

Barcelone fait un grand commerce de ſes propres fruits, du produit de ſes manufactures, & de celles de l'étranger. Son port eſt vaſte, commode & toujours plein de navires; mais ce port eſt quelquefois dangereux : car il ſe comble tous les jours, & il faut des ſoins continus & des frais immenſes, pour en conſerver l'entrée libre; la mer ſe retire, pour ainſi dire, viſiblement, & ſi l'on négligeoit pendant quelques années l'entretien du port, Barcelone ſe verroit bientôt éloignée de la mer.

Cette ville eſt bien fortifiée, elle a pour ſa défenſe un magnifique rempart, une citadelle, & le château de Mont-Joui; mais Barcelone eſt trop grande, pour être aiſément gardée & défendue; auſſi a-t-elle été priſe toutes les fois qu'on l'a voulu, & l'humeur fiere & rebelle de ſes habitants, a-t-elle toujours été humiliée. Ils n'en conſervent pas moins un eſprit enclin à l'émeute, & le gouvernement travaille, je ne ſais pourquoi, à l'entretenir : il n'eſt pas rare d'entendre dire aux Catalans, que le roi d'Eſpagne n'eſt pas leur ſouverain, & qu'il n'a d'autre titre en Catalogne, que celui de comte de Barcelone. Cependant le miniſtere favoriſe toutes leurs entrepriſes; ils obtiennent tous les jours des prohibitions & des privileges nuiſibles au reſte de l'Eſpagne; ils ont dans Madrid des députés ardents à ſolliciter, & dont toutes les menées

ne tendent qu'à ſe procurer une contrebande excluſive. Je ne prétends pas autoriſer la gêne & l'aſſerviſſement; mais je voudrois, au moins, que les gouvernements fuſſent conſéquents.

Barcelone renferme pluſieurs beaux édifices: celui qu'on nomme la *Terſana*, ou l'arſenal, eſt d'une vaſte étendue, & mérite à tous égards l'attention & la curioſité : on vient tout récemment d'y conſtruire une immenſe galerie, qui contient vingt-huit forges : le mouvement continuel d'un peuple d'ouvriers, le bruit des marteaux, la flamme qui paroît embraſer de toutes parts cette enceinte, le fer rougi & amoncelé, forment une ſcene, & un coup d'œil vraiment pittoreſque.

La fonderie des canons eſt un objet plus intéreſſant encore dans toutes ſes parties; l'Eſpagne doit à M. Maritz, Suiſſe de nation, une nouvelle machine extrêmement ſimple & commode pour forer les canons & les mortiers : ſon intégrité, ſes talents lui ont attiré des jaloux & beaucoup d'ennemis. On l'a vu à regret établir une énorme balance, où ſont peſées les matieres brutes, & les ouvrages faits; balance ſi juſte, qu'un grain de plus, mis dans un des baſſins, ſuffit pour le faire baiſſer. J'ai vu dans cette fonderie pluſieurs ſuperbes canons, nouvellement fondus & creuſés, & quelques-uns qu'on creuſoit encore; ils étoient tournés, remués & placés avec autant de facilité qu'un tourneur habile façonne à ſon gré une légere piece d'ivoire. Le canon qu'on creuſe eſt ſuſpendu horizontalement; on adapte à ſa bouche une large

lame d'acier, ou burin, du calibre dont on veut que ſoit le canon; un ſeul ouvrier, par le moyen d'une roue, fait agir le reſſort qui pouſſe la lame, & le canon mis dans un mouvement de rotation, ſe creuſe pour ainſi dire de lui-même: la matiere qui en eſt ſéparée, s'échappe auſſi naturellement par le mouvement qui lui eſt communiqué, & l'intérieur du canon demeure auſſi uni, auſſi poli que le ſeroit une glace de miroir. On ſuit la même méthode pour les mortiers, à une très-petite différence près. Les vaſtes creuſets où l'on fond la matiere, ſont au nombre de trois, & ils peuvent contenir le métal néceſſaire pour fondre & couler à la fois quatre groſſes pieces. Les magaſins ſont remplis de bois, de grenades, de bombes, de boulets, & d'autres inſtruments de mort, propres à la défenſe & à l'attaque d'une place.

Le même M. Maritz a mis dans le meilleur état poſſible la fonderie de Séville; il y a fait élever aux frais du roi un ſuperbe édifice tout voûté, muni de ſix fourneaux, & de toutes les machines de ſon invention, pour lever & tranſporter les fardeaux, pour graver les canons & les forer; mais ce qui eſt devenu pour l'Eſpagne un objet plus important encore, c'eſt l'affinerie de cuivre, qu'il a établie dans le même arſenal, où il eſt venu à bout de le ſéparer de toute eſpece de matiere hétérogene, & de le porter au plus haut degré de perfection; on en purifie tous les ans, dans l'attelier qu'il a fait conſtruire à cet effet, près de ſix mille quintaux.

Malgré les travaux de M. Maritz, l'ancienne méthode de fondre les canons avoit encore des partiſans en Eſpagne, partiſans intéreſſés à la faire ſubſiſter, & qui formoient un parti dangereux contre les opérations de M. Maritz : il fallut en venir à une expérience déciſive ; on fit tranſporter à *Ocana*, petite ville auprès d'Aranjues, quatre pieces de canons de vingt-quatre ; deux fondues ſuivant les procédés de M. Maritz, & deux ſelon l'ancienne méthode Eſpagnole : les premieres tirerent chacune douze cents coups, ſans être hors de ſervice ; les deux dernieres ne tirerent entr'elles que neuf cents & quelques coups, après leſquels elles devinrent des pieces de rebut. Cette réponſe de M. Maritz à ſes ennemis, étoit ſans replique, ſa méthode a prévalu ; & dans les deux arſenaux qu'il a fondés, on a déja coulé plus de quatorze cents bouches à feu. L'arſenal de Séville peut fournir trois cents canons ou mortiers tous les ans, celui de Barcelone deux cents. M. Maritz a auſſi établi en Catalogne, & dans la Biſcaye, divers atteliers où l'on coule tous les ans huit mille quintaux de boulets ; il a quitté l'Eſpagne en 1774, avec le grade de maréchal de camp, & une penſion bien méritée : il vit aux environs de Lyon, & il a bien voulu me donner quelques détails ſur les arſenaux qu'il a créés & dirigés.

La cathédrale de Barcelone eſt fort ancienne ; ſa voûte, qui eſt très-élevée, eſt ſoutenue par des faiſceaux de colonnes, qui forment un bel enſemble ; elle eſt ſombre & vaſte ; on y monte

par vingt marches qui occupent toute la largeur de la façade, qui n'eſt pas encore commencée ; car on ne voit de la rue qu'un vieux mur que le temps a noirci.

Le palais de l'audience eſt un magnifique édifice ; ſon architecture eſt auſſi noble que belle ; l'intérieur eſt orné de colonnes de marbre, & l'on y voit, dans une ſalle fort grande, tous les portraits des anciens comtes de Barcelone.

On travaille encore à finir, vis-à-vis le palais du gouverneur, une bourſe ou maiſon de commerce, qui ſera un des plus beaux monuments de la ville ; parmi les ſalles qui ſont finies, quelques-unes ſont déja occupées par la junte du commerce, & les autres par des écoles gratuites de deſſin, dans le même genre que celles de Paris ; c'eſt le corps des négociants qui les a fondées pour la perfection des arts & métiers, on y compte déja près de huit cents éleves. On y a fait une collection des meilleurs modeles en plâtre, d'après les plus beaux morceaux de l'antique, & l'on s'occupera bientôt à faire un choix de ceux que la nature a deſtinés à devenir artiſtes, pour les faire deſſiner d'après nature ; les autres deviendront dans la ſuite des ouvriers habiles dans les arts & métiers, que cette ville induſtrieuſe embraſſe tous.

Il ne faut pas manquer de voir à Barcelone le muſéum, auſſi curieux que vanté, de M. *Salvador*, apothicaire ; la partie des coquilles y eſt, ſur-tout, une des plus completes & des plus recherchées que l'on puiſſe voir. Les minéraux

y ſont en très-petit nombre : mais un beau choix des divers marbres de l'Eſpagne, quantité de pétrifications, pluſieurs vaſes, urnes, & lampes antiques, des médailles précieuſes, un herbier immenſe, & fait avec beaucoup de ſoin, ſelon le ſyſtême de Tournefort, une collection nombreuſe de tous les livres qui ont traité de la phyſique, de la médecine, de la botanique, & de l'hiſtoire naturelle ; tels ſont les objets que préſente ce cabinet, dont le propriétaire, auſſi modeſte que poli, fait parfaitement les honneurs aux étrangers qui vont le voir.

Ce cabinet fut commencé en 1708, & mis, à-peu-près, dans l'état de perfection où il exiſte, par *Jean Salvador*, aïeul de celui d'aujourd'hui, homme très-inſtruit, que Tournefort appelloit le phénix de l'Eſpagne. Il avoit beaucoup voyagé, & s'etoit lié de correſpondance & d'amitié avec tous les ſavants de ſon temps, il mourut en 1726 ; on trouve un grand éloge de ſon muſéum, dans *l'hiſtoire naturelle des pierres & des coquilles*, ouvrage écrit par la ſociété royale de Montpellier.

Pendant mon ſéjour à Barcelone (en avril 1779), je fus témoin d'un fait qui prouve combien les moines ont encore de pouvoir en Eſpagne, & ſont aſſurés de l'impunité, quelles que ſoient leurs entrepriſes. Des Carmes-Déchauſſés ayant ſurpris dans leur égliſe un pauvre diable qui les voloit, s'en ſaiſirent, & lui ayant demandé s'il aimoit mieux ſe ſoumettre à la peine qu'ils lui infligeroient, que d'être livré à la juſtice ordinaire, celui-ci comptant, ſans doute, ſur

l'humanité & le vœu de charité de ſes juges parties, ſe décida en leur faveur ; ils le condamnerent, à l'inſtant, à recevoir une rigoureuſe diſcipline : le miſérable fut dépouillé de ſes habits, & attaché ſur une table ; quelques moines tenant en mains les courroies, armées d'une boucle de fer, qui leur ſervent de ceinture, le ſanglerent depuis la nuque juſqu'aux talons, juſqu'à ce qu'épuiſé par une douleur inſupportable, & pouſſant des hurlements affreux, il s'évanouit ; ces moines cruels lui donnerent alors quelque relâche, & après l'avoir fait boire & revenir, ils continuerent le même ſupplice juſqu'à enlever les chairs de ce malheureux, & à découvrir ſes os ; ils le mirent enſuite à la porte du couvent ; l'hôpital ſe trouvant preſque vis-à-vis, il s'y traîna comme il put, & il y mourut cinq ou ſix heures après. Ce trait eſt demeuré impuni ; mais il a excité une indignation générale. Le frere quêteur de l'ordre ayant oſé dire, qu'il valoit mieux pour cet homme avoir été ainſi fouetté, que d'être pendu, eût été mis en pieces, ſi un Alcade ne l'eût retiré des mains du peuple.

ROUTE DE BARCELONE A MORVIEDRE.

ON ſort de Barcelone par une route large & magnifique, bordée de peupliers, d'ormeaux, & d'orangers. Elle eſt ornée de jolies maiſons, de fontaines, & de villages qui la rendent très-agréable ; à deux petites lieues de cette ville, près d'un hameau, que l'on appelle *Los Molinos del Rey*, les moulins du roi, on paſſe le *Lobregat* ſur un pont de la plus grande beauté, il a près de quatre cents pas de longueur. Ses trottoirs, ſes parapets, & quatre pavillons qui le terminent, ſont conſtruits d'une eſpece de granit ſanguin. Le chemin conſerve pendant quelques lieues encore, ſa largeur & ſa commodité juſqu'à un certain pont de conſtruction particuliere : ouvrage digne des Romains, & qui étoit projeté pour unir deux hautes montagnes. Il eſt compoſé de trois ponts l'un ſur l'autre ; le premier en forme de terraſſe, eſt deſtiné aux gens de pied ; le ſecond aux bêtes de ſomme, & le plus élevé devoit ſervir au paſſage des voitures. L'ouvrage étoit preſque fini, lorſque les voûtes principales ſe ſont écroulées ; il n'eſt reſté que la premiere plate-forme, & les énormes piliers qui ſoutenoient les deux ponts plus élevés. Cette plate-forme eſt aſſiſe ſur huit arches, de ſix toiſes de long ; chaque pilier en a environ deux & demie d'épaiſſeur ; cependant le chemin & le

pont ſe trouvent ſuſpendus dans leur exécution, par un procès porté au conſeil de Caſtille, entre l'architecte & les entrepreneurs.

A deux lieues de ce pont eſt *Villa-Franca*, petite ville fermée de murailles : on croit que c'eſt la *Carthago Vetus* des anciens ; c'eſt à cette ville que ſe terminent les belles routes de la Catalogne ; on rencontre enſuite pluſieurs villages agréablement ſitués, & dont les campagnes arroſées offrent à l'œil l'aſpect le plus riant. Les principaux ſont *Arbouen*, ſitué ſur une hauteur d'où l'on découvre en plein le Mont-Serrat, de ſon ſommet à ſa baſe, & le *Vendrell*, gros bourg, où les eaux abondent de toute part ; à trois lieues delà le chemin paſſe deſſous un arc de triomphe, monument des Romains que le temps a dégradé ; ſur la friſe qui le termine, on voit les reſtes d'une inſcription en grands caracteres, mais ſi ruinés, qu'il m'a été impoſſible de la lire. On traverſe enſuite les villages de *Torra-d'Embarra*, de *Alta-Fouilla*, & bientôt on n'a d'autre chemin que celui qu'on veut ſe tracer ſur le ſable de la mer. Ses vagues viennent ſe briſer contre les pieds des chevaux, & inondent ſouvent le voyageur ; ce ſpectacle de la mer, toujours frappant, toujours nouveau, eſt ici embelli par une campagne pittoreſque, & par la vue de *Tarragone*, dont les murs ſemblent s'élever du ſein des eaux, & dont les maiſons couvrent un côteau qui domine ſur tout le pays.

Cette ville eſt une des plus anciennes de l'Eſpagne ; elle fut, dit-on, bâtie par les Phé-

niciens, qui lui donnerent le nom de *Tarcon*, dont les Latins firent *Tarraco*. Elle donna ſon nom à cette partie de l'Eſpagne, qui en étoit la plus conſidérable, & que les Romains appellerent *Tarraconoiſe* : Scipion la fortifia & la rendit une place de défenſe contre les Carthaginois.

Ses habitants furent les premiers qui firent fumer l'encens devant la ſtatue d'Auguſte, & qui lui éleverent un temple ; hommage dont cet empereur, l'un des hommes qu'on a le plus flatté, ſe moqua.

Tarragone ſe reſſent bien peu de ſon ancienne grandeur ; des inſcriptions morcelées par le temps, des médailles, & quelques ruines atteſtent à peine ce qu'elle a été.

Cette ville peu importante aujourd'hui, & dépeuplée, a un port dangereux & mal fréquenté ; on y voit quelques baſtions mal entretenus, & qui n'ont pas beſoin de l'être, qu'on y avoit bâtis autrefois pour le défendre.

Les eaux de *Francoli*, dont l'embouchure ſe trouve à un petit quart de lieue de la ville, ſont fameuſes par le beau luſtre qu'elles donnent au lin qu'on y lave.

Tarragone eſt la métropole de la Catalogne, & diſpute à Tolede la primatie de l'Eſpagne ; on fait remonter l'établiſſement de ſon ſiege juſqu'aux premiers ſiecles de l'égliſe ; la ſuite de ſes archevêques fut interrompue par l'invaſion des Maures, & ne ſe retrouve que dans le onzieme ſiecle.

La cathédrale eſt digne de curioſité par ſa grandeur, l'élégance gothique de ſon architecture, & une magnifique chapelle, conſtruite

en jaſpes & en marbres ſuperbes, à l'honneur de ſainte Thecle, patrone de cette égliſe.

En quittant Tarragone, on paſſe le *Francoli* ſur un pont de pierre; les chemins ſont aſſez beaux, les terres bien cultivées, la campagne eſt peuplée de hameaux & de villages; les principaux ſont *Villaſeca* & *Cambrilis*, où il ſe fait un grand commerce des vins du pays & des eaux-de-vie. Les Anglois & les Hollandois viennent eux-mêmes s'en pourvoir ſur cette rade, nommée le port *de Salo*: toute la côte de diſtance en diſtance, eſt garnie de tours, qui ſervoient autrefois à la fortifier, mais qui tombent en ruine aujourd'hui.

J'ai gémi plus d'une fois de voir dans ces cantons les femmes occupées du labourage; leurs mains ne ſont pas faites pour la beche & le hoyau; la nature leur a ménagé au logis des occupations plus douces: auſſi ne retrouve-t-on point dans cette partie, les couleurs fraîches & la beauté de ces femmes qui treſſent la blonde & la dentelle dans le nord de la Catalogne.

En quittant *Cambrilis*, la ſcene change; on n'a plus ſous les yeux qu'une vaſte ſolitude, hériſſée de buiſſons, & terminée par la mer; on rencontre un vieux reſte de fortifications, appellé l'*Hoſpitalet*. La partie la mieux conſervée ſert d'auberge aujourd'hui: on voit au deſſus de la porte murée de la plus haute tour, ſur une piece de marbre blanc, une inſcription latine en caracteres gothiques. Je n'ai pu en déchiffrer que quelques mots: aux deux côtés & au deſſus de l'inſcription, ſont pluſieurs armoiries, dont une

une eſt parſemée de fleurs de lis. Ce fort me paroît avoir été conſtruit après que les Maures eurent été expulſés de la Catalogne ; la mer en eſt à cent pas.

C'eſt ici le moment de placer une réflexion que j'ai ſouvent faite dans mes voyages. J'ai été frappé de voir dans les provinces que le commerce, l'agriculture & les arts enrichiſſent, le peuple paroître plus miſérable que dans celles où regne une ſorte de médiocrité. Ne ſeroit-ce pas que le commerce & les arts amenent naturellement l'inégalité des fortunes, augmentent ou attirent la population, & que les manouvriers y étant plus nombreux, y ſont plus pauvres & moins payés ? La Catalogne eſt certainement la province d'Eſpagne, qui offre à l'œil le plus de mouvement & de population ; les chemins y ſont remplis de voyageurs ; les femmes qui voyagent rarement, & travaillent peu, dans les Caſtilles & l'Andalouſie, ſe rencontrent dans les chemins ; elles paroiſſent concourir aux divers déplacements qu'exigent le commerce & les manufactures ; cependant les hommes & les femmes du peuple y ſont mal vêtus, celles-ci y ſont en général ſans bas & ſans chauſſure ; tandis que dans l'Andalouſie, où la miſere du peuple eſt plus réelle, hommes & femmes y ont l'extérieur de l'aiſance ; ce n'eſt que dans les maiſons où des meubles délabrés, la plus mauvaiſe nourriture, & la mal-propreté montrent en plein la face hideuſe de la pauvreté.

Je reviens ſur ma route, dont cette digreſſion m'avoit écarté. A deux lieues de l'*Hoſpitalet*,

on arrive au col de *Balaguer*; on donne ce nom à une gorge où paſſe le chemin, & à un château aſſez grand & bien fortifié, qui domine ſur la mer, & défend en même temps le paſſage de ces montagnes; il a été réparé & preſque bâti à neuf depuis quelques années. Le roi d'Eſpagne y tient une garniſon.

On deſcend une montagne aſſez rapide, d'où l'on voit ſur les bords de la mer le fort *Saint-George*, & quelques tours de diſtance en diſtance, armées de canon; on arrive dans un enfoncement appellé *el Barranco de la Horca*, ou la vallée de la potence, à cauſe d'un échaffaud qu'on y avoit élevé pour pendre ſur le champ, & ſans autre forme de procès, les voleurs qui infeſtoient autrefois cette côte.

Ces dunes agreſtes ſont inhabitées, on n'y rencontre que quelques miſérables gîtes, où l'on eſt forcé de prendre ſes repas. Plus on avance, plus le pays devient affreux; les montagnes ſemblent ſe reproduire d'elles-mêmes, elles ſont cependant couvertes de plantes, d'arbuſtes & de verdure, ce qui dédommage un peu le voyageur altéré & fatigué, l'eau eſt fort rare dans tout ce canton.

On trouve enfin le terme de cette terre inculte c'eſt un petit village nommé *Perello*, le lieu le plus affreux & le plus pauvre de la Catalogne, le roi a délivré ſes habitants de tout impôt; toute cette contrée eſt privée d'eau, & l'on eſt obligé, lorſqu'il n'a pas plu de quelque temps, de faire pluſieurs lieues pour en trouver.

A deux lieues de ce village l'on trouve enfin

des routes plus belles, une campagne plus fertile, & bientôt la vallée riante & ombragée de *Tortoſe*.

Cette ville eſt ancienne, aſſez grande & mal bâtie; on fait remonter ſa fondation à deux mille ans avant notre ere : mais les titres de cette belle origine ſe ſont malheureuſement égarés : ce fut Scipion qui lui donna le nom de *Dertoſa*, & qui en fit une ville municipale.

Dans les longs & petits combats entre les Eſpagnols & les Maures, on en trouve un où ſe ſignalerent les femmes de Tortoſe. Elles s'expoſerent avec courage ſur les remparts de leur ville, & firent de tels prodiges de valeur, que Raimond Berenger, dernier comte de Barcelone, inſtitua pour elles, en 1170, l'ordre militaire de la *Hacha*, ou du flambeau. Elles mériterent & obtinrent, le même jour, pluſieurs privileges honorables qui n'exiſtent plus; mais le droit d'avoir le pas ſur les hommes, de quelque rang qu'ils ſoient, dans les cérémonies de mariage, leur a été conſervé.

Tortoſe eſt ſituée à quatre lieues de la mer & à ſix de l'embouchure de l'Ebre; ce fleuve baigne ſes remparts, qui ne peuvent aujourd'hui ſervir à la ville que d'ornements. Les monuments de cette ville les plus dignes d'être vus, ſont la cathédrale & le château : celle-ci eſt vaſte, bâtie dans de belles proportions; la façade eſt d'ordre Corinthien, & d'un genre auſſi noble que magnifique; il n'y a que le premier corps d'achevé; on y bâtit maintenant une ſacriſtie, qu'on orne des plus beaux jaſpes du pays;

mais dont l'architecture lourde ne répond point à la grande dépense qu'on y fait.

Les hommes pieux & les connoisseurs admirent, dans l'ancienne sacristie, plusieurs morceaux intéressants ; les premiers y révèrent un ruban ou tresse de fil, dont la Vierge fit un jour présent de ses propres mains, à cette cathédrale. Un chanoine revêtu de son étole, a pris un petit morceau de la relique enchâssée dans l'or & les diamants, & a eu la bonté de l'appliquer sur le front, la tempe, & les levres des spectateurs qui étoient à genoux ; j'étois de ce nombre, & je me suis prêté sérieusement & modestement à tout ce qu'il a voulu : les connoisseurs voient avec plaisir un arc de triomphe en argent, du poids de deux cents cinquante livres, dont l'architecture est noble & belle, qui sert d'ostensoire dans les processions de la Fête-Dieu ; un beau calice d'or, garni en émail, qui a appartenu à *Pierre de Luna*, anti-pape, connu sous le nom de Benoît XIII, qui dans les longs démêlés de l'église, vint faire son séjour dans Peniscola, sa patrie ; la patene ainsi que le calice, qui est fort pesant, sont ornés de jolies miniatures. Il faut voir aussi les fonts baptismaux ; ils sont de porphyre, & travaillés dans le bon genre de l'antique ; ils servoient autrefois de fontaine dans les jardins de ce même pape.

Le château a plus d'un mille en quarré, & il est aussi délabré que vaste ; il sert cependant encore d'habitation à un gouverneur, vieux & boiteux, & à une femme jeune & charmante, qui est son épouse ; elle m'a paru peu content

de cette demeure elevée, & fort aiſe d'avoir avec nous quelques moments d'entretien, puiſqu'elle nous a fait prier d'entrer chez elle. Elle joint beaucoup d'eſprit à une très-jolie figure : & c'eſt ce que j'ai vu de plus curieux dans le château. Il faut avouer cependant, qu'on découvre de là le cours de l'Ebre, répandant les fleurs & la fertilité dans les campagnes, & le payſage le plus animé ; on y trouve auſſi quelques précieux reſtes de l'antiquité, comme l'inſcription ſuivante au Dieu *Pan*, ancien patron de Tortoſe.

PANI. DEO. TVTELAE
OB. LEGATIONES. IN
CONCILIO. P. H. C.
APVT. ANICIENVM
AVG. PROSPERE
GESTAS
M. . . . . .

C'eſt un remerciement fait au dieu *Pan*, par la colonie de Tortoſe, pour avoir obtenu ce qu'ils firent demander par leurs députés, dans l'aſſemblée de la province citérieure de l'Eſpagne. *Anicienum Auguſtum* étoit une ville des Gaules, aujourd'hui nommée le Puy ; mais comme il n'eſt pas à préſumer que l'aſſemblée dont il s'agit, ſe fût tenue ſi loin de l'Eſpagne & de Tortoſe, les ſavants ſuppoſent qu'il y avoit, ſans doute, alors en Eſpagne une ville qui

portoit le même nom, & je nè m'y oppoſe pas.

Ceux qui aiment les ruines, en trouveront beaucoup dans l'eſplanade de ce château ; ils y verront auſſi pluſieurs ſouterreins profonds, ſemblables aux *Maſmoras* de Grenade ; que l'on croit être des priſons, en forme d'entonnoir, imaginées par les Maures ; mais qui, avec plus de raiſon, me paroiſſent plus anciens, & avoir été des greniers publics, tels que ceux que l'on voit encore à *Burjaſol*, & dont je parlerai à l'article de Valence.

Il exiſte dans Tortoſe pluſieurs inſcriptions romaines ; on en voit deux incruſtées dans le mur de la cathédrale, & quelques-unes placées ſans ordre, renverſées & mêlées à des inſcriptions gothiques, qui forment le coin de la maiſon d'un joueur de guitare : *Fineſtres* les rapporte (*).

On ne ſauroit trop louer les beaux environs de Tortoſe, ſa campagne eſt fertile en grains & en fruits ; on y trouve de ſuperbes carrieres de marbre, de jaſpe & d'albâtre. L'Ebre y eſt abondant en poiſſon, & couvert d'une foule de petits bâtiments, qui donnent à la ville un air de commerce & de population qui ſert à l'embellir.

On ſort de Tortoſe par un long pont de bois fort admiré dans le pays, mais qui n'eſt pas une des merveilles de ce monde ; la route eſt

(*) *Sylloge inſcriptionum Romanarum, quæ in principatu Cataloniæ, vel exiſtunt, vel aliquando exſtiterunt* à D. D. Joſepho Fineſtres. M. DCC. LXII.

une des plus agréables que j'aie faite en Eſpagne : par-tout la verdure la plus riante s'allie aux ſoins utiles de la culture ; on arrive bientôt à *la Venta de los Fraines*, riche domaine qui appartient à des Peres de la Merci, & où le voyageur trouve, à peu de frais, un aſſez bon gîte.

A deux lieues de cette Venta eſt *Uldecona*, petit bourg, dont les maiſons de la rue principale, qui eſt fort longue, & qui ſert à la grande route, ſont ſoutenues par une colonnade, ou, à parler plus proprement, ſur des piliers de granit. Quelques-unes de ces maiſons & l'Egliſe, portent une empreinte gothique, reſpectable ; les fenêtres de forme ogive, les colonnes effilées qui les diviſent donnent à ce dernier village de la Catalogne, un air de vétuſté que l'on retrouve toujours avec plaiſir. Il faut ſavoir que dans cette province, la diſtance d'un lieu à un autre, n'eſt point connue ſous le nom de milles, ni de lieues ; on y compte le trajet par le temps que l'on met à le faire : nous avons tant d'heures de chemin, pour arriver à la dînée, & tant pour la couchée ; maniere de compter, qui me paroît plus naturelle que celle de nos lieues, qui ſont ſi diſſemblables, d'une province à l'autre.

A quelques heures de *Uldecona*, on trouve *Benicarlos*, premiere ville du royaume de Valence, & fameuſe par ſes vins. Après avoir traverſé un autre bourg, aſſez grand, le chemin paſſe tout auprès de la mer, & l'on eſt environné de montagnes aſſez élevées, couvertes de pins, de carroubiers, & d'autres

arbuſtes : tout y eſt verd & riant ; on y rencontre de nombreux troupeaux. La mer étoit majeſtueuſe & tranquille ; mais les vents qui l'agitent quelquefois, doivent faire ſur les terres voiſines un ravage conſidérable. J'ai obſervé que les arbres de cette plage ont toutes leurs branches projetées du côté des montagnes, & ne préſentent à la mer que leur tronc nu : ce qui produit un effet ſingulier; ils ont été, ſans doute, jeunes encore, forcés à cette direction par les vents de mer. Lorſqu'on eſt au pied de cette côte montueuſe, on ſuit, ſur un chemin très-uni, les bords de la Méditerranée; les campagnes deviennent plus fertiles ; on rencontre ſur la route *Villareat Noules*, & aux environs pluſieurs autres villages entourés de remparts, & qui furent autrefois de petites places fortes; elles furent punies d'avoir embraſſé le parti du compétiteur de Philippe V, à la couronne d'Eſpagne. Le général de *Las Torres*, les pilla, les brûla, & paſſa les habitants au fil de l'épée, n'épargnant que les femmes & les enfants; ces pertes que la politique ordonne & opere en un clin d'œil, ont beſoin de pluſieurs ſiecles de travail & d'agriculture, pour être réparées; mais le plus fort ne raiſonne point, les arguments & l'oppreſſion ont toujours été le partage du foible. J'en ai ſous les yeux un exemple frappant, dans les reſtes de la fidele Sagonte, dont je vais décrire le château, le cirque & le théatre.

DE MORVIEDRE.

CETTE ville eſt la fameuſe *Sagonte* que détruiſit Annibal : on ſait qu'elle fut la victime de ſa fidélité, dans l'alliance qu'elle avoit contractée avec les Romains. Elle avoit acquis des richeſſes immenſes, ſelon Tite-Live (*), autant par le commerce de terre & de mer, que par des loix juſtes & une bonne police ; mais le vainqueur n'en profita point. Les habitants, après lui avoir réſiſté pendant l'eſpace de huit mois, après s'être nourris de la chair & du ſang de leurs enfants, ne voyant point arriver le ſecours qu'ils attendoient de leurs alliés, tournerent leur rage contre eux-mêmes ; ils éleverent un immenſe bûcher, & après y avoir mis le feu, ils s'y précipiterent avec leurs femmes, leurs eſclaves, & leurs tréſors ; de ſorte qu'Annibal, au lieu d'une conquête brillante, ne trouva & ne prit que des monceaux de cendres. Les Romains, vers la huitieme année de la guerre punique, rebâtirent Sagonte ; mais elle ne put jamais être rendue à ſa premiere ſplendeur.

On rencontre à chaque pas, dans la ville de *Morviedre*, des traces de ſon antiquité ; les murailles des maiſons, les portes de la ville,

(*) *In tantas brevi creverant opes, ſeu maritimis, ſeu terreſtribus fructibus, ſeu multitudinis incremento, ſeu ſanctitate diſciplinæ, quâ fidem ſocialem uſque ad perniciem ſuam coluerant.* Tit. Liv.

celles des égliſes & des auberges, ſont couvertes d'inſcriptions romaines ; ce qui a fait dire, avec beaucoup de raiſon, au poëte Argenſola :

Con marmoles de nobles inſcripciones,
Theatro un tiempo y aras en Saguntho,
Fabrican hoy tabernas y meſones. (*)

Ce qu'il y a de plus curieux à voir dans Morviedre, eſt le château & le théatre ; on apperçoit dans le premier des monceaux de ruines, qui appartiennent à des monuments de pluſieurs ſiecles, ces ruines ont plus d'un quart de lieue d'étendue. Les Maures, à ce qu'il paroit, conſtruiſirent la plupart des tours & des édifices, dont on voit encore les reſtes, en ſe ſervant des matériaux que leur laiſſerent les Romains ; & il n'exiſte d'eux que quelques arcades, preſque entieres, qui ſont vers le midi du château.

Il eſt ſitué ſur le haut d'une montagne, dont il couvre preſque toute la cime ; ſon plan eſt irrégulier, il eſt diviſé en cinq places ou enceintes ; dans celle du milieu, qu'on nomme de l'Hermite, il exiſte encore une magnifique citerne, ſa longueur eſt de deux cents pieds, ſa largeur de vingt, & ſa profondeur, quoique le temps l'ait à moitié remplie de décombres, eſt encore de dix-huit pieds. Vingt & un piliers avec leurs arcades, ſoutenoient la

(*) Avec les marbres couverts de nobles inſcriptions, qui jadis ſervirent dans Sagonte à décorer un théatre & des autels, on conſtruit aujourd'hui de viles tavernes.

voûte qui ſervoit à la couvrir ; ils ſont conſtruits d'un ciment que le temps a rendu plus dur que la pierre.

A peu de diſtance de cette citerne, vers la porte principale du château, qui correſpond au théâtre, on monte trois degrés, qui paroiſſent avoir ſervi d'entrée à quelque temple, dont le plan ſe reconnoît encore aujourd'hui. Il étoit formé & ſoutenu par des colonnes énormes, comme le prouvent quelques-unes de leurs baſes, qui ſubſiſtent encore ; la diſtance d'une colonne à l'autre, étoit d'environ huit pieds.

Cette enceinte eſt environnée de murailles & de tours, de conſtruction Maure, qui forment la place, nommée de *Saluquian*. Elle renferme pluſieurs inſcriptions, ainſi que le reſte de ce château : il y eſt fait mention des Emile, des Fabius, des Acilius, de la famille Calpurnia, & de pluſieurs autres perſonnages illuſtres de l'ancienne Rome. Je donnerai toutes ces inſcriptions & celles que l'on trouve encore dans les rues & les places de Morviedre, dont quelques-unes ſont en caracteres inconnus, à la fin de ce chapitre.

Le théatre eſt ſitué au pied de la montagne, ſur laquelle eſt conſtruit le château ; il n'offre aujourd'hui que des traces confuſes, & des formes ſi dégradées qu'on ſuppoſe, plutôt qu'on ne voit, ce qu'il a dû être. Il y a peu d'années que le gouvernement a eu le bon eſprit de défendre aux habitants de Morviedre, & de la campagne, de ſe ſervir pour bâtir leurs maiſons, des pierres de ce monument : ſi la même

défenſe eût été faite, & rigoureuſement obſervée, il y a un ſiecle & demi, ce fameux théatre ſeroit encore preſque tout entier ; car il a beaucoup plus à ſe plaindre des hommes que du temps.

Dom Emmanuel *Marti*, (*) doyen d'Alicante, un des hommes les plus ſavants de l'Eſpagne, ayant fait une deſcription très-exacte du théatre de Sagonte, dans une lettre qu'il écrivit à ce ſujet au nonce du pape dans Madrid, *Antonio Felix Zondadari*, je me contenterai de faire une courte analyſe de ſa lettre, en ajoutant ſeulement les réflexions que m'ont inſpiré les reſtes de ce monument.

Le théatre de Sagonte, quoique placé dans une vallée, eſt cependant ſur une aſſiette aſſez élevée, pour qu'on puiſſe jouir de la vue de la mer, & d'une partie des campagnes voiſines; ſa ſituation eſt auſſi agréable que ſaine, ſes environs ſont agreſtes, & arroſés par une petite riviere. Une montagne qui le domine, & pour ainſi dire l'environne, le met à l'abri des vents du couchant & du midi, & ne permet l'entrée qu'à ceux du levant & du nord, qui ſont, en général, les plus ſalubres; ce théatre eſt, en un mot, dans la ſituation preſcrite par Vitruve quant à la ſanté ; il eſt auſſi conſtruit de maniere à être très-ſonore,

(*) On a de lui douze livres de lettres latines, imprimées, dit-on, dans Madrid, reimprimées à Amſterdam en 1738; un traité des paſſions, qui n'eſt pas achevé, des remarques ſur Pline le naturaliſte, qui ſont manuſcrites, &c. &c.

un homme placé dans la concavité de la montagne, ſe fait aiſément entendre de ceux qui ſont à l'extrêmité oppoſée, & même il ſemble que le ſon, au lieu de ſe perdre, ſe renforce: c'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même: un de mes amis ayant récité, placé ſur la ſcene, quelques vers de l'Amphitrion de Plaute, je les entendis très-bien, du lieu de la ſalle le plus élevé. On pourroit dire que ces rochers ont une voix, & une voix cinq fois plus forte que la voix humaine: tant les creux ménagés dans la montagne ajoutent de la force, de la clarté & de l'énergie à la voix naturelle.

Le demi-cercle que les gens appelloient le *Perimetre*, a environ quatre cents vingt-cinq pieds de tour; ſa hauteur, depuis l'orcheſtre, juſqu'aux places les plus élevées, eſt de cent pieds, & juſqu'au bout du mur qui ſert d'adoſſement à ces places, de cent dix; le diametre de l'orcheſtre, du centre duquel ſe doivent prendre toutes les meſures, eſt de ſoixante & douze pieds. Le mot *orcheſtre* ſignifioit chez les Grecs, une place deſtinée aux danſes & aux pantomimes: chez les Romains, il eut un ſens & un uſage différents, au moins depuis que Atilius Seranus, & L. Scribonius Libo, furent Ediles Curules; ils ſuivirent l'avis de Scipion l'Africain, & ils deſtinerent l'orcheſtre à ſervir de place aux ſénateurs.

Il y avoit d'abord dans cette orcheſtre une place de diſtinction, eſpece de trône où ſe mettoit le prince, & pendant ſon abſence, le préteur; on en voit encore la baſe; les ſénateurs ne prenoient place qu'après les veſtales,

les pontifes & les ambaſſadeurs : afin que les derniers rangs ne fuſſent point privés de la vue du ſpectacle, le pavé s'élevoit par degrés, & d'une maniere inſenſible, depuis le ſiege du préteur, juſqu'aux derniers bancs, où ſe plaçoient les chevaliers. Ce pavé ou ce ſol étoit creuſé tout autour, par maniere de bandes, pour faciliter l'entrée & la ſortie ; il y avoit, ſelon les loix *Roſcia & Julia*, faites pour la police des théatres, quatorze bancs deſtinés aux chevaliers; vers le ſeptieme, étoient deux entrées ou cavités, appellées *Vomitorios*, & ce ſeptieme gradin étoit un peu plus large que les autres, afin que les ſpectateurs puſſent ſe rendre à leur place, avec plus de facilité. La dureté du rocher ſur lequel ce théatre eſt conſtruit, fut cauſe, ſans doute, qu'on ne put donner que deux entrées aux places des chevaliers ; mais on y ſuppléa, en formant de chaque côté de leurs gradins, une eſpece d'eſcalier qui part du centre du parterre.

Sur le dernier des bancs deſtinés à l'ordre équeſtre, on diſtingue encore la *précinction*, que les Grecs appelloient *Diazona*, ou ceinture ; c'eſt une eſpece de bande, plus large & plus longue que celle qui bordoit les autres gradins ; elle ſervoit à diſtinguer au premier coup d'œil, les différents ordres de l'état, patriciens, chevaliers & plébéiens. Elle interdiſoit auſſi entr'eux toute communication ; les bancs ou ſieges les plus éloignés de l'orcheſtre, & les plus élevés, au nombre de douze, s'appelloient *Summa Cavea ;* ils étoient deſtinés pour le peuple : il

avoit diverſes portes pour s'y rendre, ſoit par des voûtes intérieures taillées exprès dans le roc, & qui exiſtent encore ; ſoit par un portique élevé au fond du théatre, (*) & qui ſervoit à deux fins : l'une, à ce que le peuple eût un lieu de retraite, ſi une pluie ſoudaine ou le mauvais temps, venoient à interrompre le ſpectacle ; l'autre pour garantir les gradins de la chûte des eaux & des immondices. Ce portique avoit ſeize portes, elles entretenoient un courant d'air qui rafraîchiſſoit le théatre, & empêchoit l'air intérieur de ſe corrompre : ſept eſcaliers alloient aboutir à ces diverſes portes.

Ce portique avoit de chaque côté un eſpace de vingt-huit pieds, qui étoit rempli de quatre gradins ; on peut ſuppoſer, avec aſſez de raiſon, qu'ils étoient deſtinés aux licteurs, aux crieurs publics, & aux autres officiers du magiſtrat, afin qu'ils fuſſent toujours prêts à recevoir ſes ordres, & à prévenir ou à terminer les querelles du peuple : uſage qui eut lieu dans Athenes, comme nous le prouve le commentateur de l'Irene d'Ariſtophane ; & ce qui me paroît donner plus de poids à cette ſuppoſition, c'eſt que de ces places, & par des eſcaliers détournés & ſecrets, on ſe rendoit à des priſons, dont il exiſte encore une, où ſont des anneaux & des chaînes de fer, qui ſervoient à s'aſſurer des coupables.

(*) Par le mot de théatre, on entend toujours ici l'enſemble de la ſalle, & ce que nous nommons le théatre aujourd'hui, ſera nommé le lieu de la ſcene.

Au deſſus du portique, étoient encore plusieurs gradins; il eſt difficile de dire à quelle eſpece de gens ils étoient deſtinés; mais s'il eſt permis de conjecturer, je croirois que c'étoit delà que les eſclaves, les bouquetieres, & les hommes & femmes de mauvaiſe vie, regardoient le ſpectacle; car ſelon une loi d'Auguſte, il n'étoit permis à cette claſſe de femmes & d'hommes d'aſſiſter aux ſpectacles publics, que dans le lieu le plus élevé. L'eſcalier qui ſervoit à conduire à leur place cette claſſe dépravée, étoit adoſſé contre la montagne.

On voit en dehors, tout autour du mur extérieur, des modillons de forme quarrée, & éloignés de huit pieds l'un de l'autre; on y plantoit des piquets, qui ſervoient à tendre des toiles au deſſus des théatres & amphithéatres, pour garantir les ſpectateurs des ardeurs du ſoleil.

De chaque côté du théatre il reſte des veſtiges qui atteſtent ſon ancienne magnificence; on y voit encore diverſes arcades; les unes à moitié ruinées, les autres aſſez entieres, qui ſervoient à ſoutenir la couverture du lieu de la ſcene; ce plafond ou cette voûte ſont entiérement détruits, il n'en exiſte aucune trace.

En donnant à chaque place l'eſpace de quatorze pouces, ce théatre pouvoit contenir ſept mille quatre cents vingt-ſix perſonnes, ſans compter le deſſus du portique, ni les ſix cents places de ſénateurs dans l'orcheſtre: de ſorte que ſans exagération, on peut dire qu'il contenoit environ neuf mille ſpectateurs.

Il ne reſte de l'avant-ſcene que ſa baſe, éloignée

éloignée de l'orcheſtre de neuf pieds ; elle étoit un peu plus baſſe que la ſcene, comme on le voit encore par la petite muraille qui les ſéparoit, & qui eſt aujourd'hui la ſeule choſe exiſtante du lieu de la ſcene, qui étoit à vingt & un pieds environ de l'orcheſtre.

En face du centre de l'orcheſtre, on voit le plan d'un petit demi-cercle, d'où s'élevoit un mur arqué, en forme de coquille, & qu'on nommoit *Valvæ regiæ*, à cauſe de leur magnificence, & des ornements qui ſervoient à les décorer. Les Grecs, ſelon Pollux, nommerent cette petite enceinte *Baſileion*, qui ſignifie habitation royale ; cette eſpece d'arc étoit placé entre deux portes de même forme, mais plus petites, qu'on nommoit *Hoſpitalia*, parce qu'elles étoient deſtinées aux hôtes ou étrangers, qui venoient de loin au ſpectacle. Il reſte quelques veſtiges de celle qui étoit à gauche. Sur les frontons de ces deux portes, on plaçoit diverſes peintures, qui avoient trait à la repréſentation : elles varioient ainſi que les décorations de la ſcene ; pour la comédie, c'étoient des places publiques, des rues & des maiſons ; pour la tragédie, des portiques, des colonnades, & les ſtatues des héros ; pour la ſatyre ou la *farce*, des Faunes, des grottes, des jardins & d'autres objets agreſtes.

Les diverſes décorations ſe manioient & ſe mouvoient rapidement & avec beaucoup de facilité, ſelon que l'exigeoit le ſujet de la piece ; on voit encore pluſieurs murs à demi-ruinés, qui ſervoient à ſoutenir des poulies & des contre-poids pour élever les machines. Le

Bronteion étoit un lieu placé derriere la ſcene, où avec des peaux de bouc, remplies de petits cailloux, & qu'on agitoit en l'air, on imitoit le bruit de la foudre. Il faut ajouter à ces diverſes ſalles, celles qu'on appelloit *Choragia*, qui devoient être ſpacieuſes, ſoit pour y diſpoſer les chœurs, ſoit pour y conſerver les maſques, les habits & les divers inſtruments propres à la ſcene.

Afin que ce théatre, bâti ſur le penchant d'une montagne, ne fût pas détruit & ruiné par les eaux; on avoit eu ſoin de conſtruire deux murailles, au pied deſquelles étoit un canal qui les retenoit & les conduiſoit dans les précipices de la montagne; & les eaux des pluies qui tomboient dans le théatre, alloient toutes ſe rendre au centre de l'orcheſtre, & delà ſous l'avant-ſcene, où il y avoit pour les recevoir, une citerne qui exiſte encore.

On ignore le temps où ce théatre fut bâti, & le nom des magiſtrats qui le firent élever; mais il n'en eſt pas moins une preuve du génie vaſte de ce peuple, qui en travaillant pour lui-même, s'eſt toujours occupé de la poſtérité; qui ſut allier dans tous ſes ouvrages la beauté des formes à l'étendue, la ſolidité à l'élégance, & qui fut toujours grand, même dans ſes plaiſirs: tandis que dans ces ſiecles égoïſtes, les ouvrages publics reſſemblent à ces échafaudages légers & brillants, dont eſt parée la tête de nos femmes, & qui ne doivent durer qu'une ſaiſon.

On voit auſſi dans Morviedre les reſtes d'un cirque, il avoit environ cinq cents pas de

longueur ; ſa largeur étoit de cent. Les belles murailles qui l'environnoient, ſont conſervées, & même preſque entieres dans quelques endroits, à en juger par une porte qui eſt à moitié enfouie dans la terre, & dont l'architecture eſt de la plus grande nobleſſe ; toute cette enceinte devoit être magnifique.

La place qu'occupe aujourd'hui le couvent des Trinitaires, étoit autrefois remplie par un temple de Diane. Une partie des matériaux ſervit à la conſtruction de l'Egliſe, le reſte fut vendu pour bâtir *San Miguel de los Reyes*, près de Valence. Sur les murs extérieurs de ce couvent des Trinitaires, & dans leurs cloîtres, ſont pluſieurs pierres tombales avec les inſcriptions ſuivantes :

SERGIAE M. F
PEREGRINAE
THEOMNESTVS. ET LAIS
ET DIDYME LIBERTI

ANTONIAE. L. F.
SERGILLAE
VEGETVS
LIBERT.

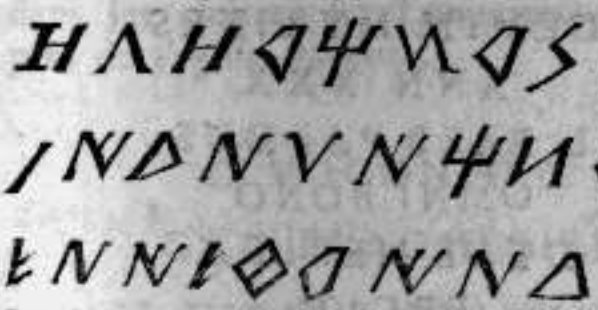
L. ANTONIO L. F GAL
NVMIDAE PREFECT.
FABRVM TRIBVNO MILIT.
LEG. PRIMAE ITALICAE
L. RVBRIVS POLYBIVS AMICO

SERGIAE M. F.
PEREGRINAE
L. IVLIVS ACTIUS
ET PORCIA MELE T

ANTONIAE L. F
SERGILLAE
L. TERENTIVS FRATERNUS
ADFINI

Ces cinq inſcriptions, très-bien conſervées, ſont incruſtées dans le mur aux deux côtés de la porte de l'Egliſe des Trinitaires.

On voit celle-ci en caracteres inconnus dans leur cloitre, je la copie telle qu'elle eſt.



Les inſcriptions qui ſuivent ſont dans le château.

C LICINIO
Q. F. GAL
CAMPANO
AEDILI II VIRO
FLAMINI
EX D D

AVLO AEMILIO
PAVLI F. PAL
REGILO XV VI
SACRIS FACIENDI
PREFECTO VRB.
IURI DICUND
QUESTORI
TI. CAESARIS AV.
PATRONO
Q. FABIO CN. F.
GAL GEMINO
PONTIF SALIO
D D

DIS MAN
GEMIN. MYRINES
ANN XXX
L. BAEB PARDUS
OMNI BONO
DE SE MERITÆ
FECIT

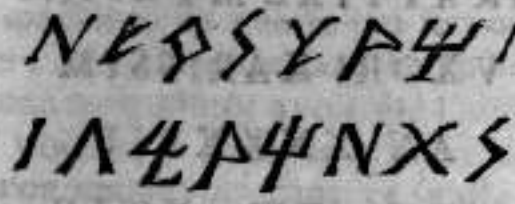
M CALPVRNIO M. F.
GAL LVPERCO
AED II. VIR. PONTIFICI.
MANLIA CN. F

P. BAEBIO L. F.
GAL MAXIMO.
IVLIANO AED. FLAM
POPILIA AVITA
EX TESTAMENTO
C. POPILII CVPITI
PATRIS
M. ACILIO M. F C
... FO PROCVRA.
CAESARVM CON
VENTVS TARRACHON

Les trois ſuivantes, dont la derniere eſt dans les mêmes caracteres que celle que l'on voit dans les cloîtres des Trinitaires, ſe trouvent près de l'égliſe majeure.

C. VOCONIO C. F
GAL. PLACIDO AED
II. VIRO II. FLAMINI. II.
QVESTORI
SALIORUM MAGISTRO

POPILIAE L. F.
RECTINAE AN XVII
C LICINIVS C. F.
GAL. MARINUS
VOCONIVS ROMANVS
VXORI.



Le mur qui touche la porte de la ville eſt couvert de fragments d'inſcriptions : on y lit entieres celles qui ſuivent.

D. M.
BAEBIAENICE
FELIX VXO
DULCISSIM

FABIA Q. L. HIRVNDO
AN XXX

V F
G. GRATTIVS
HALYS SIBI Ɛ
GRATTIAE MYRSINI
VXORI KARISSIM
AN XXXXVII
SIBI ET SUIS

On lit au haut d'une colonne de marbre blanc, à l'entrée de la ville, à gauche.

DEO
AVRELI
ANO

La plus curieuſe de toutes ces inſcriptions, eſt celle que l'on trouve à côté de la porte de la maiſon de M. Jean Duclos.

M. ACILIVS L. F.
FONTANVS
ERIPVIT NOBEIS VNDE VICENSVMVS ANNVS
INGRESSVM IVENEM MILITIAM CVPIDE
PARCAE FALLVNTVR FONTANVM QVEA RAPVERVNT
CVM SIT PERPETVO FAMA FVTVRA VIRI.

Le pere M. Flores, dans la ſeconde partie des médailles des colonies & villes municipales de l'Eſpagne, a recueilli la plus grande partie de celles qui appartenoient à Sagonte. On conſerve dans Morviedre trois fragments de bélier, machines de guerre qui ſervoient dans les ſieges: j'en ai vu un dans le château, que je ſoupçonnerois plutôt avoir été l'aiſſieu d'une énorme voiture, pour le charroi des matériaux qu'on employoit dans ce vaſte édifice: du moins en a-t-il la forme.

Morviedre ne contient guere aujourd'hui que trois ou quatre mille habitants ; ſa campagne eſt très-fertile ; on y recueille beaucoup de ſoie, du vin qui eſt eſtimé, de l'huile, du chanvre, du bled & beaucoup de carrouges, (*) & ſon terroir ſeroit beaucoup plus fertile encore, ſi la riviere de *Toro*, qui l'arroſe, n'étoit pas à ſec une grande partie de l'année.

(*) C'eſt le fruit du carroubier, arbre très-agréable & toujours verd ; ce fruit eſt dur, long de quatre ou cinq pouces, extrêmement plat : il eſt rempli d'une pulpe douçâtre ; on s'en ſert pour nourrir les chevaux dans preſque tout le royaume de Valence.

Du royaume de Valence.

Le royaume de Valence s'étend du nord au ſud ; ſa longueur eſt d'environ ſoixante-ſix lieues, ſa plus grande largeur eſt de vingt-cinq ; il eſt borné au midi & au levant par la mer Méditerranée, au couchant par la nouvelle Caſtille, & le royaume de Murcie ; au nord par la Catalogne & l'Aragon : c'eſt le pays qu'habitoient autrefois les Celtibériens, les Turdetains, les Luſons, &c. &c.

Ce royaume eſt arroſé par trente-cinq rivieres, qui coulent toutes vers le levant ; les principales ſont la *Segura*, qui prend ſa ſource en Andalouſie, dans la *Sierra de Segura*, d'où elle a tiré ſon nom ; ſon cours eſt d'environ quarante lieues, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure : car après avoir traverſé la Murcie, elle vient baigner les murs d'*Orihuela* ; elle ſe jette dans la mer près de *Guardamar*. La *Xucar*, qui prend ſa ſource dans la nouvelle Caſtille, arroſe le royaume de Valence dans toute ſa largeur, & vient ſe perdre dans la mer près de *Cullera*, qui donne ſon nom à un cap voiſin. Le *Guadalaviar*, qui en arabe ſignifie *eau claire*, appellé par les Romains *Turias*, a ſa ſource près de celle du Tage, dans l'Aragon, & ſon embouchure à une petite lieue de Valence : cette riviere n'eſt pas profonde, mais elle eſt très-poiſſonneuſe, & ſes bords ſont riants par les arbuſtes, les fleurs & la verdure qui les parent.

Le royaume de Valence eſt en raiſon de ſon étendue, un des plus peuplés de l'Eſpagne; on y compte ſept villes principales, ſoixante-quatre grands bourgs murés, & plus de mille villages; il y a quatre ports de mer, dont le plus conſidérable eſt celui d'Alicante; ſa campagne eſt extrêmement fertile, quoique entrecoupée de montagnes, qui renferment des mines de cinabre, de fer & d'alun: on y trouve auſſi de belles carrieres de marbre, de jaſpe, de plâtre, de calamine & d'argile, dont on fait diverſes ſortes de vaſes.

Pluſieurs auteurs ont écrit de la ville & du royaume de Valence; on diſtingue parmi eux Viziana, Beuter, Eſcolano & Diago. On compte dans ce petit royaume environ 800000 habitants; on y récolte annuellement près d'un million de livres peſant de ſoie, cent mille *arrobes* (*) de chanvre, cent trente-cinq mille arrobes d'huile, près de trois millions de *cantaros* (**) de vin; de ſorte que ſon commerce actif avec la France, l'Angleterre, la Hollande, & le reſte de l'Eſpagne, eſt conſidérable; on l'eſtime, année commune, à dix millions de piaſtres, qui font environ quarante millions de nos livres, ce qui me paroît un peu exagéré.

(*) *L'Arrobe* peſe vingt-cinq livres, on donne le même nom à la meſure qui ſert pour les liquides, comme le vin l'huile, &c.

(**) *Cantaro*, meſure qui contient ſeize pintes.

Des environs de Valence.

EN quittant Morviedre pour aller à *Segorbe*, on voit à droite du chemin une eſpece de cordeliere, qui environne une vallée touffue & remplie de villages ; les principaux ſont *Almenara*, *Benecalaf*, *Faura*, *Canet* & *Benediten*.

On paſſe à *Torres Torres*, petite ville que quelques écrivains prétendent avoir été l'antique *Turdeta*, capitale de la *Turdetanie*; ſi c'eſt dans ce canton que fut, en effet, cette ville, l'on peut dire que l'inimitié que ſes habitants avoient jurée à ceux de *Sagonte*, & dont les Romains furent la venger, exiſte encore dans toute ſa force, & ils ſeroient, je crois, dans un état de guerre continuel, s'ils n'étoient pas ſoumis au même prince. Leurs diſputes & leur antipathie proviennent des eaux qui ſervent à l'arroſage, & qui fait, dit le voyageur Eſpagnol, ſi leurs anciennes querelles n'avoient pas eu le même fondement.

En avançant ſur la route, on trouve un grouppe de montagnes, au ſein deſquelles eſt une célebre chapelle de Notre-Dame de la *Cueva Santa* (la Sainte Grotte) : le concours du peuple à cette égliſe eſt incroyable, ſur-tout le 8 de ſeptembre, jour de la fête. L'image de la Vierge eſt placée au fond d'une grotte profonde, dans laquelle on deſcend par un large eſcalier. Cette Vierge fait beaucoup de pro-

diges, & ſi, comme on le dit, ſon image eſt de plâtre, & qu'elle ſe ſoit conſervée depuis deux ſiecles dans ce lieu humide, c'eſt déja là un miracle aſſez remarquable, puiſque des figures de la même matiere y ſont diſſoutes en deux jours. La chapelle eſt deſſervie par des prêtres qui vivent dans une grande maiſon bâtie à côté de la grotte; elle ſert en même temps de presbytere & d'hôtellerie.

Il y a deux lieues de cette égliſe ſolitaire à *Segorbe*; parmi les hiſtoriens de l'Eſpagne, les uns veulent & les autres nient, que Segorbe ſoit l'antique *Segobrica*: Diago prétend, avec aſſez de fondement, que la Segorbe actuelle, étoit autrefois capitale de la Celtiberie, & que c'eſt la même dont il eſt fait mention dans les inſcriptions & les médailles: telle qu'elle eſt aujourd'hui, c'eſt une petite ville qui n'a guere que cinq à ſix mille habitants; mais d'un ſéjour très-agréable. Elle eſt environnée de jardins bien cultivés & arroſés, ſon climat eſt fort doux, & ſa campagne abonde en fruits de toute eſpece.

Les Jéſuites avoient un college dans *Segorbe*; leur maiſon ſert aujourd'hui de ſéminaire épiſcopal; on voit à droite du maître-autel le tombeau du fondateur de ce college; il s'appelloit *Pierre Miralles*, né à Bexis, il en ſortit fort jeune, & après avoir ſervi ſon roi avec beaucoup de gloire & de ſuccès, en Europe & dans les Indes, il revint très-riche dans ſa patrie, avec l'intention d'employer cent ſoixante & dix mille piaſtres, c'eſt-à-dire, ſix cents & quelque mille livres à fonder un

college, une maiſon de pauvres orphelins, & un couvent d'Auguſtins réformés : il avoit réſolu d'abord de faire ces fondations dans Bexis; mais l'on ne ſait pourquoi ſes compatriotes s'y oppoſerent. Sur l'urne qui renferme ſes cendres, on voit ſa ſtatue en ſtuc, grande comme nature, à genoux, & tout autour, dans ſix basreliefs, ſont repréſentés les traits principaux de ſa vie; cet ouvrage eſt bien exécuté.

Ce qu'il y a de plus curieux dans Segorbe, eſt, ſans doute, la fontaine: à ſa ſource même qui n'eſt qu'à un quart de lieue de la ville, elle fournit aſſez d'eau pour faire tourner deux meules de moulin, & arroſer toute la campagne voiſine. L'eau en eſt ſaine, limpide, claire & de bon goût; elle n'engendre ni reptiles, ni moucherons; quoique ſtagnante, elle ne ſe corrompt point; mais ſa propriété la plus ſinguliere, eſt de pétrifier les racines, & les branches des arbuſtes qui croiſſent ſur ſes bords, & même les canaux par où elle paſſe. Il faut obſerver que plus elle eſt rapide, & pour ainſi dire bondiſſante, plus elle dépoſe de ce limon pierreux, qui lorſqu'il eſt durci, peut ſe comparer à la pierre ponce : les habitants de Segorbe ne ſont pas cependant plus ſujets que le reſte du monde à la maladie de la pierre.

A deux lieues de *Segorbe*, eſt *Xerica*, ſituée ſur les bords de la *Palencia*, au pied d'une montagne, ſur laquelle on voit les reſtes d'un château, qui devoit être très-fort autrefois: les principales récoltes de la campagne qui l'avoiſinent, ſont le vin, le bled & le maïs;

ſon territoire abonde auſſi en excellents pâturages & en beſtiaux : elle a occaſioné des diſputes parmi les antiquaires ; les uns prétendent qu'elle s'appelloit *Ociſerda* ou *Etobeſa* ; les autres *Laxata*, depuis *Laxeta*, qui devint enfin *Xerica*.

On trouve dans cette ville, & dans *Vivel*, qui n'en eſt qu'à demi-lieue, des fragments de quelques inſcriptions Romaines ; mais elles me paroiſſent moins dignes d'être rapportées, & de plaire même aux amateurs zélés de l'antiquité, qu'une inſcription moderne & modeſte, qu'on lit ſur un pont de Palencia, entre Segorbe & Xerica :

JOANNES A MVÑATONES
EP̃S. SEGOBRICENSIS VIATO
RVM PERICVLIS PROS
PICIENS HVNC PONTEM
A FVNDAMENTIS EREXIT
ANNO 1570.

Le chemin de *Xerica* à *Vivel*, eſt bordé de jardins ombragés & charmants ; ce bourg eſt ſitué ſur la *Palencia* : on prétend que c'étoit autrefois une ville de Celtiberie, nommée *Bel-Sinum*, & depuis *Vivarium*, dont on a fait Vivel, qui contient à peine aujourd'hui trois cents habitants, tous occupés de la culture de

de leurs terres, qui ſont arroſées & fertiles. *Eſcolano* & *Diago* rapportent pluſieurs inſcriptions trouvées dans ce bourg : par quelques-unes il eſt à ſuppoſer, que diverſes branches de la famille Porcia s'établirent dans cette partie de l'Eſpagne, & qu'elles y vinrent avec M. Portius Caton. Il eſt fait mention dans quelques autres, d'Agricola, de Domitien, d'Emile, & de la famille Cornelia, &c. &c.

A deux lieues de *Vivel* eſt *Bexis*, gros bourg ſitué ſur un petit côteau, & environné de hautes montagnes : ſa campagne eſt arroſée par une riviere qui s'appelle *Toro*, du nom du village où elle prend ſa ſource ; c'eſt la même qui ſe jette dans la mer auprès de Morviedre ; elle fournit pendant l'eſpace de deux ou trois lieues des truites excellentes. Pluſieurs antiquaires placent à *Bexis* une ville ancienne nommée *Bergis*. Le bourg d'aujourd'hui eſt le chef-lieu de pluſieurs petits villages & hameaux qui appartiennent à l'ordre de Calatrava.

En quittant *Bexis*, on deſcend dans une vallée profonde, & la route eſt délicieuſe ; elle ſe fait au ſein de montagnes couvertes de plantes aromates, de pins & de verdure : la vigne y eſt cultivée dans les endroits bien expoſés. Le *Canalen* roule ſes eaux dans ce ſéjour charmant ; on grimpe enſuite au ſommet des montagnes dont on étoit environné ; la plus élevée de ce canton ſe nomme la *Vellida* : on découvre de ſa cime un pays immenſe, une vaſte étendue de mer, la ville de Valence & les plaines qui l'environnent ; on arrive bientôt à *Canales*, petit village qui

ſert de dépôt à la glace ſi néceſſaire aux Valenciens.

En ſortant de *Canales*, on deſcend environ l'eſpace d'une lieue, & dans un abyme profond on apperçoit *Andilla*; ce bourg mérite d'être renommé par les belles peintures que renferme ſon égliſe : l'autel principal eſt orné de dix colonnes Corinthiennes, travaillées dans de juſtes proportions, & dans l'entre-deux deſquelles ſont placés divers bas-reliefs, qui repréſentent les myſteres relatifs à l'incarnation de Jeſus-Chriſt; le couronnement eſt compoſé de pluſieurs anges, qui tiennent les divers inſtruments de ſa mort : cet autel eſt renfermé par de grandes portes, qui ſont ce qu'il y a de plus admirable à voir dans cette égliſe. *Ribalta* les peignit dans ſon meilleur temps, elles repréſentent pluſieurs traits de l'hiſtoire ſainte; ce ſont les tableaux les plus vrais & les plus frappants que l'on puiſſe voir, pour la correction, le coloris & la compoſition.

On doit louer les habitants d'*Andilla* d'avoir ſu conſerver ces précieux monuments, de n'avoir pas imité pluſieurs autres villages, qui, pour décorer leurs égliſes à la moderne, ont détruit des chefs-d'œuvre de l'art : ils ont, il eſt vrai, depuis peu, dépenſé un argent inutile à élever une haute tour à côté de leur égliſe, dans la ſituation où ſe trouve leur village environné, comme il l'eſt de toute part, de montagnes très-élevées, ils auroient fait leur tour quatre fois plus haute, qu'elle n'auroit pas été plus apperçue ni plus propre à la découverte; d'ailleurs le luxe d'une tour eſt blâmable

dans deux cents habitants, isolés au fond d'un abyme, & il n'y a pas de doute que leur argent pouvoit être mieux employé.

Après deux lieues de chemin, faites presque toujours en montant, on arrive à *Alcublas*, & après quatre lieues de plaine, on entre dans *Liria*. Cette ville jouoit un beau rôle dans l'antiquité; tous les historiens conviennent que c'est l'ancienne *Edeta*, bâtie par les premiers habitants de l'Espagne. On découvrit en 1759, auprès de la fontaine de la ville, une pierre avec quelques caracteres Romains. D. *Joseph Rios*, curé de *Cullera*, les expliqua de la maniere suivante, dans une dissertation pleine d'érudition.

Templum Nympharum Q. Sertorius Euporistus Sertorianus & sertoria festa à solo, ita uti sculptum est, in honorem edetanorum & patronorum suorum, & plus bas:

Suâ pecuniâ fecerunt.

Liria est située entre deux petites montagnes, elle renferme environ seize cents habitants, qui sont tous adonnés à l'agriculture; la façade de leur paroisse est d'un très-bon genre d'architecture: *Martin de Olindo* en fut l'architecte.

A deux lieues de *Liria*, est la Chartreuse de *Portaceli*, située sur une hauteur: l'eau dont le monastere a besoin, lui est fournie par un aqueduc magnifiquement construit; l'église est bâtie sur le plan commun à toutes les églises de Chartreux; on y voit plusieurs tableaux de *Ribalta*, & de quelques-uns de ses éleves, de Louis Pasqual, religieux de la

Chartreuſe de *Scala Dei* en Catalogne, dont *Palomino* fait mention dans ſon ſecond volume, de *Orrente* & de Louis *Planes*.

Dans la ſacriſtie, les tableaux les plus remarquables ſont un ſaint *Jean-Baptiſte* enfant, l'Homme-Dieu à la colonne, & une Nativité; ils ſont de *Cano*, qui fugitif de Madrid pour avoir tué ſa femme, vint ſe cacher dans cette Chartreuſe. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres ouvrages de mérite qui ſont de *Ribalta* & de *Eſpinoſa*.

Ce monaſtere fut fondé par le troiſieme évêque de Valence, nommé *André de Albalat*; il ne pouvoit pas choiſir une meilleure ſituation, le lieu eſt tranquille, pittoreſque, ſolitaire, fait pour l'amour ou la dévotion.

C'eſt aux environs de cette Chartreuſe, & en quittant la forêt de pins dont elle eſt environnée du côté de *Liria*, qu'on voit une grange nommée la *Torre* : c'eſt-là que croît & ſe fait ce vin précieux auquel on a donné le nom de *Vino Rancio*; on le regarde comme un des meilleurs & des plus fameux de l'Eſpagne.

Il y a quatre lieues de cette Chartreuſe à Valence; la route eſt peuplée de villages & de hameaux, à peu de diſtance les uns des autres : on arrive à *Moncada*, bourg aſſez grand & bien ſitué où finiſſent les eaux qui ſervent à arroſer la campagne de Valence, & le terrein commence alors à être moins ſec & plus égal; les environs de *Moncada* ſont bien cultivés, remplis de vignes, d'oliviers, & de carroubiers, il n'y a qu'une lieue de ce bourg à Valence.

DE VALENCE.

VALENCE eſt la ville d'Eſpagne ſur laquelle on a le plus écrit ; *Eſcolano*, *Viciana*, *Beuter*, *Eſclapes*, *Diago*, &c. tous originaires du royaume de Valence, ſe ſont efforcés à l'envi de nous laiſſer des annales & des hiſtoires de cette ville, & je ne m'en étonne point ; Valence fut long-temps la ville de la monarchie où l'on imprima le plus.

On ignore le nom qu'elle portoit dans l'antiquité ; mais l'on prétend que *Scipion* s'en empara & la fortifia, que *Pompée* la détruiſit, & que *Sertorius* la rebâtit. Elle fut enlevée aux Romains par les Goths, & à ceux-ci par les Maures, qui en deux fois la poſſéderent deux cents trente-neuf ans ; car elle leur fut priſe en 1094, par le fameux Cid-Rui-Diaz de Vivar, & cette ville porta pendant quatre ans le nom de Valence du Cid. Les Maures la reprirent ; mais elle fut conquiſe de nouveau, & pour toujours, en 1238, par le roi Don Jayme, & embellie, auſſi-bien qu'augmentée, par le roi Don Pédro IV d'Aragon. Elle a près de demi-lieue de circuit, & ſes murs ſont plutôt conſtruits pour l'orner que pour la défendre.

L'hiſtorien *Mariana* dit, que la gaieté entre à Valence par les portes & les fenêtres ; je n'ai rien trouvé de moins vrai, à pluſieurs égards, que la deſcription qu'il fait de cette

ville, & qu'ont copiée la plupart des géographes modernes.

« Valence, dit-il, eſt ſituée dans cette partie » de l'Eſpagne, qui ſe nommoit Tarraconoiſe; » elle eſt bâtie dans une plaine vaſte, fertile » & abondante en tout ce qui eſt néceſſaire au » ſoutien & à l'agrément de la vie. (Le bled » lui vient cependant de l'étranger) elle eſt » riche d'armes & de ſoldats; elle poſſede » tous les genres de marchandiſes: il y a peu » de climats auſſi doux, auſſi tempérés que » le ſien; elle n'éprouve ni de grandes cha- » leurs en été, parce que les vents de mer » la rafraîchiſſent, ni de grands froids en » hiver; ſes édifices ſont grands & magnifi- » ques, ſes habitants généreux & pleins de » bravoure, de ſorte qu'on a coutume de dire » que cette ville fait bientôt oublier aux étran- » gers le lieu de leur naiſſance & leur patrie; » les jardins y ſont nombreux, & très-frais » par l'ombrage qu'y répandent les arbres à » fruits, dont les branches taillées & unies, » repréſentent toute ſorte de figure d'oiſeaux & » d'animaux; (ce qui eſt de fort mauvais goût) » quelquefois ils ſont diſpoſés à former des » retraites contre les ardeurs du jour, & des » cabinets de verdure, tels on nous peint les » Champs Elyſées & le Paradis, demeure des » bienheureux; cette ville eſt ſi grande & ſi » belle, par un bienfait du ciel, qu'elle peut » le diſputer aux principales villes de l'Europe: » ſes murs ſont baignés par le *Guadalaviar*, » que l'on paſſe ſur de très-beaux ponts, » &c. &c. »

Cette description où *Mariana* se montre poëte plus qu'historien, a fait dire à plusieurs géographes, parce qu'on aime à enchérir, que toutes les maisons de Valence sont des palais; & lui a fait donner le nom de *Belle*, titre qu'on a beaucoup de peine à lui accorder, lorsqu'on se promene dans des rues étroites & tortueuses, impraticables lorsqu'il a plu, parce qu'elles ne sont point pavées, où l'on rencontre à peine deux ou trois maisons de particuliers, bâties avec goût, & quelques églises qui se font distinguer; en un mot, c'est une ville bâtie par les Maures, qui par des raisons de politique, d'amour ou de religion, vivant peu entr'eux, & renfermés avec leurs femmes, ne regardoient les rues que comme des sentiers nécessaires, peu capables d'embellissement; & ne s'occupoient que de l'intérieur de leurs maisons, qui étoient vastes & fraîches, mais en général mal distribuées & peu commodes: d'ailleurs le luxe des voitures ne s'étoit pas encore introduit; mais il étoit facile aux Espagnols, depuis la conquête qu'ils en ont faite, de remédier à un défaut si essentiel aujourd'hui, & de ne pas suivre dans leurs nouvelles constructions, le mauvais plan que les Maures leur avoient tracé.

L'entrée de Valence par la porte *Del real*, donne une assez grande idée de la ville, puisqu'on y arrive par une *Alameda* magnifique, c'est le nom que l'on donne à la principale promenade dans presque toutes les villes de l'Espagne: celle-ci est ornée d'arbres de haute futaie, d'orangers, de grenadiers, & de

palmiers, & elle eſt terminée par quatre belles colonnes; on paſſe le *Guadalaviar* ſur un aſſez beau pont, décoré par deux niches & deux figures de ſaints groſſiérement ſculptés; & l'on ſe trouve ſur la place, irréguliere & vaſte, de ſaint Dominique. Le fond de cette place eſt rempli par la douane, édifice grand & ſomptueux, conſtruit ſous ce regne; mais l'on eſt frappé de voir ſur le faîte de ce monument la ſtatue de Charles III (*), exécutée par Ignace Vergara, qui auroit été plus décemment érigée au milieu de la place. Juſque-là Valence s'annonce comme une ville ſuperbe; mais dès qu'on quitte cette eſplanade, on ne trouve plus que les ſentiers étroits & tortueux dont j'ai déja parlé.

La cathédrale occupe un rang diſtingué parmi les monuments de cette capitale: les proportions n'en ſont ni belles ni régulieres; mais c'eſt, ſans contredit, l'égliſe d'Eſpagne la plus magnifique par les dorures, les jaſpes les plus précieux, & les pilaſtres de ſtuc dont on acheve de la décorer.

(*) L'une des choſes qui m'ont le plus ſurpris en Eſpagne, c'eſt de n'avoir rencontré aucun monument public érigé à la gloire de Charles III: il eſt cependant un des ſouverains qui a le plus mérité de l'Eſpagne; elle lui doit quelques grands chemins ſuperbes, l'entrepriſe d'un canal, beaucoup d'édifices, & des douanes, ſur-tout des manufactures dans tous les genres, l'accroiſſement du commerce, un cabinet d'hiſtoire naturelle, & une bibliotheque publique, l'embelliſſement de Madrid, la propreté & la ſûreté dont on y jouit, &c. &c. Tant de bienfaits, de la part d'un ſouverain, méritoient bien de la part des ſujets quelques ſignes de reconnoiſſance.

La porte principale a plus d'apparence que de beauté ; l'architecte gêné par une haute tour (*), de forme octogone, fut obligé de placer ſa façade dans un angle ; elle a ſix colonnes corinthiennes au premier corps, & quatre au ſecond : on y admire deux ſtatues, celle de ſaint Laurent & celle de ſaint Martin, de la main de *Rodolphe*, & un bas-relief exécuté par *Ignace Vergara*, qui, au dire des connoiſſeurs, eſt le meilleur ouvrage de la façade ; Rodolphe étoit élève du chevalier *Bernin*, & ſes ouvrages tiennent un peu de la maniere de ſon maître.

Le maître autel eſt tout d'argent : il fut fait, dit-on, en 1498 par un artiſte Italien. On voit au milieu une niche, dans laquelle eſt placée une Vierge, haute de ſix pieds, tenant dans ſes bras l'enfant Jeſus ; cette ſtatue, riche par ſa matiere, eſt relevée encore par pluſieurs pierres précieuſes. La niche eſt entourée de divers bas-reliefs, qui repréſentent les principaux traits de la vie de Jeſus-Chriſt, & de la Vierge, ſa mere : l'autel entier a trente pieds de haut, & dix-huit de large. Que l'on imagine ſa valeur, en ne conſidérant même que la ma-

(*) Cette tour a environ cent cinquante pieds de haut, elle fut commencée en 1381, & achevée en 1418. L'architecte qui la fit exécuter, s'appelloit, dit-on, Jean Franch ; on lit ſur un des angles de cette tour, une inſcription en langue Limouſine, qui apprend que le roi D. Pédro régnoit alors en Aragon, & que ſon neveu D. Jayme étoit archevêque de Valence ; parmi les cloches que ſupporte cette tour, on vante celle qu'on nomme le Micalet. Elle peſe, dit-on, 2150 livres.

tiere ; mais ce qui eſt plus eſtimable encore, ce ſont les portes qui renferment cet autel, par les célebres peintures dont elles ſont couvertes. On rapporte que Philippe IV dit en les voyant, que ſi l'autel étoit d'argent, les portes étoient d'or ; & l'on ſait que Philippe IV étoit, non ſeulement grand connoiſſeur, mais adonné auſſi par goût à la peinture, qui faiſoit un de ſes principaux amuſements.

Chaque demi-porte contient ſix traits de l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt & de ſa mere, trois en dedans, trois en dehors ; les figures ſont grandes comme nature ; on y reconnoît la touche & la maniere de *Léonard de Vinci*, & l'on s'accordoit, en général, à croire cet ouvrage de lui ; mais l'on a trouvé dans les archives que ces peintures ont coûté trois mille ducats d'or, & que ce furent *Paul de Aregio* & *François Néapoli* qui les firent ; ils étoient, ſans doute, éleves de Léonard.

La chapelle la plus curieuſe à voir dans la cathédrale, eſt celle de ſaint Pierre ; toutes les peintures qu'on y voit, ſont de la main de *Palomino* (*), & du chanoine *Victoria*.

(*) *Antoine Palomino*, né aux environs de Cordoue, ſe livra d'abord à l'étude de la théologie & du droit ; mais ſon goût pour la peinture, & les progrès qu'il avoit faits dans le deſſin, dès qu'il s'en étoit occupé, lui firent préférer l'état de peintre à celui de théologien qu'il vouloit embraſſer. Il ſe lia d'amitié avec les plus fameux peintres de ſon temps, ſur-tout avec Luc Jordan, & il ſe rendit en peu de temps très-habile ; ſa gloire s'accrut de beaucoup, lorſqu'il publia ſon ouvrage, qui eſt très-rare aujourd'hui, ſur l'art & la théorie de la peinture, en deux volumes *in-folio*

Dans la chapelle de ſaint Louis évêque, eſt l'urne ſépulcrale de Don Martin de Ayala (*), archevêque de Valence; on y voit ſa ſtatue en bas-relief, étendue au deſſus de l'urne, qui eſt ſuppoſée renfermer ſes cendres; & au deſſous, on lit cette épitaphe écrite en lettres d'or:

Hic ſitus eſt Martinus de Ayala, archiepiſcopus Valentinus, qui licèt tres eccleſias rexerit, Guadicenſem, Segovienſem, & hanc poſtremò Valentinam, in qua deceſſit, nihil tamen ſemper tulit ægriùs quam præeſſe. Obiit nonis Auguſti MDLXVI, & plus bas eſt écrit, *in ſpe reſurrectionis morior.*

Il n'eſt pas poſſible de nombrer la quantité de reliques que renferme la ſacriſtie, & dont quelques-unes ſont enchâſſées dans des vaſes ou boîtes de forme élégante, & bien deſſinée. On remarque, ſur-tout dans ce tréſor, un oſtenſoir d'argent doré, du poids de quatre cents vingt-quatre marcs, qui a dix pieds de

---

Il y donna des preuves de ſa capacité, non ſeulement dans l'art dont il donne des préceptes, mais dans tous les autres genres d'érudition; il a raſſemblé dans cet ouvrage les vies des peintres les plus célebres, qui avoient fleuri juſqu'à lui; il mourut en 1725, âgé de 72 ans: quelques années auparavant, il étoit entré dans les ordres ſacrés.

(*) Martin de Ayala s'eſt rendu célebre par pluſieurs ouvrages; les principaux ſont: *De Divinis Traditionibus*, lib. X. *Commentaria in univerſalia Porfirii.* Et *Catecumeno o Chriſtiano inſtruido*, le Cathécumene ou le Chrétien inſtruit, &c. & pluſieurs mêlanges que fit imprimer le patriarche Ribera.

haut ; une petite ſtatue de ſaint Michel, formée toute de diamants, & une chaîne d'or du poids de ſeize marcs, qui entoure ſon piédeſtal. Je paſſe ſous ſilence une infinité d'objets très-riches, mais peu dignes de remarque.

Le college de *Corpus Chriſti*, ou du patriarche, fut fondé en 1586, par *D. Jean de Ribera*, patriarche d'Antioche, archevêque & vice-roi de Valence ; il fut achevé en 1604 : c'eſt l'édifice le plus régulier, le plus magnifique & de meilleur goût, quant à l'architecture, qui ſoit dans Valence.

La porte principale eſt ſimplement décorée de quatre colonnes de marbre d'ordre dorique ; l'égliſe eſt d'architecture corinthienne ; ce fut *Anton del Rey*, qui la fit exécuter, artiſte très-habile, & qui s'étoit inſtruit à l'école du fameux *Jean de Herrera*, architecte de l'Eſcurial. Le maître autel eſt orné de ſix colonnes d'un très-beau jaſpe verd ; on ignore ce qu'elles ont coûté, & d'où elles furent apportées.

L'objet le plus révéré de cette égliſe, eſt un crucifix qui ne ſe montre au peuple qu'avec beaucoup de cérémonies, & à peine le vendredi de chaque ſemaine ; on commence par chanter le *Miſerere*, pendant lequel on tire lentement pluſieurs rideaux de taffetas, & ce n'eſt que lorſque les ames ſont attendries par les expreſſions du pſeaume, que l'on rend viſible la figure du rédempteur ; ce qui ne laiſſe pas que d'inſpirer, pour cette image, une craintive vénération. Un des moyens de ſe rendre reſpectable, imaginé dans les temps de barbarie, fut de ſe montrer rarement & avec

beaucoup de pompe (*); le fondateur a fait de ce culte un article de ſes conſtitutions, « que » cette image, dit-il, ſoit regardée comme » une relique, parce qu'elle eſt d'un travail » admirable, & qu'au dire des hommes les » plus inſtruits dans les arts, on n'en voit pas » de plus parfaite dans toute la chrétienté. »

Si l'amour des beaux arts, joint à beaucoup de piété, fit donner par ce fondateur le nom de relique, à une ſtatue qu'il crut à tort un chef-d'œuvre, ſa piété toute ſeule lui fit auſſi mettre dans ſes conſtitutions un article qui a contribué de beaucoup à ruiner des chefs-d'œuvre plus inconteſtables. Il ordonna qu'à chaque meſſe, récitée ou chantée, on brûleroit de l'encens, de ſorte que c'eſt l'égliſe du monde où l'on en brûle le plus; les murailles en ſont noircies, & pluſieurs tableaux précieux en ont

---

(*) Lorſque nous avons, dit *Fray Diego Niſeno*, fameux prédicateur Eſpagnol du 17e ſiecle, quelque image qui opere des merveilles, qui fait des miracles, pour que la dévotion qu'on lui porte ſe continue, & que le reſpect religieux qu'elle inſpire ſe conſerve, nous la couvrons de pluſieurs voiles, & lorſqu'il s'agit de la montrer au peuple dévot, on les retire lentement & avec myſtere, parce que nous ſommes faits de maniere qu'il ſemble que Dieu pour être ſervi, & tenir notre devotion en haleine, ait beſoin qu'on emploie toutes ces petites ruſes.

Quando tenemos una imagen de mucha devotion, que obra muchas maravillas, y hace muchos milageos, paraque eſſa reverencia ſe continue, y eſſo religioſo reſpeto no ſe pierda, ſe cubre con muchos velos, y quando ſe há de enſeñar al devoto pueblo, ſe van corriendo muy poco á poco. Porque ſomos tales que parece que neſſiceta dios deſtas induſtrias, para grangeár y tenér en pie nueſtras reverencias. M. Niſeno, dans ſon *Avent. Dim. I* depuis Pâque, premier point.

été détruits ; cette vapeur continuelle & le peu de jour que l'architecte avoit répandu dans ce temple, pour le rendre plus religieux, ſont cauſe qu'on y voit à peine le fameux tableau de la cene, peint par *Ribalta*, & qui ſeul excita *Carducho* à faire le voyage de Valence.

Au milieu de l'égliſe eſt enterré le fondateur avec deux évêques, qui lui aiderent à perfectionner ſon ouvrage.

La ſacriſtie eſt ornée avec aſſez de goût ; elle donne entrée dans une autre ſalle où l'on garde la vaiſſelle ſacrée & les reliques. J'ai vu dans ce tréſor un crucifix d'ivoire & un de bronze, dans leſquels les connoiſſeurs trouvent la grande maniere de *Michel-Ange* : les peintures à freſque de cette ſalle ſont de *Jérôme Yavarri*.

Le cloître eſt grand & magnifique, la cour eſt environnée de deux corps d'architecture ; les ſuperbes colonnes du premier corps ſont ſur leur baſe & d'ordre dorique, celles du ſecond n'ont pas de baſe & ſont d'ordre ïonique : toutes ces colonnes ſont de marbre, ainſi que les baſes & les chapiteaux, les baluſtrades & une fontaine qui eſt placée au milieu de la cour ; ce cloître fut exécuté par *Guilien del Rey*, & il ſuffiroit ſeul pour lui mériter le titre de grand architecte.

Le patriarche acheta pour cet édifice de la maiſon des ducs de Paſtrana, huit cents cinq colonnes de marbre, grandes & petites, avec leurs baſes & chapiteaux, qui ne lui coûterent que 1951 piaſtres (*), ſomme bien modique.

(*) Qui ſont 7316 livres de notre monnoie, c'eſt 9 livres 1 ſou 9 deniers par colonne.

Du cloître on passe à l'escalier principal, qui est spacieux, magnifique & construit d'une belle pierre ; les murailles de cet escalier sont couvertes des portraits de plusieurs grands hommes ; on y distingue ceux d'un grand Turc, d'un Sophi, & d'un Sultan : la bibliotheque est composée, en grande partie, des livres du patriarche ; la plupart étoient déja rares de son vivant, de sorte que l'on peut dire que c'est une des bibliotheques les plus précieuses qui existent, & l'on peut ajouter la moins feuilletée. Le patriarche étoit un des hommes savants de son temps, & j'ai vu dans cette bibliotheque une bible remplie de notes marginales écrites de sa main.

La construction de ce vaste & riche édifice, ne coûta à *Don Juan de Ribera*, que cinq cents mille piastres, environ deux millions de notre monnoie, en y comprenant la vaisselle, les vases sacrés, les ornements, les tableaux & les autres richesses de la sacristie, & il placa pour les revenus annuels du college environ treize cents mille livres.

Parmi les terres dont ce college est seigneur, la plus importante est *Burjasot*, petit village à une lieue de Valence. Escolano fait dériver son nom des mots arabes *Borg*, qui signifie tour, & *Sot*, qui signifie bois, d'où est resté le mot *Soto*, qui en Castillan désigne la même chose. Au milieu donc de ce bois, qui environnoit *Burjasot*, il y avoit un chêne, qui de ses branches couvroit l'espace de terre qu'une paire de bœufs peut labourer en un jour : ses branches avoient quarante-huit pas de diametre,

il en avoit quatorze principales, dont chacune prise à part, auroit pu faire un gros arbre. On les avoit soutenues par des piliers, qui donnoient à cette enceinte l'air d'un cloître agreste; & cependant le tronc principal n'avoit guere que quinze pieds de tour. Escolano a vu cet arbre, & l'a décrit; un coup de tonnerre le renversa en 1670, & l'on charria au college du patriarche, rien que du bois menu, plus de quarante charretées; les gros troncs furent vendus pour bois de charpente.

Cet arbre ne peut amuser aujourd'hui que l'imagination, puisqu'il n'existe plus; mais *Burjasot* offre un monument plus important, & que la ville de Valence a grand soin d'entretenir: ce sont des greniers publics & souterreins que les Romains avoient construits, & dont il est fait mention dans *Columelle*, dans *Pline*, *Varron* & *Suidas*, qui les appellent *Silos* ou *Siros* (*), & qui dans la langue Valencienne se nomment encore aujourd'hui *las Sichas* ou *Siches* de *San-Roque*, de Saint-Roch.

(*) *Sed id genus horrei quod scripsimus, nisi sit in sicca positione villæ, quamvis granum robustissimum corrumpit situ: qui si nullus adsit possunt etiam defossa frumenta servari, sicut transmarinis quibusdam provinciis ubi puteorum in modum, quos appellant Siros, exhausta humus, editos à se fructus recipit.* Col. lib. 1. cap. 6. n°. 15.

Quidam granaria habent sub terris, spelunceas quas vocant Seiros; ut in Cappadocia ac Thracia; alii, ut in Hispania citeriore patent, ut in agro Carthaginensi & Oscensi. Varron *de re rust.* lib. 1. cap. 57.

Suidas tom. 2. pag. 734 & 744.

Plinio nat. lib. 18. cap. 30.

Quinto Curcio, lib. 7. cap. 4. n°. 24, &c.

Sur

Sur une belle terraſſe de trois cents vingt-quatre pieds en quarré, ſont trente-ſept puits conſtruits en forme d'entonnoirs ou de bouteilles, dans leſquels le bled ſe conſerve pendant pluſieurs années; on l'y met en réſerve pour les temps de diſette, & pour fournir aux pauvres laboureurs de quoi enſemencer leurs terres; à la récolte ils rendent treize meſures pour douze qu'on leur en a prêtées. Chaque puits a un n°. qui déſigne la quantité de meſures qu'il renferme; les trente-ſept contiennent environ ſoixante trois mille ſetiers. Il y en avoit cinq de remplis, lors de mon paſſage, qui enfermoient près de cinq mille ſetiers.

Ces ſouterreins que l'on voit ſur l'eſplanade du château de Tortoſe, ſur la place des Martyrs, aux environs de Grenade, qui conſervent le nom de *Marmoras*, que les Maures leur avoient donné, & que le peuple imagine avoir été des priſons, me paroiſſent, avec plus de raiſon, avoir été autrefois des *ſilos* ou greniers qui ont été détruits & abandonnés.

Il ne faut pas manquer auſſi de voir dans l'ancienne égliſe de *Burjaſot*, (car on en conſtruit une nouvelle,) l'épitaphe de Mademoiſelle *Françoiſe l'Advenant*, la plus fameuſe comédienne qu'ait eu l'Eſpagne: elle mourut il y a quelques années, âgée à peine de 22 ans, de l'excès de ſes débauches: ce que ne dit pas l'épitaphe, qui eſt l'ouvrage d'un prêtre de ſes amis.

O mors, quàm amara eſt
memoria tua!

A qui jace
Franciſca
l'Advenant
de edad de veinte y dos annos
y ocho dias, immortal
por ſu agudiſſimo
talento, y admi-
racion unica en
ſu profeſſion, mu-
riò en onze de abril 1772,
dando eſpeciales
mueſtras de fer-
voroſa contri-
cion; ruegen a Dios
por ella

Dum proceres,
primi,
ſummi lacrymantur
et imi;
poſt vitam fumus,
pulvis & umbra
ſumus (*).

(*) *O mort, que ta mémoire eſt amere!* Ci git Françoiſe l'Advenant, âgée de vingt-deux ans & huit jours, immortelle par ſon rare talent, & la merveille unique de ſa profeſſion. Elle mourut le 11 avril de 1772, après avoir donné

C'eſt *Burjaſot* qui a donné ſon nom aux figues excellentes, qu'on appelle à Marſeille *Figues Bourjaſotes*, & non Alexandre VI de Borgia, archevêque de Valence, avant que d'être pape, comme le prétend Ménage dans ſes étymologies italiennes, au mot *Fico Brogiotto* : il eſt vrai que c'eſt ce pape luxurieux qui les tranſplanta, & les fit connoître aux gourmets de l'Italie.

Le college du patriarche conſtruit, orné & achevé avec autant de régularité que de goût, n'influa point ſur la maniere de bâtir reçue à Valence, quoiqu'il y eût alors en Eſpagne d'excellents artiſtes en peinture, & pluſieurs bons architectes.

Sur la place du marché eſt un vaſte édifice conſtruit en 1482, & dans le meilleur genre gothique que l'on puiſſe voir : la façade eſt ornée de diverſes figures & moulures. Pluſieurs degrés conduiſent à la porte principale, & l'on entre dans une ſalle ſpacieuſe & très-élevée, dont le faîte eſt ſoutenu par ſix rangs de colonnes torſes, conſtruites d'une pierre bleuâtre ; elle ſert aujourd'hui de lieu d'aſſemblée ou de bourſe aux commerçants de la ville.

Dans l'égliſe de ſaint Jean, qui eſt vis-à-

---

des marques de la plus fervente contrition : que l'on prie Dieu pour elle.

Tandis que les grands, les riches, les puiſſants & le peuple la regrettent & verſent des larmes ſur ſon ſort, n'oublions point qu'après la vie nous ne ſommes plus que fumée, ombre & pouſſiere.

vis de cette bourſe, le tour de la voûte eſt peint à freſque par Palomino ; on y voit les principaux traits de la vie des deux ſaints Jean, le précurſeur & l'évangéliſte. Ils ſont rendus avec toute la vérité & la propriété hiſtorique, dont étoit capable un homme auſſi inſtruit ; on y reconnoît même par-tout le pinceau correct & fidele de ſon ami Jordans, que Palomino cherchoit à imiter.

Le palais archiépiſcopal renferme une bibliotheque publique, qui contient environ trente mille volumes : on les augmente tous les jours ; le médailler, par les ſoins de la perſonne qui en eſt chargée, deviendra un des plus précieux de l'Europe, ainſi que le cabinet des antiques : on y voit le torſe d'un Hercule, celui d'un Satyre ; un Bacchus tout mutilé ; des bras, des pieds, des mains d'un très-bon genre ; deux belles figures de jeunes gens, auxquelles il ne manque que les jambes ; pluſieurs têtes d'un beau caractere ; diverſes petites idoles ; des pieces de moſaïque, des urnes, des vaſes, des lampes, & autres uſtenſiles romains.

Le fameux pavé de Bacchus en moſaïque, qui fut découvert à Morviedre, & celui de Neptune trouvé à trois cents pas de la ville du Puig, à deux lieues de Valence, ſont conſervés dans le palais de l'archevêque : ils forment le parquet ou pavé de la ſalle des antiques ; on a mis deſſous le cercle qui renferme la figure de Neptune, aſſez mal deſſinée, l'inſcription ſuivante en Eſpagnol.

En el mes de febrero de 1777, ſe deſcubrieron

los presentes pavimentos de mosaïca en un campo distante 300 passos de la villa del Puig, al nordeste con motibo de una excavacion que se mando hacer alli se hallò, el Neptuno y vestigio de otros dos idolos pero estos dos, tan perdidos que solo se pudo conocer, el ambito que occupaban, el uno apaisado como manifiesta, el que toma esta inscripcion, el como, el siguiente en cuyo lugar se hapuesto a Baccho (*).

Il y a quelques années qu'on trouva dans le Guadalaviar, aux environs de Valence, une pierre sur laquelle ces mots étoient gravés :

SODALICIVM
VERNARVM
COLENTES ISID::::

On l'a placée sur le chemin, à peu de distance du lieu où elle a été découverte : au

(*) « Dans le mois de février 1777, on découvrit ces pavés en mosaïque dans un champ éloigné d'environ trois cents pas du village du Puig vers le nord ; ce fut en faisant des excavations que l'on trouva le Neptune, & les figures de deux autres divinités ; mais celles-ci étoient si defigurées, qu'on ne put reconnoître que la place qu'elles occupoient ; l'une étoit environnée de payfages, & de la grandeur du quadre que remplit cette inscription, & l'autre de même forme que celui qu'on voit à côté, & à la place duquel on a mis le pavé de Bacchus. »

Ce pavé de Bacchus fut découvert à Morviedre en 1745, & il n'eſt curieux, ainſi que celui de Neptune, que par ſa vetuſté, car les figures & les ornements qui les environnent ſont de très-mauvais goût, Bacchus eſt monté ſur un tigre.

deſſus de cette inſcription, eſt une autre pierre antique, ſur laquelle on voit au centre d'une couronne de laurier, une corne d'abondance remplie de fruits, & ces caracteres qui ſervent de légende :

CO. IV. IT. VALENTIA.

Lorſque les deux pierres furent placées, on écrivit au deſſous : *Siſte, antiquitatis amator : duo ſocii in alveo ſepulti lapides* A. D. MDCCLIV. *inventi, ſequenti in hunc proximiorem locum poſiti, dic ubi, dic quando primùm erecti.*

Valence a quatorze paroiſſes, quarante-cinq couvents réguliers d'hommes ou de femmes, & dix égliſes, qui ſont, congrégations, colleges, hopitaux ou confrairies; cette ville avoit autrefois beaucoup de portes, elle n'en a que cinq aujourd'hui, qui ſont celles du *Real*, de *la Mer*, de *ſaint Vincent*, de *Quarte* & de *Serranos*; on paſſe le Guadalaviar, qui baigne ſes murailles, ſur cinq ponts aſſez bons, & c'eſt toujours avec regret que l'on paſſe ſur celui de Serranos, parce qu'on ſait qu'un homme, plus dévot qu'inſtruit, fit jeter dans ſes fondements pluſieurs reſtes précieux de l'antiquité.

Valence eſt diviſée en quatre quartiers, qui ſont, *Campanar*, *Patraix*, *Ruſafa* & *Benimaclet*; elle contient environ cent mille habitants : après Barcelone & Madrid, c'eſt la ville d'Eſpagne la mieux policée; elle eſt éclairée pendant la nuit, depuis quelques années, par de petites lanternes aſſez multipliées : avantage

qu'elle doit à un de ſes fabricants (*), qui lui rapporta auſſi d'Angleterre l'uſage du *Watchman*; il ſe nomme ici le *Sereno*, ou l'homme du ſerein; ſon emploi, comme à Londres, eſt de crier les heures, d'annoncer le beau temps ou la pluie; il n'a d'autres armes, qu'une lanterne & une eſpece de hallebarde.

Valence fait un grand commerce de ſes fruits; elle retire de ſes ſoies beaucoup de profit; celles que produit ſon terroir, ſont regardées comme les plus belles de l'Eſpagne: elle en emploie la plus grande partie dans ſes manufactures, qui ſont aujourd'hui conſidérables, & qui ont été établies & perfectionnées par quelques François fugitifs, & coupables envers leur patrie, ſi je puis me ſervir de ce terme, du crime de leſe-induſtrie; mais juſqu'à préſent ces fabriques n'ont rien imaginé; elles ne font que copier ou imiter les deſſins de nos étoffes; & pour le mêlange de l'or & de la ſoie, elles ne peuvent pas ſe comparer à la plus médiocre de nos fabriques; elles travaillent cependant beaucoup pour les Indes & toute l'Eſpagne. On compte dans Valence environ cinq mille métiers battants pour la fabrique des étoffes, cinq cents pour faire des rubans & des galons, deux ou trois cents métiers de bas, & il ſe conſomme annuellement dans ces diverſes manufactures, plus de ſix cents mille

(*) Don Joachim-Manuel Fos, il diſparut un jour de Valence, & il paſſa pluſieurs années à parcourir l'Europe, pour s'inſtruire dans les arts; il eſt aujourd'hui inſpecteur des manufactures de ſa patrie.

livres pesant de soie. Quelques fabricants se se sont procuré les tours du célebre M. de Vaucanson, pour donner à leur soie plus de finesse; mais ils n'ont pas encore pu en retirer tout l'avantage qu'ils s'en promettoient, soit que le défaut provienne des soies du pays, naturellement grasses & fortes, soit du peu d'habileté des ouvriers : les organsins que l'on fait ici, sont très-loin encore de la perfection de ceux du Vivarais & de l'Italie.

De plus, les Espagnols ne sont pas encore fort versés dans l'art de la teinture, qui est une des branches les plus importantes des fabriques en ce genre; leurs couleurs n'ont ni l'éclat, ni la solidité, ni la variété, ni l'uni de celles d'Angleterre & de France; en général ils ont le défaut de trop graisser leur trame, & la plupart de leurs étoffes sortent du métier pleines de taches, & imbibées d'une odeur puante, qui ne se dissipe que par l'usage. On fabrique ici du velours qui a l'avantage d'être à bon marché, & d'un assez beau noir; mais il n'est ni aussi serré, ni aussi bon, ni aussi beau que celui de Gênes & d'Aix en Provence, dont les manufactures, en ce genre, sont un démembrement de celles de Gênes.

Les manufactures de Valence pour atteindre à la perfection, dont elles sont susceptibles, auroient besoin de chefs & d'ouvriers plus intelligents : ce qui prouve qu'en général ils ont peu d'entente, peu de conduite ou d'habileté, c'est qu'ayant les matieres premieres à trente pour cent meilleur marché qu'en France, ils ne pourroient pas soutenir avec nous la

concurrence, ſi nos marchandiſes n'étoient pas ſoumiſes à des droits d'entrée conſidérables. Sans faire valoir ici la beauté & la durée de nos étoffes, qui malgré ces droits, leur font encore donner la préférence, les ouvriers ſont trop lents, trop pareſſeux; il y a dans l'année tant de fêtes, ils ont des roſaires à chanter tous les ſoirs, & l'homme eſt ici, en général, ſi ſobre (*), il a ſi peu de luxe, ſes plaiſirs & ſes deſirs ſont ſi bornés, que les manufactures ſeront long-temps en Eſpagne ſans émulation; c'eſt elle cependant qui imagine, invente & perfectionne.

On fait à Valence un très-grand uſage de la glace, le dernier des laboureurs boit preſque tous les jours de l'année ſon verre d'eau glacée; elle eſt un article principal de la médecine, & ce ſeroit une très-forte dépenſe pour les hôpitaux, ſi l'archevêque ou le gouverneur n'avoient pas la charité de la lui fournir.

Le peuple prétend que le tonnerre ne peut pas tomber dans Valence, & cela par un ordre exprès qu'il reçut un jour de ſaint Vincent

(*) Je ſuis perſuadé que les parades, & ſur-tout les guinguettes contribuent beaucoup à rendre le peuple laborieux. Barcelone eſt la ſeule ville d'Eſpagne qui ait des cabarets dans ſes environs, le peuple s'y attroupe en foule les dimanches & les jours de fêtes; il y chante, il y danſe, & même il s'enivre quelquefois; mais le lendemain il ſe montre plus actif dans les boutiques & les ateliers. Pour forcer l'ouvrier à gagner ſa vie, il faut lui faire naître des occaſions & des objets de dépenſe; l'apathie dans laquelle il vit, en général dans toute l'Eſpagne, eſt la plus grande ennemie que puiſſe trouver l'induſtrie.

Ferrier (*), d'aller exercer plus loin ſes ravages.

On jouit à Valence d'un climat très-moderé, c'eſt cependant une des villes où j'ai éprouvé le plus de froid ; car il eſt difficile de ſe garantir des vents du nord dans des maiſons dont

---

(*) Saint Vincent Ferrier étoit de Valence ; on y voit encore ſa maiſon. Il entra dans l'ordre de ſaint Dominique, & fut un des neuf juges qui, au préjudice des héritiers légitimes, éleverent Ferdinand I à la couronne d'Aragon ; mais Ferdinand avoit mérité cette couronne par ſes vertus. Saint Vincent Ferrier jouiſſoit, alors en Eſpagne, d'une conſidération à-peu-près égale à celle que ſaint Bernard s'étoit acquiſe en France. Il prêcha beaucoup ſes compatriotes ; mais avec ſi peu de ſuccès, que mécontent de ſa patrie, il ſecoua la pouſſiere de ſes ſouliers & vint à Vannes en Bretagne, où il mourut en 1419. Il a été depuis très-révéré dans Valence : le jour de ſa fête, on éleve un théatre dans une place publique, & là-deſſus paroit ſaint Vincent, grand comme nature, & on repréſente tous les ans un des nombreux miracles qu'il a faits. Celui de cette année (1779), au dire des Eſpagnols, n'étoit pas amuſant, il ne s'agiſſoit que d'un enfant mis en hachis, que le ſaint reſſuſcite avec un ſigne de croix. On ſait que ſaint Vincent faiſoit tant de miracles, que ſon ſupérieur lui défendit d'en faire davantage. Un jour que le ſaint ſe trouvoit dans les rues, il apperçut un maçon qui tomboit du haut d'une tour ; mais ſe reſſouvenant de la défenſe qui lui avoit été faite, il ne fit que tenir un moment le maçon ſuſpendu dans les airs, juſqu'à ce qu'il eût obtenu de ſon ſupérieur la permiſſion de le ſauver, ce qui lui fut aiſément accordé. Parmi les miracles de ce ſaint, le prodige ſuivant eſt un de ceux qu'on admire le plus.

Un jeune enfant avoit été envoyé au four, par ſa mere, pour aller chercher un plat de riz au ſaffran, mêts très-goûté du peuple Eſpagnol ; il revenoit, lorſque quelques autres enfants ſe mirent en tête de lui enlever ſon dîner, il ſe défendit avec courage ; mais, dans le débat, le plat lui tomba des mains & ſe mit en pieces. Il pleure, il ſe déſeſpere, il ne ſavoit plus à quel ſaint ſe vouer, pour échapper aux étrivieres, lorſqu'il eut recours à Ferrier, qui à l'inſtant,

les fenêtres hautes & larges ſont ſans vitres ni chaſſis, où les lits ſont ſans rideaux, & les appartements ſans cheminée. Valence, quoique grande, riche & commerçante, eſt encore à deux ſiecles de la France pour les commodités de la vie.

Preſque tous les hiſtoriens qui ont écrit de la ville de Valence, prétendent que c'eſt la premiere ville d'Eſpagne où l'imprimerie fut connue; & dans la ſuppoſition que l'on fait, qu'elle ne s'introduiſit dans ce royaume qu'en 1474, on cite un Salluſte imprimé à Valence en 1475, & un Dictionnaire latin, intitulé *Comprehenſorium*, à la fin duquel on lit, *Præſens hujus Comprehenſorii præclarum opus Valentiæ impreſſum, anno* MCCCCLXXV. *Die vero* XXIII *menſis februarii finit feliciter.* Cet ouvrage ſe trouve dans la bibliotheque de *Dom Grégoire Mayans*, qui vit à Valence, & dont le choix de livres eſt certainement un des plus rares & des plus précieux qui ſoient en Eſpagne; on peut appeller M. Mayans le Neſtor de la littérature Eſpagnole. Quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans:

---

lui remit un plat de riz bien arrangé, cuit à ſon point, & ſemblable en tout à celui qui venoit de ſe rompre. Il y a quelque choſe de ſentimental dans ce miracle, qui ne me déplaît point, & j'aime mieux voir ſaint Vincent rapporter cette ſoupe, que de lui voir opérer des miracles plus nobles, & qui exigent plus de frais. Tout cela eſt repréſenté ſur ce théatre, où des figures ſemblables aux marionnettes de nos carrefours, marchent & font des geſtes par le moyen des reſſorts cachés ſous les planches; c'eſt un ſpectacle fort curieux, & dont le peuple fort toujours très-édifié & en criant: Vive ſaint Vincent Ferrier. On a de lui des traités de théologie & de morale.

il donne la plus grande partie de ſon temps aux lettres, & il conſacre encore à l'inſtruction de ſon pays, les derniers moments d'une vie qu'il a rendue célebre par une prodigieuſe quantité d'ouvrages. Voltaire lui a donné, avec raiſon, le titre de fameux; M. Robertſon l'a conſulté pour ſon hiſtoire du Nouveau Monde; & il a été en relation avec tous les Savants de l'Europe. Les perſonnes qui le viſitent, en reçoivent l'accueil le plus favorable; il a bien voulu m'honorer de ſon amitié, & j'ai toujours trouvé en lui autant de connoiſſances que de gaieté & d'amabilité. (*) Je n'ai pas moins à me louer de ſon frere, Dom Antoine Mayans, très-inſtruit dans les antiquités de l'Eſpagne, & qui, entr'autres ouvrages, a donné l'hiſtoire d'*Elche*, autrefois *Ilici*.

Pendant mon ſéjour à Valence, j'ai été témoin d'une fête intéreſſante, donnée par le corps de *la Real Maeſtranza*, à l'occaſion du jour de la naiſſance de Charles III; on donne ce nom à Valence, à Grenade, à Séville, à Zamora, & dans quelques autres villes de l'Eſpagne, à un corps compoſé de la premiere nobleſſe du pays. Les *Maeſtrantes* ont dans ces différentes villes un uniforme très-riche; les rois d'Eſpagne leur ont accordé divers privileges honorifiques; ils ne marchent à la guerre que ſous la banniere du roi, & auprès de ſa

(*) Il exiſte une vie latine de Don Grégoire Mayans, ſous ce titre :

Gregorii Maianſii generoſi Valentini Vita, auctore Jo. Chriſtoval. Strodtmann. Wolfenbuttel, 1756.

perſonne ; ils amenent à leur ſolde pluſieurs compagnies formées de leurs vaſſeaux : c'eſt une image du gouvernement féodal.

Pour célébrer l'époque dont j'ai parlé, on avoit formé ſur la grande place de Valence une eſpece d'arene quarrée, & environnée de barrieres. On voyoit dans le fond, ſous un dais, le portrait du roi couvert d'un rideau de ſoie verte ; vers un des côtés, on avoit élevé un amphithéatre, large, commode & bien décoré, pour les dames invitées à la fête, & plus bas étoit une orcheſtre remplie de muſiciens. Les *Maeſtrantes* montés ſur de très-beaux chevaux, précédés de leur chef (ils en nomment un tous les ans) & ſuivis d'un nombreux cortege de valets, ſe rendent ſur la place, où rangés en corps de bataille, ils ſaluent le portrait du roi, que l'on ne découvre qu'au moment où la barriere eſt ouverte, & au ſon des timbales, des trompettes qui précedent le noble eſcadron, & des inſtruments de l'orcheſtre ; après le ſalut, qui eſt répété par tous les ſpectateurs, les chevaliers font, en courant rapidement autour de l'arene, une inclination aux dames, & après pluſieurs eſcarmouches, avec l'épée ou la lance, à l'imitation des anciens tournois, ils courent la bague & le ruban. Chaque chevalier, à ſon tour, viſe de loin un bout de ruban ſuſpendu à une pique, & courant à bride abattue, il tâche de l'enlever avec le fer de ſa lance ; le ruban ſe déroule & demeure au chevalier, qui s'arme à l'inſtant de ſon épée pour tâcher d'enfiler la bague qui eſt placée vers l'autre

bout de l'arene. Pendant ces courses, l'orchestre joue des fanfares : les cris de joie & les acclamations se mêlent au bruit des fifres & des tambours ; les balcons de la place sont remplis de femmes élégamment parées, le contour de l'arene fourmille de spectateurs ; c'étoit une image intéressante & naïve de ce temps de franchise & de loyauté, qu'on a nommé le siecle de la chevalerie. Le courage, l'amour & le plaisir étoient de cette fête charmante, qui se termine par la comédie & le bal, où chaque chevalier met le ruban, prix de son adresse, aux pieds de sa bien-aimée.

Route de Valence à Alicante.

J'AI quitté Valence à une heure après midi, légèrement emporté dans un *Volante* (*), le 22 janvier ; le temps étoit magnifique, le ſoleil brillant & très-chaud, la campagne riante & parée comme dans le mois d'avril. On trouve ſur la route pluſieurs villages agréablement ſitués ; mais après deux lieues environ de bon chemin, on n'a plus que les routes de la nature, celles qui furent données à l'Eſpagne lors de la création : des ſables juſqu'au moyeu de la roue ; un déſert immenſe rempli de cette plante élevée, épineuſe & forte, qu'on appelle *Pita* dans le pays, c'eſt l'Aloës d'Amérique, dont on tire ici beaucoup de parti ; on en fait des cordes aſſez fines, que l'on peint de pluſieurs couleurs. En Catalogne on les file d'une maniere ſi déliée, qu'on s'en ſert pour faire des blondes ; on arrive enfin à *Algemiſi*, gros bourg, que je n'ai vu qu'au clair de la lune. Le voyageur Eſpagnol dit que la façade de la paroiſſe eſt de très-bon goût, que le maître-autel eſt d'un beau genre d'architecture, & que l'on voit dans l'intérieur de l'égliſe pluſieurs ouvrages de ſculpture bien exécutés, & quelques tableaux de *Ribalta* : il y a deux

(*) Petite voiture fort légere & découverte, qui verſe, pour ainſi dire, au gré du vent.

lieues d'*Algemesi* à *Alcire*, ville assez grande & très-bien située. On prétend que les Maures l'appellerent *Algecira*, qui signifie *île*, & c'en est une en effet, étant environnée de la riviere *Xucar*, que l'on passe sur deux ponts de pierre. La campagne d'*Alcire* produit beaucoup de riz, & en général, des fruits & des grains en abondance; on y cultivoit aussi autrefois avec succès les cannes à sucre; mais depuis qu'on l'a apporté d'Amérique, moins cher & de meilleure qualité, on a pour ainsi dire, abandonné ce genre de culture.

En sortant de la ville, le chemin est dominé par des roches nues, escarpées & suspendues d'une maniere pittoresque: il est, en général, assez beau; mais souvent coupé par des torrents; la campagne est par-tout aussi fertile que bien cultivée; des champs entiers y sont couverts de *Carroubiers*, arbre touffu & d'un très-beau verd. J'ai peu vu d'arbres dont les formes fussent plus variées: tantôt il projette au loin une de ses branches, & couronne la terre d'une foule de rameaux superbes, tantôt également arrondi, il offre au passant l'ombre la plus agréable. Je me croyois au printemps: tout étoit en fleurs; mais bientôt on n'a plus que des sables amoncelés, les lits des torrents & des rochers dépouillés, la scene avoit changé; mais le ciel étoit le même, toujours beau, toujours clair; ces horreurs naturelles ne devoient pas durer, quelques champs cultivés annonçoient déja la riche campagne de *Saint-Phlippe*.

A trois quarts de lieue de cette ville, on passe sur

ſur un pont appellé le *Pont de la Veuve*; une mere qui avoit eu le malheur de perdre ſon fils unique dans les eaux du torrent ſur lequel il eſt bâti, le fit élever, afin qu'aucune autre mere n'éprouvât déſormais la même douleur.

Saint-Philippe ſe nommoit *Setabis* du temps des Romains; les Maures l'appellerent *Xativa*, nom que le peuple lui donne encore, ayant été ruinée de fond en comble au commencement de ce ſiecle, pour avoir réſiſté aux armes de Philippe V; elle fut rebâtie enſuite ſous le nom de Philippe-Ville ou de Saint-Philippe.

Cette ville, ſituée ſur une hauteur, a environ quatre mille habitants, dont les maiſons ſont, en général, commodes & bien bâties; ſa campagne fut autrefois très-célebre par les chevaux excellents qu'on y élevoit, & par ſon lin, dont les toiles ſont miſes, par Pline le naturaliſte, au rang des meilleures de l'Europe; elles ſurpaſſoient en fineſſe celles d'Arabie, & le fil qu'on y employoit valoit celui de Peluſe; on y fabriquoit auſſi des étoffes de laine & des mouchoirs, que Catulle nomme *Sudaria Sætaba*, ep. 25. On n'y fabrique aujourd'hui que quelques toiles groſſieres.

Le château de Saint-Philippe a quelque reſſemblance avec celui de Morviedre, ſoit par ſa ſituation, ſoit par ſa forme: c'étoient l'un & l'autre des forteresſes formidables; celui de Saint-Philippe s'eſt conſervé preſque entier juſqu'à nos jours, il a plus d'élévation du côté du levant & du couchant, que du côté du midi: dans la partie nommée de la *Campana*, on ne voit pas ſans regret tomber en ruines la magni-

fique habitation qui ſervit de priſon au *duc de Calabre* (*); l'eſcalier, les cours, les citernes, & la plus grande partie des murailles n'exiſtent déja plus.

Il y a dans *Saint-Philippe* douze couvents, dont deux de religieuſes : cette ville fut anciennement un ſiege épiſcopal ; elle a donné naiſſance à pluſieurs hommes célebres, parmi leſquels on compte les papes Caliſte III, & Alexandre VI. Quelques auteurs croient cependant qu'Alexandre VI étoit de Valence, & le pape Caliſte de *Canales*, petit village ſitué aux environs de Saint-Philippe. On compte auſſi parmi ceux qui naquirent dans cette ville, pluſieurs cardinaux, de grands capitaines, des gens de lettres, & parmi les artiſtes, *Joſeph Ribera*, peintre célebre, connu en Italie ſous

(*) Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre, fils aîné de Don Fadrique d'Aragon, roi de Naples, naquit à Andria, dans la Pouille, en 1488. Son pere ayant été dépouillé de ſes états par Ferdinand V, dit le catholique, & Louis XII, roi de France ; Ferdinand qui étoit ſon héritier préſomptif, s'enferma avec des troupes dans Tarente, où ne pouvant ſe défendre long temps, il fut obligé de ſe rendre au grand capitaine Gonzalo Fernandez, qui le traita bien, & l'envoya en Eſpagne, tandis que ſon pere, ſa mere & ſes freres étoient en France. Le roi Ferdinand le fit enfermer dans le château de *Xativa*, & ce ne fut qu'au bout de dix ans, que Charles V le mit en liberté & le reçut à *Valladolid*, où étoit alors la cour ; il le maria avec la reine Urſule Germaine, Veuve de ſon aïeul, fille du comte de Foix, & niece de Louis XII ; il le nomma depuis vice-roi de Valence. Ayant perdu ſon épouſe au bout de dix ans, il ſe remaria avec *Dona Maria de Mendoza*. Il mourut à l'âge de ſoixante & un ans & quelques mois, & il fut enterré à côté de ſa premiere femme, dans l'egliſe de ſaint *Michel des rois*, auprès de Valence, monaſtere des Jéronimites, dont il eſt le fondateur.

le nom de l'*Eſpagnolet*, & le chanoine Dom Vincente *Victoria*, des ouvrages duquel il a été fait mention, en parlant de l'égliſe Cathédrale de Valence.

De Saint-Philippe on va à *Mogente*; on paſſe douze fois, dans moins de deux heures, un torrent appellé le *Barranjo de Mogente :* ſes bords ſont, tantôt ornés, tantôt agreſtes; mais le laurier-roſe, tant cultivé dans nos jardins de France, y croît naturellement par groſſes touffes, & tapiſſe ſes rives. On arrive enſuite à la *Fuente de la Higuera*, & le lendemain à *Villena*. Cette petite ville n'eſt point du royaume de Valence, elle appartient à la nouvelle Caſtille. La ſituation en eſt agréable, ſon terroir eſt rempli d'oliviers; cet arbre eſt triſte & d'un verd ſi pâle, qu'il s'accorde bien avec la neige des hivers; mais je dois avouer que je n'ai jamais vu d'oliviers ſi beaux & d'un verd plus foncé que dans toute cette route.

En ſortant de *Villena*, on voit dans la plaine, du côté du levant, un petit village appellé *Biar*, & par les Romains, autrefois *Apiarium*, parce qu'on y recueilloit du miel excellent, blanc comme la neige & tres-pur; ce village eſt encore fameux aujourd'hui par *ſon miel de Romarin*, ainſi nommé, parce que ſes environs abondent en rejetons de cet arbuſte, & que le miel en a l'odeur; les habitants ont le privilege d'y mettre leur ſceau, & ils en font un grand commerce.

On voit à gauche *Alcoy*, jolie & petite ville ſituée ſur la riviere du même nom. On y trouva en 1504 des mines de fer; mais ce qui la rend

plus remarquable, eſt une fontaine que les habitants appellent *Barchel*; on prétend qu'elle jette de l'eau en abondance pendant l'eſpace de quatorze ans; qu'elle tarit enſuite, même durant nombre d'années, & qu'elle revient pour couler & tarir à des périodes égaux.

Les montagnes des environs du bourg ou village nommé *Contentaina*, & ſur-tout celle qu'on nomme *Mariola*, ſont fameuſes par la quantité prodigieuſe de plantes rares & médicinales qui s'y trouvent.

Sur le bord de la mer eſt *Altea*, riche en vin, en ſoie, en lin & miel.

Au nord d'*Altea* eſt *Denia*, ville très-ancienne; elle fut fondée par les Marſeillois à l'honneur de *Diane*; ils la nommerent *Artemiſium*, du nom Grec de cette Déeſſe; les Romains l'appellerent *Dianeum*, d'où s'eſt formé le nom qu'elle porte aujourd'hui. Sertorius ſe ſervit avantageuſement de cette place, & on l'appelloit encore, il n'y a pas long-temps *Atalaya de Sertorio*, c'eſt-à-dire, *Belveder* ou *Obſervatoire de Sertorius*. Cette ville a long-temps été accablée ſous des ruines, par les malheurs qu'entraîne la guerre; mais depuis quelques années, elle ſemble renaître, & ſon commerce s'eſt ranimé, avantage qu'elle doit à ſa ſituation, elle eſt au pied du mont *Mongon*; ſon port eſt aſſez commode, & ſon terroir eſt fertile en amendes, en vin & en blé.

Entre *Denia* & *Altea*, la terre forme un promontoire, appellé le *Cap-Martin*; mais les habitants du pays lui donnent encore le nom d'*Artemus*. Un peu plus loin, tirant au couchant,

eſt *Oliva*, petite ville avec titre de comté, patrie de *Dom Grégoire Mayans*, & au couchant de *Oliva* eſt *Gandie*, à demi-lieue de la mer. Ferdinand le catholique donna cette ville en 1485 à Dom *Pedro Louis de Borgia*. Cette famille eſt très-illuſtre en Eſpagne, elle a donné une foule de cardinaux, pluſieurs papes à l'égliſe, & un ſaint à la religion, dont les vertus peuvent ſervir de balance aux débordements d'Alexandre VI. On voit encore le château où eſt né ſaint François de *Borgia*, & la chapelle où il commença ſes premieres auſtérités. On ſait qu'après la mort de ſa femme *Eleonor de Caſtro*, il ſe fit Jéſuite, & devint troiſieme général de cet ordre; il fut canoniſé cent ans après ſa mort.

Je reviens ſur la route que j'avois quittée, pour donner une idée de cette côte. Après *Villena* on arrive à *Sax*, joli village bâti par les Maures, ſitué ſur les bords d'une petite riviere, au pied d'un côteau très-élevé, & en forme d'obéliſque, à la pointe duquel ſont les reſtes d'un vieux château; on trouve enſuite *Elda*, ville aſſez grande & bien bâtie, dont les environs ſont arroſés & bien cultivés; à deux lieues eſt le village de Mont-Fort, & après en avoir fait quatre encore, on entre dans Alicante.

D'ALICANTE.

ALICANTE ne fut long-temps qu'un très-petit hameau : en 1519, dit *Viciana*, il n'y avoit que ſix maiſons ſur la place qu'occupe aujourd'hui cette ville ; mais en 1562 on y en comptoit déja plus de mille. Une des raiſons de ce prodigieux accroiſſement ſe trouve dans les moyens que prirent les habitants d'Alicante, pour ſe préſerver des entrepriſes & des ravages des corſaires, ils employerent une partie de leurs revenus à ſe faire, du côté de la mer, de bonnes fortifications. Quelques fameux pirates ſoutenus par les Maures croiſoient alors dans la Méditerranée, *Dragut* & *Barberouſſe* ſemoient par-tout l'épouvante. *Alicante* étant devenue un lieu ſûr & capable de défenſe, les marchands de Carthagene & des environs vinrent s'y établir ; ils y mirent en ſûreté leurs biens & leur perſonne. Pluſieurs négociants Gênois & Milanois y firent auſſi des établiſſements ; ce concours de nationnaux & d'étrangers fit en peu de temps la gloire & la proſpérité d'*Alicante*.

C'eſt aujourd'hui une fort jolie ville aſſez peuplée & bien bâtie ; ſa baie eſt très-ſûre & très-fréquentée ; elle eſt couverte du côté du levant par le cap *de la Huerta*, & du côté de l'oueſt par le cap *Sainte-Paule* & l'iſle de *Tabarque*. Les vaiſſeaux mouillent à un mille environ du môle, ſur ſix, ſept, huit & dix braſſes d'eau,

fond d'herbe vaſeux. On peut entrer & ſortir avec toute ſorte de vent, ſon môle eſt large & commode, mais il n'eſt pas achevé. Une des raiſons qui ont le plus contribué à la richeſſe & au commerce d'Alicante, c'eſt que les droits d'entrée y ſont moins onéreux qu'à Valence & à Carthagene, ce qui a fait diminuer le commerce de ces deux villes en faveur de celle-ci; elle eſt, pour ainſi dire, l'entrepôt de toutes les expéditions de l'Eſpagne pour l'Italie.

Alicante fait un grand commerce de barils d'antimoine, d'alun, d'arquifou, de vermillon, d'anis, de cumin, & de ſes vins qui ſont très-eſtimés dans toute l'Europe, & connus ſous le nom de *vino tinto*.

Il y a, à quatre lieues d'Alicante, une eſpece de réſervoir ou citerne, entre deux montagnes, qu'on nomme *el Pantano*, où ſe raſſemblent les eaux de toutes les montagnes voiſines, & qui ſert à arroſer pendant un an au moins la campagne d'Alicante, lorſqu'elle eſt privée de pluies. Les murailles de ce fameux baſſin ont près de deux cents pieds de haut, & dans la baſe plus de quarante d'épaiſſeur.

Tout le terrein qui eſt entre Alicante & *Guardamar*, eſt ſalineux; on prétend même que cette derniere ville eſt l'ancienne *Alone*, ainſi nommée à cauſe de l'abondance de ſel qui ſe trouvoit dans ſes environs. Tout ce pays en faiſoit autrefois un très-grand commerce; mais aujourd'hui il ne s'y vend pas la huitieme partie de celui qu'on y amoncele, & qui paſſe tous les ans la quantité de huit cents mille mondins, le reſte ſe perd. On donne cependant aux

étrangers, pour les encourager à venir s'en pourvoir, vingt-quatre mondins, au même prix que paie l'habitant pour en avoir deux.

Ces salines sont fameuses dans l'histoire, depuis plus de deux mille ans; les Gênois, ceux de Pise & les Levantins, venoient autrefois y charger leurs navires, & ils avoient grand soin de mettre dans leurs traités de paix, qu'on ne leur défendroit point de venir chercher du sel à *Guardamar*.

Le golfe d'Alicante si connu, étoit, dit-on, autrefois le fameux golfe d'*Ilici*, colonie Romaine, aujourd'hui la ville d'*Elche*, parce qu'elle étoit alors la ville la plus considérable des environs; mais la décadence du port d'*Ilici*, & l'accroissement de celui d'Alicante, ont fait donner à ce golfe le nom qu'il porte aujourd'hui: il commence au cap Saint-Martin, & se termine au cap de Palos.

A quelques lieues d'Alicante, près du village de *Boussot*, il y a des eaux chaudes qu'on dit très-bonnes pour les obstructions & les maladies vénériennes; on va les boire dans les mois de mai & d'octobre, mais on n'y trouve aucune espece de logement, & les malades sont obligés, s'ils veulent y demeurer, de se faire construire des cabanes. Le romarin vient d'une telle grandeur dans tous ces environs, qu'il n'est pas rare d'en voir qui ont plus de six pieds de haut.

Alicante est dans une trop belle position, pour que cette partie de la côte ait été négligée par les peuples qui aborderent en Espagne; aussi suppose-t-on, avec raison, qu'il y avoit autrefois une ville, dont on ignore le nom,

aux environs de la place qu'occupe aujourd'hui Alicante. Pluſieurs fragments d'inſcriptions, des débris de colonnes & de ſtatues, trouvés vers cette partie de la baie qu'on nomme *La Cala*, & en remontant juſque vers la hauteur du côteau, viennent à l'appui de cette conjecture; quelques inſcriptions entieres qu'on y a auſſi découvertes, ont été placées & ſont conſervées dans les maiſons de campagne des environs, telles ſont les ſuivantes :

M. VALERIO. SOLANIA
NO. SEVERO. MVRE
NAE. F. MAG.
M. POPILIVS ONYXS
IIII. AVG. TEMPLVM. D. S.
P. R. I. Q. P

Mario Valerio Solaniano Severo, Murenæ familiæ magiſter, Marcus Popilius Onyxs ſextum augur, templum, de ſua pecunia reſtituit ipſeque poſuit.

VARRO. ANN XVIII
H. S. E. S. T. L.

Varro annorum octodecim hîc ſepultus eſt : ſit terra levis.

DIIS MANIBVS
PRIAMI GENIA
SINPONIACA
AN. XXV.

On trouva vers la même place un cachet ou ſceau de la forme ſuivante :

ABASCANTI

Il avoit une petite anſe pour pouvoir l'imprimer avec force ; on prétend que cet *Abaſcante* étoit quelque collecteur de l'empire Romain, & *Beuter* rapporte une inſcription où il eſt parlé d'un homme de ce nom :

Q. SERTORIVS. Q. LIB.
ABASCANTVS. SE VIR AVG.
D. S. P. F. C. IDEM QVE
DEDICAVIT.

Les inſcriptions & les médailles découvertes dans cette enceinte, prouvent que cette ville ou peuplade exiſtoit avant & du temps des empereurs.

Route d'Alicante à Murcie.

A deux lieues environ d'Alicante, le voyageur ſe trouve dans une forêt de palmiers; cet arbre porte avec lui un caractere de nobleſſe & de ſimplicité, mais il eſt triſte : cependant lorſqu'il eſt auſſi multiplié que dans les environs d'Elche, il orne la campagne & produit un bel effet. Je me croyois tranſporté dans les plaines d'Alexandrie ou du grand Caire : je conſidérois avec un plaiſir nouveau pour moi, la grappe dorée & touffue où la datte eſt ſuſpendue ; un horizon ſans ceſſe varié, des vallées vertes & coupées de mille ruiſſeaux, un ciel pur & brillant, égayoient cette ſcene, & la rendoient une des plus intéreſſantes de ma vie, par les idées qu'elle m'inſpiroit.

Entre Alicante & *Elche*, on rencontre pluſieurs citernes profondes & couvertes, dont l'eau eſt excellente à boire ; ce ſont des reſtes précieux de la religion Maure, qui multiplioit par-tout la facilité des ablutions, & en même temps de leur bonne police ; on les néglige aujourd'hui ces citernes, & dans peu d'années elles ſe trouveront comblées de leurs propres ruines.

Elche, diſent les antiquaires, eſt l'ancienne *Ilici*, colonie romaine très-fameuſe, qui eut les ſurnoms de *Julia Cæſariana* & *Auguſta* ; mais de ſon antique magnificence, il n'exiſte

à préſent que beaucoup de ruines & quelques inſcriptions ; on en voit une dans le couvent de Notre-Dame de la Merci, gravée ſur le tronçon d'une colonne de jaſpe aſſez groſſiere, dont les termes ſont :

AUGVSTO. DIVI. F.
DECIVS. CELER
DEDICAVIT.

Cette pierre fut apportée du lieu nommé la *Alcudia*, qui eſt aux environs d'Elche, & qui par les ruines qu'on y trouve, paroît avoir eu encore plus d'étendue qu'Elche. Cette ville détruite étoit ſituée ſur un côteau élevé, ce qui lui fit donner par les Maures le nom d'*Alcudia*, qui dans leur langue ſignifioit *hauteur*.

On voit auſſi dans Elche l'inſcription ſuivante.

D. M.
VLP. MARIANAE
VIXIT AN. XXX
L. CASSIVS. IVNIANVS
MARITAE (*)
KARISSIMAE.

(*) Le mot *Marita* à la place de *Uxor*, ſe trouve ſouvent dans Horace & Ovide.

Elche avoit autrefois un port eppellé *Illicitano*, de ſon nom *Ilici*; on en faiſoit encore uſage en 1418; mais il eſt à préſent abandonné, & il ne reſte pas même de trace de la ville où ſe formoit le port; elle étoit, ſans doute; diſtincte d'*Ilici*, puiſque Elche eſt à une lieue de la mer. On voit cependant encore quelques parties d'un chemin fait pour aller de Carthagene à ce port d'Ilici, & les naturels du pays l'appellent, par tradition, le chemin des Romains.

On dit auſſi que paſſoit à Elche, le chemin que fit faire Hercule le Grec, lorſqu'après avoir vaincu Gerion, près de Cadix, il continua ſa route juſqu'aux Pyrénées, pour paſſer dans les Gaules & en Italie; chemin qui a donné lieu à beaucoup de fables conſignées dans de longues diſſertations.

Elche fut de bonne heure convertie à la foi; ſon premier évêque ſe nommoit *Jean*; il exiſte une lettre de bien-venue & de compliments, que lui écrivit le pape Hormiſdas en 517; mais ce ſiege fut détruit par l'invaſion des Maures.

Cette ville fut fameuſe du temps des Arabes; ſa ſituation eſt ſi belle, ſon climat ſi doux, les terres qui l'environnent ſont ſi fertiles, qu'ils en firent un lieu de délices & une retraite charmante: ils y vivoient dans la culture des arts, des lettres & dans le ſein des plaiſirs. Elle a donné naiſſance à pluſieurs célebres Mahométans: les plus connus ſont, *Iſa Ben Muhomed*

Alabderita, poëte très-agréable ; il floriſſoit vers l'an 913 de notre ere.

Mahomed Ben Abdelrhaman jouit parmi les ſiens de la plus grande conſidération, il mérita d'être célebre par ſa ſcience & ſa piété ; on a de lui des annales d'Eſpagne & une hiſtoire des hommes illuſtres de ce royaume : il mourut l'an 1213.

Abu Abdalla Mohamed Ben Mohamed Ben Heſcham fut un juge ſi ſage & ſi juſte, que le roi de Grenade, après avoir eu des preuves répétées de ſon ſavoir & de ſon équité, lui donna ſes pleins pouvoirs pour gouverner à ſa place : il mourut dans ſon emploi l'an 1304.

Elche fut conquiſe ſur les Maures par Pierre le Cruel en 1363, & depuis elle eſt reſtée ſous la domination Eſpagnole ; cette ville appartient à la maiſon d'Arcos.

Il y a quatre lieues d'*Elche* à *Orihuela*, ville ancienne, petite & bien ſituée ; *la Segura* la traverſe & baigne ſes murailles ; elle eſt environnée de très-hautes montagnes, & comme toute cette côte, elle jouit d'un printemps perpétuel. Sa campagne eſt ſi fertile, qu'elle a donné lieu à ce proverbe, *blueva o no bleuva, trigo en Orihuela ;* qu'il pleuve ou non, il y a toujours du bled dans les champs d'Orihuela.

Les Romains l'appelloient *Orcelis*, & Ptolomée la met au rang des villes qui étoient habitées par les *Baſtetains*.

L'un des premiers évêques de cette ville,

envoya des députés au ſecond concile d'Arles, dans le quatrieme ſiecle, du temps de Conſtantin dit le Grand; mais depuis, ſon ſiege demeura long-temps réuni à celui de Carthagene, & il n'en fut ſéparé qu'au milieu du ſeizieme ſiecle par Jules III.

Orihuela a une univerſité qui fut fondée en 1555; ſon college bâti ſur une haute montagne, jouit d'une vue ſuperbe, & eſt lui-même un objet de curioſité.

La cathédrale eſt obſcure, petite & peu ornée; la grille de l'autel principal eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre, mais elle eſt abandonnée à la mal-propreté & à la pouſſiere. J'ai remarqué que de ſoixante malheureux condamnés par l'inquiſition, dont quarante-cinq hommes & quinze femmes, quoique tous accuſés du même crime de judaïſme dans le tableau qui contient leur nom & leur ſupplice, il n'y eut que deux femmes de brûlées: tous les autres ont été ſeulement marqués d'un fer chaud ſur l'épaule.

En quittant Orihuela, on ne voit plus de palmiers, les champs prennent bientôt l'apparence d'un vaſte déſert; ils ſont remplis d'arbres, ſi je puis appeller de ce nom les feuilles épaiſſes & bizarrement unies de l'*opuntia* ou du figuier d'inde, qui eſt l'image de la décadence. Cet arbre eſt ici aſſez élevé, ſa verdure eſt pâle & triſte; il ſe compoſe de ſes propres feuilles, un tronc large, épineux & bouffi, il porte un aſpect horrible. Tel eſt pendant long-temps l'ornement de la

route ; on l'y voit jeté par grandes touffes dans toute la campagne, jusqu'à une lieue environ de Murcie ; mais alors les ruisseaux qui serpentent & qui se croisent, la verdure des terres, des bois d'orangers & de citronniers, font bientôt oublier cette plante barbare.

Du royaume de Murcie.

Ce royaume eſt le plus petit de ceux qui compoſent la monarchie Eſpagnole; il n'a que vingt-cinq lieues de long; ſa largeur eſt de vingt-trois. Ses villes les plus conſidérables ſont *Murcie*, qui en eſt la capitale, *Carthagene* & *Lorca*; on y diſtingue encore *Almacaron*, à ſix lieues de Carthagene, qui à proprement parler, n'eſt qu'une fortereſſe ſur le bord de la mer, où l'on trouve beaucoup d'alun; *Mula*, ſituée dans une plaine très-fertile; *Caravaca*, fameuſe par une croix, dont les anges lui ont fait préſent, & qui guérit tous les malades à dix lieues à la ronde; *Lorqui*, *Calaſpara*, & *Cieza*, que quelques-uns croient être l'ancienne *Carteia*.

Les deux rivieres principales qui arroſent ce royaume, ſont la *Segura*, autrefois appellée *Terebus*, & l'autre le *Guadalentin*, qui ſortant du royaume de Grenade, arroſe celui de Murcie, du couchant au levant, baigne les murailles de Lorca, & va ſe jeter dans la Méditerranée, auprès d'*Almacaron*.

Le royaume de Murcie produit beaucoup de ſoie; on prétend que ce furent les Maures qui, lors de la conquête de l'Eſpagne, lui apporterent le mûrier, & apprirent aux Eſpagnols la maniere de le cultiver, de préparer & d'employer la ſoie. Cet arbre trouva dans les environs de Murcie une terre qui lui étoit ſi propre, qu'il y croît avec plus de facilité que dans aucune autre

partie de l'Eſpagne. On dit que le petit royaume de Murcie renferme plus de 355500 mûriers, qu'on y fait éclore tous les ans plus de quarante mille onces de graine de vers à ſoie, & que le produit qui en réſulte eſt d'environ 250000 livres de ſoie.

Les terres arroſées du royaume de Murcie ſe diviſent en 73897 *tahullas ;* chaque *tahulla* eſt un quarré de quarante vares, qui multiplié, fait ſeize cents vares (*). Tous les fruits répandus dans les autres parties de l'Eſpagne, ſe trouvent réunis dans la Murcie ; elle fournit à toute la Caſtille, à l'Angleterre & à la France, des oranges, des citrons, des cedrats, des figues, &c. Les montagnes y ſont couvertes d'arbuſtes, de plantes odoriférantes & médicinales, de pâturages, & ſur-tout de petits joncs, dont on fait en Eſpagne pluſieurs ouvrages utiles, comme des nattes, des cordes, &c.

(*) *La Vare* a trente-deux pouces de long.

DE MURCIE.

L'ANTIQUITÉ de cette ville a ſervi de texte à pluſieurs volumes. On a prétendu que dans les temps les plus reculés, elle s'appelloit *Tadmir*, c'eſt-à-dire, productrice de palmes ou de palmiers ; qu'enſuite rebâtie par les *Morgetes*, elle prit le nom de *Murgis* ; qu'après eux elle ſe nomma *Bigaſtro*, *Oreola*, *Ormela* ; mais Caſcales ſoutient qu'elle n'a jamais eu d'autre nom que Murcie. Tout cela importe peu ; il ſuffit de quelques inſcriptions, les unes citées par Appien, dans ſa deſcription de l'Eſpagne, les autres exiſtant encore dans Murcie, pour prouver ſon antiquité.

Dans ſon principe, *Murcie* étoit, comme toutes les autres villes qui environnoient *Carthagene*, un petit village. Cette derniere éclipſoit tout, juſqu'au moment où *Scipion* en eut fait la conquête. Les Romains étant parvenus à ce village de Murcie, n'eurent pas plutôt vu ſon agréable ſituation, les caſcades naturelles de la riviere qui l'arroſoit, & ſes bords tapiſſés de myrte (il n'y a pas de terre en Eſpagne où ils croiſſent avec plus de facilité) qu'ils réſolurent d'en faire un lieu conſacré à leur *Venus Murcia*, qui ſe plaiſoit parmi les myrtes, les eaux & les fontaines ; ils ne firent qu'ajouter un *a* au nom du lieu qui étoit *Murci*.

Ce fut dans les champs de Murcie que Scipion, au retour de ſa conquête, fit célébrer

les obſeques de ſon pere & de ſon oncle ; il y eut des jeux & des combats de gladiateurs : ſelon Tite-Live, ce ne furent pas des eſclaves adonnés à cet exercice, & que l'on forçoit à combattre ; mais de braves champions venus de bonne volonté pour faire preuve de leur valeur. Murcie reſta 616 ans ſous l'empire des Romains.

Elle fut démantelée, ſaccagée & conquiſe par les Goths, qui la poſſéderent 310 ans.

Les Maures vinrent à leur tour aſſiéger cette ville, après avoir conquis *Cordoue*, *Malaga*, *Grenade* & *Jaen* ; les habitants allerent à leur rencontre pour les combattre. Les deux armées ſe joignirent dans une eſplanade qui porte encore aujourd'hui le nom de *Sangonera*, à cauſe de la ſanglante bataille qui s'y donna. Les Murciens y firent ſi bien leur devoir, qu'ils reſterent preſque tous ſur la place : dans cette extrêmité, le gouverneur de Murcie fit armer & cuiraſſer toutes les femmes, & les ranger ſur le rempart, tandis que ſous le titre d'ambaſſadeur, il alloit trouver le général Maure pour capituler : il en obtint des conditions très-avantageuſes, parce que les Maures croyoient la ville encore pleine & forte de ſoldats. Mais quel fut leur étonnement, lorſqu'en y entrant, ils ne trouverent que des femmes ! On raconte le même fait à la priſe d'Orihuela. Enfin, après 527 ans de poſſeſſion, les Maures la perdirent au ſiege qu'en fit Dom Ferdinand, fils d'Alphonſe le Sage, n'étant encore qu'infan en 1241 ; elle eſt reſtée depuis ſous la domination Eſpagnole.

Murcie eſt ſituée dans une plaine qui va du couchant au levant, & qui a vingt-cinq lieues de long & une lieue & demie de large ; la *Segura* baigne un des côtés de la ville. Cette riviere eſt décorée d'un beau pont de pierre & d'un quai ſuperbe.

La façade de la cathédrale eſt belle, mais ſurchargée de trop d'ornements. Les trois portes principales ſont de marbre ſanguin & d'ordre Corinthien ; elles ſont ſurmontées & ornées de trente-deux ſtatues, en général, grandes comme nature, & pluſieurs beaucoup plus hautes ; les Arabeſques qui ornent les piliers, ſont bien exécutés & de très-bon goût ; cette façade eſt moderne.

L'intérieur de l'égliſe eſt vaſte ; les piliers qui ſoutiennent la voûte, ne ſe reſſentent point de la légéreté gothique : ils ſont beaucoup plus forts qu'élégants ; mais on retrouve l'élégance & la légéreté de cette architecture dans la chapelle du *Marquis de los Veles*, qui paroît beaucoup plus ancienne, & qui eſt plus élevée que l'égliſe ; elle eſt de forme héxagone, terminée par une coupole ornée avec tout le goût des temps gothiques : l'extérieur de la chapelle, eſt auſſi fini que l'intérieur ; il eſt entouré & orné d'une chaîne de pierre, dont les chaînons ſont faits avec autant de ſoupleſſe que de légéreté.

L'autel de cette cathédrale eſt d'argent maſſif, les degrés qui y conduiſent ſont revêtus de la même matiere ; la grille qui ferme l'autel, & celle qui eſt au devant du chœur, ſont d'un travail immenſe, & d'un fini précieux.

On voit dans cette égliſe le tombeau

d'Alphonſe X, dit le Sage. Ce monarque, qui dans un ſiecle d'ignorance, ſe diſtingua par ſes grandes connoiſſances dans l'hiſtoire, & ſur-tout dans l'aſtrologie, légua en mourant ſon cœur & ſes entrailles à Murcie, pour reconnoître le bon accueil que cette ville lui avoit fait, lorſqu'après avoir abdiqué l'empire qu'il avoit accepté au préjudice de Richard, roi d'Angleterre, *Sanches*, ſon propre fils, voulut lui fermer la porte de ſes états.

La tour de la cathédrale eſt de forme quarrée & faite à l'imitation de celle de Séville; mais elle eſt plus grande & ſera plus élevée, car elle n'eſt pas finie encore. Pour arriver au ſommet, on s'eſt contenté de ménager une pente ſi douce, qu'un cheval y monteroit ſans beaucoup ſe fatiguer. Dans le centre de cette tour, vers le milieu de ſa hauteur, eſt un vaſte appartement; il ſert d'aſyle à ceux, qui par haine, par intérêt, ou dans un premier mouvement, ont eu le malheur de tremper la main dans le ſang de leurs ſemblables. C'eſt-là qu'ils vivent en paix, à l'abri des loix, & n'ayant d'autre trouble que celui de leurs remords.

La baſe de cette tour eſt ornée de belles Arabeſques, de pluſieurs pilaſtres Corinthiens, & de quelques niches vuides encore; elle fut commencée il y a deux cents cinquante-ſix ans, comme le prouve l'inſcription qu'on y voit & qui ſuit:

Anno Dñi MCCCCCXXI *die*
XVIIII *octobris*
inceptum eſt hoc opus ſub
Leone X *ſummo*
Pontifice, ſui pontificatûs
anno VIIII,
Carolo imperatore cum
Joanna matre
regnantibus in Hiſpania
Matheo ſancti Angeli diacono
cardi-
nale Epiſcopo Carthaginenſe.

Il y a dix paroiſſes à Murcie, dotées par Alphonſe le Sage, dix couvents de religieux, & ſix monaſteres de religieuſes; parmi ces couvents, on diſtingue celui des Cordeliers, remarquable par ſa grandeur, ſa ſtructure, ſes richeſſes & ſa bibliotheque, peu ſoignée aujourd'hui, mais ornée de pluſieurs portraits des hommes qui ſe ſont rendus célebres par les armes, les lettres, & dans l'art de gouverner. Le couvent des Dominicains tient aujourd'hui la place qu'occupoit autrefois le palais Maure; on en voit quelques traces dans les jardins.

Murcie eſt environnée de promenades charmantes; mais la plus agréable, à mon gré, eſt celle qu'on nomme le *Maleçon*: c'eſt une chauſſée longue d'environ deux mille quatre cents pas, élevée au milieu de la campagne, & preſque ſur le bord de la *Segura*; on y monte par un ſuperbe degré, revêtu de larges pierres, & précédé d'une eſplanade également pavée. Ce *Maleçon* eſt, à tous égards, con-

ſacré à l'utilité publique ; c'eſt une promenade où l'on reſpire l'air le plus pur : c'eſt pour les fideles une voie ſacrée, où pluſieurs piliers élevés, déſignent les diverſes ſtations de Jeſus-Chriſt portant ſa croix, & il ſert de digue à un bras de la riviere coupé en pluſieurs canaux, qui ſont deſtinés à arroſer les terres voiſines. Cette chauſſée eſt terminée par une jolie terraſſe, garnie de bancs de pierres, & d'où la vue n'a d'autres bornes qne ſa propre foibleſſe; mais elle peut ſe fixer ſur les objets les plus agréables.

La ville de Murcie, quoique grande & peuplée, n'a pas d'auberge ; on n'y trouve qu'un mauvais gite, comme ſur la plupart des grands chemins de l'Eſpagne, dont les hôtes ſont des Bohémiens.

A quatre lieues de Murcie, ſur la route de Madrid, ſont les bains d'*Archena*, qui prennent leur nom d'un petit village voiſin ; leur ſource jaillit d'un rocher peu élevé, mais dominé par de très-hautes montagnes. A trente pas de la *Segura*, on a fait de cette ſource un petit canal, ſur lequel on a conſtruit trois ſortes de bains couverts ; le premier eſt pour les femmes, le ſecond pour les hommes, le troiſieme pour les pauvres ; le premier ſe trouve à douze ou quinze pieds de la ſource, & l'eau en eſt ſi bouillante, qu'une poule qu'on y jette eſt dépouillée, & pour ainſi dire cuite à l'inſtant. Il eſt impoſſible à la main d'en ſoutenir la chaleur plus d'une ſeconde, & l'on ne peut entrer dans le bain qu'après que l'eau a été long-temps battue. Cette eau eſt de

couleur bleuâtre, très-peſante & de mauvais goût : l'écume qui ſe forme à ſa ſource prend feu comme le ſoufre ou l'eau-de-vie ; quand on la boit, il faut faire beaucoup d'exercice pour la digérer ; elle eſt, dit-on, excellente pour toutes les infirmités qui proviennent des humeurs, pour les douleurs rhumatiſmales, les vapeurs & les bleſſures ; mais on prétend qu'elle eſt très-contraire aux maux vénériens. Les médecins Eſpagnols ſoutiennent que quiconque ſe baigneroit, étant attaqué de pareilles infirmités, ſans avoir auparavant uſé des remedes connus, riſqueroit de perdre la vie ; mais les eaux d'Archena ſont excellentes pour achever un traitement commencé. Leur effet principal eſt de faire ſuer beaucoup, & l'on eſt quelquefois obligé, en quittant le bain, de changer cinq ou ſix fois de linge. On a bâti alentour environ cinquante logements, eſpeces de cabanes où l'on peut trouver un lit ; mais il faut porter des proviſions ſi l'on veut y vivre quelques jours. Il y a un médecin qui fait ſa réſidence aux environs ; il dirige les malades, les purge ou les ſaigne ; il regle le temps que l'on doit paſſer dans le bain & la quantité d'eau qu'il faut boire. A peu de diſtance de ces bains ſont pluſieurs villages, *Archena*, *Ojos*, *Villanueva*, &c. où l'on trouve des forêts d'orangers & de citronniers.

Pour aller de Murcie à Carthagene, on a des chemins horribles ; il faut paſſer de très-hautes montagnes, au milieu deſquelles on n'a d'autre route que le lit d'un ravin dangereux.

Ce ſite ſe nomme le *Puerte* de Carthagene ; on rencontre enſuite celui d'*Olivera*, dont les montagnes ſont plus hautes encore, plus ſtériles, les chemins plus affreux, mais moins dangereux, & l'on ſe trouve dans une vaſte plaine, au bout de laquelle Carthagene eſt bâtie.

De Carthagene.

La ville de *Carthagene* s'annonce de loin par des hameaux, des métairies, des maiſons de campagne, & quelques promenades agréables. ſes principaux fondateurs furent *Teucer* & *Aſdrubal*; mais il y avoit déja, dit-on, à la même place, & cela 1412 ans avant Jeſus-Chriſt, une grande ville nommée *Conteſta*, du nom de *Teſta*, roi d'Eſpagne, qui l'avoit bâtie, & la plus grande partie de cette province ſe nommoit *Conteſtanie*. Depuis vint *Teucer*, ſous le regne de Gargoris, il réſolut d'embellir & de fortifier Carthagene; mais il n'acheva pas ſon ouvrage: ce fut *Aſdrubal*, qui, trouvant cette place dans une belle poſition, la décora, en fit une ville ſuperbe, & la rendit l'Emule de Carthage d'Afrique.

Carthagene fut poſſédée par les deſcendants d'Aſdrubal, juſques à l'an 208 avant Jeſus-Chriſt, que Publius Scipion & Caius Lelius vinrent en Eſpagne, & conquirent cette ville qui étoit alors gouvernée par Magon, dernier chef des Carthaginois.

Tite-Live nous apprend qu'à l'arrivée de Scipion, Carthagene étoit, après Rome, une des villes les plus riches qui exiſtaſſent; elle étoit remplie d'armes & de ſoldats. Scipion, malgré toutes ces reſſources, la prit, & la livrant au pillage, en emporta, dit-on, ſoixante-quatre bannieres militaires, deux cents ſoixante & ſeize coupes d'or, dix-huit

mille trois cents marcs d'argent, ſans les vaſes faits de la même matiere; quarante mille meſures de bled, & cent ſoixante & dix mille d'avoine: il y acquit, en un mot, de ſi grandes richeſſes, que, comme le dit Tite-Live, Carthagene fut la moindre des choſes que gagnerent les Romains. *Ut minimum omnium inter tantas opes bellicas Carthago ipſa fuerit.*

Ce fut après cette conquête que Scipion donna ce grand exemple de tempérance & de modération, ſi célebré de ſon temps & de nos jours; on ſait que quelques ſoldats lui amenerent une jeune captive de ſang noble, & ſi belle qu'elle s'attiroit les regards & l'amour de tout le camp. Scipion ayant appris qu'elle étoit promiſe par ſes parents à *Luceius*, prince des Celtibériens, & que les deux amants étoient épris l'un de l'autre, fit appeller le jeune prince, & lui rendant ſon amante, il le força de prendre pour ſa dot, la ſomme d'or que ſes peres lui avoient apportée pour ſa rançon; il leur offrit en même temps l'amitié du peuple Romain.

Carthagene fut long-temps les Indes des Romains: il exiſte encore dans ſes environs des mines d'argent. Philippe II en fit fondre pour évaluer les frais & le produit. Dans le village de *los Alumbres*, il y a des mines de plomb très-abondantes; on trouve vers les *Cuevas de Porman* des améthyſtes & d'autres pierres précieuſes, & vers *Hellin* une mine de ſoufre conſidérable.

La campagne de Carthagene ſe nommoit autrefois *Campo Spartario* & l'on donna même à la ville

le titre de *Spartaria*, à cauſe de l'abondance de ce jonc fin & menu appellé *Spartum*, qui ſe trouve dans les plaines & les montagnes de Carthagene.

Dans les guerres d'*Atanagilde* avec *Agila*, rois Goths, en Eſpagne, Carthagene fut détruite de fond en comble ; il reſta de ſes ruines pluſieurs pierres antiques avec des inſcriptions. On voit une de ces pierres au bourg d'*Eſpinardo*, près de Murcie, dans un jardin ; c'eſt une grande piece de marbre, ſur laquelle on voit d'un côté un timon de navire, & de l'autre une figure de Pallas, tenant un rameau d'olivier ; à ſes pieds ſont une corne d'abondance & le caducée de Mercure. Caſcales attribue, & je ne ſais pourquoi, ce monument à Jules-Céſar, lorſqu'il forma le deſſein d'aſſujettir le monde & ſa patrie.

Du côté de la terre, Carthagene eſt défendue par une montagne formée de trois côteaux : l'un ſe nommoit anciennement *Pheſto*, l'autre *Aleſto*, & le troiſieme *Chrono*. Au milieu de la ville eſt une colline très-élevée, dont le fort eſt preſque détruit & abandonné ; elle portoit autrefois le nom de *Mercure Theutates*, à cauſe, ſans doute, d'un temple qui y étoit érigé à l'honneur de ce Dieu.

Le port de Carthagene eſt grand & ſi profond que les navires viennent juſqu'à la terre. C'eſt un baſſin creuſé par la nature, qui paroît avoir ſymmétriquement arrangé à l'entour pluſieurs côteaux, pour le mettre à l'abri des vents & des orages ; de ſorte qu'étant ſur le môle, on ne peut appercevoir que l'entrée du port & le

baſſin. Le fameux marin André Doria, avoit coutume de dire, qu'il ne connoiſſoit que trois ports ſûrs dans le monde, juin, juillet & *Carthagene*. Ce port ne peut être comparé à aucun autre pour ſa ſûreté & ſa régularité. Virgile voulant au débarquement d'Enée en Italie, donner la deſcription d'un port auſſi parfait que l'art & la nature réunis puiſſent le faire, a décrit & pris pour modele celui de Carthagene.

Eſt in ſeceſſu longo locus : inſula portum, &c.

Ce port eſt défendu à ſon entrée par deux redoutes, auxquelles on travaille encore, & qui ne ſont pas fortifiées ; le môle eſt défendu par douze pieces de canon.

L'arſenal de Carthagene eſt immenſe, il renferme toutes les commodités qui peuvent être deſirées pour faciliter l'armement & la conſtruction d'un navire. Tout y eſt ſi à la main, qu'un vaiſſeau de ligne eſt facilement armé & équipé en trois jours, bâti ſur le bord de la mer ; ſes eaux viennent, au gré du conſtructeur, remplir les baſſins ſuperbes qui ſervent de chantiers, & le navire conſtruit va de lui-même ſe rendre à la mer. Chaque navire a dans cet arſenal ſon magaſin particulier qui renferme tous les agrêts qui lui ſont propres ; la proviſion de menus bois y eſt conſidérable ; mais les groſſes pieces y ſont rares, ainſi que les mâtures. On prétend que le roi d'Eſpagne ou ſes entrepreneurs en ce genre, ne ſe procurant les bois & autres agrêts néceſſaires, que de la troiſieme main, les paient environ un quart au deſſus de leur valeur. On voit dans

cet arſenal une foule d'ouvriers ſalariés, d'eſclaves Maures, & de préſidiaires ou galériens; ils ſont répartis en troupes dans les chantiers, les magaſins, la corderie, les forges, & dans les divers autres travaux qui ſont indiſpenſables dans un arſenal. La nature a placé dans celui-ci une ſource d'eau douce ſur le bord de la mer, de ſorte que les navires y font aiguade avec la plus grande facilité; elle eſt quelquefois ſi abondante qu'elle nuit aux conſtructions qui ſe font dans les baſſins, & l'on eſt continuellement obligé de pomper l'eau qu'elle y verſe à cet effet; & pour vuider auſſi l'eau que la mer introduit dans ces mêmes baſſins malgré les écluſes, il y a deux magnifiques pompes à feu, qu'on dit avoir été perfectionnées par le fameux Dom *George Juan*, mort depuis quelques années, un des meilleurs officiers qu'ait eu la marine Eſpagnole, fameux par ſon voyage ſur la riviere des Amazones avec M. de la Condamine, & par pluſieurs ouvrages qu'il a donnés ſur les Indes, l'aſtronomie & le pilotage; il faut dire, à la gloire du corps de la marine Eſpagnole, que la plupart des jeunes officiers cherchent à s'inſtruire, qu'ils ſont très-attachés à leur état, & qu'ils y font tous les jours de nouveaux progrès.

Route de Carthagene à Grenade.

ON jouit, juſqu'à deux lieues environ de Carthagene, de l'agrément de la campagne; mais ce ne ſont plus après que des montagnes, qui ſans être trop eſcarpées, ſont de difficile accès, des chemins étroits & pierreux, & quelques fonds gliſſants où les mulets prennent pied difficilement. Telle eſt la route juſqu'à la *Fuente el Alomo*, village très-grand jadis, mais où l'on voit aujourd'hui des rues entieres pleines de ruines & de décombres. Dans tous ces cantons l'on cultive beaucoup la barille; elle fait à *Totana* la richeſſe du laboureur; ce village qui eſt conſidérable, appartient aux chevaliers de Saint-Jacques. Les chemins deviennent enſuite plus beaux & plus agréables juſqu'à *Lorca*, dont on voit de loin toute la grandeur; elle eſt bâtie ſur la croupe d'une montagne. Cette ville eſt, dit-on, l'ancienne *Eliocroca* de l'itinéraire d'Antonin; le *Guadalentin* baigne ſes murailles & la ſépare d'un vaſte fauxbourg. Elle fut très-fameuſe du temps des Maures, elle n'eſt aujourd'hui peuplée que de laboureurs; ils cultivent avec ſoin une terre qui eſt d'un très-grand rapport. On recueille tous les ans dans ſon territoire près de 200000 quintaux de barille, ſur laquelle le roi a mis un impôt d'un ducat par quintal; c'eſt environ 2 livres 15 ſous de notre monnoie: cet impôt eſt particulier à la barille qui ſe recueille à Lorca.

Sa cathédrale eſt bâtie au point le plus élevé de la ville, ſur une place aſſez grande & réguliere; l'égliſe eſt petite, peu ornée; mais elle renferme quelques tableaux excellents. On y diſtingue un ſaint Antoine de Padoue, peint avec beaucoup de vérité, & le maſſacre d'Abel; dans la ſalle capitulaire, à côté de la ſacriſtie, piece aſſez ornée, avec autant de goût que de ſimplicité, on voit quatre tableaux où regnent le coloris & la perfection du deſſin: ils repréſentent ſaint Auguſtin, ſaint Ambroiſe, ſaint Jérôme & ſaint Chryſoſtôme; l'artiſte qui eſt *Gamache*, à ſu peindre dans chaque tête le génie particulier qui caractériſe ces différents Peres de l'égliſe. Dans une petite ſalle voiſine, eſt un *ſaint Patrice*, tableau du même peintre; le ſaint eſt revêtu de ſes habits épiſcopaux, la vieilleſſe y eſt repréſentée avec toutes ſes rides & ſa foibleſſe, c'eſt la nature même.

Lorca eſt à ſix lieues de la mer. Colmenar dit que les habitants ſont la plupart de nouveaux Chrétiens ou Maures convertis, peuple ruſtique & peu accueillant envers les étrangers. J'ignore s'ils ſont Chrétiens nouveaux; mais je ſais qu'il y a dans Lorca beaucoup de ces gens appellés Bohémiens en Eſpagne, larrons & traîtres, qui ne cherchent que les moyens de vous piller & de vous nuire.

En quittant Lorca, on arrive par un aſſez bon chemin à *Lumbreras*: c'eſt-là que j'ai vu les auberges d'Eſpagne dans leur plus grande nudité ou ſimplicité; une *Poſada* ou hôtellerie Eſpagnole mérite bien une deſcription particuliere. La premiere piece de la maiſon eſt ſouvent une

vaſte écurie remplie d'ânes & de mulets, parmi leſquels il faut ſe faire jour, ſi l'on veut demander & obtenir un logement; on parvient avec aſſez de peine vers la cuiſine. C'eſt une piece ronde ou quarrée, qui ſe termine en pyramide, dont la pointe eſt ouverte pour laiſſer à la fumée un paſſage libre; tout autour de cette vaſte cheminée, eſt un large banc de pierre, qui, la nuit, ert de lit à la famille; mais, qui pendant le jour & le ſoir, offre un ſiege commode aux voyageurs, cochers & muletiers, qui pêle-mêle aſſis avec l'hôte & l'hôteſſe, dérobent à l'air une partie de la fumée. Au centre de cette taniere, brûlent quelques tiſons raſſemblés, & ſouvent de la bouſe de vache, mêlée à des faiſceaux de paille. Tel eſt le feu bannal qui va ſervir à la ronde, à faire cuire les mets dont on a eu ſoin de ſe pourvoir; toute la batterie de cuiſine conſiſte en longues & larges poëles; preſque tout ce que l'on mange ſe frit dans de la mauvaiſe huile; il eſt vrai de dire qu'on ne l'épargne point, & cette abondance ſe joint à la qualité, pour faire perdre l'appétit. Le coin de ce feu eſt preſque toujours orné de quelque amateur de nouvelles, enveloppé juſqu'aux yeux dans ſa cape; quelquefois d'un aveugle qui chante du nez & racle ſa guitarre, & des enfants de l'hôteſſe, garçons & filles, qui n'ont pour tout vêtement qu'une courte chemiſe, quoique d'un âge aſſez avancé, pour être plus modeſtement couverts. Lorſque vous êtes ſuffiſamment réchauffés, & que vous venez à bout de vous faire entendre, on vous

mene dans un mauvais coin humide, qu'on appelle chambre ; elle eſt meublée de deux chaiſes, ordinairement fort hautes ſi la table eſt baſſe, & fort baſſes ſi la table eſt haute, parce que tout ſe fait ſans goût & ſans proportion. On jette par terre un méchant matelas, plus court d'un pied qu'il ne faut ; les draps ſont grands comme des ſerviettes ; la couverture, ſi l'on en trouve, couvre à peine les bords du grabat. C'eſt ſur ce lit de volupté qu'il faut ſe délaſſer des fatigues de la route, faire des ſonges agréables, & de nouveaux projets de voyage. Les pires de ces auberges, ſont celles qui ſont tenues par *los Gitanos* ou les Bohémiens ; (car on eſt plus ſûr dans un bois,) il faut avoir l'œil à tout ; & quelque précaution que l'on prenne, on n'en ſort jamais avec tout ſon bagage.

Toutes ces auberges appartiennent à des ſeigneurs ou à des moines opulents, qui les érigent en fermes, & qui ont grand ſoin d'en rendre le nombre très-petit ; de ſorte que le fermier eſt obligé de ſe dédommager ſur les paſſants, du prix énorme qu'on le force à payer. D'ailleurs, par une loi qui eſt inconcevable aujourd'hui, mais qui a dû ſon origine au peu de commerce intérieur de l'Eſpagne, il eſt défendu à toutes ces auberges de tenir & de vendre aucune eſpece de comeſtible. Faut-il de la viande, du pain, de l'huile & du vin ? le voyageur & l'habitant ſont obligés d'avoir recours à l'homme qui a le privilege excluſif de tout vendre, & l'on eſt obligé d'avouer que ſans cette loi odieuſe, mais

utile, plusieurs villages isolés auroient manqué du nécessaire ; il est vrai qu'elle pouvoit être restreinte, & qu'elle est, en général, aujourd'hui inutile.

Pour revenir à *Lumbreras*, j'ai trouvé la vaste cheminée fournie de muletiers & d'une poële énorme, où bouilloient à l'envi du riz, du saffran, des poivres longs & de la merluche ; on m'a conduit dans une chambre ouverte à tous les vents, où sans façon l'on a jeté sur le plancher quelques charbons allumés, car il faisoit froid ; & tout à côté une espece de matelas, sans draps ni couverture, & après m'avoir souhaité bonne nuit, le Bohémien m'a demandé quelques sous pour boire.

De *Lumbreras* à *Veles el Rubio*, on a des chemins affreux ; on fait près de cinq lieues dans une *Rambla* ou torrent, c'est la *Rambla Novante*, n'ayant d'autre perspective que des déserts, des roches pelées, & étant environnée de hautes montagnes, qui de bonne heure, en hiver, sont couvertes de neige. *Veles el Rubio* est un village considérable, c'est l'entrée de royaume de Grenade ; on y voit encore plusieurs restes de fortifications maures. Sa campagne est très-arrosée & produit beaucoup de chanvre ; on y voit aussi quelques jardins potagers. En quittant *Veles el Rubio*, les chemins sont moins affreux & moins dangereux ; mais il n'y en a pas d'autre que le sable & le lit de plusieurs ravins que forme la fonte des neiges, dont les montagnes voisines sont couvertes. Le premier village qu'on

rencontre eſt *Chirivel*, village miſérable, dont l'auberge a pour hôte un Bohémien ; mais il m'a paru de quelques ſous plus riche que celui de *Lumbreras*.

De *Chirivel* à *Cullar de Baza*, il y a quatre lieues ; on traverſe une vaſte cordeliere ou *Sierra*, nommée *Maria ;* les chemins ſont paſſables, mais la campagne y eſt par-tout inculte, & n'offre à l'œil rien d'agréable. *Cullar de Baza* eſt un village bâti au pied d'une montagne, dont l'enceinte eſt creuſée & pleine d'habitations. Ce ſont de vraies tanieres, héritées des Maures, & où vivent les trois quarts des habitants de Cullar ; l'auberge eſt tenue par un François, qui autant qu'il lui eſt poſſible, ne déroge point aux uſages du pays.

On voit ſur un des côteaux qui avoiſinent *Cullar de Baza*, une potence ornée vers le milieu d'un large couteau. C'eſt un reſte de ces temps où les ſeigneurs l'étoient de *Ahorca y de Cuchillo ;* c'eſt-à-dire, ſeigneurs de glaive & de potence, ayant droit de vie & de mort ſur leurs vaſſaux ; privilege dont les rois les ont dépouillés. La récolte principale de Cullar eſt en chanvre ; il y a tel particulier qui en recueille plus de mille *arrobes*, ſur leſquelles l'égliſe prend ſa dîme ; mais le roi la partage, & cela ſe fait de la maniere ſuivante. Dans chaque village ou territoire, il y a, ſelon ſon étendue, deux ou trois maiſons qu'on appelle *Caſas excuſadas*, c'eſt-à-dire privilégiées. Ce ſont ordinairement les plus riches du canton, & celles-là ne paient la dîme qu'au roi ; il peut

changer tous les ans, & faire paſſer le privilege ſur la maiſon dont la récolte eſt la plus abondante. Le roi de France pourroit aiſément établir un droit pareil, qui n'enleve rien de plus au public, qui n'appauvrit pas trop un évêque ni un chapitre, & dont on peut appliquer le produit à des penſions militaires, à l'entretien des grandes routes, ou à toute autre entrepriſe qui ſeroit jugée auſſi utile.

En ſortant de *Cullar*, le chemin ſe continue juſqu'à *Baza*, preſque toujours dans le ſein des montagnes. Cette ville qu'on dit être la *Baſti* de l'itinéraire d'Antonin, eſt bâtie au pied d'une haute montagne, qui, la plus grande partie de l'hiver, eſt couverte de neige. *Baza* fut fameuſe du temps des Maures, elle fut gouvernée par pluſieurs vaillants Alcades : la plupart de ſes maiſons & de ſes édifices ſont encore de conſtruction maure, c'eſt-à-dire, bâties en brique ou en ciment très-dur. Ce qu'il y a de plus curieux à voir dans *Baza*, ce ſont neuf vieux canons de fer, qui aiderent Ferdinand & Iſabelle à conquérir cette ville ſur les Maures : ils ſont extrêmement gros, ſurchargés d'anneaux & de moulures, le diametre de leur épaiſſeur eſt environ de deux pieds. Je n'ai pas pu juger de leur calibre, parce que la ville les a fait ſervir de colonnes à la façade des halles ; édifice qui n'a que cela de remarquable. Sur la premiere de ces fieres colonnes, on a gravé l'inſcription ſuivante : *Eſtos tiros ſon los con que los reyes Dom Ferdinando y Dona Iſabella ganaron eſta*

Ciudad ſobre los Mauros, anno 1489, en el dia de Sancta Barbara, patrona de eſta Ciudad. « Ces canons ſont les mêmes qui ſervirent aux » rois Ferdinand & Iſabelle à prendre cette » ville ſur les Maures dans l'année 1489, le » jour de Sainte Barbe, patrone de la ville. »

A la ſortie de *Baza*, le chemin eſt aſſez beau; mais il paſſe ſur des montagnes très-élevées, & ſur un ſol inculte. J'ai traverſé des forêts de chênes verds: le pays eſt abondant en cochons, & c'eſt preſque la ſeule nourriture des habitants de ces cantons, pendant les trois quarts de l'année; auſſi y a-t-il ſur les lieux ce proverbe expreſſif: *no hai olla ſin tocino, ni ſermon ſin Auguſtino;* « il n'y a pas de » bonne ſoupe ſans lard, ni de ſermon où Saint-» Auguſtin ne ſoit cité. » On deſcend avec beaucoup de peine juſqu'à la *Venta de Guor*, ſurtout lorſqu'il a plu; elle eſt de tous côtés environnée de hautes montagnes, & l'on paſſe, avant d'y arriver, une petite riviere; mais dès que l'on eſt parvenu ſur la cime des montagnes oppoſées, le chemin eſt large & beau juſqu'à *Guadix*.

Cette ville eſt ancienne, elle ſe nommoit autrefois *Acci* ou *Colonia Accitana*. Le voiſinage des montagnes fait que l'air n'y eſt pas auſſi chaud que dans le reſte du royaume de Grenade; de ſorte qu'il n'y croît ni orangers, ni même des oliviers.

C'eſt un ſiege épiſcopal, & ce qui paroît ſingulier, c'eſt que l'évêque de Guadix eſt ſuffragant de Séville, qui eſt à plus de cinquante lieues delà.

Alphonſe le Sage prit cette ville ſur les Maures en 1252, & y rétablit la religion chrétienne. Les Maures s'en emparerent une ſeconde fois, & la garderent juſqu'en 1489, qu'ils en furent chaſſés par Ferdinand & Iſabelle.

Guadix eſt bâtie ſur la croupe d'une haute montagne, & environnée de promenades agréables : au bout de la principale eſt une eſpece de dôme lourdement conſtruit, où l'on trouve quelques bancs de pierre, & d'où l'on jouit d'une très-belle vue ſur la campagne. Au ſommet de la ville eſt une place grande & réguliere, ornée de pilaſtres & de jolies maiſons; l'égliſe eſt grande, richement décorée & de bon goût. On monte à la porte principale par pluſieurs degrés de marbre blanc, & la façade, quoique moderne, eſt ſurchargée de figures & d'ornements dans le genre gothique. L'auberge de Guadix eſt hors de la ville, elle eſt tenue par un François.

A une lieue de cette ville, & après avoir paſſé *Pullena*, dont preſque toutes les maiſons ſont creuſées dans les petits côteaux, dont ce canton eſt couvert, on ne trouve plus que des chemins auſſi horribles que fatigants. Auſſi loin que la vue peut s'étendre, elle n'apperçoit que des montagnes arides & des précipices, dans le fond deſquels cependant les habitants ont trouvé le moyen de mettre en œuvre quelques parties de bonne terre; mais du haut de la route, je diſtinguois à peine les laboureurs qui étoient occupés à les cultiver. A la ſortie de ces montagnes, le terrein

n'eſt ni plus riant ni plus cultivé, il eſt dépouillé de tout; on n'y voit pas même le plus petit arbuſte juſqu'à la *Venta de Darro*, où l'on entre dans une immenſe forêt de chênes verds; il eſt vrai qu'ils ſont clair-ſemés & aſſez diſtants l'un de l'autre. Ma journée a été malheureuſe, j'avois verſé le matin ſur le bord des précipices; l'après-dîner, la grande roue de mon carroſſe s'eſt briſée en mille pieces: nous étions à une forte lieue de toute habitation, les chemins étoient couverts d'une boue gliſſante, il pleuvoit à verſe, & la nuit approchoit; il a fallu laiſſer mules & voiture à la garde de Dieu. Le *Mayoral* (*) avoit pris le devant pour amener des bêtes de charge: chemin faiſant, il a laiſſé tomber un ſac qui contenoit quelques picotins d'orge, la fidélité de ſon chien mérite d'être citée; il n'avoit pas quitté le ſac, & m'ayant reconnu pour une des perſonnes de la voiture, il m'a fait ſigne, en joignant la voix au geſte, de me charger de ce ſac; je l'ai pris, pour lui faire plaiſir; après m'avoir témoigné ſa reconnoiſſance, il eſt parti en courant pour aller rejoindre ſon maître. Je ſuis arrivé mouillé, crotté, haraſſé au village d'*Iſnallos*; l'auberge eſt tenue par un François, mais les lits & les appartements y ſont à l'accoutumée: il y a cinq lieues de ce village à Grenade.

(*) On appelle de ce nom le cocher d'un carroſſe à ſix mules; le poſtillon ſe nomme *Sagal*, & ſon métier eſt fatigant; c'eſt une eſpece de coureur, qui ne ſe repoſe ni ne dort, car le jour il eſt toujours devant les mules pour les diriger, & la nuit auprès d'elles pour les ſoigner.

Du Royaume de Grenade.

Le royaume de Grenade faiſoit partie de l'ancienne *Bétique*, il étoit habité par les *Baſtules*, les *Sexitains*, &c. Sa longueur eſt d'environ ſoixante & dix lieues, & ſa largeur de trente.

Ses principales rivieres ſont: le *Genil*, autrefois nommé *Singulis*, qui prend ſa ſource un peu au deſſus de Grenade, & qui entre dans l'Andalouſie, après avoir arroſé les campagnes de *Loxa*; le *Guadalentin* qui naît aux environs de *Guadix*, & dont le cours ſingulier eſt d'occident en orient, puiſqu'il rétrograde pour arroſer les campagnes de la Murcie; le *Rio Frio*, ainſi nommé de la froideur de ſes eaux; ſa ſource eſt au ſein du royaume de Grenade, dans les montagnes d'*Alhama*; il a ſon embouchure dans la Méditerranée, auprès de *Puerto de Torres*: le *Guadalquivirejo*, ou petit Guadalquivir, qui naît à *Munda*, & ſe perd dans la mer à *Malaga*.

Le royaume de Grenade eſt entrecoupé en tous ſens de montagnes fort élevées, mais qui forment des vallées délicieuſes. Parmi ces montagnes, celles qu'on nomme les *Alpuxarras*, ſont ſi hautes, que de leur ſommet on découvre la côte de Barbarie, & les villes de *Tanger* & de *Ceuta*; elles ont environ dix-ſept lieues de longueur, depuis *Vales-Malaga*, juſqu'à *Almerie*, & onze de largeur. On trouve dans ces montagnes des arbres fruitiers, d'une beauté

& d'une groſſeur prodigieuſes. C'eſt dans leur ſein que ſe réfugierent les malheureux reſtes du peuple Maure ; de ſorte qu'elles ſont couvertes de villages, & extrêmement peuplées. Ces montagnards paroiſſent avoir conſervé l'eſprit actif & induſtrieux de leurs ancêtres : ils cultivent avec ſuccès la vigne, qui leur produit un vin excellent, & preſque toutes les eſpeces de fruits qu'ils vont vendre à *Veles-Malaga* & ſur le reſte de la côte.

Le royaume de Grenade eſt un des plus ſains & des plus tempérés de l'Eſpagne. On y trouve preſque à chaque pas des ſources d'eau vive, qui arroſent la campagne, & la couvrent de fleurs & de verdure.

A une lieue de Grenade, ſont les célebres bains d'*Alhama*, propres, dit-on, aux maladies cauſées par les humeurs froides, & à quatre lieues ceux d'*Alicun*, qui paroiſſent être le contraire des premiers, puiſqu'ils guériſſent les maladies qui proviennent d'une humeur âcre & ſanguine.

L'eau du *Darro* a l'heureuſe propriété de guérir de toutes ſortes de maux les animaux qui en boivent. Les naturels du pays l'appellent le bain ſalutaire des brebis. (*)

Tandis que les Maures poſſédoient le royaume de Grenade, c'étoit le pays du monde le

(*) *Vulgò autem balneum pecoribus ſalutiferum dicitur, eò quod hæc aqua omnia morborum genera in animalibus curet.* Deſcrip. de Grenade, par George Bruin, & François Hogenberg, dans l'ouvrage intitulé : *Civitates orbis terrarum*, à Cologne, 1576.

plus riant & le mieux cultivé ; ſa population étoit immenſe, ſes vallées & ſes montagnes étoient couvertes de vignes & d'arbres à fruits ; mais aujourd'hui qu'il eſt changé ! la dépopulation eſt un fléau terrible pour les campagnes. Combien de côteaux qui n'ont plus d'autre ornement que les plantes dont la nature les couvre ; cependant il eſt encore une des provinces les plus fertiles de l'Eſpagne ; on y recueille du vin, de l'huile, du chanvre, du lin, du ſucre, de la cannelle, des oranges, des amandes, des figues & des citrons en abondance ; on y cultive le mûrier avec beaucoup de ſuccès, & la ſoie qu'il produit, eſt, dit-on, plus belle que celle du royaume de Valence. On y trouve pluſieurs forêts de chênes à gland, & à noix de galles ; des troupeaux conſidérables de cochons, quelques palmiers & une eſpece de gland qui équivaut au marron & à la noiſette.

Les montagnes de Grenade renferment pluſieurs carrieres d'un jaſpe magnifique, veiné de toutes les couleurs & tranſparent comme l'albâtre, de marbre noir, verd & ſanguin, des mines de grenats, d'améthyſtes, & autres pierres précieuſes.

Les principales villes de ce royaume ſont *Grenade*, qui en eſt la capitale, *Guadix*, *Baſſa*, *Gueſcar*, *Loxa*, *Santa Fe*, *Alhama*, *Antequerra*, *Eſtepa*, *Veles-Malaga*, *Almeria* & *Malaga*.

De Grenade.

Cette ville eſt ſituée au pied de la *Sierra Nevada*, ou montagne de neige, & bâtie ſur deux côteaux, qui ſont ſéparés par le *Darro*. Le *Genil* baigne ſes murailles, ces deux rivieres ſont formées de la fonte des neiges dont la Sierra eſt toujours couverte. Le *Darro* charrie, dit-on, des paillettes d'or, & ſon nom qu'on dit venir de *dat aurum* le déſigne : le *Genil* roule des paillettes d'argent. Lorſque Charles V vint à Grenade en 1526, avec l'impératrice Iſabelle, la ville lui fit préſent d'une couronne faite de l'or qu'on avoit retiré du *Darro*.

Pluſieurs auteurs donnent à Grenade le nom d'illuſtre & de fameuſe, quelques-uns prétendent que c'eſt encore la plus grande ville de l'Eſpagne. La campagne qui l'environne eſt un paradis terreſtre ; on n'y voit par-tout que des lieux enchanteurs, mais ſi négligés, la nature y eſt ſi fort livrée à elle-même, que ceux qui l'aiment, gémiſſent à chaque pas de voir qu'on profite ſi peu des ſites heureux qu'elle offre à l'embelliſſement & à la volupté.

On dit que les Maures ne regrettent que Grenade des grandes pertes qu'ils ont faites en Eſpagne ; ils en font mention tous les vendredis dans leurs prieres du ſoir, & demandent au ciel d'y être rétablis. Le dernier ambaſſadeur Maure qui vint en Eſpagne, il y a environ dix ans, obtint du roi la permiſſion

de voir Grenade : il ſe mit à pleurer en entrant dans l'*Alhambra*, & ne put s'empêcher de dire, mes ancêtres ont perdu bien ſottement cette terre délicieuſe.

Grenade avoit autrefois vingt portes : la premiere, celle d'*Elvire* qui exiſte encore ; la ſeconde, celle de *Bibalmazar*, ou de la converſation, parce qu'elle étoit parmi les Maures une eſpece de rendez-vous, où ils s'entretenoient de leurs affaires ; la troiſieme, celle de *Vivarambla*, parce qu'elle conduiſoit à la place fameuſe qui exiſte encore ſous le même nom ; la quatrieme, celle de *Bid Racha*, ou des proviſions ; la cinquieme ſe nommoit *Bibataubin*, c'eſt-à-dire, la porte des Hermites, parce qu'elle conduiſoit à diverſes ſolitudes qui étoient habitées par des Derviches ; la ſixieme s'appelloit *Bibmitre*, ou *Biblacha*, ou la porte du poiſſon ; la ſeptieme, des moulins ; la huitieme, la porte du ſoleil, parce qu'elle étoit ouverte du côté de l'orient ; la neuvieme étoit la porte de l'*Alhambra*, les Maures l'appelloient *Bid Luxar* ; la dixieme étoit celle de *Bid Adam*, ou porte des oſſements des fils d'Adam ; la douzieme *Bid Cieda*, la porte de la nobleſſe, les Maures la tinrent long-temps fermée, parce que pluſieurs devins leur avoient prédit que les ennemis qui s'empareroient un jour de la ville, entreroient par cette porte ; la treizieme eſt celle de *Faxalauza*, ou de la colline des amandiers ; la quatorzieme, la porte du Lion, en Arabe *Bid Elecei* ; la quinzieme, la porte de la côte, nommée par les Maures *Alacabar* ; la ſeizieme *Bid Albonut*, ou des

Bannieres, aujourd'hui la porte de la Magdeleine; la dix-ſeptieme, celle du Darro; la dix-huitieme de *Moſayca*; la dix-neuvieme, celle qu'on nomme de l'*Ecca-homo*; la vingtieme, celle qui eſt murée à côté de l'*Alhambra*. Le mot *Bib* ou *Abuib*, en langue maure, ſignifie porte.

Grenade eſt la ville d'Eſpagne où les Maures ont laiſſé le plus de monuments. On diroit à voir la prodigieuſe quantité d'inſcriptions qui ſe ſont conſervées dans la ville & ſes environs, & les beaux édifices de *l'Alhambra* & de *Generalif*, que ce peuple voulut faire de Grenade le dépôt de ſa religion, de ſes uſages, de ſes mœurs & de ſa magnificence. Il n'y a pas de mur dans cette ville où il n'ait, pour ainſi dire, gravé des traces de ſa domination; mais malgré cette abondance de monuments, l'hiſtoire du regne des Maures en Eſpagne, eſt encore enſevelie dans la confuſion & l'obſcurité. L'ignorance des Eſpagnols, leur ſuperſtition, & la haine qu'ils portoient aux Maures, y ont beaucoup contribué; ils ont détruit ou laiſſé détruire, par le temps, tout ce qui portoit l'empreinte du Mahométiſme, au lieu de conſerver des monuments d'ancienneté, qui l'étoient en même temps de leur gloire; & l'on peut dire que le hazard ſeul & la bonté de la conſtruction, bien plus que la curioſité & l'amour des arts, ont maintenu ceux qui reſtent encore, & qui dépériſſent tous les jours; cependant que de ſecours l'hiſtoire n'en auroit-elle pas retirés? Combien de fables détruites & épargnées à nos écrits! Mais il faut rendre juſtice au corps de ville

de Grenade. Il fit faire, il y a nombre d'années, une copie fidélement interprétée de toutes les inſcriptions Arabes qui ſe trouvoient dans la ville, & cette copie authentique fut dépoſée dans les archives publiques.

Je décrirai d'abord les monuments que renferme la ville. Celui qu'on vante le plus, eſt la maiſon dite des monnoies; elle fut fondée par le roi *Abi-Abdali*, pour ſervir d'hoſpice aux inſenſés. Quelques interpretes ont prétendu que l'inſcription Arabe qui eſt au deſſus de la porte déſignoit un hôtel des monnoies, d'autres ſoutiennent que ce n'étoit ni un hôtel des monnoies, ni des petites maiſons, mais un hôpital pour les indigents. Sa fondation date de la 778^e. année de l'hegire, ou de l'an 1376 de notre ere; on jugera de ſon objet, par l'inſcription ſuivante.

« Louange à Dieu : cet hôpital, aſyle de » miſéricorde, fut conſtruit pour les pauvres » malades Maures, comme une œuvre dont » la langue ne ſauroit trop vanter la piété & » l'utilité. Il eſt là pour ſervir de monument » à la foi & à la charité de ſon fondateur, » & il ſera ſa récompenſe, lorſque Dieu héri- » tera de la terre, & de tout ce qui eſt en » elle. Ce fondateur eſt le grand, le renom- » mé, le vertueux *Abi-Abdallad Mahomad*, » qu'il proſpere en Dieu, ce roi zélé, cet ami, » ce bienfaicteur de ſon peuple, qui n'emploie » ſes miniſtres que pour la gloire de la ſecte » & de Dieu; ce prince courageux, ce pro- » pagateur d'œuvres pies, ce protégé des » anges, cette ame pure, le protecteur des » loix & de la morale, ce digne empereur

» des

» des Maures, qu'il proſpere en Dieu : il eſt » fils de notre Seigneur, le roi juſte, haut & » puiſſant, le conquérant, le fortuné, le » dévot gouverneur des Maures. *Abialhageg* » qui rend témoignage à la loi, fils du re- » nommé, du ſublime *Abi Algualid*, deſtruc- » teur de ceux qui donnent à Dieu des com- » pagnons ; fils de *Nazar* le privilégié, heu- » reux dans ſes œuvres, & dans tout ce qui » eſt réſolu dans les décrets de Dieu pour » ſon ſervice & avec lui. Il s'occupa de cet » édifice, depuis l'inſtant que la nation Maure » fut ſouveraine de cette ville, & il fit ainſi » proviſion de mérite. Il remplit ſon arceau » d'aumônes & de bonnes œuvres, toute » ſon intention fut dirigée en la préſence de » Dieu. Dieu eſt celui qui inſpire les bonnes » penſées, & qui lui fit part de ſa lumiere, » pour qu'elle fût communiquée à ceux qui » viendroient après lui, & pour le jour où le » bien & les ancêtres ne ſerviront de rien, & » qu'il ne nous reſtera que ce que Dieu, dans » ſon cœur compatiſſant, nous aura donné. » Le principe de la conſtruction de cet hoſpice » fut dans les dix jours du milieu du mois de » *Moharram*, de l'année 777, & il mit fin à » ſes idées & aux travaux de cet ouvrage, dans » les dix jours du milieu de *Xaguet*, de l'an- » née 778. Que Dieu ne détruiſe point l'œuvre » pie des fondateurs, & ne laiſſe point ſans » récompenſe les avances méritoires de ces » illuſtres : que Dieu ſoit toujours avec Ma- » homet & ſes adhérents. »

Cette maiſon eſt aujourd'hui habitée par un

particulier; on y voit dans la premiere cour un beau réſervoir & deux lions de marbre groſſiérement ſculptés, d'où jaillit l'eau qui le remplit. Cet édifice n'eſt remarquable que par l'inſcription faſtueuſe & prolixe que l'on vient de lire.

L'architecte de la cathédrale s'appelloit *Siloë*, il mourut avant d'achever ſon ouvrage. La façade principale eſt noble & ſimple. La dédicace & l'époque de ſa conſtruction ſont placées ſur la petite porte qui ouvre ſur la rue de la priſon; on voit au deſſus deux figures bien exécutées, repréſentant la foi & la juſtice, avec cette inſcription latine :

Poſt ſeptingentos, Mauris dominantibus, annos
Catholicis dedimus populos hos regibus, ambæ
Corpora condidimus hoc templo, animaſque locamus
In cælis, quia juſtitiam coluere fidemque.
Pontificem dedimus Ferdinandum nomine primum,
Doctrinæ, morum, vitæque exemplar honeſtæ.

L'architecte voulut, dit-on, faire ſon égliſe ſur le modele du corps humain : la chapelle majeure en eſt la tête, la poitrine & l'eſtomac ſont repréſentés par la nef du milieu, les deux nefs latérales ſont ſans doute les bras, & le reſte de l'égliſe & du chœur en forme les pieds. J'avoue, de bonne foi, qu'en parcourant cette ſuperbe égliſe, je ne m'en ſuis

point apperçu. Le dôme qui couronne le maître-autel eſt ſoutenu par vingt-deux colonnes Corinthiennes, dont les proportions ſont grandes & impoſantes. On voit ſur l'architrave les ſtatues coloſſales & dorées des douze apôtres, & dans l'entre-deux des colonnes du ſecond ordre, pluſieurs tableaux qui repréſentent la vie de la ſainte Vierge. En un mot, l'enſemble de ce dôme eſt magnifique, il a cent ſoixante pieds d'élévation, & quatre-vingt de diametre; le chœur en a tout autant de longueur, ſa largeur eſt de cinquante; le défaut le plus ſenſible de cette égliſe eſt de n'avoir pas une largeur proportionnée à ſa longueur, & ce défaut provient de ce qu'on a voulu renfermer la chapelle royale & la paroiſſe ou *Sagrario* dans la cathédrale : ce qui fait trois égliſes dans une. La longueur de tout le temple eſt de quatre cents vingt-cinq pieds; ſa largeur n'eſt que de deux cents quarante-neuf : il a cinq nefs, diviſées par vingt piliers détachés; ceux de la nef principale ont douze pieds de diametre, les autres n'en ont que onze.

La chancellerie ou le palais de juſtice a une façade auſſi élégante que majeſtueuſe; il ſeroit à deſirer que l'intérieur répondît à ces beaux dehors. L'inſcription que l'on voit ſur le fronton, eſt du fameux *Ambroiſe Morales*, chroniqueur ou hiſtoriographe de Philippe II.

Ut rerum quæ hic gerun-
tur magnitudini non om-
nino impar esset tribuna-
lis majestas, Philippi II re-
gis providentia
Regiam hanc litibus diju-
dicandis amplificandam
& hoc digno cultu exor-
nandam censuit, anno
M D. LXXXVII. Domino Fer-
nando Nino de Guevara
præside.

Les architectes de cette façade furent *Martin Diaz Navarro, & Alonso Hernandez.* On y a joint en 1762 un second corps d'architecture, peu d'accord avec le premier qui accompagne le médaillon de Charles III.

Il n'y a que deux chancelleries en Espagne, auxquelles ressortissent, par la voie de l'appel, toutes les causes qui se jugent dans le royaume; & de celles-ci, dans les cas prévus par la loi, elles passent au Conseil de Castille. L'une est celle de Valladolid, l'autre est à Grenade; elle est composée de seize *Oydors* ou juges, qui ont voix avec le président, de huit alcades, quatre pour le criminel, quatre pour le civil, de deux fiscaux ou gens

du roi, & d'un alguazil majeur. Tous ces membres, au nombre de vingt-ſix, compoſent ce qu'on appelle la chancellerie, dont il ſera traité plus au long dans le chapitre de la magiſtrature. La juſtice y eſt adminiſtrée dans ſix chambres, dont quatre ſont pour le civil, une pour les affaires de la nobleſſe, & une pour le criminel.

Tout auprès de la place où ſe trouve le palais de la juſtice, eſt la porte de l'*Alhambra*; elle conduit vers une promenade enchantereſſe, pluſieurs allées champêtres & tortueuſes la compoſent; on y voit l'eau jaillir de toute part, & ſe précipiter de la cime des rochers couverts de mouſſe, ſur leſquels l'*Alhambra* eſt bâti. Tout eſt verd & pittoreſque dans ce ſéjour délicieux. On parvient à une fontaine qui fut conſtruite ſous le regne de Charles-Quint; elle eſt ornée d'aigles impériaux & d'une inſcription ſimple, dans le ſtyle & le goût romain. CAESARI IMPERATORI CAROLO V. HISPANIARVM REGI. Quatre bas-reliefs à demi uſés par le temps, & qui étoient bien exécutés, accompagnent cette inſcription; l'un repréſente Hercule, dans le moment où il tue l'hydre, avec cette deviſe: *non memorabitur ultra*; le ſecond eſt l'enlévement d'Europe, avec ces mots: *imago myſticæ honoris*; le troiſieme, Apollon à la pourſuite de Daphné, avec cette légende: *à ſole fugante fugit*; & le quatrieme, Alexandre ſur un cheval, armé de pied en cap, & ces mots: *non ſufficit orbis*. Dans peu d'années il ne reſtera rien de ces bas-reliefs; ils ont été faits d'une

pierre tendre que l'air dévore tous les jours.

A quelques pas de cette fontaine, eſt l'entrée principale du château de l'*Alhambra*; cette porte qui ſe nomme aujourd'hui *de la Garde*, à cauſe de quelques invalides qui y font ſentinelle, eſt une tour très-forte, qui fut bâtie par le roi *Juſeph Abulhaggehg*, comme on le voit par une inſcription arabe, au deſſus de laquelle on a placé une image de la Vierge, l'inſcription eſt:

« Cette porte, appellée *du jugement ou du* » *tribunal*, (Dieu faſſe avec elle le bonheur » de la nation Maure, & la perpétue dans » l'étendue des ſiecles,) fut bâtie par notre » ſeigneur l'empereur & roi des Maures, » Juſeph Abulhaggehg, fils du roi Batailleur » le Juſte, *Abigualid*, fils de *Nazar*; Dieu » donne une heureuſe fin à ſes œuvres, pour » le bien de la nation Muſulmane, & qu'il » agrée l'édifice qui eſt élevé pour ſa défenſe; » il fut achevé dans le mois de *Maulen-Almna-* » *dam*, de l'année neuf quarante & ſept cent. » Que Dieu le rende ſtable ſur ſes fondements, » & perpétue dans la mémoire des hommes » l'époque de ſon élévation. »

L'année 749 de l'hegire, & le mois de *Maulen-Almnadam*, correſpondent au 4 d'avril de l'année 1338 de notre ere. Cette porte fut conſtruite pour ſervir de tribunal, ſelon la coutume des Arabes & des Hébreux, qui érigoient leurs tribunaux à la porte des villes; & c'eſt de cet uſage ancien en Aſie qu'eſt venu le nom diſtinctif *de la Porte*, que l'on donne à la cour du Grand Seigneur.

Aux deux côtés de l'inſcription citée, ſont deux marbres ſur leſquels on lit en Arabe:

« Louange à Dieu, il n'y pas d'autre Dieu » que Dieu, & Mahomet ſon prophete; il n'y » a pas de force ſans Dieu. »

Au deſſus de l'inſcription, on voit une clef & une main ouverte : ce ſont deux ſymboles puiſſants de la religion Muſulmane. L'Alcoran ne fait mention que de la main toute puiſſante de Dieu, qui conduiſit les croyants dans la bonne voie; & de la clef de Dieu, qui leur ouvrit les portes du monde & de la religion.

La clef eſt à-peu-près, chez les Muſulmans, ce que la croix eſt parmi les Chrétiens; c'eſt le ſigne principal de la foi. Chez les Arabes, elle avoit auſſi les mêmes fonctions, le même pouvoir qu'ont parmi nous les clefs de ſaint Pierre, c'eſt-à-dire, la faculté de lier & de délier, d'ouvrir & de fermer les portes du ciel. On lit dans l'Alcoran, porte ou *Sura* des hommes, « Dieu n'eſt-il pas tout-puiſſant & » miſéricordieux, en faveur de ceux qui croient » en lui & qui écrivent? ne donna-t-il pas à » ſon légat le pouvoir du ciel qui eſt en haut, » & du feu qui eſt en bas? Ne lui donna-t-il » pas la clef avec le titre & le pouvoir d'un » portier, afin qu'il ouvre à ceux qu'il aura » élus. » C'eſt une image de la confeſſion. La clef, d'ailleurs, étoit le blaſon des Maures Andalous; dès qu'ils entrerent en Eſpagne, ils la mirent ſur leurs étendards, & *Ghiblaltath*, aujourd'hui *Gibraltar*, nom que lui donnerent les Maures, & qui ſignifie le *Mont de l'Entrée*,

ne fut ainſi nommé, que parce qu'ils le regardoient comme la clef de cette porte par où l'Océan entre dans la Méditerranée; & ce fut auſſi pour eux la porte qui leur ouvrit l'entrée de l'Eſpagne. Ainſi cette clef gravée ſur la porte de l'*Alhambra*, peut ſe prendre dans pluſieurs acceptions, ou comme ſymbole de la foi Muſulmane, ou comme ſimple blaſon.

La main que l'on voit auprès de cette clef, avoit chez les Maures trois ſignifications myſtérieuſes: d'abord, elle déſignoit la providence; en ſecond lieu, elle étoit le prototype, ou pour mieux dire, l'abrégé de la loi. La main a cinq doigts, chaque doigt, excepté le pouce, qui n'en a que deux, a trois jointures; tous les doigts ſont ſoumis à l'unité de la main, qui leur ſert comme de baſe. La loi des Mahométans contient cinq préceptes fondamentaux: le premier eſt, *de croire en Dieu & à ſon prophete*; le ſecond, *de prier*; le troiſieme, *de faire l'aumône*; le quatrieme, *de jeûner pendant le mois de rahmadan*; le cinquieme, *de viſiter le temple de la Mecque & celui de Médine*. Chacun de ces dogmes ou préceptes a trois modifications, excepté le premier qui n'en a que deux, & qui répond au pouce, qui ſont *cœur* & *œuvre*. Les paroles ne ſervent de rien dans la loi de Mahomet: tous ces dogmes & leurs modifications prennent leur ſource dans l'unité de Dieu, que les Muſulmans ont toujours à la bouche, *la elah ela alah*; « il n'y » a pas d'autre Dieu que Dieu, » & conſéquemment tout le Mahométiſme ſe trouve renfermé dans la main, les cinq doigts & les quatorze jointures.

La troiſieme ſignification eſt purement ſuperſtitieuſe. Les Arabes croyoient & croient que la main, par ſa ſtructure, étant l'abrégé de la religion, devenoit une puiſſante défenſe contre les ennemis de la loi, & pouvoit opérer des enchantements & des prodiges, ſi l'on ſavoit lui donner certaines figures, les employer & les changer ſelon le cours des aſtres, des planetes & des diverſes conſtellations : repréſentée ouverte comme l'eſt celle de la porte de l'*Alhambra*, elle avoit, diſoient-ils, la faculté d'affoiblir les forces de l'ennemi.

La main n'a pas eu moins de crédit parmi nous durant les ſiecles de la ſorcellerie ; elle eſt le centre & le fondement des contes en l'air des diſeurs de bonne aventure. Les Chiromanciens ont prétendu que chaque homme y portoit les arrêts de ſa deſtinée. Les linéaments que la nature y a tracés, & qui ſont formés comme par haſard, ont donné matiere à pluſieurs volumes. Les femmes Eſpagnoles mettent encore aujourd'hui au cou de leurs enfants, un collier tout formé de petites mains de buis, d'ébene ou d'ivoire, pour les préſerver des enchantements : idée & croyance qui leur ſont venues des Maures.

Le premier objet que l'on rencontre lorſqu'on eſt dans l'enceinte de l'Alhambre, eſt le fameux palais de Charles-Quint. L'architecte qui en forma le plan, & qui le fit commencer, eſt le célebre *Alphonſe Berrugete*, né au village de *Paredes de Navas*, près de *Valladolid* ; il fut continué par *Machuca*, autre Eſpagnol, éleve de *Raphaël*, qui laiſſa l'entrepriſe à

Siloé, architecte de la cathédrale, Eſpagnol comme ſes prédéceſſeurs; il étoit né à *Burgos*. Ce palais fut bâti de l'argent que l'empereur eut l'art de ſoutirer aux Maures, ſous prétexte de leur laiſſer la liberté de conſcience; ils avancerent en deux fois ſeize cents mille ducats, mais ils n'eurent que des promeſſes; car ils furent toujours ruinés, convertis & perſécutés. (*)

(*) On peut juger des moyens qu'employoient les Eſpagnols, pour convertir les Maures de Grenade, par une lettre qui nous eſt reſtée du fameux *Aben-Humeya*: il écrivoit à ſes ſujets, à ſes freres, de perſévérer dans leur religion, & d'attendre de plus heureuſes circonſtances; on croiroit entendre ſaint Paul & les Peres de la primitive égliſe, exhorter les fideles & les ſoutenir contre les perſécutions, tant les voies de l'erreur ſont quelquefois ſemblables à celles de la vérité; ce monument ne peut que faire plaiſir, & je le traduis en entier.

« Le malheureux, le triſte Moleſma, dépouillé du royaume qui lui appartient, comme unique reſte de la génération des rois, défenſeurs de la nation & de la loi; Moleſma, qui ſe réjouit dans les travaux, ſans perdre de vue la juſtice & la religion, *Aben-Humeya*, fils de *Thali*, & deſcendant du très-haut & fidele *Muley Hacen*, aux honorables & zélés Muſulmans, ſes freres de Grenade, ſalut & bénédiction.

» En pleurant, nous pleurons & verſons des larmes ameres ſur toutes les diſgraces qu'a vu tomber ſur vous le fidele Muſulman *Ab-Hami*, & nous nous réjouiſſons d'apprendre avec quelle fermeté vous réſiſtez aux prieres importunes, aux menaces cruelles, aux perſécutions de ceux qui veulent vous faire renoncer à la vérité. Hommes perdus qu'ils ſont! Si elle nous eſt un tourment, la voix de deux ou de trois de ces Imans chrétiens; que ſera-ce pour vous ſi le nombre de ceux qui tous les jours vous prêchent, vous environnent, & pénetrent dans vos maiſons, eſt ſi grand? Nous ſavons que les plus durs ſont ceux que l'on a placés en corps au milieu, de

Ce palais n'a que les quatre murailles, il fut abandonné à la mort de Charles-Quint. C'eſt un quarré parfait, de deux cents vingt pieds; on ne lui donna pas plus d'étendue, pour conſerver le palais Maure, que l'on deſtinoit à l'habitation d'été. Il eſt ſitué ſur une place aſſez vaſte, d'où l'on voit la campagne dans toute ſon étendue & partie de la ville. A l'entrée, on ſe trouve ſous une eſpece de coupole ovale, parfaite dans ſa ſimplicité, & admirable par ſa hardieſſe. A gauche eſt l'eſcalier fait d'un jaſpe bleu, mais commun; il eſt ſpacieux & imparfait, il conduit à une galerie, dont le faîte tombe en ruines.

Le centre du palais eſt une rotonde formée par trente-deux colonnes de marbre jaſpé; leur

---

» vous, avec leur moſquée profane. Ce ſont eux qui diffament le plus notre patience & notre courageuſe fidélité; » nous nous félicitons de tous les moyens que vous employez pour les éloigner de vous: gardez, ſur-tout, » de leur poiſon dévorant & cruel, le cerveau tendre & » foible de vos enfants. Ne craignez rien, armez-vous d'une » force nouvelle, le pouvoir ſe manifeſtera pour détruire » cette race d'infideles: nous l'aurons un jour ce pouvoir; » celui qui, d'un œil fixe, veille ſur nous & ſur nos œuvres, eſt tout-puiſſant; il fera que ſes ſerviteurs zélés ſe » multiplient comme les étoiles du ciel & le ſable de la mer. » Au milieu de tous les maux qui vous aſſaillent, vous êtes » heureux, puiſque vous avez ſous vos yeux cette ville » riante & ſes champs fleuris, le berceau de nos peres; puiſſe-t-elle avoir la bénédiction du ciel & la paix! Le temps » ſe hâte: ne négligez pas l'inſtruction de vos enfants, afin » qu'ils puiſſent, à tout âge, connoître la vérité. Nous ſommes devenus l'opprobre de nos voiſins, le jouet & les » eſclaves de ceux qui nous abhorrent. Soyez fermes, eſpérez » tout du temps & de Dieu, il eſt miſéricordieux & tout-» puiſſant. »

hauteur eſt de vingt pieds, en comprenant les baſes & châpitaux. Les colonnes du ſecond ordre qui forment le tour de la galerie, n'en ont que dix; ce cercle a cent vingt pieds de diametre.

La porte principale eſt de marbre, gris de plomb, & d'ordre dorique. La friſe eſt ornée de cette ſimple inſcription:

IMPERATORI CES. KAROL. V. HISP. REG.

Les bas-reliefs des colonnes ſont admirables; on les croiroit de bronze, tant le marbre dont ils ſont faits en imite la couleur: ils repréſentent des batailles. On voit au deſſus de la porte deux figures de marbre blanc, grandes comme nature & à demi-couchées; l'une tient un livre, & paroît repréſenter l'hiſtoire; l'autre un rameau de laurier, & me paroît être la victoire. De chaque côté de ces figures ſont deux médaillons; l'un repréſente Hercule combattant le lion de Nemée, & l'autre le même héros enchaînant le Cerbere; ils ſont de marbre blanc & bien exécutés.

La façade du côté du midi, n'eſt pas de moindre goût: la porte eſt conſtruite comme celle que je viens de décrire, en marbre gris tiré des carrieres d'Elvire, petite ville à quelques lieues de Grenade, ainſi que ſes divers ornements, les ſtatues & bas-reliefs, qui ſont exécutés avec beaucoup d'intelligence. Les batailles qui ſont repréſentées ſur les piedeſtaux, & les trophées de guerre, ſont maures,

comme le prouve une inſcription arabe, gravée ſur quelques boucliers : « il n'y a que Dieu » qui peut vaincre. »

Il y a ſur cette porte, outre deux figures placées ſymmétriquement, pour former le fronton, quatre bas-reliefs. On voit, dans le premier, Amphitrite enlevée par Neptune; dans le ſecond, eſt le même Dieu ſur un char; le troiſieme & le quatrieme repréſentent deux Tritons montés ſur des monſtres marins. La plupart des figures, des médaillons & des bas-reliefs ſont maltraités, cet ouvrage magnifique étant expoſé à toutes les inſultes de la populace ignorante : tout le tour de la façade, relevé en pierres taillées à facettes, eſt orné de têtes d'aigles, de lions & de ſuperbes anneaux de bronze.

Après avoir paſſé la maiſon dite du *Contador* (ou receveur,) peu loin du palais, eſt un vieux ormeau : quoique moins ancien que celui qui fut coupé, il y a quelques années, ſur les bords du *Genil*, & dont je parlerai, il ne porte pas des traces moins reſpectables de vétuſté. Celui-ci, s'il faut en croire la tradition, ſervoit de trône au chef de la religion Muſulmane, pour donner ſes audiences & interpréter les points obſcurs de la loi; ainſi l'on vit chez les Juifs le tribunal de Debora ſous un palmier.

La premiere cour du palais maure, nommé le château de l'*Alhambra*, & qui tient au palais de Charles-Quint, s'appelloit chez les Maures le *Meſuar* : on la nomme aujourd'hui de *Los Array Janes*; elle eſt pavée de grands carreaux de marbre blanc, qui ſont à moitié

briſés, couverts d'herbe & de mouſſe. On y voit au milieu une eſpece de baſſin étroit, & preſque auſſi long que la cour; cette cour eſt un quarré beaucoup plus long que large; aux deux extrêmités ſont quatre colonnes ſveltes dans le genre gothique, qui ſoutiennent une charmante galerie. Tout le pourtour eſt garni d'ornements ou d'arabeſques, ſervant à lier pluſieurs lettres arabes, qui réunies forment diverſes inſcriptions, les plus répétées ſont:

« Dieu eſt le ſouverain bien, l'appui uni-» verſel; il eſt plein de bonté & de pitié pour » les cœurs compatiſſants.

» Dieu ſeul eſt vainqueur.

» Honneur & bonheur à notre ſeigneur « *Abd Allah.* »

Au deſſus des deux corniches principales, on voit pluſieurs fleurons enlacés & bien finis, avec des caracteres arabes, qui forment l'inſcription ſuivante; elle couvre preſque toute la muraille où ſe trouve l'entrée de la tour de Comarès.

« Que Dieu ſoit exalté, il a donné à la » nation un gouverneur qui l'a portée au com-» ble de ſa réputation & de ſa gloire. Oh, de » combien & de quelles héréſies il a délivré » les peuples! il les a conduits & laiſſés avec » affection dans leurs héritages; mais ceux qui » ont fermé l'œil devant ſa lumiere, il les a » réduits à l'eſclavage & les a fait ſervir au » bien de ſon royaume. C'eſt avec ſon épée » tranchante, & un courage invincible, qu'il » en a ſoumis les nations & conquis les pro-» vinces. C'eſt toi, *Nazar*; tu fis des actions

» inconnues juſqu'alors. Tu pénétras dans vingt » villes renommées, & tu t'en emparas : tu » rapportas & la victoire, & des biens immenſes, avec leſquels tu as rafraîchi tes freres » & ton peuple. S'ils ſavent bien diriger leurs » prieres, lorſque leur ame s'exalte, ils demanderont à Dieu le grand, le ſublime & » l'unique, pour toi de longs jours, pour tes » états la durée & la proſpérité. O Nazar, » quoique né au ſein des grandeurs, tu brilles » de ton propre éclat, comme l'étoile du firmament ; tu es notre forteresſe, notre appui, » notre bras vengeur : tu nous gouvernes » comme un flambeau, qui fait diſparoître » devant nous les ténebres. Les étoiles te craignent dans leur cours, le grand aſtre des » cieux t'éclaire avec reſpect, & l'arbre le » plus élevé qui fait s'humilier, gagne auprès » de toi davantage. »

Sur la porte de la même piece, mais avant que d'y entrer, on voit un cercle rempli de cette inſcription.

« Si tu admires ma beauté ſans penſer à » Dieu, qui eſt l'auteur de tout, je t'avertis » que c'eſt une folie, puiſque tu pourrois » faire tourner ton admiration à ton profit, » & que Dieu peut te donner la mort. O vous » tous qui regardez ce marbre ſi parfait par » ſon travail & ſa beauté, veillez à ſa défenſe, » & pour qu'il ſoit ſtable, protégez-le de vos » cinq doigts & de la main. » (*)

(*) Il faut lire ce qui a été dit ſur les cinq doigts & la main, & la croyance des Maures à ce ſujet ; la manière

Cette inſcription paroît déſigner qu'il y avoit autrefois ſur cette porte une ſtatue, un bas-relief ou quelque marbre précieux.

La tour de *Comarès* a pris, dit-on, ſon nom de l'architecte Maure qui la fit élever: cependant *Marmol* & *Pedraza*, qui ont écrit l'hiſtoire de Grenade, prétendent que *Comarès* ſe dérive de *Commarragia*, nom propre de l'ornement Perſien dont la principale ſalle de cette tour eſt embellie. Cet architecte, quel qu'il fut, après avoir fait bâtir ſa tour, fit ſur elle une expérience; il la meſura dès qu'elle fut finie, & l'année d'après, l'ayant meſurée encore, il trouva qu'elle avoit baiſſé de trois pieds; c'eſt la plus haute, la plus grande & la plus magnifique de l'*Alhambra*.

La porte de la principale ſalle de cette tour eſt un arc de bon goût, embelli de fleurons, & d'arabeſques, qui ſont en ſtuc; ils étoient azur & couleur d'or; mais il reſte aujourd'hui peu de trace de la dorure. De chaque côté de la porte, ſont deux petites niches, dans leſquelles ceux qui entroient, dépoſoient leurs babouches ou ſandales. Cette ſalle eſt digne de curioſité, par la hauteur & la hardieſſe de ſa voûte, par les ornements & les inſcriptions dont elle eſt décorée, & par la vue ſuperbe dont on y jouit; le *Darro* ſerpente autour

---

d'employer la main contre la faſcination, telle qu'elle eſt encore reçue en Eſpagne, eſt de la fermer, & de faire paſſer le pouce en forme de croix, entre le doigt du milieu & l'index. C'eſt de cette maniere qu'une jeune & jolie femme ſe garde des malins regards d'une vieille, & en préſerve ſes enfants.

de

de ſes fondements. On découvre une grande partie de la ville, les montagnes vertes & fleuries qui la dominent, & le côteau charmant qui lui ſert de baſe; cette ſalle a du ſol juſqu'à la corniche, quarante pieds d'élévation, & vingt & un depuis la corniche juſqu'au centre de la voûte; les fenêtres ont quatorze pieds de hauteur, la corniche en a deux & demi de largeur, la hauteur entiere de la tour eſt de cent quarante-deux pieds.

Les murailles de la ſalle, & la corniche, ſont couvertes de fleurons & de lettres arabes; celles de la corniche ſont une répétition des paroles ſuivantes. « Gaieté céleſte, épanche-» ment de cœur, & délices éternelles à ceux » qui croient. » Ces corniches ou bordures ſe faiſoient, ſans doute, dans un moule où étoient gravées les paroles qu'on vouloit y appliquer; delà vient que preſque toutes les bordures des fenêtres & des portes ne ſont qu'une continuation répétée de la même phraſe.

L'inſcription qui entoure l'armoire qui eſt à gauche en entrant, ſignifie:

« Songe que tous les rois qui ont paſſé, & » qui exiſtent dans ce palais, rendent juſtice » à *Abu-Nazar*, & ſe glorifient en lui; il eſt » doué d'une telle majeſté, que placée dans » le ciel, elle eût obſcurci les planetes, & » les ſignes du zodiaque. Son regard jette » l'épouvante dans l'ame des rois; mais ſans » violence, il les attire à lui; car à ce » regard fier, il joignit toujours la gran-» deur d'ame & la bienveillance, & il les » protégea de ſa ſeule gloire; il ſervit, non

» seulement les rois Arabes & Andalous, mais » tous les souverains de la terre. »

Cet *Abu-Nazar* est sans doute le fameux *Miramolin*, qui régnoit en Afrique, & au nom de qui se fit la conquête de l'Espagne.

L'autre armoire a aussi son inscription ; mais elle est plus élégante, mieux écrite & plus longue.

« Gloire des rois qui sont disparus de la » terre, honneur de ceux qui te succéderont, » si l'on vouloit te comparer avec les astres, » ce seroit à eux de s'humilier ; si l'éclat & » la noblesse manquoient à ta dignité, ta per- » sonne lui donneroit assez de lustre : tu es » le dépositaire des livres mémorables qui ont » épuré la secte, (*) & qui rendront un témoi- » gnage qui ne sera jamais contredit. Combien » de nations autrefois, combien de celles qui » existent se sont sauvées par ton zele ! tu » receles des idées sublimes, & tes vertus sont » si nécessaires, que ta fin ne devroit jamais » venir, elles ont toutes choisi un asyle dans » ton sein ; mais, sur-tout la clémence & l'ou- » bli des injures. »

(*) Lorsque le fameux *Ximenez de Cisneros* vint à Grenade pour concourir à la conversion des infideles, avec le premier archevêque de cette ville, *Fernando de Talavera*, ils rassemblerent, dit-on, un million & vingt-cinq mille exemplaires de l'Alcoran, qui furent brûlés dans la place publique, plusieurs ouvrages de goût & d'érudition, dignes de passer à la postérité, se trouverent confondus avec la loi du prophete, & partagerent son supplice ; l'armoire sur laquelle on lit cette inscription, renfermoit, selon toute apparence l'Alcoran.

L'inſcription ſuivante eſt ſur la fenêtre du milieu de la ſalle.

« Que Dieu vienne à mon aide, lui qui » *lapide le démon*, (*) qu'il ſoit avec Maho- » met & ſa génération, qu'il nous garde de » ſa colere & des embûches du malin, pour » que nous faſſions rupture avec l'enfer; qu'il » me délivre des adverſités qui viennent, ſui- » vies de diſgrace, (**) & qu'il arrête le mal » que veut me faire l'envieux au moment où » il ſe diſpoſe à l'envie : il n'exiſte d'autre » divinité que celle de Dieu : louange au » maître des ſiecles & du monde, louange » éternelle. »

Sur la fenêtre qui eſt à droite, on lit :

« Je ſuis comme la douce exhalaiſon des

(*) Cette faculté qu'on donne à Dieu de *lapider le démon*, vient d'un conte fait par Mahomet, aux habitants de la Mecque; il leur perſuada qu'une montagne voiſine de la ville appellée *Hod Hud Ar Aram*, étoit le *Mont-Moria*, ſur lequel Abraham avoit conduit ſon fils pour en faire le ſacrifice, & que le démon, jaloux des progrès de la vraie religion, venoit toutes les nuits habiter cette montagne, pour jouer quelque mauvais tour aux vrais croyants; mais que l'ange Gabriel lui avoit appris certaines paroles, moyennant leſquelles, en faiſant ſept fois le tour de la montagne, & en jetant au diable ſept petites pierres, il fuiroit non ſeulement delà, mais de tous ceux qui rempliroient cet acte de religion : de là vient que les pélerins de la Mecque ne manquent jamais toutes les nuits de rouler autour de ce mont, & de lapider le diable; il y a beaucoup d'indulgences attachées a ces courſes nocturnes, & on donne à Dieu la faculté par excellence, de pouvoir lapider le démon.

(**) On trouve l'explication de cette idée dans le ſecond volume des lettres de M. Guis ſur la Grece, où il commente ce proverbe Grec ſi philoſophique : *ô malheur, ſi tu as venu ſeul, ſois le bien venu !*

» plantes qui vous ſatisfait, vous ſéduit & » vous enchante ; regarde le vaſe que je ſou- » tiens, & dans ſa pureté, tu verras combien » mes paroles ſont juſtes : ſi tu voulois m'en » donner un pareil, tu ne le trouverois que » dans la lune, lorſqu'elle eſt dans ſa plei- » neur ; & *Nazar* qui eſt mon maître, eſt » l'aſtre qui me communique ſa lumiere ; tant » qu'il veillera ſur moi, je ne ſerai jamais » éclipſée. »

Cette inſcription fait ſans doute l'éloge de la cour & du baſſin ſur leſquels cette fenêtre eſt ouverte.

La ſuivante eſt ſur la fenêtre qui eſt à gauche de la ſalle.

« Ils peuvent bien me donner un nom ſu- » blime, car je ſuis heureux & magnifique : » ce dépôt transparent & fluide qui ſe pré- » ſente à ta vue, étanchera ta ſoif ſi tu veux ; » mais que l'eau s'arrête dans ſon cours, & » ne rempliſſe plus ſes bords fortunés, il ne » ſera pas moins le chantre de *Nazar*, ce li- » béral ſans meſure, que perſonne ne quitte » avec le beſoin qui l'avoit amené. »

La petite corniche qui eſt au deſſus des fenêtres, n'eſt pas privée de ſon inſcription, on y lit :

« Louange à Dieu, au prophete, à Nazar » qui donna les empires ; & à notre roi Abi- » Abd-Allah, paix, élévation & bonheur. (*)

(*) Cette inſcription prouve que ce *Nazar*, dont il eſt fait mention dans les inſcriptions déja citées, & dans celle

La bordure de la porte principale contient les paroles ſuivantes :

» Par le ſoleil & ſa ſplendeur, par la lune » qui la partage, par le jour lorſqu'il ſe préſente » dans toute ſa pompe, par la nuit qui nous » le dérobe, par le ciel & celui qui le créa, » par la terre & celui qui lui donna l'étendue, » par l'ame & celui qui la prédeſtina ; il n'y a » pas d'autre Dieu que Dieu. (*) »

Aux côtés de l'entrée ſont deux courtes inſcriptions ; à droite eſt celle-ci. »

« Ma paix eſt avec Dieu, c'eſt à lui » que je ſuis attaché, je me ſuis mis ſous ſa » tutelle. »

Et à gauche :

« Il n'y a pas de véritable grandeur, ſinon » en Dieu, le grand & le juſticier. »

Les petites niches où ſe dépoſoient les babouches, ont auſſi leurs maximes.

« Dieu eſt notre fermeté dans les tribula-

---

ci, eſt le même que *Miramolin Jacobo Almanzor*, que pluſieurs hiſtoriens appellent *Nazar*, nom de grandeur & de dignité, comme *Auguſte* chez les Romains, & *Pharaon* parmi les Egyptiens.

(*) Ces vers Arabes ſont pris du commencement de la 91 *Sura* de l'Alcoran, dont le titre eſt le *ſoleil* ; cette Sura eſt une des plus élégantes & des plus poëtiques de ce livre. L'inſcription citée contient ſept vers, qui en Arabe ſont :

Va-Sciamſi, va dhohà ha,
Val Kamari eda talaha,
Van nahari eda giallaha,
Val laili eda jagſciàha,
Vas ſamai, và ma banàha,
Val-Ardhi, và ma ſauccàha,
La ellah ela allah.

» tions, la ſubſtance qui eſt dans les aliments » nous vient de Dieu. »

Et autour des niches, on lit : « Valeur & » durée à notre roi Abulgaghegh, roi des » Maures; que Dieu guide ſes pas & donne » de l'éclat à ſon empire. » Et au deſſus on voit trois fois répété : » louange à Dieu. » (*)

En parcourant cet aſyle de magnificence, on eſt étonné à chaque pas du mélange neuf & intéreſſant de l'architecture & de la poéſie; on pourroit appeller ce palais un recueil de pieces fugitives : & quelque durée qu'elles aient eue, le temps, cet être devant qui tout paſſe, ne contribue que trop à leur confirmer ce titre. Mais de nouvelles inſcriptions m'appellent, & ſi la ſimplicité du vieux âge, des idées quelquefois ſublimes, quoiqu'exprimées avec emphaſe, des mœurs qui ne ſont pas les nôtres, & marquées du ſceau de pluſieurs ſiecles, peuvent exciter la curioſité de ceux qui me liſent, ils ne me blâmeront point de leur avoir tranſmis les moindres détails en ce genre; ils partageront le regret que j'ai de ne pouvoir conſerver à ces fleurs écloſes de l'imagi-

(*) Les regnes d'*Abulgaghegh* & d'*Abi-Abd-Allah*, ſont diſtincts & ſéparés, de ſorte que l'on pourroit conjecturer des éloges de ces deux rois, qui nous ſont tranſmis par les inſcriptions de l'*Alhambra*, que l'un commença cet édifice, & que l'autre l'acheva & le perfectionna, ou que *Abi-Abd-Allah*, qui régna le dernier, avoit une grande affection pour Abulgaghegh, dont le regne avoit été glorieux, & vouloit partager avec lui les éloges qu'on lui donnoit, comme tous ſes prédéceſſeurs les partageoient avec *Nazar*.

nation d'un peuple vaillant & voluptueux, leur fraîcheur & leur grace naturelle.

Sur la fenêtre à droite, en dehors de la salle, on lit :

« Louange à Dieu, parce que ma beauté » vivifie ce palais, & j'atteins du cercle qui » me couronne la hauteur des plantes les plus » élevées. Mon sein recele des sources d'eau » pure, j'embellis ces aspects, riants par eux-» mêmes; ceux qui m'habitent sont puissants, » & Dieu me protege; j'ai conservé à la mé-» moire les belles actions de ceux qui croient » en Dieu, & qu'il appelle à lui. C'est la » main libérale d'Abulghagegh qui a orné » mes contours; c'est une lune dans sa plei-» neur, dont la clarté dissipe les ténebres du » ciel, & agit, en même temps, sur l'étendue » de la terre. »

Les caracteres de l'intérieur de la même fenêtre signifient.

« Louange à Dieu seul, qui de ses cinq » doigts puissants, éloigne tout ce qui peut » nuire à Joseph; & dis avec moi, que Dieu » nous protege contre les effets de sa colere. » Louange à Dieu, rendons graces à Dieu. »

Sur l'autre fenêtre est écrit :

« Louange à Dieu, mon architecte m'a » élevé au comble de la gloire. Je surpasse » en beauté le lit de l'époux, & je suffis » pour donner l'idée juste de la symmétrie & » de l'amour conjugal; celui qui vient à moi » la plainte sur les levres, je le venge sans » retard. Je m'abandonne à ceux qui desirent » ma table; je suis semblable à l'arc du ciel,

» & paré comme lui des couleurs de la beauté ; » ma lumiere eſt Abulgaghegh, lui qui dans » les ſentiers du monde, veille toujours ſur » le temple de Dieu, qui encourage & comble » de bienfaits les pélerins. » (*)

L'intérieur de la fenêtre eſt rempli des paroles ſuivantes :

« Louange à Dieu : loue celui qui délivra » *Joſeph* du péril avec les cinq préceptes, & » que Dieu me délivre ainſi de ſa colere, » louange à Dieu. (**)

En quittant la ſalle de Comarès, on monte un petit eſcalier aſſez ſimple & moderne ; l'ancien qui répondoit à la beauté du lieu, ayant été détruit : on traverſe une galerie, dont partie eſt fermée d'une grille de fer ; cette eſpece de cage eſt appellée la priſon de la reine. Ce fut-là, dit-on, que fut empriſonnée l'épouſe du dernier roi de Grenade. Les Gomel & les Zegris, ſeigneurs de la cour, rendirent un faux témoignage contre ſa vertu, & firent perdre la vie à la plus grande partie

(*) L'expreſſion, *je ſurpaſſe en beauté le lit de l'époux*, fait alluſion à la coutume reçue par les grands chez les Maures, de ſe marier en préſence du roi : dans toutes les maiſons royales, il y avoit une ſalle deſtinée à cette cérémonie ; d'ailleurs, le poëte pour vanter la beauté de cette ſalle de Comarès, la compare au lit d'un nouvel époux, orné de fleurs & de guirlandes.

(**) Le Joſeph dont il eſt fait mention ici, eſt le patriarche à qui Mahomet fait jouer un grand rôle dans ſon Alcoran ; on lit dans un paſſage de ce livre, que Joſeph étant ſur le point de pécher, Dieu lui enſeigna cinq paroles, au moyen deſquelles il eut aſſez de force pour réſiſter à la tentation.

des *Abencerrages*, autre famille puiſſante & nombreuſe du royaume de Grenade, dont ils étoient jaloux. Comme toute cette hiſtoire eſt intéreſſante, on ne ſera point fâché de la trouver ici ; d'ailleurs, elle eſt néceſſaire pour entendre pluſieurs faits relatifs à *l'Alhambra*.

L'an 1491 *Abdali*, ſurnommé le petit, régnoit encore dans Grenade ; mais cette ville étoit au bord de ſa ruine, car les principales familles étoient diviſées entr'elles. Les Maures avoient porté leurs armes ſous les murs de Jaen, & avoient été vaillamment repouſſés : Abdali ſe conſoloit dans une de ſes maiſons de plaiſance du peu de ſuccès de ſon entrepriſe ; lorſque les Zegris, depuis long-temps ennemis ſecrets des Abencerrages, profiterent de l'occaſion de cette défaite, pour les peindre au roi comme des ſujets rebelles, qui ſe ſervoient de leurs immenſes richeſſes pour ſe concilier la faveur du peuple, & pour le détrôner. Ils accuſerent *Albin Hamete*, le plus riche & le plus puiſſant d'entr'eux, d'avoir avec la reine un commerce adultere ; ils produiſirent même des témoins qui ſoutinrent avoir vu à Generalife, un jour de fête & ſous un berceau de roſes, *Albin Hamete* dans les bras de la princeſſe. Qu'on imagine à ces rapports la fureur d'Abdali, il jura la perte des Abencerrages. Mais les Zegris trop prudents pour laiſſer éclater ſa colere, lui conſeillerent de diſſimuler, & de ne pas faire connoître à cette famille, auſſi puiſſante que nombreuſe, qu'il étoit inſtruit de leur perfidie ; il faudroit, dirent-ils au roi, les attirer habilement dans le piege, &

venger ſur leur tête l'affront fait à la couronne, avant qu'ils puſſent raſſembler leur parti, & ſe mettre en état de défenſe. Ce conſeil fut ſuivi : Abdali ſe rendit à l'*Alhambra*, ayant fait armer trente ſoldats de ſa garde, & fait venir un bourreau. Les Abencerrages furent mandés un à un, & décapités à meſure qu'ils entroient dans une ſalle de la cour des lions, où eſt une large coupe d'albâtre, qui fut bientôt remplie de ſang & de têtes expirantes. Il y en avoit déja trente-cinq, & les Abencerrages ſeroient tous morts de la même maniere, ſi un page qui avoit ſuivi ſon maître, & qui dans le déſordre de l'exécution ne fut point apperçu, n'eût ſaiſi l'occaſion de ſortir & de prévenir le reſte de cette malheureuſe famille, qui à l'inſtant raſſembla ſes amis & ſe mit en armes, en criant dans la ville de Grenade : trahiſon, trahiſon, que le roi meure, il fait tuer injuſtement les Abencerrages. Le peuple qui les chériſſoit, n'eut pas de peine à prendre leur parti ; il y eut bientôt quatorze mille hommes armés, qui prirent le chemin de l'*Alhambra*, en criant toujours que le roi meure. *Abdali* ſurpris que ſon ſecret eût été ſi promptement découvert, & déſeſpéré d'avoir ſuivi le conſeil pernicieux qu'on lui avoit donné, fit fermer les portes du château ; mais on y eut bientôt mis le feu. *Mula-Hacen*, qui avoit été forcé d'abdiquer le trône en faveur de ſon fils, entendant les cris du peuple, fit ouvrir une porte & ſe préſenta pour appaiſer ſa rage ; mais dès qu'il fut apperçu, les premiers qui s'étoient préſentés à la porte,

l'éleverent en l'air, en criant : voilà notre roi, nous n'en voulons pas d'autre, vive Mula-Hacen, & le laiſſant environné d'une bonne garde, les Abencerrages & autres nobles chevaliers entrerent dans le château, accompagnés de plus de cent fantaſſins. Mais ils ne trouverent que la reine entourée de ſes dames, & conſternée de cette révolution ſubite dont elle ignoroit la cauſe ; ils demanderent le roi, & ayant appris qu'il étoit dans la cour des lions, ils s'y porterent avec fureur, & la trouvant défendue par les Zegris & les Gomel, ils en tuerent en moins d'une heure plus de deux cents. Abdali eut le bonheur de leur échapper. Les corps des Abencerrages décapités, furent étendus ſur des draps noirs & portés à la ville. Muza, frere d'Abdali, qui par ſes belles actions s'étoit rendu le peuple favorable, voyant que les Abencerrages étoient vengés, vint à bout de les appaiſer ; & ayant appris que le roi s'étoit enfui & réfugié dans une moſquée, vers la montagne appellée aujourd'hui Sainte-Hélene ; il alla le trouver & le ramena au château de l'*Alhambra*. Pendant pluſieurs jours on n'entendit dans Grenade que des ſoupirs & des gémiſſements. Abdali s'enferma ſeul dans le château, & refuſa de voir la reine. Cependant ceux qui l'avoient accuſée d'adultere, perſiſterent dans le faux témoignage qu'ils avoient rendu, ils dirent qu'ils ſoutiendroient, les armes à la main, & contre tout venant, que la reine étoit coupable. Cette malheureuſe princeſſe fut empriſonnée, & le

jour arrivoit où elle devoit périr du dernier ſupplice, perſonne, parmi les Maures, ne s'étant préſenté pour prendre ſa défenſe; lorſqu'on lui conſeilla d'avoir recours à quelques chevaliers chrétiens, qui furent exacts à ſe rendre & qui vainquirent ſes faux accuſateurs: de ſorte qu'elle fut miſe en liberté. La priſe de Grenade ſuivit de près ce combat en champ clos; *Muza* & les *Abencerrages* en ayant, dit-on, facilité la conquête aux rois Ferdinand & Iſabelle.

Je ne crois pas abuſer du privilege des épiſodiſtes, en ajoutant au récit de la mort des Abencerrages, la traduction d'un manuſcrit arabe, fait vers l'an 1492, & qui les juſtifie de l'accuſation qu'on leur avoit intentée: cette piece eſt curieuſe par la maniere ſimple & vraie dont elle eſt compoſée.

« Au nom de Dieu, qui eſt miſéricordieux, » & qui inſpire la miſéricorde: louange au » très-haut, il n'y a pas d'autre Dieu que lui; » il élevera les bons, il les protege; il pour- » ſuivra les impies: il abhorre le menſonge » & le mal que l'homme fait à ſon ſemblable. » Le bien vient de Dieu, le mal reçoit ſon » origine du tentateur, qui gliſſe ſes ſugge- » tions dans le cœur de l'homme, & l'homme » ſe laiſſe gagner par elles, & il fait alors les » œuvres du démon qui opere en lui, & qui » fait ſa volonté dans la volonté de l'homme; » & cet homme ne l'eſt que par la figure. » Dieu fit don à ſa créature de la ſageſſe, » il la doua de l'eſprit de droiture; & ſi l'hom- » me n'eſt aveuglé par l'orgueil & l'envie, il

» connoîtra la vérité. Le démon plaça l'envie
» dans le cœur de *Zulem-Zegri*, parce qu'il
» voyoit la vertu de *Mahomad-Aben-Zurrah*
» exaltée auprès du roi ſon maître ; il vit avec
» un œil de haine les deſcendants d'Aben-
» Zurrah, qui étoient bons, riches, puiſſants,
» & qui brilloient par leurs vertus comme les
» étoiles dans une belle nuit d'été. Aben-Zurrah
» ſe trouvoit toujours aux côtés de notre ſeigneur
» roi ; la reine le nommoit ſon conſeil, &
» avoit mis ſa confiance dans ſes paroles,
» parce que la vérité ne quittoit jamais ſes
» levres. *Zulem Zegri* & *Hacem Gomel* vin-
» rent au roi, & lui dirent : ô roi, ne ſais-
» tu pas que la reine ſouille ton lit avec Ma-
» homad-Aben-Zurrah, & que celui-ci conſ-
» pire contre ton trône ; abjure donc la reine,
» ſi tu ne veux abjurer ta vie & ta couronne.
» Et le roi n'en parla point à la reine, mais
» il fit appeller Mahomad-Aben-Zurrah avec
» ceux de ſa génération, & dans un jour il
» en décola quatre-vingt-ſix, & il n'en ſeroit
» pas reſté un, ſi Dieu n'eût protégé l'inno-
» cence. Et la reine mit ſa défenſe dans la
» main des chrétiens, & les chrétiens les plus
» nobles, les plus vaillants arriverent & com-
» battirent devant le roi, la reine, devant nous
» & devant tout le peuple ; ils combattirent
» vaillamment contre les accuſateurs de la reine,
» ils combattirent pour la vérité, & Dieu mit
» le courage dans leur ame & la force dans
» leurs bras. Ils vainquirent chacun l'accuſa-
» teur qui leur compétoit, & les vaincus prêts
» à rendre leur ſouffle d'iniquité, ſe firent

» approcher du roi & de la reine, & ils dirent » des paroles vraies, disant que sans autre raison » que celle de l'envie, qui empoisonnoit leur » ame, ils avoient soutenu des mensonges; » ils dirent la vérité sur la famille des Aben- » Zurrah; & ils moururent. Et les chrétiens » furent en danger d'être pris; mais Dieu » les délivra, & le roi pleurant de repentir, » s'approcha de la reine, & la supplia de lui » rendre son amour; mais elle le refusa & se » sépara de lui. Nous n'avons pas voulu que » la mémoire de ce fait se perdît, & nous en » avons fait ce détail, nous qui avons mis au » dessous notre nom. *Adalid Musach*, *Selim* » *Hazem Gozul*, *Mahhamuth*, *Aben Amar.* »

Revenons à la prison de la reine : la grille & le corridor paroissent œuvre moderne, eu égard au reste du palais, & me semblent avoir été faits du temps de Charles-Quint. On entre par cette galerie dans quatre appartements qui ont été bâtis sous le même empereur, sur une base de construction mauritique. On y voit sans cesse répétées ces lettres initiales, I. C. K. V. H. R. A. P. F. I. qui signifient *Imperator Cæsar*, *Karolus V*, *Hispaniarum rex*, *augustus*, *pius*, *felix*, *invictus*. Les plafonds de ces salles sont ornés en ouvrages de marqueterie; le plus admirable est celui de la piece qu'on nomme *des fruits*, où dans plusieurs compartiments octogones sont peints tous les fruits que l'on peut desirer, avec une fraîcheur & un coloris inimitables; ils sont sortis des pinceaux célebres de Jules-Romain & Alexandre. Ces appartements n'ont d'ailleurs

rien de remarquable. Les murs furent peints, dit-on, autrefois par les mêmes artiſtes ; mais ces peintures étoient ſi fort dégradées à l'arrivée de Philippe V, par le peu de ſoin qu'on en avoit pris, que l'on fut obligé de les effacer & de blanchir les murailles. Dans un de ces plafonds, on remarque les lettres initiales K & Y enlacée ; elles ſignifient *Karolus* & *Iſabelle* l'impératrice. Dans celui de l'appartement où logea Philippe V, ſont les lettres F & Y qui le déſignent avec Iſabelle ſon épouſe.

En quittant ces appartements dépouillés, on entre dans le ſuperbe Belveder, appellé la toilette de la reine. C'eſt un cabinet de ſix pieds en quarré, ouvert à tous les vents, & entouré d'une terraſſe large de trois pieds : toute l'enceinte du cabinet & de la galerie qui en fait le tour, ſont couverts de plaques de marbre ſanguin ; le toit de la terraſſe eſt ſoutenu de diſtance en diſtance par des colonnes de marbre blanc. Dans un des coins de ce cabinet, on voit auſſi une large piece de marbre percée de pluſieurs trous, que l'on dit avoir ſervi de caſſolette ; c'étoit par ces petites ouvertures que s'échappoient les douces exhalaiſons, & les parfums dont s'embaumoit la Sultane. (*) Cependant les *Arabomanes*, fondés

(*) Il eſt certain que ce cabinet a ſervi à la toilette de l'impératrice, femme de Charles-Quint, & depuis à la reine Iſabelle. Elles ne pouvoient pas choiſir un appartement dont la vue & l'expoſition fuſſent plus délicieuſes ; cette double circonſtance a pu faire conſerver à ce belveder le nom de toilette de la reine.

ſur les inſcriptions qui décorent ce charmant réduit, prétendent qu'il fut deſtiné à la priere, que c'étoit, en un mot, l'oratoire du palais. D'ailleurs, la vue principale du cabinet eſt vers l'orient, nouvelle preuve; mais voici l'inſcription, elle eſt écrite ſur la corniche qui en fait le tour:

« Au nom de Dieu, qui eſt miſéricordieux: » Dieu ſoit avec notre prophete Mahomet. » Salut & ſanté à ſes amis. Dieu eſt la lumiere » du ciel & de la terre, & ſa lumiere eſt » comme lui; c'eſt un luminaire à pluſieurs » branches & à pluſieurs lumieres, mais qui » ne produit qu'une ſeule clarté; il eſt la » lampe des lampes, une conſtellation brillante » & nourrie d'une huile éternelle; elle n'eſt » ni occidentale ni orientale; une fois en- » flammée, elle éclaire à jamais ſans qu'on la » touche, & Dieu avec cette lumiere con- » duit celui qu'il aime, & il donne les pro- » verbes aux nations: Dieu eſt ſage dans toutes » ſes œuvres. » (*)

Dans la cour de *Los Array Janes*, eſt une ſalle voûtée qu'on appelle ſalle du ſecret; elle eſt faite avec beaucoup d'art, le quart de cercle qu'elle décrit, du ſol au centre de la voûte, eſt d'environ ſeize pieds de haut. La maniere

(*) L'expreſſion, *c'eſt un luminaire à pluſieurs branches*, &c. a fait croire à quelques interpretes, que ce paſſage faiſoit alluſion à la Trinité: cependant Mahomet a dit dans ſon Alcoran, *ô écrituriers, ne dites pas trois*: la comparaiſon du luminaire me paroit plutôt convenir aux attributs de la divinité.

hardie

hardie dont les différents arcs ſont conſtruits, ajoute beaucoup à la beauté de cette ſalle ; elle eſt, pour ainſi dire, conſtruite avec harmonie, car le moindre coup que l'on donne ſur le plancher, le fait réſonner comme un inſtrument de muſique ; l'enſemble eſt fait avec tant de proportion qu'en appliquant la bouche à un des angles, & ne faiſant que prononcer du bout des levres quelques mots, ils ſont entendus de la perſonne qui ſe place à l'angle oppoſé. Cette ſalle eſt de forme octogone : je ſuis perſuadé que l'humidité qui y regne contribue, autant que ſa conſtruction, à la rendre ainſi ſonore ; l'air y étant plus épais, frappe la voûte avec plus de force, lorſqu'il eſt agité. D'ailleurs, chaque angle forme une eſpece de tuyau qui conduit la voix, & l'on entend même quelques ſons en ſe poſtant à tous les angles indifféremment ; mais ſi vous êtes à l'angle correſpondant à celui d'où l'on vous parle, vous entendez avec autant de clarté & de préciſion, que ſi l'on vous parloit à l'oreille même. Cette ſalle n'exiſtera plus dans quelques années.

La cour la plus admirable de l'Alhambra, eſt celle qu'on nomme *Cour des Lions* : elle eſt ornée de ſoixante colonnes élégantes, dans un ordre d'architecture qui ne reſſemble en rien aux ordres connus, & que l'on pourroit appeller l'ordre arabe (*). Cette cour eſt pavée

(*) L'architecture, comme tout autre art, doit ſon origine à la nature. Les Goths, peuples ſeptentrionaux, habitoient

de marbre blanc : aux deux extrêmités, & soutenues par plusieurs colonnes grouppées, sont deux charmantes coupoles mosaïques, peintes or & azur, & terminées en cul-de-lampe ; elles sont dans le goût de ces aiguilles délicatement travaillées, que l'on admire aux belles façades gothiques de Notre-Dame à Paris, de l'église de Rheims & de Westminster ; mais les ornements de ces especes de dômes sont beaucoup plus délicats & mieux finis, l'éclat des couleurs dont ils étoient ornés, devoit ajouter un attrait de plus à leur perfection. A l'extrêmité de la cour, est une espece de voûte ou plafond, où se sont conservés les portraits de quelques rois Maures. Le *Cicerone* de l'Alhambra, ne manque pas de dire que c'est l'histoire du roi *Chico* ou le Petit, lorsqu'il fit emprisonner la reine accusée d'adultere : tout auprès on voit une croix peinte sur la muraille ; elle désigne la place où se célébra la premiere messe qui fut dite ou chantée dans le château de l'Alhambra, lorsque Ferdinand le conquit.

Cette magnifique cour est environnée de bassins de marbre blanc, qui forment une espece de cascade, ornée de jets d'eau ; mais son principal monument, & celui dont elle a

---

des antres. Les Arabes & les Sarrasins, répandus dans la campagne, vivoient sous des tentes : de là vient cette diversité de goût dans l'architecture de ces deux peuples ; les Goths firent des voûtes plates, les Arabes les terminerent en pointe, comme on le voit dans presque toutes les salles de l'*Alhambra*.

pris ſon nom, eſt une coupe d'albâtre de ſix pieds environ de diametre, ſoutenue par douze lions : elle eſt faite, dit-on, ſur le modele de la mer de bronze, que Salomon plaça dans ſon fameux temple. Celle-ci eſt d'une ſeule piece, ornée d'arabeſques & d'une inſcription; mais elle eſt bien peu ſoignée, & l'on regrette de voir un ſi bel ouvrage abandonné, pour ainſi dire, à l'ordure. L'inſcription eſt compoſée de vingt-quatre vers arabes.

» O toi qui examines ces lions fixés à leur » place, conſidere qu'il ne leur manque que » la vie pour être parfaits : & toi qui hérites » du royaume & de ce palais, reçois-les des » mains de la nobleſſe ſans employer la vio- » lence. Que Dieu te ſauve par l'œuvre nou- » velle que tu as faite pour m'embellir, & » que jamais ton ennemi ſe venge de toi : » que la louange la plus heureuſe vienne ſe » placer ſur les levres qui te bénifient, ô Ma- » homad notre roi : car ton ame eſt ornée » des vertus les plus aimables. A Dieu ne » plaiſe que ce verger charmant, image de » tes belles qualités, ait dans le monde un » pareil qui le ſurpaſſe ou l'égale; mais c'eſt » moi qui l'embellis, c'eſt l'eau claire qui » brille dans mon ſein, & qui bouillonne com- » me de l'argent fondu. La blancheur de la » pierre, & celle de l'eau qu'elle preſſe, n'ont » point d'égales. Examine bien cette coupe, » ſi tu veux diſtinguer l'eau qui fuit; car il » te paroîtra d'abord que l'une & l'autre » s'échappent, ou que l'une & l'autre reſtent » immobiles. Comme un captif de l'amour,

» dont le visage se baigne des larmes que lui » a causé l'envieux, ainsi l'eau paroît jalou- » se de la pierre qui la recele, & la coupe à son » tour paroît porter envie à cette eau limpide; » mais rien ne peut être comparé à celle qui » jaillit de mon sein, & s'élance en bouillon- » nant dans les airs, que la main généreuse de » Mahomad; il est plus libéral qu'un lion n'est » fort & vaillant. »

Les murailles de cette cour sont couvertes d'ouvrages moulés & de quelques inscriptions courtes, & souvent répétées, qu'on pourroit appeller les *Litanies du Mahométisme* (*), comme « il n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu: » j'espere en Dieu: louange à Dieu pour le » bien de la secte, &c. »

De la cour des Lions on entre dans trois salles: les principales sont celles qu'on nomme *Las dos Hermanas*, ou les deux sœurs, & celle dite salle des *Abencerrages*. La premiere est ainsi appellée, à cause de deux pieces de marbre blanc, longues de plus d'une toise, & larges à proportion, dont le sol est couvert. Le plafond est dans le même genre de travail, & l'on pourroit dire du même ordre d'architecture que les petites coupoles de la cour. Il se termine en pointe par degrés, & il est couvert d'un ouvrage

(*) Le nom de *Litanies* paroit convenir à certaines prieres des Arabes: l'un d'eux dit à haute voix, « il n'y a pas d'autre » Dieu que Dieu, » la troupe répond, « louange à Dieu. » Celui-là reprend, « il est grand, » & le repons est toujours, « louange à Dieu. » C'est ainsi qu'ils repassent tous les attributs de la divinité.

ſi délicat, qu'il a dû exercer la patience de l'ouvrier le plus intrépide; ſon effet eſt admirable. On lit ſur la bordure de la muraille, qui eſt vers le nord : « un regne durable, » l'eſtime & l'aide de Dieu à mon maître; il » n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu. »

A l'entrée de la ſalle eſt une inſcription aſſez poëtique :

« Le jardin qui eſt là te donne la vie. L'har» monie qui ſort de ſes halliers ſe joint au par» fum des fleurs pour enchanter l'ame. Et toi, » vaſe charmant qui l'embellis, tu ſeras com» paré à un roi paré de chaînes d'or & de » de couronnes. »

Cette inſcription fait l'éloge du jardin nommé *Lindaraxa*, où donnent les fenêtres de la ſalle; mais il a perdu ſes attraits par le peu de ſoin qu'on en a pris, il eſt encore orné de ſa jolie fontaine.

Dans deux cercles qui ſont à droite de l'entrée de cette même ſalle, on lit l'inſcription ſuivante, qui eſt pleine d'élégance, de goût & de poéſie.

« Je ſuis un verger de plaiſir, un compoſé » de tous les attraits; l'agrément & les graces » ont fait de moi leur dépôt. Il n'exiſte pas » d'ouvrage qui puiſſe me diſputer la beauté; » d'un ſeul regard on peut juger quelles ſont » mes délices. Un cœur repoſé ne peut trou» ver une fraîcheur plus douce que la mienne; » je renferme une alcove précieuſe, dont la » fin & les principes ſont purs. Le ſigne ſeul » des jumeaux peut donner l'idée de la par» faite ſymmétrie de mon travail; la lune du

„ firmament me donne auſſi un luſtre conſi-
„ dérable, & par lequel les belles dames ſont
„ de mon domaine. Si l'aſtre du jour s'arrê-
„ toit dans ſon cours, pour jouir de la vue
„ de mes charmes, il ne faudroit pas s'en
„ étonner. Simple appartement que je ſuis,
„ tout ce qui eſt beau peut recevoir de moi
„ de nouveaux attraits, & celui qui me con-
„ ſidere, peut le faire ſans fatigue; car je lui
„ offre un ſiege de volupté. Je ſuis auſſi orné de
„ piliers blancs & de grand prix, dont la
„ forme eſt ſvelte & délicate; l'ombre qu'ils
„ jettent peut ſe comparer à la lumiere, &
„ ils ſont couverts de marguerites ſans égales.
„ Celui qui m'édifia ne peut trouver ſon ſem-
„ blable; ſa magnificence & ſa gloire l'ont
„ élevé au deſſus de tous les hommes. Si le
„ ſoleil à ſon coucher étend ſur moi ſes rayons,
„ vous me verrez tout couvert de diamants,
„ dont l'éclat & la figure ne ſe trouve qu'en
„ moi. Mais ce qui rend mon ſéjour plus
„ délicieux encore, c'eſt le zele de la ſecte
„ qui reſpire dans mon ſein, & à cela ſe
„ réduiſent tous mes charmes. „

Entre les deux cercles, on lit: « la perfec-
„ tion & la beauté qui ſont en moi, émanent
„ de Mahomad, mon ſeigneur: il ſurpaſſe en
„ vertus les êtres qui ont diſparu & ceux qui
„ viennent. Des cinq étoiles, il y en a trois
„ qui peuvent lui céder le pas. Si l'air eſt
„ triſte, il peut obtenir de mon maître l'alé-
„ greſſe. Les aſtres du ciel ſe meurent d'amour
„ pour lui, & il peut leur communiquer la
„ bonne odeur des plantes & des vertus: ils

„ viendroient jusqu'à lui, s'ils ne craignoient
„ de suspendre leur emploi, qui est d'éclairer
„ l'horizon. Les pierres à ses ordres reçoivent
„ une base sublime ; par son influence, elles
„ s'embellissent d'un travail délicat ; & par sa
„ vertu, elles demeurent inébranlables. Le
„ marbre s'amollit à sa voix ; & la lumiere qu'il
„ laisse rejaillir de ses yeux, dissipe les téne-
„ bres. Où trouver un jardin plus aimable ?
„ il surpasse en verdure, en parfums tous ceux
„ qui existent, & sa fraîcheur se répand jus-
„ qu'au centre de ce palais. „

L'alcove de la même salle n'est point privée de son inscription.

" Tu surpasses en beauté les lits les plus
„ voluptueux ; tu as tant d'attraits qu'on pour-
„ roit t'en emprunter sans t'en faire perdre :
„ & la lune, lorsqu'elle pénetre jusqu'à toi,
„ connoît bien qu'elle n'a rien qui t'égale. „

Cette inscription est continuée sur la fenêtre qui est vis-à-vis, c'est la salle même qui parle.

" Je ne suis pas seule, je tiens à un verger
„ qui est pour moi un champ de lumiere. Il
„ me la communique avec tant de soin, que
„ jamais il ne permet à l'ombre de m'appro-
„ cher. Tout cet ouvrage admirable chante
„ la gloire de *Nazar*, qui a toujours fait des
„ amis au Prophete & à l'Alcoran. „

Les deux fenêtres qui sont à côté de la porte d'entrée ont aussi leurs morceaux de poésie. Celui de la plus grande est :

" La fraîcheur de l'air embaumé de par-
„ fums pénetre dans cette enceinte, & avec
„ la bonne odeur, elle est suivie de la santé.

„ Ce verger par ſes délices, annonce qu'il eſt
„ l'ouvrage d'un maître juſte, libéral & ma-
„ gnifique. „

On lit ſur la plus petite fenêtre. " Regarde
„ la beauté de ce verre, & conſidere comme
„ il colore & ſoumet la clarté; avec quelle
„ perfection il repréſente les figures & leurs
„ attraits. A le voir, on peut dire que la
„ lumiere & la couleur ne ſont qu'une même
„ choſe. „

Il y avoit, ſans doute, à cette fenêtre quelques verres peints qui n'exiſtent plus.

La ſalle des *Abencerrages* eſt ainſi nommée, à cauſe du ſupplice de cette famille. Les yeux du peuple voient encore dans la coupe d'albâtre, qui eſt au milieu de cette piece, les taches qu'y laiſſa le ſang de ces valeureux chevaliers; il ſe plaît même à les regarder comme des martyrs de l'envie. Quelques-uns prétendent qu'en mourant, ils ſe convertirent à la foi. J'ai bien conſidéré ce vaſe d'albâtre, & je n'y ai vu d'autres tâches que celles du temps. Cette ſalle eſt ſuperbe par la perfection de ſon dôme, & le fini des ornements dont elle eſt décorée.

Les inſcriptions qui couvrent les murailles, ne ſont que de courtes ſentences ou des éloges déja cités.

La porte fermée qu'on apperçoit dans cette ſalle, communique à l'habitation du curé de l'Alhambra; il eſt logé dans une eſpece de forteresſe, dont on raconte des prodiges auſſi fous que ſurprenants. (*)

(*) Des perſonnes de bonne foi, trois curés conſécutifs,

L'autre ſalle ſans nom connu, qui ſe trouve auſſi dans la cour des Lions, eſt aujourd'hui

---

qui ont occupé l'appartement qui tient à la ſalle des Abencerrages, racontent de cette maiſon des aventures incroyables. Le premier vit une foule d'apparitions : c'étoient des morts fort gais, qui, toutes les nuits, venoient ouvrir le bal dans ſa chambre, & qui cherchoient à lui jouer quelque bon tour.

Le ſecond, étant une nuit d'été couché ſur un matelas, au milieu de la chambre, à la maniere Eſpagnole, vit entrer une longue proceſſion de moines Franciſcains ; ils avoient, comme de raiſon, chacun un cierge, les ſpectres marchent rarement ſans lumiere : ils le ſaluerent poliment, & après s'être rangés en haie, autour de l'appartement, ils ſauterent l'un après l'autre le lit, à pieds joints, & cette noble cérémonie achevée, ils s'en allerent comme ils étoient venus.

On entend auſſi de temps en temps, dans la cour des Lions, un profond murmure, une confuſion de cris & de voix : ce ſont les Abencerrages qui reviennent, & ſe plaignent hautement du ſupplice injuſte qu'on leur fit ſouffrir.

Mais cette partie de l'Alhambra, n'eſt pas la ſeule qui ſoit enchantée. Il y a vers les remparts de ce château une tour fort grande, & de forme ronde, qu'on dit avoir long-temps ſervi de dépot aux tréſors des rois Maures : elle eſt, dit-on, diviſée en ſept étages, dont le dernier eſt bien avant ſous terre ; quelque tentative qu'on ait faite, on n'a jamais pu parvenir au deſſous de la quatrieme diviſion. Il ſort de la cinquieme un vent impétueux, qui repouſſe & renverſe quiconque ſe préſente pour y deſcendre ; on y entend le bruit des armes, on y voit même, lorſqu'on y voit bien, une compagnie de ſoldats Maures, toujours prêts à maſſacrer celui qui ſeroit aſſez hardi pour ſe jouer à eux. Ils ſont, comme on l'imagine, ſans que je le diſe, les gardes d'un tréſor immenſe qui eſt là ; & de peur d'être ſurpris, ils ſont aidés dans leur fonction par deux ou trois monſtres terribles, le plus redoutable eſt un cheval ſans tête ; pluſieurs perſonnes vivantes les ont vus, il exiſte même un ſoldat qui leur a parlé ; mais comme il leur avoua franchement qu'il ne ſe ſoucioit pas des tréſors, les monſtres le traiterent avec douceur, & lui dirent qu'il pouvoit tranquillement ſuivre ſon chemin.

Les habitants de l'Alhambra ne rêvent qu'or & argent ; dès qu'ils trouvent quelque vieux parchemin, avec des caracteres Arabes, ils croient avoir fait fortune.

entiérement négligée & remplie d'immondices ; elle ſervit environ trente ans d'égliſe après la conquête. On y voit une répétition des mêmes phraſes que j'ai ſi ſouvent citées ; mais l'eſpece d'abandon où elle eſt, a fait couvrir ſes murailles d'inſcriptions plus modernes, & qui n'ont ni l'eſprit, ni le ſel, ni la piété de celles des Arabes.

On entre dans la ſalle des bains par un corridor tortueux, ſombre & bien convenable à la fraîcheur & au myſtere qu'ils exigent. Les baſſins ſont de marbre blanc & placés ſous des voûtes de pierre percées de diſtance en diſtance de pluſieurs trous figurés en étoiles, fleurs ou croiſſants, & qui ne laiſſent pénétrer dans ce lieux voluptueux, qu'un jour délicat & adroitement ménagé. Cette ſalle eſt bien conſervée ; mais la propreté y eſt auſſi négligée que dans tout le reſte du palais. On y voit encore les étuves, des lits, ou du moins ce qui leur ſervoit de baſe, & des tribunes pour les muſiciens.

Le cabinet des bains eſt orné d'une inſcription fort triviale ; mais elle a trait à l'hiſtoire de Mahomet, & mérite d'avoir ici ſa place ; elle eſt répétée ſur les quatre murailles.

" Qui met ſa confiance en Dieu, aura une
„ bonne iſſue dans ſes projets ; il n'y a pas
„ de force & d'haleine dans les créatures,
„ qu'elles ne viennent de Dieu, le très-haut,
„ le grand, celui qui couvrit le juſte avec la
„ verdure. (*) „

(*) Pour entendre cette derniere expreſſion, il faut d'abord ſavoir, que le juſte par excellence, chez les Muſulmans,

De cette ſalle des bains, on paſſe dans une galerie qui conduit à la ſalle *des Nymphes*; elle eſt ainſi nommée de deux ſtatues de femmes grandes comme nature, ſculptées avec beaucoup d'art & de vérité; elles ſont de marbre blanc. L'eſpece de ſouterrain où elles ſont dépoſées, contient auſſi pluſieurs grandes urnes qui ſervoient autrefois aux rois Maures pour y dépoſer leurs tréſors. L'archevêque de Grenade a depuis peu interdit la vue de ces belles Nymphes, craignant, ſans doute, que leur perfection & leur nudité ne fuſſent dangereuſes, & il a même pris la clef du caveau où elles ſont renfermées. Les avis ſont partagés ſur l'artiſte qui les fit; les uns prétendent que c'eſt un reſte des Romains, mais

---

eſt Mahomet, & connoître enſuite un trait de ſa vie, tel qu'il eſt raconté par *Japhi Abu-Abrahim*, dans l'hiſtoire qu'il a donnée de ce prophete, en voici une traduction fidele.

« *Cottada* a dit, *Aburram* a dit, *Abu-Horreira* a dit: nous » l'avons vu de nos propres yeux, le favoriſé de Dieu; ſon » manger ordinaire étoit celui qui auroit ſuffi de reſte à » trois hommes, ſon boire de même, & Dieu le doua d'une » digeſtion prompte & facile, & il étoit obligé de donner » cours aux excréments de trois en trois heures, & il dit, » nous préſents, je vais ſatisfaire aux beſoins de l'humanité; » & il ne rencontroit point de lieu ſecret, parce qu'il étoit » dans un champ vaſte & uni: comme il cherchoit, il trouva » ſur ſes pas un arbre, & il lui dit, viens avec moi: l'arbre » à l'inſtant quitta ſa place & le ſuivit: il en rencontra bientôt » un ſecond, & lui dit de même, accompagne-moi, l'arbre » obéit, & ſe mit à la ſuite de l'autre: s'étant enfin arrêté, » les deux arbres joignirent leurs troncs & le couvrirent » de leur verdure, tandis qu'il ſatisfaiſoit à la nature; après » il renvoya les deux arbres à leur place, ils obéirent à » ſa voix, & allerent ſe remettre où ils étoient auparavant. »

le plus grand nombre ſoutient que c'eſt l'ouvrage d'un ſculpteur arabe. (*)

Avant que de ſortir de l'Alhambra, diſons un mot de quelques monuments qui ont été détruits, & dont la tradition & le zele des curieux ont conſervé la mémoire. Le couvent des Franciſcains que l'on voit auprès du palais de Charles-Quint, eſt conſtruit ſur des ruines mauriſques ; il fut bâti lorſque Philippe V & la reine Iſabelle Farneſe ſon épouſe vinrent à Grenade. Ces moines ſans reſpect pour de vieux marbres qui atteſtoient l'ancienne ma-

---

(*) Deux Anglois qui vinrent voir Grenade en 1775, écrivirent ſur le mur, tout auprès de la ſalle des nymphes, ſix vers, qui ne ſont pas bien bons, mais qui expriment l'enthouſiaſme que ce palais leur avoit inſpiré : malheur à leur religion, ſi dans ce moment on leur eût offert le turban.

O moſt indulgene prophet to mankind,
If ſuch on earth thy paradiſe we find,
What moſt in heaven thy promiſed raptures prove;
Where black ey'd houris breathe eternal love?
Thy faith, thy doctrine ſure were moſt divine,
Alſo much wather but a little wine.

His regum, heu! nimis infelicium, deliciis mœſtum vale dixerunt.

T. G. H. S. Angli.

Kal. jan. 1775. die pro capta urbe Granata triumphali.

Le ſens des vers Anglois, eſt à-peu-près celui-ci. « O le » plus indulgent des prophetes, pour l'eſpece humaine, ſi » nous trouvons ſur la terre un tel paradis qui t'appartienne, » quel ſera celui que tu promets à nos ardents tranſports dans » le ciel, où des houris aux yeux noirs reſpirent un éternel » amour : ta foi, ta doctrine ſont certainement divines, » quoique tu aies beaucoup prêché en faveur de l'eau, & » très-peu pour le vin. »

gnificence de leurs maîtres, les confondirent dans les vils matériaux qui transformerent un palais voluptueux en d'oiſives cellules. Parmi les inſcriptions qui furent enterrées ou mutilées, les deux ſuivantes méritent d'être conſervées.

" Dieu ſoit avec mon roi Abulgagegh & „ avec toi Juſeph mon roi, mon tuteur & „ mon maître : partage l'admiration & les „ éloges qu'inſpirent la beauté, les graces & „ le fini de mon ouvrage. Dans les temps „ paſſés, je ſervis de lieu de plaiſir à tes no- „ bles ancêtres ; ſerois-je moins agréable à tes „ yeux ? Ma réputation & mes charmes ſe ſont „ accrus, ils m'ont embelli par de nouvelles „ inventions. Tu as éloigné de moi la crainte, „ tu m'as fait un rempart qui me protege : ta „ gloire va toujours croiſſante, le temps grave „ d'une maniere plus profonde tes exploits ; „ on te nomme le grand triomphateur, les „ rois & les puiſſants cherchent à te com- „ plaire, chacun ſe met à l'abri de ta proſ- „ périté ; & moi, plus qu'eux tous, je ſouris „ aux projets que tu formes pour m'embellir, „ parce que je deviens un témoin de ta ma- „ gnificence. Ce fut toi, Juſeph, qui ſus m'em- „ bellir ; les tréſors de ton imagination ſe „ verſerent ſur moi, tu m'as rendu le but de „ tous les éloges. Ta clémence & ta bonté „ ſont ma gloire : de ma fontaine jaillit une „ eau pure & pleine de ſaveur, elle ſemble „ voler dans les airs, & ſon murmure eſt une „ douce & tendre mélodie ; ſa chûte eſt une „ humiliation pour toi, les frémiſſements que „ j'éprouve ſont des ſignes de reſpect ; ils te

„ marquent ma crainte, mais ce n'eſt pas pour
„ te fuir. Juſeph eſt mon appui, il eſt mon dé-
„ fenſeur : dans tout ce que je dis à ma gloire,
„ la raiſon me guide. Je plais à tous ceux
„ qui me voient, & ma vue leur ſert de
„ récompenſe. O génération de nobles, accor-
„ dez-moi votre admiration ! & vous, braves
„ & vaillants chevaliers, ne ſoyez pas moins
„ zélés à me vanter, tandis que vous me
„ fixez de vos regards. Que mon éloge ſoit
„ ſublime, puiſque tout ce que je renferme
„ eſt ſublime. O Juſeph, mon ſeigneur &
„ mon roi, image vivante du Prophete, tu as
„ accompli avec moi tes promeſſes, & tu m'as
„ montré toute ton affection. „

Voici la ſeconde.

“ Lieu de délices, je me plais avec les
„ lieux qui me reſſemblent ; ils exciteroient
„ mon envie, s'ils étoient auſſi parfaits que
„ moi. Regarde ce réſervoir qui m'em-
„ bellit, & tu y verras plus d'éclat que ſur
„ la feuille polie & rembrunie de l'acier. A ma
„ beauté ſe joignent les faveurs de Juſeph,
„ ſon affection répand autour de moi cet air
„ riant & pur que tu reſpires. Ce baſſin reſ-
„ ſemble à une jolie coupe finie par les mains
„ de l'art, & où la bouche de la beauté puiſe
„ la liqueur qui la rend fraiche & l'embellit ;
„ mais l'eau s'éleve en bondiſſant, elle ſe
„ répand en nappes ondoyantes ; les gouttes
„ brillantes ſe preſſent & cachent un cœur
„ myſtérieux qui renferme de ſecretes mer-
„ veilles : & toi, Juſeph, appurateur de la
„ ſecte & de la foi des croyants ; toi, le point

„ ſublime où tous les genres de gloire ſe con-
„ centrent ; toi qui vis comme le meilleur des
„ rois ; ſemblable au ſoleil couchant, qui ſe
„ précipite vers l'horizon, & depuis s'élance
„ vers l'hémiſphere avec des feux nouveaux,
„ ainſi ton nom qui alloit en déclinant, a
„ repris ſon éclat dans ce jardin ; toutes les
„ nations ſont venues admirer ma pompe,
„ elle durera juſqu'à l'éternité. O mon Juſeph !
„ ô mon maître, tu es la lime de la loi &
„ l'aſyle de ceux qui la pratiquent : tu es un
„ verger fertile, qui de ſes ſucs abondants
„ nourrit & donne la vie aux plantes & aux
„ fleurs. Tu es une touffe d'herbes aromates.
„ Tu fais jouir du bonheur & de la vie. „

Les Arabes ne manquoient jamais l'occaſion de faire l'éloge de l'eau ; preſque toutes les ſalles de l'Alhambra ont des baſſins & des caſcades, de ſorte que ce ſéjour, pendant l'été, devoit être délicieux. L'eau par ſa clarté & ſa pureté eſt toujours priſe dans l'Alcoran pour le ſymbole d'un cœur docile & ſincere ; auſſi eſt-il dit dans la Sura de la Vache : " je vous „ donnai un cœur, qui comme l'eau pût réflé-
„ chir ma révélation, & qui pût recevoir les
„ paroles de l'envoyé ; „ & c'eſt de cette comparaiſon du cœur avec l'eau, employée auſſi dans l'Ecriture Sainte, & par les Rabins, qu'eſt venue cette maniere de parler, qu'en buvant de l'eau dans un verre où une autre perſonne vient de boire, on connoît ſes ſecrets.

L'égliſe des Franciſcains fut autrefois une moſquée ; on le prouve par un marbre qui

étoit placé sur les murs de l'ancien couvent, & qui contenoit quelques lignes arabes.

" Dis, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; „ que ces paroles soient sur ta bouche comme „ dans ton cœur : Dieu, en ta faveur, & à la „ priere de son envoyé, abrégea le nombre,(*) „ ne le diminue point ; le pardon est à la „ place de la priere. „

On sort de l'Alhambra pour se rendre à *Generalife* par une porte très-basse, qui favorisa la fuite d'*Abdali*, lorsque *Ferdinand* s'empara de Grenade. *Generalife* signifie, dit-on, en Arabe, maison d'amour, de danses & de plaisir ; il fut construit par un prince qui s'appelloit *Omar*, & si affectionné pour la musique, qu'il se retira dans ce palais pour se livrer entiérement à son goût.

Generalife est la situation la plus agréable & la plus pittoresque qui soit aux environs de Grenade. Il est bâti sur une montagne très-élevée, & les eaux y jaillissent de toute part; elles s'échappent en torrents, & forment des cascades charmantes dans les cours, les jardins

(*) Dans la Sura, *voyage de nuit*, Mahomet raconte à ses sectateurs son ravissement dans le ciel, & il leur dit, que Dieu lui donna comme un précepte, pour les vrais croyants, de prier cent fois par jour; mais que lui, par le conseil de Moyse, fit à Dieu diverses représentations, pour lui faire diminuer ce nombre d'oraisons ; & enfin, Dieu voulut bien se réduire à quatre fois, dont les temps marqués sont, au lever de l'aurore, à midi, au coucher du soleil, & à minuit. A cela revient le mot de l'inscription, que puisque le nombre des prieres a été diminué, qu'on soit exact & fidele à celui qui est prescrit.

&

& les ſalles de cet antique palais. Ces jardins ſont en amphithéatre, & pluſieurs arbres reſpectables par leur vétuſté, y prêtent encore aux chrétiens l'ombrage qu'ils prodiguoient aux Maures autrefois. Je me ſuis aſſis au pied de deux cyprès, dont les rides, la blancheur & la hauteur atteſtent le nombre de ſiecles qu'ils ont vécu ; on les appelle encore les cyprès de la reine Sultane, & l'on prétend que ce fut auprès de ces arbres que le perfide Gomel accuſa la vertu de cette princeſſe, & celle des Abencerrages ; ils ont, dit-on, près de quatre cents ans. Je les admirois avec un ſentiment que ne font point éprouver des monuments de pierre, mais ici la vie reſpire. Generalife eſt un lieu privilégié de la nature. Ah ! ſi un compatriote de Stern & de Richardſon étoit le maître de ce palais, il n'y a pas de place imaginée par les faiſeurs de romans qui pût l'égaler. C'eſt le ſite qui m'a donné le plus de regret de le voir habité par des propriétaires inſenſibles. Je gémiſſois de voir les terraſſes ſuperbes & naturelles de ces jardins enchantés, pavées en compartiments, & ce lieu qui fut autrefois le centre de la volupté aſiatique, être réduit à de ſimples roſeaux, comme le recoin ſtérile d'un cloître de Capucins. L'air pur que l'on reſpire à Generalife, ſa ſtructure ſimple & mauriſque, la clarté & l'abondance des eaux me rappelloient ce temps où Grenade étoit une des plus belles villes du monde ; elle eſt aujourd'hui triſte & déſerte ; une défaite, d'autres mœurs, un autre gouvernement ont anéanti ſa gloire.

Entrons dans le palais, & voyons-en les reſtes : dans le corridor ou galerie couverte, qui conduit vers les appartements, eſt cette longue inſcription.

" Que Dieu ſoit mon aide contre le diable „ tentateur : Dieu eſt grand, ſage, puiſſant „ & juſticier. Il tourmentera ceux & celles „ qui multiplient Dieu, & mettent en lui la „ laideur ; il les jettera dans l'abyme, & „ là il les perpétuera. Croyez en Dieu & à „ ſon meſſager, il eſt envoyé pour que vous „ le louiez, & que vous l'honoriez jour & „ nuit. Chantez ſes louanges : à quiconque „ vous ſaluera, rendez le ſalut, & au nom de „ Dieu touchez votre barbe (*), & que ce „ ſoit avec affection ; & quiconque voudra „ troubler votre tranquillité, que la ſienne „ ſoit troublée, & quiconque ajoutera aux „ devoirs que Dieu lui preſcrit, recevra pour „ cela une grande récompenſe. „

Dans la premiere ſalle on voit deux inſcriptions ſur la fenêtre, à droite eſt celle-ci :

" Iſmaël eſt le majeur, le grand, le pri„ vilégié. Dieu lui fit une réputation & un „ établiſſement ; ſi tu contribues à ſa gran„ deur, tu ſeras honoré comme le ſont les rois

(*) La coutume de ſe toucher la barbe en ſaluant, eſt très ancienne parmi les Orientaux. *Joab*, général de David, lorſqu'il tua *Amaſa*, général d'Abſalon, s'approcha de lui, toucha ſa barbe de la main droite, diſant, Dieu te ſauve, mon frere, & de la gauche il lui paſſa ſon épée à travers le corps. Ce trait eſt ainſi rapporté au livre 2 des Rois, chap. 20.

„ qui ſont venus de lui : il donne la vie à ceux „ qui ont ſoif, il unit & maintient la ſecte. (*)

L'autre inſcription eſt plus élégante.

" La fenêtre qui eſt à l'entrée de cet heu„ reux palais, eſt deſtinée aux plaiſirs de la „ nobleſſe. La vue charmante qu'elle offre, „ réjouit les yeux & éleve l'ame : rendons „ graces à Dieu ; & cette fontaine que l'on „ découvre ſe plaît aux regards de ſon roi, „ & ſemble en être embellie. „

En quittant cette ſalle, on ſe trouve ſous des arceaux qui ſont élevés dans la cour nommée cour de l'Etang : ils ſont ornés d'une inſcription qui eſt une des meilleures en ce genre.

" Palais charmant, tu te préſentes avec „ beaucoup de majeſté ; ton éclat égale ta „ grandeur, & ta lumiere rejaillit ſur tout ce „ qui t'environne. Tu es digne de tous les „ éloges, car ta parure a quelque choſe de „ divin. Ton jardin eſt orné de fleurs qui „ repoſent ſur leurs tiges, & qui exhalent les „ plus doux parfums ; un air frais agite l'oranger „ & répand au loin l'odeur ſuave de ſes boutons. „ J'entends une muſique voluptueuſe ſe mêler „ au bruit des feuilles de tes boſquets. Tout „ eſt harmonieux, verd & fleuri autour de „ moi. *Abulgali*, le meilleur des rois, pro„ tecteur des croyants & de la loi, tu es l'objet „ de mon eſtime. Que Dieu te ſauve & con„ firme tes nobles eſpérances ; tu ſais ennoblir

(*) On connoît la ſoif que ſouffrit Iſmaël étant encore enfant ; les Arabes ſe croient être ſes deſcendants.

„ les moindres ouvrages. Cet appartement qui „ t'eſt dédié, eſt dans un tel degré de perfec- „ tion & de ſolidité, qu'il peut comparer ſa „ durée à celle de la ſecte même ; c'eſt un „ triomphe, un prodige de l'art. „

Les Maures avoient dans Grenade une univerſité, des académies. Il y avoit parmi eux de bons médecins, de fameux aſtrologues, de célebres botaniſtes, des mathématiciens, quelques bons peintres, d'habiles ſculpteurs ; mais la ſcience dans laquelle les Arabes firent les plus grands progrès, étoit la théologie, parce qu'elle n'exige que de l'imagination.

J'ai trop long-temps arrêté vos idées ſur les faſtes de l'Arabie, ſur ſon luxe & les délires louangeurs de quelques-uns de ſes poëtes ; un objet plus reſpectable réclame votre attention, venez parcourir avec moi les tombeaux des premiers martyrs de l'Eſpagne.

La route qui conduit au Mont-Sacré eſt délicieuſe ; on côtoie des montagnes très-élevées & couvertes de maiſons, de fontaines & de verdure ; quelques-uns de ces amas de terre, de plantes & de rochers ſont artiſtement creuſés, & ſervent de demeure & d'abri aux jardiniers qui les cultivent juſqu'à leur cime ; ce ſont, pour ainſi dire, des pyramides animées. Dans la vallée coule le *Darro*, & ſes bords ſont auſſi agréables que variés : je n'ai rien vu de plus enchanteur que cet enſemble.

Après avoir paſſé la voie Sacrée, où pluſieurs croix déſignent le Calvaire, on arrive par une pente aſſez eſcarpée vers un grand édifice : mais il faut reprendre les événements

de plus loin. Les aſtronomes, & entr'autres le fameux Jean Reggio Montano, avoient prédit que l'année 1588, ſeroit célebre pour le monde entier : ils diſoient que c'étoit l'année climactérique du monde ; elle ne ſe paſſa point ſans produire au grand jour une infinité de merveilles. On découvrit au firmament cinq aſtres nouveaux, le ſoleil s'obſcurcit dans un beau jour du mois de juin. On trouva les fameux obéliſques de Rome, & dans Grenade les fondements de la tour nommée *Turpiana*. *Don Juan Mendes de Salvatierra* étoit alors archevêque de cette ville. En faiſant creuſer dans ſes fondements, on apperçut une caiſſe de plomb, longue & quarrée, on la retira, on l'ouvrit ; elle étoit vernie en dedans & en dehors ; ſa couverture intérieure étoit une dentelle groſſiere. Cette eſpece de cercueil contenoit un os, un linge blanc de forme triangulaire, & un parchemin aſſez grand, rempli de caracteres appartenants à divers idiomes. La tour exiſtoit, dit-on, long-temps avant que les Romains vinſſent à Grenade ; car dans des monuments de la ſeconde année du regne de Néron, elle eſt nommée tour très-ancienne. Le nom de *Turpiana* ne fut connu que lorſqu'on trouva les lames de plomb du Mont-Sacré. On découvrit auſſi au petit village nommé *Peligros*, la ſtatue d'un ſoldat romain ſur ſa baſe, & cette baſe contenoit une longue inſcription, qui commençoit par ces mots : *Caio Antiſtio Turpioni*. Ce Turpion ayant fait réparer la tour, l'ayant défendue ou conquiſe, a très-bien pu lui donner ſon nom ; mais on ne doute pas que cet ouvrage,

par ſa forme & ſes matériaux, ne fût un reſte des Phéniciens.

Le parchemin ayant été examiné par les plus habiles antiquaires, fut déclaré monument très ancien, & n'être ni de peau de mouton, ni de brebis, ni de chevre, ni de mulet, ni d'aucune peau d'animal connu, dont on ſe ſerve à cet uſage. Il avoit en tête une croix formée de cinq petites croix; venoit après une relation en arabe, ſur laquelle le pape, ſous peine d'excommunication, a ordonné le plus rigoureux ſilence. La relation étoit ſuivie d'un quarré long, formé de pluſieurs quarrés, dans chacun deſquels étoit une lettre latine, le reſte étoit en caracteres grecs. Mais ce qu'il y a de plus ſingulier à cela, & qui vous étonnera comme moi, c'eſt qu'en réuniſſant les lettres latines, on trouve une prophétie ſur la fin du monde en eſpagnol auſſi pur qu'on puiſſe le parler aujourd'hui à la cour. Ce n'eſt pas tout, les caracteres grecs ont après eux des lettres arabes; mais ce qu'elles ſignifient eſt un myſtere qui ne peut être révélé. Vient enſuite la ſignature de ſaint Cecile, qui traduite en latin, eſt: *Cecilio Obiſpo de Garnata.* Saint Cecile & ſon frere ſaint Teſiphon, étoient, comme chacun ſait, Arabes de nation. Le premier, depuis ſa converſion, ſe nomma *Ceicelleyah*, qui veut dire prédicateur, & dont on a fait *Cecilius.* Le parchemin eſt terminé enfin par un réſumé du prêtre Patrice, que voici: " Le „ ſerviteur de Dieu, Cecile étant en Ibérie, „ & voyant approcher la fin de ſes jours, me „ dit en ſecret, qu'il étoit aſſuré de ſon

„ martyre ; mais comme il aimoit beaucoup
„ le tréſor de ſes reliques, il me le recom-
„ manda, & me pria de le cacher avec aſſez
„ de ſoin, pour qu'il ne tombât point au pou-
„ voir des infideles ; qu'il avoit beaucoup
„ travaillé & voyagé par mer & par terre pour
„ ſe le procurer, & que ce tréſor devoit reſter
„ caché juſqu'à ce qu'il plût à Dieu de le
„ manifeſter ; & moi pour faire le mieux, je
„ le cachai dans ce lieu où il repoſe, ayant
„ ſupplié Dieu d'en être le gardien ; & les
„ reliques qui ſont là dépoſées, ſont : une pro-
„ phétie de ſaint Jean l'évangéliſte ſur la
„ fin du monde ; la moitié du linge avec lequel
„ la Vierge Marie eſſuya les larmes de ſes
„ yeux à la Paſſion de ſon fils ; & un os de
„ ſaint Etienne, le premier martyr : rendons
„ graces à Dieu. „

L'os & le linge ſont dans la cathédrale de Grenade ; on les expoſe pendant certains jours de l'année à la vénération des fideles. Philippe II voulut voir toutes ces raretés ; Grenade lui députa un chanoine, & ce roi étant, par hazard tombé malade, ne négligea point une ſi belle occaſion de guérir ; il appliqua le linge ſur la partie affligée, & s'en étant bien trouvé, il en vola un petit morceau qu'il fit enchâſſer, & qu'il plaça parmi les reliques de l'Eſcurial.

Revenons au Mont-Sacré : trois hommes s'étoient rendus à cette montagne, dans l'intention de creuſer & de trouver un tréſor : après trois jours de fatigue, n'ayant rien découvert, ils étoient ſur le point d'abandonner

l'entrepriſe, lorſque le principal d'entr'eux étant allé faire ſon oraiſon dans l'égliſe de Notre Dame des Douleurs, entendit une voix intérieure qui lui diſoit : « Sébaſtien, ne t'en » va point, retourne à la montagne & con- » tinue de creuſer. » Il communiqua cette révélation à ſes aſſociés, qui animés d'un nouveau courage, allerent continuer leurs fouilles; & au bout de deux jours, ils trouverent une lame de plomb, longue de dix-huit pouces, large de deux, & couverte de caracteres, qui après avoir exercé la patience des antiquaires, furent enfin déchifrés de la maniere ſuivante :

« Corps brûlé de ſaint Meſiton ; il ſouffrit » le martyre ſous le regne de l'empereur » Néron. »

L'ouvrage fut continué, & de jour en jour on trouva trois lames du même métal, de la même grandeur, & du même caractere que la premiere. Ces lames faiſoient mention du martyre de ſaint Cecile, de ſaint Teſiphon ſon frere, &c.

On juge bien que l'Archevêque alors vint ſe méler de l'entrepriſe ; les corps des ſaints martyrs furent trouvés en maſſe calcinée, il n'y eut que le corps de ſaint Meſiton qui n'étoit qu'à demi-brûlé. On les fit enlever par des prêtres, & l'on aſſembla un concile provincial, où concoururent les plus habiles théologiens de l'Eſpagne, & pluſieurs évêques : il fut procédé à la qualification des reliques, qui furent déclarées véritables & dignes de vénération, par un jugement qui fut prononcé après la grand'meſſe, le 30 du mois d'avril de l'an 1600.

C'eſt ſur ce Mont-Sacré qu'exiſtent encore les maſſes des premiers diſciples de ſaint Jacques ; ils étoient ſept, & furent, dit-on, brûlés dans des grottes ou fours, qu'on appelle les Fours Sacrés, & dont on a fait des chapelles qui ont ôté à ces ſouterrains le peu de mérite qu'ils pouvoient avoir comme objets naturels, mais qui leur ont ajouté un luſtre plus ineſtimable, par les images de la Vierge & des ſaints qu'on a ſu y multiplier. Parmi les miracles ſecrets que Dieu s'eſt plu à exercer ſous ces voûtes, le plus grand, ſans doute, eſt l'apparition de la Vierge, entourée d'Anges & de Chérubins, comme on la peint le jour de ſon Aſſomption, & voici comment cela ſe fit.

L'archevêque Dom Pédro de Caſtro rêvoit, en diſant la meſſe, à quelle eſpece de moines il confieroit la garde de ces précieux dépôts. Sa meſſe dura trois heures, pendant leſquelles il vit la Vierge, qui lui dit qu'elle aimeroit mieux que ces fours ſerviſſent d'habitation à des chanoines. L'archevêque ne manqua pas d'y établir une eſpece de chapitre qui occupe un ſuperbe logement ; on a eu ſoin de mettre deux grilles à la grotte où la Vierge apparut, afin qu'aucun pied mortel ne foulât déſormais une terre ſi ſacrée ; les autres fours n'ont qu'une grille.

Lors de cette précieuſe découverte, on en fit une ſeconde non moins fameuſe ; ce furent pluſieurs manuſcrits arabes, gravés ſur des lames de plomb, & que recéloient des pierres creuſées & fermées par un ciment très-dur.

Pendant les excavations que l'on faiſoit dans les Fours Sacrés, une de ces pierres roula, ſe briſa & laiſſa voir un volume; de ſorte qu'on viſita ſoigneuſement tous les gros cailloux qui reſſembloient à celui-ci, & l'on trouva vingt & un manuſcrits, tous de figure ronde & compoſés de plus ou moins de feuilles de plomb très-minces. Ils ſont écrits en arabe, avec des caracteres ſalomoniques, excepté un dont on n'a pu connoître l'idiome, parce que les caracteres en ſont inconnus; mais l'on ſuppoſe qu'il eſt arabe auſſi, & qu'un jour il ſera liſible. Le plus grand de ces volumes n'a que ſept pouces de diametre. La bulle du pape Innocent XI ne permet pas d'en dire davantage; car il faut ſavoir que tous ces manuſcrits furent portés à Rome, & que ſa Sainteté défendit, ſous peine d'excommunication, à qui que ce fût; de parler de ce qui s'étoit paſſé dans les découvertes citées, juſqu'à ce qu'elle eût décidé ce qu'on en devoit dire. Mais comme cette déciſion n'a pas encore été prononcée, les chanoines ou prêtres du Sacré Mont, avec leſquels je me ſuis long-temps entretenu, ne font part de leurs conjectures qu'avec beaucoup de réſerve.

On ſera curieux, ſans doute, de connoître les titres de ces manuſcrits. Le premier eſt l'hiſtoire de l'établiſſement de l'égliſe; le ſecond traite de l'eſſence de Dieu, il eſt, dit-on, écrit par ſaint Teſiphon; le troiſieme eſt ſur l'ordination de Jacques, fils de l'apôtre Zébédée; le quatrieme eſt une apologie ou harangue, écrite par ce même Jacques; le

cinquieme eſt ſur la prédication des apôtres; le ſixieme traite des pleurs & du repentir de l'apôtre Pierre, vicaire. On m'excuſera ſi je m'exprime avec la ſimplicité du temps où les titres de ſaint & de pape n'étoient pas connus encore, & ſelon le titre que portent les manuſcrits dont je parle. Le ſeptieme eſt la vie, miracles & geſtes de notre Sauveur; le huitieme traite de la certification du glorieux évangile; le neuvieme, des récompenſes promiſes à ceux qui croient à la certification de l'évangile; le dixieme, des myſteres occultes: je ne connois pas de myſteres qui ne le ſoient. C'eſt le plus court des manuſcrits, il eſt rempli de ſceaux & d'eſpeces d'hiéroglyphes. Le onzieme conſerve la mémoire des grands myſteres que vit Jacob ou Jacques ſur le Mont-Sacré. Le douzieme eſt un ſoliloque de la ſainte Vierge, c'eſt une eſpece d'apocalypſe. Le treizieme eſt un livre de maximes ſur la loi & la bonne conduite, au moyen deſquelles on obtient ſécurité & don de paix. Le quatorzieme eſt l'hiſtoire du fameux ſceau de Salomon: voyez ce qu'en a écrit Kirker. Le quinzieme & le ſeizieme traitent de la divine providence. Le dix-ſeptieme eſt ſur la nature de l'ange & de ſon pouvoir. Le dix-huitieme a pour titre *de la maiſon du Paradis & de l'enfer*. Les dix-neuvieme & vingtieme contiennent la vie de l'apôtre Jacques. Le vingt & unieme eſt appellé *le muet*: on eſpere qu'un jour il parlera. Je voudrois pouvoir donner de plus longs détails ſur ces manuſcrits importants; mais la bulle ne me le permet pas. Tous ces manuſcrits

furent déclarés apocryphes, parce qu'on y retrouve pluſieurs expreſſions de l'Alcoran, comme celle-ci : « ſi une des pucelles qui ſont » dans le paradis crachoit une ſeule fois dans » la mer, la douceur de ſa ſalive ſuffiroit pour » en adoucir les eaux. » Pour procéder à l'examen de ces livres de plomb, on nomma les ſix hommes les plus fameux & les plus connus par leur ſavoir dans les langues orientales : ce furent les célebres *Athanaſe*, *Kirker*, & *Jean Jatino*, Jéſuites ; le Pere *Pectorano*, *Antoine de Aguila*, le Pere *Philippe Guadagnolo*, & l'illuſtre *Abraham Eccelenſe*, Maronite de nation. *Louis Maraccro* fut le fiſcal ou l'avocat général de ce conciliabule. Ils firent chacun à part une traduction, & après les avoir confrontées, ils en choiſirent une qu'ils ſignerent comme la plus fidele & la meilleure ; ce qui ſouffrit beaucoup de difficultés, parce qu'ils prétendoient tous à cette primauté. Enfin, le pape Innocent XI déclara que ſur le rapport des arbitres nommés, il condamnoit les vingt & un manuſcrits ; mais ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les reliques découvertes auprès de ces livres furent approuvées.

Il ne faut pas oublier de voir à Grenade l'égliſe de *Nueſtra Senora de las anguſtias*, ou Notre-Dame des douleurs. C'eſt une paroiſſe très-renommée, l'architecture de l'égliſe n'eſt pas des plus belles ; mais l'autel eſt admirable, & la chapelle de la Vierge renferme de grandes richeſſes ; les marbres précieux, l'or & l'argent y ſont prodigués. Le peuple porte à cette image de la Vierge une grande dévotion ; il eſt

perſuadé que c'eſt l'ouvrage des anges, & qu'ils la placerent de leurs propres mains dans cette chapelle.

Cette paroiſſe étoit autrefois un ſimple hermitage : il y a aux environs une jolie promenade ſur les bords du Genil, & l'on y voyoit, il y a quelques années, un vieux ormeau que la hache auroit dû reſpecter ; & ceux qui ordonnerent cette eſpece de meutre, étoient privés de ſentiment & d'amour pour l'antiquité ; car cet arbre vivoit encore & pouvoit ſervir de monument. Ce fut au pied de ſon tronc que ſe célébra la meſſe, le 2 de janvier de l'année 1492, jour de la priſe de Grenade.

Le champ des martyrs eſt ainſi appellé, parce que Ferdinand le Catholique qui y reçut les clefs de l'Alhambra, le dédia aux chrétiens morts pour la foi dans les *Maſmorras* ou ſouterrains dont cette place eſt remplie, & que je ne crois pas avoir été faits pour ſervir de cachots comme je l'ai déja obſervé. Les Carmes-Déchauſſés ſolliciterent une petite enceinte auprès de ce champ, pour y bâtir une chapelle ; ils en ont fait depuis un couvent conſidérable. On voit dans leur ſalle capitulaire un tableau fait dans le temps, qui repréſente le moment où ſe fit la capitulation du château de l'Alhambra, & où les clefs furent remiſes à Ferdinand : au bas eſt une inſcription qui rappelle ce fait.

Les religieux de ſaint Jérôme ont un ſuperbe couvent dans Grenade, fondé par Ferdinand Gonſalve, ſurnommé le Grand Capitaine ; on

lit ſur une des murailles de l'égliſe cette inſcription emphatique : *Gonzales Fernando à Corduba, magno Hiſpaniarum duci, Gallorum ac Turcarum terrori.* « A Gonzales Fernand de Cor-» doue, le Grand Capitaine de l'Eſpagne, la » terreur des François & des Turcs. » Il eſt enterré dans le chœur de l'égliſe, on voit ſur ſa tombe ſa ſtatue à genoux.

Les Chartreux ont auſſi une ſuperbe maiſon hors de la ville, dont les caves ſont fameuſes par le vin excellent & très-vieux qu'elles renferment.

Grenade ſe nommoit anciennement *Iliberia*; elle fut fondée, s'il faut en croire ceux qui le diſent, par une arriere petite-fille d'Hercule, nommée *Liberia*, fille d'Hiſpan, & femme d'Heſperus, prince Grec, & frere d'Atlante. D'autres, avec d'auſſi bonnes preuves, ſoutiennent qu'elle fut fondée par *Iberus*, petit-fils de *Tubal*, & qu'elle prit le nom de Grenade ou de *Garnata*, de *Nata*, fille de *Liberia*; ce mot étant compoſé de *Gar*, qui dans la langue de ce temps-là ſignifioit grotte, & de *Nata*, c'eſt-à-dire, la grotte de Nata, parce que cette princeſſe s'occupoit beaucoup d'aſtrologie & d'hiſtoire naturelle, & qu'elle ſe plaiſoit à la campagne. Il eſt ſûr qu'une telle *Nata* ou *Natayde* a exiſté dans les premiers temps de la fondation de Grenade, & qu'il y eut au même lieu où eſt aujourd'hui l'*Alhambra*, un temple dédié à *Nativa*. On fait dater la fondation de Grenade de 2808 ans avant Jeſus-Chriſt; on ſait que du temps des Romains, ce fut une colonie municipale.

Il existe une description latine de Grenade très-bien faite, & telle qu'elle étoit en 1560, par un marchand d'Anvers, *George Hofnahel*, qui voyageoit en Espagne; elle est imprimée dans l'ouvrage *civitates orbis terrarum*, à Cologne en 1576. On y voit une bonne carte de cette ville.

Route de Grenade à Cadix, en paſſant par Antequerra & Malaga.

EN quittant Grenade, on traverſe ſa fameuſe *Vega* ou campagne. C'eſt une plaine qui a huit lieues de large & vingt-ſept de circonférence; elle eſt entourée de hautes montagnes qui lui ſervent de rempart; elle eſt arroſée par le *Genil*, le *Darro*, le *Monachil*, le *Vagro*, le *Dilar*, & trente-ſix fontaines. Il y a peu de plaines dans le monde où il ſe ſoit verſé plus de ſang humain, ayant été pendant pluſieurs ſiecles le théatre où les Eſpagnols & les Maures ont combattu.

Il y a dans Grenade un proverbe qui dit, *à qui en Dios le qui ſo bien en Grenada, le Diò de comer* (*), & c'eſt avec raiſon ſi l'on conſidere la beauté de ſa campagne, la température de ſon climat & les ſites charmants que la nature lui a prodigués.

A deux petites lieues de Grenade, eſt la ville de *Santa Fé*, ou de Sainte-Foi, bâtie par les rois Ferdinand & Iſabelle. Tandis qu'ils aſſiégeoient Grenade, le feu ayant pris à leur camp, ils réſolurent d'en faire un qui n'eût pas à craindre le même accident, & qui fût plus durable. Ce nouveau camp eſt devenu une petite ville qui n'a que deux rues aſſez

(*) Le ſens de ce dicton eſt, *Dieu donne de quoi vivre dans Grenade à ceux qu'il aime bien.*

longues.

longues. Le chemin eſt fort agréable, bordé de grands arbres, & borné par des côteaux verds & riants.

Après une journée de route, on arrive à *Loxa*, ville aſſez grande, bâtie ſur le bord du *Genil*, & au pied d'une montagne; elle ſe préſente d'une maniere pittoreſque, & comme toutes les villes fondées par les Maures; elle eſt forte d'aſſiette & entourée de rochers inacceſſibles. On y voit les reſtes du château qui ſervoit à la défendre: il eſt devenu la demeure paiſible d'un hermite. Les Maures ne prévoyoient pas que la plupart de leurs palais & de leurs fortereſſes ſerviroient un jour de retraite à de pieux Cénobites: telle a été cependant la deſtinée des monuments qu'ils ont laiſſés: les châteaux de Morviedre, de ſaint Philippe, de Grenade, de Loxa, &c. ſont peuplés de moines & d'hermites.

Les environs de Loxa ſont très-fertiles; on y recueille d'excellents fruits; ſes montagnes ſont couvertes de pâturages & de beſtiaux.

En quittant Loxa, on traverſe le *Mont-Oroſpeda*; & dans le voiſinage d'*Archidona*, ville bâtie au ſein des rochers, ſur les frontieres de l'Andalouſie, on apperçoit *la Pena de los Enamorados*, c'eſt un rocher que deux amants ont rendu célebre.

Un chevalier François, jeune & de belle figure, fut fait priſonnier par les Maures dans le temps qu'ils régnoient encore à Grenade. Sa taille, ſa beauté, ſa politeſſe firent tant d'impreſſion ſur le roi Maure, qu'il lui donna la liberté, & qu'il le retint même quelque

temps auprès de ſa perſonne, pour le faire jouir des plaiſirs de ſa cour. Ce roi avoit une fille qui ne put voir le chevalier, ſans reſſentir pour lui le plus violent amour; il s'en apperçut, & les charmes de la jeune princeſſe avoient également agi ſur ſon cœur. Ils trouverent le moyen de ſe voir & de ſe dire pluſieurs fois combien ils s'aimoient; leur bonheur ne dura point, leur intelligence fut découverte, & craignant d'être la victime du roi Maure, ils réſolurent, dès la même nuit, de s'échapper pour aller s'unir parmi les chrétiens. Ils ſortirent en effet du palais; mais ils furent bientôt pourſuivis; n'ayant pas de temps à perdre, ils grimperent à un rocher extrêmement élevé; mais la troupe envoyée à leur pourſuite ne tarda pas de les envelopper: ne voyant plus alors aucune reſſource, ils s'unirent tendrement, & ſe tenant étroitement embraſſés, ils ſe précipiterent du haut de cette roche qui porte encore le nom de roche des amants.

Après avoir fait quatre lieues encore dans les montagnes, & par un chemin très-mauvais, on arrive à *Antequerra*, ville aſſez grande & fort ancienne, ſituée moitié dans une plaine & moitié ſur une montagne. Les rues y ſont grandes & les maiſons aſſez bien bâties.

Elle fut conſtruite par les Maures ſur les ruines de l'ancienne *Singilia*: la néceſſité où ils étoient de ſe fortifier contre les ennemis qui les environnoient, & de choiſir toujours des poſitions où l'art pût aiſément ſeconder la nature, leur fit bâtir à l'extrêmité de cette ville un château qu'ils rendirent le plus fort

qu'ils purent, par le moyen de pluſieurs tours & de barrieres de fer. On conſerve encore dans ce château pluſieurs armes antiques que les Maures y avoient ramaſſées ; on y voit des caſques, des cuiraſſes & des boucliers de fer artiſtement travaillés ; quelques-uns ſont couverts d'un triple cuir ; on y trouve des piques, des javelots, des arcs & des fleches dont le fer eſt très-aigu.

En ſuivant le chemin qui conduit au calvaire ; car chaque ville & chaque village ne manque pas d'avoir ſon calvaire, on a ſous les yeux un payſage ſuperbe, & qui feroit le plus grand effet ſur la toile. On apperçoit comme dans un abyme, pluſieurs caſcades naturelles qui ſe précipitent, & dont l'eau bondit ſur les rochers ; ſe trouvant enſuite réunies, elles forment une riviere qui ſerpente dans le vallon, elle eſt bordée de pluſieurs moulins. Plus loin ſe trouvent des grouppes de laveuſes, quelques arbres projetés ſur la croupe de la montagne les couvrent de leur ombre ; tous ces côteaux ſont couverts de bois & de verdure. A droite, ſur un côteau élevé, eſt un antique château ; on découvre dans le lointain une plaine immenſe, mais on ne la voit qu'à travers la gorge que forment ces montagnes, & comme dans une eſpece de brouillard. Enfin, pour achever le tableau & le rendre lugubre, derriere le vieux château eſt la voie Sacrée, que déſignent pluſieurs croix qui conduiſent au calvaire.

Dans la premiere égliſe où j'entrai, étant

à Antequerra, j'entendis de toute part le chant des oiſeaux. Je cherchois à découvrir l'habitation qu'ils avoient pu ſe faire dans ce lieu ſaint & fréquenté, lorſque j'apperçus pluſieurs cages ſuſpendues dans les diverſes chapelles où l'on force les ſerins & les alouettes à chanter les louanges du Seigneur.

L'égliſe principale de cette ville, n'a de remarquable qu'une figure très-mauvaiſe repréſentant Jeſus-Chriſt dans le jardin des olives : il ſeroit difficile de nombrer la quantité de cœurs, de bras, de pieds & de cuiſſes d'argent qui ſe trouvent ſuſpendus auprès de la ſtatue.

Antequerra eſt fameuſe par le long ſéjour qu'y a fait *Solano*, homme ſimple, droit & peu inſtruit, mais qui par les obſervations qu'il avoit faites ſur le pouls, étoit parvenu, non ſeulement à prédire les criſes des maladies, mais à déterminer l'eſpece de criſe, & l'heure à laquelle on devoit l'attendre.

Solano naquit l'an 1685 à Montilla, petite ville de l'Andalouſie, qui eſt à ſix lieues de Cordoue ; il étudia la médecine dans Grenade, d'où il paſſa à Illora pour ſe former à la pratique ; il s'y maria à l'âge de vingt-ſept ans. Sa réputation s'étant étendue juſqu'à Antequerra, il s'y fixa en qualité de médecin honoraire de la ville ; place qu'il a occupée juſqu'à ſa mort, arrivée le 31 mars 1738. Solano eut quinze enfans, dont ſept garçons ; il donna l'hiſtoire de ſes diverſes obſervations ſur le pouls, dans un volume *in-folio*, intitulé *Apollinis Lapis Lydos*, ou la pierre de

touche d'Apollon. Cet ouvrage reſta long-temps ignoré, même en Eſpagne, juſqu'à ce qu'étant tombé dans les mains de M. Nihell, médecin Anglois, qui vivoit à Cadix, il conçut une telle eſtime pour l'auteur, qu'il fit exprès pour le voir le voyage d'Antequerra ; il y paſſa deux mois auprès de Solano, lui voyant mettre en pratique le réſultat de ſes obſervations ; étonné, comme il le dit lui-même à la tête de l'analyſe angloiſe qu'il donna de l'ouvrage de ce médecin, de la juſteſſe de ſes pronoſtics & des cures admirables qu'il faiſoit tous les jours, par la ſeule connoiſſance qu'il avoit acquiſe du pouls. Il étoit venu à bout de connoître les criſes de toutes les maladies, l'heure où la criſe arriveroit, de quelle nature elle devoit être, & par quel organe elle ſe feroit. Solano étant encore éleve du docteur Gerard, avoit voulu faire part de ſes obſervations à ſon maître qui les avoit mépriſées ; mais en cachette, il déroboit aux malades les purgatifs ou les autres remedes qu'on leur ordonnoit, lorſqu'il prévoyoit que la criſe ſuffiroit ſeule pour les guérir, & que le remede pouvoit contredire la nature.

On peut lire tous ces faits dans l'ouvrage de M. Nihell, intitulé *Obſervations rares & nouvelles ſur le Pouls*, &c. & dans les lettres érudites de Feijoo, qui n'en ſont qu'une faſtidieuſe & longue répétition. L'ouvrage de Solano a fait époque en médecine ; il a ouvert la carriere aux fameuſes recherches de M. Bordeu, de MM. Cox & Flemings, & de M. Fouquet. Cependant quelques médecins doutent encore

de la méthode de Solano, & ne la croient pas infaillible ; l'importance du ſujet mérite bien que tous ceux qui ſe mêlent de l'art de guérir, prennent la peine de l'examiner.

Antequerra fut conquiſe ſur les Maures par l'infant Don Ferdinand, il employa à ce ſiege de la poudre à canon ou des tonnerres, comme diſent les anciens hiſtoriens. On prétend que les Maures à qui on avoit coupé toutes les eaux, creuſant une fontaine qu'il y avoit dans la ville, trouverent écrit ſur la premiere pierre qu'ils rencontrerent, *quando eſta piedra ſe quitara, entonces ſe ganara Antequerra de Chriſtianos*, c'eſt-à-dire, lorſqu'on découvrira cette pierre, Antequerra ſera conquiſe par les chrétiens. Il ne ſortit d'Antequerra, après la capitulation, que deux mille huit cents quinze perſonnes.

Dans les vaſtes plaines qui avoiſinent cette ville, du côté de l'Andalouſie, on a la douleur de ne pas voir un ſeul arbre planté. Le voyageur eſt obligé de faire pluſieurs lieues ſous un ciel brûlant, ſans trouver un abri.

A deux lieues de cette ville, eſt une fontaine dont les eaux guériſſent de pluſieurs maladies, mais ſur-tout de la gravelle : l'inſcription ſuivante qu'on y a découverte, prouve que ſa vertu étoit connue dans l'antiquité.

FONTI DIVINO ARAM
L. POSTVMIVS. STATVLIVS.
EX VOTO D. D. D.

Elle s'appelle aujourd'hui *la Fuente de la Piedra*, la Fontaine de la Pierre.

En quittant Antequerra, du côté du midi, on grimpe à des montagnes très-escarpées, & qui n'ont rien d'agréable à offrir à la vue que des précipices & des rochers stériles. Après avoir fait ainsi quatre lieues à dos de mulet, car il n'y a pas là de chemin pour les voitures, on parvient à une *Venta* ou auberge, dont les environs sont assez riants ; la route devient moins rude alors, moins montueuse, & la campagne est plus cultivée. On arrive enfin à la ville de Malaga, cachée par les montagnes qui dominent la côte.

Malaga est petite, mais très-ancienne. Les Phéniciens la bâtirent plusieurs siecles avant Jesus Christ, & la nommerent *Malacha*, à cause du grand débit qu'on y faisoit de poissons salés. Ptolomée & Pline la nomment *Malaca*, & ce dernier ajoute qu'elle appartenoit aux alliés des Romains, *Malaca cum fluvio fœderatorum*. Antonin dans son itinéraire décrit une route de *Castelon* à Malaca, & une autre de Malaca à *Gades* ou *Cadix*.

Strabon en parle comme d'une colonie de Carthaginois très-commerçante & fameuse par ses salaisons.

C'est aujourd'hui une jolie ville, bâtie au pied d'une haute montagne : son port est sûr ; son môle est superbe, soutenu d'un large & magnifique quai. Son commerce ne consiste guere maintenant que dans ses vins connus & estimés de toute l'Europe, les fruits de son terroir & les eaux-de-vie.

Elle est le siege d'un évêché fort ancien, suffragant de Grenade. Son premier évêque

connu eſt Patrice, qui l'an 300 aſſiſta au concile Illibéritain ; il eut des ſucceſſeurs juſqu'au temps où les Maures firent la conquête de Malaga. Ils la conſerverent juſqu'en 1487, qu'elle leur fut enlevée par Ferdinand V, qui ne put la prendre que par famine.

La cathédrale eſt vaſte, bien bâtie, & d'une forme élégante ; mais dans l'eſpece de dôme qui couronne le maître-autel, ſont placés les apôtres ſous des figures de fort mauvais goût, & des formes courtes & mal deſſinées ; la voûte eſt auſſi remplie d'ornements meſquins qui la déparent.

La façade qui eſt preſque toute de marbre bleu & ſanguin, ſeroit aſſez belle, ſi l'on ne l'avoit pas décorée d'un très-méchant bas-relief de marbre blanc, qui repréſente l'Anonciation, & de quelques Anges auſſi mauvais que les Apôtres du dôme.

Les habitants de Malaga ſont affables. Le conſul de France, M. Humbourg, long-temps employé dans les affaires étrangeres, y fait très-bien les honneurs de ſa place : il n'y a qu'une voix ſur ſon amenité, & le bon accueil qu'il fait à tous les étrangers qui paſſent à Malaga.

En quittant cette ville, on eſt obligé de reprendre le chemin d'*Antequerra*, & de traverſer enſuite les plaines immenſes & dépouillées dont j'ai déja parlé. Stern a bien raiſon de dire qu'un voyageur ne fait que faire d'une plaine ; mais elle eſt utile au laboureur. C'eſt-là qu'il recueille le prix de ſes fatigues, & à ce titre, elle devient bien intéreſſante aux yeux de l'homme ſenſible.

A quelques lieues d'Antequerra, on trouve *Roda*, petit village assez bien situé, & delà jusqu'à la Pedrera, bourg assez grand, les chemins sont beaux & unis, la campagne est superbe & bien cultivée jusqu'à *Ossuna*, & je n'ai jamais vu d'arbres avec autant de plaisir que les premiers que je rencontrai après avoir passé la Pedrera, tant la vue des plaines désertes d'Antequerra m'avoit attristé.

Ossuna appartient à un seigneur, & n'a pas le titre de ville; elle est cependant fort ancienne, grande & bien peuplée. Elle étoit forte, dit-on, autrefois, moins par ses remparts que par le privilege que la nature lui a donné, d'avoir dans son sein une fontaine qui fournit de l'eau à ses habitants, tandis que toute sa campagne en est privée à huit milles à la ronde. Lorique César l'assiégea, il fut obligé de faire venir ses provisions, & l'eau sur-tout, de fort loin. La même fontaine subsiste encore.

Philippe II érigea Ossuna en duché, en faveur de la maison des Girons, l'an 1562.

Il y a dans Ossuna plusieurs monasteres de religieux & un de religieuses fondés par les ducs d'Ossuna; un hôpital pour les pauvres & pour les enfants trouvés, & une université fondée en 1549 assez bien rentée, mais peu fameuse.

L'église majeure d'Ossuna n'a de beau que sa situation; c'est un antique édifice, plus large que long, bâti sans goût & sans proportion; mais sa position la fait ressembler à une forteresse construite pour défendre & soumettre la ville, & elle lui est en effet soumise. Cette

égliſe eſt environnée d'une belle terraſſe, d'où l'on voit la ville ſous ſes pieds, une vaſte étendue de campagne, des côteaux lointains & de riches pâturages.

D'*Oſſuna* à la *Puebla de Cazalla*, on ne voit que des plaines incultes & marécageuſes. On prend le chemin où l'on veut, il a plus d'une lieue de largeur. La ſituation de la *Puebla* eſt charmante ; c'eſt un gros bourg bâti ſur la cime d'un côteau verd & eſcarpé; dans le bas coule une riviere qui tombe d'une caſcade élevée. On reſpire tout autour l'air le plus ſain, mêlé à l'odeur des prairies.

En quittant la *Puebla*, le chemin eſt toujours uni, entrecoupé de plaines humides, & dont on ne voit pas le bout ; rien d'agréable, rien d'attachant. On a le malheur de ne pas appercevoir une ſeule chaumiere ; on ne peut repoſer ſa vue que ſur de la boue & des chardons juſqu'à *el Harrahal*, petite ville aſſez bien bâtie, où tandis que je dînois ſeul dans la cour de l'auberge, en face de la porte, à la maniere des Arabes, un homme en a jeté un autre par terre, dans la rue, d'un coup de couteau. La juſtice n'a pas manqué d'accourir quelques minutes après ; mais le meurtrier s'étoit déja réfugié dans le ſein de l'égliſe, & je ſuis parti pour ne pas ſervir de témoin dans une procédure inutile. J'ai traverſé le ſoir comme le matin, quatre lieues de terres incultes ; mais j'étois récréé par la vue des beſtiaux qui couvroient la campagne. Je ſuis arrivé de bonne heure à *Utrera*, bourg très-grand & fort peuplé. La route qui conduit à ſon calvaire eſt

charmante ; elle eſt ombragée d'un côté par une allée de grands arbres, plantes ſans ordre, & de l'autre embaumée par une muraille de fleurs & de verdure. J'ai paſſé là une heure, m'arrêtant de croix en croix, pour m'ennivrer mieux du parfum qui étoit répandu ſur la Voie Sacrée. J'ai été voir enſuite l'égliſe principale, connue ſous le nom de ſaint Jacques le Majeur ; elle eſt ſur une eſpece de côteau, environnée d'une terraſſe agréable par ſa poſition ; mais on l'a ornée d'objets bien ſiniſtres, de têtes de morts & d'inſcriptions fulminantes contre les pécheurs. En vérité, je ne ſais que penſer de tous ces cenſeurs atrabilaires ; la vie eſt un calice plein d'amertume, & ils craignent toujours qu'elle n'ait pas aſſez de fiel.

L'égliſe eſt ordinaire, très-ordinaire ; mais on y voit pluſieurs chapelles richement décorées, & entr'autres celle du *Santiſſimo Chriſto*, dont l'autel eſt tout d'argent, de ſorte qu'il y avoit devant cette chapelle beaucoup de fideles proſternés, tant un autel d'argent eſt fait pour inſpirer de la dévotion.

Il y a dans Utrera une place ſuperbe, d'un quarré régulier, environnée de belles maiſons, dont toutes les fenêtres ont de grands balcons de fer ; elle ſert aux courſes de taureaux.

D'*Utrera* juſques à *Las Cabeças*, mêmes plaines que la veille ; mais elles ſont beaucoup plus dangereuſes, ſur-tout ſi l'on voyage en hiver, par les profonds marais dont elles ſont couvertes. Sur le faux rapport d'un guide, j'ai été embourbé pendant trois heures, il a fallu décharger la voiture pour pouvoir la remettre

en bon chemin. Les hommes qui travailloient à la dégager, avoient de la boue juſqu'à micuiſſe ; comme le chemin n'eſt pas tracé, il arrive tous les jours qu'on donne dans un bourbier, ſans avoir le temps de s'en appercevoir.

Cabeças eſt un aſſez grand village, bâti ſur un côteau à l'entrée d'une chaîne de montagnes peu élevées. On y voit pluſieurs ruines qui atteſtent que c'étoit autrefois une grande ville. La deviſe de ce village eſt : *non ſe hace nada nel conſejo del rey ſenza Cabeças ;* il ne ſe fait rien dans le conſeil du roi ſans de bonnes têtes, mot qui n'eſt pas toujours vrai, & qui fait alluſion au nom que porte le village. Après en être ſorti, on trouve un chemin aſſez agréable tracé dans un bois ; mais l'on revient bientôt dans une triſte plaine, juſqu'à la *Venta de Alcantarilla*, auberge iſolée où il faut s'arrêter. Aux environs de cette Venta, eſt un petit hameau qui lui donne ſon nom, où les Romains avoient bâti un pont qui exiſte encore, pour paſſer les marais que forme le Guadalquivir, il ſe fermoit aux deux extrêmités. Les portes ſont ſurmontées de deux tours élevées ; il étoit, dit-on, orné de ſuperbes colones de jaſpe verd, qui ont été tranſportées à Séville pour décorer le maître-autel de la cathédrale.

A deux lieues de *Alcantarilla*, on perd de vue les marais immenſes qu'on a traverſés pendant toute cette route, & l'on voyage dans un pays fertile & bien cultivé juſqu'à *Xerès de la Frontera*, grande ville beaucoup plus longue que large, ſituée au bord du *Guadalete* ; on y

compte près de quinze mille habitants. Quelques-unes de ſes rues ſont tortueuſes & eſcarpées ; mais en général elle eſt bien bâtie. Les antiquaires ont prétendu que c'étoit l'ancienne *Aſta Regia* ; mais il eſt plus problable qu'elle a été conſtruite des ruines de cette ville.

La campagne de Xerès eſt extrêmement fertile, on connoît ſon vin blanc très-recherché en Europe, & dont il ſe fait un grand commerce dans les Indes. Son terroir eſt planté d'orangers, de citroniers & de tous les autres arbres à fruits. Il y a dans Xerès beaucoup de nobleſſe & de puiſſantes maiſons de commerce ; c'eſt auprès de cette ville que ſe donna la fameuſe bataille qui décida du ſort de l'Eſpagne, & que perdit Roderic, dernier roi de la race des Goths, en 712 ; elle fut ſi déciſive, qu'elle entraîna la ruine de cette nation, & que l'Eſpagne demeura pluſieurs ſiecles au pouvoir des vainqueurs.

A deux lieues de Xerès eſt le port de *Sainte Marie*, ſitué dans une plaine fort agréable, à l'embouchure du Guadalete.

La ville de Sainte Marie eſt grande, riche & peuplée ; elle n'a aucune eſpece de fortification. Ses rues ſont larges & ornées de belles maiſons ; on peut dire que c'eſt une des plus jolies villes de l'Eſpagne. Son égliſe principale eſt un bel édifice qui renferme pluſieurs ſtatues de bronze bien ſculptées. Ses environs ſont très-riants ; on y reſpire le parfum des orangers. La promenade ou l'*Alanceda* eſt plantée de pluſieurs allées impénétrables au ſoleil, & ornée de fontaines. Les eaux de Sainte Marie ſont excellentes ; c'eſt elle qui en fournit à la

ville de Cadix, dont l'eau ſaumache ne peut pas ſe boire. Sa proviſion ſe fait en bariques, & lorſque le vent du nord rend le trajet trop dangereux, Cadix eſt privée d'un des beſoins les plus eſſentiels à la vie.

Le port de Sainte Marie eſt ſitué vis-à-vis Cadix, & l'on voit de ſon môle très-diſtinctement cette ville & ſa baie, le trajet n'étant que de deux lieues; cependant il y périt ſouvent des bateaux, & les matelots ne manquent jamais, lorſqu'ils ſont à la barre, de prier les ames du Purgatoire d'intercéder pour eux, & la priere ne s'acheve pas ſans une quête.

Le môle de Sainte Marie eſt grand; c'eſt une magnifique terraſſe en bois de près de cent pas en quarré, projetée ſur la mer, & environnée d'une baluſtrade & de ſieges commodes. On deſcend dans le port par trois larges degrés, & c'eſt-là que l'on s'embarque pour Cadix après avoir été fouillé; on vous fouille encore à quelques cents pas en avançant dans la mer. Vous ne manquez pas d'être fouillé en arrivant à la baie, & l'on vous fouille pour la quatrieme fois à la porte de Cadix. Il n'y a pas au monde de pays plus étrange que l'Eſpagne, & ſur-tout Cadix, pour ce genre de vexation. Le gouvernement entretient une foule de mercenaires, ames viles, qui pour vingt ſous, laiſſeroient paſſer tous les contrebandiers de la terre; mais qui ſont très-exacts à vuider les poches d'un homme honnête; chaque ville d'Eſpagne met un impôt ſur ſa délicateſſe; en entrant & en ſortant, il doit une portion de ſa bourſe aux gardes de la douane, s'il ne

veut être vexé, fouillé & retardé. Ceux de Cadix ſont les plus inſolents qui exiſtent parmi cette troupe avide ; ils ont l'effronterie, ſi vous paſſez ſeulement la porte de la ville pour aller au môle, de vous demander pour boire, avec un ricanement & un ton qui ſignifient donnez, ſinon je vous fouille. Le gouvernement devroit bien avoir l'œil à ces tyrannies particulieres, & d'autant plus outrageantes, que c'eſt la craſſe de la nation qui les exerce.

DE CADIX.

CADIX ne fut pas moins fameuſe dans l'antiquité, qu'elle l'a été depuis, lorſqu'elle eſt devenue l'entrepôt général du commerce de l'Eſpagne dans les Indes. Son heureuſe poſition a dû la rendre chere de tous les temps aux peuples commerçants, malgré l'aridité de ſon ſol, malgré les vents brûlants & fréquents qui énervent, épuiſent ceux qui l'habitent, & dont l'influence produit quelquefois la fureur & le délire.

Les Phéniciens avoient à peine abordé en Eſpagne, qu'ils fonderent *Gadez*, nom qui ſignifie *enceinte*, ſur cette langue de terre environnée de mer, que les Grecs croyoient être l'extrêmité du monde du côté de l'occident.

Cette place devint très-puiſſante ſous l'empire des Romains. Ils l'embellirent; on y vit pluſieurs temples s'élever, & ſi l'on en croit les anciens, la religion y eut des dogmes plus ſublimes que dans le reſte du monde; on y voyoit des autels dédiés à l'annee, aux mois, à l'induſtrie, c'eſt la divinité des commerçants, à la vieilleſſe; & ce qu'il y a de plus ſurprenant dans un pays que l'amour du gain avoit fondé, on y trouvoit la ſtatue & le temple de la pauvreté. Le plus fameux étoit celui d'Hercule; les Phéniciens l'avoient bâti; ce fut là qu'il vainquit le triple Gerion. La grande antiquité de ſon temple donnoit lieu à des récits fabuleux: parmi les nombreuſes colonnes dont

dont il étoit décoré ; on en diſtinguoit deux en airain, ſur leſquelles étoient gravés des caracteres inconnus. Quelques auteurs ont prétendu que ces lettres myſtérieuſes déſignoient ſimplement ce que le temple avoit coûté. Ce fut dans ſon enceinte, ſelon les hiſtoriens romains, que Jules-Céſar trouva cette ſtatue d'Alexandre, qui inſpira à ſon ambition des plaintes ſi ameres. On ne faiſoit dans ce temple aucun ſacrifice d'animaux, on ſe contentoit d'y brûler de l'encens : & par une inſtitution peu galante, & une parité qu'on aura peine à concevoir, il étoit défendu d'y laiſſer entrer les femmes & les pourceaux. Le prêtre qui offroit le ſacrifice devoit être chaſte, avoir la tête raſée, les pieds nus & la robe retrouſſée. Quelques-uns prétendent qu'on ne voyoit dans ce temple aucune ſtatue, pas même celle du Dieu à qui il étoit dédié : par Hercule, ils avoient voulu déſigner la force & la toute-puiſſance de la divinité. (*)

La langue de terre ſur laquelle Cadix eſt ſituée, embraſſe une étendue de mer aſſez conſidérable, & par le moyen des deux pointes qu'elle forme, nommées *Los Puntales*, elle jouit d'une ſuperbe baie, ouvrage de la nature, qui a environ trois lieues de long ſur deux de large. Son entrée eſt d'une petite lieue ; ſelon le Pere Labat elle n'a que cinq

(*) *Sed nulla effigies ſimulacraque nota deorum,*
Majeſtate locum, & ſacra implevere timore.
Sil. Italicus.

cents toiſes. Les deux pointes paroiſſent faites exprès pour défendre la baie & recevoir les fortifications qu'on y a bâties. Le fort du côté de Cadix s'appelle du *Puntal*, celui du côté oppoſé ſe nomme de *Matagorda :* ils ſont tous les deux armés de gros canons de fonte.

La ville de Cadix occupe la partie ſeptentrionale de l'île ; elle eſt beaucoup plus grande & plus belle aujourd'hui qu'elle ne l'étoit lorſque le Pere Labat la vit, il la compare à Bayonne en grandeur ; mais ſa population ne peut pas entrer en comparaiſon avec cette derniere ville. Sa forme eſt à-peu-près quarrée, la nature & l'eau ont contribué à la fortifier, du côté du midi, la mer la rend inacceſſible à cauſe de la hauteur de ſes bords ; du côté de terre, la place eſt défendue par deux bons baſtions ; & au nord, par pluſieurs bancs de ſable & des écueils très-dangereux. La pointe qui avance vers l'Occident, & qui étoit nommée la fin du monde, eſt gardée par un fort nommé ſaint Sébaſtien, qui défend l'entrée du golfe. Du côté de l'Orient, le port eſt ſoutenu par le château de ſaint Philippe qui le met hors d'atteinte.

Les rues de Cadix ſont larges, droites & preſque toutes pavées à préſent d'une large pierre blanche & unie que l'on a ſoin de tailler, pour empêcher les pieds des chevaux & des mulets de gliſſer. Les maiſons ſont grandes, commodes, fraîches & bien diſtribuées, on ne peut nombrer les commerçants riches & puiſſants qui l'habitent, ou, pour mieux dire, toute la ville eſt commerçante.

Cadix a plusieurs places régulieres : la plus grande est celle de saint Antoine ; mais ce qui doit la rendre célebre est l'église de ce nom ; ce n'étoit autrefois qu'un simple hermitage. Pendant la peste de 1648, la statue de ce saint ayant pris la peine de quitter plusieurs fois sa niche pour aller en ville guérir les malades, on se ravisa, & par reconnoissance, on lui bâtit une belle église qui est devenue une des paroisses de la ville.

Les Franciscains ou Récolets s'établirent à Cadix l'an 1608 ; ils eurent d'abord une très-petite maison à la place de la Croix Verte, mais aujourd'hui ils ont donné leur nom à la rue qu'ils habitent. Leur agrandissement s'opéra par le moyen de la Vierge & d'un négociant François, nommé Pierre Isaac, qui forma une société avec la reine du ciel, dans laquelle ils gagnerent quatorze mille ducats. Isaac eut soin de porter aux Franciscains la portion de la Vierge, & il donna la sienne pour avoir le plaisir d'être enterré dans l'église de ces bons Peres, qui eurent ainsi toute la somme.

Presque tous les moines connus ont des maisons ou des couvents dans Cadix, & l'on imagine bien qu'il n'y manque pas aussi de monasteres de religieuses. Colmenar en fait un très-long détail, qui ne laissera rien à desirer à ceux qui pourront être curieux de cet objet.

Toutes les nations concourent à peupler Cadix : parmi elles, la plus considérable est la Françoise, après elle la Flamande, ensuite l'Italienne, l'Angloise, la Hollandoise & l'Allemande.

L'enceinte de *Campo Santo*, qui étoit déserte en 1706, lorsque le Pere Labat étoit à Cadix, est bâtie aujourd'hui ; cette ville s'est accrue de plus d'un tiers depuis cette époque. Ce ne sont plus ces rues qu'il décrit pleines de boue, étroites & tortueuses ; Cadix est une belle ville, aussi bien percée que bien bâtie ; la *Calle Ancha* ou rue large, la *Calle Nueva* ou rue neuve, celle de saint François, sont de fort belles rues.

La maniere de construire les maisons & de les distribuer est particuliere à Cadix, & ressemble très-peu à celle du reste de l'Espagne ; elles ont presque toutes une cour quarrée ou parvis pavé de carreaux de marbre bleu & blanc, autour duquel regnent plusieurs galeries en balustrades de fer, qui forment les divers étages, & qui conduisent aux appartements. On a soin pendant les grandes chaleurs de tendre vers le haut de cette cour une large toile, qui donne l'ombre & la fraîcheur dans les diverses pieces de la maison. Plusieurs appartements n'ont pas de fenêtre, & ne prennent jour que par la porte qui ouvre sur ces galeries. Souvent l'escalier est de marbre blanc, & forme sur la cour un double perron. La premiere galerie est soutenue par des colonnes de bois, de pierre ou de marbre, suivant les facultés du maître. Les salles de compagnie sont ordinairement très-vastes, mais rarement sont-elles tapissées ; elles ont simplement tout autour une bande d'étoffe qui ne s'éleve guere qu'à la hauteur des chaises, tabourets ou fauteils qui décorent l'appartement ; le reste des

murailles eſt d'un blanc de neige, orné par intervalles de tableaux de ſaints & de quelques petits miroirs.

L'eau de Cadix, comme je l'ai déja obſervé, eſt déteſtable à boire : quelques maiſons ont des citernes ; mais les maîtres ont grand ſoin de les tenir fermées : ceux qui ont des puits les tiennent auſſi ſous la clef, quoique l'eau en ſoit fade & dégoûtante. La bonne eau à boire vient du port ſainte Marie, & c'eſt un objet de dépenſe ; pour la conſerver pure & fraîche, on la verſe dans de grandes urnes d'argile, qui la rendent preſque auſſi froide que la glace, & qui ſeroient très-précieuſes, ſi l'eau ne s'échappoit par tous les pores du vaſe.

On bâtit à Cadix, depuis plus de ſoixante ans, une cathédrale qu'on vouloit rendre la plus belle de l'Eſpagne : tout l'intérieur eſt en marbre ; mais le travail en eſt ſi lourd qu'on en eſt, pour ainſi dire, affaiſſé. Le roi a établi, en faveur de cette égliſe, une eſpece d'impôt ſur tous les navires qui reviennent des Indes, & c'eſt pour le percevoir plus long-temps que l'on travaille avec tant de lenteur à la finir.

Les environs de Cadix ſont ſecs, ſteriles, couverts du ſable que la mer y jette ſans ceſſe, cependant l'induſtrie & l'or des commerçants étoient venus à bout d'y former quelques jardins agréables, & d'y élever pluſieurs maiſons de campagne ; mais depuis quelques années le gouvernement les a fait abattre, ſous le prétexte qu'elles pouvoient favoriſer la contrebande, de ſorte que pour jouir de la campagne, il faut aller à pluſieurs lieues de Cadix.

Cette ville a toujours été extrêmement peuplée : dans le dénombrement qui en fut fait ſous Auguſte, on y trouva cinq cents chevaliers, & les autres citoyens à proportion, ce qui ne ſe voyoit nulle part hors de Rome. On y compte aujourd'hui plus de ſoixante mille habitants. Les richeſſes y avoient introduit beaucoup de luxe, & c'eſt encore la ville d'Eſpagne qui en a le plus. Les filles de Cadix étoient recherchées dans les fêtes publiques & les orgies particulieres, tant pour leur habileté à toucher divers inſtruments, que pour leur talent pour la danſe, & leur humeur pleine d'enjouement. Elles ſont encore aujourd'hui très-ſéduiſantes; elles ſavent varier avec autant de délicateſſe que de laſciveté, les attitudes voluptueuſes, & quelquefois cyniques des danſes du pays; il en eſt même qui ne peuvent être exécutées dans les aſſemblées jalouſes d'unir la décence au plaiſir. Mais on ne peut concevoir leur légéreté, & ſur-tout la molleſſe & la flexibilité de leurs mouvements.

Je me flatte qu'on lira avec plaiſir la deſcription auſſi élégante qu'expreſſive, que nous a laiſſé le fameux doyen *Marti*, de la danſe de Cadix, qui eſt vulgairement nommée le Fandango. Je mets ſa lettre en original ; ce que j'ai dit de la ſoupleſſe des Andalouſes ſuffit pour en donner une idée aux perſonnes qui n'entendent par le latin (*). D'ailleurs M.

(*) I nunc, & veterum morum licentiam accuſa, noſtrorum verecundiam lauda. Noſti ſaltationem illam Gaditanam,

Barreti & quelques autres voygeurs ont fait ſuffiſamment connoître les danſes de l'Eſpagne.

Les Eſpagnols naiſſent avec l'oreille très-juſte & très-délicate, ils ſont tous affectionnés à la muſique. Le genre de la leur eſt pathétique & plein d'expreſſion, leurs bals ſont toujours très-gais, & s'arrangent à peu de frais : la voix, la guitare, le cliquetis des caſtagnetes & les coups de talons, tour à tour ménagés & rapides, avec leſquels les danſeurs marquent les pas & la meſure, font un accord

---

obſcœnitate ſuâ per omne ævum famoſam, atqui hodie ipſâmet per omnia hujus urbis compita, per omnia cubicula, cum incredibili adſtantium plauſu, ſaltari videas : nec inter Æthiopas tantùm & obſcuros homines, ſed inter honeſtiſſimas feminas, ac nobili loco natas. Saltationis modus hoc ritu peragitur. Saltant vir & femina, vel bini, vel plures. Corpora ad muſicos modos per omnia libidinum irritamenta verſantur, membrorum in ea molliſſimi flexus, clunium motationes, micationes femorum ſalacium, inſultuum imagines, omnia denique turgentis laſciviæ ſolertiſſimo ſtudio expreſſa ſimulacra. Videas cevere virum, & cum quodam gannitu criſſare feminam, eo lepore ac venuſtate, ut ineptæ profecto ac ruſticæ tibi viderentur tremulæ nates Photidos Appulejanæ : denique talem peragunt ſaltationem, qualem veriſimile eſt ſuum Herculem cum Omphale ſaltaſſe. Intereà omnia conſtrepunt cachinnis & ronchis. Quin ſpectatores ipſi, ſatyricæ atellanæque *Orxeſeos* furore correpti, in ipſo ſimulatæ libidinis campo, leni quodam geſtu nutnque velitantur, ac fluctuant. En Gaditanas delicias, præ quibus, Phrygiam illam *Xordaxa*, quid aliud exiſtimabis præter meras nugas ? Quod ad urbem ſpectat, habes, me hercule, emporium utriuſque orbis commercio & opibus florentiſſimum, ingenio loci, ſituque peropportunum. Nihil ne (dices) de Letheo flumine ? de Elyſiis ? Illud quidem trajeci, nec tui oblitus ſum. In his verſor, nec ideo me beatum judico, niſi te denuo amplectar, cujus deſiderio contubeſco. Vale iterum atque iterum. Ex Herculis ſtelis, & extremo mundo, Gadibus xvj Kal. februarii 1712.

charmant, qui tranſporte quelquefois le ſpectateur, & lui fait jeter des cris, comme l'obſerve le doyen Marti, qu'on croiroit être de fureur, mais qui ne ſont que l'expreſſion du plaiſir qu'il éprouve. Peu d'étrangers peuvent chanter leurs ſeguedilles, dont le chant paroit d'abord monotone & ſans inflexion, mais dont le ſel & le goût que les Eſpagnols ſavent y mettre, eſt inimitable.

Tel eſt le ſort de l'homme qui voyage : il quitte la cabane où il a partagé le pain bis & le lait d'un paiſible laboureur, pour ſe tranſporter devant une ſuperbe colonnade ; il traverſe une prairie riante & ſolitaire, pour grimper à la cime des montagnes, ou ſe précipiter dans les abymes des vallées. Ainſi l'eſprit encore ému des attitudes voluptueuſes de la danſe Cadicienne, je dois prendre part à tous les ſoucis du commerce, ſuivre la flotte & les galions ; voir arracher de la mine le métal précieux & funeſte qui fournit une valeur, un ſigne à tous les beſoins, à tous les plaiſirs, & je ſuis rappellé malgré moi au ton ſimple qui convient à la matiere ſérieuſe dont je traite.

Il a paru ſur le commerce des Indes une multitude d'ouvrages. Celui de M. l'abbé Raynal ne laiſſe rien à deſirer pour la clarté, la méthode, le ſtyle, les vues politiques & l'intérêt des diverſes puiſſances qui ont formé des établiſſements dans le nouveau monde : preſque tout ce qu'il dit de l'Eſpagne eſt auſſi vrai que judicieux. Si le gouvernement a proſcrit ſon livre, en ce qu'il paroît attaquer des objets

très-reſpectés en Eſpagne, il n'en a pas moins adopté quelques-uns des grands principes de l'auteur. La liberté du commerce ſur laquelle M. l'abbé Raynal inſiſte ſur-tout, comme abſolument néceſſaire pour favoriſer l'induſtrie en Eſpagne, a été enfin décidée par un nouveau Réglement ſur le commerce des Indes, du mois de février de l'année 1778. La prohibition de la ſortie des ſoies, les faveurs de tout genre accordées aux manufactures; leur multiplication dans les divers articles qui ſe conſomment dans la métropole & les Indes, avoient précédé ce Réglement. Il a été ſuivi de la prohibition d'une foule d'objets en laine, fil & ſoierie provenant de l'étranger.

Il s'agit à préſent d'examiner ſi M. l'abbé Raynal a eu raiſon de conſeiller à l'Eſpagne de rendre libre le commerce des Indes, ſi le miniſtere Eſpagnol a eu raiſon d'adopter ce ſyſtême; & en quoi il peut nuire au commerce des nations étrangeres ou le favoriſer? Pour mieux entrer dans les détails que l'examen de ces diverſes queſtions exige, je reprendrai mon objet de plus loin.

L'Eſpagne commerçoit avec ſes colonies par le moyen de la flotte & des galions qui partoient de Cadix tous les trois ans; la premiere pour le Mexique, & les galions pour Carthagene, d'où l'on ſe rendoit à *Porto-Bello*, entrepôt des deux Amériques.

Pendant la guerre de 1740, les galions craignant d'être ſurpris par les Anglois, reſterent à Carthagene; & depuis cette époque l'uſage en avoit ceſſé, les Eſpagnols ſe ſervirent

à leur place de vaiſſeaux nommés *de regiſtre*, qui ne partoient pas, comme les galions, à des termes fixes, mais qui pour mettre à la voile, avoient beſoin d'une permiſſion expreſſe du gouvernement, & étoient ſoumis à beaucoup d'entraves; cependant l'uſage de ces vaiſſeaux produiſit en peu de temps un bien ſenſible. Les Indes qui ne voyoient auparavant des vaiſſeaux Eſpagnols, qu'à des époques marquées & aſſez éloignées l'une de l'autre, avoient le temps d'oublier la métropole; elles ne s'accoutumoient que lentement à ſes goûts, à ſes mœurs & à ſes uſages. La fréquence des expéditions, qui fut le réſultat du nouveau ſyſtême, ouvrit une correſpondance ſuivie entre l'Eſpagne & ſes colonies; elle leur fit aimer & connoître tous les beſoins que l'Europe peut contenter, & le ſuccès avoit ſurpaſſé les eſpérances des commerçants Eſpagnols, lorſque le nouveau Réglement a paru. Il a peu ſatisfait les habitants de Cadix; mais il paroiſſoit attendu avec impatience du reſte de la nation. Il rend le commerce des Indes libre, en y comprenant, outre les îles ſous le vent, *Campecho*, *Sainte-Marthe* & *Rio del Hacha*. Il n'y a d'excepté de cette liberté qu'une partie de la côte de Terre-Ferme & le Mexique: *Malaga*, *Carthagene*, *Alicante*, *Barcelone*, *Bilbao*, le *Ferrol* & la *Corogne* peuvent librement expédier en droiture leurs marchandiſes ou leurs fruits dans les Indes. Il reſte à ſavoir ſi ces diverſes villes pourront faire uſage de cette liberté; ſi elles ont des maiſons aſſez puiſſantes pour entreprendre des chargements

auſſi conſidérables; l'expérience a déja prouvé le contraire. Le chargement d'un navire pour les Indes, propoſé dans Alicante depuis ſix mois, n'a pas encore pu être rempli. Mais ſuppoſons-nous en temps de paix, établiſſons dans les divers ports de l'Eſpagne des commerçants riches, & auxquels le commerce des Indes ſoit connu, quels ſeront les réſultats du nouveau Réglement?

Cadix par ſa poſition ne peut pas recevoir plus d'étendue; le petit eſpace qu'elle occupe au ſein des mers eſt extrêmement peuplé, & ne peut pas l'être davantage, de ſorte que l'amour du gain engagera tel particulier qui vit au ſein des terres à envoyer ſes fonds dans cette ville; mais il ne peut pas y tranſporter ſa perſonne & ſa famille, parce que le terrein eſt circonſcrit. Ses fonds ſeront ainſi doublement utiles, en ce qu'ils fourniront une reſſource de plus au commerce, & qu'ils reviendront enſuite enrichir le pays qu'il habitera. Tel étoit un des grands avantages de la poſition de Cadix, & du privilege qu'elle avoit ſeule de faire le commerce des Indes. L'Eſpagne médiocrement peuplée, en raiſon de ſon étendue, devoit-elle donner un nouvel appât à l'avidité? Devoit-elle augmenter les reſſources des ports de mer déja trop grandes, & qui ſe multiplient toujours aux dépens des campagnes, parce que le commerce paroît offrir des gains plus journaliers, plus ſûrs & plus multipliés que ceux qu'on obtient par l'agriculture? La facilité de ſe tranſporter dans les divers ports qui jouiſſent à préſent de la

liberté du commerce des Indes, ne peut-elle pas nuire à la population du centre du royaume ? Premiere objection contre le nouveau Réglement.

Les diverſes ſpéculations qui ſe faiſoient à Cadix pour les Indes, étoient à-peu-près connues ; les intéreſſés à ce commerce ſavoient varier, multiplier ou borner leurs demandes, en raiſon de la conſommation ou des ſpéculations qui avoient été faites ſur la place ; il arrivoit cependant, malgré cette connoiſſance due à une longue pratique, que tel article ſur lequel on avoit trop ſpéculé, abondoit & perdoit dans les Indes, tandis que tel autre manquoit abſolument. Cet inconvénient n'eſt-il pas beaucoup plus à craindre aujourd'hui que le genre des ſpéculations ſera moins connu, puiſqu'elles ſe feront dans des ports très-diſtants les uns des autres ? Le ſort des commerçants ne ſera-t-il pas plus précaire qu'il ne l'étoit ? Seconde objection contre le nouveau Réglement.

Les commerçants étrangers, attirés de toutes les parties de l'Europe, ſe trouvoient en foule à Cadix ; la néceſſité de placer les articles qui leur étoient communs & qu'ils venoient propoſer à l'Eſpagne, établiſſoit une concurrence & un rabais qui tournoient à ſon profit. Aujourd'hui ces mêmes commerçants ſe trouveront répandus ſur les deux côtes, & les manufactures étrangeres reprendront l'eſpece de faveur que cette concurrence leur faiſoit perdre. Troiſieme objection contre le nouveau Réglement.

Cadix étoit le centre vers lequel toutes les fortunes du royaume ſe dirigeoient : le commerce y trouvoit des reſſources inépuiſables ; la quantité de vaiſſeaux qui alloient aux Indes, & la faculté de pouvoir diviſer les riſques, en diſtribuant ſa fortune ſur pluſieurs navires, encourageoient le négociant. Aura-t-il le même eſpoir dans de petites villes qui pourront à peine expédier deux vaiſſeaux par an ? & oſera-t-il d'un ſeul coup riſquer toute ſa fortune ? Quatrieme objection contre le nouveau Réglement.

Mais examinons ce Réglement plus en détail. Ce qu'il offre de vraiment important, c'eſt d'avoir aboli toutes les formes gênantes & diſpendieuſes auxquelles le commerce des Indes étoit ſoumis.

Les vaiſſeaux pour le ſud, de deux cents vingt-cinq piaſtres qu'ils payoient autrefois par tonneau, ont été réduits à cent vingt-cinq, & ceux pour Buenos-Ayres à quatre-vingts piaſtres ſeulement. Outre ce droit exorbitant, les marchandiſes payoient encore cinq réaux & demi de plate, un peu plus de cinquante ſous de notre monnoie par palme cubique ; cet impôt nommé *de Palmeo* eſt aboli par le nouveau Réglement. Il faiſoit monter chaque tonneau à environ cent quinze piaſtres de plus ; ces deux impoſitions réunies à une foule d'autres moins onéreuſes, mais multipliées en raiſon de leur modicité, obligeoient l'armateur à s'en dédommager ſur le prix du fret. Celui pour le Pérou étoit monté à cinq cents piaſtres, environ deux mille livres par tonneau, & à trois cents pour

Buenos-Ayres. Le nouveau Réglement n'astreint ceux qui feront le commerce des Indes qu'au simple droit de trois pour cent pour le transport, & autant pour le retour, sur les marchandises ou fruits provenant de l'Espagne, & de sept pour cent pour toutes celles qui auront été exportées de l'étranger dans ce royaume, avec leur destination pour les Indes.

Son but principal est de détruire la contrebande énorme qui se fait dans les colonies, par le bon marché qu'il établit en diminuant le fret & les droits. Mais le gouvernement Espagnol atteindra-t-il à son but? Il est permis d'en douter, au moins pour les marchandises étrangeres. L'appât qu'offre l'espérance de frauder un droit de quatorze pour cent, ne fera-t-il pas toujours courir les risques lucratifs du commerce interlope? D'ailleurs, la dépendance des colonies n'étoit-elle pas beaucoup plus assurée, par le privilege exclusif qu'avoit la ville de Cadix, de les approvisionner? Ces droits exorbitants qui étoient imposés sur les superfluités de l'Europe, n'étoient-ils pas un moyen sûr, après en avoir inspiré le besoin aux colons, d'arrêter le progrès trop considérable des fortunes, de répandre l'or en Espagne, & de la consoler du partage qu'elle se voyoit obligée d'en faire avec le reste de l'Europe? Je sais que jalouse du succès de quelques commerçants étrangers, qui appelloient dans son sein les divers objets de leur luxe & de leurs manufactures, elle a su multiplier les prohibitions en tout genre; mais l'Espagne est-elle dans le cas d'en faire? Elle a interdit l'exportation

dans les Indes des bayetes ou moletons, des bas & rubans de fil & de ſoie, de tous les articles de luxe ou de mode, &c. provenants de l'étranger; ou elle a cru avoir déja aſſez de fabriques pour pouvoir fournir elle-même ces divers objets de conſommation; ou elle a voulu en fermant un débouché conſidérable aux manufactures qui les lui fourniſſoient, s'attirer les ouvriers qu'elles ne pourroient plus employer. C'eſt le ſeul but raiſonnable qu'on peut lui ſuppoſer, puiſqu'elle eſt loin encore de pouvoir approviſionner toute ſeule ſes colonies dans ces différents genres; & c'eſt aux gouvernements étrangers à veiller à ce que l'induſtrie qui leur eſt propre, ne porte point en Eſpagne ſes bras & ſon eſprit. Je parle ſurtout à la France; elle a peu fait juſqu'à préſent pour ſon commerce, elle ne l'avoit jamais conſidéré que pour lui mettre des entraves, que pour mieux connoître les moyens d'en exprimer le ſuc & de l'énerver. Tous les édits publiés ſur cet objet eſſentiel ont preſque tous été dictés par la finance, & jamais uniquement dans des vues d'ordre, d'encouragement & de protection. Elle paroît enfin ouvrir les yeux ſur ſes vrais intérêts. La guerre actuelle a dû ſon origine au commerce; c'eſt pour donner au ſien plus d'étendue, qu'elle cherche à ruiner celui de ſa rivale: mais qu'elle ne perde pas de vue ſa voiſine, malgré l'intérêt que celle-ci paroît prendre à ſa querelle.

Encore une réflexion ſur le nouveau Réglement. Il eſt en général avantageux au commerce étranger; mais celui de la France en

eſt plutôt léſé que favoriſé. Le droit de *Palmeo* ſe percevoit ſur la palme cubique des marchandiſes, quelle qu'en fût d'ailleurs la qualité; de ſorte que cent palmes cubiques de marchandiſes fines & précieuſes, ne payoient pas plus que le même volume de marchandiſes très-groſſieres. L'Angleterre eſt en poſſeſſion de fournir celles-ci : ſes draps peſants & ſes diverſes étoffes de laine, ſes outils de fer ou d'acier, formant des objets de peu de valeur, abondoient en volume; tandis que les toiles, les étoffes de ſoie, les rubans & les modes fournis par la France, lui procuroient tout l'avantage de ce droit de palmeo, qui portoit beaucoup moins ſur ſes marchandiſes que ſur celles de l'Angleterre.

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé par les diverſes réflexions qui précedent, que le nouveau Réglement eſt contraire aux intérêts de l'Eſpagne & de ſon commerce. Ce n'eſt pas que je veuille attaquer la liberté, je la crois non ſeulement utile, mais abſolument néceſſaire aux progrès de l'induſtrie; ce n'eſt donc point contre elle que je parle : j'ai voulu ſimplement examiner s'il n'y avoit pas de pays, où ſelon le temps, la poſition & les circonſtances, elle devoit être limitée, & je crois que l'Eſpagne eſt un de ces pays-là. Mais ne pouvoit-elle pas ſe procurer tous les avantages qui peuvent réſulter de la liberté du commerce, ſans s'expoſer aux abus qu'elle peut entraîner? Rien ne me paroît plus facile; en délivrant celui des Indes de toute la gêne à laquelle une mauvaiſe adminiſtration l'avoit ſoumis;

ſoumis, objet que remplit en partie le nouveau Réglement; que ne faiſoit-elle un ſeul pas de plus ? C'étoit de rendre ce commerce libre à tous les Eſpagnols, ſans permiſſions, ſans entraves, ſous des droits ſimples & modérés, mais de le fixer à Cadix. Que devoit-elle faire pour ſes autres ports ? C'étoit d'y ranimer l'eſprit de navigation, d'encourager le cabotage, de ne pas ſouffrir que l'Angleterre, la Hollande, la Suede & les autres nations lui apportent ce dont elle a beſoin; mais d'aller elle-même le chercher dans les différents ports. Elle a efficacement travaillé à ſe former une marine militaire redoutable; mais à quoi bon ? C'eſt un beau corps ſans ame, ſi elle ne devient pas l'appui d'une bonne marine commerçante. La premiere peut faire reſpecter l'état; mais beaucoup plus coûteuſe qu'utile, elle s'énerve en temps de paix, ſi les reſſources que procure la derniere, les occaſions qu'elle offre d'être vengée ou ſoutenue, ne tiennent en haleine la marine royale. D'ailleurs la ſourde & petite guerre que l'Eſpagne ne ceſſe d'avoir avec l'Afrique, eſt un moyen ſûr pour elle d'exercer ſes officiers dont elle profite peu, & il ſera permis à tout obſervateur de demander à l'Eſpagne le pourquoi de ſa puiſſante marine, tant qu'il verra trembler un Eſpagnol, quel qu'il ſoit, au nom Maure (*), & qu'elle

(*) Il part tous les ans de Carthagene pluſieurs chebeks pour donner la chaſſe aux Barbaresques; l'époque de l'embarquement eſt toujours la même, ainſi que celle du retour. Je n'ai rien vu de plus inutile que ces croiſieres déterminées

n'aura de commerce direct qu'avec ſes propres colonies, qu'elle ne ſaura ni exporter ſes denrées dans l'étranger, ni importer les matieres brutes ou fabriquées dont elle manque.

Le réſultat de toutes ces réflexions eſt facile à donner. L'Eſpagne eſt demeurée en arriere ſur une foule d'objets eſſentiels, tandis qu'à certains égards elle a paſſé le but, comme lorſqu'elle a voulu établir des fabriques, avant que de s'occuper ſérieuſement de l'agriculture; lorſqu'elle gêne trop d'une part ſon commerce extérieur, qu'elle l'agrandit trop de l'autre, ſans chercher des moyens pour le faciliter dans l'intérieur, ou d'une province à l'autre; tout eſt entraves, chicanes, embarras; lorſqu'elle veut mettre des bornes à la contrebande, & qu'elle lui ouvre des iſſues qu'elle n'avoit point; lorſqu'elle permet ouvertement l'exportation d'un article, & qu'elle le prohibe en ſecret, ou lorſqu'elle le défend au commerce en général, pour donner à un ou deux particuliers la liberté de l'introduire & de faire le monopole. Tous ces faits ſont connus, je me contente de les indiquer, & de montrer la fauſſe politique de l'Eſpagne, qui paroît n'avoir eu d'autre plan que de ſecouer le joug du commerce étranger, & de ſortir d'une dépendance qu'elle pouvoit faire tourner à ſon

& connues : c'eſt dire, en termes très-clairs, aux corſaires Africains : Nous allons nous mettre trois ou quatre contre un de vous, ainſi allez-vous-en; Dieu nous délivre de vous, vous reprendrez la mer lorſque nous l'aurons quittée. Et les Maures qui entendent parfaitement ce langage n'y manquent jamais.

profit ; mais elle n'a ſu juſqu'à préſent que varier ſes moyens, ſans les calculer ; elle a prohibé d'une part ſans reſtreindre de l'autre, elle n'a fait que multiplier l'appât des gains illicites, ſans augmenter ſes reſſources. On pourroit encore blâmer l'Eſpagne de l'ambiguité volontaire qu'elle met dans pluſieurs articles de ſes Pragmatiques, & qui ouvre la porte à une foule de vexations criantes. Chaque douaniſte devient l'interprete de la volonté du ſouverain : il étend ou limite à ſon gré les impôts & les prohibitions ; toujours ſûr d'être approuvé lorſqu'il a ſatisfait ſon avidité, en paroiſſant vouloir augmenter les droits & les revenus du maître. La liſte des abus en ce genre eſt des plus conſidérables, & le gouvernement par la maniere captieuſe, ambiguë ou généraliſée dont il s'exprime dans ſes derniers actes de prohibitions, paroît ne pas vouloir y mettre une fin. J'ai gémi plus d'une fois de voir le commerce étranger ſoumis au deſpotiſme le plus arbitraire, & j'ai dû élever ma voix, quelque foible qu'elle ſoit, pour tâcher au moins de le démaſquer.

Des Fêtes, Combats ou Courſes de Taureaux.

JE les vis à Cadix pour la premiere fois; c'eſt un ſpectacle barbare & ſauvage pour lequel les Eſpagnols ſont très-paſſionnés. La premiere courſe me fit beaucoup d'impreſſion : je vis un de ces malheureux qui excitent le taureau, être ſurpris, lancé en l'air, retomber, être repris & relancé ; je le vis emporter de l'arene preſque mort. La ſeconde ne fut fatale que pour les chevaux, il y en eut cinq ou ſix éventrés ſur la place. La ſalle où ſe donnent ces fêtes de boucherie, eſt une eſpece de cirque & d'amphithéatre réunis, qui contient près de dix mille ſpectateurs ; celle de Séville eſt aſſez vaſte pour en recevoir à-peu-près le double : l'arene eſt vaſte, & les loges ſont remplies d'hommes, de femmes & de jeunes filles quelquefois intéreſſantes ; mais je ne voudrois pas qu'elles vinſſent exercer là leur ſenſibilité. Mon étonnement étoit de voir de jeunes demoiſelles ſuivre des yeux le *Matador* (*), & fixer la large plaie qu'il fait avec ſon ſabre, les convulſions du taureau, ſa rage expirante, le ſang qui ſe mêle à l'écume & qui ſort en torrent de ſa bouche ; & ce ſpectacle, je dois l'avouer, a des moments attachants & ſuperbes. Un fier taureau qui ſe précipite dans

(*) Celui qui tue le taureau.

l'arene ; aiguillonné, enſanglanté dès les premiers coups, ſans ceſſe attaqué par trois piqueurs, environné de ſes ennemis, qui n'ont pour ſe mettre à l'abri de ſes fureurs qu'un léger manteau de ſoie ; ce taureau mugiſſant, furieux, écumant, grattant la terre de ſon pied, drapant ſa tête de l'étoffe qui a ſervi de rempart à ſes coups, ſe préſente dans des attitudes ſi nobles, ſi pittoreſques, qu'on ne peut s'empêcher de ſuivre ſes mouvements, de prendre même en quelque ſorte ſon parti contre les hommes de boue & de ſang qui l'environnent. Oui, je conçois les acclamations & les cris de joie de la foule, je conçois ces applaudiſſements répétés, tous ces mouchoirs voltigeants dans les airs, ces trépignements de pied qui font retentir l'amphithéatre, lorſque le taureau s'élance ſur ſon piqueur, éventre le cheval, jette au loin le cavalier, & fier de ſa victoire, ſe détourne en un clin-d'œil pour en chercher une nouvelle. Que cet animal eſt beau, fier & courageux ! C'eſt le héros de la piece ; & dès qu'il eſt vaillant, il intéreſſe : les hommes qui l'attaquent ne ſont plus des hommes. Dans l'arene les qualités ſe confondent, & le plus fort & le plus brave eſt celui qui mérite d'être applaudi ; mais le ſang ruiſſele, on s'accoutume donc à voir du ſang. Je ſuis né avec une ſinguliere antipathie pour tout ce qui porte l'idée de la peine, du ſang & de la douleur : mon cœur défaillit à la ſeule penſée que j'en ai, & mon imagination m'a ſouvent porté les coups que j'entendois raconter. Cependant, dès la ſeconde courſe, mes yeux

s'attachoient à ce ſpectacle ; mon antipathie perdoit de ſa force, & j'avois peine à la retrouver au dixieme taureau.

Mais l'on ſera curieux d'avoir ſur ces fêtes des détails plus particuliers ; elles ſe font à Madrid avec une pompe ridicule. La courſe eſt ordinairement précédée par une marche de gens de loi : ce ſont pluſieurs alguazils ou huiſſiers, un notaire & le bourreau qui la compoſent ; ils viennent en bon ordre ſur l'arène, & après avoir ſalué le corrégidor ou le gouverneur de la ville, s'il préſide à la fête, on lit un ordre du roi, qui défend, ſous la peine du fouet, à toute perſonne de quitter ſa place pour venir combattre le taureau, à moins qu'il ne ſoit un des hommes employés à la courſe. Cette cérémonie achevée, on voit entrer les piqueurs à cheval, qui ne ſont jamais plus de trois, les *Matadors*, les *Taureadors*, les *Banderilleros* ou ceux qui coëffent le taureau avec des banderilles, ce qui forme une troupe de dix à douze combattants ; ce train eſt ſuivi de trois chevaux élégamment parés qui doivent ſervir à enlever de l'arène les vaincus. Après pluſieurs inclinations au corrégidor & aux loges, l'alguazil principal s'avance, & le magiſtrat lui fait jeter les clefs du tauril ; ce moment intéreſſant eſt accompagné d'un ſilence expreſſif de la part des ſpectateurs, & de tout le bruit des fifres, des haut-bois & des timbales de l'orcheſtre.

La porte s'ouvre, déja les piqueurs ſont à leur poſte. Les amateurs ſe placent ordinairement vis-à-vis de cette porte, parce qu'ils

jugent dès la premiere attaque de la valeur du taureau, & de tout le plaiſir qu'il doit leur procurer. Si l'animal répond en effet à leurs deſirs, il s'élance d'un bond ſur le premier piqueur, qui le repouſſe vigoureuſement avec ſa lance; mais malheur à lui s'il eſt ébranlé ſur ſa ſelle, & ſi le taureau furieux revient à l'attaque, parce qu'alors ayant perdu l'équilibre, il ne peut plus défendre ſon cheval, qui griévement bleſſé, ſe cabre & ſouvent démonte ſon cavalier. Mais ſi le piqueur, ferme dans les étriers, renvoie le taureau, & qu'il ſoit également bien reçu des autres piqueurs, c'eſt alors qu'il faut entendre les acclamations, les *bravo* répétés. La trompete a ſonné, & le taureau va eſſuyer une ſeconde eſpece de combat, les piqueurs ſe retirent, les *Chulos* ou les porteurs de banderilles leur ſuccedent. Leur maniere de l'attaquer eſt un peu dangereuſe: tenant en main deux baguettes armées d'un fer crochu & ornées de divers papiers peints & façonnés, ils ſe préſentent devant le taureau, & dans l'inſtant qu'il baiſſe la tête pour percer ſon homme, ils doivent le coëffer de la banderille. On ne ſauroit imaginer avec quelle adreſſe, avec quelle légéreté ils viennent à bout de cette périlleuſe entrepriſe. L'animal devient furieux; c'eſt alors qu'il écume & mugit: les *Chulos* ſe précipitent l'un après l'autre, & bientôt ſa tête eſt couverte de ces baguettes enſanglantées. Le Matador vient à ſon tour, chaque acte de cette tragédie eſt marqué par les fanfares. La mort du taureau eſt prononcée, le Matador tenant d'une main une longue épée,

& de l'autre une eſpece de drapeau de ſoie; ſe préſente, & portant ſon coup entre les deux cornes, il lui plonge l'épee juſqu'au cœur. Le taureau chancele, le ſang lui ſort par les nazeaux, il tombe, & bientôt il eſt traîné hors de l'arene: un ſecond lui ſuccede, & ainſi juſqu'au dernier, qui aſſez communément eſt *embolado*, c'eſt-à-dire, qu'il a des boules au bout des cornes; il eſt deſtiné aux plaiſirs du peuple, & chacun peut alors deſcendre dans l'arene & y exercer ſon adreſſe.

Il y a, dit-on, à chaque courſe dans une loge particuliere un confeſſeur & les ſaintes huiles pour ceux qui auroient le malheur d'être bleſſés à mort.

La paſſion des Eſpagnols pour ces fêtes eſt pouſſée à un point qui paroît incroyable; les gens du peuple engagent leurs bijoux, leurs meubles & leurs habits, pour pouvoir y aſſiſter. On a vu la nation diviſée entre les deux plus fameux taureadors qui exiſtent, *Romero* & *Coſtillares*. Les noms de *Romeriſtes* & de *Coſtillariſtes* que ſe donnoient les deux partis, prouvent l'acharnement avec lequel ils défendoient chacun leur opinion. J'ai vu *Pepille*, autre taureador fameux, être applaudi à la comédie où il venoit encore convaleſcent de quelques bleſſures qu'un taureau lui avoit faites.

A Séville le temps des courſes eſt conſacré au plaiſir, à la débauche & à l'oiſiveté. Il y a régulierement deux jours l'un, pendant une ſemaine, vingt taureaux mis à mort: le jour intermédiaire eſt rempli par une prome-

nade, qui ſe fait en carroſſe, ſur l'arene qui ſert de théatre aux combats; le peuple eſt en foule dans les loges & les gradins de l'amphithéatre. Qu'on imagine la ſalle de l'opéra quatre ou cinq fois plus grande qu'elle n'eſt, & des carroſſes à ſix chevaux ſe promenant dans le parterre.

Lorſque les Franciſcains de Madrid ſe déterminerent à faire bâtir leur fameuſe égliſe, qui n'eſt pas finie encore, ils demanderent au roi le produit de huit courſes de taureaux, ce qui leur fut accordé, & ils firent afficher que quiconque aſſiſteroit à ces courſes, gagneroit pluſieurs années d'indulgences.

Quelques médecins Eſpagnols croient que le ſang d'un taureau agité, furieux & laſſé par le combat, eſt un bon ſpécifique dans pluſieurs maladies, & ſur-tout pour les obſtructions: de ſorte qu'au moment où le taureau expire, & qu'il eſt emporté de l'arene, il s'y trouve preſque toujours quelqu'un avec un verre pour boire ſon ſang. Les anciens prétendoient que le ſang de taureau étoit un poiſon, il devroit l'être bien davantage, lorſque le taureau meurt, pour ainſi dire, enragé.

En Portugal les fêtes de taureaux ſont d'une magnificence ſinguliere, je vis une de ces courſes où la cour aſſiſtoit *incognito*: elle commença par des danſes & des pantomimes. C'étoit d'abord l'empereur de la Chine & ſon épouſe qui firent leur entrée, montés ſur des échaſſes, & précédés d'une grande troupe de gardes & de bergers, qui tenoient chacun un arroſoir. Après avoir fait une profonde génu-

flexion au Sénat qui préfidoit à la fête, les bergers ſe ſont rangés en haie autour de l'arene, & s'avançant à pas égaux vers le centre, ils ont arroſé la place; ainſi ce ballet ſimple & ſans art, réuniſſoit l'agréable à l'utile. La ſuite m'a prouvé qu'à Lisbonne on ſavoit tirer parti de tout. J'ai vu paroître environ deux cents danſeurs & danſeuſes richement vêtus, dans les divers coſtumes connus dans les quatre parties du monde. On y voyoit la France ridiculiſée dans ſes petits maîtres, & la haute coëffure de nos dames; des aſtrologues, des Bohémiens, des bergers & des bergeres. J'étois étonné de la magnificence du roi de Portugal, qui dans une ville où il n'y a pas de ſpectacle, entretenoit pour les plaiſirs publics un ſi grand corps de ballet; lorſque j'ai appris que toutes les femmes qui vendent dans les rues, les poiſſardes, les bouquetieres, &c &c. ſont obligées à certains jours de la ſemaine, d'aller prendre leur leçon de danſe pour paroître avec grace, & ſous les plus riches habits de théatre, dans les jours de cérémonie. C'eſt un moyen aſſuré d'avoir à bon marché des danſeuſes, qui durant la ſemaine ſont rendues à leur travail, & qui n'ont pas le temps d'être fieres de leurs talents & des applaudiſſements du public. Combien d'*Allard*, de *Guimar* & d'*Heſnel*, qui après s'être élevées en cadence dans la ſalle des taureaux le dimanche, n'en vendent pas avec moins de modeſtie le lundi du fruit & du poiſſon! On pourroit tirer quelque parti de cet uſage dans nos villes de France, où tout ſe fait à grands frais, tandis que nous avons pour le

moins autant d'harengeres qu'à Lisbonne. Tous ces brillants acteurs ont pris place dans un large amphithéatre qui leur étoit réservé, & les piqueurs sont venus à leur tour. Le combat est à-peu-près le même qu'en Espagne, excepté qu'il est moins dangereux, les taureaux étant tous *embolados*. Cependant, malgré cette précaution, il y avoit à peine six mois que j'étois à Lisbonne (en octobre 1778), lorsque le comte d'Arcos, fils du grand écuyer, resta mort sur la place d'un coup de corne, n'ayant pas eu le temps de se mettre en garde contre un taureau qui le surprit tandis que de l'arene il parloit au roi qui étoit dans sa loge. La course ne fut pas continuée.

Route de Cadix à Séville.

ON ſuit, en quittant la ville de Cadix, une magnifique chauſſée, élevée ſur le bord de la mer, qui conduit à l'île de Léon. Les rues de cette petite ville ſont grandes, droites & bien pavées : ſon terroir eſt fertile & rempli de jolies maiſons de campagne, & de vignes ſurtout, qui produiſent un vin excellent. Après avoir paſſé le pont de *Suazo*, jeté ſur un bras de mer, & qu'on dit avoir été conſtruit par les Romains, on ſe trouve bientôt dans des terres incultes, mais agréables par les touffes d'arbres qui y ſont répandues. Le chemin eſt bordé de larges foſſés peu profonds, où l'on conduit l'eau de la mer pour y faire du ſel ; on en voit de diſtance en diſtance pluſieurs tas très-élevés ; mais ces petits marais croupiſſants, & ces montagnes de ſel, répandent ſur cette route un air infect & mal-ſain. Après avoir traverſé une vaſte plaine inculte, & s'être éloigné de la mer, on arrive à Xerès, dont j'ai deja parlé, & quelques heures après à *Lebrixa*, ville ancienne & agréablement ſituée, mais de médiocre grandeur. Elle étoit autrefois bâtie ſur une des branches du Guadalquivir, qui a été comblée par le temps, & cette ville ſe trouve aujourd'hui à plus de deux lieues de ce fleuve. Le nom qu'elle portoit dans l'antiquité eſt *Nebriſſa* : ſes dehors ſont bien cultivés & très-fertiles, preſque toutes les femmes m'y ont paru grandes & très-jolies.

De *Lebrixa*, on va par le chemin que j'ai

déja décrit à *Alcantarilla*, & delà à Séville ; c'eſt la route que l'on ſuit en été, quoiqu'elle ſoit plus longue d'environ deux lieues : en hiver, on va de Xerès à la *Venta Viſcagna*, enſuite à *Las Cabezas*, delà à la *Venta de Oran*, & après à *Séville*, qui eſt à vingt lieues environ de Cadix.

DE SÉVILLE.

CETTE ville ſe nommoit autrefois *Hiſpalis*, nom que lui conſerverent les Latins ; les Goths firent d'Hiſpalis *Hiſpalia ;* mais les Arabes après eux ne prononçant point le P, la nommerent *Ixbilla*, dont les Caſtillans ont fait Séville. Arias Montano dérive le nom *Hiſpalis* du mot Phénicien *Spala* ou *Spila*, qui dans cette langue ſignifioit plaine ou champ de verdure, & d'où ſont venus les différents noms qu'on a donnés à Séville, de *Hiſpal*, *Iſpalis*, *Spalis*, *Spalenſis*. Les Romains en lui accordant le privilege de colonie romaine, l'appellerent *Julia Romula*, ou la petite Rome.

Son fondateur fut, dit-on, Hercule, & cette opinion eſt ſi bien reçue que le peuple en eſt inſtruit par une longue tradition ; on la voit même inſcrite comme une vérité, ſur les portes de la ville ; il eſt vrai qu'on lui donne toujours Céſar pour compagnon. Sur la porte dite la porte de la *Carne* ou de la *Chair*, parce qu'elle conduit aux boucheries, on lit :

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,
Reſtituit Chriſto Fernandus tertius heros. (*)

Ces deux vers latins ſont paraphraſés en langue Caſtillane ſur la porte de Xerès.

(*) Hercule bâtit la ville, Jules-Céſar la rétablit, Ferdinand, héros comme eux, la rendit au Chriſt.

Hercules me edifico,
Julio-Ceſar me cerco
de muro y torres altas,
y el rey ſanto me gano
con Garci Perez de Vargas. (*)

On liſoit ſur une ancienne peinture de la ville de Séville :

Ab Hercule & Ceſare
nobilitas,
A ſe ipſa fidelitas. (**)

Il exiſte encore dans cette ville pluſieurs ſtatues d'Hercule & de Céſar, outre celle que l'on voit élevée ſur deux colonnes antiques à l'*Alameda*. Des quarante-trois Hercules que comptent la fable ou l'hiſtoire, il y en eut deux qui vinrent en Eſpagne, l'un étoit Libien & l'autre Thébain. Le dernier vint à Cadix avec les Argonautes, & delà à Gibraltar, où il fonda une ville qu'il appella *Heraclée* ; cet Hercule vint environ mille ans après l'autre, connu par ſes douze travaux, ſa force & ſa bravoure. Il reſte à ſavoir lequel de ces deux Hercules

(*) Hercule me fonda, Jules-Céſar m'environna de murailles & de hautes tours. Le ſaint roi me conquit avec Garci Perez de Vargas.

(**) Elle tient ſa nobleſſe de Céſar & d'Hercule ; mais elle doit à elle ſeule ſa fidelité.

fonda Séville, & c'eſt ce que je ne prétends pas décider. Il y a des gens qui ſavent, à n'en pas douter, que le Libien mourut à Cadix, après avoir tué Gérion & pillé ſes nombreux troupeaux. Mais à quoi bon ſe perdre dans ces temps que la fable couvre de ſon ombre? Diſons ce qu'eſt Séville, ſans chercher avec beaucoup de peine ce qu'elle peut avoir été.

Séville eſt ſituée dans une vaſte plaine, ſur la rive gauche du Guadalquivir : c'eſt la plus grande ville d'Eſpagne, ſans excepter Madrid; mais il y a loin de ſa population à ſa grandeur. Sa forme eſt à-peu-près ovale ; elle eſt ceinte de belles & hautes murailles flanquées de tours. On entre dans la ville par douze portes ; une des plus fameuſes eſt celle dont la tour ſervit de cachot à ſaint Hermenegilde, & où il ſouffrit, dit-on, le martyre. Les fauxbourgs qui entourent Séville ſont conſiderables; le plus grand, le plus fameux eſt celui de *Triana*, qui en eſt ſéparé par le Guadalquivir, que l'on paſſe ſur un beau pont de bois. Ce fauxbourg reſſemble à une petite ville ; on y voit la maiſon de l'Inquiſition, que l'on dit être la premiere qu'eut ce tribunal en Eſpagne. Les murailles de cet ancien édifice ſont noircies par le temps, & n'ont pour toutes fenêtres que des ſoupiraux : ſon ſeul aſpect vous pénetre d'horreur. Les maiſons de Séville ſont, en général, aſſez belles, ſpacieuſes & fraîches; mais la plupart de ſes rues ſont étroites, mal pavées & tortueuſes.

L'égliſe cathédrale, qui eſt à-peu-près au centre de la ville, eſt la plus grande & la plus

plus réguliere qui ſoit en Eſpagne ; elle fut commencée ſous le roi Don Sanche, dit le Brave, & finie ſous le regne de Don Jean ſecond ; on mit environ un ſiecle à l'achever. Sa voûte eſt très-élevée & ſoutenue par trente-deux piliers, qui ont huit pieds & quelques pouces de diametre. La longueur de cette égliſe eſt de quatre cents vingt pieds, ſa largeur de deux cents ſoixante-trois, & ſa hauteur de cent vingt-ſix ; elle eſt éclairée par quatre-vingts grandes fenêtres à verres peints, & par neuf portes qui correſpondent à ſa grandeur ; quelques-unes d'elles ſont couvertes de lames de bronze précieuſement ſculptées ; on prétend que c'eſt un reſte de la moſquée qu'avoient autrefois les Maures dans cette ville. Les chapelles qui forment le tour de l'égliſe ſont grandes & profondes ; la plus révérée eſt celle qui renferme le tombeau de ſaint Ferdinand, elle eſt derriere le maître-autel : les marbres qui ſervent de ſupport à ce tombeau ſont couverts d'une inſcription ou épitaphe en Hébreu, en Latin, en Arabe & en Caſtillan. Je rapporterai celle qui eſt dans ce dernier idiome.

AQVI yace el rey muy ondrado Don Fernando, ſenor de Caſtiella, e de Toledo, e de Leon, de Galicia, e de Sevilla, de Cordova, de Murcia, e de Jaen, el que conquiſſo tota Eſpana, el mas leal, el mas verdadero, e el mas franc, e el mas esforçado, e el mas ſofrido, e el mas omildoſo, e el que mas temie à Dios, e el que mas le fazia ſervicio : e el que quebranto,

e deſtruyo à ſus enemigos, e el que alcò, e ondro à todos ſus amigos, e conquiſſo la ciudad de Sevilla, que es cabeça de toda Eſpana, e paſſo hi el poſtrimero dia de mayo, en la era CIↃ. CC. XC. (*)

La ſacriſtie eſt ronde, très-élevée & fort éclairée; elle renferme des richeſſes infinies & des ornements ſuperbes. On y montre auſſi diverſes reliques : la plus auguſte eſt une des épines de la couronne de notre Rédempteur, teinte d'une goutte de ſon ſang. L'oſtenſoir dont on ſe ſert le jour de la Fête-Dieu, eſt en argent, du poids de dix-ſept cents marcs; il eſt ſupérieurement travaillé.

Vers une des portes de l'Egliſe, à gauche de l'entrée principale, eſt la tour qui ſert de clocher, ou, comme on la nomme dans le pays, la *Giralda*. C'eſt un compoſé de trois tours élevées l'une ſur l'autre ; un Maure nommé *Geber* en fut l'architecte, le même qui donna, dit-on, ſon nom à l'algebre, dont il fut l'inventeur, ou qu'il perfectionna. Il eſt fait un grand éloge de cette tour dans une hiſtoire fort ancienne d'Alphonſe le Sage; elle eſt en

(*) Cy git le très-honoré roi Don Ferdinand, ſeigneur de Caſtille & de Tolede, de Léon, de Galice & de Séville, de Cordoue, de Murcie & de Jaen, qui conquit toute l'Eſpagne, le plus loyal, le plus vrai, le plus franc, le plus brave, le plus patient & le plus humble de ceux qui craignent & ſervent Dieu. Il diſſipa & vainquit tous ſes ennemis, il éleva, il combla d'honneurs ſes amis, & il conquit Séville, qui eſt la capitale de toute l'Eſpagne : il mourut dans cette ville le dernier jour du mois de mars de l'an 1290.

effet magnifique par sa décoration, sa hauteur, la pente douce de sa montée qui est si bien ménagée qu'on peut aller à cheval jusqu'à la premiere galerie; tout ce qui étoit en dessus fut renversé dans un tremblement de terre que Séville éprouva. Mais le chapitre de la cathédrale, & les aumônes des fideles, ne laisserent pas long-temps cette belle tour imparfaite: sa hauteur, depuis sa base jusqu'à la cime, est de trois cents cinquante pieds.

Séville est peut-être la ville du monde où il y a le plus de moines & de prêtres; on y compte près de quatre mille chapellenies. Le couvent de l'ordre de St. François est un de ceux qui se font le plus distinguer parmi les monasteres de cette ville, par sa position & le nombre de moines qu'il renferme: il est bâti sur une grande place qui porte son nom, & au milieu de laquelle est une assez belle fontaine. Ce couvent est divisé en trois corps de logis, ils servent de demeure à plus de cent religieux affiliés à cette maison, & à cent quarante moines étrangers du même ordre. Le cloître du côté du jardin est environné d'une belle colonnade de marbre; ce jardin renferme une forêt de myrtes, d'orangers & de citroniers; & l'on y voit un réservoir superbe, dans lequel quatre lions de bronze versent l'eau qui le remplit, & au centre un enfant assis sur quatre dauphins qui fournissent aussi de l'eau.

Après celui-ci, le plus digne de curiosité est le couvent des Peres de la Merci: il renferme de très-belles peintures, & le marbre y est aussi prodigué.

C'eſt dans le couvent des Capucins que ſont les meilleurs tableaux qu'ait fait *Morillo ;* il étoit de Séville, & il a beaucoup travaillé pour ſa patrie.

L'*Alcazar*, ou l'ancien palais des rois Maures, n'eſt pas loin de la cathédrale ; il a été ſucceſſivement augmenté & réparé par pluſieurs rois d'Eſpagne ; cependant il conſerve encore quelques parties de ſon ancienne forme mauriſque. Ce palais, en y comprenant les jardins, a plus d'un mille d'étendue ; on entre d'abord dans une cour environnée de beaux piliers travaillés à jour, & d'une maniere qui a dû être auſſi longue que minutieuſe : quelques-uns des appartements conſervent encore leur dorure. La ſalle qui ſert aujourd'hui de chapelle eſt environnée de ſtatues en petit de tous les rois d'Eſpagne, depuis les Goths juſqu'à Philippe IV ; on y montre auſſi l'appartement où Pierre, ſurnommé le Cruel, fit maſſacrer ſes deux freres.

Les jardins ſont plantés dans l'ancien goût, le myrte y eſt taillé ſous mille figures ridicules d'hommes & d'animaux, les allées ſont pavées en brique. Les ſtatues qui ornent les diverſes fontaines ſont exceſſivement mauvaiſes ; mais ce jardin eſt très-agréable par ſes belles eaux, ſes eſpaliers d'orangers, l'air embaumé qu'on y reſpire & la foule qui s'y raſſemble. Il eſt vrai qu'on ferme au public la partie qui me paroît la plus attrayante ; c'eſt celle où les orangers & les fruits de toute eſpece croiſſent ſans ordre & en liberté, où le ſol eſt couvert de gazon & arroſé par une foule de petits ruiſſeaux

qui se mêlent, se coupent & répandent partout l'agrément & la fraîcheur.

L'ancienne Bourse ou la *Contractation*, comme on l'appelle dans le pays, est un édifice somptueux, qui étoit autrefois le dépôt de tout le commerce des Indes; mais il est vuide aujourd'hui. Don Juan Herrera, l'architecte de l'Escurial, en donna le plan & le dessin: il est de forme quarrée & dans l'ordre toscan. Chaque façade a deux cents pieds de longueur, trois portes & dix-neuf fenêtres à chaque étage; l'intérieur ne consiste qu'en plusieurs grandes salles, dont quelques-unes sont destinées aujourd'hui aux clameurs, aux sophismes de la chicane & à l'abus des loix.

Un des plus beaux édifices qui soient aujourd'hui dans Séville, est celui qui est destiné à la fabrique du tabac. C'est un hôtel immense, bâti sous ce regne, où les cours très-vastes & les galeries sont multipliées pour y servir aux diverses préparations que doit éprouver le tabac d'Espagne, pour être réduit en poudre impalpable, & recevoir les diverses couleurs qu'on lui donne. On fait d'abord sécher la feuille, on la coupe, on la pile, on la broie, & après l'avoir fait passer sous plus de dix meules de différente grosseur & pesanteur, on la rafine encore par le moyen du tamis; on l'étend ensuite dans de très-longues salles pour la faire sécher, ce qui se fait assez mal-proprement, ces galeries étant bordées de lieux communs & de canaux pour les urines. Aussi mon guide me fit-il observer que le tabac qui a la faculté de s'imprégner de toutes les odeurs

quelles qu'elles ſoient, avoit l'heureuſe propriété de ſe garder de celle-là. C'eſt la juſte méfiance des adminiſtrateurs qui a fait enlever les portes qui ſervoient au moins à cacher aux regards ces immondices, depuis que quelques ouvriers eurent pouſſé leur avidité juſqu'à s'introduire dans le fondement des rouleaux de tabac. Pour lui donner cette couleur rougeâtre qu'on lui connoît, on y mêle une certaine quantité de cette terre rouge & fine qui s'appelle *Almagro*, & qui ſe trouve dans un petit village aux environs de Carthagene, nommé *Almazarron*; non ſeulement elle colore le tabac, mais elle fixe ſon volatil, elle lui communique cette ſuavité qu'il a au tact & à l'odorat. Il n'exiſte de cette même terre dans aucune autre partie de l'Europe.

On m'a fait entrer par grace ſpéciale dans le magaſin où l'on dépoſe le tabac lorſqu'il eſt à ſa perfection, il eſt mis dans pluſieurs boites de fer blanc qui ſont placées l'une ſur l'autre avec aſſez d'ordre, ce qui produit un coup-d'œil ſingulier. Le garde de ce magaſin m'a dit qu'il y en avoit pour près de vingt millions de piaſtres; les feuilles qui ſont en dépôt, le tabac que l'on prépare, ſont eſtimés à-peu-près autant; ce qui fait environ cent cinquante millions: voilà bien de l'argent pour une miſérable poudre que l'habitude & le bon ton ont introduite & conſervée.

Le terroir de Séville fut très-cultivé du temps des Maures; ſa campagne étoit fameuſe par ſa grande fertilité, & de temps immémorial elle étoit appellée le *Jardin d'Hercule*. Sa récolte

principale étoit celle des huiles. Lorſque Ferdinand & ſon fils Alphonſe le Sage conquirent Séville, ils trouverent, dit-on, dans ſon ſeul diſtrict près de cent mille moulins à huile: ſes olives ſont encore très-recherchées par leur groſſeur & la maniere dont on ſait les préparer. Les environs de la Séville d'aujourd'hui ſont aſſez riants; mais peut-on les comparer à ce qu'ils étoient ſous les Maures, où l'on y comptoit plus de vingt mille hameaux, bourgs ou villages? Ce nombre ſe trouve réduit à deux cents environ, & la raiſon qu'en donne *Rodrigo Caro* dans ſon hiſtoire très-eſtimée des antiquités de Séville, eſt aſſez plaiſante. « Cette » multitude d'hommes & de peuplades eut » lieu du temps des Maures, parce que cette » nation, livrée ſans meſure à la ſenſualité, » croit & ſe multiplie par-tout où elle ſe trouve; » mais du temps des Romains & des Goths, » je n'imagine point que le nombre des bourgs » & des villages fut ſi grand, & il s'en faut » bien qu'il le ſoit autant aujourd'hui (*). »

Il n'y a pas de pierre dans les environs de Séville, ſon pavé lui eſt apporté de très-loin, & ſes belles murailles, conſtruites du temps des Romains, ſont faites de terre & de ciment ſi bien liés, qu'ils ſe ſont convertis en pierre.

Séville & ſa campagne ſouffrent beaucoup du

(*) *Eſta multetud crecio aſſi en tiempo de los Moros, que como gente dada à la ſenſualidad ſin medida ninguna, crece mucho donde qui era que eſtà: mas en tiempo de los Romanos y Godos, no me perſuados fue tanto el numero de aldeas y pueblos como ni aora lo es.*

vent qui vient d'Afrique & de l'Egypte, qu'on appelle ici *Solano* : il porte à la tête, il enflamme le ſang, de maniere que lorſqu'il regne, il ſe commet plus d'excès que dans tout autre temps, & l'on eſt obligé de prendre des précautions pour prévenir les effets qu'il produit dans les jeunes gens & les femmes. Cette obſervation eſt du naturaliſte M. Bowles. (*)

(*) Dans ſon introduction à l'hiſtoire naturelle de l'Eſpagne.

Route de Séville à la Sierra-Morena.

LA premiere ville que l'on rencontre ſur la route, après avoir quitté Séville, eſt *Carmone*, qui en eſt à ſix lieues. C'eſt une des villes les plus anciennes de l'Andalouſie, bâtie ſur un côteau très-eſcarpé; elle eſt aujourd'hui petite, dépeuplée, & je ne trouve rien de moins vrai que le proverbe qui dit, *villa por villa Carmona en Andaluſia*, ville pour ville Carmone en Andalouſie. Strabon en fait une mention honorable, & il eſt étonnant que Pline le naturaliſte, qui eſt un de ceux qui ont décrit avec le plus de ſoin la Bétique, ait oublié d'en parler, quoiqu'elle ne ſoit qu'à deux lieues du Guadalquivir. Mais Jules-Céſar dans ſes commentaires, livre 2, lui rend la juſtice de dire que c'étoit la ville la plus forte de cette province, & que Varron, capitaine du parti de Pompée, ayant envoyé trois de ſes cohortes pour s'emparer du château de Carmone, les habitants de leur pur mouvement, les chaſſerent de la ville & leur en fermerent les portes (*). Carmone ne réſiſteroit pas aujourd'hui à une compagnie de grenadiers, malgré les reſtes de ſon château, dont les pierres énormes & l'épaiſſeur des murailles annoncent encore

(*) *Iiſdem diebus Carmonenſes, quæ eſt longè firmiſſima totius provinciæ civitas, deductis in arcem oppidi tribus cohortibus à Varrone præſidio, per ſe cohortes ejicit, portaſque præcluſit.* Jul. Céſar de bello civili, lib. 2.

l'ancienne force ; il eſt preſque entiérement détruit.

Le terroir de Carmone eſt très-fertile en bled ; on y a trouvé pluſieurs médailles, une entr'autres dont un des revers repréſentoit un viſage d'homme, & l'autre portoit le nom de CARMO, accompagné de deux épis de bled.

En ſortant de Carmone, on deſcend dans une vaſte plaine, & après quatre lieues de marche, on ne trouve d'autre aſyle que la miſérable *Venta Nueva* ; elle eſt iſolée & dépourvue de tout. Il pleuvoit à verſe lorſque nous y ſommes arrivés : pluſieurs voitures ſont venues à la file : il n'y avoit pas un œuf à partager entre trente perſonnes que nous étions. J'avois heureuſement un jambon ; mais c'étoit un vendredi, & les muletiers ſe ſeroient fait ſcrupule d'en manger. J'ai ſur le champ aſſemblé un conciliabule, compoſé d'un moine Franciſcain, commiſſaire général des miſſions du Chili, mon compagnon de voyage, & de deux curés ou prêtres qui ſe trouvoient dans la foule, & il a été décidé que, lorſqu'il n'y avoit rien autre, on pouvoit manger du jambon un vendredi. J'ai fait part de cette grave déciſion à la troupe, le jambon a été découpé & diſtribué ainſi que notre pain, & l'on a bu & mangé comme on a pu, tandis qu'un aveugle, avec ſa guitare, cherchoit à nous diſtraire de la faim.

A onze heures du ſoir la lune a paru ſur l'horizon : nous ſommes partis, & au point du jour, j'ai apperçu *Ecija*, jolie petite ville,

nommée à bon droit le poële de l'Eſpagne, tant ſon climat eſt brûlant; elle eſt ſituée ſur le bord du *Genil* que l'on paſſe ſur un magnifique pont de pierre. On connoiſſoit autrefois cette ville ſous celui d'*Aſtigis* ou d'*Aſtyr*, & enſuite ſous le nom d'*Auguſta Firma*, lorſqu'elle devint colonie romaine. On y a trouvé diverſes inſcriptions qui atteſtent ce qu'elle étoit; ſon terroir eſt fertile en gras & bons pâturages, auſſi y nourrit-on beaucoup de brebis, & les habitants de cette ville font un grand commerce de leurs laines.

A quelques lieues d'Ecija, on entre dans les peuplades qu'a formé M. Alavidé dans ces déſerts de l'Andalouſie, & tout voyageur en y paſſant doit bénir ſa mémoire. Ces montagnes effrayantes, ce repaire de voleurs & de bandits que l'on ne traverſoit qu'en tremblant, ſont devenus, par les ſoins & le génie d'un ſeul homme, un pays charmant & bien cultivé. Diverſes fermes ou maiſons de laboureurs ornent des deux côtés la route; elles réuniſſent toutes les commodités que l'homme des champs peut deſirer; un petit four, une grange pour le fourrage & le grain, une habitation ſimple pour le maître du petit domaine & ſa famille, un parc pour ſes beſtiaux.

Après avoir joui de la vue d'une centaine de ces maiſons diſperſées dans la campagne, on arrive à un gros bourg qui leur ſert de chef-lieu ou de capitale, nommé *La Carlote*: il eſt dans une agréable poſition, ſes rues ſont grandes & alignées, ſes maiſons ſont uniformes & ſimples; celle du gouverneur de la

peuplade ne se fait distinguer que par un peu plus d'étendue ; elle est précédée d'une cour & d'un jardin fermé de barrieres. La Carlote est ornée d'une place réguliere, d'une halle & d'une jolie église ; on a planté aux environs plusieurs allées d'arbres, qui avec le temps procureront à ces intéressants colons d'agréables promenades. C'est à la Carlote qu'est le marché public de toute la peuplade ; c'est-là qu'ils viennent vendre leurs grains & leurs fruits. Tous les établissements dans leur principe sont pénibles, il est difficile de faire le bonheur de tout le monde ; mais aujourd'hui ces colons Andaloux m'ont paru satisfaits. Ils s'attachent à la terre qu'ils ont cultivée & qui commence à les nourrir. En me promenant le soir dans les rues de la Carlote, j'ai entendu des chants, des danses & le son de plusieurs instruments. L'homme ne cherche point à s'amuser lorsqu'il est triste ; l'auberge de la Carlote ne ressemble point à toutes celles que l'on a déja rencontrées ; on y est assez proprement servi & bien logé pour la valeur de cinquante sous de France.

La route se continue à travers les montagnes, & après une marche de cinq heures, on arrive à *Cordoue*, cette ville si fameuse autrefois, le centre de la galanterie maure, le séjour des arts & des sciences. Ses murs sont baignés par le Guadalquivir ; elle est dominée par une chaîne de montagnes, toujours couvertes de verdure, qui sont une partie de la Sierra-Morena.

Cette ville est fort ancienne, elle fut illustre

du temps des Romains, & connue ſous le nom de *Corduba* & de *Colonia Patricia*; on employoit même ſouvent pour la déſigner le ſeul nom de *Patricia*, comme on le voit ſur pluſieurs médailles & dans une inſcription que l'on lit ſur un marbre antique dont on a fait un bénitier dans l'égliſe de ſainte Marine.

D. M. S.
M. LVCRETIVS. VERNA. PATRI
CIENSIS. ANN. LV.
PIVS. IN SVOS. H. E. S. SIT T. T.
LEVIS.

Cette ville ne conſerve de ſon ancienne grandeur qu'une très-vaſte enceinte, remplie de maiſons à demi-ruinées; & la fameuſe moſquée que bâtit Abderame dans le VIII^e^. ſiecle. Ce monument eſt vraiment digne de curioſité, il fut converti après la conquête de Cordoue ſur les Maures en égliſe cathédrale, & il n'en exiſte aujourd'hui, dit-on, qu'une moitié; mais telle qu'elle eſt, rien n'égaleroit ſa magnificence, ſi ſa hauteur répondoit à ſon étendue, & je ſuis ſurpris qu'on ait cherché encore à la diminuer en relevant le terrain pour le paver de briques & couvrir ainſi la baſe des colonnes.

Cette égliſe eſt longue de ſix cents pieds, & large de deux cents cinquante; on y compte vingt-neuf nefs dans ſa longueur, & dix-neuf dans ſa largeur; on y entre par dix-ſept portes

toutes couvertes d'arabeſques & d'autres ornements de ſculpture en bronze : la voûte eſt ſoutenue par plus de trois cents ſoixante colonnes d'albâtre, de jaſpe & de marbre noir, d'un pied & demi de diametre, & de trente pieds d'élévation. Une de ces colonnes a la propriété, lorſqu'on la frotte quelques moments avec du fer, de répandre une odeur fétide; elle eſt d'une pierre ſpongieuſe dont on ignore le nom. On voit dans cette vaſte enceinte, conſervée dans toute ſa ſimplicité & vétuſté, la petite chapelle où l'on prétend que l'Alcoran étoit dépoſé ; elle eſt remplie d'inſcriptions arabes, & les Corduviens imaginent & vous diſent que les Maures ont grand ſoin de payer tous les ans un tribut à l'Eſpagne, pour qu'on ne mette aucune image chrétienne dans ce ſanctuaire muſulman.

La place qu'occupe le maître-autel, & le dôme ſuperbe qu'on a élevé au centre de l'ancienne moſquée, pourroient ſeuls former une très-belle égliſe, par la grandeur & la magnificence de l'emplacement. L'autel eſt décoré de huit colonnes corinthiennes de jaſpe ſanguin ; ſon couronnement & les autres ouvrages de ſculpture dont il eſt orné, ſont de la même matiere. Le tabernacle eſt un chef-d'œuvre de l'art : c'eſt une eſpece de temple ſurmonté d'un dôme & entouré de belles figures de bronze doré, hautes de quinze pouces, repréſentant les apôtres. Les colonnes qui le ſoutiennent ſont de jaſpe veiné & nuancé de mille couleurs. Cette chapelle principale qui renferme le maître-autel & le chœur, fut conſtruite en 1560,

par un des fils de l'empereur Maximilien, qui étoit alors évêque de Cordoue ; la ſculpture du chœur eſt une des plus admirables & des plus parfaites que l'on puiſſe voir en ce genre. L'artiſte, qui ſe nommoit *Don Pedro Duque Cornejo*, mit dix ans à la faire ; elle fut achevée en 1757, & le chapitre lui donna environ cent mille écus. Agé de 80 ans, il ſurvêcut peu de jours à ſon ouvrage, & il fut enterré auprès du chœur ; ſa tombe eſt couverte d'une épitaphe, dans laquelle on fait une mention honorable de ſes talents.

Le ſacriſtin de l'égliſe de Cordoue ne manque pas de vous faire admirer un crucifix qu'un eſclave chrétien, lié par des chaînes à une des colonnes de la moſquée, traça ſur la même colonne avec l'ongle de ſon pouce qu'il devoit avoir très-dur ; mais rien n'eſt impoſſible à Dieu, comme nous l'a fait obſerver notre guide. Ce miracle eſt répété deux fois dans la même égliſe, ſi tant eſt qu'on enchaînât les eſclaves chrétiens dans les moſquées. Cette cathédrale reçoit le jour par nombre de petits dômes, au haut de l'un deſquels on voit la dent d'un des éléphants qui furent employés à porter les matériaux dont la moſquée fut conſtruite.

Tandis que je parcourois cette égliſe, j'ai vu creuſer une foſſe d'un pied & demi de profondeur. Je me ſuis avancé, curieux de ſavoir à quoi elle étoit deſtinée ; mais bientôt j'ai entendu des prêtres chanter, j'ai vu quelques lumieres & une longue boîte couverte d'un drap noir ; on a ouvert cette eſpece de biere,

& j'y ai vu un cadavre couvert de haillons, ayant les pieds dans des souliers percés, on l'a pris & mis dans cette fosse. J'étois étonné qu'on enterrât cet homme dans l'église dans un attirail si misérable, & plus encore qu'on le mît à fleur de terre dans un pays aussi chaud que Cordoue. Quant à sa misere, on m'a répondu qu'il étoit mort à l'hôpital; mais qu'étant de la confrairie des ames, il avoit le droit d'être enterré dans l'église, & quant au peu de profondeur de la fosse, on m'a dit que c'étoit l'usage : quel usage!

L'ancien palais des rois Maures a été converti en haras; on y a construit des écuries superbes, voûtées, propres, bien éclairées & longues de plus de deux cents pas, où l'on entretient d'ordinaire cent chevaux Andaloux. Leur généalogie y est conservée avec beaucoup de soin; ils ont tous leur nom & leur âge écrits à la place qu'ils occupent, & comme ils sont un peu bouillants, ils ont presque tous les pieds de derriere attachés à des anneaux de fer; malgré ces entraves, ils montrent toute leur vivacité. On voit tout auprès des écuries un manege très-vaste, pour y dresser & domter les chevaux que l'on conduit au haras. Les juments sont nourries à dix lieues environ de Cordoue : les chevaux leur sont amenés dans la saison, & le poulain prend toujours le nom de sa mere. Parmi les chevaux Andaloux, les plus estimés sont ceux du royaume de Jaen, & sur-tout des environs de Baeza; on les voit par centaines paître & bondir dans la campagne. Les chevaux Andaloux sont

ſont naturellement chaſtes ; on peut les mettre auprès des juments ſans rien craindre, & traverſer le royaume ſur un cheval entier avec beaucoup de ſécurité ; mais dès qu'ils ont failli la jument, ils ſont très-difficiles à domter.

La grande place de Cordoue eſt magnifique par ſon étendue, la hauteur & la régularité des maiſons qui l'environnent ; c'eſt-là que ſe font les courſes de taureaux les jours de cérémonie ; mais pour le plaiſir de la nobleſſe & du peuple, il s'en fait tous les dimanches dans une ſalle conſtruite en bois vers une des portes de la ville. J'arrivai à Cordoue le dimanche de grand matin : après la meſſe, cinq heures de ſommeil & le dîner, je fus à la courſe de taureaux. Mais quelle courſe ! & quelles gens ! & quels taureaux ! & quel piqueur ! car il n'y en avoit qu'un âgé de cinquante ans, monté ſur une haridelle qui avoit, peu s'en faut, l'âge de ſon maître. Je me ſuis aſſis en tremblant ſur les gradins mal-aſſurés de la ſalle : à l'inſtant j'ai vu paroître un jeune taureau qui fuyoit devant le piqueur, dont il étoit ſuivi à ſon tour ; cependant on applaudiſſoit, & tous les ſpectateurs m'ont paru très-contents de la fête, qui a été ſuivie d'une promenade ſur le rempart. Tels ſont les jeux qui ont ſuccédé aux brillants tournois, aux joutes, aux combats qui illuſtrerent la cour d'Abderame. Les trois cents mille habitants qui peuploient autrefois les murs de Cordoue, ſont réduits à quinze mille.

Tous ceux qui ont écrit ſur Cordoue, l'ont appellée la mere des hommes de génie ; dans

les premiers siecles de la fondation de cette ville, il y eut une université où l'on cultiva toutes les sciences; on y conservoit, comme le dit Strabon, les livres anciens des Turdetains, leurs poésies & leurs loix écrites aussi en vers.

Sous les Romains, cette université ne fut pas moins célebre dans la philosophie, l'art oratoire & la morale; il y avoit même une chaire pour l'étude du grec. Ce fut-là qu'étudierent le vieux *Seneque*, qui composa le livre *de la maniere de persuader*; *Lucius An. Seneque*, précepteur de Néron; *Gallion*, fameux orateur, frere de la mere de ce philosophe; Acilius Lucanus, célebre par son éloquence, aïeul maternel du poëte *Lucain*; Portius *Ladro*, que l'art oratoire rendit aussi recommandable dans Rome que dans Cordoue, & dont il ne nous reste qu'une seule harangue; *Manelus*, maître du vieux Seneque; *Lucain*, si connu par sa Pharsale; *Seneque*, surnommé le tragique, pour le distinguer du philosophe; & *Seneque* l'historien, qui écrivit cet abrégé de l'*Histoire Romaine*, connu sous le nom de Florus. Cicéron dans son plaidoyer pour le poëte Archia, fait mention de plusieurs fameux poëtes de Cordoue qui se rendirent à Rome, & entr'autres de *Sextilius Henna*, dont il ne reste qu'une seule élégie où il déplore la mort de l'orateur Romain.

Les Maures conserverent à l'université de Cordoue la réputation qu'elle avoit acquise; *Avempace* & *Algazel*, philosophes dont St. Thomas fait mention, y professerent la morale. *Alialbohacen* & *Aliaben-Ragel*, profonds érudits

parmi les Arabes, ſortirent de cette univerſité. *Abenzual*, ſurnommé le Sage, grand aſtrologue, philoſophe & médecin, y prit des leçons; & c'eſt dans ſon ſein que ſe formerent les trente philoſophes & médecins qui compoſerent & mirent en ordre les œuvres connues ſous le nom d'*Avicene*, comme le dit Garibai, & qu'on a cru être de ce prince, parce qu'elles lui furent dédiées. Cordoue compte auſſi parmi les ſavants Maures auxquels elle a donné naiſſance, *Albermarcar*, *Abramo* & *Meſalco*, médecins, aſtrologues & philoſophes; *Rashez Almanzor*, connu par une foule d'ouvrages curieux ſur la médecine, & par l'hiſtoire qu'il fit de la conquête de l'Eſpagne; *Averroès*, nommé le commentateur par excellence, & *Aben-Regid*, qui écrivit l'ouvrage intitulé *du partage & de la conquête de l'Eſpagne.*

A deux lieues de *Cordoue*, le chemin devient moins agréable; on traverſe une plaine ſablonneuſe & ſtérile; la vue eſt cependant encore récréée par l'aſpect du Guadalquivir, de temps en temps couronné d'arbres & de verdure, & l'on eſt étonné qu'on n'ait pas cherché à le rendre navigable dans toute cette partie de l'Andalouſie.

On trouve, à cinq lieues de Cordoue, *el Carpio*, petit bourg aſſez peuplé, & à trois lieues delà la *Aldea del Rio*, autre village conſidérable, & plus loin la ville d'*Andujar*; elle a été bâtie ſur les ruines d'une ville auſſi illuſtre que puiſſante, nommée autrefois *Illiturgis* & *Forum Julium*. L'*Andujar* d'aujourd'hui eſt ſituée ſur un côteau dont le Guadalquivir

baigne le pied ; ſes rues ſont étroites & mal pavées, ſes maiſons baſſes & petites : il y a cependant beaucoup de gentilshommes à Andujar, & quelques maiſons religieuſes ; on y voit les reſtes d'un vieux château bâti par les Maures, & des murailles qui ſervoient à la fortifier.

A quatre lieues d'Andujar, eſt un gros bourg nommé *Balyen*, entouré de fortifications ruinées ; elles ſemblent déſigner que ce village fut autrefois dans un état plus floriſſant, il eſt cependant encore très-peuplé, & ſa campagne eſt auſſi riante que fertile ; mais puiſque je quitte l'Andalouſie, il eſt bon de dire un mot de cette vaſte province, qui ſeule feroit un riche & puiſſant royaume, ſi elle étoit peuplée en proportion de ſa grandeur, & cultivée en raiſon de la bonté de ſon terrain.

De l'Andalousie.

Elle ſe diviſe en haute & baſſe : Grenade eſt la capitale de la premiere ; Séville l'eſt de derniere. Son nom lui a été donné par les Vandales qui l'habiterent après l'avoir conquiſe. Les Romains l'appelloient *Bétique*, à cauſe du *Bétis*, aujourd'hui le Guadalquivir dont elle eſt arroſée. Ses bornes ſont l'Eſtramadure & la Manche au nord ; la Murcie au levant ; l'Océan & le Détroit au midi, & le petit royaume des Algarves au couchant ; elle a près de cent lieues de longueur, ſans y comprendre le royaume de Grenade, ſa largeur eſt d'environ ſoixante ; elle a cinquante lieues de côte ſur l'Océan, douze ſur le Détroit, & huit à dix ſur la Méditerranée.

Ses principales rivieres ſont, le *Guadalquivir*, le *Genil*, l'*Odier*, autrefois nommé *Luxia*, qui arroſe la partie la plus occidentale de cette province, allant du Nord au ſud, pour ſe perdre dans l'Océan, & *Azeche* ou le *Rio Tinto*, anciennement appellé *Urius*, dont le cours eſt parallele à celui de l'*Odier*.

L'Andalouſie eſt la Province la plus grande de l'Eſpagne, la plus fertile, la plus riche en grains, en mines, en beſtiaux : elle produit une excellente race de chevaux ; elle renferme une foule de villes fameuſes par leurs monuments, leur antiquité, leur population : les principales ſont *Séville*, *Cadix*, *Cordoue*, *Jaen*, *Ecija* ; elle eſt couverte d'une multitude de

bourgs & de villages ; mais cette ſuperbe province a des parties immenſes qui ſont en friche. C'eſt une de celles qui ont le plus ſouffert des édits fulminants contre les Maures, de ſorte qu'elle manque de bras pour la culture ; d'ailleurs la quantité de ports qu'elle renferme eſt encore un obſtacle à la population, par la grande facilité qu'ils donnent aux émigrations, à des projets de commerce & de fortune, qui ſont preſque toujours calculés aux dépens de l'agriculture.

De la Sierra-Morena.

En quittant l'Andalouſie, on entre dans la *Sierra-Morena*, longue chaîne de montagnes ainſi nommée, parce qu'étant couverte de romarins, de houx & d'autres arbuſtes toujours verds, elle paroît noire, lorſqu'on la voit de loin. Les Latins l'appelloient *Mariani Montes*; elle commence à l'extrêmité de la nouvelle Caſtille, & s'étend à douze lieues environ dans l'Eſtramadure & la Manche.

Ces montagnes abſolument incultes ſervoient depuis pluſieurs ſiecles de repaire aux voleurs & aux loups; on n'y trouvoit que des hôtelleries iſolées, & dans des routes ſi dangereuſes, que l'hôte, pour ſa propre ſûreté, ſe voyoit ſouvent obligé de devenir le chef des diverſes bandes qui detrouſſoient les paſſants. Quelques patriotes avoient en vain propoſé des défrichements; ils avoient tous été rebutés par les difficultés de toute eſpece qu'on leur oppoſoit. *Olavidé*, après avoir peuplé les déſerts de l'Andalouſie, étendit plus loin ſes idées; moins timide que ſes prédéceſſeurs, ou venu dans des circonſtances plus favorables, il couvrit la *Sierra-Morena* de colons & de laboureurs. On ne manqua pas, ſelon l'uſage, de mettre beaucoup d'entraves à ſon entrepriſe; les principales objections qu'on lui fit, étoient que cette terre, naturellement privée d'eau, ſe trouvoit peu propre à la culture: le fait & l'expérience répondirent pour Olavidé; car il

coule en tous ſens dans ces montagnes des ruiſſeaux clairs & limpides ; & par-tout où les colons ont voulu creuſer, ils ont trouvé des ſources à quelques pieds de profondeur, de ſorte qu'il y a peu d'habitations qui n'aient ſon puits ou ſa *noria* pour arroſer.

On auroit pu dire d'avance à ces gens, que toute nouveauté, que toute tendance vers la réforme & le bien épouvantent ou mécontentent ; que ce vaſte terrain n'avoit pas toujours été inculte & inhabité ; ce qui eſt prouvé par les antiquités, les monnoies & les médailles qu'on y découvre tous les jours ; & que ſon entiere depopulation ne paroît pas remonter au delà de l'expulſion des Maures.

Il falloit beaucoup de bras pour lui rendre ſon ancienne fécondité : un Bavarois nommé Turrigel, offrit au gouvernement Eſpagnol de lui fournir ſix mille colons. Il obtint, en conſéquence de ſes offres, une cédule royale qui aſſuroit de grands avantages à tous les étrangers qui voudroient former un établiſſement dans la Sierra-Morena. Le gouvernement prit toutes les précautions naturelles & poſſibles, pour que les hommes amenés par Turrigel, fuſſent bien accueillis, logés & nourris. Dans ſa cédule, du 25 juin de l'année 1767, le roi entre en faveur de ces colons dans les plus petits détails, j'en ferai même connoître quelques-uns, pour faire voir quelles étoient à cet égard les diſpoſitions & l'humanité du gouvernement, & je ne crains pas de dire que les mécontentements de pluſieurs de ces malheureux émigrants n'ont été cauſés que par les

gens en ſous-ordre, le miniſtere ne pouvant pas avoir l'œil à tout.

Par l'Article VI, il veut que tous les colons malades ſoient ſoigneuſement recommandés aux hôpitaux des divers diſtricts où ils ſeront arrivés, & qu'on ne leur faſſe continuer leur route, que lorſqu'ils ſeront parfaitement guéris.

VIII. La maiſon qui étoit occupée par la compagnie de Jeſus, ſervira aux commiſſaires pour y loger les colons, en attendant qu'on ait pris leur nom & leur ſignalement; on leur donnera deux jours de repos avant que de les faire partir pour la Sierra-Morena: leurs journées ſeront réglées ſur le pied de la marche des troupes, & leur itinéraire ſera fixé, afin qu'ils ne puiſſent pas ſe répandre dans la campagne.

X. L'entretien de chaque colon, dès le jour de ſon arrivée, ſera aux frais du tréſor royal; & afin qu'il ne ſoit pas arbitraire, il ſera fixé à deux réaux (dix ſous de France) par jour pour chaque colon ſans diſtinction d'âge, de ſexe ou de qualité, juſqu'à ce qu'ils arrivent à leur deſtination, &c.

XI. Il ſera fourni aux divers colons les chariots qui ſeront jugés néceſſaires, tant pour le tranſport de leurs bagages & uſtenſiles, que pour les perſonnes de ceux qui à cauſe de leur bas âge ou de leur ſexe, ne ſeront pas aſſez forts pour faire la route à pied, &c.

XIV. Le ſalaire ou le ſecours d'argent fourni aux colons par le tréſor royal, ſera remis aux divers chefs de famille, ou en particulier à chaque colon indépendant & libre; afin qu'ils

puiſſent former entr'eux des eſpeces de chambrée & vivre avec plus d'économie, ſans que le guide, ſergent ou conducteur de la troupe puiſſe en avoir l'adminiſtration, ſon ſeul emploi étant de pourvoir à ce que le néceſſaire & le logement ſoient fournis aux colons.

Le XVII article mérite d'être mis en entier, tant il eſt plein d'une touchante bienfaiſance. Le roi veut faire à ces colons l'accueil le plus favorable, & il ne doute point que les corrégidors, les alcaldes & les autres commiſſaires nommés & employés pour les recevoir au moment de leur arrivée, les faire loger & les conduire à leur deſtination, ne rempliront en bons & fideles Eſpagnols les intentions bienfaiſantes de ſa majeſté, ſans qu'il ſoit beſoin de prononcer des peines contre les infracteurs de ſes ordres, parce que l'on n'imagine pas qu'il ſe trouve un Eſpagnol capable d'entacher l'honneur de la nation, & de manquer à l'humanité, à l'hoſpitalité qui ſont dues à des familles induſtrieuſes qui ſe dévouent à la fatigue d'un long voyage, & à un travail pénible pour mettre en valeur des terres incultes, & augmenter les revenus & la population de l'état; mais les fautes les plus légeres, à cet égard, ſeront punies avec ſévérité pour maintenir le crédit national, & ma parole royale dans la haute réputation qui leur eſt due.

Malgré les précautions du gouvernement & la loi ſage qu'il avoit promulguée & répandue en faveur des étrangers amenés par Turrigel; cette colonie naiſſante eut beaucoup à ſouffrir.

Ce Bavarois avoit promis des cultivateurs, & le plus grand nombre des hommes qu'il fournit, étoient des vagabonds, ou du moins des pareſſeux, foibles, ſans activité, qui ne furent d'aucune reſſource dans le moment où pour commencer le défrichement, on auroit eu beſoin de gens forts & laborieux. Les terres que le gouvernement leur céda avec quelques avances en gros & menu bétail, en grains & en inſtruments de labour, reſterent incultes, & le ſeroient encore, ſi l'état n'eût pris ſoin de les faire défricher à ſes frais.

En ſecond lieu Turrigel, muni de la cédule royale, parcourut les Provinces de France & d'Allemagne pour trouver des gens de bonne volonté; & pour les attirer davantage, il fit de ſon chef imprimer des affiches où il exagéroit les promeſſes du gouvernement Eſpagnol, & lorſque ceux qu'il ſut engager furent rendus à leur deſtination, & virent qu'on ne leur tenoit pas tout ce que le commiſſaire de la cour leur avoit promis, il s'éleva des plaintes, des murmures qui exiſtent encore. Mais ce qui prouve combien la plupart de ces plaintes ſont mal-fondées, c'eſt qu'on en remarque parmi les plus mécontents, quelques-uns auxquels on a donné juſqu'à deux ou trois repriſes les beſtiaux qu'on leur avoit promis, & qu'ils avoient vendus ou tués, venant ſe plaindre enſuite qu'on les leur avoit volés.

Un troiſieme inconvénient & le plus malheureux pour ces colons, fut qu'ils arriverent dans la Sierra-Morena avant qu'on eût ſongé à leur préparer des logements: ils ne trouverent

au milieu de ces déſerts qu'un couvent de médiocre étendue, & déja occupé par un régiment Suiſſe deſtiné à les recevoir & à maintenir entr'eux le bon ordre. Aucun de ces nouveaux venus n'entendoit rien à bâtir, de ſorte que pendant pluſieurs mois ils furent expoſés aux injures de l'air; ce qui donna lieu à différentes maladies, qui emporterent, dit-on, un bon tiers de la colonie. La néceſſité de remplacer les morts & de ſuppléer à l'inactivité des ſurvivants, obligea le miniſtere d'admettre dans la Sierra-Morena une certaine quantité d'Eſpagnols, en ſorte qu'aujourd'hui elle eſt peuplée d'un nombre à-peu-près égal de nationaux & d'étrangers.

Malgré les difficultés & les inconvénients preſque inſéparables d'un établiſſement nouveau, j'ai remarqué pluſieurs poſſeſſions qui ont proſpéré entre les mains des familles Allemandes. On trouve dans quelques habitations une aiſance qui prouve à la fois la bonté du ſol, les ſoins du gouvernement & le parti que l'on peut tirer de l'induſtrie encouragée par la bienfaiſance.

Parmi les nationaux Eſpagnols, & ces Allemands que Turrigel recueillit en Lorraine, en Alſace, ſur les bords du Rhin & en Autriche, il eſt une troiſieme claſſe qui n'eſt pas la moins utile: elle eſt compoſée du reſte infortuné de ces colons que l'on arracha à l'influence funeſte du climat de Cayenne. Le gouvernement de France en avoit formé un dépôt à Saint Jean d'Angely, & devoit les y entretenir juſqu'à ce qu'il eût trouvé l'occaſion de

les placer ; il accepta avec empreſſement le débouché que lui offrit Turrigel pour la Sierra-Morena.

Ces colons François ſont répandus ſur un vaſte terrain, qui a pour chef-lieu le joli bourg de la Caroline. Le pays qui environne cette petite capitale à cinq lieues à la ronde, offre l'aſpect le plus riant, ſur-tout lorſqu'on ſe rappelle que dix ans auparavant ces côteaux, ces vallons couverts aujourd'hui de fruits & de grains, n'offroient à l'œil qu'un déſert hériſſé de buiſſons & d'épines.

Du haut des côteaux les plus élevés qui avoiſinent la Caroline, & qu'on a mis en valeur, la vue ſe promene avec raviſſement ſur une foule d'habitations, dont chacune eſt le centre d'un héritage & l'aſyle d'une famille cultivatrice : de diſtance en diſtance l'on rencontre vingt ou trente maiſons raſſemblées dans une forme auſſi ſymmétrique que la nature du terrain a pu le permettre. Dans l'étendue de deux fortes lieues, on trouve cinq de ces hameaux qui ſont, *Scholaſtica*, *Los Rios*, *Carboneros*, *Arellano* & *Guaramon*. On raconte dans cette derniere peuplade un trait bien ſimple, mais qui prouve la fertilité de ſon ſol & les reſſources preſque inépuiſables de l'induſtrie.

Une mere de famille avoit quatre enfants, tous nubiles, quoiqu'elle fût encore dans la vigueur de l'âge ; elle venoit de recueillir les fruits de ſon travail & de ſon économie ; tout avoit proſpéré dans ſon champ au-delà de ſes eſpérances : trois de ſes enfants avoient déja fait leur choix, & n'attendoient que ſon aveu

& quelques ſecours pour entrer en ménage ; elle fixa un certain jour pour aſſembler ſa famille, & après avoir fait la diſtribution de quelques avances en beſtiaux & en argent ; elle céda à l'aîné de ſes enfants l'héritage qu'elle avoit ſi heureuſement cultivé ; elle gratifia les trois autres à proportion, & leur déclara l'intention qu'elle avoit de ſe remarier, & en effet on célébra les quatre noces le même jour.

Elle ne partagea pas ſon héritage entre ſes enfants, parce que telles ſont les loix de la ſucceſſion dans les colonies de la Sierra-Morena. Comme perſonne ne peut avoir deux héritages, on a réglé de même qu'ils ſeroient indiviſibles.

Ceci m'amene tout naturellement à parler du code de la Sierra-Morena : la loi expreſſe que le gouvernement a donnée pour l'adminiſtration de cette colonie, contient 79 articles, je me contenterai d'indiquer les principaux.

V. Un des premiers ſoins du ſurintendant des colonies ſera de choiſir les divers ſites où les colons doivent être fixés. Il cherchera les poſitions les plus ſaines, les mieux expoſées, éloignées de tout marais, ou des eaux croupiſſantes : il fera lever un plan général & exact du pays, afin qu'à la moindre difficulté qui pourroit ſurvenir, il ait ſous les yeux la poſition matérielle du terrain, & qu'il puiſſe juger avec connoiſſance de cauſe.

VI. Chaque peuplade peut être compoſée de vingt ou de trente habitations auxquelles on donnera la hauteur & l'étendue convenables.

VII. Il ſera libre au ſurintendant de faire élever ces maiſons contiguës l'une à l'autre,

ou de les placer immédiates à la portion de terre qui ſera adjugée à chaque colon, pour qu'il en ſoit plus près & qu'il puiſſe mieux donner ſes ſoins & ſon temps à la culture. Il donnera même la préférence à cette derniere méthode, toutes les fois que la ſituation du terrain le permettra ou le rendra plus facile.

VIII. Il ſera donné à chaque colon, pour ſa portion de terre en labour, cinquante *Fanegues* (*), & s'il ſe trouve aux environs quelque partie de terre propre au jardinage, elle ſera également partagée à tous les voiſins, afin qu'ils puiſſent en faire des jardins potagers, ou s'en ſervir à l'objet qui leur paroîtra le plus lucratif. La conduite des eaux, l'entretien des canaux ou des aqueducs d'arroſage ſeront aux frais de ceux qui jouiront de cette terre, au prorata de la portion qu'ils en auront.

IX. On leur répartira auſſi une portion des landes & côteaux pour y planter des arbres & des vignes; on leur permettra le libre uſage des vallées & des montagnes pour y faire paître leurs beſtiaux & pour y couper le bois qui leur ſera néceſſaire. Chaque colon ſera le maître de planter dans ce fonds public, à ſes frais, la quantité d'arbres qu'il jugera propre à ſon uſage & pour en faire commerce.

(*) La Fanegue eſt une meſure qui contient environ la quatrieme partie d'un ſeptier de bled; on appelle auſſi de ce nom l'étendue de terre que l'on peut enſemencer avec cette même quantité de grains.

X. Il ſera pris une note exacte des terres, héritages ou lots qui auront été répartis aux divers colons; & ayant égard au temps néceſſaire à leur défrichement, on leur impoſera une légere taxe en faveur de la couronne. Chaque héritage ſera maintenu ſur la tête d'un ſeul propriétaire utile, ſans que ladite portion de terre puiſſe être engagée, vendue à cens, aliénée, chargée d'une contribution annuelle, j'en dis autant des maiſons, pâturages & montagnes qui ſeront de ſa dépendance, ſous peine de confiſcation, & les terres & maiſons confiſquées ſeront cédées à un autre cultivateur; elles ne pourront être diviſées ni tomber en main-morte; on ne pourra fonder ſur elles ni chapelles, ni anniverſaires, ni charge de cette nature ou autre.

XI. Dès que les héritages ſeront répartis & déſignés, il ſera poſé des limites qui diſtingueront les divers territoires peuplés, & ceux qui doivent l'être, afin qu'il n'y ait à l'avenir ni diſputes ni procès entre les anciens & les nouveaux cultivateurs.

XIII. On réglera la diſtance d'un village à l'autre de la maniere la plus convenable; elle ſera d'une demi-lieue, plus ou moins, ſelon la poſition & la fertilité du terrain, & au commencement du livre de répartition des héritages qui environneront chaque village reſpectif, il ſera mis un plan du village & de ſon terroir, afin qu'en tout temps les limites ſoient connues & faciles à déſigner.

XIV. Trois, quatre & même cinq peuplades, ſi la ſituation le permet, formeront un conſeil,

conſeil, dans lequel elles enverront chacune un député, qui avec le curé, l'alcade & le procureur communs aux villages qui formeront cette junte, régleront leur police ſpirituelle & temporelle. L'alcade, le député & le procureur ſeront élus un jour de fête, pour que les cultivateurs ne ſoient pas diſtraits de leurs travaux. Aucun de ces emplois ne pourra être exercé à perpétuité, ils ſeront toujours électifs; mais le ſurintendant des colonies pourra nommer lui-même à ces emplois & à d'autres équivalents, pendant les cinq premieres années.

XV. Dans la poſition la plus commode, & choiſie vers le centre des quatre ou cinq villages qui formeront un conſeil, il ſera bâti une égliſe, la maiſon du curé, la chambre de la junte & des priſons. Ces édifices ſerviront en commun aux divers colons d'alentour, pour leurs beſoins ſpirituels & temporels.

XVI. Vers ce même point de réunion, on pourra placer les ouvriers ou artiſans utiles à la colonie, & on leur aſſignera aux environs une portion de terre égale à celle qui aura été accordée aux autres cultivateurs.

XVII. Les peuplades d'un même conſeil établiront, avec le temps & à frais communs, des moulins à eau ou à vent, qu'il leur ſera permis de faire conſtruire dans la poſition la plus avantageuſe, ſans faire tort cependant à un tiers, & lorſque les arrangements en auront été pris & réglés dans une aſſemblée générale, dont il ſera pris une délibération par écrit, afin qu'il conſte du conſentement unanime.

XVIII. Le choix du curé ſera fait maintenant dans la nation des nouveaux cultivateurs, & l'évêque diocéſain lui donnera les licences néceſſaires, ſur les ſimples certificats qui lui ſeront fournis de ſa nomination par le ſurintendant; mais dès que la néceſſité de ſe ſervir de prêtres étrangers n'aura plus lieu, l'élection du curé ſera faite par le concours de tous ceux qui ſeront approuvés, & ſa majeſté nommera pour conſerver ſon royal patronage.

XIX. La dîme de ces terres appartient au roi en entier, ſoit en raiſon de ſon droit de régale, ſoit en retour des frais que lui ont occaſioné ces établiſſements, qui ne peuvent être rendus fertiles que par de nouveaux débourſés, ayant été long-temps en friche & abandonnés; les fiſcaux de ſa majeſté réclameront contre quiconque voudroit s'arroger la dîme, ce qui n'eſt pas à préſumer, le droit royal étant ſi notoire.

XX. Les chapellenies vacantes dans les égliſes ou colleges qui appartenoient aux réguliers de la compagnie, ſeront appliquées aux cures de la colonie, en gardant dans l'application l'eſprit des fondateurs, & en attendant on leur paiera un honoraire aux frais du tréſor royal, ſelon l'appreciation qui en ſera faite par le ſurintendant.

XXI. Chaque conſeil des nouvelles colonies aura dans ſa commune un bois, pour y laiſſer paître en liberté les bœufs deſtinés au labourage, & le ſurperflu de ces pâturages pourra être affermé pour le menu bétail & les jeunes veaux propres à remplacer les vieux couples,

sans que la *Mesta* (*) ni les autres propriétaires de troupeaux puissent acquérir aucun droit de possession, ni s'introduire dans ces réserves. On les formera, autant qu'il sera possible, dans des lieux où l'eau soit suffisante pour y creuser des abreuvoirs, & de maniere qu'elles soient à portée des villages qui formeront le conseil. Le surintendant aura la liberté de fixer leur position.

XXII. Il ne sera accordé dans les peuplades qui forment la colonie, aucun privilege exclusif touchant les comestibles; il n'y aura ni magasin, ni boutique établis qui puissent mettre obstacle à la liberté du commerce.

XXVIII. Le surintendant conseillera, favorisera les mariages entre les nouveaux cultivateurs & les Espagnols, des deux sexes respectivement, pour les incorporer plus facilement dans la nation; mais ce ne sera point, quant à présent, avec les naturels qui habitent les royaumes de Cordoue, de Jaen, de Séville, la Manche & les environs, pour ne pas laisser dépeupler les villages circonvoisins. Le surintendant & ceux qui seront employés sous ses ordres, useront à cet égard de la plus grande sévérité.

XXXII. Le surintendant aura soin de placer les diverses peuplades sur les grandes routes, ou de maniere qu'elles en soient peu éloignées, afin que les habitants aient plus d'occasions & de facilité pour vendre leurs denrées, & qu'elles puissent en même temps servir de

(*) Voyez le chapitre qui traite de la *Mesta*.

protection contre les vagabonds & les malfaiteurs.

XL. Il ſera fourni à chaque famille un pic, une bêche, une hache, un marteau, une charrue, une faulx, & les autres uſtenſiles de ce genre que le ſurintendant jugera convenables, en examinant d'abord s'il eſt plus à propos de les faire fabriquer dans les colonies mêmes par les ouvriers qui s'y trouveront, ou s'il convient mieux de les faire venir tout fabriqués de la Biſcaye, de Barcelonne ou de toute autre partie du royaume dans laquelle on pourroit les trouver, pour ne pas retarder le défrichement faute des outils néceſſaires.

XLI. On diſtribuera auſſi à chaque famille deux vaches, cinq brebis, cinq chevres, cinq poules, un coq & une truie pleine.

XLII. On leur fournira la premiere année du grain & des légumes pour ſemer leurs terres & pour ſe nourrir.

XLIII. On pourvoira auſſi chaque famille de quelques vaſes & plats de terre; on leur donnera deux couvertures, un peu de chanvre, de la laine & du petit jonc, afin que les femmes puiſſent s'occuper & contribuer aux progrès de l'établiſſement.

XLVII. Le ſurintendant établira dans le lieu qu'il jugera le plus convenable, un ou pluſieurs marchés par ſemaine ſelon l'étendue des nouvelles peuplades, afin que leurs habitants ſoient pourvus à juſte prix de tout ce qui leur ſera néceſſaire.

LII. Nous donnons à Don Pablo de Olavidé une pleine autorité dans les nouvelles colonies.

Nous l'autorisons à se pourvoir d'un ou de plusieurs subdélégués, & défendons aux intendants, aux corrégidors & aux autres juges du royaume, de s'immiscer dans ses opérations, pour lesquelles nous le soumettons, seulement quant aux loix, à la premiere salle de notre conseil, & quant aux dépenses indispensables, à la surintendance générale des finances, afin qu'il ne soit pas troublé dans l'usage de ses ressources, ni arrêté dans les bons effets qui doivent en résulter; bien entendu que dès que les colonies seront formées en tout point, elles seront soumises au droit commun, chacune dans son district; mais jusques alors, ni les justices immédiates ne pourront avoir ni inspection, ni autorité sur les nouveaux colons, ni les habitants des lieux circonvoisins entrer avec leurs troupeaux sur les nouvelles terres, ni les colons pareillement avec les leurs dans les anciennes; parce que ces communications seroient dangereuses, en ce qu'elles produiroient des querelles entre les anciens & les nouveaux habitants, qu'il est bon de prévenir, & qui n'auront plus lieu, dès que les colons connoîtront la langue & les usages du pays.

LX. Pendant les années fixées pour le nivellement, le défrichement & la culture des terres, les colons ne paieront aucune imposition au trésor royal, & le surintendant fera pour l'avenir une juste appréciation des terres, pour que l'impôt soit également réparti & modéré, en ayant toujours présentes les loix du royaume.

LVII. En considération de ce que ces terres sont novales, on les exempte des dîmes pour le terme de quatre ans, pendant lesquels elles seront au profit des colons, & les fiscaux sont chargés de prendre la défense de cette concession envers quiconque oseroit s'élever contr'elles; le terme expiré, elles seront réunies au domaine.

LIX. Les nouveaux habitants de la Sierra-Morena seront obligés d'occuper la maison qui leur sera fixée, sans en pouvoir sortir, eux, leurs enfants, ni leurs domestiques, sans en avoir le congé de sa majesté, pendant le terme de dix ans, sous peine d'être employés au service de mer ou de terre, pour ceux qui contreviendront à cette loi, & en cela on ne leur fait pas une condition plus rigoureuse que celle à laquelle ils seroient soumis dans leur propre pays.

LX. Ces dix ans expirés, les descendants ou les ayants cause des colons maintiendront leur maison habitée, & veilleront à la culture de leur terre, sous peine de voir départir leurs propriétés à des colons plus utiles.

LXI. Les colons ne pourront diviser la portion de terre qui leur sera échue par le sort, pas même entre leurs héritiers, parce que ces lots doivent rester indivisibles au pouvoir d'une seule personne; bien moins encore leur est-il permis de l'aliéner à gens de main-morte, par donation entre-vifs ou à cause de mort: le tout sous peine de confiscation, & sans que la coutume, la prescription, le laps de temps & de possession puissent valoir: cette loi étant

en tout conforme à la nature du contrat emphytéotique & à la maniere de le maintenir.

LXII. Chaque lot, fort ou portion de terre devant paſſer en entier du pere au fils, ou au parent le plus proche, ou à la fille qui épouſera un laboureur utile & qui n'aura pas de terre, pour que deux lots ne ſoient réunis ſur une même tête, le gouvernement aura ſoin de diſtribuer ſucceſſivement de nouveaux lots aux ſeconds & aux troiſiemes enfants, &c. afin que de cette maniere la population & la culture augmentent dans la même progreſſion.

LXIII. Si quelque colon meurt *ab inteſtat*, ſans laiſſer d'héritier connu qui ait le droit de lui ſuccéder dans ſes biens, la portion de terre qu'il avoit retournera à la couronne, qui lui ſubrogera un nouveau propriétaire.

LXIX. Régle générale, le colon ſera toujours préféré à tout étranger pour les pâturages, bois & communes qui ſeront affermés dans les colonies.

LXXIV. Tous les enfants iront aux écoles établies dans chaque diſtrict; elles ſeront ſituées, autant qu'il ſera poſſible, auprès de l'égliſe, afin qu'ils puiſſent apprendre en même temps la Doctrine Chrétienne & la langue Eſpagnole.

LXXV. Il n'y aura pas d'écoles de grammaire dans ces nouvelles colonies, & moins encore pour les ſciences, ſelon la loi du royaume qui les prohibe dans les villages ou peuplades de la même nature, dont les habitants ſont deſtinés au labour, à prendre ſoin des troupeaux, à ſavoir les multiplier, & à toutes

les autres branches de l'agriculture, qui ſont le nerf & la force d'un état.

LXXVII. Il ne ſera permis dans ces colonies aucune fondation de couvents de l'un & de l'autre ſexe, ſous quelque nom ou raiſon que ce puiſſe être, qu'ils ſoient ou non connus ſous le nom d'hoſpice, de miſſion ou de confrairie, en un mot, ſous quelque prétexte ou titre qu'on veuille l'établir, pas même ſous celui d'hoſpitalité, parce que tout ce qui regarde le ſpirituel des colonies ſera & doit être réglé par les curés & les vicaires diocéſains, & le temporel par les juſtices & les divers Conſeils des colonies, &c.

Tels ſont les articles les plus importants contenus dans la cédule royale, du 25 juin de l'année 1767, ſervant de loi & d'inſtructions pour les peuplades de la Sierra-Morena. On pourroit, ſans trop haſarder, voir dans l'article LXXVII l'origine de cette haine que les moines avoient vouée à Don Pablo Olavidé, & dont il a été la victime; c'étoit beaucoup riſquer que de leur fermer la porte de ces colonies naiſſantes, & ils ne l'ont point pardonné à celui qui les avoit fondées: on verra au chapitre de l'Inquiſition quelle a été ſa récompenſe. Revenons à la Sierra-Morena.

Au mois de juin de l'année 1778, on avoit déja diſtribué 890 héritages ou lots dans la dépendance de la Caroline. Chacun d'eux à 8000 vares de long ſur 3000 de large, qui font 3555 toiſes pour la longueur, & en largeur 1333. Cette dimenſion n'eſt que vaguement fixée par la cédule royale, ce qui a

donné lieu aux chefs de la colonie de la prendre dans le ſens le plus favorable en certaines circonſtances. La vare d'Avila eſt preſque le double de celle de Madrid : ils ſe ſont donc permis de ſuivre la premiere de ces meſures en faveur des cultivateurs laborieux, & d'offrir par-là un motif d'encouragement aux autres.

Il faut convenir que tous ces lots ne ſont pas également propres à la culture ; on jugeroit même ce ſol ingrat à la premiere vue : il eſt preſque par-tout couvert d'une couche ſablonneuſe, mais ſous laquelle on trouve à peu de profondeur une terre forte & rougeâtre, qui ne cede à aucune autre en fertilité ; cependant la différence de leur produit tient encore davantage à l'induſtrie du cultivateur. On en eſt facilement perſuadé en examinant deux héritages contigus, dans l'un deſquels brille l'abondance ; tandis que l'autre, mal défriché, fournit à peine aux beſoins de ſon propriétaire : en général, cette terre annonce la plus grande fécondité ; tout y proſpere, pâturages, arbres fruitiers, légumes, fleurs, chanvre, grains, vignes, oliviers & mûriers. On trouve dans ces hameaux ce que l'on chercheroit vainement dans le reſte de l'Eſpagne, du lait & du beurre ; on remarque des pommiers & des ceriſiers qui n'ont pas quatre ans, & qui ſont ſurchargés de fruit. Les colons ont juſqu'ici préféré la culture du bled, comme étant d'une utilité plus immédiate : le gouvernement, & je ne ſais pourquoi, auroit voulu tourner leur attention ſur celle des oliviers, des mûriers & des

vignes : trois genres de culture déja très-abondants en Eſpagne.

Le roi s'eſt réſervé aux environs de la Caroline deux de ces héritages, qu'il a conſacrés uniquement à la culture qu'il voudroit faire adopter dans le pays, & voici comment; il a fait diſtribuer ſon terrain de trente à trente pieds de diſtance, on a planté des files d'oliviers au nombre de 12500 ; l'intervalle eſt rempli par 80000 plants de vignes à la maniere de Provence, & toute l'enceinte de la propriété eſt fermée par des mûriers. C'eſt-là, dit-on, le moyen le plus propre pour faire proſpérer également ces trois eſpeces de productions ſans qu'elles ſe nuiſent. Le mûrier, au bout de cinq ou ſix ans, commence à donner 150 livres de feuilles par récolte. Les oliviers ont beſoin de huit ans pour être en valeur ; mais la vigne rend au bout de trois; il ſeroit à deſirer qu'une partie des colons ſe vouât à ce genre de culture.

On ne s'eſt pas moins occupé dans ces colonies du ſpirituel que du temporel. Quoique la Caroline n'ait que huit à neuf cents feux, on y a établi quatre curés, dont deux Eſpagnols, un Allemand & l'autre François ; il y a dix égliſes répandues dans ce canton, & l'état donne quarante mille réaux, dix mille livres de notre monnoie, aux prêtres qui les deſſervent.

Malgré les attentions bienfaiſantes, & les exemptions répétées du gouvernement, ces peuplades ſont pleines d'eſprits mécontents : lorſqu'on les interroge, il n'eſt ſorte de plaintes

qu'ils ne faſſent ; mais elles ſont en général très-peu fondées, & preſque toujours le fruit de l'humeur inquiète de l'homme, qui voudroit parvenir à l'aiſance, ſans ſe livrer au travail qui la procure.

C'eſt aſſez réfléchir, continuons ma route à travers ces montagnes. La Caroline a pluſieurs grandes rues, de jolies promenades dans ſes environs, une place octogone, dont les galeries ſont ſoutenues par un portique ; une halle mieux approviſionnée que ne l'eſt celle de pluſieurs grandes villes d'Eſpagne. J'y ai paſſé deux fois, & je l'ai toujours vue bien fournie de comeſtibles ; on trouve auſſi à la Caroline une *Funda* ou auberge dans laquelle on a des vivres apprêtés & un aſſez bon lit : c'eſt la diſtinction qu'il faut faire entre la *Funda*, la *Poſada* & la *Venta ;* dans les deux dernieres, on ne vous donne que le gîte. Il y a beaucoup de villes conſidérables qui n'ont que des *Poſadas*, comme *Murcie*, *Tolede*, &c.

Au ſein de ces peuplades les chemins ſont aſſez bien entretenus, & l'on y voit déja ce que peut l'induſtrie ; pluſieurs colons ont agrandi leur logement, ils ont auprès de leur domaine des jardins & de l'ombrage. Cet établiſſement ne date cependant que de quelques années ; ſi la population & l'induſtrie continuent d'être encouragées & ſecondées dans la Sierra-Morena, elle deviendra un des cantons les plus floriſſants de l'Eſpagne. On pourroit y former des haras, & les chevaux qui y naîtroient ne le céderoient pas, je crois, en force & en beauté à ceux de l'Andalouſie. Ce

pays a plusieurs rapports avec l'Auvergne ; mais celle-ci est un peu plus froide.

Dans la belle saison, le séjour de ces montagnes est délicieux, tout est verd, tout est en fleur. Les précipices qui vous environnent n'ont rien d'effrayant, l'œil est réjoui par plusieurs cascades d'eau vive : il est vrai qu'à une lieue de la Caroline, les chemins sont rudes, fatigants & hérissés de pointes de rochers ; mais la chaleur y est modérée, & l'on respire par-tout un air pur & embaumé.

A quatre lieues de la Caroline est la *Venta de Miranda*, auberge isolée qui sert d'entrée à ce qu'on appelle le *Puerte del Rey ;* on donne le nom de *Puerte* au point le plus élevé d'une chaîne de montagnes, qui sépare une province d'une autre. Cette Venta est fameuse par sa cherté ; comme elle est dans le chemin un point fixe où l'on est absolument obligé de se rendre, le *Ventero* profite de cette nécessité. Il n'a que de l'eau minérale & un gîte à vous donner ; mais il n'a pas honte de vous demander la valeur de dix à douze francs pour votre soirée ; lorsqu'on est parvenu à cette *Venta de Miranda*, il faut décharger les voitures & se fournir de mulets ou de chevaux pour traverser le *Puerte del Rey ;* on a environ trois lieues de mauvais chemin. Il existe dans ce point le plus élevé de la Sierra un droit singulier qui fait partie des revenus de l'infant Don Louis ; les singes, les perroquets, les chiens, les instruments de musique, lorsqu'ils sont dans leur boîte, & les filles, &c. &c.

ſont ſoumis au droit d'un ou de pluſieurs réaux ; ſelon le tarif, les femmes mariées ne paient rien, c'eſt une eſpece d'encouragement pour la population : lorſqu'on a deſcendu le *Puerte*, on ſe trouve dans la Manche.

DE LA MANCHE.

LE premier village de cette contrée, fameuſe par les amours & les voyages de Don Quichote, eſt le *Viſo*. Les premiers *Manchegas* que j'ai vues m'ont paru jolies & bien faites; on retrouve encore dans ce canton les habits & les mœurs que Cervantes a ſi bien décrits dans ſon livre inimitable. Il n'y a pas de laboureur, pas de jeune payſanne qui ne connoiſſe très-bien Don Quichote & Sancho: il y a même dans la Venta de *Queſada* un puits qui porte le nom du chevalier errant. C'eſt-là que ce héros fit la veillée des armes: tel eſt le ſort & la récompenſe des hommes de génie, leurs poéſies s'accréditent, & chez le peuple même elles ont des monuments; ainſi *Shakeſpear*, parmi les Anglois, a donné ſon nom à des chemins & à des montagnes.

Le Viſo eſt un bourg aſſez grand. Les jeunes filles s'occupent à filer la laine la plus fine du pays; elles la font teindre de pluſieurs couleurs, & en fabriquent des jarretieres ſupérieurement travaillées & ornées de galantes deviſes. A quatre lieues *del Viſo*, on trouve *Val de Penas*, village conſidérable & fameux par ſon vin rouge, qui eſt le meilleur & le plus ſain qu'on puiſſe boire en Eſpagne: il eſt très-eſtimé dans Madrid, & c'eſt celui que l'on ſert à la table du roi. Les environs de ce village ſont très-bien cultivés, la route eſt belle & unie juſqu'à *Manzanares*, petite ville où j'ai

connu toute la gaieté de la Manche. Je ne la quitterai point ſans décrire ſes plaiſirs.

La Manche eſt le pays le plus enjoué de l'Eſpagne; les habitants ſont doux, aiment la danſe & la muſique; les femmes ſont grandes, ſveltes & jolies. Un joueur de guitare, un chanteur de ſeguedilles ſont des hommes précieux dans ces cantons. Au premier bruit de l'inſtrument, les filles, les garçons & les femmes ſe raſſemblent: c'eſt ordinairement à la *Poſada*, comme le lieu le plus convenable & le plus vaſte, que ſe fait le concours; la meilleure voix chante des ſeguedilles, & des aveugles accompagnent; c'eſt la gaieté la plus franche & la plus pure que l'on puiſſe partager. On eſt étonné devoir un laboureur vêtu comme Sancho, l'eſtomac couvert de ſa large ceinture de cuir, devenir un danſeur agréable; on ſuit avec plaiſir tous ſes mouvements, tant il forme ſes pas avec grace, préciſion & toujours en meſure. Mais pour les femmes, elles ont un *Meneo*, comme on le dit dans le pays, un certain mouvement ſi rapide, une flexibilité, une attitude ſi molle, des tours de bras ſi voluptueux, des pas ſi languiſſants, ſi gracieux, ſi variés, ſi juſtes, qu'à voir danſer une jolie femme, on ne ſait que faire de ſa philoſophie.

Le pays de l'Eſpagne où l'on chante & danſe le plus, eſt la Manche: ſes chanſons, ſes ſeguedilles lui ſont particulieres, elles y naiſſent; ce qui prouve qu'au chant & à la danſe ils joignent le mérite de la poéſie. Les ſeguedilles qui ſortent de la Manche ſont les plus eſtimées dans tout le reſte de l'Eſpagne; elles

roulent la plupart ſur la volupté, l'amour ou l'abſence ; ils en ont auſſi de ſatyriques, j'en ai entendu pluſieurs dont les ſentiments étoient délicats & exprimés d'une maniere poétique.

C'eſt dans la Manche que ſe trouve la mine de cinabre d'Almaden, qui, ſelon M. Bowles, eſt une des plus riches que l'on connoiſſe dans ce genre, la plus curieuſe pour l'hiſtoire naturelle & une des plus anciennes que l'on ait exploitées dans le monde. L'égliſe & une grande partie du village d'*Almaden*, qui a plus de trois cents maiſons, ſont conſtruites ſur le cinabre, & ſes habitants ſubſiſtent tous du produit de la mine. Les exhalaiſons du mercure ne ſont dangereuſes, ni pour les hommes, ni pour les animaux, ni pour les plantes comme on l'a cru; les forçats que l'on envoie dans cette mine jouiſſent d'une ſanté très-robuſte, quoique pluſieurs d'entr'eux ſoient aſſez ſcélérats pour feindre des paralyſies. Ils coûtent à l'état quarante ſous par jour, & il n'y a pas de laboureur à Almaden qui ne s'offrît pour travailler davantage & gagner la moitié moins.

La direction de la montagne d'Almaden eſt du nord-eſt au ſud-oueſt. M. de Juſſieu a donné une très-bonne deſcription des fourneaux dont on ſe ſert pour extraire le mercure; elle eſt inſérée dans les mémoires de l'Académie des ſciences, année 1719. L'invention de ces fourneaux eſt due a un Eſpagnol qui ſe nommoit *Don Juan Alfonſo de Buſtamante*, & l'on s'en ſert aujourd'hui en Hongrie. On retire tous les ans de la mine d'Almaden cinq ou ſix mille quintaux de mercure, & il ſert dans le

Mexique

Mexique pour extraire l'argent des mines. Les Eſpagnols imaginerent ce moyen auſſi ingénieux que ſimple en 1566, dans les cantons où le bois eſt rare : il eſt vrai qu'auparavant les mines d'or de la Hongrie ſe travaillerent par amalgame avec le mercure ; mais là on voyoit l'or dans la mine. Les Eſpagnols imaginerent de rendre une pierre minérale où le métal étoit imperceptible, en poudre impalpable, & d'en former des maſſes de vingt-cinq quintaux, de la mêler enſuite avec de la couperoſe verte, de la chaux ou de la cendre, réduits auſſi en poudre très-fine, une certaine quantité d'eau & trente livres de mercure en portions diſtinctes, & non tout à la fois. La maſſe que forment ces diverſes matieres, eſt ſouvent remuée, & dans le mouvement l'alkali fixe de la cendre & de la chaux étant diſſous, agit ſur les acides du ſel & de la couperoſe. Cette action produit une fermentation, une chaleur violente qui ſervent à détruire les particules de fer ou de cuivre qui ſe trouvent dans la mine, & les atômes imperceptibles de l'argent s'échappent de l'eſpece de priſon qui les renfermoit, viennent s'unir au mercure qui s'amalgame avec eux ; ce mêlange forme la pâte que l'on appelle *Pina* dans le Mexique. Au moyen de ce procédé, on retire environ deux onces d'argent par quintal d'une mine, qui par la méthode ordinaire ne produiroit pas de quoi payer les frais de l'exploitation. On ignore quelle eſt préciſément la quantité de mercure que l'on perd dans cette opération ; l'opinion la plus probable eſt que l'on perd autant d'onces de mercure que l'on

en retire en argent, & la livre de mercure rendue au Mexique coûte à-peu-près autant qu'une once d'argent.

A quelques lieues de Manzanares, on arrive à *Villa-Harta*, petit village; c'eſt-là qu'on prétend que la route paſſe ſur le chemin que la Guadiane s'eſt pratiqué ſous terre : ce qui faiſoit dire à un Eſpagnol, eſclave en Afrique, que ſon maître étoit le plus puiſſant des monarques de ce monde, & qu'entr'autres merveilles qu'on admiroit dans ſes états, il y avoit un pont large de ſept lieues. Mais ce pont eſt une fable ſelon les meilleurs géographes, qui prétendent qu'à peu de diſtance de ſa ſource, la *Guadiane* paroît ſe perdre, parce qu'elle coule dans les replis de très-hautes montagnes qui la dérobent à la vue durant l'eſpace de quelques heures, après quoi on la voit reparoître aux lacs qu'on appelle *Los ojos de la Guadiane*, les yeux de la Guadiane.

A trois lieues de *Villa-Harta*, eſt le *Puerto Lapice*, petit hameau compoſé de ſept ou huit maiſons, ce n'étoit autrefois qu'une *venta*. Les environs ſont ornés de jardins potagers, & la campagne eſt bien cultivée; la route eſt fort belle juſqu'à *Conſuegra*, bourg conſidérable qui renferme pluſieurs égliſes & quelques couvents. A cinq lieues de là, on arrive à *Mora*, petite ville très-peuplée, ſituée dans une vaſte plaine & environnée de jolies promenades. Après deux lieues environ de chemin, on erre pluſieurs heures parmi d'arides coupes-gorges; on eſt, pour ainſi dire, enſeveli dans les replis de pluſieurs côteaux élevés & dépouillés d'arbres &

de verdure ; mais à une lieue de Tolede on apperçoit une prairie charmante ſur les bords du Tage, & plantée de pluſieurs grouppes d'arbres, qu'on appelle la *Huerta del Rey*, le jardin du roi ; c'eſt-là que les rois Maures, lorſqu'ils étoient en poſſeſſion de Tolede, avoient une maiſon de plaiſance ; & après avoir doublé une haute montagne, on voit cette fameuſe ville bâtie ſur une pointe élevée & pittoreſque.

DE TOLEDE.

L'ORIGINE de Tolede eſt incertaine. Si l'on veut en croire *Silva* dans ſon origine ſur la maniere dont l'Eſpagne s'eſt peuplée, quelques Juifs vinrent s'établir à la place que Tolede occupe aujourd'hui, 540 ans avant Jeſus-Chriſt, & ils appellerent la ville qu'ils fonderent *Toledath*, qui dans leur langue ſignifioit *mere des peuples*; cette origine eſt auſſi noble que douteuſe.

On ſait que Tolede fut une colonie des Romains, & qu'ils la firent ſervir d'entrepôt aux tréſors qui paſſoient à Rome.

Les Goths y régnerent après eux, Léovigilde y fit ſon ſéjour, & chercha à l'embellir, ſes ſucceſſeurs l'agrandirent.

Les Maures s'emparerent de Tolede en 714, & la garderent juſqu'en 1085, qu'elle leur fut enlevée par Alphonſe VI, qui ſe fit nommer empereur de Tolede, d'où elle a conſervé les noms de Royale & d'Impériale.

Tolede eſt bâtie ſur pluſieurs côteaux eſcarpés. Le Tage, tant vanté par les anciens, traîne ſes baſſes eaux & ſes paillettes d'or à travers les roches nues & hériſſées qui ſervent de baſe à la ville; les ponts par leſquels on y entre ſont fort beaux. L'*Alcazar* ou l'ancien palais Maure donne, par ſa grandeur & ſa poſition, un air magnifique à la ville; mais dès qu'on eſt arrivé, on n'a plus que des deſcentes ou des montées très-rudes; le ſeul

endroit uni de Tolede eſt une place dont la forme n'a pas encore de nom en géométrie ; elle n'eſt ni ronde, ni quarrée, ni triangulaire, ni hexagone, &c. Les édifices les plus curieux à voir dans cette ville ſont la cathédrale, qui eſt très-ancienne, & cet Alcazar dont j'ai parlé & dont l'architecture tient à la fois de la Romaine, de la Gothique, de la Moriſque & de celle de nos jours : il eſt à une des extrêmités de la ville, bâti ſur un rocher très-élevé : il domine la ville, le cours du Tage, & la campagne auſſi loin que la vue puiſſe s'étendre.

On traverſe, en entrant dans l'Alcazar, une grande cour quarrée, longue de 160 pieds & large de cent trente ; elle eſt environnée de deux rangs de colonnes qui ſoutiennent une vaſte galerie ; on monte aux appartements par un magnifique eſcalier que l'on voit au fond de la cour, & qui en occupe toute la largeur : il ſe diviſe enſuite en deux perrons qui conduiſent vers les deux côtés de la galerie : delà on paſſe dans diverſes ſalles très-vaſtes, deſtinées à la filature de la ſoie & à pluſieurs fabriques d'étoffes, de velours & de mouchoirs ; l'archevêque de Tolede ayant fait de ce palais un hoſpice pour les pauvres de la ville & des environs qu'il occupe & nourrit. Cet établiſſement mérite les plus grands éloges, il eſt digne en tout du prélat qui en eſt le fondateur ; on y éleve environ deux cents enfants des deux ſexes que l'on accoutume au travail & à la vertu ; les femmes & les vieillards ont auſſi un aſyle dans cet hoſpice fondé par la bienfaiſance, & qui n'a d'autre défaut que d'être trop magni-

ſique. Tout y eſt bien dirigé, les ſalles où couchent ces pauvres ouvriers, & celles où ils mangent, ſont admirables par le bon ordre & la propreté qui y regnent ; il n'y auroit à objecter contre cet établiſſement que l'eſpece de tort qu'il peut faire aux autres manufactures de l'Eſpagne ; la main d'œuvre s'y trouvant preſque à rien. Cet Alcazar renferme auſſi des écoles de deſſin qui ſont dirigées par les meilleurs maîtres de Madrid : ils ſondent les diſpoſitions de leurs jeunes eleves, arrachés à la miſere & à la mendicité, & les forment pour l'art de la peinture, ou ſimplement pour le goût néceſſaire dans les manufactures & les arts.

L'Alcazar eſt élevé à 80 toiſes au deſſus du Tage : l'eau de cette riviere y montoit autrefois par le moyen d'une machine très-ingénieuſe, imaginée par *Juanello*, natif de Cremone ; elle étoit compoſée de pluſieurs caiſſes de plomb ou de fer battu, liées les unes aux autres, & qui avoient leur baſe dans le Tage ; l'eau entroit dans la premiere caiſſe, d'où, par le moyen de certains reſſorts, elle étoit pouſſée dans la ſeconde, & ainſi de ſuite, juſqu'à la derniere qui étoit dans le château, & d'où elle ſe rendoit dans un réſervoir qui fourniſſoit de l'eau à toute la ville ; mais depuis près de deux ſiecles cette machine peu ſoignée s'eſt détruite, & l'on en voit à peine quelques reſtes ſur le bord de la riviere. Les habitants de Tolede chargent aujourd'hui ſur pluſieurs mulets de grandes cruches de terre, & ils vont faire ainſi la proviſion d'eau qui leur eſt néceſſaire.

La cathédrale eſt preſque au centre de la ville ; elle eſt, dit-on, la plus riche de l'Eſpagne & une des plus anciennes, elle fut achevée en 1493. Sa longueur eſt d'environ 400 pieds, & ſa largeur de 220 ; on l'a reblanchie depuis peu, on a doré les filets & les divers ornements de ſon architecture gothique, & l'on travaille encore à réparer la façade. Cette égliſe eſt remplie de pluſieurs chapelles bien décorées & de quantité de tombeaux de marbre ; on y voit celui d'un Albert, Archiduc d'Autriche, avec cette inſcription : *Belgarum rebellium, Gallorum hoſtium profligatori*, au vainqueur des Flamands rebelles & des François ennemis.

La chapelle la plus riche eſt celle de la Vierge, ſon autel eſt couvert d'or & d'argent ; l'habit qui la couvre le jour de ſa fête eſt brodé de perles & de pierres précieuſes, il eſt évalué à plus d'un million. Le cardinal Portocarrero, archevêque de Tolede, s'eſt fait enterrer à l'entrée de cette chapelle ; elle lui ſert de monument ; mais l'épitaphe qu'on lit ſur ſa tombe eſt des plus humbles, elle reſſemble à celle de Piron, *Cy gît qui ne fut rien* :

Hic jacet

pulvis

cinis

& nihil.

Cette épitaphe qu'adoptera un matérialiſte, & qui n'eſt ici que le cri profond de l'humilité

chrétienne, dans un homme décoré de la pourpre romaine, eſt gravée ſur une plaque de cuivre qui a plus d'une toiſe de longueur.

On voit dans cette égliſe un monument beaucoup plus reſpectable encore; c'eſt une pierre où la Vierge elle-même poſa ſes deux pieds. On ſait que la Vierge apparut un jour à ſaint Ildefonſe, & voulut bien lui aider à mettre ſa chaſuble; la pierre où elle ſe repoſa eſt conſervée ici ſous un grillage de fer, & tout le monde peut voir & toucher cette relique précieuſe; on a mis au deſſus, *adorabimus in loco ubi ſteterunt pedes ejus*, nous adorerons la place où ſes pieds ſe poſerent.

Le Voyageur Eſpagnol fait une ſortie vigoureuſe contre un ouvrage très-lourd, exécuté en marbre blanc derriere le maître-autel, fort admiré à Tolede, & appellé le *Tranſparent*. Toute cette machine de ſculpture, dit-il, eſt un amas abſurde de marbres qu'il auroit mieux valu laiſſer enſevelis dans la carriere d'où on les a retirés. Mais il rend juſtice à la boiſerie du chœur, qui eſt en effet admirable, & fut ſculptée par Alphonſe Berrugete & Philippe de Bourgogne; on y voit repréſentés pluſieurs traits d'hiſtoire du vieux & du nouveau teſtament, & tout autour ſont les ſtatues en albâtre de quelques patriarches & de pluſieurs ſaints & prophetes. Les apôtres & quantité d'autres ſaints y ſont auſſi ſculptés, mais ſeulement en bois & en bas-relief; les pupitres ſont dignes de curioſité par le goût qui regne dans les colonnes & les ornements qui les decorent.

La ſacriſtie renferme pluſieurs beaux tableaux;

on en voit un en entrant de Dominique Grec (*): il repréſente le moment où Jeſus-Chriſt eſt dépouillé de ſes habits pour être crucifié ; on y reconnoît ſi bien, ſelon les connoiſſeurs, la belle maniere & l'expreſſion du Titien, que ſi l'on ignoroit qu'il eſt de Dominique, on pourroit le croire de ſon maître.

Sur la porte de la ſacriſtie eſt un ſuperbe tableau d'*Orrente*, repréſentant ſainte Leucadie au moment où elle ſort du tombeau ; deux autres petits tableaux, qui ſont auprès de celui-ci, traitent auſſi de la vie de la même ſainte, & ſont peints par *François Rici ;* mais trop voiſins de l'ouvrage d'*Orrente*, ils ne brillent pas autant que s'ils étoient vus dans une autre poſition.

On voit dans la même ſacriſtie deux autres ouvrages d'*Orrente*, qui ſont une nativité & une adoration des rois, dans leſquels il imita & ſurpaſſa même *Baſſan :* tout auprès eſt un tableau de cet artiſte, repréſentant le Deluge ; plus loin une fuite en Egypte de *Jordan.* Le plafond compoſé avec autant d'art que de goût, mais un peu gris de couleur, eſt du même artiſte ; il repréſente l'apparition de la Vierge à ſaint Ildefonſe & le moment où elle lui met ſa chaſuble.

De la ſacriſtie on entre dans une autre ſalle

(*) Il étoit Grec de nation, & ſes tableaux ſont ſignés de ſa main dans la langue & les caracteres de ſon pays. Il fut eleve du Titien, & egalement fameux ſculpteur & architecte que bon peintre, il degenéra dès qu'il ne voulut plus imiter ſon maître. Il mourut à Tolede âgé de près de 80 ans.

moins grande qui renferme les ornements, plusieurs reliques & quelques bons tableaux, entr'autres un baptême de Jesus-Christ par *Jordan*. Palomino prétend qu'il envoya ce tableau en Espagne avant d'y venir, & c'est, sans contredit, un des plus beaux ouvrages de ce peintre, qui eut le talent singulier de réussir dans toutes les manieres, qui paroît quelquefois si différent de lui-même, & qui dans ce tableau a imité, à tromper les connoisseurs, la belle maniere de Raphaël. Le portrait d'un pape que l'on voit dans la même salle est de *Vandick*; la Circoncision & la Nativité de Jesus-Christ sont des *Bassan* (*), & peuvent être placés dans ce que ces artistes ont fait de mieux. La Samaritaine est de *Rubens*; la sainte Inès à mi-corps, de *Vandick*; saint Philippe de Néri & saint Charles Borromée paroissent être du *Guide*. Le saint François d'Assise est de *Dominique Grec*, & le beau crucifix que l'on voit dans la même piece passe pour être original du *Titien*.

Parmi les reliques & la vaisselle sacrée que renferment plusieurs grandes armoires, on admire l'ostensoir qui est d'un travail immense & d'une superbe exécution; il est d'argent doré & du poids de 794 marcs; celui-ci en contient un autre qui est d'or & du poids de 57 marcs, il est orné de plusieurs bas-reliefs & de quantité de pierres précieuses.

(*) Les Bassan aïeul, pere & fils, devinrent tous célebres dans l'art de la peinture; mais il est souvent difficile de les distinguer dans leurs ouvrages, tant ils eurent une maniere semblable.

Il y a dans la ſacriſtie quatre globes d'argent ſurmontés d'une figure du même métal, & hauts de plus de trois pieds, qui repréſentent les quatre parties du monde; ce fut la reine Marianne de Newbourg qui en fit préſent à la cathédrale. Chaque figure eſt ornée de pierres precieuſes que produit la partie du monde qu'elle repréſente. La couronne de la Vierge & ſes bracelets ſont auſſi dignes d'éloge & de curioſité; le trône d'argent ſur lequel on place ſa ſtatue peſe douze cents cinquante livres. Il ſeroit trop long de nombrer les croix, buſtes, urnes, vaſes & encenſoirs qui compoſent le tréſor de cette cathédrale, & je n'en prendrai pas la peine.

La chapelle où ſe célebre l'office Muzarabe n'a rien de bien merveilleux quant à l'architecture; mais elle mérite qu'on en faſſe mention à cauſe de l'office particulier qu'on y célebre, & de la fondation du fameux cardinal Ximenez, qui dépenſa des ſommes conſidérables pour faire imprimer des Bréviaires & des miſſels ſuivant ce rite.

L'office Muzarabe fut un ſujet de grande conteſtation à Tolede après la conquête qu'en fit Alphonſe VI: il vouloit, ſollicité par le nonce du pape, établir dans cette égliſe l'office Romain; mais le clergé, la nobleſſe & le peuple s'y oppoſerent, & le roi fut obligé d'avoir recours aux épreuves reçues alors pour connoître dans les faits douteux la volonté de Dieu. On commença par le combat en champ clos, & le champion Muzarabe vainquit le Romain. Le roi mortifié ne voulut pas s'en

tenir à cette épreuve soumise à tant de hasards; celle du feu lui parut plus convaincante & plus sûre; il fit allumer un grand brasier, autour duquel les prêtres des deux rites se mirent en prieres, & le moment étant venu d'y jeter les deux Missels, le Romain fut, dit-on, à l'instant consumé, tandis que le Muzarabe n'eut pas une feuille noircie. La question devoit être décidée sans doute, mais Alphonse tint bon, & voulut seulement permettre que le rite Muzarabe seroit conservé dans les anciennes paroisses; mais que toutes les autres églises se soumettroient au rite Romain.

Cet office Muzarabe qui avoit occasioné de si brillantes disputes, tomba avec le temps en désuétude, il étoit presque oublié lorsque le cardinal Ximenez l'ayant trouvé parmi de vieux manuscrits, le fit réimprimer & fonda cette chapelle de Tolede, où douze prêtres sont payés pour chanter l'office selon cet ancien rite.

Il differe très-peu, dit-on, de l'office qui se célébroit dans la primitive église d'Espagne. Les Arabes ayant fait la conquête de cette monarchie, y introduisirent le Mahométisme; mais ils laisserent aux Chrétiens, leurs esclaves, le libre usage de leur religion. Ces Chrétiens furent distingués sous le nom de *Mixti Arabes*, d'où, par corruption, vint le nom de *Muzarabes*; quelques auteurs donnent à ce nom une autre origine.

Ces *Muzarabes* se firent estimer des rois Maures. *Jacob Almanzor* en composa la garde de sa personne. Les rois d'Espagne rentrant

peu à peu dans leurs terres, accorderent plusieurs privileges à ces Muzarabes, qui furent confirmés par Henri II, Jean I, & les rois Ferdinand & Iſabelle; mais cet ancien rite ſe ſeroit perdu ſi, comme nous l'avons dit, le cardinal Ximenez n'eût fait imprimer en 1500 dans Tolede une belle édition du Miſſel Muzarabe, par un Allemand nommé Pierre Bagenbach.

Dès que ce monument de l'ancienne lithurgie Eſpagnole parut, il devint ſi célebre, il fut ſi recherché des ſavants, que l'édition en fut bientôt épuiſée, & peu d'années après il ſe vendit à un prix conſidérable.

Les curieux ne ſeront pas fâchés de connoître la différence qui ſe trouve entre la meſſe Muzarabe & la Latine. Elle commence de même que celle-ci, & après l'adoration de la croix, le prêtre dit : *Adjutorium noſtrum*, &c. & il continue l'Introït. Après le *Gloria*, il récite une oraiſon à laquelle on répond *Amen :* il dit enſuite, *per miſericordiam tuam*, &c. & venant au milieu de l'autel, il ajoute, *Dominus ſit ſemper vobiſcum.* Il lit une prophétie au titre de laquelle le clerc répond *Deo gratias*, & à la fin *Amen :* il répete de nouveau, *Dominus ſit ſemper vobiſcum*, & il récite ce qu'on appelle *Pſallendum*, qui répond au Graduel de l'office Latin : dès qu'il eſt fini, le prêtre ou le diacre ſe tournant vers le peuple dit : *ſilentium facite*, & le diacre lit tout haut l'Epître qui commence, *Sequentia Epiſtolæ Pauli Apoſtoli*, les chantres répondent *Deo gratias*, & à la fin, *Amen.*

Après la lecture de l'Epître, le prêtre demande la bénédiction ordinaire, & dans l'intervalle on change de place le Miſſel, & il commence l'Evangile par ces mots : *Lectio ſancti Evangelii ſecundùm*, &c. on répond *Amen*, & il ajoute, *Dominus ſit ſemper vobiſcum*, avec les *Alleluia* dont le Miſſel fait mention. Cela fait, il offre l'hoſtie comme de coutume, & la place ſur la patene au milieu de l'autel, avec la différence que dès le principe de la meſſe, l'hoſtie eſt toujours dans cette même poſition; après l'offerte de l'hoſtie, il bénit le calice & l'offre de même, en diſant une oraiſon, & tandis qu'il en récite une ſeconde, il couvre le calice avec la petite feuille deſtinée à couvrir l'hoſtie, & à l'inſtant, la tête penchée ſur l'autel, il prononce, *in ſpiritu humilitatis*, &c. ſans ſe tourner vers le public, il ajoute, *Adjuvate me, fratres, in orationibus veſtris & orate pro me ad Deum*, ce qui correſpond à l'*Orate, Fratres* du rite Latin. Telle étoit dans la primitive égliſe la meſſe des Catéchumenes: lorſque le prêtre en étoit à cette oraiſon, il les faiſoit ſortir de l'égliſe.

Le prêtre ſe lave les mains en récitant le Pſeaume *Lavabo*, &c. il bénit le calice & s'incline en diſant une oraiſon, dans laquelle il implore l'aſſiſtance divine pour achever le ſacrifice; elle eſt ſuivie de ſix oraiſons dans l'ordre ſuivant: la premiere ſe nomme *Miſſa;* la ſeconde *Alia oratio*, après laquelle ſe fait la commémoraiſon des morts. La troiſieme eſt appellée *Poſt nomina;* la quatrieme *Ad Pacem;* & c'eſt après l'avoir récitée que le prêtre

donne le baiſer de paix au diacre, celui-ci au ſous-diacre qui le donne au peuple.

Vient enſuite la Préface, qui, dans le rite Muzarabe, ſe nomme *Inlacion*; elle eſt terminée par le *Sanctus*, qui finit par *agios, agios, kyrie, o Theos.* Après le *Sanctus*, le prêtre récite la cinquieme oraiſon appellée *Poſt Sanctus*, & immédiatement il commence le canon de la meſſe, il conſacre l'hoſtie, le calice toujours couvert de la petite patene. A l'élévation de l'hoſtie il dit, *Quotieſcumque manducaveritis*, & à celle du calice, *biberitis, hoc facite in meam commemorationem*, le chœur répond, *Amen.* L'élévation achevée, il prononce la ſixieme oraiſon nommée *Poſt pridie.* Il découvre le calice & prononce l'antienne *Ad confractionem panis*: il éleve l'hoſtie au deſſus du calice, & cependant le chœur chante le ſymbole des apôtres, qu'il commence par ces mots *Credimus in unum Deum*, &c.

Tandis que le chœur acheve le *Credo*, le prêtre diviſe l'hoſtie en neuf parties, & à chacune d'elles, il prononce des paroles qui appartiennent au myſtere qu'elles déſignent, dans l'ordre, la forme & les noms ſuivants: la premiere *corporation*, c'eſt-à-dire, incarnation; la ſeconde, *nativité*; la troiſieme, *circonciſion*; la quatrieme, *apparition* ou l'épiphanie; la cinquieme, *la paſſion*; la ſixieme, *la mort*; la ſeptieme, *la réſurrection*; la huitieme, *la gloire*; la neuvieme, *le regne.* L'hoſtie étant ainſi diviſée, le prêtre paſſe au *Memento* des vivants, & dès qu'il eſt fini, il récite une oraiſon qui ſert d'introduction au *Pater noſter.*

Lorſqu'il a fini l'oraiſon dominicale, il prend la derniere des portions de l'hoſtie qui s'appelle *regne*, & il la met dans le calice : le diacre au même inſtant dit au peuple, *Humiliate vos benedictioni*, & le prêtre donne aux aſſiſtants la bénédiction par trois fois, en diſant à la derniere, *Dominus ſit ſemper vobiſcum*, & le chœur chante un répons qui ſe nomme *Ad accedentes*, le prêtre dit, *panem cæleſtem de menſâ Domini accipiam*, & prend la pénultieme particule de l'hoſtie appellée *gloire*, & la tenant au deſſus du calice il fait une ſeconde fois la commémoraiſon des morts, qui n'exiſtoit pas, ſans doute, dans le temps de la primitive égliſe. Il récite enſuite une oraiſon pour communier, qu'il acheve par ces mots : *ave in ævum, ſanctiſſima caro Chriſti, in perpetuum ſumma dulcedo* : il ſe frappe trois coups ſur la poitrine en diſant les paroles accoutumées, *Domine, non ſum dignus*, &c. & il avale la particule qu'il tenoit, & enſuite les autres en commençant par les dernieres qu'il a rompues. Après avoir communié, il dit, *ave in ævum, cæleſtis potus : qui mihi ante omnia, & ſuper omnia dulcis es* : il boit le ſang, & en recitant une autre oraiſon, il purifie ſes doigts & le calice, dans cet intervalle le chœur chante une antienne qui correſpond à la *communicanda*.

Le Miſſel eſt placé du côté de l'épître, & le prêtre dit une oraiſon qui revient à celle que dans l'Office Romain on nomme *Poſt-communio*, il vient au milieu de l'autel & dit, *Dominus ſit ſemper vobiſcum*, & au lieu de l'*Ite, miſſa eſt*, il dit, *miſſa acta eſt : in nomine Domini noſtri*

noſtri Jeſu Chriſti procedamus in pace, le chœur répond *Deo gratias:* le prêtre ſe met à genoux & récite le *Salve*, qu'il termine par une oraiſon, & après avoir baiſé l'autel, il ſe tourne vers le peuple, (il faut obſerver qu'il ne l'a jamais fait durant toute la célébration,) & il le bénit en diſant, *in unitate ſancti Spiritûs benedicat vos pater & filius, Amen*, & dans le ſilence il va quitter ſes habits dans la ſacriſtie.

Telles ſont les cérémonies de la meſſe ſelon le rite Muzarabe, il n'eſt aujourd'hui conſervé que dans Tolede & dans Salamanque.

Je ne dois point quitter cette riche & fameuſe cathédrale ſans parler de ſes magnifiques portes; elles ſont couvertes de lames de bronze, ſculptées ſur les modeles fournis par le Berrugete; on y voit quantité de fleurs, d'ornements, des figures & diverſes têtes deſſinées & exécutées avec un goût ſupérieur.

Après la cathédrale & l'Alcazar, l'édifice le plus conſidérable qu'il y ait à Tolede, & le plus digne d'être vu, eſt l'hôpital de ſaint Jean-Baptiſte, fondé par le cardinal *Juan de Tavera*, & bâti hors de la ville, vis-à-vis la porte de *Viſagra*. La double cour de cet hoſpice eſt décorée d'un beau portique, environné de colonnes d'ordre dorique, ſurmontées d'un ſecond rang d'ordre ionique; elles ſont au nombre de plus de cent. Une moitié de cette cour conduit vers l'égliſe: ſa grandeur, ſa noble ſimplicité, ſes belles proportions vous frappent de reſpect en y entrant. On voit ſous ſa coupole élevée de plus de deux cents pieds, le tombeau du fondateur exécuté par le

Berrugete; c'eſt tout ſimplement une urne ſur laquelle la ſtatue du cardinal de Tavera eſt étendue; mais cet ouvrage eſt admirable par ſon exécution, & les ornements ſimples qui le relevent. Le côté de l'urne qui fait face à l'autel contient un médaillon qui retrace l'apparition de la Vierge à ſaint Idelfonſe, & l'hiſtoire de la chaſuble. Au deſſus, & pour ainſi dire aux pieds du cardinal, eſt l'écuſſon de ſes armes, ſoutenu par deux enfants qui pleurent. Le côté oppoſé eſt orné d'un bas-relief, où l'on voit une femme entourée de trois petits enfants; elle repréſente, ſans doute, la charité. Le côté droit eſt rempli d'un médaillon de ſaint Jacques, de la figure de ce même ſaint à cheval, d'un char traîné par des bœufs & de diverſes figures. Le côté gauche eſt décoré d'un médaillon de ſaint Jean-Baptiſte, & de deux bas-reliefs qui repréſentent ſon martyre, & le baptême de Jeſus-Chriſt. L'urne paroît être ſoutenue par les vertus cardinales.

Il y a dans Tolede & aux environs trente-huit couvents religieux: le plus fameux eſt, ſans contredit, celui de l'ordre ſaint François, connu ſous le nom de *San Juan de los Reges*, parce qu'il fut fondé par les rois Ferdinand & Iſabelle, environ quatre cents ans après la conquête de Tolede ſur les Maures. *Ciſneros*, depuis ſi célebre ſous le nom du cardinal Ximenez, fut le premier novice qu'on y reçut. Les murs de l'égliſe ſont entourés en dehors de chaînes de fer, qu'on prétend être celles dont les Maures enchaînoient les eſclaves chrétiens. Son architecture eſt gothique; mais elle ne manque pas de goût ni de magnificence.

L'hôtel-de-ville, ou la maiſon nommée *del Ayuntamiento*, eſt tout auprès du palais de l'archevêque: ſon architecture élégante eſt, dit-on, l'ouvrage de Dominique Grec, & ne le cede en rien aux meilleurs édifices qui ſoient dans Tolede. Ses colonnes doriques & ioniques, ſes tours & les autres ornements qui les accompagnent & qui forment ſa façade, font un tout digne d'être examiné par les connoiſſeurs. On lit ſur une des murailles de ſon eſcalier les vers ſuivants :

Nobles diſcretos varones
Que gobernais a Toledo,
En aqueſtos eſcalones
Deſechad las aficiones,
Codicias, amor, y miedo;
Por los comunes provechos
Dexad los particulares:
Pues vos fizo dios pilares
De tan altiſſimos techos,
Eſtad firmes y derechos. (*)

Ces vers ſont admirables par leur ſimplicité & l'excellente morale qu'ils renferment : ils

(*) Hommes nobles & judicieux qui gouvernez Tolede, dépoſez vos paſſions ſur cet eſcalier, laiſſez-y l'amour, la crainte & l'avidité; pour l'intérêt public, oubliez les intérêts particuliers, & puiſque Dieu vous fit les colonnes de ce palais auguſte, ſoyez toujours fermes & droits.

devroient être écrits ſur la porte de tous les palais conſacrés à rendre la juſtice.

Je ne dirai rien du palais de l'archevêque qui tomboit en ruines & que l'on rebâtit, ni d'un bel édifice qu'on éleve à un quart de lieue de la ville, deſtiné à la fabrique des armes. On ſait que Tolede fut très-fameuſe autrefois, par la trempe qu'on y donnoit aux épées, & celles qu'on retrouve encore de ces temps éloignés, ſe vendent à des prix exorbitants. On prétend que le ſecret de les durcir eſt retrouvé, & l'on a fait avec les nouvelles épées fabriquées à Tolede des expériences qui paroiſſent le prouver. Lorſqu'une de ces armes a paſſé par les divers degrés de la forge & de la trempe; elle eſt rejetée, ſi en frappant avec elle de grands coups ſur un caſque de fer, elle en eſt ſimplement ébrechée; elles ſoutiennent preſque toutes cette épreuve.

Tels ſont les principaux monuments que l'on trouve à Tolede, ville qui renfermoit, il y a à peine deux ſiecles, plus de deux cents mille habitants, & dans laquelle on en compte à peine aujourd'hui trente mille; auſſi dès qu'une maiſon tombe en ruines, on ne cherche point à la rebâtir, & dans vingt ans elle ſera remplie de décombres & de platras.

Tolede eſt bâtie ſur des rochers, elle eſt dominée par des côteaux qui paroiſſent être l'image de la ſtérilité. Mais qui croiroit qu'au ſein de ces précipices, on trouve pluſieurs ſites fertiles & charmants, des ruiſſeaux qui jailliſſent & ſerpentent ſur la verdure, la vigne qui s'unit au poirier, & forme des retraites contre

les ardeurs du jour ? Ces sites s'appellent des *Cigarrales*. Le chemin qui y conduit est rude & fatigant ; mais lorsqu'on est arrivé dans ces lieux champêtres, on ne voudroit plus les quitter.

On va de Tolede à Madrid dans un jour, on traverse plusieurs gros bourgs, entr'autres *Getafe*, qui est le dernier & le plus considérable.

Fin du Tome premier.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION, page 5
Idée générale de l'Eſpagne ancienne & moderne, 15
Entrée de l'Eſpagne par la Catalogne, 27
De la Catalogne, 31
De Barcelone, 37
Route de Barcelone à Morviedre, 45
De Morviedre, 57
Du royaume de Valence, 75
Des environs de Valence, 77
De Valence, 85
Route de Valence à Alicante, 111
D'Alicante, 118
Route d'Alicante à Murcie, 123
Du royaume de Murcie, 129
De Murcie, 131
De Carthagene, 139
Route de Carthagene à Grenade, 144
Du royaume de Grenade, 154

De Grenade, 157
Route de Grenade à Cadix, en paſſant par Antequerra & Malaga, 224
De Cadix, 240
Des Fêtes, Combats ou Courſes de Taureaux, 260
Route de Cadix à Séville, 268
De Séville, 270
Route de Séville à la Sierra-Morena, 281
De l'Andalouſie, 293
De la Sierra-Morena, 295
De la Manche, 318
De Tolede, 324

Fin de la Table.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le premier Volume.

☞ *Si l'on prend la peine de parcourir cette Table, on ſera curieux de lire ces Eſſais ſur l'Eſpagne, qui renferment bien des détails ſur cette Monarchie & ſes vaſtes Poſſeſſions.*

A

ABDALI. Roi Maure ; ſon hiſtoire ſinguliere, & de la reine ſon Epouſe. *pag.* 185

ABIGUALID (Joſeph). Empereur & roi des Maures, qui fit bâtir le château de l'Alhambra. 166

ABULHAGGERG. Autre roi Maure, qui fit bâtir la tour de ce château. *ibid.*

ADVENANT. La plus fameuſe comédienne qu'ait eu l'Eſpagne. 97. Son Epitaphe Latine dans l'ancienne égliſe de Burjaſot. 98. La traduction Françoiſe. 98. 99.

Affinerie pour le cuivre établie par M. Maritz dans l'arſenal de Séville. 40.

Ahorca y de Cuchillo. Droit ſeigneurial de vie & de mort ſur ſes vaſſaux. 149.

Alameda. Nom que l'on donne aux promenades publiques. 87.

ALAVIDÉ, *liſez* OLAVIDÉ. 283,

ALBIN HAMETTE. Seigneur Maure. Fauſſe accuſation formée contre lui. 185.

Alcantarilla. Petit hameau ſur la route de Grenade à Cadix. 236. *Venta* ou auberge iſolée près de ce hameau. *ibid.*

Alcazar. Ancien palais des rois Maures à Séville, & ſa deſcription. 276.

ALCIRE ou *Algeeira.* Aſſez grande ville dans le royaume de Valence. 112.

ALCOY. Jolie petite ville du royaume de Valence, ſur une petite riviere du même nom. 115.

Aldea del Rio. Village conſidérable dans l'Andalouſie. 291.

Algemiſi. Gros bourg dans le royaume de Valence. La façade de ſon égliſe paroiſſiale eſt de bon goût... Le maître-autel d'un grand genre d'architecture. Il y a des tableaux de Ribalta. 111.

Alhambra (l'). Grand château attenant à la ville de Grenade. 166. *& suivantes.* Sa description & les inscriptions qu'on y lit. 169. jusqu'à 208.

ALICANTE. Ville d'Espagne dans le royaume de Valence. 118. *& suivantes.* Ses vins sont renommés, sous le nom de *vino tinto.* 119.

Almoden. Montagne d'Espagne dans la province de la Manche, célebre par une riche mine de cinabre ou vif-argent. 320. Description des fourneaux & des opérations qui se font pour en obtenir le vif-argent. *ibid.*

Alpuxarras. La plus haute montagne dans le royaume de Valence. 134.

Alta-Fouilla. Village de Catalogne sur la route de Barcelone à Morviedre. 46.

ALTEA. Au royaume de Valence, riche en vin, soie, lin & miel. 116.

Amalgame de l'argent au mercure, opération qui se fait au Mexique pour extraire l'argent de la mine. 321.

AMBURIAS. Ville de la Catalogne. 31.

ANDALOUSIE. La plus grande province de l'Espagne, appellée autrefois Bétique. 293. Sa situation, son étendue, ses limites. *ibid.* *& suivantes.*

Andilla. Bourg dans le royaume de Valence. 82. Les tableaux & les bas-reliefs qu'on y trouve. *ibid.*

ANDUJAR. Ville de l'Andalousie. 291.

ANTEQUERRA. Assez grande ville dans le royaume de Grenade. 216. Son Calvaire, ses cascades. 217.

Antiquités. Inscriptions & restes de monuments anciens que l'on trouve dans Morviedre. 57. *& suivantes.*

Arabes ou Maures. Confusions de leurs dynasties. 24. Leur luxe, leurs études, leurs sciences, leurs arts. 272.

Arbres sur la route de Benicarlos, dont la projection est dirigée contre la montagne. 56.

Arbouen. Village de Catalogne. 46.

Arc de Triomphe. Monument des Romains, à trois lieues de Vendrel, gros bourg de Catalogne. *ibid.*

Archena (*Bains d'*). A quatre lieues de Murcie, sur la route de Madrid, à trente pas de la Segura. 236.

ARCHIDONA. Ville sur des rochers, dans le royaume de Grenade. 225.

Arellano. Hameau ou peuplade de François dans la Sierra-Morena. 301.

Armes antiques & moresques conservées dans le château de la ville d'Antequerra. 227.

ATALAYA DE SERTORIO, *voyez* DENIA. 116.

Artemus, voyez *Cap-Martin.* *ibid.*

Auberges ou Hôtelleries de l'Espagne, sont toutes mauvaises. Leur descrip-

tion. 145. Sont appellées *Venta*, *Posada*, *Funda*. Explication de ces trois sortes d'Auberges. 315.

Autels riches & curieux dans plusieurs églises d'Espagne. De Girone, où l'on voit une statue de la Vierge en argent massif. 28. D'argent massif dans la cathédrale de Valence, & les peintures qu'on y voit. 89. D'argent massif dans la cathédrale de Murcie. 133.

Auteurs qui ont écrit sur l'histoire d'Espagne. 24. Qui ont écrit sur le royaume de Valence. 76.

AYALA (Martin de). Note au bas de la page. 91.

B

BAEZA. Au royaume de Jaen, lieu renommé pour les chevaux Andaloux, *voyez* JAEN. 288.

Balaguer. Col ou gorge & château fortifié, sur la route de Barcelone à Morviedre. 50.

Balayen. Gros bourg de l'Andalousie, entouré de fortifications ruinées. 292.

BARCELONE. Grande ville capitale de la Catalogne. 37. Son commerce & ses artisans. 38. Sa cathédrale & sa description. 41. Son palais d'audience. 42. Sa bourse ou maison de commerce. *ibid.*

Barchel. Fontaine remarquable dans le royaume de Valence, auprès d'Alcoy. 116.

Barille. Sorte de grain qui se cultive particuliérement dans le royaume de Murcie. 144.

BARRANJO DE MOGENTE. Torrent que l'on passe douze fois en moins de deux heures, en allant de *Mogente* à *Alicante*. 115.

BAZA. Ville dans les montagnes au royaume de Valence. 150. remarquable par les canons qui servent de piliers aux halles. *ibid.*

BELLEGARDE (château de). Derniere place Françoise, sur les frontieres d'Espagne, du côté de la Catalogne. 27.

BENICARLOS. Premiere ville du royaume de Valence en quittant la Catalogne, fameuse par ses vins. 55.

Bexis. Gros bourg dans le royaume de Valence. 81.

Biar. Petit village dans le royaume de Valence, renommé par le miel que l'on y recueille. 115.

Bibliotheques. Du Docteur Cassiri dans l'Escurial, remplie de manuscrits arabes. 24. Du college de Corpus Christi dans Valence, remplie de livres rares. 95. Publique dans le palais archiépiscopal de Valence. 100. De Don Grégoire Mayans, fameux littérateur, âgé de plus de 80 ans. 107.

BORGIA (Saint François de). Sa famille, ses vertus, sa canonisation. 117.

Bourse. Lieu de l'assemblée

des commerçants dans la ville de Valence, ſa deſcription. 99.
Bouſſot. Village renommé par des eaux thermales. 120.
Burjaſot. Village près de Valence, dont le college de *Corpus Chriſti* eſt ſeigneur. 95. Arbre prodigieux qu'on y voyoit. *ibid.* Ses greniers publics ou ſouterrains, bâtis par les Romains pour la conſervation des grains, & note à ce ſujet. 96. Epitaphe de la comédienne l'Advenant. 98. Excellente figues qu'on y recueille, & anecdote à ce ſujet. 99.

C

CABEZAS (las). Grand village dans le royaume de Grenade. 235. Ses plaines, ſes marais & les bourbes qui gâtent les chemins. *ibid.*
CADIX. Grande ville du royaume de Grenade ſur l'Océan. 240. Son antiquité. *ibid.* Ses anciens temples. 241. Sa ſuperbe baie. *ibid.* Sa deſcription. 242. Ses rues & ſes places. 243. Anecdote ſur la ſtatue de ſaint Antoine que l'on voit dans la paroiſſe de ce nom. *ibid.* Preſque tous les ordres connus ont des maiſons à Cadix. *ibid.* Pluſieurs nations forment ſes habitants. *ibid.* L'enceinte dite *Campo Santo.* 244. Maniere dont les maiſons y ſont bâties. *ibid.* L'eau n'y eſt pas bonne, on la fait venir du pont ſainte Marie. 245. Sa cathédrale. *ibid.* Deſcription de ſes environs. *ibid.* Détail ſur ſa population. 246.
Caiſſe de plomb trouvée dans les anciennes fondations de la tour Turpiana, & ce qu'elle renfermoit. 213. Anecdote hiſtorique ſur cette découverte. 214.
CALABRE (duc de). Note ſur ſon empriſonnement. 114.
Calvaires. Preſque chaque ville d'Eſpagne a un calvaire ou tiburne ſacré. 227. D'Antequerra. *ibid.* Caſcades remarquables qu'on y rencontre. *ibid.*
Cambrilis. Village de la Catalogne, fameux par ſon commerce de vins. 48.
CANALEN. Riviere dans le royaume de Valence. 81.
Canales. Petit village dans le royaume de Valence. *ibid.*
Canet. Village de la Catalogne ſur la route de Barcelone. 29.
Canons remarquables, ſervant de piliers aux halles de Baza. 159
Cap Martin. Promontoire entre Denia & Altea, appellé vulgairement Artemus. 116.
Carboneros. Hameau peuplé de François dans Sierra-Morena. 301.
Carlote (*la*). Gros bourg, chef-lieu des peuplades de M. Alavidé ou Olavidé. 283. Eſt le marché de ſes peuplades. 284. contentement

& satisfaction de ses habitants. *ibid.*

CARMONE. Ville de l'Andalousie, sur la route de Séville à Sierra-Morena. 281. Son ancienne splendeur. 282. Fertilité de son terroir en bled. *ibid.*

Caroline (*la*). Joli bourg dans un vaste & agréable canton de Sierra-Morena, habité par une peuplade de François. 301. Bel aspect & beaux sites qu'on y trouve. *ibid.* Anecdote qui prouve la fertilité du terroir, secondée par le travail. *ibid.* Articles principaux du Reglement donné par le gouvernement Espagnol pour la police des habitations de Sierra-Morena. 302. Réflexions morales & philosophiques sur l'esprit de mécontentement qui regne dans ces peuplades. 314. Description de ce bourg. 315.

Carroubiers. Arbres touffus, indigenes en Espagne, dont le fruit s'appelle carrouge. 74. 112. Note sur ce fruit. 74.

CARTHAGINOIS. Leur établissement en Espagne. 18. Les naturels du pays laissent les guerres à ces nouveaux venus. *ibid.*

CARTHAGENE. Grande ville dans le royaume de Murcie. 130. Son antiquité, ses fondateurs, sa conquête par Scipion, le bel exemple de continence & de generosité qu'il y donna, & un précis historique de cette ville, 139. Ses fortifications & son port. 141. Son bassin & ses Arsenaux. 142.

Casas escusadas. Maisons privilégiées exemptes des dîmes ecclésiastiques suivant la volonté du roi. 149.

CATALOGNE (description de la). 31. Salubrité de son climat. 32. Ses deux merveilles. *ibid.* Narration sur le monastere de Mont Serrat. 33.

Cathédrales. De Barcelone. 41. de Cadix. 245. De Girone. 28. De Cordoue. 285. De Grenade. 162. De Murcie. 133. De Séville. 272. De Taragone. 47. De Tortose. 51. De Valence. 88.

CARDONE. Ville de la Catalogne. 31. Montagne près de la ville de ce nom où il y a une carriere inépuisable de sel. 35. Description des particularités de cette montagne. 36.

CERVERA. Ville de la Catalogne. 31.

Champ des Martyrs. Champ près de Grenade. Etymologie de son nom. Les souterrains qu'on y voit. Les Carmes-Déchaussés y ont un couvent. 221.

Chancelleries. Il n'y en a que deux en Espagne, où l'on appelle de toutes les causes qui se jugent dans le royaume; l'une est à Valladolid, & l'autre à Grenade. 164.

Chapelles, voyez *Cathédrales & Couvents.*

CHARLES QUINT (palais de.) dans le château de l'Alhambra près de Grenade; ſon ample deſcription, les inſcriptions qu'on y lit, & les anecdotes particulieres que l'on débite ſur ce palais. 169. juſqu'à 212.

Châteaux que l'on trouve en Eſpagne. De Mont Joui ou citadelle de Barcelone. 38. De Tortoſe; les inſcriptions qu'on y trouve, & les beaux ſites qu'on y découvre. 53. De Morviedre; ſon antiquité & ce qui en reſte. 58. De ſaint Philippe, ſon antiquité, ſon étendue & ſes ruines. 113. Château ou fort de Carthagene, preſque détruit. 141. Château ou palais de Charles-Quint, dans l'Alhambra près de Grenade. 169. juſqu'à 208. Generalife, autre château curieux dans l'Alhambra. 208. juſqu'à 212. D'Antequerra. 227. Mole de Sainte-Marie. 238. Los Puntales, à l'entrée de la baie de Cadix. 241. l'Alcazar, ancien palais des Maures dans Séville. 276. L'ancien palais des Maures à Cordoue eſt converti en haras. 288. Autre palais des Maures dans Tolede, auſſi appellé l'Alcazar. Sa deſcription. 325.

Chauſſée (magnifique) élevée ſur la mer qui borde Cadix, qui conduit à l'île de Leon ſur la route de Cadix à Séville. 268.

Chêne. Deſcription d'un chêne prodigieux qui exiſtoit depuis des ſiecles dans le bois qui environne Burjaſot. 95. 96.

Chien. Inſtinct ſingulier d'un chien de *Mayoral*; c'eſt le nom que l'on donne aux cochers en Eſpagne. 153.

Chirivel. Village dans le royaume de Grenade. 149.

Cigarrales. Sites agréables dans les côteaux qui environnent Tolede. 340. 341.

CISNEROS, Abbé du Mont-Serrat, réforme ces Cénobites. Saint Ignace s'y dévoue à la pénitence. 33. Il eſt l'auteur du livre des *Exercices* fauſſement attribué à ſaint Ignace. 34.

Clef. La clef eſt un ſymbole myſtérieux chez les Muſulmans. 167.

College dans la ville de Valence appellé *Corpus Chriſti*; ſa deſcription & celle de ſon égliſe. 92.

Comares (la tour de). Ancien monument du château ou palais de l'Alhambra. 176. Deſcription de la principale ſalle de cette tour. *ibid.* Inſcriptions qui s'y trouvent. 178.

Combats ou Courſes des Taureaux, avec la deſcription de ces fêtes. 260. Leur pompe ridicule à Madrid. 262. Ce qu'ils ſont en Portugal. 265.

Commerce d'Alicante. 119. De Cadix. Il eſt exercé par différentes nations, prin-

cipalement par des François. 243. 244. Vues philoſophiques ſur le commerce d'Eſpagne en général, & particuliérement ſur celui de Cadix. 248. Examen du livre de M. l'Abbé Raynal ſur le commerce des Européens dans les Indes. 248.

Commerce & manufactures de Valence. 103.

Conſuegra. Bourg conſidérable dans la Manche. 322.

Contractation ou l'ancienne bourſe des négociants de Séville. Deſcription de ce ſomptueux édifice. 277.

Contentaina. Bourg ou village dans le royaume de Valence, ſur la route d'Alicante, remarquable par ſes montagnes. 116.

CORDOUE. Ancienne ville d'Eſpagne dans l'Andalouſie. 284. Son antiquité. Ce qu'elle étoit ſous les Maures. Inſcription qui le prouve. 285. Remarques ſur ſon égliſe. 287. voyez ce nom à l'article *Cathédrales*. Son ſuperbe haras. 288. Sa place publique. 289. Antiquité de ſon univerſité. 290. Anciens Grecs, Romains & Maures qui l'ont illuſtrée. *ibid.*

Cour des Lions dans le château de l'Alhambra. 193. Baſſins des caſcades & inſcriptions qu'on lit ſur le principal. 195. Les trois ſalles qui y ſont. 196. Les inſcriptions qu'on y lit. 197. voyez *Alhambra* 166. *& ſuiv.*

Crucifix ou image de N. S. Jeſus-Chriſt en croix, fameux dans l'égliſe de *Corpus-Chriſti* à Valence. 92.

Couvents dont il eſt fait mention dans ce volume. Du Mont-Serrat. 32. Des Carmes-Déchauſſés à Barcelone. 43. Des Trinitaires à Morviedre. 67. Des prêtres de la *Cueva Santa*. 78. Du Séminaire de Segorbe. 79. De la Chartreuſe de *Portaceli*. 83. Du college de *Corpus-Chriſti* à Valence. 92. Quarante-cinq couvents d'hommes & de filles dans Valence. 102. Dix d'hommes & ſix de filles à Murcie. 135. D'Hiéronymites dans Grenade. 221. Des Chartreux. 222. De religieux & religieuſes à Oſſuna. 233. Les Franciſcains & les Récolets, preſque tous les Moines connus ont des couvents à Cadix. 243. De Franciſcains. Des Peres de la Merci à Séville. 275. Des Capucins. 276. Trente-huit couvents de religieux dans Tolede & ſes environs, le plus fameux eſt celui des Franciſcains. 338.

Cueva Santa. Célebre chapelle dédiée à la ſainte Vierge, érigée dans une grotte des Montagnes ſur la route de Valence. 77.

Cullar de Baza. Village dans le royaume de Valence. 149.

D

DANSE. Diſpoſitions & talents admirables pour la danſe dans les Cadiciennes. 246. Deſcription en latin de la danſe des filles de Cadix, par le Doyen Marti, dans une note. 246. 247.
Danſes des habitants de la province de la Manche. 319.
DENIA ou *Atalaya de Serrorio*. Ville tres ancienne ſur la route de Valence à Alicante. 116.
Dimes (*les*). En Eſpagne ſe partagent entre le roi & le clergé. 149.
Douanes en Eſpagne. Combien elles y ſont multipliées & tyranniques. 238.

E

ECIJA. Jolie petite ville ſur la route de Séville à Sierra-Morena. Ses productions & ſon climat. 282.
Eau. Mauvaiſe à Cadix, y eſt tranſportée du port Sainte-Marie. 245.
EBRE (l'). Riviere de Catalogne. 31. A ſix lieues de ſon embouchure dans la mer ſe trouve Torroſe. 51.
ELCHE. Ancienne ville ſur le chemin d'Alicante à Murcie. 123. Les inſcriptions qu'on y lit. 124. Les grands hommes qu'elle a vu naître. 126.
ELDA. Aſſez grande ville ſur la route de Valence à Alicante. 117
ESPAGNE (royaume d'). Idée générale de l'Eſpagne ancienne & moderne, & ſon étymologie. 15. Sa poſition, ſon étendue, ſes limites & ſa température. 26. Sa diviſion ſous l'empire romain. 20. Sa conquête par les Barbares. 21. Par les Maures, Arabes, Sarraſins ou Africains. 22. Leur expulſion ſous Ferdinand & Iſabelle. 25. Cauſe de ſon épuiſement & ſa diviſion en 14 provinces. 26.

F

FABRIQUE de tabac à Séville. Deſcription du bâtiment qui la renferme. 277. D'armes à Tolede. 340.
Fêtes, voyez *Combats & Courſes de Taureaux*. 260.
Figues de Burjaſot. Sont les plus excellentes. Anecdote à ce ſujet. 99.
FIGUEIRA. Petite ville dans la Catalogne. 28.
FLUVIA. Riviere en Catalogne. 31.
Fonderies de canons établies par M. Maritz. 39. A Barcelone. *ibid.* A Séville. 20. Maniere de forer les canons. *ibid.*
Fontaine curieuſe à Segorbe, ville du royaume de Valence. 79. D'eaux thermales à deux lieues d'Antequera, dont la principale vertu eſt de fondre les pierres dans les reins & la veſſie. 230.
Fours ſacrés, ou Grottes où

furent

furent brûlés les disciples de saint Jacques. 217. Apparition miraculeuse de la sainte Vierge dans ces Grottes. *ibid.*

FRANCOLI. Riviere en Catalogne. 31. Son embouchure à un quart de lieue de Tarragone. 47. Ses eaux ont la propriété de donner un beau lustre au lin. *ibid.*

Fuente de la Higuera sur la route de Valence à Alicante. 115.

Fuente el Alomo. Village sur la route de Carthagene à Grenade. 144.

G

GALIONS. Nom des vaisseaux établis pour le transport des marchandises d'Europe aux Indes, & des Indes en Europe. 249. Les vaisseaux nommés de *Registre* ont été substitués aux galions depuis la guerre de 1740. 250.

GANDIE. Ville sur la route de Valence à Alicante. 117.

Garde (*la*). Tour fortifiée où est la principale entrée du château de l'Alhambra. 166. Il y a une inscription mauresque assez curieuse. *ibid.*

GENIL. Riviere d'Espagne dans l'Andalousie. 293.

Generalife. Ancien château mauresque, ou palais près de celui de l'Alhambra. Sa description & les inscriptions dont il est rempli. 208. jusqu'à 212.

Gorge (*fort Saint-*) sur les bords de la mer qui baigne la Catalogne, allant de Tortone à Torrose. 50.

GIBRALTAR (détroit de). Au midi de l'Espagne. 16.

Giralda. Tour qui sert de clocher à la cathédrale de Séville. 274.

GIRONE. Ville d'Espagne dans la Catalogne sur l'Onhar & le Duter. 28.

Glace. L'usage journalier qu'on en fait à Valence. 105.

Golfe d'Alicante. 120.

GOMEL & ZEGRIS (les). Seigneurs de la cour des rois Maures. 184.

Grecs & Phocéens (*les*) s'établissent en Espagne. 18.

Grenota. Auberge isolée à quelques lieues de Girone. 29.

GRENADE (royaume de). Sa description, ses rivieres & ses montagnes. 154. Ses sources d'eaux vives, ses bains & la propriété des eaux du Darro de guérir tous les animaux qui en boivent. 155. Ses carrieres & ses villes. 156.

GRENADE (ville de). Sa conquête sur les Maures par Ferdinand & Isabelle. 25. Les deux rivieres qui l'arrosent. La beauté de sa campagne. 157. Ses vingt portes. 158. Les inscriptions qu'on y lit, & la maison dite des monnoies. 159. Sa cathédrale & sa description. 162. Sa chancellerie ou palais de justice. *ibid.* Ses promenades, ses fontaines & les inscrip-

tions qui y ſont. 165. Le château de l'Alhambra 166. juſqu'à 208. Son étymologie. 222. Sa deſcription latine. 223.

GUADALAVIAR. Riviere dans le royaume de Valence. 75.

GUADALANTIN. Riviere dans le royaume de Valence, qui baigne les murailles de Lorca. 144.

GUADALQUIVIR. Fleuve d'Eſpagne. 154. 272.

GUARDAMAR. Ville près d'Alicante, renommée par les ſels dont le terrain abonde. 119.

GUADIX. Ville épiſcopale dans le royaume de Grenade, dont l'évêque eſt ſuffragant de Séville. 151.

Guaramon. Hameau peuplé par des François, dans Sierra-Morena. Anecdote ſinguliere qui prouve la fertilité du ſol, ſecondée de l'induſtrie. 301.

H

HACHA (l'ordre militaire de la). Inſtitué en 1170 par Raimond Barenger, pour récompenſer le courage des femmes de Tortoſe qui en avoient défendu les remparts. 51.

Haram. Village en Catalogne. 29.

Haras. Le ſuperbe haras que l'on voit à Cordoue, étoit auparavant le palais des rois Maures. Comment ſont tenues les juments & chevaux Andaloux. 288. *& ſuiv.*

HARRAHAL (el.) Petite ville dans le royaume de Grenade. 234.

Hoſpitalet (*l'*). Vieux reſte de fortifications ſur la route de Tortoſe, où il y a une auberge & une inſcription gothique. 48.

Huerta del Rei. Lieu agréable ſur les bords du Tage, à une lieue de Tolede, où les rois Maures avoient une maiſon de plaiſance. 323.

HUERTA (cap de la), qui couvre au levant la baie d'Alicante. 118.

I

INSCRIPTIONS. Au Dieu Pan qui ſe lit au château de Tortoſe. 53. On en trouve à chaque pas dans la ville & aux environs de Morviedre. 57. Celles que l'on trouve dans le couvent des Trinitaires. 67. juſqu'à 70. Trois autres près de l'égliſe majeure. 71. Au mur qui touche la porte de la ville. 72. A l'entrée de la ville & à côté de la porte de la maiſon du clos. 73. Romaines dans Xerica. 80. Trouvée à la fontaine de Liria. 83. Autre moderne ſur le pont de Palencia, entre Segorbe & Xerica. *ibid.* Pour le pavé ou moſaïque trouvé en 1777. 100. Trouvée dans le Guadalquiviar aux environs de Valence. 101. 102. Trouvée dans les environs d'Alicante. 121. 122. Dans le couvent

des Peres de la Merci à Elche & auprès. 124. A la tour de Murcie. 135. Sur un des canons qui servent de piliers de la façade des halles de Baza. 150. A la maison dite des monnoies à Grenade. 160. A la petite porte de la cathédrale de Grenade. 162. Celle de la chancellerie. 164. A la fontaine près du château de l'Alhambra, à l'entrée du château. 165. Qu'on a conservées d'un palais moresque détruit pour bâtir un couvent de Franciscains. 205. A une fontaine d'eaux thermales à deux lieues d'Antequerra. 230. A Séville sur la porte de la *Carne*. 270. Sur la porte de *Xerès*. 271. Sur un benitier dans l'église de sainte Marie à Cordoue. 285. Dans l'hotel-de-ville de Tolede. 339. Dans l'Alhambra. 166. 167. jusqu'à 208. Celles que l'on voit dans le château dit Generalife, près de celui de l'Alhambra. 210. 211. 212.

IGNACE (saint). C'est à Mont Serrat qu'il forma en 1522 le dessein de fonder sa société, & où il copia le livre des *Exercices*, d'après celui du P. Cisneros, imprimé en Latin & en Espagnol en 1500. 33. 34.

Ifnallos. Village du royaume de Murcie, à cinq lieues sur la route de Grenade. 153.

JAEN. Royaume ou province d'Espagne dans l'Andalousie, lieu réputé avec Baeza pour fournir les meilleurs chevaux d'Espagne. 288.

Junquiere (*la*). Petit village à la sortie de France à l'entrée en Espagne, du côté de Perpignan. 27.

L

LEON (île de). Petite ville sur la même route. *ibid.*

LEBRIXA. Ville sur la route de Cadix à Séville. 268.

Liberté. Réglements pour la liberté du commerce des Indes. 250.

LIRIA. Ville dans le royaume de Valence, avec une fontaine antique. 83.

LOBREGAT. Riviere en Catalogne. 31.

LORCA. Ville sur la route de Carthagene à Grenade. 144. Renommé pour la récolte de barrille. *ibid.* Naturel de ses habitants. 145. Sa cathédrale où l'on voit des tableaux de Gamache. *ibid.*

Los Rios. Hameau dans Sierra-Morena peuplé par des François. 301.

Lumbreras. Mauvaise auberge sur la route de Carthagene à Grenade. 145.

M

MAESTRANZA (la Real). Corps de noblesse très-distingué en Espagne. 108. Description d'une fête donnée par ce corps. 109.

Main. Signe hiéroglyfique

chez les Arabes ou Maures. 108. & *suiv.*
Maisons. Leur conſtruction à Cadix. 244.
MALAGA. Ville dans le royaume de Grenade. Son antiquité, ſon port, ſon mole & ſes vins. 231. Sa cathédrale. L'aménité du conſul François, & l'affabilité de ſes habitants. 132.
Maleçon. Belle chauſſée dans l'une des promenades qui ſont aux environs de Murcie ſur les bords de la Ségura. 135.
Malgrat. Village dans la Catalogne. 29.
MANCHE (de la). contrée d'Eſpagne, célebre par le Don Quichote de Cervantes. 318. Enjouement, gaieté & danſes de ſes habitants, & ſes chanſons appellées ſeguedilles. 319.
Manuſcrits arabes trouvés dans les fours ſacrés. 218. Leur traduction. 220.
MARIE (ſainte). Ville & port dans le royaume de Grenade. Sa promenade & ſes eaux. 237. Son mole ſur le port. 238.
Mariola. Montagne dans le royaume de Valence, fameuſe par les plantes rares & médecinales qui y croiſſent. 116.
MARITZ (M.) Ses établiſſements en Eſpagne pour les fonderies de canons. Les forer. 39. Rafiner le cuivre & forger des boulets. 40. 41.
MATARO. Petite ville en Catalogne. 30.
MAURES. Leurs arts, leurs plaiſirs, leurs tournois & leur galanterie. 23. Sociétés chaſſes d'Eſpagne ſous Philippe III. 25. Reſtes des Maures dans les montagnes de Grenade. Montagnards qui cultivent d'excellents fruits, & recueillent de bon vin. 155. Leur regret d'avoir perdu le royaume de Grenade ſubſiſte encore. 157. Leurs monuments qu'on trouve encore en Eſpagne, & ſur-tout dans le royaume & dans la ville de Grenade. 159.
MÉDITERRANÉE. Mer qui borne l'Eſpagne au levant. 16.
Miel de Biar, dit miel de romarin, en grande réputation pour ſa blancheur & ſon goût. 115.
Miranda. Venta ou auberge à quatre lieues de la Caroline dans Sierra-Morena. 316.
Miſere du peuple en Eſpagne. Réflexions philoſophiques ſur ſes cauſes. 49.
Moines. Leur impunité en Eſpagne. 43. Ce ſont des moines ou des hermites qui habitent preſque tous les palais ou châteaux qui avoient été bâtis par les Maures. Preſque tous les ordres des moines ont des couvents à Cadix. 243.
Mogente. Sur la route de Valence à Alicante. 115.
Mole du port d'Alicante. 119.
Moncada. Bourg dans le royaume de Valence. 84.

Morgon. Montagne auprès de Denia ſur la route de Valence à Alicante. 116.

Montagnes d'Eſpagne. Les Pyrénées ſont de l'Océan à la Méditerranée. Les montagnes d'Oca & de Guadarrama ſéparent les deux Caſtilles, & la Sierra-Morena borde l'Andalouſie. 16. 17.

Mont-Fort. Village ſur la route de Valence à Alicante. 117.

Mont-Joui. Château fort à Barcelone. 38.

Mont-Sacré. Sa route. Le grand édifice qu'on y voit. La tour nommée Turpiana, avec le détail hiſtorique ſur ce monument. 212. juſqu'à 220.

Mont-Serrat. Fameuſe montagne, l'une des merveilles de la Catalogne, célebre par ſon riche monaſtere, ſa ſolitude, ſon déſert & ſon hermitage. 32. *& ſuiv.*

Monumens antiques conſervés dans Morviedre. 73. Dans Andilla. 82. Dans le palais de l'archevêque de Valence. 100. Dans l'Alhambra. 166. juſqu'à 208. Au Mont-Sacré. 212. juſqu'à 220. A Antequerra. 226. juſqu'à 230.

MONZANARES. Petite ville dans la Manche. 318.

MORA. Autre petite ville dans la Manche, très-peuplée. 322.

MORILLO. Fameux peintre, dont on voit de beaux tableaux chez les Capucins de Séville. 276.

MORVIEDRE. Autrefois Sagonte, fameuſe ville détruite par Annibal. 57.

MURCIE. Royaume d'Eſpagne. Ses villes, ſes rivieres, ſes ſoies. 129. Murcie capitale du royaume de ce nom; ſon origine, ſon antiquité, ſon état ſous les Romains, les Maures, & ſa conquête par Don Ferdinand. 131. Sa ſituation, ſa cathédrale, ſon autel d'argent maſſif, le tombeau d'Alphonſe X. 133. La tour de la cathédrale. 134. Ses égliſes paroiſſiales, ſes couvents & ſes promenades. 135.

Muſéum de M. Salvador à Barcelone. 42.

Muſique. Diſpoſition des Eſpagnols pour la muſique. 247. Réflexions philoſophiques ſur cette diſpoſition & ſur la danſe Cadicienne. 248.

Muzarabe. Office particulier fondé par le cardinal Ximenez dans la cathédrale de Tolede. 331. Ce que c'eſt que cet office. 332. Les Muzarabes étoient des eſclaves chrétiens chez les Maures. *ibid.* Différence du rit de la meſſe au rit romain. 333

O

OISEAU. Uſage dans quelques égliſes d'Eſpagne, ſur tout dans celle d'Antequerra, d'avoir des cages remplies d'oiſeaux. 227.

Ojos. Village ſur la route de Murcie à Carthagene. 137.
OLAVIDÉ (Don PABLO) ou ALAVIDE défriche les montagnes de Sierra-Morena. 295. Haine que les moines lui ont vouée. 312.
OLIVA. Petite ville avec titre de comté, ſur la route de Valence à Alicante. 117.
Olivera. Chemin dans les montagnes, ſur la route de Murcie à Carthagene. 138.
ONHAR (l'.) Riviere dans la Catalogne. 28.
Opuntia ou figuier d'inde. 127.
ORIHUELA. Ville ancienne ſur la Segura. 126. Son ſiege épiſcopal. *ibid.* Son univerſité, ſon college & ſa cathédrale. 127.
Orneau. Vieux arbre d'une prodigieuſe groſſeur que l'on voit à Grenade, entre le château de Charles Quint & celui de l'Alhambra. 173. On en trouvoit un dans une promenade près de la ville de Grenade; en 1492, on célébra la meſſe au pied de ſon tronc. 221.
Oroſpeda. Montagne dans le royaume de Grenade. 225.
Oſſuna (duché d'). n'a pas le titre de ville, quoique conſidérable & ancien. 233. Sa célebre fontaine, ſes fortifications, ſes monaſteres, ſon hôpital & ſon égliſe majeure. *ibid.*
Noſtra ſignora de las Auguſtias. paroiſſe renommée dans la ville de Grenade, ſa deſcription, ſa richeſſe & ſa chapelle dédiée à la Vierge. 220.

P

PALAMOS. Ville de la Catalogne. 31.
PALENCIA. Riviere dans le royaume de Valence. 80.
Palmiers (forêt de) ſur la route d'Alicante à Murcie. 123.
PALOMINO (ANTOINE), natif des environs de Cordoue. Note curieuſe. 90.
Pantano (*el.*) Fameux baſſin ou réſervoir près d'Alicante. 119.
Pavé de Bacchus. Moſaïque à Morviedre, Autre de Neptune au Puig. 100.
Payſages admirables aux environs d'Antequerra. 227.
Pena de los Enamorados (*la.*) Rocher dans le royaume de Grenade, célebre par l'hiſtoire tragique des deux amants. 225.
Pedrera. Gros bourg dans le royaume de Grenade. 233.
Perello. village dans la Catalogne, lieu le plus affreux & le plus pauvre de cette province. 50.
PHENICIENS. Leur arrivée en Eſpagne. 17. Leur premier établiſſement à Cadix. Comment ils ſe comportent. Leurs guerres avec les naturels du pays. S'étendent ſur la côte méridionale juſqu'à Cadix. 18.
Philippe (*ſaint-*). Fort ou château qui défend l'entrée du port de Cadix. 242.

Pita. Plante indigene dans le royaume de Valence. C'eſt l'Aloès de l'Amérique; on la file & on en fait des blondes en Catalogne. 111.

Places de Cadix. La plus grande eſt celle où eſt l'égliſe de S. Antoine. 243.

Pont bâti par les Romains ſur le Guadalquivir, ſur la route de Grenade à Cadix. 236. De l'Oberjat. 45.

Portaceli. Chartreuſe à deux lieues de Liria, dans le royaume de Valence. Deſcription des tableaux qu'elle renferme. 83.

PORTUGAL. Royaume au couchant de l'Eſpagne. 16.

Puebla de Cazalla. Plaines arides qu'on y rencontre. 234.

Puerte de Carthagene. Ravin profond & dangereux dans les montagnes, ſur la route de Murcie à Carthagene. 137.

Puerte del Rey. Point le plus élevé des montagnes de Sierra-Morena. Droit ſingulier qu'on y perçoit. 316.

Puerto Lapice (*el*). Petit Hameau dans la Manche. 322.

PUICERDA. Ville de la Catalogne. 31.

PUIG. Ville à deux lieues de Valence. 100.

Pullena. Hameau dans le royaume de Grenade, dont les habitations ſont creuſées dans de petits côteaux. 152.

Puntales (*los*). Deux pointes de rochers, à l'entrée de la baie de Cadix, ſur la langue de terre où cette ville eſt bâtie. 241.

Pyrénées. Montagnes au nord de l'Eſpagne, qui la ſéparent de la France. 16.

R

RECOLETS ou Franciſcains de Cadix. Anecdote ſur la fondation de leur couvent. 243.

Réglement (*nouveau*) pour la liberté du commerce des Indes. 250. Réflexions ſur ce Réglement. 251. Le commerce de France en eſt léſé. 256.

Regiſtre (*vaiſſeaux de*) ſubſtitués aux galions, & pourquoi. 250.

Rembla ou torrent. *Rembla novante.* 148.

Regnes de Cordoue, de Séville, de Grenade. 23.

Richeſſes du monaſtere de Mont-Serrat. Il eſt occupé par des Bénédictins. 35.

Rivieres. De la Catalogne: *Onhar* & *Duter.* 28. L'*Ebre*, le *Francoli*, le *Lobrega*, le *Beſos*, le *Ter*, le *Fluvia.* 31. Du royaume de Valence; *Segura*, la *Xucar*, le *Guadalavias.* 75. *Alcoy.* 115. Du royaume de Murcie; la *Segura*, le *Guadalentin.* 129. Du royaume de Grenade, le *Genil*, le *Guadalentin*, le *Rio Frio*, le *Guadalaquivirejo.* 154. Le *Darro.* 155. De l'Andalouſie; le *Genil*, l'*Odier*, le *Rio Tinto* ou *Azeche.* 293.

Roda. Petit village dans le royaume de Grenade. 233.
RODERIC. Dernier roi des Goths en Eſpagne. 22.
ROMAINS (les) s'établiſſent en Eſpagne. 20.
ROSE. Ville de la Catalogne. 31.
Route de Barcelone à Morviedre. 45. De Valence à Alicante. 111. D'Alicante à Murcie. 123. De Carthagene à Grenade. 144. De Grenade à Cadix, 224. De Séville à Sierra-Morena. 281.
Ruines ou ſouterrains du château de Tortoſe. 54. Mauresques enſevelies dans le couvent des Franciſcains près du château de l'Alhambra. 208.

S

SACRISTIE de la cathédrale de Tortoſe. Ses reliques & ſes richeſſes. 52. De Valence. Ses richeſſes & ſes reliques. 91. De Séville. 274.
Saint-Philippe. Riche campagne dans le royaume de Valence. 112.
SAINT-PHILIPPE ou XATIVA. Ville dans le royaume de Valence. Son château ou forteresſe. 113. Les grands hommes qui y ſont nés. 114.
Sainte-Paule (*Cap de*). Dans la baie d'Alicante. 118.
SAGONTE, aujourd'hui MORVIEDRE. Courage féroce de ſes habitants lors de l'incurſion d'Annibal. 57.
Salle voûtée dans une des cours de l'Alhambra. 192. Des Abencerrages. 200. Des bains & ſes inſcriptions. 202. Des Nymphes. Deſcription des deux ſtatues qui lui ont donné ce nom. 203.
Salines de Guardamar. 120.
Salo. Port dans la rade ſur la côte de Catalogne, entre Villaſeca & Cambrils. 48.
SALVADOR (M.) Son muſéum à Barcelone. 42.
SANTA FÉ. Agréable petite ville à deux lieues de Grenade. 224.
Sax. Joli village ſur la route de Valence à Alicante. 117.
Scholaſtica. Hameau peuplé de François dans Sierra-Morena. 301.
Sebaſtien (*S.*). Forteresſe qui défend l'entrée du golfe de Cadix. 242.
SEGORBE. Ville dans le royaume de Valence. Sa deſcription. Son ſéminaire. 78.
SEGURA. Riviere dans le royaume de Valence. 73. Elle baigne les murs d'*Orihuela*. 126.
SÉVILLE. Son étymologie, ſon ancienneté, ſes fondateurs. 270. Inſcriptions Latines & Eſpagnoles. 271. Sa deſcription. 272. Son clergé & ſes monaſteres ſont prodigieux. 275. Production de ſon territoire. 279.
Sierra Morena. Longue chaîne de

de montagnes à l'extrêmité de la nouvelle Caſtille, & s'étend dans l'Eſtramadure & la Manche. 295. Olavidé & Turrigel y appellent des colons. 296. Code ou cédule royale qui fixe la loi pour cette peuplade. 302. juſqu'à 312. Diſtribution de 890 héritages. *ibid.* Le roi s'eſt réſervé quelques cantons, & Réglements pour le ſpirituel. 314. Les dîmes appartiennent au roi ſeul. 306. Réflexions politiques ſur cette nouvelle peuplade. 315. Agréable température de ſon climat. 316.

Sierra Nevada. Haute montagne couverte de neige, au pied de laquelle Grenade eſt bâtie. 157.

SILOE. Architecte qui a conſtruit la cathédrale de Grenade. 162.

SOLANO. Fameux médecin, mort en 1738, qui a fait un traité très-eſtimé ſur le poulx. 228.

Solano. Vent qui vient d'Afrique & d'Egypte, qui cauſe à Séville des accidents ſinguliers. 280.

SOLSONE. Ville de Catalogne. 31.

T

TABAC d'Eſpagne, dit de Séville. Maniere de le préparer. 277. *& ſuiv.*

TABARQUE. Ile dans la baie d'Alicante. 118.

TAGE (le) paſſe à Tolede. 324.

TARRAGONE. Ville d'Eſpagne en Catalogne. 46. *& ſuiv.*

Tampoul. Village de Catalogne. 29.

Théatre (ancien) que l'on voit à Morviedre. 59. *& ſuiv.*

TER (le). Riviere en Catalogne. 31.

Terſana (la). Bel édifice où eſt l'arſenal de Barcelone. 39.

Tiona. Bois ſur le chemin de Girone. 29.

Toilette de la reine. On nomme ainſi un Belveder curieux dans la partie du château de l'Alhambra, dite priſon de la reine. 191. Inſcription qu'on y lit. 192.

TOLEDE. Son origine, ſes édifices & ſa ſituation ſur le Tage. 324. Château dit l'Alcaſar; ſa deſcription. Il ſert pour la manufacture d'étoffes de ſoie. 324. Son école de deſſin. 326. Deſcription de ſa cathédrale. 327. Chapelle de la Vierge. Sa riche ſacriſtie & vaſes ſacrés. 330. Quatre globes d'argent & chapelle où l'on fait l'office Muzarabe. 331. Monument reſpectable & morceau de ſculpture en tranſparent. 328. Hôpital de S. Jean-Baptiſte. Tombeau du Cardinal Tavera. L'hôtel-de-ville. Sa belle inſcription. L'archevêché & la fabrique d'armes. 337. juſqu'à 341.

Torra d'Ambarra. Village de Catalogne. 46.

TORRES (las). Général Eſpagnol. 56.

Tortana. Village ſur la route

de Murcie à Grenade. 144.
TORTOSE. Ville en Catalogne. 51.
TURRIGEL, Bavarois, traite avec le miniſtre Eſpagnol pour 6000 colons. 297. Remarques ſur cette peuplade. 300. *& ſuiv.*

U

UNIVERSITÉ de Cordoue. 290. College de Corpus-Chriſti à Valence. 92.
Uldecona. Petit bourg de la Catalogne ſur la route de Tortoſe à Valence. 55.
UREL. Ville de Catalogne. 31.
Utrera. Grand bourg dans le royaume de Grenade. 234. Son calvaire; ſes égliſes; celle de *Santiſſimo-Chriſto*, dont l'autel eſt tout d'argent, & ſa principale place. *ibid.*

V

VAL DE PANAS. Village conſidérable dans la Manche, fameux par ſes vins. 318.
VALENCE (royaume de). Sa deſcription, ſon étendue, ſes limites, ſes rivieres. 75. *& ſuiv.*
VALENCE (ville de). Précis hiſtorique de cette ville & ſa deſcription. 85.
VANDALES (Incurſion des). 21.
Vales el Rubio. Village conſidérable à l'entrée du royaume de Grenade. 148.
Vega. Fameuſe campagne ſur la route de Grenade à Cadix. 214.
Vellida. Montagne agréable dans le royaume de Valence. 81.
Vendrell. Gros bourg en Catalogne. 46.
Venta. Sorte d'auberges ainſi appellées en Eſpagne. *De los Frailes*, dans un riche domaine des Peres de la Merci. 55. De *Guor.* 151. De *Darro*, où eſt une fameuſe forêt de chênes. 157. *Nueva*, miſérable auberge ſur la route de Carmone à Sierra-Morena, dépourvue de tout. Anecdote à ce ſujet. 282.
VIC. Ville de la Catalogne. 51.
VILLA-FRANCA. Ville de la Catalogne où ſe terminent ſes belles routes. 46.
Villa Harta. Village de la Manche où l'on prétend que la *Guadiane* ſe perd ſept lieues ſous terre. 322.
Villa-nueva. Village ſur la route de Murcie à Carthagene. 157.
Villareal Noules. Village près de Morviedre, ſur la route de Barcelone. 56.
Villaſeca. Village en Catalogne, fameux par ſon commerce de vins. 48.
VILLENA. Ville de la nouvelle Caſtille, ſur la route de Valence à Alicante. 115.
Vins. De Benicarlos. 55. d'Alicante dit de *Tinto.* 119. Des Chartreux de Grenade dit de *Xerès.* 222. De

Rancio. De Val de Penas, dans la Manche, le meilleur & le plus ſain des vins d'Eſpagne. 318.
VISIGOTHS (les) repouſſent les Vandales. 31.
Viſo (*Le*). Gros bourg dans la Manche. 318.
VIVEL. Petite ville du royaume de Valence où l'on trouve des inſcriptions & des antiquités. 80.
Volante. Sorte de voiture légere. 111.

X

XATIVA ou S. PHILIPPE. Ville du royaume de Valence. 113.
XERÈS. Ville dans le royaume de Grenade ſur les bords de la Guadalete, renommée par ſes vins. 236.
Xerès (*bataille de*) en 712, qui mit les Maures en poſſeſſion de l'Eſpagne. 22.
XERICA. Petite ville dans le royaume de Valence où il y a des inſcriptions & des antiquités. 79.
XUCAR. Riviere dans le royaume de Valence. 75. Elle entoure la ville d'*Alcire*. 112.

Z

ZEGRIS. *Voyez* GOMEL.

Fin de la Table des Matieres.

NOUVEAU
VOYAGE
EN
ESPAGNE.

NOUVEAU

VOYAGE

EN

ESPAGNE.

NOUVEAU
VOYAGE
EN
ESPAGNE,
FAIT EN 1777 & 1778;

Dans lequel on traite des Mœurs, du Caractere, des Monumens anciens & modernes, du Commerce, du Théatre, de la Légiſlation des Tribunaux particuliers à ce Royaume, & de l'Inquiſition; avec de nouveaux détails ſur ſon état actuel, & ſur une Procédure récente & fameuſe.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Chez P. ELMSLY, dans le Strand;
Et ſe trouve A PARIS,
Chez P. THÉOPHILE BARROIS, Jeune, rue du Hurepoix, près le Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXXXII.

NOUVEAU
VOYAGE
EN
ESPAGNE,

PARIS, MM. DCC. LXXIII.

ESSAIS SUR L'ESPAGNE.

De Madrid.

Madrid ne fut long-temps qu'un petit bourg inconnu, qui appartenoit aux archevêques de Tolede. Ainſi, tandis que tant d'autres villes illuſtres & agréablement ſituées ſont devenues des hameaux déſerts, ce bourg bâti ſur un terrain ſtérile & ingrat, eſt devenu une des plus belles villes de l'Europe.

Rien ne vous annonce aux approches de Madrid, que vous arrivez dans la capitale de la Monarchie Eſpagnole. Les auberges que l'on trouve à deux lieues de cette ville, ſont auſſi mal-propres, auſſi dépourvues de tout, que celles du reſte du royaume. Vous ne voyez ni jardins, ni châteaux, ni maiſons de plaiſance. Le ſol paroît aride, il eſt dépouillé d'arbres & de verdure; mais l'on arrive ſur les bords du Manzanares, & un pont ſuperbe & très-néceſſaire, quoiqu'un mauvais plaiſant

l'ait critiqué, en demandant où étoit la riviere, vous annonce déja le ſéjour du Roi des Eſpagnes. Ce pont a environ mille pas de long, & à ſon entrée, vingt-deux de large; mais il ſe rétrecit vers le centre, & n'en conſerve plus que douze : il eſt bâti en pierres de taille, & bordé d'un parapet à hauteur d'appui, qui eſt orné de diſtance en diſtance par de groſſes boules de pierre. La porte de la ville à laquelle il conduit, eſt appellée la porte de Ségovie, & le pont en a pris ſon nom. Ce pont fut conſtruit ſous Philippe II, & ſur les deſſins du fameux Jean de Henera. Le pont de Tolede beaucoup plus moderne, n'approche pas de la beauté du précédent; il eſt extravagamment orné de niches, comme la plupart des ponts d'Eſpagne.

Je parlerai d'abord de Madrid en général; je décrirai enſuite plus au long les principaux édifices & ſes monuments, ne citant que ce qui ſera vraiment digne d'attention & de curioſité.

Preſque toutes les rues de cette ville ſont droites, larges, propres & bien pavées. Les plus grandes & les plus fréquentées, ſont : la rue d'*Alcala*, celle d'*Atocha*, celle de *Toledo*, & la *Grande Rue*. Madrid renferme pluſieurs places, qui ſont en général peu régulieres. Les principales ſont celles de *San-Joachim*, du *Sol*, des *Laſganitas*, de *San-Domingo*, de la *Cevada* & la *Plaça Mayor*. Cette derniere mérite d'être diſtinguée par ſa grandeur, ſa régularité, & les belles & hautes maiſons dont elle eſt ornée. Son circuit eſt de 1536

pieds. Les maiſons qui l'environnent ſont au nombre de cent trente-ſix. Elles ont cinq étages ornés de balcons; le premier eſt ſoutenu par des piliers qui forment autour de la place quatre galeries, ſous leſquelles on ſe promene à couvert. Le milieu de cette place ſert à tenir le marché.

Les carrefours & les places de Madrid, excepté la *Plaça Mayor* que je viens de décrire, ſont ornés de fontaines de fort mauvais goût. Celles qui dans ce genre ſe font diſtinguer, ſont, la fontaine de la petite place irréguliere d'*Anton Martin*, & celle de la place nommée la *Puerta del Sol*; les autres ne ſont pas bien magnifiques, quoique moins ridicules. Les eaux de toutes ces fontaines ſont excellentes à boire, & l'air qu'on reſpire à Madrid eſt extrêmement pur, quoique très-inconſtant. C'eſt cette pureté de l'air, & la bonté des eaux qui engagerent Philippe II & ſes ſucceſſeurs à fixer leur ſéjour dans cette ville.

Les maiſons ſont en général bâties en terre ou en brique. On en voit pluſieurs qui ſont auſſi vaſtes que belles; mais j'en ai peu trouvé qui puſſent être comparées aux beaux hôtels de la rue Grenelle & du fauxbourg Saint-Honoré, à Paris.

Madrid a 15 portes, 18 paroiſſes, 35 couvents de religieux, & 31 de religieuſes, 29 colleges, hôpitaux ou maiſons de charité, 7398 maiſons, & environ 140000 habitants. Le voyageur Lombard, le P. Caimo, obſervent qu'on y mange tous les ans 50000 moutons, 12000 bœufs, &c.; ſon éditeur fait la mauvaiſe

plaiſanterie d'ajouter qu'on y conſomme auſſi 97000000000000000000000000000000045 oignons ou ciboules ; mais ce voyageur ne ſe plaindroit plus aujourd'hui de l'odeur fétide des rues, & il n'auroit pas beſoin d'épuiſer les eaux de *meliſſe*, de *ſans pareille*, & tous les parfums de l'Arabie pour s'en garantir.

Madrid n'a dans ſon intérieur qu'une ſeule promenade, qui eſt le *Prado*, ſi fameux dans preſque tous les romans eſpagnols, par les aventures d'amour. Il s'y en paſſe bien encore aujourd'hui ; mais elles ne ſont pas auſſi intéreſſantes que celles qui nous ont été conſervées. Ce *Prado* étoit il y a quelques années une eſplanade aſſez vaſte, mais irréguliere & montueuſe, où le beau monde alloit prendre l'air. Les ordres & le goût de M. le *Comte d'Aranda*, l'ont fait orner, applanir & planter de pluſieurs allées d'arbres, qui ont cependant beaucoup de peine à proſpérer, malgré tout le ſoin qu'on en prend. C'eſt à lui que la ville de Madrid doit auſſi la propreté & la ſûreté dont elle jouit. Les femmes viennent régulièrement ſe montrer en carroſſe, & promener leur indolence ſur ce *Prado* ; & je ne conçois pas encore quel eſt le plaiſir qu'elles peuvent prendre à cette promenade monotone, qui ſe fait à travers d'un épais nuage de pouſſiere. Le *Prado* eſt cependant arroſé tous les jours pendant l'été ; mais la chaleur du climat & le nombre des voitures, ont bientôt diſſipé cette humidité factice.

Madrid n'a d'agréable aux environs de ſes portes que les rives du Manzanares ; l'on y

trouve de l'ombrage, de la fraicheur & de la verdure. Ce qu'on nomme *les délices* du côté de la porte d'*Atocha*, eſt peu digne de ce nom; il y regne une puanteur qui s'exhale du canal ſtagnant, appellé le *Canal de Manzanares*, depuis long-temps commencé, & qui n'eſt pas à la veille d'être fini: il ſera utile ſans doute aux terres qui l'avoiſinent; il facilitera les tranſports, il fournira de l'eau à pluſieurs moulins qu'on a conſtruits ſur ſes bords; mais il répandra dans un cours de quatre ou cinq lieues la fievre & la putréfaction, parce que ſes eaux n'auront jamais aſſez de mouvement. Je rentre dans Madrid pour vous entretenir de ſes édifices, de ſes académies, de ſes ſpectacles. Je commencerai par le palais neuf.

Du Palais Neuf.

C'EST le palais où le roi fait ſa demeure; il eſt ſitué à une des extrêmités de la ville, près de la *Porte Saint-Vincent*. On l'a aſſez ingénieuſement comparé à une maiſon de bénédictins : ſa poſition élevée, ſes murailles épaiſſes & renforcées, le font reſſembler davantage à une fortereſſe iſolée, plutôt conſtruite pour ſoumettre des ſujets, que pour les attirer; mais ſi ce palais eſt écraſé, ſi les ornements dont il eſt décoré, paroiſſent lourds & confus, il n'en a pas moins une foule de parties qui méritent d'être vues, admirées & connues de quiconque aime les beaux arts & ſait les apprécier.

Il eſt malheureux qu'on ait choiſi, pour le bâtir, l'ancienne place qu'occupoit l'*Alcazar*, ou le palais habité par les premiers rois de Caſtille; tandis que le *Buen Retiro* offroit la plus belle poſition, & qu'un parc auſſi agréable qu'étendu, auroit pu décorer l'habitation royale; mais la politique en a autrement décidé.

Cet *Alcazar* qui exiſtoit du temps des Maures, ou qui fut conſtruit peu après la conquête de Tolede, étoit plutôt une fortereſſe qu'un palais. Il fut réparé par Henri II, embelli & augmenté par Henri IV. Charles-Quint avoit réſolu d'en faire ſa demeure, & de la rendre digne de lui. Philippe II, héritier de ſon trône, donna des ordres pour que le plan de ſon pere fût ſuivi. Philippe III & ſon ſucceſſeur

ajouterent à ce vieux palais de nouveaux embelliſſements ; il fut réduit en cendres en 1734.

Philippe V voulut le faire rebâtir avec une magnificence & une étendue qui n'euſſent pas d'égale en Europe. L'abbé *Juvarra*, célebre en Italie, & ſur-tout à Turin, par ſes ouvrages d'architecture, fut chargé de faire le plan du nouveau palais ; il répondit aux vœux du monarque, & fit même exécuter avec ſoin un petit modele en bois, de l'édifice qu'il avoit projeté ; ſon plan ne peut pas être ſuivi, l'emplacement ne ſe prêtant point aux grandes idées de *Juvarra*.

Celui-ci étant mort, *Saquelt*, Piémontois, & ſon élève, fut choiſi pour le remplacer ; il forma un nouveau plan plus conforme aux vues de Philippe V, & d'une exécution plus facile ; il fut approuvé, & l'édifice commencé en 1737.

Sa forme eſt un quarré parfait de 470 pieds ; ſa hauteur eſt de 100 ; ſa façade principale eſt tournée vers le midi ; & de ce côté-là l'édifice a trois étages principaux ; il en a quatre à l'orient, à l'occident, & cinq au nord, ſans compter les entreſols & les offices ou appartements ſouterrains.

Du ſol juſqu'au premier étage, l'architecture conſiſte en une ſimple maſſe ; elle ſert de baſe à un corps d'architecture, qui, ſans être préciſément ionique, a beaucoup de rapport avec cet ordre : il eſt compoſé de douze colonnes, dont quatre dans le centre de la façade, & huit partagées aux deux extrêmités ;

l'intervalle de ces colonnes eſt rempli par des pilaſtres. La façade du nord a huit colonnes dans le milieu ; les chapiteaux des pilaſtres ſont d'ordre dorique. La corniche qui couronne l'édifice eſt ſurmontée d'une baluſtrade, qui dérobe à l'œil la couverture de plomb qui lui ſert de faîte ; & cette baluſtrade eſt ornée tout autour de vaſes ou urnes de pierre.

Les fenêtres du centre de la façade au premier étage, ſont ſurchargées d'ornements ſuperflus, & trop recherchés, pour conſerver à un édifice pareil l'harmonie & la ſimplicité qui lui conviennent.

En entrant dans le palais, l'on ſe trouve ſous un immenſe portique, ſoutenu par des piliers auſſi lourds que nombreux ; s'ils donnent l'idée de l'habitation d'un ſouverain, c'eſt moins par le goût & la magnificence qui regnent dans leur enſemble, que parce que l'imagination eſt accablée de ce poids énorme, & tranſporte l'exiſtence de cet édifice dans les ſiecles les plus reculés. Ce portique conduit au pied du grand eſcalier.

Il eſt vaſte & bien décoré : douze colonnes d'un ordre bizarre, & les chapiteaux, dans leſquels on voit des lions, des châteaux, & le collier de la toiſon d'or, en font l'ornement. Les degrés, ainſi que la baluſtrade, ſont de marbre tacheté de noir ; quatre médaillons placés dans les angles au deſſus de la corniche, repréſentent les élémens ſous des figures d'enfants ; chaque médaillon eſt ſoutenu par deux ſatyres, & le plafond peint à freſque par *Corrado Giacuinto*, repréſente le ſoleil perſon-

nifié dans Apollon, à la vue duquel tous les éléments ſe réjouiſſent, & prennent de nouvelles forces.

La porte de la ſalle des gardes eſt accompagnée de deux colonnes de marbre jaſpé. Jean-Baptiſte *Tiépolo* peignit le plafond de cette ſalle ; on y voit la forge de Vulcain & pluſieurs grouppes allégoriques.

Les peintures à freſque du ſallon ſuivant, appellé la *Salle de bal*, ou des *Colonnes*, ſont de la main de ce même *Corrado* que j'ai déja cité : elles ſont remarquables ſur-tout par les beaux effets que l'artiſte a ſu répandre dans ſon ouvrage, par le coloris, & une grande chaleur dans la compoſition ; elles repréſentent la religion & l'égliſe ſur un trône de nuées ; ce qui paroîtroit une épigramme, ſi l'on ne ſavoit que les nuées, le tonnerre & l'éclair compoſent dans l'imagination des peintres & des poëtes le marchepié de l'Éternel. Les colonnes qui ornent cette ſalle ſont du même ordre que celles de l'eſcalier.

Le plafond de la ſalle qui ſert d'antichambre à l'appartement du roi, eſt peint par *Tiépolo* ; on y voit la monarchie eſpagnole perſonnifiée & richement vêtue, appuyée ſur un lion ; de l'autre côté eſt Apollon jouant de ſa lyre ; & plus bas, Hercule qui abat une des colonnes qui portent ſon nom.

Dans la ſalle ſuivante, qui eſt la plus grande & la plus magnifique du palais, par les glaces ſuperbes & le riche ameublement dont elle eſt décorée, le même *Tiépolo* peignit tout autour, au deſſus de la corniche, les

diverſes provinces de l'Eſpagne & des Indes, qu'il déſigna par le coſtume particulier à chacune de ces provinces. *Tiépolo* avoit beaucoup d'imagination, il peignoit avec autant de chaleur que de facilité; ſa maniere eſt noble, & ſon goût, celui de l'école actuelle vénitienne; il mourut à Madrid en 1770.

Dans la ſalle où dîne le roi, *Antoine Mengs* a peint à freſque l'apothéoſe de Trajan, il eſt environné de ſes vertus; on découvre à l'autre extrêmité du plafond le temple de l'immortalité, & les Muſes occupées à chanter, & à tranſmettre à la poſtérité la gloire de cet empereur.

Auprès de cette ſalle eſt celle qu'on nomme *ſalle de la Converſation;* le même artiſte en a fait le plafond; il a peint le moment où Jupiter, environné des autres dieux, couronne Hercule, & le récompenſe de ſes travaux. Les quatre bas-reliefs qui décorent cette même ſalle, & qui repréſentent quatre des principales actions du héros déifié, ſont de *Philippe de Caſtro.*

Le cabinet qu'on nomme *cabinet de la Chine*, eſt couvert de grandes pieces de porcelaine, ſorties de la fabrique de ce genre, établie au *Buen Retiro*; les ornements en ſont lourds, les couleurs & la dorure groſſiérement appliquées; de ſorte que je n'ai rien vu dans le palais de moins curieux que ce cabinet, à moins qu'on ne veuille admirer la patience, le travail & la dépenſe qu'a exigé la parure ſinguliere de cette petite ſalle.

Le plafond de la ſalle à manger eſt de *François Bayeu*; il y a peint la conquête de

Grenade par les Rois Ferdinand & Iſabelle; celui de la piece jointe à celle-ci, eſt d'*Antoine Velaſques*: c'eſt Colomb qui offre le nouveau monde aux mêmes rois catholiques. Les quatre bas-reliefs placés aux angles de cette ſalle, déſignent le Mexique, le Pérou, le Chili & les Philippines.

Un des ornements les plus précieux du Palais neuf, eſt la collection immenſe de tableaux qu'il renferme. Si l'on vouloit les déſigner tous, l'entrepriſe ſeroit longue, & feroit la matiere de pluſieurs volumes; je me contenterai d'indiquer les principaux, & de donner quelques jugements ſur leur mérite particulier, & celui de leurs auteurs, d'après une lettre du fameux *Mengs*, que les beaux arts viennent de perdre; lettre que cet artiſte écrivit à M. l'abbé Pons, qui l'a inſérée dans ſa deſcription de Madrid.

Dans l'antichambre de l'appartement du roi, on voit du *Titien*, un Syſiphe, un Promethée, quatre portraits de femmes, quatre d'hommes, parmi leſquels eſt celui du *Titien* lui-même; Vénus qui bande les yeux à Cupidon; une autre Vénus qui ſe regarde dans un miroir que lui préſente l'amour; Adam & Eve dans le paradis terreſtre, grands comme nature; & à côté, une copie du même tableau, par *Rubens*. Judith & Holopherne, le martyre de Sainte Urſule & de ſes compagnes, ſont du *Tintoret* (*). Adonis endormi, &

(*) Jacques *Robuſti*, ſurnommé le *Tintoret*, parce qu'il étoit fils d'un teinturier en draps, étudia beaucoup dans les

Vénus qui le rafraîchit avec un éventail, eſt de *Paul Veroneſe*, ainſi que le tableau de Cephale & Procris. On trouve dans cette même ſalle pluſieurs *Baſſan*, & une nativité d'*Orrente*. Les tables ſont ornées de huit buſtes antiques, quatre de porphyre, & quatre de marbre ; les premiers repréſentent des empereurs ; dans les derniers ſont une tête de Vénus, un enfant & deux têtes inconnues.

Dans la ſalle des ambaſſadeurs il y a pluſieurs buſtes de marbre eſtimés ; entr'autres, une belle tête de Séneque, dans le goût de l'antique, exécutée par *Laurent Bernin* ; & une petite ſtatue équeſtre de Charles II, en bronze doré, du même artiſte.

Dans la piece où le roi dîne, il y a quatre tableaux de *Rubens*, qui repréſentent divers travaux d'Hercule ; & ſept où ſont peints, à cheval, & grands comme nature, Philippe III & Philippe IV ; les deux reines, leurs épouſes, & le comte, duc d'Olivares, par *Velaſques* ; Philippe III, par *Rubens* ; Philippe V & la reine mere Iſabelle, par *Louis Vanloo*. *Velaſques* montra beaucoup d'entente dans le clair-obſcur : il connut ſupérieurement l'effet de l'air placé entre les objets, pour les détacher les uns des

---

œuvres de *Michel-Ange* & du *Titien*. Sa réputation fut ſi grande à Veniſe, qu'il ne tarda pas d'être ſurchargé d'ouvrages, & l'on trouve de ſes tableaux dans preſque tous les palais & les égliſes de cette ville : ſon ouvrage le plus célebre, eſt ſon tableau de la gloire céleſte, que l'on voit dans le palais ducal de Veniſe, large d'environ 74 pieds, & haut de 30. Il mourut dans cette ville en 1594, il étoit né en 1512.

autres,

autres, & varier ſes plans. Tout eſt admirable dans ce portrait de Philippe IV, que je viens de citer; le cheval & la figure, & le payſage dans lequel ils ſe trouvent, ſont une imitation excellente de la nature; il faut ſur-tout remarquer dans ce ſuperbe tableau, la maniere facile & vraie dont eſt peinte la tête du roi, la légéreté & le fini avec leſquels les cheveux ſont exécutés. Le portrait du comte, duc d'Olivares, ne le cede en rien à celui de Philippe IV. On voit ſur les tables de cette ſalle divers médaillons de marbre & quatre buſtes; trois d'impératrices, & le quatrieme d'un empereur.

Dans la ſalle nommée *ſalle de la Converſation*, Philippe II offrant ſon fils qui vient de naître, à la renommée, Charles-Quint armé & à cheval, ſont du *Titien*; l'infant Don Ferdinand, auſſi à cheval, eſt de *Vandick*. Le portrait hiſtorié de l'infante qui fut impératrice ſous le nom de Marguerite-Marie d'Autriche, eſt de *Velaſques*; il s'eſt peint dans ce même tableau, en faiſant le portrait de cette princeſſe: l'on voit auprès d'elle pluſieurs jeunes filles & deux nains; cet ouvrage de *Diego Velaſques* eſt très-eſtimé (*). Deux tableaux remarquables

(*) Palomino a donné une vie de *Velaſques* très-diffuſe. Il naquit à Seville en 1594, la même année que mourut le *Tintoret*: il étudia avec le vieux François Herrera, & il chercha à imiter *Louis Triſtan*. Philippe IV le prit à ſon ſervice; il lui donna l'ordre de Saint Jacques, & le nomma un des peintres de ſa chambre. Il fit deux voyages en Italie, d'où il rapporta pluſieurs modeles des meilleures ſtatues antiques, & quantité de tableaux excellents pour le roi. Il mourut à Madrid en 1660, âgé de 66 ans, avec la réputation méritée d'avoir été un des meilleurs peintres de l'Eſpagne.

de cette ſalle, ſont, Europe enlevée par le taureau Jupiter; & Vénus & Adonis, du *Titien*.

Dans la piece ſuivante, qui eſt celle où le roi s'habille, on trouve, de *Velaſques*, Mercure & Argus, payſage très-bien fait; la forge de Vulcain, où travaillent pluſieurs Cyclopes; & Apollon qui vient ſans doute lui annoncer l'infidélité de ſon épouſe; un vieillard qui tient en main des papiers; un crieur d'eau qui donne à boire à un enfant. Ce tableau prouve combien *Velaſques* s'étoit ſoumis à l'imitation exacte de la nature, en donnant le plus grand fini à toutes les parties qu'il vouloit peindre; en conſidérant avec ſoin la différence eſſentielle qui ſe trouve entre celles qui reçoivent la lumiere, & celles qui en ſont privées; imitation qu'il pouſſa quelquefois ſi loin, qu'il en devint un peu ſec & dur. Dans ſa bacchanale, où celui qui joue le rôle de Bacchus, couronne ſes camarades ivres comme lui, l'on voit un ſtyle plus facile & plus délicat que dans le tableau précédent; il imita la nature, moins comme elle eſt, que comme elle paroît être; mais le tableau où il prouve combien il avoit acquis une juſte idée de l'imitation vraie de la nature, eſt celui des fileuſes.

La même ſalle contient pluſieurs peintures de *Murillo*, qui ſont les épouſailles de la Vierge avec Saint Joſeph, petit tableau; une nativité, l'annonciation, un Saint Jean & Jeſus enfants; une ſainte famille; une Vierge avec l'enfant Jeſus; un enfant endormi. Le caractere de *Murillo* eſt une ſuavité de pinceau peu commune; ſes premiers tableaux ont un

ſtyle bien différent des derniers. Ceux que je viens de citer ſont de ſa premiere maniere : ils ſont peints avec autant de force que de ſageſſe ; mais ils n'ont pas la douceur de coloris qui caractériſe ſes derniers ouvrages.

De *Joſeph Rivera*, ſurnommé l'*Eſpagnolet*, il y a une Sainte Marie Egyptienne, une Magdeleine, Saint Jean & Saint Barthelemi. *Rivera* eſt admirable par la vérité de ſon imitation, la force du clair-obſcur, la facilité de ſon pinceau, & les détails qu'il ſut mettre dans ſes figures ; mais il n'atteignit pas au mérite de *Velaſques*, dans la maniere de placer les ombres & les lumieres ; il ne ſut pas comme lui obſerver la juſte dégradation de teinte qui les fait valoir, ni imiter cette vapeur de l'air, ſi admirable dans ſon compatriote, quoique le coloris de *Rivera* eût plus d'éclat & de vigueur. La fuite en Egypte, & le ſacrifice d'Iſaac, ſont de *Luc Jordan*. Les œuvres de cet artiſte ſont, généralement parlant, de deux eſpeces. Pluſieurs de ſes tableaux ſont fortement colorés, & dans le genre de *Rivera*, dont il fut éleve ; mais ſon ſtyle le plus général, le plus propre à ſon génie, & que l'on obſerve dans ſes meilleurs ouvrages, eſt celui qu'il prit de *Pietro de Cortone*. On voit dans la même ſalle trois portraits de la main du *Titien*, deux de *Vandick*, quatre tableaux de *Teniers*, une aſſomption du *Guide*, & une nativité de *Mengs* qui eſt admirable, en ce qu'elle fixe les regards, & ſe fait conſidérer avec le plus grand plaiſir, quoique environnée des tableaux excellents que je viens de citer.

Dans un cabinet qui eſt à côté de cette ſalle, on voit une vingtaine de petits tableaux peints par *Teniers*, & un payſage de *Vovermans*.

Dans la ſalle par où l'on paſſe pour aller dans la chambre à coucher du roi, on voit de *Jordan*, un tableau ova'e qui repréſente une vierge, tenant l'enfant Jeſus endormi, à qui Saint Jean baiſe le pied, & que St. Joſeph conſidere; de *Murillo*, un Saint Jacques, l'Eccé-homo, & une vierge des douleurs; de *Cano*, un Jeſus-Chriſt mort & étendu, ſoutenu par un ange; de *Rivera*, un Saint François d'Aſſiſe & un Saint Jérôme; de *Vandick*, une Magdeleine; de *Mengs*, une ſainte famille.

La chambre à coucher renferme un tableau que l'on ne peut ſe laſſer de conſidérer, & devant lequel l'ame s'attendrit par degrés, tant l'expreſſion des figures qui le compoſent eſt naturelle, vraie & touchante: c'eſt la deſcente de croix, de *Mengs*. Il faut voir l'attitude ſimple des perſonnages qui aſſiſtent à cette ſcene de douleur; leurs yeux rougis par les larmes, leurs viſages pâlis & comprimés par la triſteſſe, pour concevoir l'étude que cet artiſte avoit faite de la nature, & le pathétique intéreſſant qu'il a ſu répandre dans cet ouvrage, qui n'a peut-être d'autre défaut que de manquer un peu de coloris.

L'appartement deſtiné pour la reine, & qui ſe trouve aujourd'hui occupé par l'infante, eſt auſſi orné de pluſieurs tableaux. On y voit de *Lanfranc*, (*) les funérailles d'un empereur;

(*) Jean Lanfranc étoit de Parme: il fut éleve d'Auguſtin Carache, & enſuite d'Annibal: il copia toutes les œuvres

ſon corps eſt placé ſur le bûcher, & tout autour ſont des gladiateurs qui combattent. Ce tableau, pour me ſervir des expreſſions de *Mengs*, eſt un amas des beautés les plus parfaites que peut offrir l'art de la peinture; le deſſin en eſt pur, & conforme aux beaux modeles antiques; on y connoît pluſieurs touches dignes de Raphaël, les belles maſſes & la facilité de clair-obſcur qu'avoit le *Correge*; mais ces grands moyens ſont beaucoup moins exécutés qu'indiqués.

On voit, de *Jordan*, un grand tableau où il a repréſenté *Rubens*, peignant une femme nue, quatre ſujets pris de l'hiſtoire de Samſon, & quatre autres ſujets tirés de la fable. Le portrait de Philippe III, & le viol de Lucrece, ſont du *Titien*. Le pinceau de cet artiſte eſt extrêmement facile, mais ſans négligence; ſes touches mêmes ſont deſſinées. Le clair-obſcur de ſes tableaux ne conſiſte point dans l'obſcurité des ombres, ni dans la clarté des lumieres, mais dans la diſpoſition propre des couleurs locales. Le portrait qui eſt à côté de la Lucrece du *Titien*, eſt de *Vandick*; & celui d'une femme, ainſi que le petit tableau qui repréſente un jeune homme placé entre le vice & la vertu, ſont de *Paul Veroneſe*. Les deux bouffons en pied ſont de *Velaſques*, & les deux enfants, du *Guide*.

---

du *Correge*, ce qui lui donna une grande pratique dans la peinture, & une maniere facile, noble & agréable. Les tableaux de cet artiſte qui ſont dans la collection du roi d'Eſpagne, peuvent être mis au rang de ſes meilleurs ouvrages. Il mourut à Rome en 1647, âgé de 66 ans.

La piece ſuivante renferme un empereur, haranguant ſes ſoldats, & un combat naval, deux tableaux de *Lanfranc ;* un ſacrifice à Priape, du *Pouſſin ;* Eſaü vendant ſon droit d'aineſſe à Jacob, & les bains de Betzabée, du *Jordan ;* deux demi-figures de femmes qui tiennent des corbeilles de fleurs, de *Carle Marate ;* une Sainte Marguerite avec un dragon à ſes pieds, figure entiere du *Titien :* de *Rivera*, un Saint Barthelemi, que le bourreau écorche ; & pluſieurs payſages & tableaux de fleurs, de *Corrado.*

Dans la ſalle à manger de l'infante, le martyre de Saint Laurent, quatre tableaux de la vie de la Vierge, & quatorze autres ſur divers ſujets, ſont de *Luc Jordan* : on y voit auſſi un tableau, où *Teniers* s'eſt peint au milieu d'un ſallon orné de peintures.

Dans la grande ſalle qui accompagne celle dont je viens de parler, on trouve quatre grands tableaux de l'hiſtoire de Salomon, par *Jordan ;* un payſage orné de figures, par *Rubens ;* un bal peint par le même artiſte. Un de ſes tableaux les plus eſtimés dans la même ſalle, eſt celui où il a peint un prêtre à cheval au milieu d'un bois, portant le viatique à un malade : c'eſt un comte d'Abſpurg qui conduit le cheval par la bride. Le rapt de Proſerpine eſt auſſi de *Rubens.* Les quatre portraits en pied ſont de *Velaſques.* Le tableau de Jeſus, Marie & Joſeph, eſt de *Murillo :* & de *Claude Coello*, (*)

(*) *Claude Coello*, originaire de Portugal, naquit à Madrid, où il fut élevé de François Rizi. Il ſe diſtingua bientôt dans

une Vierge, devant laquelle Saint Ferdinand eſt à genoux.

Dans la dernière piece de cet appartement, qui eſt la chambre à coucher, ſont les tableaux ſuivants : deux miracles de Saint Antoine de Padoue ; deux traits de l'hiſtoire de Salomon ; la naiſſance de la Vierge ; l'Incarnation, & quelques figures de ſaints, de *Jordan* ; de *Carle Marate*, un Saint Antoine de Padoue, qui adore l'enfant Jeſus ; de *Rivera*, un Saint Jean & les funérailles de Jeſus-Chriſt ; de *Vandick*, un grand tableau, dans lequel il a peint le moment où Jeſus-Chriſt eſt fait priſonnier dans le jardin des olives ; & de *Guerchin*, Saint Pierre aux liens, qu'un ange va délivrer.

Dans l'appartement du prince & de la princeſſe, en commençant par l'antichambre, on voit la piſcine, Jeſus-Chriſt qui chaſſe les marchands du temple ; Salomon avec la reine de Saba, & quatre batailles, par *Luc Jordan* : la diſpute de Jeſus avec les docteurs dans le temple, eſt de *Paul Veroneſe* : l'enlévement de Ganimede, la diſpute de Marſias & d'Apollon, un Saturne, un Narciſſe, les Centaures qui enlevent la femme de Pyrithoüs, ſont de *Rubens* : le tableau où l'on voit pluſieurs petits filoux couverts de haillons, eſt de *Villavicencio* (*) ;

---

l'art de la peinture par beaucoup de goût, d'imagination, & un deſſin très-correct. Son meilleur tableau eſt à l'Eſcurial, ſur l'autel de la ſacriſtie. Il mourut en 1693.

(*) Palomino parle de ce tableau dans la vie qu'il a donnée de Pierre Nunes de *Villavicencio* : il fut éleve de *Mathias Preti*, ſurnommé le chevalier Calabrois. Le maître & l'éleve étoient chevaliers de Malte. Villavicencio ſuivit depuis le ſtyle

ſon pendant eſt de *Jordan;* la Judith eſt de *Murillo.*

Un des cabinets de la princeſſe eſt orné de très-petits tableaux, mais preſque tous excellents : on y voit une *Bacchanale* du meilleur temps, du *Titien;* & des enfants qui ſe jouent autour d'une ſtatue de Vénus; une ſainte famille, que l'on attribue à *Raphaël;* mais que quelques amateurs, avec plus de raiſon, prétendent être de *Jules Romain*, & retouchée par ſon maître. Une Vierge qui habille l'enfant Jeſus, & l'adoration du ſauveur dans le jardin des olives, ſont du *Correge.* Le tableau des deux enfants qui jouent avec un agneau, eſt de *Léonard de Vinci*, ainſi que celui d'une femme voilée, qui a les deux mains placées l'une ſur l'autre. La fille de Pharaon qui fait retirer Moyſe des eaux, eſt de *Paul Veroneſe.* Ce cabinet renferme auſſi quelques-uns des ouvrages les plus finis, d'*Albert Durer*, entr'autres, ſon portrait, un peu moins grand que nature, daté de l'année 1498, & la mort de la Vierge aſſiſtée des apôtres. L'adoration des rois eſt de *Baſſan*, & il y a du Pouſſin une figure entiere qui joue du claveſſin.

La ſalle où le prince s'habille, eſt une des plus riches en tableaux. La vierge entourée de pluſieurs ſaints qui lui font la cour; au milieu d'un beau payſage, dans lequel on voit auſſi des enfants qui jouent avec un agneau, eſt de

---

de *Murillo*; il obtint divers emplois au ſervice du roi d'Eſpagne, & de l'ordre dont il étoit chevalier. Il mourut à Seville, ſa patrie, en 1700.

Rubens. Deux tableaux de Sainte Rosalie, assez semblables l'un à l'autre, & une Magdeleine soutenue par un ange sur un trône de nuées, sont de *Vandick ;* cinq tableaux de la vie de Saint Gaëtan sont d'*André Vacaro :* la sainte famille est de *Murillo.* Le martyre de Saint Barthelemi, dans lequel on trouve beaucoup d'expression, sur-tout dans la figure & l'attitude des bourreaux, une Magdeleine appuyée sur une tête de mort, un Saint Benoît & un Saint Jérôme, sont de l'*Espagnolet.* Un beau désert, dans lequel, auprès d'un ruisseau & au pied d'un côteau, Saint Paul hermite & Saint Antoine abbé, sont en conversation, est de *Velasques.* La Vierge en pleurs & l'Eccé-homo à demi corps, sont du *Titien.* La naissance de la Vierge, grand tableau, est d'*André Sacchi*, peintre romain, maître de *Carle Marate.*

Dans la grande salle où mangent leurs Altesses, on voit plusieurs portraits, dont cinq sont peints par le *Titien*, un de femme par *Vandik*, un autre aussi de femme, dont l'habit est bleu, rayé de blanc, par *Paul Veroneſe.* Il y a nombre d'ouvrages de *Velasques* : les plus estimés sont le tableau où le marquis de Pescaire reçoit les clefs d'une ville ou d'une forteresse, des mains du général ennemi qu'il a vaincu : l'on voit derriere les deux chefs, plusieurs soldats peints avec une expression que l'on admirera toujours, il n'y a peut-être de défaut que dans les bâtons des piques : le Menipe & l'Esope, deux figures en pied, & une partie de chasse dans le Pardo. Le vendangeur & la vendangeuse, deux demi-figures, sont de

Murillo. La Suſanne ſurpriſe par les deux vieillards, eſt de *Paul Veroneſe.* Les deux atteliers de chymie ſont de Teniers ; Ulyſſes découvrant Achille à la cour de Lycomede, eſt de *Rubens.* La Suſanne accuſée par les vieillards, eſt d'*Antoine Coypel ;* Judith à l'inſtant où elle a décapité Holopherne, eſt du *Tintoret ;* les ſix tableaux qui traitent de l'hiſtoire de Salomon, ſont de *Solimene.* Le petit tableau qui repréſente un ſujet de ſorcellerie, eſt de l'*Eſpagnolet*, fait d'après un deſſin de *Raphaël.*

La ſalle du billard eſt ornée de pluſieurs tableaux du *Jordan*, qui ſont : les quatre parties du monde, trois batailles ; trois ſujets pris de l'hiſtoire de David ; Curcius qui ſe dévoue pour ſa patrie, & Séneque, les veines ouvertes, diſcourant avec ſes amis. Iſaac qui cherche à reconnoître Eſaü dans Jacob, eſt de l'*Eſpagnolet.* Argus & Mercure, un vieillard à tête de ſatyre, tenant un maſque, ſont de *Rubens.* Les guerriers qui naiſſent des dents du dragon tué par Cadmus ; Atalante vaincue à la courſe par Hypomene, paroiſſent être de *Jordaëns*, ou de quelque autre imitateur de *Rubens.* On voit dans cette même ſalle un arracheur de dents, environné de ſpectateurs, & peint avec beaucoup de vérité, par *Théodore Roëlans.*

Dans les appartements des Infants, les tableaux les plus remarquables ſont un Abſalon ſuſpendu à un arbre par les cheveux, peint par *Jordan ;* Charles-Quint haranguant ſes ſoldats, par le *Titien.* L'embraſement de Troye, Samſon parmi les Philiſtins, détruiſant leur temple, de *Jordan ;* Progné qui donne à manger à Térée

ſon propre fils, un Archimede, Hercule qui tue l'hydre, la diſpute de Pan avec Apollon, l'enlévement de Proſerpine, ſont de *Rubens*. La Rachel eſt de *Paul Veroneſe*.

Après avoir déſigné les principaux tableaux que renferme le Palais neuf, il me reſte à vous entretenir du fameux tableau, connu ſous le nom de *Paſmo de Sicilia*, qui n'a pas encore de deſtination fixe : il étoit même déplacé pour en faire une copie la derniere fois que je l'ai vu. Il repréſente le moment où Jeſus-Chriſt portant ſa croix vers le calvaire, eſt rencontré par des femmes qui pleurent ſur ſon ſort, & J. C. leur dit en prophete de pleurer ſur le ſort de leurs enfants, & leur prédit les malheurs de Jéruſalem. *Raphaël* le peignit à Rome, pour l'envoyer en Sicile, où il devoit être placé dans une égliſe de Notre-Dame *Dello Spaſimo*, qui, en Italien, ſignifie de l'*Extréme Douleur*, & d'où par corruption, lui eſt reſté en eſpagnol, le titre de *Paſmo de Sicilia*, expreſſion bien différente de l'italienne, mais qui n'eſt pas moins juſte, ſi l'on conſidere la beauté de ce tableau. *Paſmo* ſignifie le plus grand étonnement que l'on puiſſe éprouver, mêlé d'admiration. Ce chef-d'œuvre de Raphaël, s'il faut en croire le *Vaſari*, ſe perdit en mer ; mais on le retrouva ſans qu'il eût reçu le moindre dommage. Les vrais connoiſſeurs en ont toujours fait le plus grand éloge : *Auguſtin Vénitien* le grava, ſans donner une idée de ſa beauté.

Jeſus-Chriſt eſt repréſenté, accablé de ſa croix & de fatigue, renverſé, mais non abattu : ſa tête eſt ſublime ; il paroît enflammé d'un

eſprit prophétique, & il ſemble à celui qui le conſidere, lui entendre prononcer les paroles que l'évangile met dans ſa bouche. La Vierge ſa mere eſt à genoux, & ne pouvant aider ſon fils de ſes forces, elle emploie la ſeule reſſource qui lui reſte, celle des prieres & des larmes pour ralentir la fureur & la preſſe des ſoldats; Magdeleine ſemble parler à Jeſus, & lui donne des ſecours. L'action de toute la figure du Chriſt eſt noble & animée, ſa main gauche appuyée ſur une pierre, & les plis de ſa manche qui paroiſſent ſuivre les mouvements de la chûte, renferment des détails précieux. De la main droite il tient fortement ſa croix, comme pour s'oppoſer à celui qui, pour le ſoulager, ſemble vouloir la ſoulever: idée très-grande & digne de Raphaël, qui ſe ſouvint alors que Jeſus-Chriſt ne ſouffrit que parce qu'il le voulut.

Les diverſes attitudes des ſoldats, & l'expreſſion qui les caractériſe, ne ſont pas moins admirables; celui qui tire Jeſus avec une corde, paroît n'avoir d'autre deſir que d'arriver promptement au lieu du ſupplice; l'autre qui fait un mouvement pour ſoutenir la croix, éprouve un ſentiment de pitié; le troiſieme qui menace Jeſus de ſa lance, exprime la dureté de cœur d'un ſubalterne, qui augmente encore les tourments de l'homme malheureux qui lui eſt livré.

Tout eſt excellent dans ce tableau: deſſin, compoſition, expreſſion & coloris; c'eſt un grouppe, dont toutes les parties ſont parfaites, & dont l'enſemble eſt raviſſant.

Quant aux ornements particuliers, comme

glaces, luſtres, tables & bureaux élégants, & en marqueterie, &c. ce palais ne laiſſe rien à deſirer : le tour des fenêtres & de preſque toutes les pieces, eſt en jaſpes ou marbres choiſis, variés des plus belles couleurs, & tous ſortis des carrieres de Valence, d'Aragon, de Grenade, de Biſcaye & de Tortoſe. Il y a peu de pays qui fourniſſent d'auſſi beaux marbres, & d'autant d'eſpeces que l'Eſpagne. Quelques auteurs ont même prétendu que les marbres rares & précieux que l'on admire dans pluſieurs édifices & cabinets de l'Italie, avoient été tirés de l'Eſpagne par les Romains.

En quittant les appartements, on ſuit une belle galerie, & l'on arrive à la porte de la chapelle du palais. Cette égliſe n'eſt pas bien grande, ni d'une forme ordinaire ; c'eſt une eſpece d'ovale ſur lequel s'éleve une coupole. Depuis le ſol juſqu'à la corniche elle eſt ornée de colonnes de marbre d'ordre corinthien : en tout elle n'a ni la nobleſſe, ni la ſimplicité qui lui conviennent ; elle m'a paru ſurchargée de beaucoup d'ornements inutiles, & l'on pourroit, je crois, la nommer, ſans lui faire grand tort, le riche oratoire d'un château de campagne.

La ſacriſtie eſt remplie de bons tableaux : l'on y admire une deſcente de croix, d'*Albert Durer*, dont les figures ſont grandes comme nature ; une peinture ancienne dans le goût & le ſtyle de *Luc de Hollande*, repréſentant la Vierge & l'enfant Jeſus dans ſes bras, à qui un ange préſente des raiſins ; Saint Dominique & Saint François ſont aux deux côtés du tableau :

un Saint Chriſtophe, à demi-corps, & deux apôtres, de *Rivera*; un grand tableau, de *Murillo*, où il a peint Jeſus-Chriſt, la Vierge & Saint Auguſtin; une lutte de Lucifer & de l'ange Saint Michel, peinte par *Jordan*, &c.

La place ſur laquelle le palais eſt conſtruit, eſt environnée de pluſieurs belles maiſons: l'on diſtingue entr'autres les écuries royales, édifice très-grand, ſitué vis-à-vis du palais, & qui en a la longueur; il ſert auſſi d'arſenal. Ce fut *Gaſpard de Vega*, habile architecte ſous Philippe II, qui en donna le plan, & qui le fit exécuter.

L'étage principal forme une vaſte galerie, dans laquelle ſont rangées, en bon ordre, les armes & les armures qui ont appartenu aux rois d'Eſpagne. On y voit la ſtatue de pluſieurs de ces ſouverains à cheval, portant la même cuiraſſe avec laquelle ils ſe ſont diſtingués dans des occaſions remarquables, comme Charles-Quint avec l'armure dont il ſe ſervit à l'expédition de Tunis, &c. les ſelles & les armes des plus fameux généraux qu'a produit l'Eſpagne. On y trouve la cuiraſſe de la reine Iſabelle, épouſe de Ferdinand, & celle du dernier roi de Grenade, ſurnommé le Petit. Pluſieurs des cuiraſſes & des boucliers que renferme cet arſenal, ſont couverts d'un travail précieux & de bas-reliefs. Le bouclier dont Pie V fit préſent à Don Juan d'Autriche, porte au milieu un crucifix d'argent, & tout autour, cette légende: *Chriſtus regnat, Chriſtus imperat, Chriſtus vincit.*

Parmi les épées, on montre celle de Pelage,

de Rolland, du Cid, & de Bernard del Carpio. Les deux dernieres furent faites à Sarragoſſe, comme l'indique la légende qu'on y voit. L'épée de François Ier. faite à Valence, a la poignée garnie en or & en émail, &c. On conſerve auſſi dans cet arſenal pluſieurs ſabres, vrais damas, qui furent apportés à Madrid après la bataille de Lepante, les armures plus rares & ſingulieres des Incas, entr'autres, une eſpece de cuiraſſe formée de pluſieurs pieces de baleine, avec un maſque horrible pendant au caſque, qu'on dit avoir appartenu à Monteſuma. Il ſeroit beaucoup trop long de décrire en détail tous les articles vraiment curieux que renferme cette précieuſe galerie.

Du Buen Retiro.

CE palais eſt compoſé de quatre grands corps de logis, & d'autant de pavillons qui forment un quarré parfait : il n'a rien dans ſon architecture qui mérite une deſcription particuliere ; ce fut Philippe IV qui le fit bâtir, & qui à l'inſtigation du comte, duc d'Olivares, acheta de divers propriétaires toutes les terres qui en forment aujourd'hui les jardins. Les appartements ſont vaſtes, mal diſtribués & peu logeables. Depuis que le palais neuf eſt fini, la plupart des meubles & des tableaux du Buen Retiro y ont été tranſportés, & celui-ci eſt entiérement abandonné : il y reſte cependant quelques tableaux précieux ; & la curioſité de ceux qui veulent parcourir ces galeries déſertes, trouve encore de quoi ſe ſatisfaire.

La ſalle où s'aſſemblent les députés des villes, qui ont droit de ſuffrage dans les états ou *cortes*, eſt ornée de douze grands tableaux, qui repréſentent les actions d'éclat, les ſieges & les victoires qui ont illuſtré la nation eſpagnole & quelques-uns de ſes plus fameux généraux. L'attaque d'un château par Don Fadrique de Tolede, & les Eſpagnols traverſant une riviere à la nage, conduits par le général Balthazard Alfaro, ſont de *Felix Caſtello*. Le ſiege de Reinfelt, le ſecours donné à Conſtance par le duc de Ferra, & une victoire remportée par le fameux Don Gonzale de Cordoue, ſont de *Vincent Carducho* : de *Joſeph Leonard* eſt le tableau qui

qui repréſente le ſiege de Breda par les marquis de Spinola & de Leganes. La priſe du Breſil par Don Fadrique de Tolede, eſt de *Jean-Baptiſte Mayno*. Le ſecours de Valence, du Pô par Don Carlos Coloma, eſt attribué à *Jean de la Corte*; mais la tête du général eſt peinte par *Don Diego Velaſques*. Le plus frappant de ces tableaux, celui qui attire & fixe long-temps les regards, eſt la reddition de Gênes au marquis de Santa Crux, par *Antoine de Pereda*: le doge porte une figure pleine de cette noble ſérénité qui diſtingue le ſage dans la mauvaiſe fortune; le marquis de Santa Crux reçoit de ſes mains les clefs de la ville; les traits & l'audace du guerrier ſont tempérés par un ſentiment de compaſſion à la vue du vieillard reſpectable qui ſe ſoumet à lui. Preſque tous les tableaux de cette ſalle ſont compoſés avec chaleur, & paroiſſent avoir été peints d'après les perſonnes qu'ils repréſentent.

Parmi ceux-ci l'on en voit de moindre grandeur, où ſont peints les travaux d'Hercule, par *François Zurbaran*; & un tableau de l'arche de Noë, par *Orrente*, *&c.*

Le tableau de l'acte de foi, célébré dans la grande place de Madrid, ſous Charles II, que l'on voit dans la ſalle ſuivante, eſt de *François Rizzi*; il mérite d'être conſervé, ſans doute, pour donner une idée de cette cruelle cérémonie, & le deſir de ne plus la voir renouveller. Un grand tableau qui eſt peint dans le goût du Titien, porte la ſouſcription ſuivante: *Henricus II, Dei gratiâ, Francorum rex.* On voit auſſi dans la même ſalle les portraits en pied

de Ferdinand & d'Iſabelle. Les peintures les plus remarquables des autres ſalles, ſont quelques tableaux, où la nature morte eſt imitée, par *Juan Tillen* & *François Snyders*, deux Flamands célebres; le combat d'Hercule contre l'hydre, par *Rubens*; deux petits tableaux de Diane, par le *Titien*; Argus & Mercure, par *Jordaens*; pluſieurs *Baſſans*. Le ſuperbe tableau, où la Sicile outragée a recours à la monarchie eſpagnole, eſt de *Luc Jordan*; la bacchanale eſt de *Corneille de Vos*. La chûte des Géants, Saturne qui dévore un enfant, ſont de *Rubens*. La peinture d'un amphithéatre, où l'on voit quatre éléphants, eſt, dit-on, du *Pouſſin*, &c.

Dans la ſalle nommée *del Deſpacho*, il y a un grand deſſin de la bataille de Conſtantin avec Maxence, réputé original de *Raphaël*. Le petit tableau des noces de l'enfant Jeſus avec Sainte Catherine, eſt du *Parmeſan*; le Centurion aux pieds de J. C., eſt de *Paul Veroneſe*.

Dans la piece qui ſert de paſſage à l'appartement ou ſalle de concert, nommée *el Caſon*, on voit un grand tableau de *Louis Vanloo*, où il a peint Philippe V & toute la famille royale; & pluſieurs autres portraits, dont quelques-uns ſont dans le ſtyle du *Titien* & de *Vandick*, &c.

Le *Caſon* eſt un édifice de forme quarrée, mais plus long que large, uni au palais par la partie des jardins. La ſalle principale eſt deſtinée à des bals, des fêtes ou des concerts; elle eſt élevée, ſpatieuſe, & entourée dans le haut d'une baluſtrade, pour y placer des ſpectateurs ou des muſiciens. *Luc Jordan* en fit le

plafond, où il repréſenta l'origine de l'ordre de la toiſon d'or. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, reçoit des mains d'Hercule la toiſon qu'il a conquiſe avec le ſecours des Argonautes. Toutes les provinces de la monarchie ſont repréſentées ſous des figures allégoriques. Dans la partie la plus élevée de la voûte eſt un globe céleſte, avec les ſignes du zodiaque, parmi leſquels le belier ſe fait diſtinguer. Vers les côtés, ſont les Titans vaincus par Pallas & les autres dieux. Au deſſus de la porte d'entrée, l'Eſpagne, figure pleine de majeſté, eſt aſſiſe ſur un globe terreſtre, & à ſes pieds ſont renverſés la fureur & les ennemis de la religion: un lyon terrible, & qui ſemble rugir, les épouvante & les tient en reſpect. Les vertus raſſemblées forment un chœur au deſſus de la monarchie eſpagnole. L'entre-deux des fenêtres eſt orné par Apollon & les Muſes. On voit dans les angles quatre figures allégoriques, qui déſignent les quatre âges du monde; & au deſſous de la corniche regne une friſe où ſont repréſentés les travaux d'Hercule.

Jordan mit tout ce qu'il avoit d'imagination & de talents dans cet ouvrage, qui eſt compoſé avec autant de chaleur que de goût. Tous les genres paroiſſent ſe confondre dans ce plafond admirable, & ſe réunir pour former un tout plein d'harmonie qui captive les regards, & ne leur permet pas de diſtinguer les légers défauts qui peuvent être échappés à l'artiſte. Cette belle ſalle eſt peut-être déparée par une corniche en ſculpture, d'un travail un peu lourd, & par trop de dorure.

La piece qui lui ſert d'antichambre eſt auſſi remplie de peintures de la main du *Jordan*: il y a repréſenté à freſque pluſieurs batailles; entr'autres, celle de la conquête de Grenade. Au bout du *Caſon* eſt une piece ovale, remplie de miroirs. Jordan peignit dans le dôme ou la petite coupoule qui la termine, le lever du ſoleil, les diverſes nations qui l'ont adoré, déſignées par le coſtume qui leur étoit propre.

Le théatre du Buen Retiro, ſur lequel, durant le regne de Ferdinand VI, furent repréſentés les meilleurs opéra de l'Italie, eſt d'un très-bon goût. La ſcene eſt vaſte, les décorations ſont nombreuſes & belles; la loge du roi eſt ornée de quatre tableaux, dans leſquels *Amiconi* a peint les quatre ſaiſons.

Les jardins du Buen Retiro offrent pluſieurs ſituations agréables: ils ſont peu fréquentés, quoique aux portes de la ville; & le peuple leur préfere le *Prado*. Ces jardins ont près d'une lieue d'étendue; ils renferment une belle manufacture de porcelaine, dont il n'eſt rien ſorti encore pour le public, & pluſieurs hermitages qui y étoient lorſque Philippe IV acheta ce terrein, & que l'on a conſervés; mais avant d'aller plus loin, il faut voir la fameuſe ſtatue équeſtre de Philippe IV, exécutée à Florence par *Pierre Tacca* (*), & dont le grand duc

(*) *Tacca* fut éleve de *Jean Bologne*. Les grands ducs Ferdinand II & Coſme II en firent beaucoup de cas; le premier le viſitoit ſouvent dans ſon attelier, & le faiſoit placer parmi les principaux ſeigneurs de la cour, dans les cérémonies publiques. Il eût des éleves de toutes les nations.

Ferdinand fit préſent à ce roi d'Eſpagne. L'attitude que l'artiſte ſut donner au cheval, prouve combien il avoit de hardieſſe & de génie : il l'a repréſenté au moment où il ſe cabre ; de ſorte que les deux pieds de derriere de l'animal ſoutiennent le poids énorme de dix-huit mille livres. D'après les relations qui exiſtent de ce temps-là, on a prétendu que le fameux Galilée regardoit l'entrepriſe comme impoſſible ; mais d'après de meilleurs fondements, on croit que ce fut lui qui donna un moyen à l'artiſte pour la faire réuſſir, & lui fournit un équilibre ſuffiſant dans les jambes poſtérieures du cheval & dans ſa croupe. On regrette, en voyant cette excellente ſtatue, qu'elle ne ſoit pas érigée dans une place plus digne d'elle, & qu'elle ſoit enfermée, quoique quatre fois plus grande que nature, entre quatre murailles, dans un jardin qui n'a guere que cent pas en quarré.

En quittant le jardin qui tient au palais, & dont le mur extérieur eſt orné de pluſieurs buſtes de marbre peu dignes d'examen, on avance dans le parc, & au bout de quelques cents pas on ſe trouve au jardin nommé *Jardin de St. Paul*, qui renferme trois ſtatues de bronze. La plus remarquable eſt celle de Charles-Quint, foulant à ſes pieds la fureur enchaînée : ce beau grouppe eſt de *Leon Leoni*. L'attitude de cet empereur eſt noble, & contraſte bien avec celle de la fureur qui eſt nue & à demi renverſée

---

Il mourut, dit-on, de chagrin, peu de jours après avoir terminé la ſtatue dont il eſt ici queſtion, l'an 1640. Il fut enterré dans la chapelle de ſon maître *Jean Bologne*, &c.

ſur des trophées militaires. Il tient de la main droite une eſpece de pique, qu'il appuie ſur un des genoux de la figure qui eſt à ſes pieds, & de la gauche, ſon ſabre ſuſpendu à ſes côtés, & dont le bout porte ſur la tête de la fureur. Une choſe remarquable dans l'armure de Charles-Quint, c'eſt qu'elle eſt faite de pieces rapportées avec beaucoup d'art, & qu'on peut en dépouiller la figure, & la laiſſer entiérement nue à volonté. Ce grouppe mériteroit ſans doute une place plus diſtinguée. Les deux autres ſtatues ne ſont pas ſur leurs piedeſtaux: elles repréſentent Philippe II & la reine Marie de Hongrie. On lit ſur la baſe de la premiere: *Philippus Angliæ rex, Caroli V filius;* & au deſſus, *Leo Pompeius, Pompeii filius, Aretinus fecit* 1564; & ſur la baſe de la ſeconde, *Maria regina, Ludovici Ungariæ regis.* La ſouſcription de l'auteur eſt la même que dans la précédente. Ces trois ſtatues ſont grandes comme nature; elles portent toutes la même date, & ſont de la même main. Philippe II eſt repréſenté âgé de 29 ans: c'eſt l'âge qu'il avoit lorſqu'il fut roi d'Angleterre. L'habit de la reine Marie eſt celui d'une veuve; elle a un livre à la main. La ſtatue de Charles-Quint fut faite un an avant ſon abdication, & trois ans avant ſa mort.

Vers le milieu de ce jardin eſt une jolie fontaine, appellée Narciſſe, parce qu'on y voit ſa ſtatue en bronze, ſe mirant dans un large baſſin, qui termine la fontaine: elle eſt faite, dit-on, ſur un modele antique qui eſt à Florence. Les baſſins ſont de marbre noir, & ſur une plaque de marbre blanc, qui ſert comme

de baſe à la premiere coupe, on lit cette inſcription :

Philautiam fuge,
reſpice areas,
flos es? certò
citòque peris
florem te eſtimas,
Narciſſe,
certiùs, citiùs-
que peribis.

Dans ce jardin de Saint-Paul, on conſerve pluſieurs fruits pour la table du roi, quelques plantes rares. On y voit ſur-tout, & très-multipliée, l'herbe nommée *marum verum*, & qui ſert à faire un baume dont le pape Ganganelli donna la recette au roi régnant, & des *pietre fungaſe*, ou pierres qui viennent d'Italie, & qui produiſent d'excellents champignons.

Il y a dans les jardins du Buen Retiro quelques baſſins, pluſieurs fontaines, & une eſpece de lac de trois cents pas en quarré, où la Famille Royale prend quelquefois le plaiſir de la pêche. Ce parc n'eſt pas entretenu comme il pourroit l'être; on y trouve pluſieurs belles allées, des boſquets aſſez touffus; mais il y a des parties entiérement découvertes, il ſeroit facile, à peu de frais, & avec du goût, d'en faire un ſéjour très-agréable.

Des principales Égliſes de Madrid.

L'ÉGLISE *de Saint Paſchal* fut fondée par Gaſpard Henriques de Cabrera, Amirante de Caſtille, & dédiée à la Vierge dans ſa Conception. Sa forme, ſans être admirable, eſt réguliere; mais le fondateur, ami des beaux arts, ſut l'orner d'une foule d'excellents tableaux; je me contenterai de les indiquer. Le Saint François, grand comme nature, ſoutenu par un Ange, qui décore l'Autel de la premiere Chapelle à gauche, eſt de Jacques la *Palme*. Le tableau de la Viſitation dans la ſeconde, eſt de *Jordan*. Dans la quatrieme Chapelle, on voit le martyre de Saint Etienne, par *Vandick*. Le tableau de la premiere Chapelle à droite, eſt *d'Alexandre Veroneſe* : il repréſente Jeſus-Chriſt à la colonne. La troiſieme Chapelle eſt dédiée à la Vierge, & ſon Autel eſt de mauvais goût; mais l'on en eſt dédommagé par un tableau du *Titien*, dans lequel on voit un Pape en pied qui remet l'étendard de l'égliſe à un général. Les figures ſont grandes comme nature, & peintes dans le meilleur genre de ce fameux artiſte. Sur un des piliers du côté de la chaire, eſt un beau tableau de *Léonard de Vinci*, qui repréſente la Vierge tenant l'enfant Jeſus prêt à donner un baiſer à Saint Jean. Les chapelles de la nef qui forme le haut de l'égliſe, ſont auſſi décorées de belles peintures. Saint Grégoire Pape, revêtu de ſes habits pontificaux, devant lequel Saint Ignace & Saint François-

Xavier ſont à genoux, eſt *du Guerchin*, & un de ſes meilleurs ouvrages. Sur la porte de la ſacriſtie & vis-à-vis, ſont deux tableaux de *l'Eſpagnolet*. Le premier eſt le baptême de Jeſus-Chriſt, & l'autre le martyre de Saint Sebaſtien. Sur l'autel Saint Antoine de Padoue délivrant ſon pere du ſupplice, tableau peint avec autant de force que de vérité, mais d'une teinte un peu ſombre, eſt du Mathé, *Chevalier Calabrois*. Les deux tableaux voiſins de celui-là, ſont de *l'Eſpagnolet* : l'un repréſente un hermite, & l'autre le martyre d'un Saint auquel un Prêtre du paganiſme préſente une Idole.

L'autel principal eſt orné de chaque côté d'un tableau : le premier qui repréſente l'Adoration des Rois, eſt de *Paul Veroneſe* ; le ſecond qui eſt *de Michel-Ange Caravage*, peint l'inſtant où l'on préſente à Hérodias la tête de St. Jean-Baptiſte. Le tableau de l'autel, qui eſt la Conception de la Vierge, eſt de la main de l'*Eſpagnolet*. L'architecture de cet autel ne répond point aux belles peintures dont il eſt décoré.

La ſacriſtie renferme trois belles têtes, dont une dans le ſtyle du *Titien*, & l'autre dans celui de *Rivera* ; une Nativité & les Diſciples d'Émaüs, qu'on dit être originaux d'André *Schiavone* ; le centurion aux pieds de Jeſus, *de Paul Veroneſe* ; Jacob dans ſon lit, au moment où il bénit Ephraïm & Manaſsès, du *Guerchin*, *&c.*

L'égliſe de Sainte Iſabelle, couvent de Religieuſes, eſt de bonne forme, & fut fondée en 1592. Le grand tableau de la Conception

que l'on voit ſur le maître-autel, eſt de *l'Eſpagnolet*; & l'on prétend que depuis, les Religieuſes ayant appris que la Vierge avoit été peinte d'après une fille de l'artiſte, firent repeindre la tête par *Coëllo*. L'hiſtoire des Apôtres qui eſt autour de l'égliſe, eſt auſſi de *Rivera*, ainſi que le Saint Jean, enfant, dans le déſert, & Jeſus-Chriſt mort ſoutenu par la Vierge.

Saint Thomas de Villeneuve, faiſant l'aumône, & Saint Nicolas retirant quelques ames du Purgatoire, ſont de *Matthieu Zarezo*. Saint Philippe Apôtre, eſt de *Claude Coëllo*; & la Vierge donnant une chaſuble à Saint Ildéfonſe, eſt de *Benoît Manuel de Aguëro*. Cette égliſe a été réparée, il y a quelques années, & les peintures à freſque qu'on y voit, ſont *d'Antoine Velaſques*.

Le couvent *de la Trinité* dans la rue *d'Atocha*, fut commencé en 1590. Son égliſe eſt des plus grandes qui ſoient à Madrid; & le plan en fut ſans doute formé par un des meilleurs éleves de *Jean de Herrera*. Les pilaſtres d'ordre corinthien, les friſes & les entablements ſont faits avec goût, & paroiſſent ſortis d'une bonne école. Le grand tableau qui eſt ſur le maître-autel, eſt de *Donoſo*; & la tête de Jeſus-Chriſt qui eſt ſur le tabernacle, eſt de *Moralès*. On voit dans cette égliſe quelques peintures de *Palomino*; un tableau de Sainte *Aguada*, par *François Rizzi*. Les morceaux de la coupole ſont de *Coëllo* & de *Donoſo*.

La ſtatue en bronze de la Vierge, qui eſt ſur la fontaine de la ſacriſtie, eſt d'un très-beau genre & dans le goût *d'Alexandre Algardi*.

L'autel eſt décoré de chaque côté de deux pilaſtres, & d'une colonne d'ordre corinthien ſur les deſſins de *Joſeph de Hermoſilla*. La ſtatue de N. S. à la colonne qui eſt ſur cet autel, eſt d'un beau ſtyle, & attribuée à *Gaſpard Becerra*.

Le cloître eſt un bon ouvrage d'architecture, compoſé de 28 arcs ſoutenus par des pilaſtres d'ordre dorique. L'eſcalier eſt fait ſur le modele de celui de l'Eſcurial. L'Architecte qui le fit exécuter, ſe nommoit *Alphonſe Marcos*. Dans les angles de ce cloître, il y a quelques tableaux peints avec beaucoup de vérité, par *Caxes* & *Jean Vanderhamen*.

L'égliſe royale de *San Iſidro* eſt dans la rue de Tolede; elle appartenoit autrefois aux Jéſuites, & ſe nommoit alors le College Impérial; elle a changé de nom depuis qu'on y a tranſporté le corps de *Saint Iſidore* & celui de ſa femme, Sainte Marie *de la Cabeza*. Ce ſaint qui n'a été qu'un ſimple laboureur des environs de Madrid, mais aux yeux de Dieu tous les hommes ſont égaux, étoit auparavant dans une chapelle très-ornée, près de la paroiſſe Saint André. Son tombeau étoit décoré de quatre colonnes de jaſpe & d'une belle couronne de même matiere. Les murs de cette petite égliſe, où ſon corps étoit dépoſé, ſont incruſtés de marbres ſuperbes; & la coupole eſt couverte de feuillages & de dorure; mais ce que l'on y voit de plus intéreſſant, ſont quatre tableaux qui repréſentent l'hiſtoire du Saint, peints par *François Rizzi* & *Jean Carregno*. Cette chapelle fût bâtie aux frais de Philippe IV, & lui coûta, dit-on, plus d'un million.

Le corps de Saint Iſidore eſt aujourd'hui, comme nous l'avons dit, dans l'ancienne maiſon des Jéſuites. La façade de l'égliſe, quoique ornée d'un ordre compoſite & bizarre, eſt une des plus belles de Madrid ; & l'intérieur du temple, quoique fait dans le même ordre, par ſes belles proportions & ſa coupole excellente, ſe fait voir avec plaiſir. On a tranſporté dans cette égliſe pluſieurs ornements de l'ancienne chapelle que le Saint occupoit ; entr'autres, pluſieurs ſtatues de Saints Laboureurs, exécutées par *Pereyra*. Les autres que l'on voit placées vers l'autel, ſont plus anciennes, mais moins bonnes. Parmi les tableaux qui ſe font diſtinguer ſur les autels particuliers & dans les chapelles, ſont un Saint François de Borgia & Saint Louis de Gonzague, de *François Rizzi* ; la chûte de Saint Paul, & Saint François Xavier baptiſant quelques Indiens, *par Jordan*, & un Saint Ignace, demi-corps, par *Alphonſe Cano*. Les peintures de la coupole, ſont de *Coëllo*.

Le plafond de la ſalle qui précede la ſacriſtie, eſt peint à freſque par *Palomino*. Il repréſente l'apothéoſe de Saint François Xavier. Il y a dans cette même ſalle quatre tableaux du même artiſte.

Dans la ſacriſtie, au deſſus de la porte, eſt une Adoration des Rois, du *Titien* ; mais elle a été retouchée ; & dans le corps de la piece ſont pluſieurs tableaux de *Donoſo*, de *Cano*, de *Palomino*, &c. Les peintures à freſque de la voûte, ſont de *Donoſo* & de *Coëllo*.

Sur la porte de la *paroiſſe Saint André*, il y a une bonne ſtatue de ce Saint, de la main de

Manuel Pereyra. Les meilleures peintures qu'il y a dans cette égliſe, ſont celles de l'autel de St. Roch, par *Coëllo*.

Ce qu'on voit de plus remarquable dans le couvent de *Corpus Chriſti*, eſt le tableau de *Carducho*, repréſentant la Cene, qui décore le maître-autel.

Dans la paroiſſe de Saint Michel, il y a pluſieurs bonnes peintures d'*Antoine Pereda*, qui ſont: Saint Pierre, Saint Paul & les évangéliſtes; une Sainte Théreſe de *François Solis*, & une Sainte Catherine de *Cano*.

Le couvent des *Franciſcains Déchauſſés*, nommé *San-Gil*, fut conſtruit ſous Philippe III. Les peintures de l'autel ſont de *Carducho*. Les portes de l'égliſe ſont anciennes, & ſont ornées de quelques bas-reliefs & de morceaux de ſculpture, dans le ſtyle du *Berugete*.

Le college de *Marie d'Aragon* fut fondé par *Dono Maria Aragon*, Dame de la Reine Anne, une des femmes de Philippe II, en 1590. *Dominique Téotocopoli*, vulgairement appellé Dominique Grec, en fut, dit-on, l'architecte; il dirigea auſſi les ſculptures, le deſſin & les peintures un peu extravagantes de l'autel.

L'égliſe de Monſerra des *Religieuſes Bénédictines*, renferme un ſuperbe crucifix en bois, exécuté par *Alfonſe Cano*. On conſerve dans ce couvent les manuſcrits de Don Louis de *Salazar*, Chroniſte de Caſtille & des Indes, qui mourut le 9 Février 1734, avec la réputation d'être un des hommes les plus érudits de ſon temps.

L'égliſe de *Saint Martin*, paroiſſe & monaſtere,

fut conſtruite en 1600. Son architecte fut *Gaſpard Ordonner;* mais l'on trouve dans une chapelle qu'il y conſtruiſit pour lui-même, deux bons tableaux d'*Eugene Caxes*, qui repréſentent une Nativité & l'Adoration des Rois.

Le fameux Don *George Juan*, qui fut avec M. Ulloa, un des compagnons de M. de la Condamine, dans ſon voyage ſur la riviere des Amazones, eſt enterré dans cette égliſe. On a placé auprès de ſa tombe & contre un des murs de l'égliſe, ſon épitaphe en latin, avec ſon profil en bas-relief. Ce Savant a laiſſé pluſieurs manuſcrits ſur différents points de mathématique & de phyſique. Ses ouvrages connus ſont : un *compendium à l'uſage de la Marine*, imprimé à Cadix en 1757 ; un *traité de mécanique*, pour faciliter la conſtruction & la manœuvre des navires, donné à Madrid en 1771, en deux volumes ; & des *obſervations aſtronomiques* qui furent publiées en 1748.

Dans la même égliſe, eſt auſſi le tombeau du célebre pere *Sarmiento*, bénédictin.

La bibliotheque de ce monaſtere eſt une des meilleures qu'on puiſſe trouver parmi les communautés de Madrid, depuis ſur-tout que celles du pere *Sarmiento* & de *Quevedo* lui ont été réunies ; pluſieurs volumes ont des notes marginales de la main du dernier.

Le couvent de *Las Deſcalzas Reales*, de l'ordre de Saint François, fut fondé par l'Infante Dona Juana, mere de Don Sebaſtien Roi de Portugal, & fille de Charles-Quint, en 1560. La façade quoique ſimple ne manque pas de goût ; la forme de la porte eſt belle, & les orne-

ments qui l'accompagnent ſont bien choiſis.

L'autel principal fut exécuté ſur les deſſins du célebre *Gaſpard Becerra*, & c'eſt un des meilleurs que l'on puiſſe voir dans Madrid pour les trois beaux arts réunis de l'architecture, peinture & ſculpture. Il a trois corps : le premier eſt compoſé de quatre colonnes ioniques, dans les piedeſtaux deſquelles on voit les Apôtres ſculptés en bas-relief ; le ſecond corps a quatre colonnes compoſites, & dans le milieu un crucifix ; le dernier eſt formé par une repréſentation de la Reſurrection du Seigneur.

Les deux autels collatéraux ſont plus modernes, ils ſont ornés de deux belles colonnes de porphyre, dont les baſes & les chapiteaux ſont de bronze doré.

Dans une petite chapelle à main gauche de l'autel principal, on voit le tombeau de la fondatrice, & ſa ſtatue en marbre à genoux ſur un piedeſtal, qui eſt ſans contredit un des meilleurs ouvrages que l'on ait de *Pompée Léoni*. L'épitaphe ſuivante eſt gravée au deſſous de la ſtatue.

A qui yace la Sereniſſima Señora Doña Juana de Auſtria, Infanta de Eſpaña, Princeſſa de Portugal, Gobernadora des eſtas Reynos, Hija del Senor Emperador Carlos V, Muger del Principe Don Juan de Portugal, Madre del Rey D. Sebaſtian murio de 37 anos dia 7 de Setiembre de 1573.

Une des principales circonſtances de cette fondation, c'eſt d'avoir été faite dans le même lieu où naquit la Fondatrice. Les premieres Religieuſes qui habiterent ce couvent, vinrent de Gandie à l'inſtigation de Saint François de Borgia, furent dépoſées pendant quelque temps à *Valladolid*, & enſuite à Madrid dans la maiſon de l'Evêque de Placentia, juſqu'à ce que leur habitation fût achevée.

L'hôpital *de Los Flamencos*, des Flamands, n'a de remarquable que le martyre de Saint André, dont les figures ſont grandes comme nature, & qui eſt peint par *Rubens*.

Dans le couvent des Religieuſes de Sainte Théreſe, on voit une belle copie du fameux tableau de la Transfiguration de *Raphaël*, faite par *Jules Romain*. Il eſt malheureux qu'on ne puiſſe pas l'examiner d'aſſez près, par la maniere dont elle eſt placée.

Le couvent de la Viſitation, vulgairement appellé *Las Saleſas*, fut fondé par Ferdinand VI. La porte principale eſt ornée d'un bas-relief de marbre, exécuté par *Dominique Olivieri*, qui repréſente en figures moitié plus petites que nature, la Viſitation. Cet artiſte dirigea la plus grande partie des autres ouvrages en ſculpture qui ſe trouvent dans l'égliſe & ſur la façade.

L'égliſe eſt aſſez grande, & d'ordre corinthien. Le maître-autel eſt orné de ſix colonnes de marbre verd, tiré des carrieres de Grenade, hautes de 17 pieds, dont les baſes & chapiteaux d'ordre corinthien, ſont en bronze doré. Le tableau de la Viſitation qu'on voit au milieu de ces colonnes, fut peint à Naples par *François*

François de Muro, peintre accrédité de cette Ville. Tous les autels particuliers de cette égliſe, ſont ornés de deux colonnes du même marbre verd; mais la couleur du marbre des pilaſtres qui eſt jaune, diaprée de violet, ne ſert pas à les faire reſſortir; un beau marbre blanc auroit mieux convenu. Chacun de ces autels porte un tableau. Celui de Saint François de Salles avec Ste. Françoiſe de Chantal, eſt *de Corrado Giacinto*. La Sainte Famille, eſt de *François Cignaroli*, célebre peintre de Vérone. *François de Muro* que j'ai cité, peignit Saint François Xavier avec quelques autres Saints; & le St. Ferdinand, eſt de *Filipart*.

Le tour du dôme eſt orné de pilaſtres doriques; Antoine, Louis, & Alexandre Velaſques, peignirent pluſieurs traits de la vie de la Vierge dans divers compartiments qu'on voit dans le dôme, & les quatre Evangéliſtes; ils firent auſſi les peintures qui ornent la voûte.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette égliſe, eſt le tombeau de Ferdinand VI. L'urne qui renferme ſa cendre, eſt ſoutenue par deux lions de bronze; & deſſus cette urne eſt un bas-relief qui repréſente les trois beaux arts accueillis & protégés par Ferdinand. Une partie de l'urne eſt couverte d'un drap, ſur lequel ſont aſſis deux enfants qui pleurent: l'un leve le drap ſur lequel il eſt aſſis, l'autre tient une épée; derriere l'urne s'éleve une pyramide ſur laquelle eſt placée la figure du temps, qui d'une main ſoutient la médaille qui renferme le portrait du Roi, & de l'autre le montre aux ſpectateurs. Sur le devant du tombeau ſont deux

énormes figures en pied, une de chaque côté, qui repréſentent la juſtice & l'abondance ; elles me paroiſſent peu proportionnées au reſte de ce monument ; ſur une plaque de marbre qui tient au piedeſtal, on lit l'épitaphe qui ſuit, compoſée par Don *Juan de Iriarte*, qui fit auſſi celle de la Reine Barbe.

Hîc jacet hujus cœnobii conditor Fernandus VI, Hiſpaniarum rex, optimus princeps, qui ſine liberis, at numeroſâ virtutum ſobole, patriæ obiit jv id. aug. an. M. D. CCLIX. *Carolus III. Fratri dilectiſſimo, cujus vitam regno præoptaſſet, hoc mœroris & pietatis monumentum.*

L'architecture de ce tombeau eſt de l'invention de M. Sabatini, & la ſculpture fut exécutée par François Gutierres.

Le tombeau de la Reine Barbe, épouſe de Ferdinand, eſt beaucoup moins conſidérable ; on y voit ſimplement le médaillon de cette Reine, exécuté par Jean Léon, & quelques enfants qui le ſoutiennent ; ſon épitaphe eſt :

Maria Barbara Portugaliæ, Ferdinand VI, Hiſpaniarum regis, uxor, poſt conditum D. O. M. templum, ſacris Virginibus cœnobium, optato fruitur ſepulchro & votis propior & aris. Obiit annos nata XLVII. *vj. Kal. ſept.* M. D. CCLVIII.

Ce couvent fut commencé en 1749, & achevé en 1757.

La ſacriſtie du couvent des Carmes Déchauſſés, *Los Carmelitas Deſcalzos*, eſt ornée de pluſieurs

bons tableaux, ainſi que l'eſcalier, la bibliotheque, un oratoire, & pluſieurs autres pieces de ce couvent. Saint Ferdinand, figure entiere, eſt *de Jordan*; le crucifix qui eſt tout auprès, *de Murillo*; Sainte Catherine, *d'André Vacaro*; le Prophete Balaan monté ſur ſon âneſſe, *du Jordan*; le tableau de la Conception, eſt de *Murillo*; Jeſus-Chriſt portant ſa croix, eſt *de Zurbaran*; le Sacre de David, eſt du *Chevalier Calabrois*; le miracle des eaux dans le Déſert, eſt de *Jordan*; les deux têtes de Saint Pierre & de Saint Paul, ſont de *Rembrand*; la fille de Pharaon qui retire Moyſe des eaux, eſt *du Jordan*; l'Adoration des Rois qui eſt immédiate à ce tableau, eſt de *Rembrand*; *de Jordan*, une Sainte Famille environnée de pluſieurs Anges; de *Rivera*, eſt une tête du Sauveur, & celle d'un Apôtre, *de Coëllo*. La peinture de Tobie & de ſa femme, tableau d'un effet ſingulier, & qui n'a d'autre lumiere que celle qui lui vient d'une cheminee, eſt de *Rembrand*; Charles-Quint haranguant ſes ſoldats, eſt *du Titien*; un philoſophe & Jeſus-Chriſt mort, ſont de *Rivera*; la Cene, ouvrage bien fini, eſt de *Vandick*, d'après la compoſition de *Rubens*, comme on le voit écrit ſur le tableau; une tête du Prophete Elie, eſt de *Rembrand*, &c. &c. La collection de ce couvent eſt une des plus conſidérables que l'on puiſſe voir.

Le cloître de Saint Philippe, dit *el real*, eſt un des meilleurs morceaux d'architecture que l'on trouve dans Madrid. Le plan en fut donné en 1600 par un *Andres* de Nantes, & revu par *François Mora*. On trouve dans ce couvent la

curieuſe cellule du *Pere Flores*, qui s'eſt rendu fameux par ſon *Eſpana Sagrada*, ouvrage en 29 volumes. Il mourut après avoir publié le dernier qui traite de l'égliſe de Barcelonne; il a auſſi publié les médailles des colonies & villes municipales de l'Eſpagne, en trois tomes; la clef hiſtorique & la vie de *Morales*.

La bibliotheque de ce couvent eſt nombreuſe, & renferme de très-bons livres.

L'égliſe de *Los Padres de la Victoria* renferme quelques bons tableaux, qui ſont une Vierge environnée de pluſieurs Saints, peinte *par Donoſo*; un Saint-Michel, de *Palomino*; une Sainte Catherine, de *Becerra*, ouvrage plein de goût & d'expreſſion, &c.

De quelques Édifices publics & particuliers.

LEs prisons nommées prisons de cour, *carcel de corte*, quoique le proverbe ait dit qu'il n'y en a pas de belles, peuvent être mises au rang des bons Edifices de Madrid. La façade est noble & simple ; le portail décoré de six colonnes adossées à des pilastres d'ordre dorique, a trois portes ; sur les deux de côté est l'inscription suivante :

Reynando la Magestad de Philippe IV, ano de 1634, *con acuerdo, del Consejo se fabrice esta Carcel de corte, para comodidad, y seguridad de los Presos.*

Le second corps du portail est terminé par quatre statues qui représentent les vertus cardinales, & sur le fronton est la statue d'un Ange armé d'une épée ; c'est sans doute celui qu'on nomme Exterminateur. Selon Palomino ; ces statues furent exécutées par *Antoine de Herrera* ; elles ne sont pas sans mérite.

Le palais des conseils, *de los Consejos*, est aussi un monument digne d'être vu ; il est bâti dans un très-bon genre d'architecture, qui allie la noblesse à la solidité. L'intérieur n'a pas été achevé.

La douane est un édifice moderne dirigé par *François Sabatini* ; elle fait un des principaux ornements de la belle rue d'Alcala; elle est vaste;

les magaſins ſont commodes & bien diſtribués ; elle renferme auſſi l'adminiſtration des rentes générales & particulieres, & celle du tabac.

La poſte aux lettres eſt un édifice de très-belle apparence ; il étoit, dit-on, déja fort avancé lorſqu'on s'apperçut qu'on avoit oublié l'eſcalier ; fait que je ne garantirois point, tant il paroît extraordinaire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que cet édifice orne bien la place *du Sol*, qui eſt ſans contredit un des plus beaux quartiers de Madrid ; huit belles rues viennent aboutir à cette place ; & le ſoir & lorſque toutes ces rues ſont éclairées, le coup-d'œil en eſt admirable.

Madrid renferme peu de vieux monuments ; les plus anciens datent du regne de Philippe II ; ce qui prouve qu'auparavant elle étoit très-peu de choſe, & que les Rois ne s'y fixoient quelques jours que pour tenir *las Cortes* ou les Etats, parce que ce Bourg (car Madrid aujourd'hui même en Eſpagne, n'a pas le titre de Ville), eſt à-peu-près le centre du Royaume. Cependant, à en croire quelques hiſtoriens, ils en font une ville fameuſe dans l'antiquité ; & ſelon Quintana, elle ſe nommoit *Mantua Carpentana*.

La plupart des maiſons ou palais des grands, ne ſe font diſtinguer des maiſons particulieres, que par une plus grande étendue ; elles n'ont ni une diſtribution plus commode & plus élégante, ni des jardins, ni des cours, ni des galeries propres à renfermer les tableaux précieux & les raretés dont pluſieurs de ces maiſons anciennes dans la Monarchie ont hérité.

Il faut excepter de cette regle générale, la collection du Duc de Médinacelli, qui eſt placée

avec assez d'ordre & de soin. On y voit plusieurs beaux morceaux de sculpture antique & moderne ; parmi les antiques est un bas-relief de *Leda* ; le fragment d'une statue de la Santé ; un autel ; une couleuvre entortillée autour d'un arbre, & une figure assise ; deux bas-reliefs qui représentent des triomphes, un combat naval ; autre bas-relief où l'on voit à gauche une colonne sur son piedestal. Montfaucon a rendu compte de ces diverses antiquités. On trouve dans la même collection une médaille en marbre, de Néron ; une victoire dont le char est traîné par deux chevaux ; & deux figures à cheval qui paroissent être Castor & Pollux ; ces deux derniers bas-reliefs sont plus petits que les précédents.

Parmi les figures entieres, il y a trois petits amours grouppés & endormis ; une figure d'enfant grande comme nature, montée sur un dauphin ; un amour en pied de marbre blanc ; trois bustes qui sont de Vitellius, de Trajan, & de Marc-Aurele. Les deux statues remarquables sont celles dont les chairs sont en basaltes ou pierre de touche, & dont les vêtements sont en albâtre oriental ; une tête antique de Socrate, est aussi en basaltes. Deux chiens de marbre, un sanglier & plusieurs petites statues de bronze, paroissent être des copies d'après de bons modeles antiques. On voit dans cette même salle plusieurs armures, casques, &c. couverts d'ornements cizelés avec goût, & ornés de bas-reliefs.

La piece qui suit, renferme une bibliotheque que les Ducs de Médinacelli ont rendue publique, & qui est ouverte à tous ceux qui veulent

s'inſtruire. On trouve auſſi dans ce palais quelques bons tableaux du *Vandick* & de l'*Eſpagnolet*.

Le Duc de *Santiſtevan* poſſede une grande collection de tableaux *du Jordan*, & de deſſins du même auteur & de quelques autres.

Dans la maiſon du Duc *del Infantado*, on trouve pluſieurs *Rubens*, quelques petites figures de bronze qui repréſentent les travaux d'Hercule, & différents tableaux de peintres Flamands & Eſpagnols.

Le Duc d'Albe poſſede beaucoup de tableaux, parmi leſquels on doit regarder comme un des plus précieux, la Vénus *du Correge*, peinture appellée l'*Ecole de l'Amour*, parce que Mercure aſſis aux pieds de la Déeſſe qui eſt debout, apprend à lire à Cupidon. Un tableau non moins fameux de cette collection, eſt une Sainte Famille de *Raphaël*. Le portrait du Duc d'Albe, célebre par ſa dureté, & la révolte des Pays-Bas, eſt du *Titien*; un portrait d'Anne de Boulen, copié ſans doute d'après un autre de cette Princeſſe, par *Vandick*, &c.

La plupart de ces tableaux, & ſur-tout les beaux tapis qu'on admire dans l'hôtel du Duc d'Albe, furent achetés à Londres dans la vente des effets de Charles I. Ces tapis furent des premiers qui ſe firent en Flandre ſur les deſſins originaux de *Raphaël*.

Des Académies.

IL y a quatre Académies dans Madrid.

La premiere fut fondée en 1714, & cette date confirme ce que l'on a dit tant de fois, que les grands hommes de tous les pays, ſoit dans les lettres, ſoit dans les arts, ſe ſont formés ſans le ſecours des Académies. L'Eſpagne peut en donner une preuve ſenſible dans les beaux ſiecles de Charles-Quint, de Philippe II & dans les regnes ſuivants : Cervantes, Lopes de Vega, Calderon, Solis, Quevedo, Velaſques, Rivera, Murillo, ne furent d'aucune Académie.

Celle dont nous parlons fut appellée l'*Académie Eſpagnole*; elle fut fondée à l'imitation de l'Académie Françoiſe, pour épurer la langue & lui donner des regles fixes ; elle prit pour emblême un creuſet ſur des charbons ardents avec cette deviſe : *limpia, fixa, y da eſplendor* ; c'eſt-dire, elle épure, fixe & donne de l'éclat. Ses conſtitutions contenues dans cinq articles, parurent le 24 Janvier 1715. Le premier article motive les raiſons de ſon établiſſement; le ſecond parle des Académiciens & en fixe le nombre à 24, compris le Directeur ; le troiſieme regle les emplois ; le quatrieme les aſſemblées ; le cinquieme enfin, traite des ouvrages dont elle doit s'occuper.

L'Académie choiſit pour ſon premier objet

de travail, la rédaction d'un Dictionnaire de la langue Caſtillane ; cet ouvrage eſtimable parut en ſix volumes *in-fol.*, & la même Académie en donne à préſent une nouvelle édition. Les lettres A & B ont déja paru, & contiennent quatre mille mots de plus qu'elles n'avoient dans la premiere édition. La lettre C ſera l'objet d'une augmentation plus conſidérable encore ; mais les rédacteurs ne ſont pas bien d'accord ſur les mots qu'ils doivent admettre ou exclure. L'abbé *San Maniego*, membre de cette Académie, voudroit qu'on n'omît aucun de ceux qui ont rapport aux arts. Ses confreres ſont d'avis que ces mots peuvent former un dictionnaire particulier. Cette opinion ne ſeroit pas mauvaiſe en ce que le dictionnaire des arts, propre à beaucoup plus de gens que celui de la langue ſeroit moins volumineux & moins coûteux, mais ce n'eſt pas une raiſon pour exclure ces mots du grand dictionnaire, afin qu'il fût auſſi complet qu'il peut l'être. Cette particularité fit préférer en France le dictionnaire de Trévoux à celui de l'Académie.

La même Académie Eſpagnole prépare une ſuperbe édition du Don Quichote de *Cervantes*, ornée de belles gravures & confrontée avec toutes les éditions qui l'ont précédée.

La ſeconde Académie eſt celle *de l'Hiſtoire* ; elle dut ſon origine à quelques aſſemblées de gens de lettres, dont les idées & les converſations ſur les divers objets de la littérature, ſe réunirent bientôt ſur un point fixe, qui fut de conſerver & d'illuſtrer les monuments hiſtoriques de la Monarchie Eſpagnole. Leurs travaux méri-

terent les regards de Philippe V, qui approuva en 1738 leurs ſtatuts, & les conſigna dans une cédule royale : elle contient les articles ſuivants :

I. Cette Académie étant ſur-tout établie pour l'étude & la culture de l'hiſtoire, pour épurer celle d'Eſpagne des fables dont elle eſt obſcurcie, & l'illuſtrer par des obſervations utiles, ſon premier travail ſera de compoſer des Annales completes de la Monarchie, qui formeront un Dictionnaire hiſtorique, critique & univerſel de l'Eſpagne, & ſucceſſivement elle raſſemblera tous les corps d'hiſtoire qui ſeront jugés propres à l'avancement des arts, des ſciences & des belles-lettres, dont les diverſes branches réduites ainſi à des précis hiſtoriques, ſeront plus facilement ſoumiſes aux opérations de l'entendement.

II. Le nombre des Académiciens ſera de 24, compris le Directeur, le Secretaire & le Cenſeur; trois hommes qui doivent être d'un jugement reconnu, de bonnes mœurs, & appliqués autant par choix que par goût, aux travaux Académiques.

III. Tout prétendant à l'Académie, annoncera ſon deſſein par un mémoire qu'il remettra au Secretaire; celui-ci en rendra compte dans la premiere ſéance, & recevra les ordres que lui preſcrira à ce ſujet l'Académie.

IV. L'admiſſion du mémoire étant décidée, il ſera diſcuté dans la ſéance immédiate; le Cenſeur fera ſon rapport, & après une courte conférence, l'on ira aux ſuffrages qui ſeront ſecrets. Qu'il ait ou non des concurrents, tout

prétendant ne ſera admis que ſur la majorité des voix ; & dès qu'il ſera reçu, le Secretaire aura ſoin de l'en inſtruire, afin qu'il ſe trouve à l'aſſemblée la plus prochaine, dans laquelle il lira un diſcours de remerciement.

V. S'il arrivoit qu'un Académicien donnât des motifs aſſez graves pour être jugé indigne de ſa place ; il ſera dénoncé par le Cenſeur, & ſon excluſion ſera décidée à la pluralité des ſuffrages qui ſeront ſecrets.

VI. Si un Académicien oublioit aſſez le travail & ce qu'il doit à l'Académie, pour ſe diſpenſer d'aſſiſter aux ſéances pendant l'eſpace d'un an, ſans avoir pour cela de motif raiſonnable, dès-lors ſa place ſera jugée vacante, & l'on pourra la faire occuper par un autre membre.

VII. Afin que les travaux de l'Académie n'éprouvent ni retard ni ceſſation, & que le nombre des Académiciens ſoit toujours le même, il ſera fait choix, en obſervant les regles établies, de 24 ſurnuméraires qui, ſelon leur ancienneté, pourront être ſubrogés à la place de tout Académicien qui, pour le ſervice du Roi ou de la choſe publique, ſeroit obligé de faire une longue abſence ; & quoique cet Académicien au retour reprenne ſa place, le ſurnuméraire qui l'aura occupée, conſervera le droit de ſuffrage & les autres privileges des Académiciens, tant qu'il y aura quelque place vacante.

VIII. L'Académie peut à ſon gré donner le titre d'Académicien honoraire, à toutes les perſonnes qui auront bien mérité d'elle, & qui ſeront jugées dignes de cette diſtinction.

IX. Les Académiciens actuels, & tous ceux qui ſeront reçus à l'avenir, doivent, en premier lieu, jurer de défendre le myſtere de la très-pure Conception de la Vierge; enſuite d'obſerver exactement ces ſtatuts, & enfin de garder le ſecret ſur tout ce qui ſe fera ou ſe dira dans l'Académie.

X. L'Académie aura un Directeur qui ſera élu tous les ans par les Académiciens, à la pluralité des ſuffrages ſecrets. Le même Directeur ne pourra occuper ſa place deux ans de ſuite, à moins que des motifs très-graves, tous les ſuffrages ſe trouvant réunis, *nemine diſcrepante*, obligent l'Académie de déroger à cette loi. L'emploi du Directeur ſera d'avoir l'œil à tout ce qui concerne la direction générale économique & littéraire de l'Académie.

[La place de Directeur a été rendue perpétuelle depuis l'année 1746, de ſorte que cet article des conſtitutions ſe trouve annullé; elle eſt aujourd'hui remplie par Don *Padro Rodrigues Campomanes*, Fiſcal du Conſeil, un des hommes les plus érudits de l'Eſpagne; il s'eſt diſtingué par une foule de bons ouvrages dont il ſera parlé dans l'article de la littérature. Il poſſede ſur les cinq ſiecles de l'Eſpagne, occupée par les Arabes, des matériaux précieux, qu'il n'aura peut-être jamais le temps de rédiger.]

XI. L'emploi du Secretaire, qui doit auſſi être élu par des ſuffrages ſecrets, ſera perpétuel : ſes fonctions ſeront de recueillir, de mettre en ordre & de conſerver les papiers de l'Académie, de répondre à toutes les lettres qu'on lui adreſſera, de prendre note de ce

qui ſera fait & délibéré dans les ſéances académiques, de recevoir les ſuffrages ſecrets, de réſumer les ſuffrages publics; il jouira de tous les privileges dus à ſa place, & il aura en ſon pouvoir les grands & les petits ſceaux de l'Académie.

XII. Il ſe ſervira du grand ſceau dans tous les certificats & les autres expéditions qui lui ſeront preſcrits par l'Académie, & du petit pour toutes les lettres qu'il écrira dans l'intérieur du Royaume & dans l'Etranger.

XIII. L'Académie aura auſſi un Cenſeur qui ſera élu tous les ans comme le Directeur; il aura ſoin de faire obſerver les ſtatuts, & de mettre ſous les yeux de l'Académie tout ce qui exigera correction ou reviſion dans quelque matiere que ce ſoit.

XIV. L'Académie nommera trois Reviſeurs qui, aidés du Secretaire, pourront cenſurer, examiner & revoir les obſervations, les notes, & autres ouvrages des Académiciens. Les paſſages ſuſceptibles de correction, ſeront notés & mis ſous les yeux de l'Académie, après avoir communiqué à l'auteur les changements qui paroîtront les plus convenables.

XV. L'Académie s'aſſemblera un jour de chaque ſemaine, & dans tous les temps à la même heure qui eſt fixée pour l'ouverture de la bibliotheque royale. La ſéance commencera par l'oraiſon accoutumée, dès qu'il y aura deux Officiers & trois Académiciens ou quatre & le Directeur, à moins qu'ayant à traiter de quelque ſujet important, un plus grand nombre de Membres ne ſoit néceſſaire.

XVI. La place d'honneur ſera occupée par le Directeur : il aura le Secretaire à ſa droite, & à ſa gauche le Cenſeur, auprès duquel il reſtera toujours un ſiege vacant pour l'Académicien qui aura quelque ouvrage à lire. Le plus ancien des Membres occupera la premiere place à droite ; le ſecond à gauche, & ainſi de ſuite ſelon le rang d'ancienneté.

XVII. Lorſque le Directeur ſera abſent, le plus ancien des Académiciens préſents remplira ſa place ; ſi c'eſt le Secretaire qui manque, ſes fonctions ſeront exercées par l'Académicien que déſignera le Directeur ou ſon ſubſtitut ; il en ſera de même du Cenſeur, afin que la table ne ſoit jamais vuide.

XVIII. Le Secretaire ouvrira la ſéance, par la lecture de ce qui s'eſt paſſé dans la ſéance précédente ; on réſoudra enſuite les queſtions qui peuvent être ſurvenues dans l'intervalle, ou celles que l'on prévoira devoir ſurvenir ; & il ſera gardé en tout temps le plus modeſte ſilence.

XIX. Lorſqu'un Académicien lira un diſcours ou tout autre ouvrage, il ne ſera jamais permis de parler ou de l'interrompre, à moins qu'il n'ait fini ; alors on pourra faire les obſervations que la nature de l'ouvrage pourra inſpirer, & l'Auteur ſe ſoumettra à la déciſion de l'Académie, qui, avant de la donner, écoutera ſes raiſons de défenſe.

XX. Lorſque l'occaſion ſe préſentera d'aller aux ſuffrages ſecrets, le Directeur commencera par donner le ſien, & les Académiciens après lui ſelon leur rang d'ancienneté. Mais les ſuf-

frages étant publics & connus, ce ſera le moins ancien des Membres qui parlera le premier. Le dernier à voter ſera le Directeur, & ſon avis l'emportera s'il y a égalité dans les ſuffrages.

XXI. Les matieres importantes & délicates, toutes celles qui exigent un examen ſérieux, ne pourront être traitées ſans que tous les Académiciens en ſoient prévenus, & qu'il n'y ait au moins concours de la moitié.

XXII. Si un Evêque, un Archevêque, un Grand-d'Eſpagne, ou l'Ambaſſadeur de quelque Couronne, qui ne fût pas Académicien, aſſiſtoit à la ſéance, on lui donneroit place à côté du Directeur; mais tout autre particulier, Membre correſpondant de l'Académie, ſe placera immédiatement après le Secretaire ou le Cenſeur.

XXIII. Juſqu'à ce que les Annales qui doivent ſervir de baſe au Dictionnaire hiſtorique, critique & univerſel de l'Eſpagne, ſoient terminées, cet ouvrage ſera l'occupation principale de tous les Académiciens, ainſi que les matériaux pour l'hiſtoire des arts & des ſciences que l'Académie pourra entreprendre dans la ſuite, & ſur tous les objets qui peuvent être utiles & glorieux pour la Nation.

XXIV. Un Académicien ne pourra donner, ſous ce titre, aucun ouvrage particulier, ſans l'avoir auparavant ſoumis à la cenſure de l'Académie, qui nommera des cenſeurs pour l'examiner; il ne lui ſera pas non plus permis d'approuver aucun ouvrage étranger ſans en donner avis, & même faire part des termes de ſon approbation à l'Académie.

XXV.

XXV. L'emblême de l'Académie doit être d'accord avec ſon inſtitut ; ce ſera une riviere priſe vers ſa ſource, avec cette légende : *In patriam populumque fluit* ; ce qui lui ſervira de grand ſceau : le petit n'en ſera diſtingué, que parce qu'il n'aura que les lettres initiales de la deviſe.

XXVI. L'Académie nommera à ſon gré, un Imprimeur & un Libraire, auxquels elle expédiera dans les formes, le titre d'Imprimeur & Libraire de l'Académie, pour imprimer, moyennant les permiſſions du Conſeil, & vendre les ouvrages que produira l'Académie, afin qu'ils ſoient intéreſſés à les ſoigner davantage, & à les faire paroître avec plus d'éclat.

XXVII. Si le temps, des événements imprévus, de nouvelles circonſtances, rendent jamais impraticable quelqu'un des articles énoncés ; l'Académie après en avoir fait donner avis à tous les Académiciens par le Secretaire, & après la plus mûre délibération, pourra les altérer, les changer, en établir de nouveaux, ſelon qu'ils paroîtront plus utiles ou plus analogues aux circonſtances.

Ces ſtatuts furent approuvés par Sa Majeſté à Aranjues, le 18 du mois d'Avril, de l'année 1738.

Les travaux de cette Académie ſont auſſi étonnants qu'admirables ; elle a fait ſur l'Eſpagne les recherches les plus profondes, & elle poſſede aujourd'hui environ deux cents manuſcrits, pleins de faits, de notes & d'obſervations intéreſſantes. Chaque Académicien met ſon nom au bas de la feuille qu'il remet,

pour être le garant des faits qu'il avance. C'eſt aux ſoins de cette Académie, & au deſir qu'elle a montré de connoître l'Eſpagne à fond, que cette Monarchie eſt redevable de ſon dernier dénombrement, qui eſt un des plus juſtes qui aient jamais été faits, & qui porte ſa population à environ onze millions d'habitants. Les preuves de ce dénombrement, ſont renfermées dans pluſieurs volumes *in-fol.*, & dans vingt ſuperbes cartes qui ſont partie de la bibliotheque de l'Académie.

Elle s'occupe auſſi d'une belle édition de quelques Mémoires ſur le ſiecle & la vie de Charles-Quint, écrits en latin très-pur, par *Sepulveda*, qui n'ont jamais paru. Cet Auteur étoit hiſtoriographe de Charles-Quint, & conſultoit ce Prince, à meſure qu'il rédigeoit les mémoires de ſon regne. Cette anecdote qui pourroit ne pas faire eſpérer autant de vérité & de liberté, qu'on en deſireroit dans l'hiſtoire particuliere de cet empereur, promet, ſans doute, autant d'impartialité que d'exactitude dans les événements les plus importants de ſon ſiecle. Le public jouira bientôt de cet ouvrage, & le jugera. (*)

(*) Le Docteur Ginés de *Sepulveda* étoit originaire de Cordoue; il a écrit pluſieurs ouvrages, qui ſont: l'hiſtoire dont il eſt fait mention dans le Texte, celle du *Cardinal Gil de Albornos*; un commentaire du traité d'Alexandre Afrodiſée, intitulé *de ruptu nuptiarum*, & un livre contre les juſtes plaintes du bon *Las Caſas*, ſur les maltraitements que les Eſpagnols faiſoient éprouver aux Indiens, dont le titre eſt *de la juſta conquiſta de las Indias Occidentales.*

Je ne crois pas abuſer de la patience du Public, en lui rendant compte de ce qui s'eſt paſſé dans l'*Académie de l'Hiſtoire*, au ſujet de celle que M. Robertſon nous a donnée de l'Amérique ; elle eut tout l'accueil qu'elle méritoit, on loua ſur-tout l'Auteur d'avoir parlé avec plus de modération que perſonne, des cruautés exercées par les premiers Eſpagnols dans le nouveau monde. On choiſit un traducteur parmi les Membres de l'Académie, afin que l'hiſtoire de M. Robertſon pût être connue de toute l'Eſpagne, & devenir, pour ainſi dire, un livre national. M. Campomanes fut chargé d'écrire à cet hiſtorien reſpectable, au nom de l'Académie, & de lui faire part qu'elle l'avoit admis au rang de ſes Membres, pour lui donner une preuve de l'eſtime qu'elle faiſoit de ſon livre & de ſa reconnoiſſance. M. Campomanes écrivit en effet à M. Robertſon la lettre ſuivante, que je mets ici en original.

» *Mui Senor* mio, ſeria *inutil* eſtender
» me en *manifeſtar* a V. S. quanta *eſtimacion*
» hacen los *Eſpanoles* literatos de ſus *obras*,
» y los motivos que *me obligan* a eſcrivir eſta
» *carta*. Deſpues de haver *eſcrito* a V. S. la
» hiſtoria *de ſu patria* con tanta *conciſion* y
» acierto, emprendrò *la de Carlos V*, en la
» mas *delicada* criſis de Europa; *deſempeno* la
» V. S. con *admiracion* comun, penetrando las
» mayores arcanos de la conſtitucion de nueſtra
» Monarchia Eſpagnola. Però que mucho a
» viſta de ſu excellente diſcurſo ſobre el go-
» bierno feudal deſde la décadencia del imperio
» Occidental haſta el tiempo del miſmo Carlos?
» En el ſe ven deſembueltas por otro aſpecto
» aquellas particulares coſtumbres que meſcla-
» ron la Barbarie Tartara con un deſprecio
» alto de los vencindos; y un deſcuido de
» todas las claſes de los pueblos, a excepcion
» de pocas privilegiadas. Ningun verdadero
» amor a las artes, y un general abandono
» de las inveſtigaciones utiles, ſubſtituyendo
» en ſu lugar las ſutilezas eſcolaſticas, dictadas
» en las celdas de los ſolitarios o cenovitas,
» y traſladadas deſpues a las Univerſidades
» literarias. Es cierto que los nuevos deſ-
» cubrimientos del Oriente, y del Occidente,
» fueron parte para ſacar la Europa del eſpi-
» ritu feudal. V. S. da a eſtos deſcubrimientos en

MONSIEUR, il me paroît inutile de m'arrêter à vous faire part de l'eſtime ſolide & méritée que tous les Eſpagnols inſtruits font de vos ouvrages, & des motifs qui m'engagent à vous écrire. Après avoir publié, avec une préciſion admirable, une vérité & une exactitude dignes de vous, l'hiſtoire de votre patrie, vous avez entrepris dans celle de Charles-Quint de décrire la criſe la plus délicate où l'Europe ſe ſoit trouvée : vous vous en êtes acquitté de maniere à exciter une admiration générale : vous avez pénétré les plus profonds ſecrets de notre Monarchie. Mais que puis-je dire de votre excellent diſcours, ſur le gouvernement féodal depuis la décadence de l'Empire d'Occident juſqu'au ſiecle de Charles-Quint ? C'eſt-là qu'on voit développées ſous un nouveau jour, ces mœurs particulieres que les Barbares dans leur fier mépris pour les vaincus, introduiſirent dans notre Europe ; leur inſouciance aveugle pour toutes les villes, excepté le petit nombre de celles qui étoient privilégiées. Il n'y eut plus alors de véritable amour pour les arts : les plus utiles découvertes, les ſciences, furent abandonnées, & à leur place l'on vit s'élever les ſubtilités de l'école, d'abord renfermées dans les réduits obſcurs & ſolitaires des cloîtres, mais bientôt produites au grand jour dans les Univerſités littéraires.

» ſus dos primeros tomos de la America aquella
» ſerie, y enlace de la hiſtoria antigua y mo-
» derna, a que pueden alcanzar pocos hombres.
» Yo he leydo el primer libro con admiracion,
» y un guſto indecible. El miſmo he advertido
» en la celebre contraverſia del obiſpo de
» Chiapa, cuya diſputa reſuelve V. S. con un
» juicio ſuperior. Yo penſava eſcrivir a V. S.
» por mas eſtenſo; ahora me reduzco a remitir
» a V. S. el titulo de academico que la real
» Academia de la hiſtoria, con univerſal acla-
» macion, me ha encargado de dirigirle por
» mano de Mylord Grantham. Eſpero en breve,
» y ſegun lo permitan los muchos negocios
» que me rodean, remitir a V. S. algunas ob-
» ſervationes; y la primera acerca de ſi el
» derecho y eſpiritu feudal han tenido pro-
» piamente lugar en Eſpana. La traducion que
» ſe eſta haciendo por don Ramon de Gue-
» vara de la hiſtoria de los deſcubrimientos de
» America, a viſta de la Academia, tiene una
» fraze que parece original; y al parecer exprime
» con mucha propriedad la fluidel, y la
» eloquente diccion del autor original. Yo, en
» mi particular, doy a V. S. gracias por las
» honras que me hace en ſus eſcritos. Mis
» occupaciones ſon tales que no me dejan
» tiempo para vacar ſeriamente a quellas de-
» tenidas comparaciones de las edades, de las
» coſtumbres, de la diverſidad de los govier-
» nos, y de las cauſas que han influido en
» las cataſtroſes politicas de las naciones mas
» dignas. Eſto es lo que ſave deſempenar V. S.
» deſde ſu gavinete, como ſi eſtubiera entre

Il eſt conſtant que les découvertes de l'Orient & de l'Occident, furent une des cauſes qui arracherent l'Europe à l'eſprit féodal. Vous donnez à ces découvertes dans les deux premiers volumes de votre hiſtoire de l'Amérique, un ordre, une ſuite, une liaiſon ſi naturelle entre l'hiſtoire ancienne & la moderne, que je vois peu d'hommes en état de le faire avec autant de ſuccès. J'ai lu le premier livre avec une admiration, un plaiſir que je ne puis vous exprimer. Ce ſont les ſentiments que m'a fait éprouver auſſi la célebre diſpute de l'Evêque de Chiapa, que vous ſavez réſoudre avec tant d'eſprit & tant d'art. J'imaginois d'abord pouvoir vous écrire d'une maniere plus étendue; mais je me vois réduit, quant à préſent, à vous remettre le titre d'Académicien, que la royale Académie de l'hiſtoire, d'une voix unanime, m'a chargé de vous faire parvenir par la voie de Mylord Grantham. Je me flatte, ſi les affaires multipliées dont je ſuis accablé, me le permettent, de pouvoir bientôt vous adreſſer quelques obſervations, & les premieres ſur cette queſtion, ſi les droits & l'eſprit de la féodalité ont jamais eu lieu en Eſpagne.

La traduction que fait Don Ramon de Guevara, ſous les yeux de l'Académie, de votre hiſtoire de l'Amérique, eſt d'un ſtyle vraiment original, & qui me paroît rendre avec beaucoup de propriété, l'élégance, la chaleur & l'énergie de votre diction.

Je vous rends graces, en mon particulier, de l'honneur que vous me faites dans vos écrits.

» noſotros, ſin declinar en parcialidad. Yo me
» ofreſco a V. S. con todas veras, y puedo
» aſegurarle ſin liſonja que pocos libros han
» podido grangear una eſtimacion tan ſolida
» entre las gentes de letras de eſte pays entre
» tanto. Pido a Dios guarde ſu vida muchos
» anos. Madrid y ſeptiembre 29 de 1777.»

Monſieur Robertſon répondit à cette lettre en Eſpagnol, & je ne crois pas devoir omettre ſa réponſe.

En el Collegio de Edimburgo a 3 de Enero de 1778.

» MUI SENOR mio, Milord Grantham ha
» tenido la bondad de remetir me la carta que
» V. S. illuſtriſſima ſe tomò la moleſtia de
» eſcrivir me, participando me la ſingulariſſima
» e ineſperada honra que ſe ha ſervido diſpen-
» ſar me la real Academia de la hiſtoria. El
» concepto favorable de los hombres de diſcer-
» nimento, y candor, es una de las mas guſtoſas
» recompenſas que puede conſeguir un autor
» por ſus tareas literarias; quanto mas liſonjera

Mes occupations ſont telles qu'elles ne me laiſſent pas des loiſirs ſuffiſants pour réfléchir auſſi ſérieuſement que je le voudrois à la variété des âges, des mœurs & des gouvernements, & aux cauſes qui ont influé ſur les cataſtrophes politiques des nations les plus célebres. C'eſt ce que vous ſavez ſi bien faire du fond de votre cabinet, & auſſi exactement que ſi vous étiez parmi nous, ſans vous laiſſer gagner à la partialité. Je vous l'avoue ſincérement, quant à moi; & je puis vous aſſurer ſans flatterie, que peu de livres ont obtenu parmi les hommes inſtruits de ma patrie une eſtime auſſi ſolide que l'a fait le vôtre.

Je prie Dieu de vous conſerver nombre d'années. A Madrid le 29 Septembre 1777.

Au College d'Edimbourg le 3 de Janvier 1778.

MONSIEUR, Mylord Grantham a eu la bonté de me remettre la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, qui me fait part de l'honneur ſingulier & inattendu que l'Académie royale de l'hiſtoire a bien voulu m'accorder. Si l'idée favorable que conçoivent d'un auteur les hommes qui allient la candeur au ſavoir, eſt une de ſes plus douces récompenſes; combien il lui eſt plus flatteur & plus eſtimable d'avoir l'approbation unanime d'un corps ſi

» y apreciable ſera una ſenal de aprobacion de
» un cuerpo tan juſtamente dinſtinguido por
» el merito y talento de ſus individuos!

» Quando me fue neceſſario repreſentar en
» mi hiſtoria de Carlos V la antigua conſtitu-
» cion de la Monarquia Eſpagnola, y deſpues
» quando me he aventurado a boſquejar la
» planta, y govierno interior de las colonias de
» Eſpana en el nuevo mundo, he reconocido
» plenamente las muchas deſventajas con que
» por neceſidad trabaja un eſtrangero en ſeme-
» jantes inveſtigaciones. Però procurè com-
» penſar las buſcando con prolixa diligencia là
» verdad en los autores originales, y en las
» leyes publicas de eſte pays; precediendo con
» mucha cautela, y precaviendo cuidadoſa
» mente contra las preocupaciones faciles de
» formarſe en el eſpiritu de un hombre oriado
» bajo una forma de gobierno, y un ſyſte-
» ma de religion mui diſtintos de los de la
» nacion que emprende deſcrivir. El haverſe
» dignado la real Academia autorizar con ſu
» aprovacion mis obras, me hace eſperar que
» o avre incurrido en menos errores de los
» que recelava, o que los ſugetos reſpectables
» que me han favorecido con admiracion en
» ſu gremio, avran mirado mis faltas con ojos
» indulgentes, en conſideracion al eſmero con
» que trabaje por evitarlas.

» Si V. S. illuſtriſſima tuvieſſe la benignidad
» de indican me de que modo podre contri-
» buir en algo a los loables e importantes
» fines del inſtituto academico, me gloriare
» de cooperar a ellos con ſemejantes compa-

juſtement diſtingué par le mérite & les talents de ſes individus!

Lorſqu'il me fallut dans mon hiſtoire de Charles-Quint retracer l'ancienne conſtitution de la Monarchie Eſpagnole, & depuis lorſque je me ſuis haſardé de développer le plan & le gouvernement intérieur de ſes colonies dans le nouveau monde, j'ai ſenti toutes les difficultés que devoit néceſſairement rencontrer un étranger dans un ſemblable travail. J'ai tâché de les compenſer, en cherchant avec beaucoup de ſoin la vérité dans les auteurs originaux & les loix publiques du pays; me gardant, autant qu'il m'a été poſſible, des préjugés trop faciles à s'élever dans l'eſprit d'un homme né ſous un gouvernement, dans une religion bien oppoſée de forme & de ſyſtême à l'état & au culte de la nation que j'avois entrepris de faire connoître. La grace que me fait l'Académie d'approuver mes écrits, me perſuade qu'il ne m'eſt pas échappé autant d'erreurs que je le craignois d'abord, ou que les ſujets reſpectables qui ont bien voulu m'aſſocier à eux, ont jeté ſur mes fautes un œil favorable, en conſidération des efforts que j'ai faits pour les éviter.

Si vous vouliez avoir la bonté de m'inſtruire de quelle maniere je pourrois coopérer aux louables & importants travaux de l'Académie; je me ferois une gloire d'y contribuer, & je m'eſtimerois heureux de trouver une nouvelle

» neros, y me tendre por dichoso en conseguir
» nuevas oportunidades de manifestar mi celo
» por el honor de una nacion que yo he res-
» petado mas que algunos escritores estran-
» geros, por lo mismo que me dedique a co-
» nocer la mejor.

» Permita me, V. S. illustrissima, manifestarle
» quanta satisfaccion esperimento, reflexio-
» nando el honor que disfruto ahora en haver
» contraido tan immediato enlace con V. S.
» illustrissima, y en hallar me bajo la immediata
» direccion de una persona cuyos talentos ad-
» miro, tiempo hace, y de cuyos escritos
» he sacado muchas instrucciones.

» Sirvase, V. S. illustrissima, anadir a sus
» demas finezas la de comunicar a todos los
» miembros de ese real cuerpo, los ardientes
» afectos de respeto, estimacion, y gratitud
» que les profeso.

» Tengo el honor deser con la devida aten-
» cion illustrissimo Senor, el mas obediente, y
» rendido servidor de V. S. illustrissima. »

GUILLERMO ROBERTSON.

occaſion de manifeſter mon zele en faveur d'une nation que je n'ai plus reſpectée que ne l'ont fait pluſieurs écrivains étrangers, que parce que je me ſuis attaché à la mieux connoître.

Permettez-moi de vous montrer tout mon contentement, en réfléchiſſant à l'honneur que je reçois dans la nouvelle liaiſon que je contracte avec vous, & de me voir ſous la direction immédiate d'une perſonne dont j'admire, il y a long-temps, les talents, & dans les écrits duquel j'ai puiſé une foule d'inſtructions.

Daignez, Monſieur, ajouter une obligation de plus, aux bontés dont vous m'avez comblé : c'eſt de faire part à tous les membres de l'Académie de mes ſentiments de reſpect, d'eſtime, & de reconnoiſſance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un an après cette réponſe de M. Robertſon, c'eſt-à-dire, dans le mois de janvier de l'année 1779, le gouvernement a trouvé bon de défendre le livre qui l'avoit fait recevoir à l'Académie; il a donné ordre à toutes les douanes de lui fermer l'entrée du royaume dans quelque langue qu'il ſoit, & à l'Académie de l'hiſtoire, de nommer deux de ſes membres pour attaquer & critiquer l'ouvrage de M. Robertſon; elle a pertinemment répondu qu'elle les nommeroit volontiers, pourvu qu'il lui fût permis d'en choiſir deux autres pour en faire la défenſe. La traduction qui alloit être miſe ſous preſſe, a été enveloppée dans cette proſcription.

La troiſieme Académie eſt celle des beaux arts, la peinture, la ſculpture & l'architecture. Philippe V en conçut la premiere idée; mais Ferdinand VI en eſt le vrai fondateur. Elle a pour préſident le miniſtre d'état, & pour membres, pluſieurs grands d'Eſpagne. En 1778, l'art qui parut avoir fait le plus de progrès, fut l'architecture: après elle, la gravure à l'eau forte; enſuite la ſculpture. La peinture parut à tous les connoiſſeurs fort arriérée, même dans les prétendus chefs-d'œuvre qui furent couronnés.

Cette Académie eſt placée dans un bel édifice de la rue d'Alcala, qui fut auſſi deſtiné à renfermer le cabinet public d'hiſtoire naturelle. La porte de ce palais de la nature & des arts réunis, eſt ornée de deux belles colonnes d'ordre dorique; & ſur le fronton on lit cette inſcription juſte & ſimple, que compoſa Don Thomas de Irraite:

Carolus III rex, naturam & artem, ſub uno tecto, in publicam utilitatem conſociavit, anno M. DCC. LXXIV.

Les ſalles de l'Académie de peinture renferment pluſieurs tableaux modernes de divers maîtres eſpagnols, qui ne ſont pas tous excellents ; divers modeles en plâtre, des meilleurs morceaux de l'antiquité. On y voit une Suſanne, de *Rubens* ; & dans la ſalle d'aſſemblée, un beau tableau de l'*Albane*, qui repréſente le jugement de Pâris ; & quelques deſſins & plans faits par les Infants, pour leur morceau de réception à l'Académie.

Le ſecond étage de l'édifice forme le cabinet d'hiſtoire naturelle : les raretés & les curioſités en tout genre, qu'avoit raſſemblé Don *Pedro d'Avila*, Américain d'origine, ont fait la baſe de ce cabinet. Il avoit paſſé ſa vie à cultiver l'hiſtoire naturelle, & employé ſa fortune à recueillir les objets les plus intéreſſants qu'elle peut fournir. Il fit en 1776 préſent de ſa collection au roi d'Eſpagne, qui le nomma directeur de ſon cabinet, avec des appointements conſidérables.

Ce cabinet eſt tenu avec autant d'ordre que de ſoins, & il eſt tous les jours augmenté de tant de morceaux de différents genres, qu'il peut devenir un des plus riches & des plus complets de l'Europe. Le roi régnant s'intéreſſe beaucoup à ſa perfection, & a donné des ordres précis à tous les gouverneurs & vice-rois des Indes, de l'enrichir de tout ce qu'ils pourront trouver de curieux.

Ce cabinet a ſinguliérement profité de la

protection ouverte que lui accorde le monarque. La collection des métaux & des minéraux l'emporte sur toutes celles que l'on connoît. On y remarque des grains d'or pur, d'un volume prodigieux, un, entr'autres, reçu en 1778, qui vaut dix-neuf mille cinq cents livres.

C'est à la Nouvelle Espagne, & sur-tout dans la province de *Sonora*, que l'on trouve des producteurs d'or, si l'on peut se servir de ce terme, pour désigner les matrices où l'or se forme & acquiert sa perfection. Ces matrices ne sont point, comme l'ont cru plusieurs minéralogistes, des parties intégrantes de quelque mine, détachées & entraînées au sein des terres par les ravins ou pluies. Une personne digne de foi m'a dit avoir observé ce phénomene de la nature avec beaucoup d'attention dans le fameux *Placer* de la *Ciene Guita* (*), & dans des endroits peu susceptibles d'éboulements; il apperçut dans quelques-unes de ces matrices les efforts du métal, pour échapper au producteur qui le renferme. On en voit où l'or sort par les pores de la pierre, & à mesure qu'il croît, elle se brise par écailles. Ces grains d'or se trouvent à plus ou moins de profondeur dans la terre, souvent à un pied, quelquefois à quatre. L'or qu'on rencontre à la superficie de la terre est plus

(*) On nomme *placer* ou plaisir, ces sources de l'or, parce que lorsqu'on est assez heureux pour en trouver, l'on en retire ce métal en grande quantité & presque sans peine.

coloré,

coloré, & de plus de titre que celui qui eſt plus enfoncé.

On rencontre auſſi de l'argent vierge à fleur de terre : il y a quelques années, que dans les montagnes de la *Rijona*, à quinze lieues nord des miſſions de *Cucurpe*, on trouva pluſieurs maſſes d'argent pur ; une, entr'autres, ſi conſidérable, qu'on fut obligé de lui appliquer pluſieurs forges, & le propriétaire en retira plus de quatre mille marcs d'argent.

Ce que l'on voit de plus remarquable dans la ſalle des minéraux, après les mines d'or & d'argent très-multipliées, c'eſt de l'argent rouge, du ſoufre cryſtalliſé, & du cuivre bleu qu'on prendroit pour du lapis.

Il y a quelques objets dignes de curioſité parmi les pierres précieuſes; entr'autres, une opale quarrée, de la plus grande beauté.

Il eſt difficile de voir une collection plus complete & plus variée en marbres & en agates. Parmi celles-ci il y en a d'herboriſées, de figurées d'une maniere très-curieuſe, beaucoup de celles qui ſont connues ſous le nom d'*oculaires*, & pluſieurs qui contiennent des gouttes d'eau, dont la fluidité eſt très-ſenſible à l'œil, à travers l'enveloppe tranſparente qui les renferme.

La caſe des bézoarts eſt auſſi fort riche & fort curieuſe. On en voit un qui peſe 32 onces, & que portoit un malheureux jeune homme mort à 27 ans à *Montevideo*, ſans que cette effrayante incommodité l'empêchât de travailler.

La collection de poiſſons, d'animaux qua-

drupedes, d'inſectes, (aux papillons près), eſt encore dans ſon enfance. Elle contient cependant un éléphant, un lion, pluſieurs fourmilliers, un pareſſeux, un phoque, deux gazelles, des rhennes, un zébre, &c. On en peut dire autant des grands oiſeaux, quoiqu'on y trouve deux autruches mâle & femelle, & quelques aigles de la troiſieme grandeur, trouvées en Eſpagne; mais ce cabinet renferme une quantité prodigieuſe de ces petits oiſeaux de l'Amérique, variés à l'infini de forme & de couleur.

Il lui manque encore beaucoup d'objets dans la claſſe des ſerpents, des embryons, des productions monſtrueuſes; mais il eſt riche en coquilles, en madrepores, en coraux & autres plantes marines.

La ſalle qui contient les meubles, armes & vêtements des divers peuples Indiens, n'eſt pas une des moins curieuſes.

Le cabinet eſt compoſé de douze ſalles de grandeur inégale; M. d'Avila s'occupe à en rédiger le catalogue; les deux premieres ſalles forment ſeules la matiere des deux premiers volumes.

La quatrieme Académie eſt celle de Médecine; elle ne jouit pas d'une grande conſidération, ſoit par les préjugés qui tiennent encore, en Eſpagne, cet art dans une obſcurité dont il eſt ſi digne de ſortir, ſoit parce que la plupart de ceux qui le profeſſent, ne méritent pas eux-mêmes de diſtinction.

Après avoir rendu compte des diverſes Académies, on lira avec plaiſir quelques détails

ſur une nouvelle ſociété qui s'eſt établie & répandue depuis trois ans environ en Eſpagne, ſous le titre de *los Amigos del Pays*, les amis du Pays. L'objet de cette ſociété, qui eſt compoſée d'un nombre de ſujets indéterminé, eſt d'encourager les arts utiles, ſoit par des conſeils, ſoit par des ſecours pécuniaires, ſoit par des eſſais, ou des obſervations dont les divers membres ſe chargent de démontrer l'avantage au peuple; c'eſt une image de la ſociété des arts, établie à Londres, & qui gratifie tous les ans l'induſtrie, de près de cent mille livres.

L'agriculture & ſes diverſes branches, comme la multiplication des beſtiaux, la filature des laines, les engrais, & les outils propres aux différentes eſpeces de culture dont la terre eſt ſuſceptible, ſont auſſi de leur diſtrict; ils ont fait venir récemment d'Angleterre des modeles de charrue, & les eſſais qu'on en a faits, ont eu le plus grand ſuccès.

On n'avoit rien entendu juſqu'à préſent, à la filature du lin. Les amis du Pays ont formé des établiſſements, où les enfants des deux ſexes viennent s'inſtruire dans cette préparation: non ſeulement cette inſtruction eſt gratuite; mais encore eſt-il quelques enfants pauvres auxquels on donne deux ou trois ſous par jour? Ceux de ces enfants qui ſe diſtinguent, reçoivent des prix. Quiconque ſe préſente dans ces écoles publiques avec la ſeule bonne volonté, eſt ſûr d'être admis. Il regne entre tous les membres une égalité apparente & parfaite. Dans les aſſemblées, l'Archevêque

de Tolede ne déplacera pas le plus ſimple marchand. Le motif principal qui a préſidé à la formation, & qui dirige les opérations de la ſociété, eſt de tirer parti de l'énergie de la nation, qui perce à travers les entraves dont elle eſt accablée.

Ces ſociétés, ſuivant leurs ſtatuts, publieront tous les ans dans leurs Mémoires, les diſcours, les obſervations, & les vues de leurs divers aſſociés.

Chaque membre dans la ſociété de Madrid, eſt obligé de donner tous les ans, la ſomme de 120 réaux de veillon, ce qui fait trente livres de notre monnoie; ſomme bien modique, & dont l'emploi eſt deſtiné à faire imprimer les écrits de la ſociété, & à fournir la valeur des prix qui ſeront diſtribués pour le bien de l'agriculture, de l'induſtrie & des arts. Les profeſſeurs utiles dans tous les genres, ſont ſeuls exempts de payer la taxe de 30 liv. mais aucun d'eux ne peut recevoir des honoraires; ils ſont libres de compter la redevance annuelle, & alors ils jouiſſent des privileges, ſuffrages, & prééminences accordés aux autres aſſociés; clauſe ſinguliere! ils devroient en avoir davantage s'il étoit poſſible, puiſqu'ils donnent plus, talent & argent.

Il y a trois claſſes d'aſſociés, les réſidents, les correſpondants, & les agrégés. Les derniers ſont obligés d'envoyer les détails qu'on leur demande, ſur l'agriculture & les arts, & de faire les expériences qu'on leur preſcrit, aux frais de la ſociété.

Leurs diſcours & leurs Mémoires ſont lus

aux ſéances publiques en entier ou par extrait, comme ceux des aſſociés réſidents.

Les aſſemblées commencent par la lecture de ce qui s'eſt réſolu dans la derniere ſéance, dont l'acte n'eſt pas entiérement rédigé pour ſavoir ſi l'on n'a rien oublié, & ſi l'on veut ajouter ou changer quelque choſe.

Les actes ou délibérations ſont rédigés par le Secretaire & le Cenſeur, parce que la clarté, la préciſion & la propriété du ſtyle, ſont regardés comme de la plus grande importance dans cette rédaction, puiſque ces actes forment à la fin de chaque année le réſumé de l'eſprit de la ſociété.

Chaque aſſocié lit lui-même ſes ouvrages, ou les fait lire par le Secretaire; mais s'il convient de l'examiner avant que de le lire publiquement, on nomme des Commiſſaires qui font très-briévement leur rapport, & qui ont ſans doute pour l'Auteur de l'ouvrage, comme cela leur eſt preſcrit, tous les égards & la politeſſe poſſibles.

Les perſonnalités, les diſputes, les jactances, ſont exclues des aſſemblées, parce qu'elles troublent le bon ordre & l'amitié; on doit avouer que cet article des ſtatuts eſt quelquefois violé.

La ſociété a cinq Officiers, qui ſont: le Directeur, le Cenſeur, le Secretaire, l'Auditeur de compte ou le *Contador*, & le Tréſorier. Ces cinq Officiers ont des ſubſtituts.

Il n'a rien paru encore des travaux de la ſociété de Madrid; mais ſon but eſt de donner tous les ans des Mémoires, à la fin deſquels

ſeront imprimés les éloges des aſſociés morts dans l'année ; on y verra l'hiſtoire des progrès de la ſociété dans les trois branches pour leſquelles elle eſt établie, des détails & des calculs économo-politiques ſur l'introduction & l'extraction des productions étrangeres & de celles du pays, relatifs aux diverſes Provinces où ſe trouvent les amis. A la fin de chaque volume des Mémoires, on mettra le nom de tous les aſſociés, excepté de ceux qui ſeront morts, & dont il ſera fait mention dans les éloges funebres.

Lorſqu'on aura du temps de reſte dans les aſſemblées, ce qui peut arriver très-ſouvent, obſervent les ſtatuts, on remplira la ſéance par la lecture de quelque bon ouvrage ſur l'économie politique. Les plus inſtruits parmi les aſſociés, pourront en diſcuter le plan & les raiſons ; mais ce ne ſera que lorſqu'un aſſocié aura fini de parler, qu'un autre de ſes confreres pourra prendre la parole.

La ſociété peut donner à ces divers membres des commiſſions particulieres, comme d'aller examiner telle ou telle machine, de rendre compte à Sa Majeſté des travaux de l'académie, de rédiger tel Mémoire particulier, &c. & chaque aſſocié, ſelon ſes forces, exercera l'emploi qui lui conviendra le plus, & tâchera de le remplir au gré de la ſociété. Parmi ces commiſſions, les plus importantes ſont celles de Protecteur des différents arts & métiers, & de Surveillant des écoles patriotiques. Leurs devoirs reſpectifs ſont très-détaillés dans l'ouvrage qui a pour titre, *de la*

Educacion popular de los Artesanos, de l'Education des Artisans. (*)

Les fonds qui se trouvent dans la caisse de la société, après avoir prélevé les dépenses ordinaires & indispensables, sont destinés à récompenser ceux qui se sont distingués dans les diverses branches de l'industrie.

Le premier prix est adjugé à l'Auteur du meilleur discours sur la question proposée par la société; les étrangers sont admis à ce concours; ils peuvent écrire en espagnol, en latin, en françois, en italien, ou en anglois.

La société de Madrid donna son premier prix en Janvier 1778. Il fut adjugé à un avocat de Seville. Le but du discours étoit de fournir les moyens de perfectionner l'agriculture en Espagne. Parmi les concurrents étoient deux Toulousains; mais ils ne furent pas bien accueillis. Le jugement porté sur leurs ouvrages, fut plus que sévere & conçu en des termes qu'on pourroit appeller injurieux. Les deux discours, selon le Censeur, étoient des écrits pitoyables, infames; & de l'un il ajouta qu'on ne pourroit le lire sans être indigné contre l'Auteur. Ces mots d'infamie & d'indignation n'étoient cependant dus qu'à quelques réflexions échappées aux deux concurrents sur certains abus qui s'opposeront toujours aux progrès de

(*) L'Auteur de cet ouvrage est M. Campomanes, un des amis du Pays qui a le plus écrit sur cette partie de l'économie politique. Son discours sur les moyens d'encourager & de fomenter l'industrie, est plein d'excellentes idées; il est peut-être le seul économiste en Espagne, qui ait bien vu les divers rapports de l'Agriculture avec les arts.

l'agriculture. Les Eſpagnols ont trop d'imagination, pour n'être pas un peu ſuſceptibles ; mais cet accueil fait à deux ouvrages étrangers dans la premiere ſéance de la ſociété, n'eſt pas encourageant.

La ſociété ſe propoſe d'établir dans les villes, les bourgs & les campagnes, des écoles patriotiques pour multiplier les lumieres. Elle nommera un des amis pour veiller à ces écoles ; mais ſuivant les termes des ſtatuts, il n'aura d'autre autorité, d'autre juriſdiction ſur elles, que celle d'un bon pere de famille. Il veillera ſur les mœurs, l'application & la propreté des jeunes éleves confiés à ſes ſoins.

L'emblême de la ſociété eſt une médaille ornée du ſymbole de l'agriculture, de l'induſtrie & des arts, avec cette deviſe, *ſocorre enſenando* ; c'eſt-à-dire, elle ſecourt en inſtruiſant.

Il y a cinq ſociétés agrégées à celle de Madrid, qui ſont celles de Tolede, de Guadalajara, de Segovie, d'Avila & de Talavera.

La ſociété de la Biſcaye ou de Vergara, eſt une des plus fameuſes & des plus inſtruites ; elle a des vues plus étendues qu'aucune de celles qui ſont établies ; elle s'occupe en particulier de l'éducation de la nobleſſe du pays, & a fait appeller, pour cet objet, les meilleurs maîtres dans tous les genres. Le roi protege ouvertement ces aſſociations, & a ordonné à la ſociété de Madrid, d'admettre parmi ſes membres le Prince des Aſturies, & les Infants Don Gabriel & Don Antoine.

La Casa del Campo.

C'EST une maiſon royale ſituée aux portes de Madrid, ſur l'autre rive du Manzanares, entourée d'un aſſez beau parc qui a environ deux lieues d'étendue, & qui eſt fermé de murailles. Le public n'a pas le libre uſage de ce jardin, qui ſeroit, pour les habitants de cette capitale, une promenade délicieuſe.

Le palais eſt petit & fort négligé : on y trouve cependant quelques bons tableaux, parmi leſquels il faut compter pluſieurs payſages dans le goût flamand ; une nativité, l'adoration des rois ; le baptême, la réſurrection & l'aſcenſion de Jeſus-Chriſt, de *Paul Matei* ; & ſur-tout l'original de la tentation de Saint Antoine, peinte ſur bois, par *Calot*, d'après lequel a été gravée la fameuſe eſtampe que tout le monde connoît. Dans la chapelle il n'y a de remarquable que le martyre de Saint Laurent, peint par *Orrente*.

On voit à l'entrée du jardin la ſtatue équeſtre de Philippe III, en bronze, ſur un piedeſtal de marbre ; elle fut commencée par *Jean Boulogne*, né à Douay, ſculpteur & architecte, & achevée par *Pierre Tacca*, ſon éleve. On la compare pour la beauté à celle de Henri IV, qui fut auſſi commencée par le même artiſte. Les monuments ne ſont pas faits ici pour le public : tout eſt enfermé entre quatre murailles ; il faut chercher des amis pour voir

le Palais neuf, Buen Retiro, la Caſa del Campo, &c. Je connois un pays où le peuple eſt compté pour rien, où ce n'eſt pas pour lui qu'on fait les chemins, les rues & les promenades ; mais en Eſpagne c'eſt pire encore. Il eſt vrai que cette nation eſt dans l'engourdiſſement, & qu'elle ne ſe ſoucie de rien. Pour revenir à la Caſa del Campo, on y voit pluſieurs belles fontaines, quelques ſtatues bien exécutées, des allées charmantes, où l'on trouve de la fraîcheur, de la verdure, & ſur-tout la plus profonde ſolitude ; mais on ne peut pas y aller rêver toutes les fois qu'on veut.

Du Pardo.

CETTE maiſon royale eſt à deux lieues de Madrid, & n'a d'autre agrément qu'une belle ſituation & des forêts de chênes-verds, peuplés de bêtes fauves; ce qui rend ce château très-recommandable au roi régnant. On y va par un chemin magnifique & éclairé pendant la nuit. Le château fut commencé par Charles-Quint, & continué par Philippe II; mais Charles III l'a augmenté preſque du double. La Cour paſſe tous les ans environ deux mois au Pardo, ce qui attire la foule des ſolliciteurs, les marchands, & ceux qui par état ſont obligés de ſuivre le roi; de ſorte qu'il s'eſt formé un petit bourg aux environs du château, où l'on trouve une aſſez bonne table & le logement, lorſque les affaires ou la curioſité vous y appellent. Le voiſinage de Madrid rend ce *Sitio* un des plus agréables pour toutes les perſonnes qui par devoir ſont attachées à la Cour.

De l'Eſcurial.

EN quittant Madrid pour aller à l'Eſcurial, on ſuit par un chemin ſuperbe & très-agréable les bords du Manzanares : c'eſt le ſeul côté de la ville où l'on jouiſſe de quelque verdure. On a ſoin d'arroſer le chemin pour le rendre plus frais ; & quoique ce ſoit par un procédé un peu long, puiſque ce ſont des enfants qui vont puiſer de l'eau dans la riviere, & qui viennent la répandre ſur la route au moyen de pluſieurs petits ſceaux, durant l'eſpace environ d'une lieue ; il ne faut pas en ſavoir moins de gré à ceux qui, de maniere ou d'autre, ont cherché à abattre la pouſſiere qui regne dans ce canton. On traverſe une partie de la forêt du Pardo, où les daims & les faons en troupe viennent paître & bondir preſque ſur le chemin, qui eſt toujours beau, varié & bien entretenu. Mais, dès que l'on a paſſé le Manzanares ſur un pont de pierre, où l'on voit d'un côté la ſtatue de Sainte Barbe, & de l'autre celle de Saint Ferdinand, toutes les deux en pierre & un peu plus grandes que nature, on ne trouve plus que des terres aſſez ingrates ; & ce n'eſt guere qu'à deux lieues de l'Eſcurial que le ſol devient plus varié, plus fertile & plus agréable. On voit de très-loin cet immenſe édifice, dont on a fait tant de récits, que quelques-uns ont nommé l'unique merveille du monde, & les plus modeſtes, la huitieme.

Tout le monde ſait que l'Eſpagne doit l'Eſcurial à un vœu que Philippe II s'aviſa de faire à Saint-Laurent, pour gagner la bataille de Saint-Quentin, qui fut donnée le jour où l'égliſe célebre la fête du ſaint diacre; il fit auſſi le vœu de n'aller jamais depuis à la guerre, vœu qu'il tint auſſi exactement que le premier. Il faut avouer qu'il s'en acquitta dignement, & c'eſt à tort qu'un mauvais plaiſant dit, en voyant ce large & vaſte édifice, que Philippe II avoit eu bien peur lorſqu'il fit un ſi grand vœu. Il ne conſidéroit pas ſans doute que l'offrande d'un ſouverain le plus riche & le plus puiſſant qu'il y eût alors en Europe, & auſſi hypocrite ou dévot que riche, ne pouvoit manquer d'être magnifique.

Philippe II ayant réſolu d'exécuter ſon vœu, choiſit une poſition ſeche, ſtérile, ingrate, mais pittoreſque. Ce fut dans les montagnes qu'il voulut bâtir un monaſtere, & les tréſors qu'il vouloit y prodiguer, ne devoient ſervir qu'à l'embellir, & non à changer la ſituation que doit avoir une ſolitude. Il fit appeller les plus fameux architectes qu'il y eût alors en Eſpagne, & qui ne le cédoient pas aux meilleurs qui fuſſent en Italie. Ce ne fut ni le Bramante, ni un architecte françois qui formerent le plan de l'Eſcurial, & qui le firent exécuter, quoi qu'en aient dit Colmenar & quelques hiſtoriens françois: ce furent *Jean-Baptiſte de Tolede* & *Juan de Herrera*, tous les deux Eſpagnols, qui furent les architectes de ce monument.

Il eſt, dit-on, conſtruit en forme de gril; ce

qui eſt difficile à voir du premier coup-d'œil, parce que l'enſemble eſt ſi vaſte, qu'on ne peut le conſidérer que par parties. Cette forme lui fut donnée en mémoire de l'inſtrument qui ſervit au martyre de Saint Laurent, à qui l'édifice étoit dédié; auſſi n'y voit-on de toute part que des grils en pierre, en fer & en bronze; quoique les auteurs les plus verſés dans les divers genres de torture imaginés par les hommes pour le bien de leurs ſemblables, aient prétendu que le tourment du gril ne fut jamais employé.

On a eu raiſon de dire que cet édifice eſt l'image d'une grande ville. On y trouve le palais d'un ſouverain; pluſieurs égliſes; un nombre de moines ſuffiſant pour peupler telle partie du monde qu'on voudra; un college; de nombreuſes bibliotheques; des boutiques de tous les arts & métiers; un parc; des jardins; des fabriques; de belles promenades & des richeſſes infinies.

On eſt frappé, à l'aſpect de l'Eſcurial, de l'air noble & ſimple qui le caractériſe. La façade principale eſt au couchant, & n'a pour perſpective qu'une très-haute montagne; c'eſt ce que vouloit exprimer Philippe II, lorſqu'il diſoit que du pied d'une montagne ſtérile, avec une feuille de papier, il commandoit aux deux hémiſpheres.

Ce monument eſt un de ceux dont on a donné le plus de deſcriptions. *Martiniere*, *Moreri*, *l'Abbé de Vairac*, *le Salmon*, en ont tous parlé à l'envi & dit beaucoup de fauſſetés. Cependant pour ne pas répéter, je n'entrerai

point dans une foule de détails minutieux & de meſures ; je me contenterai de jeter ſur ce vaſte édifice un coup-d'œil rapide, & de ne rappeller que ce qui eſt vraiment digne de la curioſité.

L'édifice de l'Eſcurial eſt un quarré un peu plus long que large ; il eſt conſtruit d'une pierre griſe, & polie avec tant de ſoin, qu'elle reſſemble à du marbre. Il eſt compoſé de quatre corps-de-logis, ornés aux quatre coins de grands pavillons couverts de plomb, & terminés par une aiguille. La façade du côté des jardins a quatre étages ; les autres façades n'en ont que trois. On y compte, dit-on, car je ne les ai pas comptées, onze mille fenêtres, quatorze mille portes, dix-ſept cloîtres, vingt-deux cours, & plus de mille colonnes. Le voyageur Eſpagnol prétend, & je ſerai aiſément de ſon avis, qu'il faut rabattre plus de la moitié des portes & des fenêtres, & environ les trois quarts des colonnes.

La façade principale a trois portes à diſtances égales. La porte du milieu conduit à l'égliſe; celle qui eſt à droite, aux diverſes boutiques des arts & métiers; on entre dans le college par celle qui eſt à gauche. La porte principale eſt ornée de huit colonnes d'ordre dorique, poſées ſur un piedeſtal noble, ſérieux, & long de cent trente pieds. L'ordre dorique ſupporte quatre colonnes ioniques ; & dans l'entre-deux, ſont quatre aiguilles ou pyramides de pierre, ſurmontées d'une boule. On voit au milieu de la corniche qui ſépare les deux ordres, les armes du roi d'Eſpagne, gravées ſur une pierre qui

n'a pas été apportée d'Arabie, quoique Colmenar & tant d'autres l'aient prétendu, & dont la ſculpture n'a pas coûté ſoixante mille écus. Le portail eſt terminé par une ſtatue de Saint Laurent, haute de quinze pieds, dont la tête & les mains ſont de marbre, tenant ſon gril de bronze doré; ouvrage excellent de Jean-Baptiſte Monegro.

Cette porte conduit dans une ſuperbe cour, & l'on a en face un degré de ſix marches qui en occupe toute la largeur. C'eſt ſur ce perron que s'éleve le portail de l'égliſe : eſpece de périſtile orné de huit colonnes doriques, ſix de face, & une de chaque côté. Ces colonnes s'élevent à la hauteur du reſte du bâtiment; elles ſoutiennent un fronton d'une élévation à-peu-près égale; & ſur la corniche qui couronne les huit colonnes, ſont ſix ſtatues coloſſales qui repréſentent ſix rois d'Iſraël. Les deux du milieu, ſont celles de David & de Salomon, ſous l'emblême deſquelles on a voulu, dit-on, repréſenter Charles-Quint & Philippe II, l'un guerrier & l'autre politique. Les autres ſtatues ſont celles d'Ezechias, de Joſias, de Joſaphat & de Manaſſé. Au deſſous de chacun des rois, on lit ſon nom gravé ſur le piedeſtal avec une courte inſcription (*). Ces rois

(*) David. *Operis exemplar à domino recepit.*
Salomon. *Templum domino ædificatum dedicavit.*
Ezechias. *Mundatâ domo phaſe celebravit.*
Joſias. *Volumen legis domini invenit.*
Joſaphat. *Lucis ablatis legem propagavit.*
Manaſſé. *Contritus altare D. inſtauravit.*

ont

ont chacun une couronne de bronze doré, du poids de cent livres, & un ſceptre de la même matiere, du poids de cinquante. La harpe de David peſe, dit-on, près de trois cents quatre-vingts livres. Ce beau portail ſe termine en forme triangulaire, & au deſſous de l'angle le plus élevé eſt une grande fenêtre de vingt pieds de haut, fermée en façon de gril. Aux deux coins de la cour ſont deux tours qui ſont chargées de trente-ſix cloches, dont la ſonnerie eſt, dit-on, fort agréable.

L'égliſe a trois portes: ſur celles des deux côtés on lit les inſcriptions ſuivantes, incruſtées en lettres de bronze doré dans du marbre noir.

D. Laurent. Mart.
Philipp. omn. Hiſp. regn.
utriuſque Sicil. Hieru. &c. rex
hujus templi primum dedicavit
lapidem D. Bernardi ſacro die
Anno M. D. LXIII.
Res divina fieri in eo cœpta
pridie feſtum D. Laurentii
Anno M. D. LXXXVI.

Il ſe paſſa vingt-trois ans entre le commencement de l'ouvrage & ſa fin.

L'autre inſcription eſt :

Philipp. II, &c.
Camilli Cajet Alexand.
Patriarchæ nuntii apoſt.
miniſterio hanc baſilic.
S. Chriſmate conſecrand.
piè ac devotè curavit
Die XXX *Auguſt. ann.* M. D. XCV.

L'égliſe eſt grande, & faite, dit-on, à l'imitation de celle de St. Pierre de Rome. Son architecture eſt d'ordre dorique. Sa forme eſt la croix grecque ; elle a trois nefs qui ſont diviſées & ſoutenues par quatre énormes piliers ; & au milieu d'elles s'éleve un dôme ſuperbe & d'une proportion admirable. La longueur de toute l'égliſe eſt de trois cents ſoixante-quatre pieds, & ſa largeur eſt de deux cents trente. L'entrée paroît obſcure & un peu écraſée, à cauſe du chœur qu'on a bâti au deſſus ; mais la voûte plate qui le ſoutient, eſt une des preuves de la grande habileté de l'architecte (*).

L'autel principal eſt placé dans un enfoncement tout revêtu de jaſpe, depuis le ſol juſqu'à la voûte. On y monte par douze degrés de marbre ſanguin, qui occupent toute la largeur de la grande nef. Tous les ornements de cet autel ſont en bronze doré, & vraiment dignes d'être admirés pour leur belle exécution. Le premier corps d'architecture dont il eſt décoré, eſt compoſé de ſix colonnes cannelées d'ordre dorique, dont les baſes ſont de jaſpe. Dans leur intervalle ſont quatre ſtatues de bronze doré, grandes comme nature, & qui repréſentent quatre peres de l'égliſe. Le ſecond corps eſt formé de ſix colonnes ioniques auſſi

(*) Le dôme a 66 pieds de diametre ; ſa circonférence extérieure eſt de 295 pieds ; ſa hauteur du ſol de l'égliſe juſqu'à la croix qui le termine en dehors, eſt de 330 pieds. La grande nef a cinquante pieds de large, les nefs latérales trente, &c.

cannelées ; & leur entre-deux eſt orné par les ſtatues des quatre Evangéliſtes, un peu plus grandes que celles dont j'ai déja parlé. Dans l'eſpace du milieu eſt le martyre de Saint Laurent, peint par *Peregrino Tibaldi*. Le troiſieme corps eſt compoſé de quatre colonnes corinthiennes qui ſont accompagnées de deux obéliſques de jaſpe verd, & des ſtatues de Saint Jacques & de St. André, d'une proportion un peu plus forte que celle des Evangéliſtes. Le dernier corps enfin conſiſte en deux colonnes compoſites, dont le milieu eſt rempli par un crucifix, au pied duquel ſont la Vierge & Saint Jean ; & en dehors des colonnes Saint Pierre & Saint Paul. Toutes ces ſtatues ſont eſtimées : on les attribue à *Léon Leoni & à Pompée*, ſon fils, quoiqu'on n'ait trouvé que la ſouſcription du dernier.

Le tabernacle eſt de forme circulaire & d'ordre corinthien ; il a ſeize pieds de haut, & environ ſept & demi de diametre. Son principal ornement conſiſte en huit colonnes de jaſpe ſanguin, veiné de blanc, dont les baſes & les chapiteaux ſont de bronze doré ; il eſt environné des douze Apôtres, ſtatues de la même matiere. Ce tabernacle eſt vraiment un chef-d'œuvre ; il fut exécuté par *Jacques Trezzo* (*), Milanois,

(*) Le Vaſſari fait mention de *Trezzo*, comme auſſi célebre ſculpteur qu'habile à fondre les métaux. Il travailla ſept ans à ce tabernacle pour la perfection duquel il inventa quantité d'outils ; il le fit, dit-on, à Madrid, & dans une rue qui prit ſon nom & qu'on appelle encore *Jacome Trezzo*.

comme le prouve cette inſcription d'Arras Montano que l'on lit ſur le tabernacle même :

Jeſu Chriſto ſacerdoti ac victimæ Philippus II. Rex D. opus Jacobi Tricii Mediolanenſis totum Hiſpano lapide.

Colmenar a prétendu que ce tabernacle étoit de porphyre orné de 18 colonnes d'agate, &c. Ce qui eſt abſolument faux.

Ce tabernacle en renferme un ſecond de trente-deux pouces de haut ; c'eſt une eſpece de portique formé de quatre colonnes dont les baſes & les chapiteaux ſont d'or émaillé, & les métopes en émeraude. Les portes qui ſervent à le fermer ſont de cryſtal de roche garni en or. Tous les ornements, les moulures de ce tabernacle ſont du même métal, excepté la corniche qui eſt d'argent. Le Saint Sacrement y eſt mis en dépôt dans un vaſe d'agate. On admire dans ce petit édifice une belle émeraude au deſſus, & une topaze dans l'intérieur qui eſt plus riche encore.

De chaque côté de l'autel s'élevent deux ſuperbes monuments ou oratoires d'ordre dorique, qui ſont les tombeaux de Charles-Quint & de Philippe II. Ces deux Monarques y ſont repréſentés en bronze doré à genoux, vêtus de leurs habits royaux, un peu plus grands que nature, & accompagnés de leurs femmes & de leurs enfants à genoux comme eux. Toutes ces figures ſont de *Pompée Leoni* & d'une belle exécu-

tion ; les deux tombeaux ont leurs épitaphes que je mets en notes. (*)

Les peintures à freſque de la voûte de l'égliſe ſont de *Luc Cambiaſo* & de *Jordan*, & non

---

(*) A celui de Charles-Quint on lit :

D. O. M.
Carolo V. Roman. Imp. Auguſto hor.
Regnorum utr. Sic. & Hieruſalem regi
Archiduci Auſt. optimo parenti
Philippus filius,
Jacent ſimul Elizabetha uxor & Maria
Filia Imperatrices & Eleonora &
Maria ſorores. Illa Franc. hæc
Ungariæ reginæ.

Hunc locum, ſi quis poſterorum Carol. V. habitam gloriam rerum geſtarum ſplendore ſuperaveris, ipſe ſolus occupato, cæteri reverenter abſtinete.

Caroli V. Romanorum Imperatoris Stemmata gentilicia paterna, quod locus cepit anguſtior, ſuis gradibus diſtincta & ſerie.

Provida poſteritatis cura in liberorum, nepotumque gratiam, atque uſum, relictus locus poſt longam annorum ſeriem, cum debitum naturæ perſolverint, occupandus.

L'épitaphe de Philippe II eſt :

D. O. M.
Philippus II. omnium Hiſp. regnor.
utriuſque Siciliæ & Hieruſ. Rex. Cath.
Archidux Auſtriæ in hac ſacra æde
quam à fundam. extruxit ſibi. V. P.
Quieſcunt ſimul Anna Elizabetha
Et Maria uxores cum Carolo Princ.
Filio primogen.

Hic locus digniori inter poſteros, illo, qui ultro ab eo abſtinuit, virtuti ergo aſſervatur, alter immunis eſto.

Scitæ liberorum ſtudio poſteriſque poſt diutina ſpatia ad uſum deſtinatus locus claris, quum naturæ conceſſerint, monumentis decorandus.

Philippi regis catholici ſtemmata gentilicia paterna, quod locus cepit anguſtior, ſuis gradibus diſtincta, & ſerie.

du *Titien* comme l'ont prétendu *Colmenar* & quelques autres Auteurs, qui ont parlé de l'Eſcurial.

Le chœur eſt digne d'admiration par ſa grandeur, ſa propreté, la beauté du bois dont il eſt décoré, & le travail des diverſes ſtalles; elles ſont faites des bois les plus précieux de l'Europe & des Indes, ſéparées l'une de l'autre par un rang de colonnes corinthiennes & cannelées; il a 96 pieds de long, 56 de large, & 84 de hauteur. La place du Prieur eſt dans le même ordre d'architecture, & ornée de douze colonnes qui ſoutiennent un fronton, au milieu duquel eſt Jeſus-Chriſt, figure à micorps portant ſa croix, peinte ſur ardoiſe par *Sebaſtien del Piombo*, peintre Vénitien (*). On y admire un lutrin revêtu de lames de bronze doré, d'un travail précieux, & d'un poids énorme, mais placé dans un ſi juſte équilibre, qu'il ne faut qu'une force très-mediocre pour le mouvoir. On montre la ſtalle où Philippe II venoit aſſiſter à l'office comme un ſimple moine; il y étoit, dit-on, lorſqu'il apprit la nouvelle de la bataille de Lepante qui couvrit de gloire ce Don Juan d'Autriche dont il étoit ſi jaloux. Ce chœur a deux cents ſtalles.

(*) Pierre Aretin dans une de ſes comédies intitulée la *Talanta*, fait une mention honorable de *Sebaſtien del Piombo*, à propos du fameux tableau de Michel Ange qui repreſente le jugement dernier. *Andate voi a vedere il dì del giudizio che a dipinto Michel-Angelo, che dice fra Sebaſtiano del Piombo pittore illuſtre, che è difficile a comprendere quali ſiano più vive o le genti, che ammirano le figure, o le figure che ſono ammirate da le genti.*

Dans les deux salles qui composent à droite & à gauche l'avant-chœur, sont des tablettes d'ordre corinthien, faites de térébinthe & autres bois précieux : elles renferment les divers livres qui servent aux offices ; ils y sont au nombre de deux cents quatorze, tous en velin, d'une grosseur énorme, & peints avec autant de délicatesse que de goût, par Frere *André de Leon*, Frere *Julien de Fuente* & *Saz*, & les plus habiles maîtres en ce genre du XVI siecle. On a eu la bonne foi, à l'entrée de ces deux antichambres choriales, de placer un tableau des diverses reliques conservées dans le monastere, avec le tarif de leur probabilité, & du degré de foi qu'on doit y ajouter. En voici un détail : corps entiers, au nombre de onze ; têtes entieres, cent trois ; bras, jambes, cuisses, plus de six cents ; trois cents quarante-six veines ; quatorze cents reliques plus menues, comme doigts, osselets, cheveux, &c. On croit voir & entendre l'énumération du fameux cabinet anatomique de M. *Hunter*, accoucheur anglois. Et le fémur de Saint Laurent qui est ici révéré, peut être mis à côté des hymens de différents âges, que ce naturaliste conserve dans son précieux *Museum*. Toutes ces reliques enchâssées dans l'or, l'argent & le cryſtal, sont renfermées dans quatre grandes armoires qui sont dans l'église. Les voûtes de ces deux salles furent peintes par *Jordan*.

Luc Cambiaso (*) peignit la voûte du chœur ;

(*) *Cambiaso* étoit de Gênes, il fit ses études dans cette Ville, & se distingua si fort dans la peinture, que Philippe II le prit à son service. Il mourut peu de temps après

c'eſt une repréſentation du paradis : on y voit la ſainte trinité environnée des trônes & des dominations. Cambiaſo ſe peignit lui-même à genoux parmi les Chérubins. Le voyageur eſpagnol obſerve avec raiſon, que c'eſt une compoſition ridicule, où regne une froide ſymmétrie, puiſque les bienheureux ſont rangés à la file comme les ſieges du chœur.

Derriere la place qu'occupe le Prieur dans le chœur, il y a un paſſage où l'on voit un autel, ſur lequel eſt un crucifix de marbre blanc, ſur une croix de marbre noir : c'eſt le premier qui ait été fait de cette matiere ; il fut ſculpté par *Zelini*, pour Coſme de Médicis, duc de Toſcane, qui en fit préſent à Philippe II. L'artiſte rendit compte lui-même de ſon ouvrage dans un livre imprimé à Florence en 1568, où il traite de la ſculpture. Il dit qu'il a ſculpté ce crucifix avec beaucoup de ſoin, parce qu'avant lui on n'en avoit jamais fait de marbre. On lit ſur la croix la ſouſcription de l'auteur, en ces termes : *Benevenutus Zelinus, civis Florentinus, faciebat* 1562. Dans les ſalles antichoriales, on voit pluſieurs copies du Titien, du Baſſan, &c. & quelques originaux, comme un crucifix du *Mudo*, un payſage de

---

avoir peint la voûte dont il eſt ici queſtion : il en eut douze mille ducats quoiqu'elle n'eût été taxée qu'à neuf mille. Ce qui abrégea ſes jours, fut, dit-on, autant l'ardeur qu'il mit à cet ouvrage, que de n'avoir pu obtenir du Pape Grégoire XIII, la permiſſion d'épouſer une ſœur de la femme qu'il venoit de perdre ; quoiqu'il lui eût envoyé deux beaux tableaux en lui demandant des diſpenſes pour faire ce mariage.

Jerôme du Boſc, où l'on voit la Vierge & l'enfant Jeſus, &c.

Sur un bénitier, avant d'entrer dans les ſalles de l'avant-chœur, on voit une ſtatue de S. Laurent, grande comme nature, qui fut envoyée de Rome par un ambaſſadeur d'Eſpagne, & qui eſt réputée antique; mais ceux qui ſavent combien il s'eſt fait de fraudes en ce genre, & les vrais connoiſſeurs en doutent; ils ſe bornent à dire que l'artiſte qui la fit, ſut imiter la vérité & la ſimplicité des beaux modeles de l'antiquité. Au deſſus de cette ſtatue eſt un ſuperbe tableau du *Titien*: c'eſt Jeſus-Chriſt préſenté au peuple par Pilate.

La ſacriſtie eſt une grande ſalle, de 108 pieds de long, embellie de diverſes peintures. On y admire le tableau de l'autel, nommé tableau de la ſainte forme, qui eſt de *Coello*; il repréſente la proceſſion qui ſe fit le jour où cette ſainte forme fut apportée dans la nouvelle égliſe: c'eſt la peinture la plus vraie & la plus fidele que l'on puiſſe voir: une Vierge qui allaite l'enfant Jeſus, excellent ouvrage du *Guide*; l'apparition de Jeſus-Chriſt à la Magdeleine, un des meilleurs tableaux qu'ait fait le *Correge*: la fameuſe peinture de *Raphaël*, ſurnommée la *perle*, qui repréſente la ſainte Vierge & l'enfant Jeſus, appuyant un de ſes pieds ſur le genou de ſa mere, & l'autre ſur du linge qui eſt dans un berceau: elle le tient embraſſé de la main droite, tandis que de la gauche elle s'appuie ſur l'épaule de Sainte Anne qui eſt à genoux à côté d'elle, & qui forme un grouppe admirable avec la Vierge &

le berceau ; Saint Jean vient préſenter des fruits à Jeſus qui fait un mouvement pour les prendre, & qui ſourit à ſa mere. Les ornements qui accompagnent ce tableau, ſont parfaitement d'accord avec les figures, dont l'expreſſion, le deſſin & le coloris ſont ſublimes (*).

A côté de ce tableau de Raphaël ſont deux peintures du *Titien* : le Phariſien demandant à Jeſus-Chriſt s'il faut payer le tribut à Céſar, & une Magdeleine. L'aſſomption de la Vierge environnée des Apôtres, eſt d'*Annibal Carrache*. Le ſacrifice d'Iſaac, Jeſus-Chriſt dans le jardin des Olives, les Apôtres endormis, Judas à la tête de quelques ſoldats qui viennent ſaiſir notre ſauveur, & une Vierge aſſiſe dans un bois touffu, tenant l'enfant Jeſus, & Sainte Catherine qui le careſſe, ſont trois tableaux du *Titien*. La peinture immédiate qui repréſente la viſitation, eſt de *Raphaël*. La Vierge, Saint Jean & l'enfant Jeſus, deux figures nues, ſont du même. Jeſus-Chriſt lavant les pieds à

(*) *Raphaël* naquit à Urbin l'an 1483, le jour du vendredi Saint, & mourut le même jour âgé de 37 ans. Il fut élève de Pierre Perugin qu'il imita & qu'il ſurpaſſa. Attiré par la grande réputation dont jouiſſoient *Michel-Ange* & *Léonard de Vinci*, il vint à Florence où il fit divers ouvrages ; de retour dans ſa patrie, ayant perdu ſes parents, il revint dans cette Ville où il tâcha d'oublier la maniere de ſon maître & de perfectionner la ſienne ; il y réuſſit ſi bien qu'on lui donna le titre de Divin. Il mourut à Rome où il fut enterré dans l'égliſe de la Rotonde. Son tombeau fut décoré de ſon buſte en marbre, & de ce dyſtique que lui fit le Cardinal Bembo.

Ille hic eſt Raphael, timuit, quo ſoſpite, vinci,
Rerum magna parens, & moriente mori.

ſes Apôtres, eſt du *Tintoret*. Ce tableau & la perle de *Raphaël*, furent achetés en Angleterre à la vente des effets de Charles Ier. L'Eccé-Homo eſt de *Paul Veroneſe*. Une Vierge qui donne un baiſer à l'enfant Jeſus, eſt, dit-on, du *Perugin*. Une tête de David, jeune encore, eſt du *Guerchin*. La Magdeleine qui ſe dépouille de ſes beaux habits, eſt du *Tintoret*. Saint Jean dans le déſert eſt du *Titien*. Saint Jerôme aſſis, & un Ange qui écrit, eſt de *Vandick*. Le Saint Sébaſtien en pied, & Sainte Marguerite avec le dragon, ſont du *Titien*. Sur la porte enfin de la ſacriſtie, eſt la femme adultere, renvoyée par Jeſus-Chriſt, bel ouvrage de *Vandick*, qui eſt un peu maltraité.

Dans cette ſacriſtie l'on conſerve les ornements qui répondent à la magnificence du lieu. C'eſt Philippe IV qui en a donné la plus grande partie : on eſt ébloui de leur richeſſe ; les diamants, les perles, l'or & la broderie ſemblent ſe diſputer à l'envi le triomphe de les embellir.

Après avoir admiré l'égliſe, la ſacriſtie, les reliques & les peintures, on va voir le panthéon. C'eſt une piece octogone & ſouterraine qui ſert à la ſépulture des rois d'Eſpagne. On y deſcend par vingt-cinq degrés, & l'on ſe trouve devant une grille de bronze doré, ornée de deux colonnes, dont les baſes & les chapiteaux ſont du même métal. Au deſſus de cette porte eſt une grande piece de marbre noir, ſur laquelle eſt gravée, en lettres d'or,

l'inſcription que je mets en note (*). Au deſſus on voit les armes d'Eſpagne : pluſieurs pierres précieuſes, aſſorties & rapprochées, en forment le blaſon & les couleurs. Deux figures de bronze terminent le fronton ; l'une repréſentant la nature humaine, & l'autre, l'eſpérance.

Après avoir paſſé cette porte, on deſcend encore trente-quatre marches de jaſpe & de marbre gris & blanc. La voûte & les murailles en ſont incruſtées, & l'on parvient juſqu'au panthéon, qui eſt exactement placé deſſous le maître autel, & qui malgré ſa profondeur, eſt ſuffiſamment éclairé.

Ce fut l'empereur Charles-Quint, qui, dit-on, le premier, en forma l'idée. Philippe III le commença ; mais Philippe IV le porta au degré de perfection où il ſe trouve aujourd'hui.

Le panthéon a 36 pieds de diametre & 38 de hauteur. La voûte eſt un chef-d'œuvre de l'art ; elle eſt ornée d'un beau luſtre de bronze

---

(*) D. O. M.
Locus ſacer mortalitatis exuviis
Catholicorum regum
à reſtauratore vitæ cujus aræ max.
Auſtriaca adhuc pietate ſubjacent
optatam diem expectantium.
Carolus Cæſarum max. in votis habuit,
Philippus II. Regum prudentiſſ. elegit,
Philippus III. verè pius inchoavit,
Philippus IV.
clementiâ, conſtantiâ, religione magnus
Auxit, ornavit, abſolvit
Anno Dom. M. DC. LIV.

doré, rempli de figures d'anges & d'autres ouvrages de ſculpture bien exécutés. La voûte eſt ſoutenue par ſeize pilaſtres de jaſpe, d'ordre corinthien, qui ſont de deux en deux, & qui ont leurs chapiteaux en bronze. Sur ces pilaſtres, regne dans le pourtour une friſe ornée de feuillages de bronze doré : c'eſt à cette corniche que commence la voûte, qui eſt toute couverte de jaſpe & de divers ornements, fleurons, &c. auſſi de bronze.

Les angles de cette ſalle ſont occupés par des urnes de marbre noir, au nombre de 26 ; il y en a treize de vuides. Ces urnes funebres ſont ſoutenues ſur quatre griffes de lion en bronze doré. Celles qui ſont remplies, portent, en lettres du même métal, le nom du monarque ou de la ſouveraine qu'elles renferment. Les rois ſont à la droite, les reines à la gauche. Charles-Quint fut le premier de ceux qu'on y plaça. Le panthéon n'eſt deſtiné que pour les rois, & ſeulement pour les reines qui ont eu des enfants. Le corps des princes, des princeſſes de la maiſon royale, & des reines qui n'ont pas eu de ſucceſſion, ſont placés dans deux autres caveaux qu'on a pratiqués auſſi ſous l'égliſe à côté du panthéon. On a mis dans ces mêmes ſouterrains vingt-deux rois morts avant que le panthéon fût conſtruit. Et quoi qu'en aient dit les abréviateurs de l'hiſtoire d'Eſpagne, le duc de Vendôme n'eſt point enterré à l'Eſcurial : on voit ſon tombeau à Vinaros. Au fond du panthéon, en face de la porte, eſt un autel, où l'on admire un Chriſt de bronze doré, ſur une croix de marbre noir.

L'enſemble de ce monument eſt magnifique, quoique le brillant dont il eſt n'inſpire pas cette vénération, ce ſombre religieux auquel on doit s'attendre en pénétrant ſous une voûte ſouterraine qui renferme les dépouilles de tant de Rois; & j'avoue, malgré mon admiration pour ce riche amas de tombeaux, que l'aſpect d'un cimetiere de campagne en Angleterre m'a inſpiré des idées plus mélancoliques, & que j'ai lu avec plus de plaiſir les lignes ſentimentales gravées par un fils, une fille, une épouſe ſur l'humble pierre qui s'éleve au milieu de ces tombes agreſtes, que tous ces noms pompeux relevés en boſſe ſur le jaſpe & le marbre.

Le cloître principal a deux cents dix pieds en quarré, vingt de large, & environ trente de hauteur. Il eſt pavé de marbre; l'architecture extérieure de ce cloître, celle qui orne les quatre faces du jardin nommé *des Evangéliſtes*, eſt un des meilleurs morceaux de l'Eſcurial. Il eſt formé de quatre-vingt & huit arcades. Les premieres ſont d'ordre dorique, ſoutenues par des demi-colonnes de la plus belle proportion. Les ſecondes ſont d'ordre ionique; au milieu eſt un petit temple octogone d'ordre dorique, revêtu dans l'intérieur des jaſpes les plus rares. On y entre par quatre portes ornées de colonnes; & dans les angles ſont en dehors les quatre évangéliſtes en marbre blanc, avec les animaux qui ſervent à les déſigner, & quatre fontaines, dont les baſſins & la baſe ſont de jaſpe & de marbre.

Ce cloître, dans l'intérieur, eſt couvert de

peintures à freſque, qui furent faites ſur les deſſins de *Peregrino Tibaldi*. Les peintures des angles ſont à l'huile. La nativité & l'adoration des rois ſont de *Louis de Carvajat*, peintre eſpagnol (*). L'aſcenſion & la deſcente du Saint Eſprit ſur les apôtres, ſont de *Michel Barroſo* (**). Le crucifiement & la réſurrection de notre Seigneur ſont de *Peregrino Tibaldi*. La transfiguration & la cene ſont de *Romulo Cincinato*, qui peignit, comme tous les peintres dont je viens de parler, ſur les portes qui renferment ces tableaux, des objets relatifs au ſujet qu'elles ſervent à couvrir (***).

Ce cloître conduit au grand eſcalier, dont le plan fut tracé par *Jean-Baptiſte Caſtella*, de nation Bergamaſque. Cet eſcalier a tout l'embelliſſement, la clarté, la commodité & la magnificence qu'on peut lui deſirer. On y voit pluſieurs peintures à freſque de *Peregrino* & de *Cambiaſo*. La friſe qui en fait le tour repréſente la bataille de Saint Quentin & la fondation de l'Eſcurial, peintes par *Jordan*, ainſi

---

(*) On ſait ſimplement de ce peintre qu'il étoit de Tolede, & l'on voit par les tableaux qu'il a laiſſés, qu'il avoit beaucoup de mérite. Il mourut à Madrid vers l'an 1591.

(**) *Barroſo* étoit auſſi Eſpagnol; il entendoit ſur-tout très-bien les effets de la perſpective; il ſavoit les langues anciennes. Il mourut à Madrid vers l'an 1590.

(***) *Romulo* né à Florence, vint en Eſpagne, appellé par Philippe II. Il étoit ſur-tout fameux par un coloris plein de force & d'éclat. Il mourut à Madrid, dans un âge très-avancé, en 1600. Palomino dit dans ſa vie, qu'on l'accuſoit de manquer d'imagination. Les tableaux dont je viens de parler, prouvent que ce reproche n'étoit pas fondé.

que le plafond ; & c'eſt, dit-on, un de ſes meilleurs ouvrages.

Le cloître ſupérieur, dans lequel cet eſcalier conduit, n'eſt pas ſi élevé que celui dont j'ai parlé. On y admire pluſieurs tableaux, dont ſix du *Mudo* (*), qui ſont, Jeſus-Chriſt à la colonne, une ſainte famille, une nativité, le martyre de l'apôtre Saint Jacques, Saint Jérôme dans le déſert, & l'apparition de Jeſus-Chriſt à la Vierge après ſa réſurrection. Le tableau de l'annonciation eſt d'*Alexandre Allori*, peintre florentin : l'apparition de Jeſus-Chriſt à la Vierge, eſt de *Federic Barroci*, qui tâcha d'imiter le fameux Correge. L'hiſtoire de Balaam, Saint Jean prêchant dans le déſert, Saint Jérôme, le maſſacre des innocents, Jeſus-Chriſt ſervi par les Anges, ſont du *Jordan*. La chûte de Saint Paul, Loth & ſes filles ſont du *Guerchin*. Saint Pierre aux liens, délivré par un Ange, & Jacob en habit de paſteur, ſont de l'*Eſpagnolet*. Sainte Marthe ſuppliant Jeſus-Chriſt de reſſuſciter le Lazare, eſt de *Charles Veroneſe*.

Les ſalles capitulaires ont leur entrée dans ce cloître, & ſont ornées de ſuperbes peintures. Je me contenterai d'indiquer les principales, comme j'ai déja fait pour tout le reſte. Les voyageurs Lombard & Eſpagnol ayant traité

(*) *Juan Fernandes Navarrete* fut ſurnommé le *Mudo*, parce qu'il étoit muet de naiſſance : il naquit à Logrono ; on le nomma l'Appelles Eſpagnol. Pluſieurs non contents de le comparer au Titien, le mirent au deſſus de ce fameux peintre. Il ne mourut pas, comme Palomino le prétend, en 1572 : car il eſt queſtion de lui dans une cédule royale de 1576, pour lui faire payer 500 ducats.

aſſez

assez au long des tableaux de l'Escurial. Le Saint Jean Baptiste enfant, caressant un agneau, est de l'*Espagnolet*. Le Sauveur, demi-figure, donnant la bénédiction, est du *Titien*. La Vierge avec l'Enfant-Jesus, est de *Vandick*. Les noces de Cana sont de *Paul Veronese*. Le Saint Jérôme est, à ce qu'on croit, du *Tintoret*. Les fils de Jacob qui montrent à leur pere les habits ensanglantés de Joseph, passe pour un des meilleurs tableaux de *Velasques*. Jesus-Christ assis à la table du Pharisien, est du *Tintoret*, ainsi qu'Esther devant Assuerus. Le Saint Roch est de l'*Espagnolet*. La Sainte Famille, composée de la Vierge, de Sainte Elizabeth, de Saint Jean & de l'Enfant-Jesus, est de *Léonard de Vinci*. Le triomphe de David après la mort de Goliath, dans la salle capitulaire pricurale, est du vieux *la Palme*. Jesus-Christ mort sur les genoux de la Vierge, est de *Rubens*. Il y a dans ce tableau une très-belle figure de la Magdeleine qui soutient le bras du Sauveur & qui baise ses blessures. Le centurion aux pieds de Jesus-Christ, & le suppliant de guérir son fils, est *de Paul Veronese*, & un des meilleurs tableaux de l'école Vénitienne qu'il y ait à l'Escurial. La chûte de Saint Paul est du vieux la *Palme*. La femme adultere est de *Paul Veronese*. La figure de la Conception, est de *Rubens*. Le Saint Jérôme placé vis-à-vis de l'autel, est du *Guerchin*.

La vieille église renferme aussi beaucoup de tableaux; parmi ceux qu'on y admire le plus, la fameuse peinture de Raphaël connue sous le

nom de *Madona del Peſce*, occupe le premier rang.

Il y a deux bibliotheques dans l'Eſcurial ; la ſeconde dont je parlerai d'abord, parce qu'elle n'eſt pas ouverte au public, & qu'elle n'eſt pas auſſi bien décorée que l'autre, renferme plus de quatre mille manuſcrits, hébreux, grecs & arabes, & environ ſix mille volumes imprimés. La bibliotheque baſſe, ou celle qui eſt ouverte à tous ceux qui veulent s'inſtruire, eſt une ſalle longue de cent quatre-vingt-quatorze pieds, large de trente-deux, & haute de trente-ſix ; elle eſt pavée de carreaux de marbre bleu & blanc. Les tablettes qu'elle renferme & dont la baſe eſt un ſocle de jaſpe d'environ un pied de haut, ſont faites des bois les plus précieux de l'Europe & des Indes ; elles ſont ornées de colonnes cannelées d'ordre dorique, qui ſont au nombre de ſoixante & dix, & qui ont ſix pieds de hauteur ſans compter les baſes & les chapiteaux ; elles ſervent à diviſer les diverſes matieres qui ſont auſſi déſignées par de belles peintures à freſque, ſoit hiſtoriques, ſoit allégoriques. *Peregrino Tibaldi* peignit au plafond les arts libéraux en figures ſi coloſſales qu'elles rapetiſſent la ſalle, & ſurtout les ſujets peints au deſſus des tablettes ; ſon ouvrage n'en eſt pas moins très-eſtimé ; la philoſophie eſt déſignée par Socrate, Platon, Ariſtote & Séneque ; la théologie par les peres de l'égliſe. Cette bibliotheque ne contient guere que douze mille volumes : parmi les manuſcrits, ceux dont on parle le plus, ſont les quatre

Evangéliſtes écrits en lettres d'or ; le traité de Saint Auguſtin *de Baptiſmo Parvulorum*, écrit de ſa main ; les œuvres originales de Sainte Thereſe ; une lettre de Saint Vincent Ferrier au Roi Fernand d'Aragon, &c.

Il y a dans la longueur de la ſalle cinq tables de marbre & deux de porphyre, qui portent des monuments aſſez curieux. On voit ſur une d'elles une ſtatue équeſtre de Philippe IV ſur un piedeſtal orné de lapis lazuli, de trophées & de quatre figures d'argent. La ſtatue & le cheval ſont de la même matiere. Sur la table qui eſt à côté de celle-ci, eſt un petit temple d'argent, qui renferme tous les ancêtres de la Reine Anne de Neubourg, femme de Charles II. Dans le milieu eſt Charlemagne, environné de tous les Princes de la maiſon Palatine. Ce monument contient 1848 onces d'argent, 43 d'or, & plus de vingt livres de lapis lazuli, il eſt d'ordre compoſite. La même ſalle renferme pluſieurs globes terreſtres ; les portraits de Charles-Quint, de Philippe II, & de Philippe III, peints par *Pantoja de la Crux* ; Philippe IV, par le fameux *Diego Velaſques*, & une pierre d'aimant du poids de ſept livres.

Le réfectoire des Religieux eſt très-long & orné de belles peintures. On y voit entr'autres l'apothéoſe de Charles-Quint & de Philippe II, portés dans le ciel par des Anges. Il y a une table particuliere pour le Roi, lorſqu'il veut manger dans ce réfectoire ; mais dans tout autre temps, c'eſt le Prieur qui occupe ſa place.

Les jardins de l'Eſcurial ſont irréguliers, tout y eſt vaſte. De la grande terraſſe, qui ſert

comme de baſe à l'édifice, on découvre un aſpect immenſe. Le parc renferme des étangs, des forêts, & une multitude de bêtes fauves.

Ce bâtiment, quoi qu'en aient dit pluſieurs voyageurs, n'a guere coûté que vingt millions de notre monnoie, ce qui n'eſt pas beaucoup ſi l'on conſidere les richeſſes infinies qu'il renferme.

Philippe II jouit de l'Eſcurial l'eſpace de treize ans, il s'y plaiſoit beaucoup, parce que c'étoit ſon ouvrage; & il ne ceſſa, tant qu'il vécut, de l'enrichir, & d'y raſſembler toutes les raretés & les peintures qu'on y admire.

De la Grange.

Il y a ſept lieues de l'Eſcurial à la Grange. On traverſe, pour y arriver, de très-hautes montagnes qu'on appelle le port de *Fuen Fria*; elles ſont couvertes de pins centenaires qui produiſent des effets ſuperbes. Quelques-uns blanchis par l'âge, projettent au loin leur tronc noueux & dépouillé; d'autres noircis & frappés de la foudre, montrent au ſein de la verdure la ruine & la déſolation, contraſte pittoreſque. Au fond de la profonde vallée que forme ce grouppe de montagnes, coule une petite riviere dont les eaux ſont extrêmement froides. L'air de ces cantons eſt pénétrant, on y éprouve un froid rigoureux même au temps de la canicule. Lorſqu'on eſt parvenu au point le plus élevé de la montagne, on découvre un payſage immenſe, un champ de la plus vaſte étendue, couvert de forêts, de hameaux, de villes & de villages. La route eſt belle & très-agréable par les touffes d'arbres qui l'embelliſſent. Après avoir paſſé Balzin, petit village où la feue Reine avoit un palais, qui eſt aujourd'hui abandonné, on ne tarde pas d'arriver à Saint-Idelfonſe, petit bourg où ſe trouve le château de la Grange.

Ce château n'a rien de bien magnifique à l'extérieur, du côté de l'avenue; il eſt ſitué ſur une grande place beaucoup plus longue que large, environnée de grands édifices qui ſervent

à loger la maiſon du Roi. La façade du château la plus ornée, eſt du côté des jardins; ce ne ſont point l'élégance, le goût & la beauté des meubles, ni une diſtribution agréable & commode, qui rendent ce château recommandable. Il renferme des richeſſes plus réelles & plus dignes d'admiration; ce ſont les marbres les plus rares, des glaces de la plus grande hauteur, & une quantité de tableaux ſortis du pinceau de *Raphaël*, du *Titien*, de *Guerchin* & de *Rubens*; car ceux qu'on y diſtingue le plus, ſont une Vierge du premier, deux du ſecond, un Saint Pierre du troiſieme, & les douze Apôtres du quatrieme. Le lit du Roi eſt environné de beaucoup de tableaux pieux, d'un Ecce Homo brodé, & de quantité de reliques ſuſpendues à la tapiſſerie.

Ce qu'il y a de plus intéreſſant à voir dans le château, eſt la galerie des antiques, compoſée de pluſieurs ſalles qui forment le rèiz-de-chauſſée. On y a placé avec aſſez d'ordre plus de ſoixante ſtatues, pluſieurs grouppes, buſtes, médaillons, bas-reliefs, &c. & une foule d'excellents tableaux du *Titien*, de *Rubens*, de *Vandick*, & quelques-uns dans le genre de la moſaïque,

Parmi les ſtatues, les deux morceaux les plus admirés & les plus précieux, ſont un grouppe de Caſtor & Pollux, qu'on croit être de Praxitele ou de Policlete, & le Ganimede enlevé par Jupiter ſous la forme d'un aigle. Les deux freres ſont repréſentés nus & couronnés de lauriers: l'un tient une coupe de la main droite, il appuie la gauche ſur les épaules de l'autre,

qui, avec deux flambeaux, cherche à mettre le feu au ſacrifice placé ſur un autel devant la ſtatue de l'amitié. Les deux figures ont environ quatre pieds de haut, ce grouppe eſt admirable par la juſteſſe de ſes proportions & la fineſſe des contours. Tout y eſt gracieux & moëlleux; les chairs ſemblent vivre & palpiter. Le Ganimede avec ſon bonnet à la Phrygienne, ayant à côté de lui ſon chien, eſt auſſi un morceau de la plus grande perfection. L'expreſſion que l'artiſte a ſu mettre dans la tête de l'aigle qui ſemble jouir d'avance de ſa proie, & la beauté du jeune berger, ſont dignes des plus grands éloges.

On voit encore avec beaucoup de plaiſir, dans cette galerie, la figure d'un faune, ſtatue grecque; pluſieurs Vénus dont une eſt accroupie; la ſtatue coloſſale de Cléopatre; les Muſes au nombre de huit; (la neuvieme eſt à Rome, elles avoient appartenu à la Reine Chriſtine, on en voit les eſtampes dans Montfaucon); l'Arachné de Colophon, dont la draperie eſt pleine de délicateſſe & de goût; & un autel dont le bas-relief du pourtour repréſente une bacchanale, ouvrage de Sauros le Lacédémonien.

Les jardins ſont au levant; & l'on a tiré de la ſituation tout le parti poſſible. L'Eſpagne doit la Grange à Philippe V: quoique obligé à ſoutenir des guerres preſque continuelles, il trouva le moyen de dépenſer pluſieurs millions, pour ſe faire au ſein des montagnes un aſyle agréable. Il vouloit avoir le portrait de Verſailles en miniature, & pour qu'il reſſemblât davantage, il

choiſit une aſſiette ſtérile, mais ſuperbe par les effets naturels dont elle étoit ſuſceptible. Les eaux ſur-tout, auſſi claires & limpides que celles de Verſailles ſont troubles, ne contribuent pas peu à rendre ce jardin une des belles ſituations de la terre.

On admire parmi les fontaines celle d'Andromede, dont l'eau s'éleve à plus de cent-vingt pieds; mais le grouppe que forment Perſée, Andromede & le monſtre, m'a paru ſans proportion; il y a de plus auprès de cette fontaine un treillage lourd & de mauvais goût, qui dépare la caſcade ſuperbe dont le jet d'Andromede eſt le point le plus élevé. On vante beaucoup auſſi le jet de la Renommée, qui jaillit à plus de cent pieds. Le bain de Diane eſt un chef-d'œuvre d'hydraulyque; les eaux s'échappent par cent bouches, & retombent avec un bruit terrible; la vapeur qui s'en exhale, répand à cinquante pas à la ronde une douce fraîcheur dans les allées. Mais, à mon gré, la plus ingénieuſe des fontaines & la plus curieuſe à voir, eſt celle qu'on nomme la Corbeille de Fleurs; outre qu'elle a ſept jets d'une grande hauteur, l'eau y éprouve, au gré du piſton, pluſieurs changements agréables. On ne jouit guere que l'eſpace de demi-heure du jeu & de la beauté des eaux; pour les faire durer davantage, il faudroit une mer inépuiſable, tant elles ſe verſent avec profuſion dans les diverſes caſcades, dans les baſſins & les fontaines où on les force de ſe rendre.

Toutes ces fantaiſies de l'art amuſent un moment; mais ce qui intéreſſe & ne laſſe pas,

eſt un baſſin immenſe qui domine le parc ; un lac irrégulier qu'on nomme la Mer, dépôt de toutes les eaux qui vont ſe perdre dans les fontaines. Ce lac eſt aſſis au pied d'un grouppe de montagnes hériſſées de pins. On voit au loin d'énormes cavités ; on entend le murmure des caſcades naturelles qui viennent y aboutir ; une foule d'allées ſombres, étroites & tortueuſes, conduiſent dans les divers replis de ces monts. On y reſpire un air ſi frais, ſi embaumé, le payſage eſt d'un aſpect ſi ſingulier, qu'on oublie à l'inſtant la vaine pompe des allées ſablées, & toute la parure des fontaines ; on eſt malgré ſoi plongé dans une douce rêverie ; & on voit arriver, à regret, le moment où l'on doit quitter cette attrayante ſolitude.

En général les figures de marbre qui ornent le parc, ſont lourdement drapées ; quelques figures nues, placées dans les fontaines, annoncent que l'artiſte qui en a dirigé les travaux, (ce fut M. Fremin, ſculpteur françois), ſe plaiſoit davantage & s'entendoit beaucoup mieux à faire le nu. Il a fait ſans doute pluſieurs fois le ſacrifice de ſon goût à la chaſteté Eſpagnole. On dit que ce parc a coûté environ ſoixante millions, & il coûte tous les ans près de deux cents mille livres d'entretien.

Saint-Idelfonſe ne contient pas ſix mille perſonnes, comme le prétend le voyageur Lombard. Il eſt bâti ſur la croupe d'une montagne. On n'y voit de bien conſtruit que le palais deſtiné aux Infants & quelques maiſons particulieres ; tout le reſte reſſemble à des taudis,

& le peuple m'a paru là, comme dans le reſte de l'Eſpagne, fort miſérable. Cependant il exiſte à Saint-Idelfonſe une verrerie, qui fournit de verres preſque toute l'Eſpagne. La matiere qu'on y travaille eſt très-rafinée. On y voit un attelier de graveurs dont il ſort des verres tournés & ciſelés, qui ſe paient juſqu'à quatre ou cinq louis; plus précieux par la longueur & le minutieux du travail, que par le goût qui regne dans les feſtons & les figures dont ils ſont ornés. J'ai vu pluſieurs de ces verres ſi chers, ſurchargés d'ornements, d'oiſeaux & de figures mal deſſinées, mais capables d'avoir exercé la patience de l'ouvrier le plus intrépide. On ſait auſſi que c'eſt à Saint-Idelfonſe que ſe trouve une des plus fameuſes manufactures de glaces, & celle où juſqu'à préſent ſe ſont coulées les plus grandes; une entr'autres qui eſt la derniere, de 145 pouces de haut, ſur 85 de large. Cette fabrique de glace & de verrerie eſt fort mal ſituée. Croiroit-on que la ſoude ou barrille que nous tirons d'Eſpagne, eſt de trois livres quinze ſous moins chere à Paris qu'à la Grange? Cela vient du tranſport qui ſe fait par eau juſqu'au Havre, & qui ſe fait ici à dos de mulet. Quant à la fabrique de verres, il s'en caſſe une ſi grande quantité dans les longs tranſports, que ceux qui reſtent doublent de prix.

De Ségovie.

SEGOVIE eſt à deux lieues de la Grange; le chemin eſt beau, & ſe fait en partie dans le parc de Saint-Idelfonſe. On va de compagnie avec les daims & les jeunes faons qui bondiſſent dans les halliers. La ſituation de cette ville eſt pittoreſque; elle eſt bâtie ſur deux montagnes & dans la vallée qui les ſépare.

A peine arrivés, l'on nous a conduits au couvent de Saint Dominique, comme le lieu de la ville le plus curieux à voir, & ſi curieux que la femme du Corrégidor, en nous offrant ſes ſervices, nous a promis ſa recommandation pour nous y faire introduire. Nous y avions déja été. L'égliſe eſt fort ordinaire; mais ce n'étoit pas là l'objet de curioſité; après avoir traverſé un des côtés du cloître, on deſcend quelques marches, & l'on ſe trouve dans une eſpece de chapelle ſouterraine, très-éclairée cependant par le jour qu'y répandent deux grandes fenêtres, & là, à l'imitation de notre Moine guide, nous nous ſommes proſternés devant une figure de Jacobin, qu'on nous a dit être celle de Saint Dominique; il y eſt repréſenté fort au naturel; il venoit quelquefois dans cette grotte méditer & pleurer ſur les vices des hommes. Sa figure paroît s'en ſouvenir, puiſqu'elle pleure encore. On pourroit croire que ce n'eſt pas un miracle, & que la ſueur qui couvre ſon front, & les larmes

qu'elle répand, ſont dues à l'humidité du lieu ou à toute autre cauſe auſſi naturelle. Cette ſtatue n'en eſt pas moins un grand objet de vénération.

Je ne ſuis ſorti de Saint Dominique que pour aller dans une autre égliſe, ou dans une niche très-élevée, & ſurchargée de dorures & de petits miroirs. On voit la petite effigie d'une Vierge qu'un prêtre ſut dérober à la rage des Maures. Cette égliſe ſe nomme *Notre Dame de Fonciſla*. On trouve ſur ſes pas, en revenant, la maiſon des monnoies très-bien ſituée : elle étoit fameuſe autrefois par la quantité de pieces d'or qu'on y frappoit ; elle eſt réduite aux plus petites monnoies de cuivre, depuis que les pieces d'or viennent preſque toutes frappées du Mexique. Les environs de cet hôtel ſont très-agréables : on traverſe une promenade ornée de très-grands arbres, & où coule un ruiſſeau qui ſert à faciliter tous les travaux de l'hôtel.

La cathédrale de Ségovie eſt ancienne & d'une forme gothique, mais élégante. Sa longueur eſt d'environ deux cents vingt pieds, ſa largeur de cent dix. L'autel principal eſt d'œuvre moderne ; il eſt orné de quatre colonnes de marbre noir, veiné de blanc, d'ordre corinthien : les jaſpes & les autres marbres qui le décorent ſont des plus précieux. On voit dans la ſacriſtie une nativité & l'adoration des rois, deux tableaux miniatures, extrêmement finis & du deſſin le plus correct. Un des morceaux les plus curieux de cette égliſe, eſt un bas-relief en bois, repréſentant la deſcente de croix. Les figures ſont grandes comme na-

ture. L'artiſte qui fut *Giuni* (*), ſut mettre tant d'expreſſion dans les diverſes têtes de ſes perſonnages, qu'on ne peut les regarder ſans être attendri. Le célebre juriſconſulte *Covarruvias* eſt enterré dans cette égliſe.

Ségovie eſt fameuſe par ſon aqueduc. On ignore par qui & dans quel temps il fut conſtruit. Le peuple dit que c'eſt Hercule ou le Diable qui fit ce préſent à la ville ; car en Eſpagne on attribue beaucoup de choſes à l'un & à l'autre. Il eſt sûr que cet aqueduc eſt un des beaux reſtes de l'antiquité : c'eſt un ouvrage léger, hardi & trop coûteux ſans doute, pour la petite quantité d'eau qu'il convoie, ſi l'eau n'étoit un des principaux éléments de la vie : auſſi les Ségoviens ont-ils grand ſoin d'entretenir leur aqueduc. Si les grands monuments avoient tous été auſſi utiles, la plupart exiſteroient encore.

Le mérite de l'aqueduc de Ségovie conſiſte dans le parfait équilibre que l'architecte a ſu garder en le conſtruiſant ; car ce monument, dont la hauteur eſt conſidérable, n'a pas ſix pieds d'épaiſſeur à ſa baſe : il eſt tout conſtruit d'une pierre froide & bleuâtre, également taillée. Les pierres ſont poſées l'une ſur l'autre, ſans aucun mêlange de chaux ni de ciment. Dans quelques endroits cet aqueduc a juſqu'à trois arches l'une ſur l'autre ; il a en tout cent ſoixante arches : ſa hauteur, dans le point le plus élevé, eſt de cent deux pieds.

(*) *Giuni* étoit Flamand & éleve du *Bonarrota*.

Ségovie étoit célebre du temps des Maures : ils y avoient un *Alcazar*, ou château très-fort par ſa ſituation, & qui exiſte encore ; il ſert aujourd'hui aux écoles du génie. On voit dans une grande ſalle les deſſins des éleves qui ont obtenu des prix & des grades : leur nom eſt au bas, & ces ouvrages annoncent tous des talents. Ces deſſins ont pour objet les fortifications, les mathématiques, les proportions & la coupe du canon, &c.

J'ai vu la ſalle qui renferme les ſtatues de tous les anciens rois d'Oviedo, de Léon & d'Aragon, à commencer par Pelage juſqu'à Jeanne la folle, mere de Charles-Quint. On y trouve la ſtatue du fameux Cid, elle eſt placée ſur la porte du cabinet qui ſervoit à Alphonſe X, dit le Sage, pour faire ſes obſervations aſtronomiques.

Ce cabinet eſt orné tout autour d'un cordon de Saint François, modelé ſur la muraille ; il conſerve la mémoire d'une eſpece d'humiliation que les moines firent ſouffrir à cet illuſtre aſtronome, qui voulant, comme chacun ſait, tourner en dériſion le ſyſtême de *Tycobrahé*, dit, que s'il avoit aſſiſté au conſeil de Dieu lorſqu'il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis. Ce diſcours qui put paroître impie, & dont Alphonſe a été juſtifié par tous les philoſophes & par le pere Feijoo lui-même, fut ſuivi d'un coup de tonnerre qui tomba ſur le cabinet : on le regarda comme une menace du ciel ; & le roi, pour contenter les moines & les dévots de ſa cour, ſuivit une proceſſion à pieds nus, ayant à ſon cou le cordon de St. François.

L'Alcazar de Ségovie ſert de priſon à pluſieurs officiers Maures : ils ſont douze ou quinze dans une vaſte galerie, gardés ſeulement par un vieux invalide. Le roi leur donne vingt ſous par jour, & les habille tous les deux ans. Ils m'ont paru très-las de leur captivité, qui, pour quelques-uns, date de plus de quatorze ans.

Ségovie eſt un ſiege épiſcopal : la ville eſt aſſez bien bâtie, & peut contenir environ huit mille ames. Les femmes y ſont en général très-jolies.

On connoît la fineſſe & la beauté des laines de Ségovie. Parmi les diverſes fabriques de cette ville, il y a une manufacture que l'on appelle royale, parce que le roi s'y eſt intéreſſé pour trois cents mille réaux, environ 75000 livres de notre monnoie. Les divers particuliers qui la dirigent ont mis en commun cent mille livres. Cette fabrique ſeule fait à-peu-près un cinquieme de tous les draps qui ſe manufacturent à Ségovie : on y en fait de premiere & ſeconde qualité, ſans compter une autre eſpece qu'ils appellent bayeton fin, & qui eſt proprement le londrin que l'on fabrique en Languedoc pour les Echelles du Levant. Ils teignent les premiers en diverſes couleurs ; mais elles ſe fanent après un très-court uſage. La raiſon en eſt, que les laines qu'ils emploient ne ſont pas bien dégraiſſées : ils ne ſe ſervent au foulage que du ſavon, & comme il eſt preſque toujours cher, ils en épargnent la doſe tant qu'ils peuvent ; d'ailleurs cet alkali ſe diſſout très-vîte dans l'eau, & ne donne pas

au drap autant de corps que les terres qui en ſerrent également le tiſſu ; de ſorte que leur drap eſt foulé d'une maniere inégale, & ſujet à ſe raccourcir d'un côté plus que de l'autre lorſqu'on l'emploie.

Ils teignent preſque tout leur bayeton en noir de corbeau ; il trouve ſa conſommation parmi les prêtres & les étudiants, & c'eſt la vieille Caſtille qui l'emploie en entier, ſi l'on excepte quelques pieces qui ſe debitent à Madrid. On fabrique auſſi dans ces manufactures des couvertures de lit qui ſe vendent environ quatre-vingts livres la piece.

Les laines qu'on emploie à Ségovie ſont généralement très-longues & d'une blancheur étonnante ; mais ils ſont peu habiles à la filer : ce qui produit plus d'un défaut dans les draps. Il n'eſt pas rare d'en percer les pieces avec le doigt. Ils ne ſavent pas mêlanger leurs laines ; ils les prennent au hazard dans les magaſins, & comme elles ſe préſentent à la main, ſans faire le choix ni la diſtinction des qualités. Ils les chargent de beaucoup d'huile, & ignorant l'art de les bien dégraiſſer, il n'eſt pas étonnant que leurs couleurs ne ſoient pas de durée. Les teinturiers ne ſont preſque tous que des routiniers qui travaillent ſur de vieilles recettes, & qui ne connoiſſent ni la préparation, ni la qualité des minéraux & des végétaux qu'ils emploient, peu capables, par conſéquent, de juger ſi ces matieres ſont dépouillées de corps étrangers, & ſi les acides qui ſervent à les fixer ſont analogues & ſuffiſants.

Le nombre de pieces de drap qui ſe fabriquent

quent tous les ans à Ségovie, eſt à-peu-près de quatre mille, ce qui produit, en y comprenant les couvertures & quelques autres petits ouvrages de laine, la ſomme de deux millions & demi de nos livres.

On auroit de la peine à concevoir comment une ſomme auſſi conſidérable ne donne pas à ces manufactures plus de cours & d'étendue; mais lorſqu'on ſait que cette petite ville renferme dans ſes murailles cinquante-deux hoſpices, hôpitaux & couvents, dont la plupart ſont mendiants, on n'eſt plus étonné de trouver le peuple miſérable.

Route de Madrid à Cuenca, en paſſant par Aranjues.

LE premier village que l'on rencontre ſur la route, eſt à quatre lieues de Madrid, & s'appelle *Valdemore*. Le chemin eſt beau; il devient plus agréable à meſure que l'on approche d'*Aranjues*, qui eſt à trois lieues de là. On traverſe la *Xarama* ſur un ſuperbe pont bâti en pierre blanche preſqu'auſſi dure que le marbre, orné de trottoirs, de beaux entablements, & qui a près de trois cents pieds de long: il n'a été conſtruit que depuis quelques années. Il falloit auparavant paſſer la riviere en bateau. On arrive à Aranjues par une avenue plantée d'un double rang d'arbres de haute futaie.

Madame Dunois, Colmenar, M. Barreti, &c. ont fait de longues & brillantes deſcriptions d'Aranjues: c'eſt un ſéjour délicieux; les allées y ſont à perte de vue, ornées de fontaines, variées avec autant d'art que de goût. M. Barreti, entr'autres, dit avec beaucoup plus d'eſprit que de vérité, qu'un poëte, en voyant Aranjues, pourroit dire que Vénus & l'Amour ſe ſont conſultés avec Catulle & Petrarque, pour bâtir une maiſon de plaiſance à Pſyché, à Lesbie, à Laure ou à quelque infante d'Eſpagne. Il y a en France & en Angleterre des ſituations plus belles que celles d'Aranjues. Les jardins ſont preſque tous dans un bas-fond.

Le parc eſt marécageux ; on n'y a d'autre vue que celle du jardin même, & l'air qu'on y reſpire eſt mal ſain.

Le château d'Aranjues eſt l'ouvrage de quatre Souverains. L'architecte de l'ancien corps de l'édifice qui eſt dans le centre, eſt *Herrera*, le même qui commença l'Eſcurial. On lit ſur la façade ces deux courtes inſcriptions :

Philippus II inſtituit : Philippus V provexit.

Ferdinandus VI, pius felix, conſummavit an. 1752.

On travaille encore aux deux ailes que Charles III ſeul a fait ajouter au château que trois de ſes prédéceſſeurs avoient fait bâtir ; & chacune de ces ailes eſt preſque auſſi conſidérable que l'ancien palais. On y a gravé cette courte inſcription :

Carolus III adjecit an. 1775.

Les jardins ſont ſur-tout admirables par la grande quantité de fontaines qu'on y trouve, dont l'eau vient du Tage. Les principales ſont celle de Diane ; celle des Harpies, ainſi nommée de quatre Harpies, élevées ſur de belles colonnes de marbre gris foncé, & qui jettent de l'eau par le ſein ſur un jeune homme nu, placé au milieu de la fontaine, & qui cherche à tirer une epine de ſon pied ; celles de Neptune, de Bacchus, des Dauphins & des

Amours. On voit auſſi dans les jardins quelques grottes aſſez curieuſes, par le jeu des eaux & la variété des objets qu'on a ſu y placer. Le roi paſſe tous les ans à Aranjues la ſaiſon du printemps.

D'Aranjues on va à *Ocana*, petite ville qui n'en eſt qu'à deux lieues, & de là à *Santa Crux*, village conſidérable où j'ai vu quelques maiſons bien bâties ; il a deux paroiſſes, un couvent de Trinitaires, & près de huit cents habitants, qui recueillent du bled, du vin, de l'huile & de l'orge ; de ſorte qu'un des habitants me diſoit que ce village pouvoit ſe paſſer de toute la terre. On y voit auſſi quelques jardins potagers, arroſés par les eaux du Tage qui n'en eſt qu'à deux lieues. Je ſuis arrivé de nuit à *Tarrancon*, village très-grand & plus peuplé que *Santa Crux*. Les chemins ne ſont pas trop bons de là juſqu'à *Carraſcoſa*, & cependant on les regrette le lendemain dans le trajet que l'on fait de ce village juſqu'à *Horcajada*. Après avoir paſſé la *Venta de Cabrera*, agréablement ſituée au pied d'un côteau, & environnée de quelques arbres, on traverſe un vaſte bois de pins. La route eſt montueuſe & tracée dans les allées tortueuſes de la forêt. On fait de cette maniere environ deux lieues, & l'on n'a plus enſuite que des côteaux dépouillés, quelques abymes, & devant ſoi, les nids d'aigle qui forment la ville de *Cuenca*. J'ai peu vu de ſituations plus pittoreſques & plus ſurprenantes. Qu'on imagine une ville bâtie ſur un rocher nu & très-élevé, dominée par des montagnes plus eſcarpées encore ; des maiſons dont

l'entrée eſt, pour ainſi dire, ſur le toit de celles qui les avoiſinent, & dans les vallées que forment ces rochers amoncelés, deux rivieres qui ſe joignent, & font naître à l'entour l'abondance, l'agrément & la verdure. Les bords de la *Hueſcar* & de la *Jucar*, ſont plantés de grands arbres qui forment une promenade charmante. Ce ne ſont que jardins potagers, arbres fruitiers, & quantité de fontaines & de petits ruiſſeaux qui viennent ſe perdre dans les deux rivieres. Mais votre tête eſt menacée par des rochers capables d'épouvanter. L'objet le plus curieux de ces profondes vallées, eſt le pont de *San-Pablo* ou de Saint Paul, bâti ſur la *Jucar*; il ſert à unir deux montagnes, & à la premiere vue, ſa hardieſſe, ſa légéreté le feroient croire un ouvrage des Romains. Ce pont eſt ſoutenu par trois piliers élégants. Sa hauteur eſt d'environ cent ſoixante pieds, & ſa longueur en a plus de trois cents. Il fut l'ouvrage d'un chanoine nommé *Juan del Pozo*, qui fonda auſſi, ſur la montagne voiſine, un couvent de Saint Dominique. Le pont ne fut conſtruit, que pour faciliter aux dévots le chemin du monaſtere, & leur éviter la peine de deſcendre dans l'eſpece d'abyme qui le ſéparoit de la ville. J'ai parcouru tous ces *riſcos*, c'eſt ainſi qu'on nomme ces roches dangereuſes; j'ai été boire d'une eau excellente qui filtre à travers ces montagnes, & qu'on appelle *la Fuente de las Higueras*, parce qu'elle eſt environnée de figuiers ſauvages.

Cuenca fut donnée en dot avec quelques autres villes, par *Benabet*, roi de Séville, à

Zaïde (*) ſa fille, lorſqu'il la donna en mariage à Alphonſe VI ; mais les Maures s'emparerent, peu de temps après, de cette ville, qu'Alphonſe fut obligé de leur enlever à force d'armes vers l'an 1106. Ayant été reprise par les Infideles, Alphonſe IX la réunit pour toujours à la Couronne de Caſtille en 1177. Ce fut lui qui fonda la cathédrale : elle eſt de conſtruction gothique, & formée de cinq nefs. Sa longueur eſt de plus de trois cents pieds, & ſa largeur d'environ cent quatre-vingt. Il n'y a pas aſſez d'intervalle de la porte d'entrée juſqu'à la muraille qui termine le chœur ; ce qui prive cette égliſe de la magnificence, de la belle proportion dont elle étoit ſuſceptible.

Le maître-autel eſt d'ordre corinthien ; on y voit pour tout tableau, un ſuperbe bas-relief de marbre blanc, repréſentant la Vierge qui reſſort du bloc preſque en entier, tenant l'Enfant-Jeſus dans ſes bras. Sur le devant eſt un Ange à genoux qui lui offre une couronne de fleurs ; & derriere la Vierge, on en voit un autre qui ſoutient une eſpece de rideau. Cet ouvrage fut ſculpté à Gênes. Tous les autres ornements de l'autel ſont en jaſpes de différentes couleurs, preſque tous ſortis des carrieres qui ſont aux environs de *Cuenca*. Il y a de chaque côté de ce maître-autel quatre bas-

(*) On ignore ſi cette *Zaïde* ſe convertit, ſi elle fut ou non épouſe légitime d'Alphonſe. Elle eſt enterrée auprès de lui dans le monaſtere des Bénédictins de Sahagun.

reliefs en ſtuc, qui repréſentent pluſieurs traits de la vie de la Vierge, mais dont l'exécution eſt moins bonne que celle de l'autel.

El tranſparente, c'eſt ainſi qu'on nomme en Eſpagne un autel adoſſé à l'autel principal, eſt plus parfait dans ſon genre ; il y regne plus d'accord que dans celui que je viens de décrire. Il eſt conſtruit en marbre & dédié à Saint Julien ; ſon corps y eſt conſervé dans une urne d'argent. Ce Saint y eſt repréſenté dans un bas-relief, haut de ſix pieds, au moment où la Vierge lui apporte une palme, qui etoit celle de la gloire éternelle ; car la Vierge lui apparut quelques heures avant ſa mort. Le chanoine qui avoit la bonté de me montrer les raretés & les curioſités de la cathédrale, avouoit de bonne foi que cette palme ne s'étoit pas retrouvée parmi les autres meubles de Saint Julien ; en ajoutant qu'elle étoit ſans doute remontée dans le Ciel d'où elle étoit deſcendue. Le bas-relief principal de cet autel, & les médaillons dont il eſt accompagné, repréſentant, l'un le baptême de Saint Julien, & l'autre ce Saint faiſant des paniers pour vivre, furent ſculptés à Rome par *Vergara* (*) ; il a mis ſon nom au bas-relief prin-

(*) François *Vergara* naquit aux environs de Valence ; il fut envoyé a Rome penſionné du roi d'Eſpagne, pour y étudier ſous *Philippe Vale*, ſculpteur accrédité. Vergara ſe rendit fameux, & fut chargé de pluſieurs ouvrages dont le principal eſt une ſtatue de Saint Pierre d'Alcantara, haute de 16 pieds, & grouppée avec un Ange, qui eſt placée dans la nef principale de la Baſilique du Vatican ; elle fut gravée par Pierre Campana.

cipal de la maniere ſuivante : *Franciſcus Vergara, Academicus Romanus, an.* M. DCC. LVIII. L'autel eſt décoré de quatre ſuperbes colonnes de marbre verd ; & au deſſus du couronnement ſont trois figures de marbre blanc, grandes comme nature, repréſentant la foi, l'eſpérance, la charité.

On voit dans la ſacriſtie le très-riche oſtenſoir, où l'on place l'hoſtie le jour de la Fête-Dieu : il eſt en argent, du poids de ſix cents ſeize marcs, d'un travail immenſe, & exécuté avec tout le goût qu'on peut deſirer dans ce genre d'ouvrage.

On voit avec plaiſir dans la ſalle où s'aſſemble le chapitre, les douze Apôtres peints beaucoup plus grands que nature & dans un très-bon genre. L'égliſe de Cuenca date du douzieme ſiecle : on trouva, il y a deux ans, parmi des décombres, dans une vieille chapelle, une pierre ſur laquelle eſt l'inſcription ſuivante, en caracteres gothiques.

El rey Don Alonſo IX gano a Cuenca Miercoles dia de ſant. Matheo a xxj de ſeptiembre anno del ſennor de M. C. LXXVII.

Cette pierre a été placée dans l'égliſe, entourée d'un quadre de marbre noir.

La chapelle de la Vierge eſt de bon goût ; mais un très-lourd ornement d'argent maſſif qu'on a mis autour de la ſtatue de notre Dame, la dépare au lieu de l'enrichir. Cette image eſt, dit-on, celle que portoit avec lui Alphonſe IX, dans ſes expéditions contre les Maures.

L'eſpece de façade qui décore la porte d'entrée du cloître, (car tous les anciens chapitres étoient réguliers), eſt un ouvrage gothique, mais admirable par les détails & la maniere dont tous les ornements & les figures qui le compoſent ſont exécutés : on l'attribue à un certain *Jamete*, qui s'étoit formé ſans doute à l'école de Florence. Les quatre bas-reliefs que l'on voit contre une des murailles de l'égliſe, repréſentant les quatre premiers évêques de Cuenca, & dont les têtes ſont très-bien rendues, paroiſſent être du même artiſte qui fit la porte du cloître. Ce portail élégant fut conſtruit aux frais de *Don Ramiret de Villa Eſcuſa de Haro*, qui fit auſſi l'oſtenſoir dont j'ai parlé. Ce prélat eſt enterré devant le maître-autel, & on lit ſur ſa tombe cette épitaphe qu'il mérita ſans doute.

D. O. M.

Didaco Ramirio Conchenſi Epiſcopo, viro raro & doctiſſimo cui tanta vis animi ingeniique fuit, ut ad id natum diceres, quodcumque ageret.

Il mourut à Cuenca en 1536. Il étoit né à Villa-Eſcuſa de Haro, l'année 1459. Il écrivit un traité *de religione chriſtianâ contra tranſeuntes & redeuntes ad Judæorum ritus ;* un autre, *de potentiis animæ*, & quelques autres ouvrages : on ignore ce qu'ils ſont devenus.

Cuenca n'a guere que ſix à ſept mille habitants. Il y eut autrefois dans cette ville un hôtel des monnoies qui exiſte encore, mais dont le travail a ceſſé. Philippe IV le fit bâtir

en 1663. Cette ville étoit fameuſe par ſon commerce de laines, & même par ſes manufactures en ce genre, en 1600. On lavoit encore dans les deux rivieres de Cuenca, environ ſoixante-deux mille quintaux de laine, pour environ huit millions de nos livres, qui alloient dans l'étranger, & l'on en teignoit ſur les lieux près de trente mille quintaux pour l'uſage des fabriques du pays. Ce grand commerce eſt bien déchu aujourd'hui. La tonte des environs de Cuenca ne va pas à deux mille quintaux, & l'on ne fabrique plus dans cette ville & dans les lieux circonvoiſins, qu'un gros drap, de la couleur brune & naturelle de la laine la plus groſſiere, qu'on vend environ 3 livres 15 ſous la *vare*.

La campagne de Cuenca eſt très-favorable aux abeilles, & produit un miel excellent. On y recueille juſqu'à quatre-vingt trois mille livres de miel, & cinq à ſix mille livres de cire. Cette récolte pourroit devenir plus abondante, ainſi que celle du ſafran, ſi l'on vouloit y donner plus de ſoin.

De la nouvelle Castille.

Cette province eſt bordée au levant & au nord d'une longue chaîne de montagnes qui la ſéparent de la vieille Caſtille, des royaumes de Valence & d'Aragon. Elle eſt bornée à l'occident par le Portugal; au midi, par l'Andalouſie & le royaume de Murcie : ſon étendue eſt d'environ ſoixante lieues.

La nouvelle Caſtille eſt depuis près de deux ſiecles le ſéjour des rois d'Eſpagne : elle eſt arroſée par le *Tage*, la *Guadiane*, la *Jucar*, la *Jarama*, le *Henares*, la *Guadarrama*, *&c.* le *Guadalquivir y prend ſa ſource.*

Les villes principales de cette province ſont Madrid, Tolede, Alcala de Henares, Guadalajara, Talavera la Reyna, Ciudad Real, Calatrava, Cuenca, &c.

La Caſtille nouvelle eſt ſituée au milieu de l'Eſpagne : elle jouit d'un air pur & ſalubre, & d'un climat le plus tempéré ; elle eſt en général très-fertile, ſur-tout en grains. On devroit y négliger un peu moins la culture des arbres, le pays ne ſeroit pas ſi découvert, & l'agriculture y gagneroit.

Mœurs, coutumes, vêtements, erreurs populaires, uſages & caractere de la nation Eſpagnole.

L'ESPAGNE fut habitée tour à tour & conquiſe par divers peuples. Ses vainqueurs lui donnerent avec des fers une partie de leur caractere. Ce goût dominant qu'elle a pour certains ſpectacles, comme les Tournois nommés *las parejas*, les joutes de la *maeſtranza*, dont j'ai déja parlé; l'amour des titres faſtueux; cette liſte de noms qui ne finit point, la galanterie, un grand reſpect pour les femmes, le langage de la métaphore & de l'hyperbole, lui viennent des Maures. La gravité dans le maintien & dans le diſcours; cette jalouſie qui les rend méfiants, ſoupçonneux & vindicatifs, les Eſpagnols en ont hérité des Africains Bereberes. Ils reçurent des Goths & de leurs ancêtres la franchiſe, la probité & le courage, vertus qui leur étoient propres. Ils tiennent des Romains & des Goths auſſi, le fanatiſme de la patrie, l'amour des grandes choſes, & la ſuperſtition. Qu'on liſe Plutarque, & l'on verra combien les Romains ont été ſuperſtitieux. La ſuperſtition de l'Italie n'a fait que changer d'objet: elle eſt encore la même; on peut en dire autant de l'Eſpagne.

On nous a déja peint & très-ſouvent les Eſpagnols; mais chaque province vous offre un caractere particulier. On pourroit même croire

qu'il exiſte entr'elles, au moral comme au phyſique, des diviſions marquées. Ces provinces qui formoient autrefois preſqu'autant de royaumes, paroiſſent conſerver le même eſprit de haine plus ou moins fort, en raiſon de l'éloignement ou de la proximité qu'elles ont entr'elles.

Le Catalan eſt le plus induſtrieux, le plus actif & le plus laborieux des Eſpagnols; il ſe conſidere comme faiſant un peuple à part, toujours prêt à la révolte: il a plus d'une fois formé le projet d'ériger ſon pays en république. La Catalogne a été le berceau des arts & métiers de l'Eſpagne depuis quelques ſiecles; ils y ont un degré de perfection que l'on ne leur trouve pas dans le reſte du royaume. Le Catalan eſt rude, groſſier, avide, jaloux, intéreſſé, mais franc & bon ami.

Le Valencien eſt ruſé, faux & plus doux dans ſes manieres; c'eſt l'individu le plus fainéant & le plus ſouple qui exiſte. Tous les voltigeurs, les ſauteurs & les charlatans de l'Eſpagne, ſortent du royaume de Valence.

L'Andaloux n'a rien à lui, pas même ſa langue. On peut le comparer au Gaſcon pour la ſaillie, la vivacité, la fanfaronnade: on le diſtingue au milieu de cent Eſpagnols. L'hyperbole eſt ſon langage favori; il embellit, il exagere tout, il vous offre ſon bien, ſa perſonne de la même maniere, c'eſt-à-dire, auſſi vîte qu'il s'en repent. Il eſt faux-brave, pareſſeux, enjoué, plaiſant, tenant aux anciens uſages de ſon pays, leſte, bien fait, extrêmement paſſionné pour les femmes, aimant la danſe, le plaiſir & la bonne chere.

Le Caſtillan eſt fier, grave dans ſa contenance ; il parle peu, & paroît livré à la contemplation. Sa politeſſe eſt froide ; mais elle eſt ſans affectation ; il eſt méfiant, & n'accorde ſon amitié qu'après avoir long-temps étudié le caractere de celui à qui il ſe livre. Il a de la force dans l'ame, du génie, de la profondeur, & un jugement très-ſolide : il eſt propre aux ſciences ; ſon enjouement eſt réfléchi.

L'habitant de la Galice peut ſe comparer à celui de l'Auvergne ; il quitte ſon pays, & va ſe livrer dans le reſte de l'Eſpagne, aux mêmes travaux que l'Auvergnat & le Limouſin ſont en poſſeſſion d'exercer en France.

Preſque tous les domeſtiques ſont Aſturiens : on les trouve fideles, peu éclairés, mais exacts ſerviteurs.

En général l'Eſpagnol eſt patient, religieux ; il eſt rempli de pénétration, mais lent à ſe déterminer ; il eſt diſcret, ſobre : ſa haine pour l'ivreſſe date de la plus haute antiquité. Strabon nous cite un homme qui ſe jeta dans un bûcher, & ſe brûla de honte d'avoir été appellé ivre. *Quidam ad ebrios vocatus in rogum ſe injecit.* Il eſt loyal, franc, charitable, bon ami ; mais il a quelques vices : & quelle eſt la nation, quel eſt l'homme qui n'en ait point ? L'homme eſt un compoſé de vices & de vertus ; une nation eſt un aſſemblage d'hommes. Lorſque les vertus, les qualités ſociales l'emportent ſur les vices inſéparables de la conſtitution, du climat, du caractere ; adorez la nation où ſe trouve ce phénomene. Si les vices ſont compenſés par les vertus, chériſſez le peuple qui

poſſede cette heureuſe balance. Je ne crains pas de dire, que hors une nonchalance qui a tenu juſqu'à préſent beaucoup moins au climat, qu'à des cauſes qui ſont peut-être à la veille de finir; hors un eſprit de vengeance, dont on ne voit plus guere les effets; hors un orgueil national, qui bien dirigé, peut produire de ſi grandes choſes; hors une ignorance craſſe qui tient à l'éducation, & dont la ſource découle encore de ce tribunal élevé à la honte de la philoſophie & de l'eſprit humain, je n'ai vu dans les Eſpagnols que des vertus.

La patience des Eſpagnols dans les guerres d'Italie & de Portugal, a fait l'étonnement des François. Les Eſpagnols paſſoient des journées entieres ſans pain, ſans eau, ſans lit, & l'on n'entendoit pas dans leur camp le plus petit murmure; jamais de révolte, toujours la plus grande obéiſſance.

Ils ont été de tout temps très-attachés à leur ſouverain. Les Caſtillans ne virent pas ſans peine Philippe V former une compagnie de gardes de ſon corps. Le comte d'Aguilar, brave citoyen, prit la liberté d'en parler au roi. *Si votre majeſté*, lui dit-il, *avoit réſolu de dormir ſur la grande place de Madrid, elle y ſeroit dans la plus grande ſûreté; le marché ne commenceroit qu'à neuf heures, & tous les Caſtillans, pendant la nuit, vous ſerviroient de gardes.*

Ils ſont ſuperſtitieux & dévots de bonne foi, accoutumés, dès leur enfance, à la crédulité & aux cérémonies de la piété. Ils conſervent dans leurs débauches l'air & le ton de la dévotion. L'Eſpagnol, au milieu des paſſions les

plus vives, paroît conſerver ſa tranquillité ; & tandis que ſon ame brûle, ſon viſage n'eſt que grave.

On ne voit point dans l'Eſpagnol l'air étourdi, les éclats bruyants, ſi communs en France ; ni l'air original, ricaneur & cauſtique des Anglois, ni le ton humble, faux & flatteur de l'Italien. L'Eſpagnol eſt ſérieux ; ſa politeſſe eſt fiere, mais décente : ſes démonſtrations ne ſont pas toujours vives ; mais elles ſont ſouvent affectueuſes.

Leur vanité nationale, préjugé ſi utile en faveur d'un gouvernement qui ſauroit en tirer parti, eſt portée à un point exceſſif. Il n'y a pas d'Eſpagnol qui ne croie ſa nation la premiere du monde, & Madrid le centre des délices. Il exiſte un proverbe parmi le peuple, qui dit, *donde eſtá Madrid calle el mundo*, où eſt Madrid, que le monde ſe taiſe. Un de leurs auteurs a fait un livre dont le titre eſt *Solo Madrid eſt corte*, il n'y a point d'autre cour que Madrid. On connoît le trait de ce prédicateur, qui, dans un ſermon ſur la tentation du Seigneur, diſoit que le diable, ſuivant l'écriture, le tranſporta ſur une haute montagne d'où l'on découvroit tous les royaumes de la terre. Il lui montra, ajouta-t-il, la France, l'Angleterre, l'Italie ; mais pour le bonheur du fils de Dieu, les Pyrenées lui cachoient l'Eſpagne. On a vu des peres de famille en mourant, féliciter leurs enfants de ce qu'ils avoient le bonheur de vivre dans Madrid, & leur faire regarder cet avantage comme le plus grand bien qu'ils pouvoient leur laiſſer.

Auſſi

Auſſi ce goût pour le ſéjour des villes, & ſur-tout pour la capitale, laiſſe-t-il les campagnes déſertes. Un eſpagnol ne vit jamais à la campagne, il ne l'aime, ni ne la connoît; celui qui eſt forcé d'y vivre ne cherche point à l'embellir. Ces ouvrages auſſi riants que mélancoliques, ces peintures délicates des champs & des ſcenes variées de la nature, qui, au ſein des plaiſirs de la ville, viennent nous inſpirer l'envie d'en ſortir, les élans des *Geſner*, des *Thompſon* & des *Saint-Lambert*, ne ſont point connus en Eſpagne.

Un auteur vivant, puiſqu'il ſe nomme à la tête de ſon livre, *Don Franciſco Gregorio de Salas*, a donné quelques vues de la campagne, & il eſt le ſeul. On jugera de ſon goût par les vingt ou trente premiers vers de la premiere partie de ſon *Obſervatoire Ruſtique*. Voici ce qu'il met dans la bouche d'un philoſophe : je traduis littéralement.

« Ma cabane champêtre me promet l'heu-
» reux terme de mes déſirs : étendu ſous le
» peu d'ombrage qu'elle me fournit, j'apper-
» çois, dans les ſillons récents qu'a tracé la
» charrue, les paſſereaux affamés qui cherchent
» les inſectes, & le chardonneret moucheté,
» qui chante perché ſur un chardon léger,
» & endort mon eſprit tranquille. La ſimple
» lavandiere me ſalue, regarde empreſſée la
» hauteur du ſoleil; elle éternue, & d'un
» doigt ſimple & diligent, elle eſſuie ſon nez.
» Un chevrier s'étend à mes côtés, & goûte
» un ſommeil parfait juſqu'à ce qu'un ronfle-
» ment le réveille; il ouvre les yeux, il bâille,

» en étirant ſes bras, & il ſe ſecoue. Le man-
» diant imprudent, ſans abri ni ſouci, recout
» ſa chemiſe, & ſe moque de tout ce qu'il
» voit. Le laboureur s'aſſied & me raconte ſes
» travaux & ſes chagrins domeſtiques; il abat
» ſes guêtres & ſe gratte tranquillement les jam-
» bes », &c. &c. (*). Ce commencement me

(*) Salicio filoſofo, deſde una pequena caſa a la viſta de la corte, dice aſi :

Mi ruſtica cabana me promete
El termino felix de mi deſeo;
Solo deſde ella veo,
A ſu pequena ſombra recoſtado,
En los recientes ſurcos del arado
Ambrientos pajarillos,
Que buſcan los pequenos inſectillos;
Y al manchado gilguero,
Sobre un cardo ligero,
Que cantando ſe mece,
Y mi tranquillo ſpiritu adormece.
La ſimple labandera me ſaluda,
Mira al ſol preſoruſa y, eſtornuda
Y luego con los de dos diligenté
Enjuga la nariz ſencillamente.
Un cabrero con migo ſe recueſta,
Y alli duerme laſieſta
Con deſcanſo cumplido,
Haſta que le deſpierta algun ronguido.
Abre luego los ojos, y boſteza,
Y eſtirando los brazos ſe eſpereza.
El incauto mendigo,
Sin reſguardo ni abrigo,
Remienda la camiſa

paroît ſuffire pour contenter la curioſité de l'homme le plus intrépide. Ne pourroit-on pas trouver dans ce dégoût pour la campagne, l'inaptitude des Eſpagnols pour tout ce qui eſt ouvrage de ſentiment ? Le climat ſous lequel ils vivent eſt brûlant ; il deſſeche la fibre & l'oſſifie ; s'ils avoient plus de ſenſibilité, ils aimeroient davantage la campagne ; mais ils chériſſent la ville, & dans leurs ouvrages ils n'ont que de l'imagination, & dans leurs amours, que de la paſſion & de la galanterie.

Leur ignorance en général eſt extrême ; la plupart confondent toutes les nations ; ils vous ſoutiendront qu'un françois eſt chrétien, mais qu'il n'eſt pas catholique. Toutes leurs lectures ſe bornent à des comédies, & leurs prieres, à réciter le chapelet. Je prie le lecteur d'obſerver que je parle en général ; car il exiſte en Eſpagne beaucoup d'hommes inſtruits, & je voudrois être en état de les louer comme ils le méritent.

A la guerre leur bravoure n'eſt pas ſoutenue, & on voit ſuccéder dans les troupes Eſpagnoles les traits de la plus grande lâcheté aux actions de la plus inſigne valeur. Tel corps qui ſera excellent & rempli de courage pour

---

Y todo quanto paſa ve conriſa.
El labrador ſe ſienta ;
Y ſus afanes ruſticos me cuenta ;
Las polainas ſe baja preſuroſo
Y las piernas ſe raſca con repoſo.
. . . . . .

une attaque faite en plein jour, mollit & ſe livre à la terreur panique dans une marche de nuit. Ils ſont quelquefois cruels dans le combat, ce qui eſt la ſuite de leur caractere phlegmatique, qui une fois emporté ne ſe poſſede plus. On remarqua pluſieurs fois dans les guerres d'Italie, qu'ils avoient l'habitude de maltraiter les priſonniers, & même de les bleſſer lorſqu'ils ne l'étoient pas; ils appelloient cela s'aſſurer du priſonnier, *aſegurar el priſonero.*

On les a ſouvent accuſés de porter très-loin la paſſion de la vengeance; mais la nation paroît avoir changé à cet égard; je ne crois pas qu'elle ait perdu cette vigueur, cette énergie dans le caractere qui la livroient également aux grandes choſes & aux paſſions les plus dangereuſes; mais la réflexion, une idée plus juſte de l'honneur ont modéré cette violence de caractere, & l'on ne retrouve plus que parmi le peuple des traces de cet eſprit vindicatif & prompt à l'aſſaſſinat. La franchiſe des égliſes, quoique maintenant bornée à une ſeule dans chaque ville, entretiendra long-temps ce moyen ſûr de ſe défaire d'un ennemi.

L'Eſpagnol eſt en général petit, maigre & bien proportionné; ſon teint eſt olivâtre; ſa démarche eſt grave; il s'exprime avec facilité & parle bien; il a des graces ſous ſa cape qu'il place & manie avec dextérité; il a conſervé une grande prédilection pour le grand chapeau rabattu; & dès qu'il eſt en pays libre de la défenſe, il quitte avec plaiſir le chapeau à trois pointes, comme il l'appelle, ou françois communément; il porte une longue épée pour

ſa défenſe. Sa couleur favorite pour les habits eſt le noir. Lorſqu'il quitte l'habit eſpagnol pour l'habit militaire, c'eſt ainſi qu'on nomme en Eſpagne l'habit françois, il choiſit les couleurs les plus vives; il n'eſt pas rare de voir un ſimple ouvrier, âgé de cinquante ans, vêtu d'un habit de taffetas roſe ou bleu de ciel; il n'y a en ce point aucune diſtinction de rang. L'Eſpagnol aime à paroître, & il dépenſe ſans meſure tout ce qu'il a; il vit enſuite comme il peut.

Une des grandes qualités des Eſpagnols, & qui prouve leur humanité, c'eſt de ne jamais renvoyer un domeſtique qui les a bien ſervis; le fils conſerve ceux de ſon pere avec les ſiens, & les femmes qui ſervoient ſa mere; ils meurent tous dans la maiſon de leur maître. Ainſi il n'eſt pas rare de voir chez les grands une foule prodigieuſe de domeſtiques.

Oublierai-je la claſſe la plus intéreſſante de la nation, celle qui par-tout nous conſole, éleve notre ame, fait notre bonheur, & n'a d'autres vices que ceux que nous lui communiquons. Rien n'eſt plus touchant qu'une jeune eſpagnole de quinze ans, comme j'en ai vu & pluſieurs fois même dans les campagnes. Un viſage d'un ovale parfait; des cheveux d'un beau châtain clair, également partagés ſur le front, & ſimplement retenus par un rézeau de ſoie; la peau blanche & fine; des yeux noirs & bien fendus; une bouche pleine de grace: une attitude toujours modeſte; le ſimple habit de bure noir, propre, juſte à la taille, & ſerrant légérement le poignet; une main petite

& parfaitement deſſinée ; tout charme dans ces jeunes vierges. Elles rappellent la douceur, la beauté, la coëffure, & la ſimplicité des jeunes grecques dont l'antiquité nous a laiſſé de ſi beaux modeles : les Anges dans la comédie eſpagnole ; je l'ai vu avec plaiſir, ſont toujours repréſentés par de jeunes filles.

Mais vous deſirez ſans doute quelques traits de plus ſur les femmes eſpagnoles. Leur phyſionomie eſt pleine d'eſprit & de vivacité ; elles ſont très-ſenſibles à l'amour qu'on leur témoigne ; extrêmement jalouſes d'être flattées & courtiſées ; peu timides, ingénues : elles s'expriment avec facilité, & une abondance de termes choiſis qui vous ſéduit ; elles ſont vives, opiniâtres, emportées ; mais leur cœur eſt bon, & elles ſe rendent facilement à la raiſon lorſqu'on trouve le moyen de la leur faire entendre. Elles ont une paſſion ſingulière pour la parure, & ſur-tout pour les bijoux ; mais ſans choix & ſans meſure, elles ſe couvriront les doigts de bagues & d'anneaux. La plus pauvre, comme la plus riche, ne ſort jamais ſans une *baſquina* ; c'eſt un grand jupon noir de moire ou de taffetas qu'elles mettent pardeſſus leurs autres habits, qui ſont ſouvent ſont très-riches. Auſſi ſont-elles très-empreſſées de quitter ce jupon, dès qu'elles entrent chez elles ou chez leurs amies. La petite vérole fait ſans doute ici beaucoup moins de ravage qu'en France ; il eſt rare de voir une femme qui en ſoit marquée ; elles ont en général de très-beaux yeux ; ils ſont ſi vifs, ſi expreſſifs, ſi intelligents, que quand les

Eſpagnoles n'auroient pas d'autres charmes, elles pourroient encore paſſer pour jolies.

Tout ce que les voyageurs rapportent du ſoin extrême que les femmes Eſpagnoles mettent à cacher leurs pieds, eſt paſſé de mode; & une femme qui vous montre ſon pied, n'eſt pas toujours prête, comme ils diſent, à vous accorder ſes faveurs. La longueur de leur jupe eſt moins un effet de coqueterie que de bienſéance; & ces replis dont parle le *Pere Labat*, qu'elles ont vers le milieu du jupon, pour l'alonger au beſoin, n'exiſtent plus. Les regles de proportion que les hommes ont imaginées à l'égard du pied chez les femmes, ſont plus variables en Eſpagne qu'ailleurs, attendu la nature, la chaleur du climat, & la précocité des Eſpagnoles; mais tous ces rapports ſont des futilités qui n'exiſtent que dans très-peu de cervelles en Eſpagne comme par-tout. Une eſpagnole vous donne rarement ſa main à toucher & à baiſer. Une angloiſe, une françoiſe, toute femme honnête n'a de la familiarité qu'avec ſes intimes amis, & ces regles de bienſéance ſont de toutes les nations.

La dévotion la plus générale parmi les Eſpagnols, eſt celle qu'ils ont pour la Vierge, & c'eſt une juſte reconnoiſſance pour toutes les faveurs qu'ils en ont reçues. Combien de fois ne s'eſt-elle pas montrée à eux en corps & en ame! combien de fois n'a-t-elle pas étendu ſa main pour les préſerver de quelque diſgrace! Auſſi que d'offrandes, que de prieres, que de fêtes en l'honneur d'une mere ſi tendre!

Les *Autos* de Calderon lui ſont dédiés ſous

ce titre : *A la mere du meilleur fils, & à la fille du meilleur pere, à la reine des Anges*, &c. Les ſix volumes des *Autos* de Don Pedro Calderon de la Barca, chapelain d'honneur de Sa Majeſté, & tous ſes titres, ont toujours été reçus avec l'applaudiſſement qu'ils méritent, non ſeulement en Eſpagne, mais auſſi dans les pays étrangers ; il entre enſuite avec la Vierge dans quelques détails de critique, & il finit par ſe mettre à ſes pieds, comme c'eſt la coutume en Eſpagne d'en uſer avec les Dames.

Les pieux Eſpagnols ne ſe contentent pas de dédier à la Vierge des ouvrages ſacrés & profanes ; j'ai vu jouer à ſon honneur & à ſon profit dans Séville, *le Légataire Univerſel* traduit, piece qui n'eſt pas des plus ſaintes : les affiches diſoient,

« A l'Impératrice du Ciel, mere du Verbe » Eternel, Nord de toute l'Eſpagne, conſo- » lation, fidele ſentinelle & rempart de tous » les Eſpagnols, la très-ſainte Marie ; c'eſt » à ſon profit & pour l'augmentation de ſon » culte, que les comédiens de cette ville joue- » ront une très-plaiſante comédie intitulée, *le* » *Légataire*, du même auteur que *la Margue-* » *rite*, nommé Don Carlos Gordoni ; le » célebre Romain danſera le fandango, & la » ſalle ſera éclairée » (*).

(*) *A la Imperatriz de los Cielos, madre de el Verbo Eterno, Norte de toda Eſpana, alivio, fiel centinela, y antemural de todos Eſpagnoles, Maria Sanctiſſima ; conſagra à beneficio, y para aumento de ſu mayor culto la compania de comicos de eſta ciudad una nueva comedia jocoſa intitulada*, el Heredero Univerſal, *del*

Il ſeroit difficile de bien rendre toute la vénération qu'on a pour elle & pour les deux préſents qu'elle a faits à l'humanité, du ſcapulaire & du roſaire. Peu de femmes ſortent, ſe promenent, jouent & font l'amour ſans avoir un roſaire à la main. Les hommes ne manquent pas d'en avoir un pendu à leur cou. Dans les comédies ſi l'on enchaîne le diable, c'eſt avec un roſaire ; & le diable fait des hurlements horribles dont les bonnes gens ſont toujours très-édifiés ; mais ne diſons pas du mal des bonnes gens, ils ont une touchante crédulité.

Quoi de plus intéreſſant que le culte des morts, les apparitions, les ſépulcres jonchés de fleurs, arroſés d'eau bénite ! Chaque goutte d'eau bénite, dit le curé, que vous répandez ſur la tombe des morts, éteint un peu de feu du purgatoire. Qui ne voudroit y verſer toutes les eaux d'une riviere ? auſſi la jeune fille diligente arroſe-t-elle le tombeau de ſon aïeul, de ſon frere ; ah ! puiſſe-t-elle ne jamais arroſer celui de ſon amant.

L'amour des ames eſt univerſel en Eſpagne ; ils ſavent même le jour précis où une ame doit ſortir du purgatoire, & l'on voit ſouvent affiché à la porte des égliſes, *hoy ſe ſaca anima*, aujourd'hui l'on retire un ame.

---

miſmo autor que la Margarita, *nombrado D. Carlos Gordoni ; el famoſo Romano baylera el fandango, ſe previene ſe illumina la caſa con aranas, &c.*

Il faut obſerver qu'on ſe garde bien de dire dans l'affiche, que le *Légataire* ſoit traduit du françois ; on l'attribue ſans tant de façon à Gordoni, ainſi que la *Marguerite*, traduction plate, froide, & en proſe de *Nanine*.

La veille du jour des morts, dans preſque toutes les villes & villages d'Eſpagne on arrange des bancs dans une place publique, la foule ſe raſſemble, & l'on fait un encan au profit des ames du purgatoire; il faut ſavoir que quelques ſemaines avant cette enchere, les confreres prépoſés pour cet objet, vont faire le tour des maiſons & des campagnes. Ils ramaſſent tout ce qu'on leur donne, comme des brebis, des agneaux, des pigeons, des poulets, du bled, des légumes; & tous ces objets réunis ſont vendus au plus offrant. L'argent qui en réſulte ſert à faire dire des meſſes. Les dévots ſe piquent de briller à cette fête, & ſouvent un pigeon eſt vendu ſix fois au deſſus de ſa valeur. On va à la chaſſe, on donne des bals pour les ames des trépaſſés; en un mot on ne néglige rien pour leur donner tous les ſoulagements qui peuvent dépendre de nous: le bon Dieu touché ſans doute de tant d'humanité fait le reſte. Je fus témoin de cette fête dans un village de la Manche, & je demandai au retour à mon hôteſſe, ſi elle avoit donné quelque choſe: ah! ſans doute, répondit-elle avec vivacité, & la meilleure de toutes les poules que j'ai; que ne feroit-on pas pour ces pauvres ames?

Le jour de la Touſſaint on porte des cierges allumés ſur la tombe de ſes parents; parce que cette veille du jour des morts, toutes les ames ſont une proceſſion; & celles à qui on a négligé de porter un cierge, ont le malheur d'y aſſiſter les bras croiſés. Quelques perſonnes pouſſent le zele plus loin encore: elles ont ſoin

de parer le lit principal de leur maiſon, & de le laiſſer vuide, pour qu'il ſerve au délaſſement des ames errantes.

Le viatique eſt porté avec beaucoup de pompe. La premiere perſonne en voiture qui ſe trouve ſur ſon paſſage, ne manque pas de deſcendre & d'offrir à Dieu ſon carroſſe, qui eſt toujours accepté; le prêtre ſe place dans la voiture, & celui qui l'a offerte ſuit à pied. Le viatique eſt précédé de beaucoup de porteurs de cierges, de ſix hautbois maures, appellés *Donzainas*, & quelquefois d'un petit tambour qui s'accorde très-bien avec cet inſtrument. Ils entrent, tant qu'ils peuvent, dans la chambre du malade, qui doit avoir la tête bien forte pour réſiſter à tout ce bruit. Le prêtre l'aſperge pluſieurs fois, en implorant ſur lui la miſéricorde du ſeigneur.

A Madrid le Porte-Dieu ſort de l'égliſe, enveloppé dans ſon manteau, ayant le chapeau ſur la tête & le viatique dans un ſac; c'eſt un uſage très-ancien, & qui date du temps où Madrid étoit environné d'infideles. Les prêtres alors prirent toutes ces précautions pour dérober la ſainte euchariſtie à des impies qui l'auroient profanée.

Lorſque les cris du prêtre, les hélas des aſſiſtants, le bruit des flûtes, ont produit leur effet, & que le malade eſt à l'agonie, on le couvre d'un habit de moine; car, hommes & femmes, s'ils veulent être enterrés, ne peuvent l'être que dans un habit de religieux, que chacun choiſit ſelon ſa dévotion;

& les bons peres ont ſoin de vendre fort cher les vieux habits du couvent (*).

Quand le malade a expiré, les parents, les voiſins & les amis envoient aux ſurvivants, à l'heure des repas, & pendant trois jours, un ou pluſieurs plats; parce qu'il eſt ſuppoſé que la douleur qu'ils éprouvent, ne leur permettra pas de ſonger à leur nourriture. Quelques-uns accompagnent leurs plats, pour donner à la famille des conſolations, uſage plein de ſentiment, & qui mérite d'être cité.

Après la mort, les meſſes n'ont pas de fin: quelque pauvre que l'on ſoit, il faut ſe priver de tout pour mettre en repos l'ame du mort. Les meſſes qu'un homme ſe legue ſont privilégiées, ſon ame eſt préférée à ſes créanciers. On voit, par le teſtament de Philippe IV, qu'il ordonna à tous les prêtres du lieu où il mourroit, de dire ce jour-là la meſſe pour le repos de ſon ame; outre cela, pendant trois jours, de célébrer autant de meſſes qu'il ſeroit poſſible aux autels privilégiés, & pour ne pas

(*) Milton (il faut le lui pardonner, il n'étoit pas catholique), place dans le Paradis des ſots ou des fous, tous ceux qui à l'article de la mort ſe couvrent d'un habit de moine, croyant, à la faveur de ce déguiſement, entrer dans la gloire éternelle ſans être reconnus; mais ils emploient, je crois, un mauvais paſſeport.

And they who tobe ſure of Paradiſe,
Dying put on the weeds of Dominic.
Or in Franciſcan think to paſſ diſguiſ'd.
Paradis perdu. Liv. 2.

manquer ſon coup, il veut qu'il en ſoit dit cent mille encore à ſon intention ; le ſurplus de ce qu'il lui en faut pour le mener au ciel, étant reverſible ſur les pauvres ames iſolées, auxquelles perſonne ne ſonge.

L'origine de cet aveugle reſpect que les Eſpagnols ont pour leurs prêtres, leur vient des Goths. Les moines, les prêtres, les évêques étoient aux yeux de ce peuple des oracles infaillibles ; ils devinrent les uniques juges des matieres civiles & eccléſiaſtiques. Le bas-clergé étoit regardé par les prélats comme un troupeau d'eſclaves, & c'eſt ce qui arrive encore aujourd'hui en Eſpagne. Les pages, l'intendant, le maître d'hôtel & les ſervants d'un évêque ſont eccléſiaſtiques.

On étoit ſi infatué des moines en Eſpagne, qu'Alphonſe le Batailleur, roi d'Aragon, par ſon teſtament, laiſſa ſes états à l'ordre des Templiers. Les grands du royaume n'eurent pas égard à ces étranges diſpoſitions ; cependant ils élurent un moine pour leur ſouverain, *Don Ramiro*, frere du roi mort. Les Templiers oſerent réclamer cette couronne ; & pour les appaiſer, par voie d'accommodement, on fut obligé de leur donner des terres dans le royaume. Tandis qu'un moine chrétien montoit ſur le trône d'Aragon, *Haben-Fandi*, Faquir, ou moine Mahométan, uſurpoit le trône de Cordoue. On voit bien que, dans quelque religion que ce ſoit, les vœux de pauvreté & d'humilité ne ſont jamais bien obſervés ; mais les moines gardent au moins celui de continence.

Le zele des Eſpagnols pour la religion s'eſt étendu ſur ſes miniſtres. Un prêtre eſt un objet de vénération, ſur lequel la juſtice ordinaire ne peut rien, quelque crime qu'il ait commis. On en vit un exemple frappant, il y a quelques années, en Andalouſie. Un moine, c'étoit un Carme déchauſſé, aimoit éperdument une jeune fille qui étoit ſa pénitente; il avoit envain tenté ſans doute de lui expliquer ſes deſirs; puiſqu'ayant appris qu'elle alloit ſe marier, & jaloux qu'un autre poſſedât un bien dont il étoit idolâtre, il en devint frénétique; & un jour que la jeune demoiſelle s'étoit confeſſée à lui, & avoit communié de ſa main, après avoir entendu ſa meſſe, il vint l'attendre à la porte de l'égliſe; & de trois coups de poignard il l'abattit à ſes pieds, malgré les cris de la mere & l'étonnement des aſſiſtants. Il fut pris; mais le roi apprenant que c'étoit un prêtre, & voulant ſans doute lui donner le temps de ſe repentir, s'eſt contenté de le condamner à vivre à *Porto-Rico*, comme préſidiaire ou galérien.

Pour mieux connoître les mœurs d'un pays, il eſt permis à l'obſervateur de rapprocher les faits, de les comparer, & de voir les divers jugements rendus dans des cas à-peu-près ſemblables. Un chanoine de l'égliſe cathédrale de Séville, très-recherché dans ſes habits, & curieux ſur-tout d'être bien chauſſé, ne pouvoit trouver d'ouvrier à ſa guiſe. Un malheureux cordonnier, à qui il s'étoit adreſſé, après en avoir quitté tant d'autres, lui ayant apporté des ſouliers mal faits à ſon gré, le chanoine

entra dans une telle fureur, que s'étant ſaiſi des inſtruments du miſérable, il lui en donna tant de coups ſur la tête, qu'il l'étendit mort ſur le carreau. Il laiſſoit une veuve, quatre filles & un jeune garçon, âgé de quatorze ans, ainé de la pauvre famille. Ils porterent leurs plaintes au chapitre; le procès fut jugé, & le chanoine condamné à ne pas paroître d'un an dans le chœur. Le jeune cordonnier grandit avec les années; gagnant à peine de quoi vivre, accablé de ſa miſere, il étoit aſſis un jour de Fête-Dieu ſur les marches qui conduiſent à la porte de la fameuſe égliſe de Séville, dans le temps que la proceſſion ſe faiſoit. Il apperçut parmi les autres chanoines le meurtrier de ſon pere: à cet aſpect, l'amour filial, la fureur, le déſeſpoir le ſaiſirent au point que ſe jetant ſur le prêtre, & le frappant de pluſieurs coups de couteau, il l'étendit mort à ſes pieds. On ſaiſit le jeune homme, & convaincu du crime énorme dont il venoit de ſe rendre coupable, ſon procès ne fut pas long; on le condamna à être écartelé. Ce Pierre que nous nommons le Cruel, & que les Eſpagnols, avec plus de raiſon, appellent le *Juſticier*, ſe trouvoit alors à Séville: l'affaire vint à ſa connoiſſance; il ſe fit inſtruire du fait, & voulut juger lui-même le coupable. Il révoqua d'abord l'Arrêt qu'on venoit de rendre; & ayant demandé au jeune homme quelle étoit ſa profeſſion, je vous défends, dit-il, de faire des ſouliers pendant un an: Arrêt plein de ſens & d'équité.

On n'apporte jamais la lumiere dans un appartement ſans dire: *loué ſoit le ſaint ſacre-*

ment de l'autel; les aſſiſtants répondent *pour toujours*. Le ſalut eſt, *Dieu vous garde*: quand on ſe quitte, le mot de renvoi eſt, *allez avec Dieu, avec la Vierge*. Si l'on entre dans une maiſon, le premier mot eſt, *Deo gratias, ave Maria*; l'aſſemblée répond, *conçue ſans péché*. On a fait en Eſpagne, de cet objet de tant de diſputes, une formule de compliment. Si vous éternuez, on vous dit *Jeſus*. Jamais on n'a tant parlé de Dieu, de la Vierge & des Saints qu'en Eſpagne. Les ſignes de croix ſont auſſi fort communs.

La ſemaine ſainte eſt pour les Eſpagnols un temps de grande diſſipation; il eſt vrai que leurs plaiſirs ſont en général fort tranquilles; mais dans les jours ſaints, les amants, les dévots & les hypocrites jouent chacun d'étranges rôles. Les proceſſions que l'on faiſoit pendant cette ſemaine, avoient été juſqu'à préſent fameuſes par leurs extravagances; on y voyoit pluſieurs dévots, le viſage maſqué, & nus juſqu'à la ceinture, ſe flageller, & faire jaillir de leur corps des ruiſſeaux de ſang. On y voyoit les apôtres, en longues perruques de chanvre, tenant à la main de gros livres, & ayant derriere la tête un petit miroir, pour ſignifier qu'ils ſavoient l'avenir. Les Juifs qui crucifierent notre ſeigneur, étoient repréſentés ſous les figures les plus hideuſes: on y retraçoit enfin, ſous les formes les plus ridicules & les plus bizarres, les myſteres les plus auguſtes pour des chrétiens.

Dans l'année 1777, le roi a trouvé mauvais qu'on ſe maſquât, qu'on ſe fouettât, qu'on danſât,

danſât, & qu'on allât les bras en croix. Il a fait défendre toutes ces actions pieuſes ſous des peines très-graves, & les proceſſions n'ont pas été ſi ridicules de moitié. J'en ai vu une, le jeudi ſaint à Malaga; j'ai connu les perſonnages qu'on appelle *Nazarenos*, ou les Nazaréens: ce ſont des hommes vêtus à-peu-près comme nos pénitents de Provence & de Languedoc; mais ils ont de plus à leur habit une queue traînante, de quarante pieds de long; de ſorte que trois Nazaréens occupent toute la longueur d'une rue, ce qui eſt fort édifiant. Celui qui peut avoir le plus d'etoffe à ſa queue, eſt le plus fier, & ſans doute le plus dévot. On portoit à cette proceſſion la figure de Jéſus-Chriſt, dans les diverſes attitudes de ſa paſſion: on le voyoit à la colonne, ſuant ſang & eau; couronné d'épines, portant ſa croix, & enfin deſſus cette croix. Dans tous ces myſteres il étoit grand comme nature, ayant des cheveux noirs & longs; il étoit porté par dix Nazaréens, & précédé de pluſieurs encenſoirs. Les hélas des paſſants, l'encens qui brûloit, l'eſſouflement des porteurs, & les figures portées, donnoient à la cérémonie beaucoup moins de pompe, que d'horreur & de triſteſſe. Cependant les femmes couvertes de leurs plus riches atours, & d'un voile de blonde qui ne laiſſe rien perdre de la beauté de leur taille & de leur figure, ornent les fenêtres & les balcons de leurs maiſons, & ne paroiſſent prendre aucune part à la terrible & ſombre cérémonie, tant elles ſont fraîches & riantes.

Cette ſemaine de Pâque eſt la ſource de

mille ſacrileges, qui ſont le réſultat des billets de confeſſion. Les prêtres en Eſpagne ont une maxime auſſi cruelle que fauſſe ; ils prétendent que par tous les moyens poſſibles, de force ou de gré, il faut accoutumer les hommes à faire leur devoir, & que tôt ou tard la perſuaſion arrive : ils ſe trompent. Quelques jours avant la ſemaine ſainte, le curé de chaque paroiſſe, avec un regiſtre, rend viſite à ſes ouailles, & a ſoin d'en prendre le nom : il revient enſuite après la quinzaine, & tous ſes paroiſſiens ſont obligés de lui fournir un billet, non-ſeulement de confeſſion, mais de communion. Que d'abus n'en réſulte-t-il pas ? Les jours ſaints ſont à peine commencés, qu'il ſe fait un ſacrilege trafic de ce qu'il y a de plus auguſte dans la religion. On voit des femmes perdues communier dans toutes les paroiſſes, & revendre à leurs amants ſcrupuleux ou impénitents les billets qu'elles ont reçus. Des prêtres indignes de ce nom, païent de la même monnoie les faveurs de ces malheureuſes. Pluſieurs, pour épargner les frais du billet, deviennent ſacrileges ; & ſi quelque ame timorée, que les paſſions ont égarée, conſerve cependant aſſez de décence, aſſez de piété pour s'interdire ces horribles moyens, & que le jour de la viſite du curé il n'ait pas de billet de communion à fournir, il devient l'objet des cenſures de l'égliſe ; ſon nom eſt honteuſement affiché dans les carrefours ; & ſi dans le temps qui lui eſt donné il ne ſatisfait pas au precepte, il eſt puni corporellement. Ainſi l'homme le plus délicat & le plus

religieux peut-être parmi les freres, eſt le plus diffamé; il eſt la victime de ſes ſcrupules & de ſon amour pour la vérité.

Les Eſpagnols donnent rarement à manger; ils ne connoiſſent pas le plaiſir ſi doux de raſſembler des amis, & d'avoir avec eux, parmi les verres, une agréable converſation. Les familles qui ſe viſitent & ſe fréquentent, ſe donnent tour-à tour un *refreſco*, ou une collation; mais c'eſt avec tant de pompe, tant d'étiquette & une telle profuſion, que l'on y trouve rarement la gaieté & l'aménité. Lorſqu'une maiſon ſe propoſe de donner un *refreſco*, elle a ſoin, quelques jours auparavant, de faire inviter les hommes & les femmes de ſa connoiſſance. A l'heure donnée on ſe rend à l'invitation; & pour cet effet, il y a dans toutes les maiſons eſpagnoles une ſalle aſſez grande pour contenir ſoixante ou quatre-vingts perſonnes, plus ou moins; elle eſt entourée de chaiſes très-baſſes: les hommes ſe placent à la gauche, & les femmes prennent la droite. Lorſqu'une femme arrive, elle eſt obligée de donner un ſalut & un baiſer à toutes les femmes déja placées, juſqu'à ce qu'elle arrive à la chaiſe qu'elle doit occuper, qui eſt toujours la derniere. Lorſque tout le monde eſt placé, l'on voit entrer pluſieurs jeunes ſervantes qui portent des cabarets ſurchargés de biſcuits, de pains ſucrés, de gâteaux & de l'eau pure à la glace: telle eſt l'ouverture du rafraîchiſſement, qui ſe termine par des taſſes de chocolat, des confitures liquides, des ſucreries. Perſonne ne quitte ſa place, & chacun eſt

ſervi à ſon tour; la converſation eſt tranquille & mêlée de beaucoup de ſilence. Dans ces *refreſcos*, il n'eſt pas indécent, lorſqu'il y a de l'abondance, de remplir ſes poches de fruits & de bonbons. J'ai vu pluſieurs fois que les Eſpagnols n'étoient pas ſobres du bien d'autrui; mon voiturier lorſque j'allois dîner, ne manquoit jamais d'offrir ma ſoupe à tous les autres voituriers; c'eſt heureuſement une politeſſe qui eſt rarement acceptée.

Preſque tous les Eſpagnols, & ſur-tout les femmes, ſe font très-rarement ſaigner au bras; c'eſt ordinairement au deſſus de la main ou au pied; ils ſont très-partiſans de la ſaignée. Il eſt ordinaire d'entendre dire, un tel eſt un peu incommodé, il a été ſaigné quatre fois & il va bien. Il y a peu de femmes qui, par précaution, ne ſe faſſent ſaigner deux ou trois fois par mois; & je ſuis perſuadé que la grande quantité d'aveugles qu'on trouve en Eſpagne, eſt autant produite par la fréquence de la ſaignée, que par les ſables brûlants dont pluſieurs parties de ce royaume ſont couvertes.

Quelques Eſpagnols dans les grandes maladies, font vœu de faire dire une meſſe quêtée, c'eſt-à-dire, payée de l'argent qu'ils recueilleront en aumônes des fideles; & il n'y a pas de jour, pas de ville en Eſpagne, où l'on ne vous demande pour faire dire une meſſe. Les quêteurs ont en main un cornet de papier; car il ſeroit indécent de toucher l'argent; c'eſt ſouvent un honnête prétexte pour mendier; car le pays où l'on a épuiſé tous les moyens de gueuſer, eſt l'Eſpagne.

Des perſonnes qui vous voient rarement lorſque vous êtes en bonne ſanté, ne manqueront pas de vous viſiter très ſouvent ſi vous êtes malade. Un Eſpagnol néglige rarement ces devoirs extérieurs. Le jour de votre ſaint vous aurez auſſi ſa viſite ; mais le reſte de l'année ne vous attendez pas à le voir.

Tels ſont les différents traits de caractere que j'ai pu obſerver chez les Eſpagnols ; chercher à m'étendre davantage ſur cet objet, ce ſeroit répéter ce que tant d'autres ont dit & beaucoup mieux avant moi. Je déclare que je reſpecte autant que j'eſtime la nation Eſpagnole ; & ſi j'ai rapporté quelques faits dont elle pût s'offenſer, je crois me juſtifier ſuffiſamment en ajoutant à tout ce qui précede, que je n'ai bleſſé en rien la vérité, & que tous les Eſpagnols inſtruits ſont les premiers à blâmer ce qu'il peut y avoir de blâmable dans ce que je me ſuis contenté de rapporter.

De l'Inquiſition.

ECRIVANT de l'Eſpagne, & le ſaint office étant un des plus reſpectés & des plus puiſſants conſeils de cette Monarchie, je croirois mon ouvrage imparfait, quoiqu'il le ſoit à tant d'autres égards, ſi j'oublios d'en faire mention. Je me contenterai de rappeller les traits les moins connus de ſon hiſtoire; je ne prétends ni faire l'apologie ni la ſatyre de ce tribunal. On prétend qu'il eſt aujourd'hui très-modéré, je me plais à le croire; je ne rapporterai que des faits; toutes les réflexions que l'on pouvoit faire ſur ce ſujet, ſont épuiſées. Mais l'on verra, je crois, avec plaiſir, la lutte ſecrete & preſque continuelle de l'État contre l'Inquiſition, & de l'Inquiſition contre l'État, dont les détails nous ont été conſervés dans un Mémoire qui fut préſenté au conſeil de Charles II, & dans la Requête du célebre Macanas à Philippe V; & je ne doute point que l'on ne liſe auſſi avec attendriſſement quelques traits de l'hiſtoire d'*Olavidé*. On gémira ſur les fautes d'un homme de génie; mais l'on plaindra ſans doute davantage ceux qui ont oſé le condamner ſur de légeres imprudences.

L'Inquiſition doit ſon établiſſement en Eſpagne à *Jean de Torquemada*, Dominicain, confeſſeur de la reine Iſabelle; il avoit fait promettre à cette Princeſſe, que ſi Dieu l'éle-

voit jamais ſur le trône, elle n'épargneroit rien pour exterminer les hérétiques & les infideles. Les fréquentes guerres que les Rois catholiques eurent à ſoutenir contre les Maures, ſuſpendirent pendant quelque temps le terrible projet de Torquemada. Mais Grenade alloit être conquiſe, la puiſſance Maure étoit abattue, & ce Dominicain fit ſouvenir Iſabelle de ſa promeſſe : il lui propoſa l'établiſſement de l'Inquiſition, comme un des moyens les plus ſûrs pour détruire l'héréſie. Ses raiſons perſuaderent une reine ſuperſtitieuſe, & que les combats avoient endurcie. Elle fit approuver ce plan à Ferdinand, & d'un commun accord, ils demanderent, en 1479, une bulle à Sixte IV pour établir le ſaint office dans les Royaumes d'Aragon & de Valence, & dans la Catalogne; elle fut enſuite reçue dans tout le reſte de l'Eſpagne. Le Pape récompenſa le zele du fougueux Torquemada par le chapeau de Cardinal, & Ferdinand & Iſabelle le nommerent Inquiſiteur général ; place dont il s'acquitta ſi bien, que dans moins de quatorze ans, il jugea cent mille perſonnes, & en condamna au feu plus de ſix mille.

Ses ſucceſſeurs imiterent ſon emportement : on vit de toutes parts les bûchers allumés ; & tandis que la peſte ravageoit l'Andalouſie, l'Inquiſition dévaſtoit comme elle.

On vit Philippe II, ce mêlange étonnant de cruauté, d'hypocriſie & de lâcheté, déférer à l'Inquiſition le teſtament de Charles-Quint ſon pere ; & le tribunal, qui auroit dû le repouſſer avec horreur, délibérer s'il ne feroit

pas brûler les dernières volontés du plus grand Monarque qu'ait eu l'Eſpagne. Elle fit arrêter *Barthelemi de Carrenza*, Archevêque de Tolede, *Canilla*, prédicateur du roi mort, & Conſtantin Ponce ſon confeſſeur, comme ſoupçonnés d'héréſie, & d'avoir concouru à ce teſtament. *Canilla* fut brûlé vif. *Ponce* avoit eu le bonheur de mourir en priſon. L'Archevêque de Tolede fut réclamé par le Pape.

Ce même Philippe II, arrivant de Flandre en 1559, après avoir eſſuyé une tempête qui coûta la vie à plus de mille perſonnes, ſe rend à Valladolid, où étoit alors la Cour, avec ſon fils & ſa ſœur. Il apprend que le grand Inquiſiteur avoit fait célébrer quelques jours auparavant un acte de foi, où plus de trente malheureux avoient été condamnés aux flammes: il demande une repréſentation du même ſpectacle pour lui & ſon fils: il voit avec un plaiſir que le fanatiſme ſeul peut exprimer & ſentir, quarante miſérables, tant hommes que femmes, traînés au bûcher. Don Carlos de *Seſſe*, homme bien né, étoit de ce nombre, & condamné à être brûlé vif, il ſe jette aux pieds du roi & lui demande grace: non, dit Philippe, péris avec tes ſemblables; quand ce ſeroit mon fils, je le livrerois moi-même aux flammes s'il étoit hérétique.

Depuis, lorſque la jalouſie eut éteint le peu de tendreſſe qu'il pouvoit avoir dans ſon cœur pour ce Don Carlos, ſon fils & l'héritier de ſa couronne, on dit qu'il fit inſtruire ſon procès par l'Inquiſition, & que ce tribunal hautement blâmé par Don Carlos, de la ty-

rannie & des perſécutions exercées contre les proteſtants, & qui redoutoit ſur-tout ſon caractere loyal & franc, prononça contre lui l'Arrêt de mort dont il fut la victime.

Le fameux Édit prononcé contre les Maures en 1609, ſous Philippe III, & qui leur ordonnoit ſous peine de mort, de ſortir de toute l'étendue de l'Eſpagne, Édit que des hiſtoriens ont prétendu être un chef-d'œuvre de politique, & que M. *Barreti* dans ſon voyage en Eſpagne, cherché à juſtifier, en diſant que pour ſauver le corps on ſacrifie un de ſes membres, ſans ſonger qu'on emploie auparavant tous les lénitifs & tous les remedes poſſibles pour le conſerver, fut dicté par l'Inquiſition. Elle eſpéroit hériter des dépouilles d'un million de ſujets utiles, ou qui le ſeroient devenus s'ils avoient ceſſé d'être perſécutés; mais ceux-ci eurent le ſecret d'emporter leur or & leurs bijoux. Le Duc d'Oſſuna fut le ſeul qui, dans le conſeil, oſa s'élever contre l'expulſion des Maures; le tribunal lui en fit un crime & voulut le perdre. L'Inquiſition avoit fait trembler Philippe III lui-même, lorſque ce prince, ſpectateur d'un *auto-da-fé*, plaignit le ſort de quelques malheureux livrés aux flammes. On prétend que le grand Inquiſiteur, pour faire expier au roi ce ſentiment d'humanité, exigea quelques gouttes de ſon ſang, & il eut l'audace de les faire brûler par la main du bourreau.

L'auto-da-fé célébré dans Madrid ſous le regne de Charles II en 1680, fut un des plus ſolemnels, par le concours des ſpectateurs, &

le nombre des victimes ; mais il ne fut point le dernier, comme le prétend Madame Dunois dans ſes lettres ſur l'Eſpagne : il y en eut un en 1720 auſſi dans Madrid, qui fut le premier du regne de Philippe V, où ſix hommes & ſix femmes, les uns juifs, & les autres mahométans, furent brûlés ; un ſecond, l'année d'après, où cinq miſérables juifs furent livrés aux flammes. Louis I, en 1724, dans la ſeule année de ſon regne, permit auſſi un *auto-da-fé*, dans lequel l'Inquiſition fit brûler cinq malheureuſes victimes de l'erreur. Le dernier enfin, où l'on vit briller les flammes de l'intolérance, ſe célébra, il y a quelques années, à *Uzena*; mais il fit peu de bruit, parce qu'il n'y eut qu'un homme de brûlé, & qu'il étoit de la lie du peuple.

Joſeph del Olmo, familier du ſaint office, nous a conſervé une relation très-curieuſe de l'*auto-da-fé*, célébré en 1680. Son ouvrage reſpire une bonne foi, une naïveté qui fait frémir ; il eſt dédié à Charles II : « votre Majeſté, dit-il au roi, ne ſera pas dégoûtée de voir décrire ce qu'elle a vu exécuter. Lorſque Jupiter, roi de Crete, fulmina les Titans, l'antiquité le plaça non ſeulement dans les aſtres, mais le nomma le roi des Dieux : que ſera-ce d'un protecteur de l'égliſe ? Les éléments & les aſtres ne ſeront-ils pas touchés de l'éclat de ce Jupiter chrétien ?»

Il célebre enſuite la croix-verte, qui ſert de blazon & d'étendard au ſaint office. « Comme les Païens, dit-il, ne dédierent à leurs Dieux que les arbres toujours verds ; le myrte à

Vénus ; l'olivier à Pallas, & à Apollon le laurier, il croit prouver à Sa Majeſté toute la vénération dont il eſt pénétré pour elle, en lui dédiant les triomphes de la croix-verte. »

Charles II, pour donner des preuves de ſon zele & de ſa piété envers l'égliſe, témoigna qu'il ſeroit très-aiſe d'aſſiſter à un *auto-da-fé* général de la foi. Le conſeil ſe prêta volontiers aux vœux & au goût de Sa Majeſté, & voulut lui faciliter les moyens de répéter le glorieux exemple qu'avoit donné ſon pere, le roi Philippe IV, lorſqu'il honora de ſa préſence le dernier acte général célébré dans Madrid.

Don Diego Sarmiento de Valladarez, Evêque d'Oviedo, alors Inquiſiteur général, expoſa à Sa Majeſté, que les priſons de la cour, celles de pluſieurs villes d'Eſpagne, & ſur-tout de Tolede, étoient remplies de coupables très-graves, dont les procès étoient finis, & qu'il étoit abſolument néceſſaire de célébrer un *auto-da-fé* dans Tolede. Le roi donna ſon approbation à ce grand projet ; mais montrant toujours le deſir qu'il avoit d'honorer l'acte de ſa préſence, il fut réſolu que la célébration ſe feroit dans Madrid. A l'inſtant, l'Inquiſiteur vint en rendre ſes très-humbles graces au roi, & le 30 juin, jour de la commémoraiſon de Saint Paul, fut déſigné pour l'exécution. L'Inquiſiteur fit les invitations néceſſaires au Duc de Médinaceli, premier miniſtre de la Monarchie, pour qu'il portât l'étendard de la croix-verte, offre qu'il accepta avec le plus grand

plaiſir, flatté du choix que l'on faiſoit de ſa perſonne.

Les inquiſiteurs, commiſſaires, notaires & familiers de Tolede, d'Avila, de Ségovie & de Valladolid, eurent ordre de ſe rendre dans la capitale, pour aſſiſter à la proceſſion de la croix blanche & de la croix verte.

Tout étant prévenu, le 30 de Mai, jour de l'Aſcenſion de notre Seigneur, & de la fête de Saint Ferdinand, roi d'Eſpagne, fut regardé comme le plus propre à la publication de l'acte général. Le grand Inquiſiteur ſe rappellant avec douceur le zele & la fougue que montra ce ſaint roi dans un auto-da-fé célébré contre les Albigeois, où le charitable monarque eut l'humanité d'attiſer & de nourrir le bûcher, en portant lui-même des fagots ſur ſes épaules ſacrées; le jour & les circonſtances ſe trouvant ſi heureuſement d'accord; vers les trois heures du ſoir, les balcons & les fenêtres du ſeigneur Inquiſiteur furent richement ornées de tapiſſeries & de guirlandes, & l'on fit briller aux yeux du peuple l'étendard de la foi, tout brodé d'or & de perles. Les tambours, les fifres & les hautbois exprimerent la joie des ames pieuſes, & raſſemblerent la foule. On vit arriver les alguazils, les familiers, les commiſſaires & les notaires du ſaint office, montés ſur de ſuperbes chevaux, qui placés chacun ſelon ſon rang, & précédés de l'étendard de la foi, ſe montrerent en deux files dans les rues de Madrid; mais avant que de quitter la maiſon du grand Inquiſiteur, *Lucas Lopes de*

Moya fit la premiere proclamation en ces termes.

« Que tous les habitants & naturels de la ville de Madrid, cour de ſa majeſté, apprennent que le ſaint office de la ville & royaume de Tolede, célebre un acte public de la foi dans la grande place de cette cour, le dimanche 30 Juin de cette année; & que les indulgences & graces accordées par les ſouverains pontifes, ſeront gagnées par tous ceux qui aſſiſteront ou qui aideront audit acte : on le publie pour qu'il ſoit notoire » (*).

Il fut fait de cette maniere huit proclamations dans Madrid; mais ce qui édifia tout le peuple, ce fut l'exemple du roi, qui, étant allé au Buen Retiro, pour viſiter ſa très-auguſte mere, abrégea de beaucoup ſa viſite, pour ſe trouver, en revenant, au milieu des miniſtres du ſaint office, & honorer ainſi de ſa préſence la publication de l'acte de la foi.

On traça bientôt ſur la grande place de Madrid le plan du théatre. Le zele des ouvriers fut ſi grand, que cette machine immenſe, qui avoit 190 pieds de long & 100 de large, n'ayant pu être commencée que le 23 de Juin,

(*) Se pan todos los vecinos y moradores de eſta villa de Madrid, corte de ſu Mageſtad, eſtantes y habitantes en ella, como el ſanto officio de la Inquiſicion de la ciudad y regno de Toledo, celebra auto publico de la fe en la plaça mayor de eſta corte, el domingo treinta de junio de eſte preſente ano; y que ſe les conceden las gracias y indulgencias por los ſumos pontifices, dadas a todos los que acompanaren y ayudaren a dicho auto: mando ſe publicar para que venga a noticiâ de todos.

fut finie le 18. Il leur ſembloit que Dieu aiguillonnoit lui-même l'ardeur des charpentiers, & leur donnoit la force de réſiſter aux chaleurs terribles qu'il faiſoit alors, & de vaincre les difficultés les plus opiniâtres. Une preuve certaine, à leurs yeux, que l'eſprit de Dieu les dirigeoit & avoit adouci leurs ames ; c'eſt que *Thomas Roman*, entrepreneur de ce grand ouvrage, & ſinguliérement inquiet comment il pourroit le faire exécuter, vit venir à lui ſeize maîtres menuiſiers, ſuivis de leurs apprentis & de leurs ouvriers, chargés de bois & d'outils, qui lui offrirent généreuſement de le ſeconder ; & ils s'acquitterent avec tant de zele du travail pour lequel ils s'étoient offerts, qu'ils ne prenoient que le temps le plus précis pour ſatisfaire aux beſoins de la nature. On les entendoit, pour s'exciter à l'ouvrage, s'écrier entr'eux, vive la foi de Jeſus-Chriſt : s'il manque de bois, nous ſaurons abattre nos maiſons, & trouver des matériaux pour un emploi ſi ſacré.

On voyoit ſur ce vaſte théatre deux eſpeces de cages hautes de trois pieds & demi, & larges à proportion, pour y placer tour-à-tour les victimes du tribunal pendant la lecture de leur ſentence. Deſſous le théatre on avoit conſtruit huit appartements ; trois deſquels étoient deſtinés à ſervir de priſons ſecretes ; trois autres ſervoient de ſalle à manger, & furent pourvus de comeſtibles & de rafraîchiſſements : le ſeptieme étoit deſtiné au prédicateur pour ſe recueillir & ſe préparer. Le huitieme devoit ſervir au prêtre officiant, dans le cas où, pendant la célébration d'une meſſe ſi longue que celle

qu'il alloit dire, il lui fût survenu quelque incommodité. Tout cet ensemble étoit si bien ordonné, les bois étoient si bien emboîtés, que le théatre sembloit être d'une seule piece.

On l'orna de riches tapis. Les quatre premieres grandes marches étoient couvertes de damas cramoisi. L'autel sur lequel on plaça la croix verte, fut éclairé par plusieurs chandeliers d'argent, & cette croix étoit couverte d'un voile noir.

Dès le jour de la publication de l'auto-da-fé, il se forma une compagnie de 250 hommes, qui prirent le nom de soldats de la foi. Le tribunal leur accorda les mêmes privileges dont jouissent ses ministres; entr'autres, de porter des armes offensives & défensives, tant qu'ils seroient au service de l'inquisition.

Le 28 de Juin, cette compagnie sortit en bon ordre des maisons de l'inquisition, & se rendit à la porte d'Alcala. On y avoit rassemblé, par ordre du seigneur marquis de Ugena, Corrégidor, une grande quantité de fagots. Chaque soldat en prit un; & s'étant remis en ordre, ils vinrent jusqu'à la place du Palais. Le capitaine monta jusqu'à l'appartement du roi, ayant au bout d'une pique un fagot orné, comme il devoit l'être, pour être présenté à sa majesté. Le duc de Pastrana le prit & le remit à Charles II, qui alla le montrer à la reine Louise Marie de Bourbon, & vint ensuite le rendre au même duc, en faisant recommander au capitaine, de le porter au nom de sa majesté, & qu'il fût le premier fagot que l'on jetteroit dans le feu; voulant sans doute

imiter le Saint roi Ferdinand, & être l'héritier de ſes vertus.

Le capitaine ſe remit à la tête de ſa troupe, & chaque ſoldat ayant mis ſon fuſil en bandouliere, porta ſon fagot au bout d'une pique, & ils ſe rendirent ainſi au bûcher, où ils dépoſerent le bois dont ils étoient chargés; mais le fagot du roi fut mis à part, & ſoigneuſement gardé par un corps de ſoldats, afin que l'ordre qu'il avoit donné fût ſuivi.

Rien n'eſt plus ſingulier que le préambule de l'auteur, pour décrire la proceſſion de la croix blanche & de la croix verte. » Comme les princes de la terre ont, dit-il, un blaſon particulier pour déſigner l'étendue & l'excellence de leurs domaines: ainſi le ſaint tribunal de l'inquiſition a choiſi, pour l'emblême de ſes pénibles travaux, une croix verte dans un champ noir, accompagnée d'un rameau d'olivier & d'un glaive, ce qui ſignifie que la croix de notre rédemption, repréſentée par le rameau d'olivier, offre quelque eſpérance aux coupables, d'être délivrés du ſupplice dont le glaive les menace. Cette eſpérance eſt auſſi déſignée par la couleur verte de la croix; mais comme ceux qui abuſent de la clémence divine, ſont expoſés à toute l'indignation de la juſtice, armée pour le triomphe de la foi, on porte auſſi à cette proceſſion une croix blanche; parce que le blanc eſt l'image de la candeur, & par conſéquent de la foi. On ne place une croix de la même couleur, à la tête du bûcher, que pour manifeſter la cauſe du ſupplice; & quoiqu'on eût très-bien pu ſe ſervir,

ſervir, à cet effet, d'une croix rouge & ſanglante : cependant, pour déſigner la modération dont uſe le tribunal, en châtiant les coupables, la croix blanche a été préférée. »

La proceſſion ſe fit à trois heures du ſoir, le 29 de Juin. On n'a jamais vu tant de pompe & un ordre ſi admirable ; il ſembloit que le ciel & la terre conſpiroient à rendre cette fête plus brillante ; le ciel, par un jour pur & ſerein ; & la terre, par le concours innombrable de ſpectateurs qu'elle fournit, & qui n'eurent beſoin, pour être contenus, d'autres gardes que de leur vénération & leur reſpect. La proceſſion fit ſon tour ſans embarras ; & ce qui cauſoit l'admiration du royaume, pour ainſi dire, raſſemblé, c'étoit de voir tous les grands de l'état, couverts du blaſon de l'inquiſition, & devenus ſes miniſtres. Il y avoit à la ſeule proceſſion près de huit cents perſonnes qui avoient toutes des cierges, & la modeſtie qui convenoit à cette auguſte cérémonie.

Après que la croix verte eut été placée ſur l'autel qui lui étoit deſtiné, elle fut gardée par les religieux de l'ordre de Saint Dominique, qui chanterent leurs offices accoutumés, & qui, depuis minuit juſqu'à ſix heures du matin, ne ceſſerent de célébrer des meſſes. La congrégation de Saint Pierre, martyr, alla porter, en proceſſion, la croix blanche ſur le lieu du ſupplice ; elle fut placée ſur un piedeſtal élevé de trois pieds & demi. Le bûcher étoit hors la porte de Fuencarral, à la diſtance d'environ trois cents pas de la ville. Une

partie des ſoldats de la foi ſervit de garde à la croix blanche ; l'autre ſe rendit dans les maiſons du tribunal.

Les malheureux qui étoient condamnés à mourir avec tant de pompe, & qui, à leur arrivée dans Madrid, avoient été logés chez divers familiers, furent conduits, à l'entrée de la nuit, dans les priſons ſecretes ; & après les avoir fait ſouper, vers les dix heures du ſoir, le ſeigneur *Antonio Zambrana de Bolanos*, le plus ancien des inquiſiteurs, accompagné de *Don Fernando Alvares de Valdes*, ſe rendit dans les divers cachots des priſonniers condamnés au feu, & leur notifia leur ſentence de la maniere ſuivante :

« Mon frere, votre procès a été examiné » & communiqué à des perſonnes très-verſées » dans les lettres & les ſciences : vos délits » ſont ſi graves & d'une qualité ſi déſeſpérée, » que pour votre châtiment, & vous faire » ſervir d'exemple, on a trouvé bon & jugé » que vous devez mourir demain. Soyez-en » prévenu ; & afin que vous puiſſiez le faire » comme il convient, nous vous laiſſons avec » deux religieux. » (*) Après avoir fait entrer les deux moines, on laiſſoit à la porte du cachot deux familiers pour le garder.

Il arriva enfin ce 30 de Juin, jour ſi deſiré :

(*) *Hermano, vueſtra cauſa ſe ha viſto, y comunicado con perſonas mui doctas de grandes letras y ſciencia, y vueſtros delitos ſon tan graves, y de tan mala calidad, que para caſtigo y exemplo dellos ſe ha hallado y juſgado que manana aveis de morir prevenios, y apercebios ; para que los podais hazer, como conviene, que dan aqui dos religioſos.*

dès les trois heures du matin on distribua aux prisonniers les habits que le tribunal leur avoit fait faire ; & tout fut réglé avec tant de célérité & de méthode, qu'à cinq heures on les avoit déja fait déjeûner. Ils furent remis aux Alcades du tribunal, avec deux listes qui contenoient le nom des coupables ; l'une pour l'ordre de la procession ; & l'autre, pour la lecture des sentences sur le grand théatre.

A sept heures du matin la procession des prisonniers commença : on voyoit à leur tête les soldats de la foi ; après eux la croix de la paroisse Saint Martin, couverte d'un voile noir, accompagnée de douze prêtres en surplis ; & ensuite, cent vingt malheureux, un à un, accostés de deux religieux.

Les trente-quatre premiers étoient en effigie, ayant échappé, par la mort ou la fuite, aux rigueurs du tribunal. Les onze suivants avoient fait abjuration *de levi*, & n'étoient condamnés qu'au fouet. Plusieurs avoient au cou des cordes, dont les nœuds signifioient le nombre de coups de fouet qu'ils devoient recevoir.

Venoient après cinquante quatre prisonniers convaincus de judaïsme, mais réconciliés ; ils étoient revêtus du san-benito, & avoient en main un cierge de cire jaune. Vingt-un relaps fermoient la marche ; leurs casaques étoient chamarrées de flammes & de démons : de ces vingt-un, douze avoient des bâillons, & les mains attachées derriere le dos. Les religieux qui les accompagnoient, ne cessoient de les exhorter & de les consoler. Ils arriverent

tous ainſi en bon ordre juſqu'à la grande place.

L'inquiſiteur général, après avoir pris ſes habits pontificaux, deſcendit de ſon trône, & ſe rendit au balcon du roi; il fit une profonde révérence; & leurs majeſtés s'étant levées, tous ceux qui avoient ſuivi l'inquiſiteur ſe mirent à genoux. Le roi ayant ôté ſon chapeau, l'inquiſiteur lui fit une ſeconde inclination, & le roi mit la main ſur une croix que tenoit ſon confeſſeur, & ſur les évangiles, tandis que l'inquiſiteur général prononça ces paroles:

« Votre majeſté jure & engage ſa foi & ſa » parole royale, comme roi bon & vrai ca- » tholique, par la grace de Dieu, de défendre » de tout ſon pouvoir la foi qui eſt admiſe par » l'égliſe catholique, apoſtolique & romaine, » & de travailler à augmenter ſa gloire; qu'elle » pourſuivra & fera pourſuivre les hérétiques » & les apoſtats, ſes ennemis; qu'elle don- » nera & fera donner toute la protection & » les forces néceſſaires au ſaint office de l'in- » quiſition & à ſes miniſtres, afin que les héré- » tiques, les perturbateurs de la religion chré- » tienne ſoient pris, & punis ſuivant les loix » du ſacré canon, ſans exception de perſonnes, » de quelque rang & qualité qu'elles ſoient. » (*)

(*) Vueſtra mageſtad jura y promete por ſu fe y palabra real, que como verdadero y catolico rey, pueſto por la mano de Dios, defendera con todo ſu poder la fe catolica, que tiene, y cre la ſancta madra yglefia apoſtolica de Roma, y la conſervacion y aumento della, y perſeguira, y mandara perſeguir a los hereges, y apoſtatas contrarios della, y que mandara dar, y dara el favor, y ayuda neceſſaria para el ſanto officio de la inquiſicion, y miniſtros della,

Et le roi répondit, « je le jure, & j'engage » ma foi & ma parole royale. »

Le ſerment étant reçu, l'inquiſiteur général fit une profonde révérence à leurs majeſtés ; il prit ſon bâton, revint à ſa place, quitta ſes habits pontificaux, & la meſſe commença. Au moment de l'évangile, le célébrant s'étant aſſis, le plus ancien ſecretaire du tribunal monta dans la chaire où devoit ſe faire le ſermon ; & ayant à ſes côtés un prêtre qui tenoit un miſſel & une croix, il prononça à voix haute le ſerment du peuple.

On ſera bien aiſe de lire quelques fragments du ſermon qui fut prêché dans une pareille occaſion, & qui ſuivit le ſerment dont je viens de parler.

La deviſe de l'inquiſition, *exurge, Domine, judica cauſam tuam*, ſervit de texte au prédicateur.

« Il eſt bien juſte que les hommes conſacrent » au moins un jour à venger Dieu des of- » fenſes qui lui ſont faites, lorſque Dieu » ſouffre pendant des ſiecles notre audace. Le » ſaint tribunal de Tolede manifeſte aujour- » d'hui ſon zele pour la gloire du ſeigneur ; » & ce théatre rempli des ſcélérats qu'il va » punir, eſt une image frappante de ce que » nous verrons un jour dans la vallée de » Joſaphat.

---

para que los hereges, perturbadores de nueſtra religion chriſtiana ſean prendidos, y caſtigados conforme a los derechos y ſacros canones, ſin que aya omiſſion de parte de V. M. ni excepcion de perſona alguna de qualquiera calidad que ſea,

» Le ſaint tribunal de la foi eſt en tout » ſemblable au tribunal de Dieu, puiſqu'il en » imite la maniere de juger. Non content de » convaincre dans ſes murs l'hébreu, l'hé- » rétique & le ſorcier, qu'il condamne dans » ſes jugements particuliers, il nous les pré- » ſente aujourd'hui dans cet auto-da-fé, pour » les frapper de conviction à la face de l'uni- » vers, & que chacun apprenne combien le » châtiment eſt doux & modéré, ſi on le com- » pare aux crimes énormes dont ils ſont cou- » pables comme dans ſon jugement univerſel, » le roi du ciel & de la terre doit venir juger » les hommes, ſuivi de tous les grands de ſa » cour, *& omnes ſancti cum eo*, ainſi nous voyons » aſſiſter à ce jugement du ſaint tribunal de » Tolede le plus grand monarque de la terre, » les conſeils & tous les grands de la mo- » narchie.

» Lorſque les Hébreux, nous apprend l'écri- » ture, éliſoient un roi, ils lui remettoient, » avec la couronne, le livre de la loi; ce qui » ſignifie, que de la même main dont il pre- » noit le ſceptre, il devoit forcer ſes ſujets » à garder les préceptes de la religion. Sem- » blable à l'aigle, il doit fixer le ſoleil de » juſtice, qui eſt Jeſus-Chriſt; & de ſes ſerres » puiſſantes, s'emparer de ceux qui refuſent de » le reconnoître. Il doit, comme Hercule, » ſavoir combattre & vaincre les monſtres de » l'infidélité, & pouvoir ſoutenir ſur ſa tête » le ciel de la foi & de l'égliſe.

« C'eſt ainſi que Romulus en agit lorſqu'il » fonda cette Rome ſi fameuſe; il voulut être

» roi & ſouverain pontife, & de la même » main armée contre l'ennemi porter l'encens » à l'autel des Dieux. L'Eternel dit à Moyſe » qu'il donneroit à ſon peuple un regne ſa- » cerdotal, c'eſt-à-dire, qu'il uniroit le trône » au ſacerdoce, afin que le roi fût plus puiſ- » ſant & le culte de Dieu plus maintenu.

» Heureuſe Eſpagne ! dont les rois reſſem- » blent à des Prêtres dans leur vénération » pour le Seigneur, & regardent comme un » de leurs devoirs les plus glorieux d'aſſiſter » aux châtiments que le zele de l'Inquiſition » inflige aux ennemis de Dieu, imitant à l'envi » l'exemple que leur a donné le ſaint roi Fer- » dinand, qui non ſeulement autoriſa par ſa » préſence un acte de foi, que faiſoit célébrer » mon grand Patriarche Saint Dominique de » Guzman (*) ; mais porta lui-même du bois » au bûcher qui devoit conſumer les coupa- » bles. Dans ces occaſions, il eſt d'uſage que » le prédicateur expoſe à l'évidence publique » les crimes des priſonniers, pour tâcher de » les convaincre & affermir davantage les » fideles dans les ſentiers de la foi ; mais pour » m'en acquitter dignement, j'ai beſoin des » faveurs de Marie. *Ave, Maria.*

(*) Les hiſtoriens de Saint Dominique racontent que ſa mere étant groſſe de lui, rêva qu'elle accouchoit d'un chien qui tenoit dans ſa gueule un flambeau allumé. On peut trouver bien naturellement dans ce ſonge, l'allégorie de l'Inquiſition qui commence par mordre les infortunés qu'elle ſaiſit, & finit par les brûler. *Eſſai ſur le Monach.*

Dans ſon introduction il remonte à la création du monde ; il nous montre Adam préférant la terre & les aliments qu'elle produiſoit, au ſouffle divin qui ſeul devoit l'animer.

« Les fils, dit-il, reſſemblerent au pere ; » & le monde étoit encore dans ſon enfance, » que négligeant le culte de l'éternel, il brûla » de l'encens devant une foule de fauſſes » divinités. Il déifia, pour autoriſer ſes crimes, Jupiter qui étoit laſcif, Janus l'envieux; » Saturne le mélancolique & l'homicide de ſes » enfants ; Vénus adonnée aux plus ſales » amours ; Mercure voleur & bavard ; Bacchus le dieu de l'ivreſſe ; Flore la bouquetiere ; Hercule le frénétique, & Mars féroce & déréglé. N'avons-nous pas trouvé » dans la ville du Mexique, lorſque les Eſpagnols la conquirent, un temple où l'on offroit tous les ans, à la monſtrueuſe divinité » que l'on y adoroit, le cœur de vingt-mille » jeunes enfants des deux ſexes ?

» Le Dieu tout-puiſſant étoit témoin de tant » d'horreurs ; mais il prenoit patience, & » quoique les outrages qu'on faiſoit à ſa gloire » fuſſent tous les jours multipliés, il ne chercha point à ſe venger ; rempli de compaſſion & de miſéricorde pour l'homme, il ſe » revêtit de notre nature pour nous racheter. » Mais les Juifs & les Païens ſe réunirent pour » l'outrager de nouveau & ne pas le reconnoître : les uns nierent ſon incarnation, les » autres ſa divinité ; ceux-ci qu'il fût né d'une » Vierge ſans autre opération que celle du » Saint-Eſprit, & ceux-là que ſon corps fût

» un véritable corps. Enfin il n'exiſte aucun » attribut dans la nature humaine & divine » de Jeſus-Chriſt, qui n'ait été le but contre » lequel les Juifs & les Hérétiques ont dirigé » leurs contradictions & leurs blaſphêmes.

» David prophétiſa le délire de ces hommes » perdus de religion ; il reconnoiſſoit la pa- » tience & la bonté de Dieu, lorſqu'il s'écria » *exurge, Domine, & judica cauſam tuam*, & notre » *hugo* décoré de la pourpre romaine, s'écrie » avec autant de vérité *ad vindictam, qui » modò parcens dormire videris :* venez exécuter » vos vengeances, il paroît que vous dormez, » tant vous faites durer le pardon.

» N'avez-vous donc, Seigneur, d'autres en- » nemis que les Juifs, les Mahométans & les » Hérétiques ? ſont-ils les ſeuls qui vous ou- » tragent ? le reſte des hommes ne vous of- » fenſe-t-il pas tous les jours par une foule » de péchés & de vices ? Oui ſans doute : mais » en comparaiſon des premiers, il ſemble que » Dieu dit, toutes ces fautes ſont légeres ; » les Juifs, les Mahométans & les Hérétiques » ſont les ſeuls que j'abhorre, parce qu'ils » m'attaquent dans ma réputation, mon hon- » neur & ma gloire. Ainſi David a raiſon de » dire au Seigneur : ſortez de la léthargie où » la pitié vous retient, *exurge, Domine, & judica » cauſam tuam* : accablez de vos châtiments ces » mécréants & ces impies ; c'eſt ce que fait » aujourd'hui le ſaint tribunal de la foi.

Premier Point.

» Exiſte-t-il des pécheurs plus ennemis de » Dieu & plus dignes de châtiment que les » ſectateurs de la loi de Moïſe ? Juifs perfides, » votre eſpoir eſt un aveuglement, votre pa- » tience une cruauté, votre conſtance eſt » obſtination. Hommes livrés à la vie la plus » infame, dévoués à toute ſorte de baſſeſſes, » à l'uſure, à l'iniquité, ſerez-vous toujours » aveugles à la lumiere ? On leur prouve » juſqu'à l'évidence l'arrivée du Meſſie, par » les ſemaines de Daniel : *poſt hebdomadas ſexa-* » *ginta duas occidetur Chriſtus, & non erit ejus* » *populus qui eum negaturus eſt; & civitatem &* » *ſanctuarium diſſipabit populus cum duce venturo,* » *& finis ejus vaſtitas & poſt finem belli ſtatuta* » *eſt deſolatio.* Après ſoixante-deux ſemaines le » Chriſt ſera mis à mort par les hommes, & » celui qui niera qu'il eſt le véritable Meſſie » n'exiſtera pas en corps de nation ; mais il » viendra une autre nation ſuivie de ſon chef, » qui détruira non ſeulement la Cité Sainte, » mais auſſi le temple, & la déſolation ſera la » ſuite de cette guerre.

» Ces ſemaines de Daniel ne ſont pas des » ſemaines de jours, mais des ſemaines d'an- » nées ; de ſorte que ces ſoixante-deux ſemai- » nes ſont quatre cents trente-quatre ans, pen- » dant leſquels Dieu naquit & mourut ; & qua- » rante ans après Titus vint avec ſon armée & » détruiſit Jéruſalem, & il mourut dans cette » guerre onze cents mille Juifs. Le nombre de

» ceux que l'on mit en croix fut ſi conſidéra-
» ble, que Joſeph obſerve qu'on manqua de
» croix & de place pour le reſte de ceux qui
» étoient condamnés à ce ſupplice. Quatre-
» vingt dix-ſept mille Juifs furent menés pri-
» ſonniers ; & pour les punir d'avoir acheté
» Jeſus-Chriſt trente deniers, on vendit pour
» un denier trente Juifs ; & leurs Rabbins leur
» enſeignent qu'ils doivent s'attendre à d'au-
» tres diſgraces : O nation aveugle !

» Mais que dirai-je des blaſphêmes & des
» abſurdités que contient ce talmud qui vous
» ſert d'évangile. Il ſuffit d'obſerver que tout
» le bonheur qu'il vous annonce, eſt que
» vous mangerez votre part d'un poiſſon que
» Dieu vous prépare depuis le commencement
» du monde, & que vous boirez un peu du
» vin qu'il vous tient réſervé dans une bou-
» teille. Tels ſont vos dogmes, vos préce-
» tes, c'eſt ce que vous enſeignent vos doc-
» teurs. Y a-t-il de ſottiſe plus abſurde ? &
» pour de pareilles futilités, pour une telle ré-
» compenſe vous vous laiſſez brûler. Ouvrez
» donc les yeux, embraſſez notre foi, car
» vous êtes l'exécration des hommes & de
» Dieu, & c'eſt avec la plus grande juſtice
» que le ſaint tribunal vous condamne, *exurge*,
» *Domine*, *judica cauſam tuam.*

Second Point.

» Voici d'autres ennemis de Dieu, & les
» pires de tous, ce ſont les hérétiques. L'héréſie
» ſurpaſſe d'autant plus en atrocité l'idolâtrie,

» que l'ennemi qui vous attaque ſous un beau
» ſemblant d'amitié, eſt beaucoup plus cruel
» que celui qui vous frappe à viſage décou-
» vert. Les hérétiques, dit Saint Jean Chryſoſ-
» tôme, ſont les Anges de Satan, & l'Ange de
» Satan qui donnoit des ſoufflets à Saint Paul,
» n'étoit pas un démon, mais un hérétique.
» Jeſus-Chriſt les appelle les portes de l'enfer,
» & pourquoi ? parce que comme la porte
» eſt l'entrée de la maiſon, & qu'au premier
» pas que vous faites, vous vous trouvez en
» dedans ; ainſi l'hérétique & l'héréſie ſont
» dans l'enfer dès le premier pas.

» Inſenſés, avec la foible lampe de leur ſa-
» voir ils veulent ſonder la lumiere éternelle.
» Sachez que l'égliſe & la foi ſont comme le
» Mont-Olympe, dont les montagnes les plus
» élevées ne pouvoient pas atteindre le mi-
» lieu. Ainſi la plume la plus éloquente, l'eſ-
» prit le plus ſublime, ne peuvent qu'obſcurcir
» la ſageſſe & la foi de l'égliſe.

» Revenez à la raiſon, le ſaint tribunal
» vous a donné ſes avis paternels, comme
» l'Ange Raphaël qui ordonna au jeune Tobie
» de donner un baiſer amoureux à ſon pere,
» avant que d'appliquer ſur ſes yeux le fiel qui
» devoit les guérir. *Oſculare eum, ſtatimque*
» *line ſuper oculos ejus ex felle iſto.* Ainſi le
» tribunal voulant éclairer les yeux de votre
» entendement, vous a d'abord avertis avec
» une pitié tendre & affectueuſe, & mainte-
» nant elle prétend vous guérir avec le collyre
» amer du ſupplice.

» Soutenir que la foi des hommes doit être

» libre, & qu'on ne doit pas punir l'héréſie, » c'eſt dire que les hommes peuvent être voleurs, aſſaſſins & ſorciers, & qu'on ne doit » pas punir le vol, le ſortilege & l'homicide. » La joie que vous témoignez à l'aſpect du » bûcher, n'eſt pas une véritable joie, c'eſt » une folie : malgré votre démence le ſaint » tribunal vous livrera à l'enfer : vous brû» lerez, & les ſpectateurs ſeront glacés de » crainte : votre mort ſera pour eux une leçon » d'épouvante.

» Et toi, très-ſaint tribunal de la foi, demeure inébranlable pendant la durée des » ſiecles, conſerve nous purs & fermes dans la » religion. Oh ! que ce théatre rend un bon témoignage du ſoin & du zele avec leſquels » vous rempliſſez les fonctions d'Inquiſiteurs. » Votre plus grand triomphe eſt cette foule de » criminels. Je puis dire de toi, ce que l'Eſprit Saint diſoit de l'égliſe, *pulchra eſt amica » mea ſicut tabernacula Cedar & ſicut pelles Salomonis.* Mon amie eſt belle comme les tentes » de Cédar, comme les fourrures de Salomon. » Pourquoi ne la compara-t-il point au firmament, ni à un jardin émaillé de fleurs ? » Pourquoi louer une Dame délicate en l'aſſimilant aux tentes de campagne de Cédar & » aux peaux tigrées dont ſe revêtoit Salomon ? » Saint Jérôme a découvert le myſtere : les » peuples de Cédar étoient paſſionnés pour » la chaſſe, ils avoient leurs pavillons tendus » au milieu des terres, & lorſqu'ils avoient » tué un tigre, un lion ou toute autre bête » féroce, ils en décoroient l'entrée de leur

» tente. La peau de ces animaux cruels faiſoit le plus bel ornement de ce camp de » chaſſeurs, & c'eſt à ce camp que l'Eſprit » Saint compare la beauté de l'égliſe.

» Ce jour eſt pour le tribunal de Tolede, » un jour de triomphe & de gloire, *ſicut tabernacula Cedar, ſicut pelles Salomonis* : il » punit les bêtes féroces ennemies de la foi, » & ſe revêt de leurs dépouilles. Nous les » voyons tous ces terribles animaux rangés » ſur ce théatre : les uns perdront la vie à » cauſe de leurs erreurs, les autres ſeront ré» conciliés ; les premiers condamnés aux flam» mes, iront immédiatement brûler dans l'en» fer : Dieu ſera vengé, le ſaint tribunal triom» phera, & nous ſerons affermis dans la foi » qui, aidée par la grace & les œuvres, nous » fera obtenir la gloire éternelle, &c.

Après le ſermon, on lut la ſentence des divers priſonniers, réconciliés ou non. L'Inquiſition n'oublie dans aucune la clauſe de la confiſcation des biens. Vers les quatre heures on fit ranger en file ceux qui devoient être brûlés, & par le plus court chemin, on les conduiſit à la porte de Fuencarral où étoit le braſier ; cependant on procéda aux diverſes abjurations : il y en a de trois ſortes. L'abjuration *de levi* eſt celle que font les priſonniers qui, par leurs actions, ont donné lieu à un léger ſoupçon d'héréſie. L'abjuration *de vehementi* eſt pour ceux qui, convaincus par deux témoins, ont judaïſé ou commis des fautes aſſez graves pour donner un véhément ſoupçon d'héréſie. L'abjuration en forme eſt d'uſage

pour un hérétique reconnu qui ſe réconcilie avec l'égliſe. Lorſqu'on a fait les deux dernieres abjurations, ſi l'on eſt repris par l'Inquiſition, il n'y a plus de grace à eſpérer, l'on eſt brûlé.

Les abjurations étant finies, les priſonniers furent abſous. On continua la meſſe, qui ne fut achevée que vers les dix heures du ſoir.

Le bûcher avoit ſoixante pieds en quarré, & ſept de hauteur. On y montoit par un bel eſcalier, il étoit ſolidement conſtruit, afin que la juſtice ſe fît ſans embarras, & que les religieux puſſent aſſiſter les criminels attachés à des pieux rangés en file. Les ſoldats de la foi entouroient le bûcher. On ne ſauroit trop louer le zele des religieux qui furent employés à convertir ces malheureux. Il y en eut cinq qui ſe repentirent; & à l'inſtant on vit briller ſur leur viſage l'effet de la grace, tandis que les autres avoient des yeux ſombres & la phyſionomie ſi décompoſée, qu'ils paroiſſoient déja au pouvoir du démon. On peut aſſurer que les cinq qui ſe convertirent allerent ſur le champ en paradis. Tous les relaps furent brûlés vifs: les cadavres ne furent réduits en cendres que vers les neuf heures du lendemain matin.

On peut voir au Buen Retiro un tableau fidele de cet auto-da-fé, que *Joſeph Delolmo* a décrit avec tant d'exactitude & de bonne foi; il eſt de la main de *Franciſco Rizzi*, & on l'a mis là, ſans doute, pour faire frémir pendant pluſieurs ſiecles les curieux: il mériteroit d'être conſervé avec le plus grand ſoin, s'il pouvoit ſervir de leçon à la génération

préſente & à celle qui doit ſuivre, & ſi cette ſcene d'horreur & d'intolérance ne devoit jamais plus ſe réaliſer; mais l'Inquiſition exiſte.

Sa puiſſance, après cet acte de foi, s'étoit accrue à un tel point, elle avoit ſi fort empiété ſur les droits des autres tribunaux; ſes vexations ſourdes & multipliées étoient ſi criantes, que les bons patriotes, après avoir long-temps gémi en ſecret, oſerent élever la voix juſqu'au pied du trône. En 1696, le même Charles II qui avoit aſſiſté à l'auto-da-fé précédent, fit examiner dans ſon conſeil les abus ſans nombre du ſaint tribunal. *Don Joſeph de Ledeſma* fit une ſavante conſultation, dans laquelle il ſut raſſembler tous les griefs qu'on pouvoit former contre une juriſdiction dont la maniere de procéder eſt ſi contraire aux loix du royaume. Je donnerai quelques fragments de cette conſultation; ils feront beaucoup mieux connoître l'eſprit de l'Inquiſition que tout ce que je pourrois dire.

« Après avoir lu, dit-il, les diverſes plaintes » formées par les conſeils & les tribunaux par- » ticuliers, contre le ſaint office. On découvre, » que dans tous les domaines de votre majeſté, » où ce tribunal de la foi eſt établi, les inqui- » ſiteurs ont toujours travaillé avec un zele » infatigable à troubler les autres juriſdictions » pour étendre la leur. Ils ont ſu faire un tel » uſage de leurs reſſources, qu'ils ont à peine » laiſſé le moindre exercice à la juſtice royale, » & l'ombre de l'autorité à ceux qui ſont char- » gés de l'adminiſtrer. Il n'y a pas d'affaire, » quelque étrangere qu'elle ſoit à leur inſtitut,

dont

» dont ils n'aient l'art, ſur le plus léger » motif, de s'approprier le jugement. Il n'y » a pas de particulier, quelque indépendant » qu'il ſoit de leur autorité, qu'ils ne traitent » comme leur vaſſal immédiat, le ſoumettant » à leurs ordres, à leurs cenſures, à leurs » priſons, à des amendes, & même à l'infa- » mie. La plus légere offenſe faite au moindre » de leurs domeſtiques, ils la puniſſent comme » un crime de religion. Il ne leur ſuffit pas » d'exempter de toute contribution publique » les biens & la perſonne de leurs miniſtres; » ils étendent leurs privileges juſqu'à faire » jouir de toute immunité les maiſons qu'ils » habitent; de ſorte que les coupables qui » vont s'y réfugier, ſont à l'abri des pourſuites » de la juſtice; parce qu'à la moindre démarche » des juges prépoſés par votre majeſté, le » ſaint office fait uſage contr'eux des cenſures » eccléſiaſtiques.

» On en a vu un exemple frappant dans la » ville de Cordoue. Un Negre, eſclave de » l'ancien tréſorier du tribunal, s'introduiſit » pendant la nuit dans une maiſon voiſine de » celle de ſon maître, pour contenter la paſſion » déſordonnée qu'il avoit pour une eſclave. » La dame de la maiſon ayant entendu quelque » bruit, & s'étant préſentée ſur l'eſcalier, le » Negre lui donna deux coups de poignard » dans le ſein. Le mari accourut aux cris de » ſon épouſe, avec pluſieurs autres perſonnes » qui ſe ſaiſirent de l'eſclave; il fut livré à » la juſtice; & ſon crime étant avéré, il fut » condamné à mort. On l'avoit déja conduit

» dans la chapelle pour le préparer à l'exé-
» cution, lorſque le tribunal du ſaint office
» donna ordre au juge de lui remettre le cou-
» pable. Celui-ci ayant répondu qu'il avoit été
» jugé & condamné ſuivant les loix, l'inqui-
» ſition réitéra ſes ordres, & les fit bientôt
» ſuivre des menaces eccléſiaſtiques; de ſorte
» que le juge intimidé lui livra le criminel.
» Le conſeil de Caſtille inſtruit de cette dé-
» marche en porta ſes plaintes aux pieds du
» trône : votre majeſté fit donner des ordres
» au ſaint office de Cordoue par l'inquiſiteur
» général, de rendre l'eſclave priſonnier : ils
» ne furent point exécutés ; elle les réitéra
» juſqu'à trois fois; & les inquiſiteurs voyant
» qu'ils ſeroient à la fin forcés de le rendre,
» aimerent mieux faire évader l'eſclave, laiſ-
» ſant les ordres de votre majeſté & les loix
» ſans exécution, la ville de Cordoue déſolée
» & le coupable libre. Ce trait développe
» l'eſprit & le ſyſtême de l'inquiſition.

» Il eſt affligeant pour la juriſdiction royale
» qu'elle ne puiſſe pas même punir de la priſon
» les miniſtres du ſaint office ; & que celui-ci,
» d'une autorité générale, ait l'avantage de
» flétrir l'ame par ſes cenſures, le corps par
» l'exil & les châtiments. Le corrégidor de
» Tolede ayant voulu procéder contre un
» boucher du tribunal, dont la mauvaiſe foi
» étoit publique, & un ſujet de plainte uni-
» verſel dans la ville de Tolede, & l'ayant
» fait arrêter; le ſaint office procéda à ſon
» tour contre le corrégidor, pour ſe faire
» remettre les pieces du procès & le priſonnier.

» Sans autre formalité, il excommunia le cor-
» régidor; il fit afficher ſon nom aux portes
» de la paroiſſe. Le portier & l'alguazil de
» ce magiſtrat qui s'étoient ſaiſis du boucher,
» furent enfermés dans les cachots ſecrets de
» l'inquiſition; & lorſqu'on les en retira plu-
» ſieurs jours après pour entendre leur con-
» feſſion, ce ne fut qu'après leur avoir fait
» raſer les cheveux & la barbe; ils avoient
» les pieds nus, on leur fit ſubir un long inter-
» rogatoire ſur leurs vie, mœurs & parents,
» après lequel ils furent condamnés à l'exil.
» Ces malheureux ayant demandé au tribunal
» un acte de la procédure, afin que l'hon-
» neur de leur famille ne fût pas flétri, les
» inquiſiteurs eurent la cruauté de le leur
» refuſer. »

Des traits auſſi odieux reſterent impunis: le Conſeil de Charles II ne décida rien, & l'inquiſition jouit ſans trouble de l'autorité qu'elle avoit uſurpée. *Don Melchor de Macanas*, miniſtre plénipotentiaire de l'Eſpagne dans le congrès de Breda, & très-inſtruit dans le droit canon, ayant été chargé d'examiner les droits de l'égliſe dans les diſputes qui s'éle-verent entre Rome & l'Eſpagne, devint bien-tôt odieux à cette premiere cour; elle ſut lui ſuſciter des ennemis dans le tribunal de l'in-quiſition; & dès cet inſtant la tranquillité de Macanas fut troublée: perſécuté pendant dix ans, il erra ſur les frontieres de ſa patrie, ſollicitant envain ſa grace aux pieds du trône qu'il avoit ſervi & défendu. Il faut lire ſa Re-quête pour connoître les menées ſourdes du

ſaint tribunal, & ſur-tout cet eſprit de haine implacable qui le caractériſe.

« Je ſupplie votre majeſté, dit-il, dans le Mémoire apologétique qu'il préſenta à Philippe V en 1722, » de me permettre de lui expoſer » mes raiſons ; & ſi dans la narration fidele que » je ſuis obligé de vous faire, je ne puis » m'empêcher de découvrir les auteurs du » mal, j'imiterai ſaint Athanaſe, ſaint Jean » Chryſoſtôme, ſaint Auguſtin, & les autres » ſaints peres, qui nous ont tracé la voie de la » défenſe légitime.

» Saint Paul ſe voyant condamné en ma- » tiere de religion, appella de ce jugement à » Céſar ; & Céſar, quoique païen, admit ſa » défenſe, & révoqua l'Arrêt prononcé contre » lui. Sainte Thereſe, (*) enfermée dans » les cachots de l'inquiſition de Tolede, éleva » ſon cœur à Dieu, & entendit une voix qui » lui diſoit d'avoir recours à ſon ſouverain : » elle obéit ; & Philippe II, après avoir exa- » miné ſa cauſe, la mit en liberté, & donna » un témoignage authentique de ſon innocence » & de ſa ſainteté. L'hiſtoire de l'égliſe nous » offre mille exemples ſemblables ; mais les

(*) J'aimois l'Eſpagnole ſainte Thereſe, parce qu'elle a dit, en parlant du démon, *ce malheureux condamné à ne jamais aimer*, expreſſion pleine de ſentiment ; mais j'ai perdu un peu de l'affection que j'avois pour elle depuis que je ſais qu'elle a écrit qu'il ne devoit y avoir que deux priſons dans le monde ; celles de l'inquiſition pour ceux qui ne croient pas ; & les petites maiſons pour ceux qui croient & qui pechent. Par ce rare jugement, tous les hommes doivent être enfermés ou brûlés. *Note de l'Auteur du voyage.*

» deux que je viens de citer ſuffiſent pour au-
» toriſer mon appel à votre majeſté.

» Quelques autres motifs me déterminent
» auſſi à ce recours, le ſeul qui me reſte.
» J'appelle de votre majeſté, moins inſtruite
» de ma cauſe, à votre majeſté plus inſtruite;
» j'appelle des faux ſcrupules que l'on cherche
» à lui inſpirer au préjudice de la raiſon, de
» la juſtice & de la vérité, en faveur des
» ſcrupules vrais que cauſeroient à votre ma-
» jeſté l'oppreſſion des loix & le triomphe de
» l'injuſtice.

» J'appelle de ceux qui, ſous le titre de
» miniſtres de votre majeſté, ſont les plus
» fiers ennemis de ſa couronne, qui ne ſe
» ſervent de l'autorité qui leur fut confiée,
» que pour ſatisfaire leurs paſſions perſon-
» nelles, & toujours ſous le voile ſpécieux
» & reſpectable de la religion. J'appelle de
» ceux qui, pendant toute la durée de ma
» cauſe, dans leurs diſcours & leurs actions
» n'ont pas craint d'encourir la malédiction
» prononcée dans cette terrible ſentence: *væ*
» *vobis qui dicitis bonum malum, & malum*
» *bonum, ponentes tenebras lucem, & lucem*
» *tenebras.*

» Je ſais que le ſacerdoce & l'empire ſont
» deux choſes diſtinctes; & quoique les deux
» glaives ſoient dans l'égliſe, ils ne ſont pas
» confiés à la même main, ni deſtinés au
» même emploi. Si nous en croyons le véné-
» rable évêque *Sineſe*, le glaive ſpirituel fut
» donné à l'égliſe pour conduire les hommes
» à Dieu par la voie de la perſuaſion & des

» prieres ; & le glaive temporel fut mis dans
» la main des rois pour gouverner les affaires
» temporelles ; c'eſt ce qui faiſoit dire au
» pape Gelaſe : *notre pouvoir ſe borne à con-*
» *duire les ames dans le ſéjour du ciel : celui des*
» *ſouverains eſt de diriger les affaires de ce monde.*
» Les deux puiſſances ſont partagées, & cha-
» cune d'elles a des bornes dans leſquelles
» elle doit ſe maintenir. Saint Pierre Damien
» diſoit, avec raiſon, qu'il exiſte entr'elles
» une mutuelle alliance ; que les prêtres ont
» beſoin de la protection des rois, & ceux-ci,
» des prieres du ſacerdoce, pour attirer ſur
» eux & ſur leurs peuples les faveurs du ciel.
» Le ſouverain doit terminer par les regles de
» l'équité les affaires terreſtres. L'égliſe doit
» inſtruire les hommes dans la véritable doc-
» trine : l'un a été établi pour réprimer les
» coupables & ſoutenir l'autorité des loix ;
» l'autre a reçu les clefs pour lier & délier
» les ames.

» Ainſi j'appelle du jugement de ceux qui,
» après avoir ſoutenu que le ſaint ſiege & les
» évêques ſe ſont dépouillés de tout ce qui
» concerne l'inquiſition en faveur de la cou-
» ronne, crient aujourd'hui que votre majeſté
» toucheroit à l'encenſoir, ſi elle vouloit met-
» tre des bornes à leur autorité.

» J'appelle de ceux qui, pour empêcher
» mon frere de prendre poſſeſſion de la place
» de conſeiller de l'inquiſition que votre ma-
» jeſté lui avoit donnée, le firent ſaiſir &
» conduire dans les priſons de Murcie & de
» Cuenca ; & enſuite, lorſqu'il eut été déclaré

» innocent par ces deux tribunaux, n'eurent » pas honte de le condamner à un exil de » huit ans; & cela, pour m'avoir écrit dans » une de ſes lettres, *no os reis del tribunal*, » ne vous moquez point du tribunal, paroles » que lui avoit inſpiré ſon zele pour la reli- » gion; & il eſt bon d'obſerver que cette » lettre ne fut trouvée dans mes papiers, que » long-temps après que mon frere eut été mis » dans les cachots de l'inquiſition.

» J'appelle de ceux qui, par un édit pu- » blic, m'ont qualifié d'hérétique, d'apoſtat » & de fugitif; & par un édit poſtérieur, » ont déclaré que je ſerois maintenu héré- » tique & excommunié tant que je ne vien- » drois pas comparoître devant leur tribunal.

» J'appelle de ceux qui ont puni leurs pro- » pres conſulteurs, pour avoir dit qu'ils ne » me trouvoient coupable d'aucun crime, & » qu'ils obſervoient dans la maniere dont on » m'avoit pourſuivi, des excès dont ils étoient » reſponſables envers Dieu, votre majeſté, le » public & mon innocence.

» J'appelle de ceux qui condamnerent, il » y a vingt ans, quantité de livres, comme » hérétiques & dignes des plus rigoureuſes » cenſures, & qui les déclarent bons aujour- » d'hui; parce qu'on leur a répété que dans » ces livres ils ont cenſuré des vérités reçues » de tous les temps, & qu'ils maintiennent » l'eſprit des peuples dans l'ignorance.

» Quoique l'indigne traitement fait au pere » *Froilan Diaz*, que votre majeſté a pris ſous » ſa protection, ſoit encore récent; il eſt

» bon de le citer ici. Il étoit confeſſeur de
» Charles II, & membre du conſeil de l'in-
» quiſition ; lorſque l'évêque de Ségovie, in-
» quiſiteur général, réſolut de le perdre, &
» prit le prétexte ordinaire de la religion ;
» il fit accuſer Froilan d'erreur & d'héréſie.
» Le roi Charles II, dont la candeur avoit été
» ſurpriſe, le priva de ſes places de confeſſeur
» & de conſeiller de l'inquiſition. L'inquiſiteur
» général donna des ordres pour qu'on ſe
» ſaiſît de ſa perſonne. Le pauvre religieux
» voulut le prévenir par la fuite : il fut à
» Rome ſe jeter aux pieds du pape ; mais,
» à la ſollicitation de Charles II, l'ambaſſa-
» deur d'Eſpagne le fit ſaiſir & conduire dans
» les priſons de l'inquiſition de Murcie. Pen-
» dant l'eſpace de ſix ans il fut traîné de
» cachots en cachots, juſqu'à l'année 1702,
» que votre majeſté voulut s'inſtruire de ſon
» autorité dans ces matieres. Le cardinal
» d'Etrées examina cette affaire avec toute
» l'attention dont il étoit capable ; mais il ne
» ſeroit pas venu à bout de la débrouiller, ſi
» votre majeſté n'eût donné ordre à l'inquiſi-
» teur général de ſe retirer dans ſon évêché.
» Le pere Froilan fut mis en liberté ; on lui
» rendit ſes emplois & ſes penſions. L'inqui-
» ſiteur général fut dépoſé, & ſa place donnée
» à l'évêque de Centa. A la mort de ce pré-
» lat, ſa dignité fut conférée à l'archevêque
» de Saragoſſe ; mais ce bon inquiſiteur mourut
» auſſi bientôt après ; & votre majeſté nomma
» pour ſon ſucceſſeur le *Cardinal de Judice* :
» elle lui avoit donné la vice-royauté de

» Sicile ; elle l'avoit comblé d'honneurs & de » biens avant de lui conférer la place émi- » nente d'inquiſiteur général ; mais l'expé- » rience apprit bientôt à ſa majeſté que tou- » tes ſes faveurs avoient été répandues ſur un » homme qui en abuſoit, pour entretenir un » commerce ſecret avec vos ennemis, & tra- » vailler à l'avancement de ſa famille.

» La déteſtable politique dont uſoit ce car- » dinal, lui fit concevoir l'eſpérance d'ob- » tenir l'archevêché de Tolede. Je réſiſtai à » ſon entrepriſe, pour délivrer l'Eſpagne des » troubles qui anciennement l'avoient affligée ; » mais j'eus auſſi un autre motif plus impor- » tant. Les deux Caſtilles avoient donné à » votre majeſté de ſi grandes preuves d'atta- » chement & de fidélité, qu'il étoit doulou- » reux pour elles de voir anéantir leurs pri- » vileges, & un étranger, auſſi avare qu'am- » bitieux, poſſéder un bien qui leur apparte- » noit. Votre majeſté approuva mes raiſons ; » elle me fit l'honneur de me dire que ſon » confeſſeur n'avoit pas ſur cet objet d'autre » opinion que la mienne, & elle réſolut de » s'oppoſer aux deſſeins du cardinal ; mais » celui-ci en conçut une ſi grande haine con- » tre le pere confeſſeur, qu'il fit entendre, » par ſes lettres, à Clément XI, que ce reli- » gieux étoit un athée, que j'étois un de ſes » diſciples, & que nous étions l'un & l'autre » ennemis de l'égliſe.

» Le cardinal de Judice ſe voyant à la veille » de ne plus avoir aucune part dans le gou- » vernement, n'oublia rien pour ſatisfaire ſon

» intérêt & ſa vengeance. Survint alors l'ac-
» commodement de votre majeſté avec le
» Pape : elle ordonna qu'on me remettroit tous
» les décrets, les réſolutions & les mémoires
» qu'avoit produit cette longue affaire. J'en
» formai un précis exact, pour me ſervir de
» regle & d'inſtruction dans tous les points ſur
» leſquels les deux cours n'étoient pas d'ac-
» cord. Votre majeſté approuva mon ouvrage,
» & me retint auprès de ſa perſonne, pour
» répondre aux objections que pourroient faire
» les miniſtres de la cour de Rome. Cepen-
» dant ceux-ci ne négligerent rien pour ſe
» faire des créatures auprès de votre majeſté ;
» ils firent envoyer des brefs ; ils promirent
» des récompenſes, des dignités à tous ceux
» qui pouvoient les ſervir ; ils n'oublierent ni
» la princeſſe des Urſins, ni Solis, évêque
» de Lerida, ni le confeſſeur de votre ma-
» jeſté ; enfin ils n'omirent rien pour me faire
» entrer dans leurs intérêts, & m'engager à
» tromper la confiance dont votre majeſté
» m'honoroit ; & ſi je les avois crus, à l'exem-
» ple de Judice, de Camargo, & d'Arias,
» archevêque de Séville, j'aurois eu auſſi un
» chapeau de cardinal, ou au moins me ſe-
» rois-je délivré des perſécutions dont je ſuis
» la victime. Mais comme je penſai devoir
» préférer à ces honneurs illégitimes ma conſ-
» cience, mon zele, & la fidélité que je dois
» à mon roi, je réſolus d'être ferme dans mon
» deſſein, & de repouſſer les offres que l'on
» me faiſoit.

» La lettre que votre Majeſté écrivit au

» Pape, le 18 de Juin 1710, ſervit de ré-
» ponſe au bref qu'elle avoit reçu le 22 de
» Janvier de la même année : elle prouve la
» vigueur avec laquelle votre Majeſté a ſou-
» tenu ſes droits ; je lui dois le zele avec le-
» quel j'ai cherché à les défendre lorſqu'elle
» daigna m'honorer de ſa confiance pour ce
» grand objet.

» Lorſque votre Majeſté écrivit cette lettre,
» elle étoit prévenue par ſes miniſtres, & par
» quelques perſonnes de la cour de Rome,
» bien intentionnées pour elle, que le Pape
» excité & maintenu dans ſa haine contre votre
» Majeſté, par les Allemands & les Cardinaux
» de leur parti, avoit réſolu, peu de temps
» avant que d'envoyer ſon bref, d'employer
» contr'elle les moyens extraordinaires dont
» Gregoire VII & ſes ſucceſſeurs s'étoient ſer-
» vis contre les Allemands, & les Papes Bo-
» niface VIII & Innocent XI contre les Fran-
» çois ; ſavoir, que la cour de Rome hazarderoit
» tout avant que d'être privée des tréſors qu'elle
» retiroit de l'Eſpagne. Elle ſe flattoit que,
» quelque exorbitantes que fuſſent ſes exac-
» tions, la piété eſpagnole regarderoit tou-
» jours comme une faveur ſinguliere, l'expé-
» dition qu'elle voudroit bien leur faire de ſes
» bulles.

» Votre Majeſté deſirant inſtruire ſon con-
» ſeil de tous ces faits, m'ordonna d'en for-
» mer un Mémoire ſans développer ni les
» raiſons ni les motifs qui dirigeoient la cour
» de Rome, laiſſant au conſeil la liberté de
» juger ſans prévention.

» Mon ouvrage fut préſenté & lu au Con-
» ſeil ; mais Curiel & les autres que Rome
» & le Cardinal avoient gagnés, empêche-
» rent qu'on opinât, en demandant du temps
» pour examiner cet écrit, ce qui leur fut
» accordé. Ils le remirent au Cardinal de Judice
» qui le fit paſſer à Rome, & en même temps
» il ſe répandit en Eſpagne une feuille qui
» contenoit ce qui ſuit :

» L'écrit de Don Melchor Macanas, fiſ-
» cal général, contient en 55 paragraphes,
» 32 propoſitions condamnées ; entr'autres, que
» la bulle *in Cœna Domini*, & le concile de
» Latran ne ſont point reçus en Eſpagne.

» Que les Eccléſiaſtiques ſont ſoumis aux
» Juges laïques ; que perſonne ne peut ſe faire
» ordonner ſans permiſſion ; que les chapelains
» & autres bénéficiers doivent contribuer de
» leurs biens dans les charges de l'Etat ; que
» les couvents doivent être réduits à leur inſ-
» titut ; qu'à la réſerve d'un ou deux monaſ-
» teres dans les grandes villes, on devroit
» détruire tous les autres : que les Eccléſiaſ-
» tiques doivent ſe régler d'après les conciles
» nationaux ; qu'un évêque, à l'inſtant qu'il
» eſt conſacré, n'eſt plus le ſujet du pape ;
» que quatre évêques aſſemblés ont le même
» pouvoir que le pape ; & que dans toutes les
» univerſités il devroit y avoir une chaire de
» muſique.

» Ce papier produiſit tout l'effet qu'en atten-
» doit le cardinal. En même temps il fit com-
» mencer ſecrétement mon procès à l'inquiſi-
» tion ; & votre majeſté l'ayant nommé ſon

» ambaſſadeur à la cour de France, il chargea » *Camargo* & ſes collegues, de prendre des » informations de ma naiſſance, du temps que » j'avois paſſé à l'univerſité de Salamanque, » à Valence, en Aragon & dans les pays étran- » gers; il fit travailler les tribunaux de Mur- » cie, de Tolede, de Valladolid & de Sara- » goſſe, à la recherche des titres de ma fa- » mille, pour ſavoir ſi on n'y trouveroit » point quelque nouveau chrétien, ou toute » autre tâche qui pût ſervir à la fin qu'il s'é- » toit propoſée. Le cardinal fut à peine rendu » à Paris, qu'il fit répandre le bruit que votre » majeſté étoit environnée d'hérétiques; & » ſa paſſion le porta même à dire au pere Le » Tellier, que le confeſſeur de votre majeſté » étoit ennemi de l'égliſe, & d'une foi très- » ſuſpecte.

» Les recherches des divers inquiſiteurs fu- » rent vaines; ils ne trouverent, ni dans ma » famille, ni dans mes écrits, de quoi auto- » riſer leurs pourſuites: ils le firent ſavoir au » cardinal; mais celui-ci ne s'arrêta point, & » ne produiſit pas moins un décret ſcandaleux » qu'il envoya en Eſpagne, avec ordre de le » faire publier dans les égliſes de la cour, de » toute l'Eſpagne, & de me faire enfermer » dans les plus profonds cachots de l'inqui- » ſition.

» Le 15 d'Août de l'année 1714, le décret » fut publié dans pluſieurs égliſes de Madrid, » & il fut bientôt affiché à la porte de toutes » les paroiſſes. Voici à la lettre ce qu'il con- » tenoit.

François de Judice, par la divine miſéricorde, prêtre, cardinal du titre de ſainte Sabine, archevêque de Monreal, protecteur du royaume de Sicile, inquiſiteur général de tous les royaumes & domaines de ſa majeſté catholique, & membre de ſon conſeil d'état.

Nous prohibons en entier un livre in-4°., imprimé à Paris en 1612, dont le titre eſt: *Joannis Barclai pietas, ſive publicæ pro regibus ac principibus, & privatæ pro Guillermo Barclaio parente, vindictæ adverſùs Roberti cardinalis Bellarmini tractatum de poteſtate ſummi pontificis in rebus temporalibus*; parce qu'il contient une doctrine & des propoſitions téméraires, tendantes à l'erreur, impies, injurieuſes au ſaint ſiege, & à quelques ſouverains pontifes, de glorieuſe mémoire, contraires à l'immunité eccléſiaſtique, pour avoir été écrit en faveur d'un autre livre condamné, & qu'il cite pluſieurs ouvrages depuis longtemps prohibés.

Un livre in-8°. écrit en françois qui traite de l'autorité des rois, en ce qui concerne l'adminiſtration de l'égliſe, imprimé à Amſterdam en 1700, par M. Talon, ancien avocat général, & aujourd'hui préſident à mortier du parlement de Paris; parce qu'il renferme des propoſitions ſcandaleuſes, téméraires, des erreurs, des blaſphêmes; qu'il abuſe du ſens de l'écriture, qu'il outrage les ſacrés canons; qu'il diminue l'autorité du ſaint ſiege, & ſon pouvoir apoſtolique & eccléſiaſtique, ſon immunité & ſa juriſdiction: nous le prohibons comme tendant à l'héréſie, hérétique & ſchiſmatique.

Un papier manuſcrit, ſans nom d'auteur, qui commence par ces mots, *le fiſcal général*, & conclut, *à Madrid le* 10 *de Décembre, de l'an* 1715, qui contient 55 paragraphes, la plupart ſéditieux, ſcandaleux, téméraires, pleins de calomnies & d'injures à l'égard des corps religieux & de l'état eccléſiaſtique; illuſoires, contraires à l'immunité, à la juriſdiction de l'égliſe, à l'autorité des Papes, offenſifs *piis auribus*, tendants à l'héréſie, erronés & ſchiſmatiques.

Nous défendons à toute perſonne, de quelque rang, âge, ſexe ou qualité qu'elle ſoit, de les lire, les avoir ou les vendre, ſous peine d'excommunication, qui ſera encourue par le ſeul fait, & de deux cents ducats d'amende, en faveur du ſaint office. Nous déclarons qu'il ſera procédé contre les infracteurs de ce décret: fait à Marly le 30 de Juillet de 1714. *Signé*, le Cardinal de Judice, Inquiſiteur général; Alvarès de la Fuente, Secretaire du Roi & du Conſeil; de Moral, Camargo, Hidalgo, Santos Ramirès, Inquiſiteurs.

« Dès que ce décret fut public, on eut lieu » d'être étonné qu'un Inquiſiteur général, un » Secretaire & quatre membres du conſeil de » l'inquiſition, ſans en donner connoiſſance à » votre majeſté, autoriſaſſent d'un trait de » plume un écrit qui, non-ſeulement attaquoit » les droits les plus précieux de la régale; » mais qui enveloppoit dans cette proſcription » les prérogatives dont jouiſſent nos ſouve- » rains, comme rois, patrons & inſtituteurs du » ſaint office.

» Votre majeſté fut inſtruite au Pardo de » cette publication ; & après avoir conſulté » quatre théologiens inſtruits, elle fit expé- » dier un décret au conſeil de l'inquiſition, » avec l'ordre trois fois répété, de ſuſpendre » la publication de l'Edit rapporté, & de don- » ner les raiſons qui l'avoient induit à le pu- » blier, ſans en avoir auparavant le conſente- » ment du roi ; & en même temps elle fit » dépêcher un courier à la cour de France, » qui portoit au cardinal de Judice l'ordre de » ſe rendre inceſſamment à Madrid, où ſa pré- » ſence étoit néceſſaire au ſervice de votre » majeſté, qui fit auſſi part à Louis XIV des » raiſons qu'elle avoit pour rappeller le car- » dinal.

» Nonobſtant les ordres de votre majeſté, » & les délits qu'il avoit commis, *Judice* » fixa ſon ſéjour à Bayonne, dans l'eſpérance » qu'il ſeroit bientôt rappellé, & qu'il rentre- » roit en grace. Je fus en effet inſtruit quel- » ques jours après de ce qui avoit été réſolu » dans un conciliabule où Alberoni avoit pré- » ſidé, touchant le rappel du cardinal. J'eus » l'honneur de me préſenter à votre majeſté, » vers le ſoir du 7 de Février de l'année 1715, » de lui faire un narré fidele de l'état des » affaires dont elle m'avoit chargé, & de la » ſupplier de me permettre de quitter ſon ſer- » vice. Je ne répéterai point tout ce qu'elle » daigna me dire d'obligeant à ce ſujet, n'é- » tant pas poſſible que votre majeſté l'ait » oublié.

» Enfin, je quittai l'Eſpagne, & je paſſai en

„ en France avec la permiſſion de votre ma-
„ jeſté ; je rencontrai ſur ma route le cardi-
„ nal qui ſe rendoit triomphant à la cour de
„ Madrid, & j'en eus pour ma patrie un ſen-
„ timent de peine, dans l'idée qu'au lieu
„ d'aller dépoſer aux pieds de votre trône ſes
„ anciennes menées, il deviendroit plus hardi,
„ plus ambitieux, plus indépendant & plus
„ traître. Le temps a juſtifié mes idées.

„ Lorſque Judice & Alberoni apprirent mon
„ arrivée en France, ils déterminerent de
„ ſurprendre une ſeconde fois la religion de
„ votre majeſté, par un moyen auſſi nouveau
„ que ſcandaleux. Judice ſe chargea de ce ſoin :
„ ce fut de continuer mon procès, de s'em-
„ parer de mes biens, & de m'excommunier.
„ En effet, le 19 de Juin de 1716, jour de
„ ſaint Pierre & de ſaint Paul, le décret en
„ fut publié dans toutes les égliſes de Madrid ;
„ mes biens furent livrés aux commiſſaires de
„ Judice, ſans obſerver aucune des regles
„ preſcrites ; & non content de s'emparer
„ auſſi des biens de mon frere, il fit arrêter
„ 500 doublons que votre majeſté m'avoit
„ fait compter en paiement de mes honoraires,
„ & qui étoient entre les mains d'un mar-
„ chand de Saragoſſe, qui s'étoit chargé de
„ me les faire toucher.

„ J'eus alors l'honneur d'écrire à votre ma-
„ jeſté avec toute la vénération & le reſpect
„ que je luis dois ; & ſi les juſtes repréſen-
„ tations que je lui fis ne l'obligerent point
„ d'éloigner de ſa préſence Judice ; elles ſer-
„ virent au moins de prétexte à Alberoni,

„ qui depuis long-temps le regardoit avec un
„ œil d'envie, pour le faire disgracier. Quoi qu'il
„ en soit, Judice fut privé de tous ses em-
„ plois, & eut ordre de quitter la cour; mais
„ Alberoni délivré d'un rival & d'un ennemi,
„ ne laissa pas cependant de me persécuter,
„ & de me tenir éloigné de votre personne
„ sacrée, pour laquelle il connoissoit ma vé-
„ nération & mon zele. „

Telles sont les plaintes de Macanas: voilà le tableau fidele des persécutions qu'il a essuyées pour avoir été juste, éclairé & fidele à son souverain. Ses cris se firent vainement entendre. Accablé de chagrins & d'années, ses ennemis ayant persuadé au roi qu'il avoit perdu le jugement, on le laissa rentrer en Espagne; il se rendit à Hellin, sa patrie, dans le royaume de Murcie, où il mourut peu de temps après. Il a écrit durant sa vie, soit pour défendre les droits de la monarchie, soit pour faire connoître les bornes de l'autorité papale, soit pour rassembler les faits historiques de son temps & de sa patrie, deux cents deux volumes, dont la plus grande partie est *in-folio* & manuscrite. L'inquisition s'est emparée de la moitié de ses ouvrages, & le gouvernement, de presque tout le reste.

Une des raisons qui firent prohiber l'histoire civile d'Espagne, en trois volumes *in-folio*, depuis 1700 jusqu'en 1733, par le pere *Nicolas de Jesus Belando*, religieux de l'ordre de saint François, fut que dans son troisieme volume, *chap. IX*, année 1715, il rend compte des disputes de l'Espagne avec la cour de Rome;

& qu'il entre à ce ſujet dans quelques détails ſur l'affaire de Macanaz, du cardinal de Judice, d'Alberoni, &c. Il écrivit de bonne foi, avec la naïveté & la ſimplicité qui caractériſent un bon cœur; mais ſans avoir égard à ſa droiture, l'inquiſition prohiba ſon livre, & fit enlever la plupart des exemplaires; de ſorte qu'il eſt aujourd'hui extrêmement rare. Ce bon religieux eſt mort, il y a quelques années, dans une grande vieilleſſe, ayant ſollicité juſqu'au dernier ſoupir, mais inutilement, qu'on levât la prohibition prononcée contre ſon ouvrage.

Le mérite, le ſavoir, l'eſprit de juſtice & de vérité ſont donc des crimes puniſſables aux yeux de l'inquiſition; elle pourſuit avec acharnement le génie & les vertus qui l'accompagnent. Nous en avons vu des exemples dans *Carranza*, archevêque de Tolede; *Caculla*, prédicateur de Charles-Quint; *Froilan*, confeſſeur de Charles II; *Macanaz*, miniſtre de Philippe V, *Belando*, &c. &c. Elle condamna de M. de Voltaire, non-ſeulement tous les ouvrages qu'il avoit faits, mais tous ceux qu'il pouvoit faire à l'avenir. Et de nos jours, lorſqu'on croyoit l'eſprit de tolérance & de philoſophie aſſez répandu, pour avoir pénétré juſques dans les réduits ténébreux du tribunal, il vient de donner une preuve publique de ſon pouvoir & de ſon exiſtence. Il falloit répondre à ceux qui écrivoient de toute part, que l'inquiſition n'étoit plus qu'une ombre de ce qu'elle avoit été; que plus modérée dans ſes maximes, elle ſe contentoit de donner des avis fraternels, quelques corrections ſecretes; & pour répondre d'une maniere ſans réplique, il falloit choiſir un homme inſtruit, accrédité, & qui eût rendu

de grands ſervices à ſa patrie. L'inquiſition trouva tous ces titres réunis dans la perſonne de Paul Olavidé, doué de beaucoup d'imagination, & livré à la liberté de penſer, qui ſouvent l'accompagne. Ce fut donc à lui qu'elle s'attacha, pour renouveller les fameux exemples qu'elle avoit donnés; & dans l'auto-da-fé du 24 novembre de l'année 1778, elle l'a placé au nombre de ſes martyrs.

Paul Olavidé, né au Pérou, apporta dans le monde les diſpoſitions les plus brillantes; il les cultiva dans ſes voyages en France & en Italie, & par ſes liaiſons avec les hommes les plus éclairés de ces deux contrées. De retour en Eſpagne, il eut le malheur de ſubſtituer aux préjugés dont il la trouva imbue, les lumieres que l'on acquiert dans les pays étrangers, lorſqu'on a beaucoup de jugement & de l'énergie dans le caractere; le ton hardi & ſéduiſant avec lequel il attaqua les erreurs & les abus de ſon pays, lui firent des ennemis ou des jaloux de tous ceux qu'il ne put perſuader. Les pratiques ſuperſtitieuſes & ſur-tout les moines, étoient l'objet de ſes déclamations; il s'aliéna les gens d'égliſe & la claſſe des dévots. Quelques perſonnes éclairées, furent les ſeules qui rendirent juſtice à la droiture de ſes intentions. Sa maiſon devint leur rendez-vous; la facilité & même l'élégance de ſon élocution, charmoient tous ceux qui étoient admis dans ſon intimité.

Ses connoiſſances acquiſes, un eſprit entreprenant & actif, le rendoient très-propre à jouer un rôle dans l'état. Au ſein de la paix, l'homme de génie diſtingué par ſon ſouverain, fait le bien de la patrie; mais c'eſt d'une ma-

niere lente, & dont les progrès ne peuvent être apperçus que par les perſonnes capables de le juger. C'eſt dans les temps de criſe, que le patriote donne à ſes talens tout le développement dont ils ſont ſuſceptibles; & c'eſt la nation entiere alors qui lui rend juſtice. L'émeute de Madrid, d'autant plus dangereuſe, que le complot en avoit été tramé dans le plus profond ſecret, fut une de ces occaſions où brillerent les grands talens de Paul Olavidé.

Le gouvernement voulant ménager l'eſprit du peuple, crut devoir lui laiſſer la liberté de ſe choiſir un repréſentant, qui d'une maniere légitime pût porter ſes plaintes & faire valoir ſes droits au pied du trône : Ce repréſentant ſous le titre de *Perſonero*, étoit ſans doute une bien foible image des anciens tribuns du peuple; mais il ne fut pas moins glorieux pour Paul Olavidé, de voir tous les ſuffrages de ſes concitoyens ſe réunir ſur ſa perſonne, & de devenir ainſi l'organe de ſa nation auprès du ſouverain.

L'année ſuivante il fut employé dans une affaire plus délicate encore, ſi l'on conſidére le grand crédit dont les jéſuites jouiſſoient en Eſpagne, & comme prêtres, & comme politiques habiles. Paul Olavidé fut un des reſſorts principaux dont le roi ſe ſervit dans cette importante négociation, qui donne en même-temps l'idée de la foibleſſe & de la prudence du gouvernement Eſpagnol.

Enfin, en 1767, il fut nommé aſſiſtant ou gouverneur de Seville, & en même-temps, intendant-général, pour ce qui concerne le militaire & le recouvrement des deniers royaux

dans les quatre royaumes de l'Andalouſie; il eut auſſi la place de ſurintendant-général des colonies qu'il ſe propoſoit alors de fonder dans la *Sierra Morena*; cette entrepriſe demandoit autant de lumieres que de courage. Olavidé n'oublia rien pour faire fleurir & rendre utile cette partie de l'Eſpagne, qui auparavant n'étoit que dangereuſe. La ſituation dans laquelle ſe trouve au bout de dix ans, un pays inculte, ſauvage & abandonné à des brigands; les loix ſages qu'il fit promulguer dans la *Sierra Morena*, & dont j'ai fait mention dans le chapitre qui traite de cette chaîne de montagnes, prouvent qu'Olavidé avoit plus que de l'eſprit, & que de grandes vues d'adminiſtration l'avoient dirigé dans cet établiſſement important.

On l'accuſe d'avoir fait des mécontens; les grands propriétaires qui avoiſinoient la *Sierra Morena*, & qui de temps immémorial l'avoient marquée comme une enceinte d'excellens pâturages, placée à leur convenance, éleverent ſans doute leurs voix contre une entrepriſe qui leur enlevoit un bien qu'ils avoient uſurpé. Mais la plupart des colons révéroient en Paul Olavidé, leur bienfaiteur & leur pere; c'étoit beaucoup d'avoir ſu allier à propos la bienfaiſance à la ſévérité, d'avoir ſu gouverner une troupe d'aventuriers attirés par l'appât du bien-être, mais difficiles à ſe plier au travail. Il falloit les arracher à l'oiſiveté, abolir une partie des pratiques prétendues pieuſes qui la favoriſent; & c'eſt-là le grief capital que ſes ennemis ont fait valoir contre lui. Il n'a peut-être pas mis dans toutes ces réformes les ménagemens qu'exigeoit le long empire de la ſuperſtition; il eſpéra trop du crédit dont ils jouiſſoient. Le plus grand

nombre des colons étoit Allemand; ils avoient pour les diriger un capucin de leur nation, le P. *Romuald de Fribourg*; ce fut ce religieux dont l'inimitié devint funeſte à Olavidé; tel fut l'inſtrument dont ſes ennemis ſe ſervirent. On a découvert depuis, par pluſieurs lettres de la main de ce moine, que c'étoit lui qui l'avoit dénoncé à l'inquiſition; il ſuſcita & inſtruiſit les témoins; ce même capucin convaincu enſuite d'avoir voulu exciter des ſoulevemens dans la Caroline, fut chaſſé de l'Eſpagne; mais le coup qu'il avoit porté à Olavidé, avoit eu ſon effet: cet aſſiſtant de Seville, qui avoit ſi bien mérité de ſa patrie, qui eût été l'idole d'une nation éclairée, fut arrêté le 14 novembre de l'année 1776. Ce fut M. le *comte de Mora*, grand d'Eſpagne, *Alguazil Mayor*, ou premier ſergent de l'inquiſition, qui fut chargé de cette commiſſion importante; il y mit ſans doute tous les égards dûs à la qualité du priſonnier, & j'oſe dire à la ſienne propre; mais il employa cependant tous les petits ſubterfuges, dont le ſaint tribunal ne ſe départ jamais.

Un an auparavant, Paul Olavidé avoit été mandé à la Cour, ſous prétexte de prendre de lui des informations relatives à la *Sierra Morena*; l'on frappoit alors une médaille à ſa gloire, par ordre du Roi: il ne tarda pas de découvrir les délations du moine; il crut être à temps encore d'en prévenir l'effet; il viſita pluſieurs fois le grand inquiſiteur, lui fit diverſes proteſtations de la pureté de ſes mœurs & de ſes principes; il offrit de déſavouer en public toutes les imprudences qui avoient pu lui échapper, & il afficha dès-lors une régularité de

conduite, qui ſurprit & charma tous ceux qui le connoiſſoient, mais qui ne déſarma pas ſes ennemis.

Enfin, le 24 de novembre, eſt venu mettre un terme aux perplexités qu'il éprouvoit ſans doute dans les priſons du tribunal; il a paru dans un auto-da-fé particulier, & auquel n'ont aſſiſté que deux cens perſonnes des plus qualifiées, revêtu de ſes habits ordinaires, & décoré de l'ordre de Saint-Jacques dont il eſt chevalier, tenant en main un flambeau de cire verte; on lui lut les diverſes pieces de ſon procès, où il étoit accuſé d'avoir fréquenté dans les pays étrangers, *Voltaire*, *Rouſſeau*, & les autres eſprits forts; d'avoir reçu pluſieurs lettres du premier, & une entr'autres dans laquelle le ſolitaire de Ferney, que nous regrettons tous, lui diſoit : *il ſeroit à ſouhaiter que l'Eſpagne eût quarante perſonnes qui penſaſſent comme vous*; d'avoir dit que S. Auguſtin étoit un pauvre homme; que Pierre Lombard, S. Thomas & S. Bonaventure, avoient retardé les progrès de l'eſprit humain, par les vaines ſubtilités qu'ils introduiſirent dans l'école; d'avoir employé toute ſorte de moyens pour découvrir le contenu des dépoſitions que l'on avoit faites contre lui pardevant le tribunal; d'avoir avancé que pluſieurs empereurs Romains ont des droits plus réels à notre eſtime, qu'une foule de rois auxquels nous donnons le nom de Saints; d'avoir appellé barbare l'inſtitut des Chartreux; de s'être fait peindre ayant en main une eſtampe de Vénus & de Cupidon; d'avoir interdit dans la *Sierra Morena* les rétributions deſtinées à faire prier pour les morts; d'avoir affecté de dépouiller les égliſes de tous ces ornemens que la religion

recommande, & que la piété vraie ou fauſſe révere ; d'avoir empêché les ſonneries dans les occaſions où l'uſage de l'égliſe les admet, &c. &c. Je paſſe ſous ſilence une foule de griefs beaucoup moins importans, & dont l'énumération ſeroit auſſi faſtidieuſe que longue.

En conſéquence de tous ces faits, il a été déclaré hérétique formel & incapable de poſſéder & exercer aucun emploi ; ſes biens ont été confiſqués : il a été exilé de la cour, de Lima ſa patrie, & de Seville, & condamné à être enfermé pendant huit ans dans un monaſtere, où il eſt obligé de lire le ſymbole de la foi de frere Louis de Grenade, l'Incrédule ſans excuſe, compoſé par le P. Señeri, & de ſe confeſſer une fois tous les mois. Cependant l'inquiſition vient d'adoucir ſon ſort ; elle lui a accordé un ſecrétaire & la liberté d'écrire à ſes parents & à ſes amis s'il lui en reſte. Lorſqu'on lui lut ſa ſentence, il s'évanouit au titre d'hérétique formel qu'on lui donnoit : on lui apporta un verre d'eau fraîche, & comme il faiſoit froid, on le couvrit de ſon manteau.

Sa ſentence, toute rigoureuſe qu'elle eſt, peut s'appeller douce en comparaiſon de celle qu'on avoit d'abord réſolu de prononcer contre lui. L'auto-da-fé devoit ſe faire en place publique ; & Olavidé auroit été ſoumis à quelque punition corporelle, ſi la cour de Rome, qui fut conſultée ſur cet objet, & à laquelle on communiqua toutes les pieces du procès, n'avoit détourné le ſaint-office de ce deſſein, en lui faiſant obſerver que le temps de ces ſcenes publiques étoit paſſé. Ce ſentiment de tolérance & de philoſophie fait honneur à la cour de Rome, & mérite d'être cité.

Les inquiſiteurs ſont choiſis parmi les eccléſiaſtiques, les moines & les magiſtrats. Le conſeil ſuprême de l'inquiſition fait ſa réſidence dans Madrid; il eſt compoſé d'un préſident, qui eſt le grand inquiſiteur, de ſix conſeillers & d'un certain nombre de qualificateurs. Les inquiſitions particulieres de l'Eſpagne ſon celles de Seville, de Tolede, de Grenade, de Cordoue, de Cuenca, de Valladolid, de Murcie, de ſaint Jacques, de Lagroño, de Saragoſſe, de Valence, de Barcelone & de Llerena; elles ſont compoſés de trois inquiſiteurs, de pluſieurs ſecrétaire, d'un alguazil mayor & de trois qualificateurs. Tous ces tribunaux ſont dépendants du conſeil ſuprême, & ne peuvent rien juger ni décider ſans ſon approbation. Les Dominicains, par un privilege qui leur fut accordé ſous le regne de Philippe III, ont toujours un de leurs religieux au nombre des qualificateurs du conſeil ſuprême; ce privilege leur eſt bien dû à titre d'inventeurs. Il y a en Eſpagne un nombre prodigieux de familiers du ſaint-office, ſans compter les *Soplones* ou les eſpions, les receveurs, les fiſcaux & les autres miniſtres; de ſorte que ce tribunal a à ſes gages une grande partie de la nation.

Il y a ſix cas principaux ſoumis au jugement de l'inquiſition, qui ſont l'héréſie, le ſoupçon de l'héréſie, & la protection de l'héréſie: la magie noire, les maléfices, les ſortileges & les enchantements; les blaſphêmes, les injures faites à l'inquiſition, à quelqu'un de ſes membres ou de ſes officiers, & la réſiſtance à l'exécution de ſes ordres.

Le ſoupçon d'héréſie eſt très-étendu; il ſuffit, pour l'encourir, d'avancer quelque propoſition

qui ſcandaliſe ceux qui vous écoutent, de mépriſer les images, de lire des livres défendus, de les donner à lire, de paſſer une année ſans ſe confeſſer & communier, de ne pas entendre la meſſe les jours d'obligation, d'avoir aſſiſté une ſeule fois aux ſermons des hérétiques, de ne pas ſe faire abſoudre dans l'année lorſque l'on a été excommunié, d'avoir pour ami un hérétique, &c.

Monteſquieu nous a peint le deſpotiſme d'un ſeul mot : » quand les Sauvages de la Louiſiane veulent avoir du fruit, ils coupent » l'arbre au pied & cueillent le fruit. » Je ne puis mieux faire connoître l'inquiſition, la terreur qu'elle inſpire, & terminer ce chapitre déja trop long, que par un trait bien ſimple, il eſt vrai, mais propre à faire naître toutes les réflexions dont ce ſujet eſt ſuſceptible.

Un inquiſiteur de Valence ſe promenant aux environs de cette ville, apperçut ſur les bords du grand chemin un figuier chargé de fruit ; il en prit, & le trouvant de ſon goût, il s'informa du nom du propriétaire, & ne tarda pas de le faire appeller. C'étoit un pauvre payſan, qui au mot d'inquiſiteur, prit en tremblant, & la larme à l'œil, congé de ſa femme & de ſes parents, ne croyant jamais plus les revoir. Il arrive, ſe jette aux pieds de l'inquiſiteur, qui lui dit ſimplement qu'il a trouvé ſes figues excellentes, & qu'il le prie de lui en apporter un panier : le payſan tranſporté de joie ſe releve, vient à ſon champ, remplit un grand panier de fruit & arrache l'arbre, pour qu'il ne lui donnât plus à l'avenir une frayeur pareille.

De la Littérature.

JE ne donnerai ici qu'une légere idée de la Littérature Eſpagnole, parce que je me propoſe d'en faire une hiſtoire à part, & d'en examiner les diverſes branches dans un ouvrage qui ſervira de ſuite à celui-ci. Je donnerai alors une notice exacte des anciens livres imprimés en Eſpagne, un catalogue raiſonné des gens de lettres qui ſe ſont diſtingués dans cette monarchie & qui l'ont illuſtrée ; je traiterai de la poéſie, de l'hiſtoire, des comédies, des romans & des auteurs myſtiques ; j'ai déja raſſemblé la plupart des matériaux qui me ſont néceſſaires pour ce grand ouvrage, & il ſuivra de près mes *Eſſais ſur l'Eſpagne.*

Je dirai ſimplement que les Eſpagnols avoient des traductions de Plutarque, de Séneque & des meilleurs hiſtoriens Grecs & Latins avant la fin du quinzieme ſiecle, ce que nous n'avions pas : leur langue avoit déja fait de grands progrès ; elle étoit harmonieuſe, abondante, poétique. L'Eſpagne devoit cet avantage à Alphonſe dit le Sage, qui en 1260 ordonna que toutes les chartes, les privileges & tous les actes publics ſeroient traduits du Latin en Caſtillan. Ce fut dans cette langue qu'il rédigea & fit compoſer *Las Partidas*, qui furent & qui ſont encore en grande partie les loix du royaume ; il fit copier & traduire dans ſa langue pluſieurs manuſcrits étrangers ; &

comme Tolede étoit alors le centre du bon goût, & la ville où l'on parloit le mieux, lorſqu'il ſurvenoit quelque difficulté, ſoit dans la prononciation d'un mot, ſoit dans ſon véritable ſens, Alphonſe ordonna qu'on eût recours aux puriſtes de Tolede.

Les Eſpagnols ont écrit l'hiſtoire avec aſſez d'exactitude & de ſimplicité; on ne peut guere leur reprocher qu'un peu trop de partialité & de vanité nationale.

Un de leurs meilleurs hiſtoriens eſt le Pere *Mariana*, ſon ſtyle eſt admirable, ſa narration eſt ornée ſans être enflée; il ne flatte ni les rois, ni ſa nation: on l'accuſe d'avoir, en certains endroits, altéré la vérité & de paroître trop crédule ſur certains prodiges. Ce n'en eſt pas moins un très-bon hiſtorien; mais ſon hiſtoire ne paſſe pas le regne de Ferdinand le Catholique. Son continuateur le Pere *Miniana*, eſt aſſez eſtimé; mais ſon ouvrage eſt écrit d'une maniere rebutante par l'obſcurité & la ſéchereſſe qui y regnent.

On fait beaucoup de cas des chroniques de *Ferreras de Saavedra*. L'hiſtoire de la Catalogne, par un évêque de Lerida, eſt écrite dans le ſtyle de Tite-Live.

Les meilleurs mémoires qu'ait produit l'Eſpagne, ſont ceux du marquis de ſaint Philippe *ſur la guerre de la ſucceſſion*: ils ſont exacts, le ſtyle en eſt coulant & agréable: la traduction qu'on en a faite en François ne vaut pas à beaucoup près l'original.

L'hiſtoire du Mexique, écrite par Antonio Solis, eſt traduite dans toutes les langues de

l'Europe. Les Eſpagnols l'accuſent d'avoir mis trop de fleurs & d'affectation dans ſon ſtyle ; d'ailleurs, il s'éloigne quelquefois ſi fort de la vérité, que ſon livre peut paſſer pour un roman. Cet auteur n'étoit pas philoſophe, lorſqu'il dit que les maſſacres exercés par les Eſpagnols, étoient tout autant de moyens dont Dieu ſe ſervoit pour convertir les infideles ; on ne peut pas lire ſon hiſtoire, quelque partiale qu'elle ſoit envers ſon héros Fernand Cortès & ſa nation, ſans être ſaiſi d'horreur.

La conquête du Pérou, par Garcilaſſo de la Vega, eſt écrite avec beaucoup de ſéchereſſe & ſans agrément ; mais elle eſt plus exacte.

L'hiſtoire générale des Indes, par le Capitaine *Gonzalo Hernandes de Oviedo y Valdes*, gouverneur de la fortereſſe de ſaint Domingue, imprimée à Séville en 1535, eſt écrite avec une ſimplicité admirable & qu'on ne retrouve plus dans ce ſiecle. Le chapitre XIV de ſon hiſtoire commence par ces mots remarquables.

« Pues que tanta parte del oro de eſtas Indias » ha paſſado a Italia, y Francia, y aun a » poder aſſi meſmo de los Moros, y enemigos » de Eſpaña, y por todas las otras partes del » mundo : bien es que como han gozado de » nueſtros ſudores les alcance parte de nueſ- » tros dolores y fatigas, por que de todo o » alo menos por la una, o por la otra manera » del oro, o del trabajo, ſe acuerden a dar » muchas gracias a Dios. Y en lo que le diere » plazer o peſar ſe abracen con la patiencia » de Job ; que ni eſtando rico fue ſobervio, » ni ſeyendo pobre y clagado impaciente :

» siempre dio gracias a aquel soborano Dios » nuestro muchas vezes, en Italia me reya » oyendo a los Italianos dezir el mal Fracez, » y a los Francezey clamar el mal de Napoles: » y en la verdad los uno, y los otros le » acertaram, el nombre si le dixeran el mal » de las Indias, &c. (*) »

Un livre très-curieux sur les Indes, est celui qui est intitulé *de los veinte y un libros rituales, y monarchia Indiana con el origen, y guerras de los Indios Occidentales, de sus poblaciones, descubrimiento, conquista conversion, y otras cosas maravillosas de la misma tierra :* Vingt & un livres des rites & de la monachie Indienne, avec l'origine & les guerres des Indiens Occidentaux, de leur population, découverte, conquête, conversion & autres choses merveilleuses du même pays, en trois volumes *in-fol.* écrits par F. Jean de Torquemada, de l'ordre de saint François. Son ouvrage est curieux, en ce qu'il traite des Dynasties antérieures à la conquête, & des rois Mexicains qui ont

(*) Puisqu'une grande partie de l'or de ces Indes a passé en Italie, en France & même au pouvoir des Maures & des ennemis de l'Espagne; il est juste que, comme ils ont profité de nos sueurs, ils partagent aussi nos douleurs & nos fatigues; afin que, soit à cause de l'or, soit par le moyen des souffrances, ils se souviennent de rendre graces a Dieu, & que dans le plaisir ou la peine, ils aient recours à la patience de Job, qui riche ne fut point superbe, & pauvre & malade, ne fut pas impatient, & rendit toujours ses humbles actions de graces à Dieu son souverain maître. J'ai ri plus d'une fois en Italie, lorsque j'entendois parler les Italiens du mal François, & les François du mal de Naples; en vérité, les uns & les autres auroient mieux rencontré son véritable nom en l'appellant le mal des Indes.

précédé Montézuma. S'il nous a manqué des notions ſur cette partie intéreſſante & long-temps inconnue du genre humain, la faute en eſt aux moines & au premier évêque du Mexique, nommé Don *Juan de Cumarraga*; ils firent brûler les livres Indiens, qui étant écrits en caracteres hiéroglyphiques, furent pris par ces ignorants pour des dépôts d'idolâtrie.

Le nombre d'auteurs myſtiques qu'a produit l'Eſpagne eſt prodigieux; un des plus eſtimés eſt *Fray Louis de Grenade*. Dans une bibliotheque Hollandoiſe, on avoit recueilli toute cette pieuſe métaphyſique ſous ce titre, *Dialectica, eloquencia de los Salvages de Europe*: Dialectique des Sauvages d'Europe.

Les Eſpagnols ont ſur-tout réuſſi dans les nouvelles galantes, dans les fables & les fictions ingénieuſes. Les Arabes leur apprirent l'art de conter, leur imagination fit le reſte: ils nous ont ſans doute devancés dans ce genre, que nous avons depuis bien perfectionné, & ils ſont reſtés au même point; mais leur Don Quichote ſe fera toujours lire avec plaiſir, tant qu'il y aura chez les hommes de l'eſprit, du goût & du jugement.

L'Eſpagne a produit, ſur-tout, beaucoup de poëtes; mais la plupart ſont inconnus, parce que leurs ouvrages n'ont jamais été imprimés, & que ceux qui l'ont été ſont devenus très-rares. L'Eſpagne travaille depuis quelques années à les faire connoître: les plus eſtimés ſont *Ercilla*, *Garcilaſſo de la Vega*, *Fray Luis de Leon*, *Quevedo*, *Lopes de Vega* & *Villegas*.

Le

Le plus ancien poëte Caſtillan connu eſt *Gonzalo Berceo*, né à Berceo, moine dans le monaſtere de ſaint Millan; il vivoit en 1211. Le ſujet d'un des poëmes qu'il nous a laiſſés eſt la vie du glorieux Confeſſeur ſaint Dominique de Silos. Si vous voulez juger de ſon ſtyle, voici les deux premieres ſtrophes de ſon Poëme.

En el nombre del padre, que fizo toda coſa;
El de Don Jeſu-Chriſto, fi de la Glorioſa,
El del Spiritu-Santo que egual dellos, poſa
De un confeſſor ſancto quiero fer una proſa.

Quiero fer una proſa en roman Paladino,
En qual ſuele el pueblo fablar a ſu vecino,
Ca no ſon tan letrado por fer otro Latino,
Bien valdra, como creo, un vaſo de buen vino. (*)

Velaſques & le fameux Pere Sarmiento ont écrit ſur l'origine de la poéſie Caſtillane, & nous ont donné à ce ſujet des détails aſſez curieux. Je les ferai connoître lorſque je trai-

(*) Au nom du pere qui fit tout, & de Jeſus-Chriſt, fils de la Vierge, & du Saint-Eſprit qui eſt égal à eux, je veux faire la proſe d'un ſaint confeſſeur.

Je veux faire une proſe en ſtyle Paladin, le même dont on ſe ſert pour parler à la ville; car je ne ſuis pas aſſez lettré pour employer d'autre latin, & à ceci me ſuffira, je crois, un verre de bon vin.

terai plus au long de la Littérature Eſpagnole ; elle forme un corps aſſez conſidérable, où il y a peut-être plus d'imagination que dans celle des autres peuples de l'Europe, mais peu de raiſonnement, de goût & de profondeur ; ces qualités tiennent à une certaine liberté & reviendront avec elle.

Du Théatre Eſpagnol.

CE théatre fut le premier qui eut des ſuccès en Europe : les Italiens, les François & les Anglois chercherent à l'imiter, & le pillerent long-temps, ſans faire connoître la ſource dans laquelle ils puiſoient. Les Eſpagnols poſſedent environ vingt-quatre mille comédies ; il eſt vrai qu'ils ont mis à contribution l'hiſtoire ſacrée & profane, les miracles, la fable & ſes prodiges ; tout ſous la plume de leurs auteurs, peu gênés par le goût & les regles, eſt devenu ſujet de comédie. Les incidents les moins croyables, la vie entiere d'un héros, les ſieges, les batailles, mais ſur-tout la galanterie & les moyens qu'elle imagine dans un pays jaloux, pour jouir de l'objet de ſa paſſion, compoſent la plupart des pieces Eſpagnoles. Il faut louer leurs auteurs d'avoir mis en action les principaux événements de leur hiſtoire ; mérite qu'ils partagent avec les Anglois, & que les regles auxquelles nous ſommes ſoumis, nous ont empêchés d'acquérir.

Les Eſpagnols ont ſaiſi, auſſi-bien qu'exprimé, les nuances de preſque toutes les grandes paſſions ; ils nous ont peint de la maniere la plus énergique l'ambition, la colere, la jalouſie & la vengeance. Mais ils avoient trop d'imagination pour nous peindre l'amour : ils ont preſque toujours ſubſtitué à ce ſentiment la galanterie, & nous leur devons les fadeurs qui ont long-temps gâté notre théatre, ces

ſcenes de l'amoureux & de l'amoureuſe qui déparent notre Corneille, & quelquefois Racine. Le langage de leurs amants eſt un pur galimatias, un amas confus de figures ridicules & de comparaiſons, auſſi froides qu'exagérées : d'ailleurs, ces tendres déclarations ſont preſque toujours d'une longueur à laſſer la patience la plus exercée.

On a admiré avec raiſon la beauté & la variété de leurs intrigues, & quelques-uns de leurs dénouements; ces *Imbroglios* ſont le réſultat des anciennes mœurs Eſpagnoles. L'imagination des auteurs comiques a dû s'épuiſer en reſſources pour réunir deux amants, & les faire trouver enſemble, dans un pays où les femmes étoient très-difficiles à aborder : tandis qu'en France, où la ſociété eſt en général plus libre, les auteurs ont employé tout leur art à prolonger des converſations auſſi tendres que délicates. C'eſt donc la différence des mœurs qui a mis beaucoup trop d'action & d'intrigue dans la comédie Eſpagnole, & beaucoup trop de paroles ſans action dans la comédie Françoiſe. On connoît le trait de cette femme de qualité Eſpagnole, qui liſant le roman de Calprenede, & fatiguée par de trop longues & langoureuſes converſations, dit, en quittant le livre, *que d'eſprit mal employé ! à quoi bon tous ces diſcours, puiſqu'ils ſont enſemble ?*

Le pere du théatre Eſpagnol eſt *Lope de Rueda*, il étoit de Séville & batteur d'or de profeſſion. Cervantes, qui dans ſa jeuneſſe l'avoit vu repréſenter, fait un grand éloge de ſes pieces : je n'avois pas alors, dit-il, le goût aſſez formé

pour juger de la bonté de ſes vers ; mais par ceux qui me ſont reſtés dans la mémoire & ſur leſquels j'ai réfléchi dans un âge plus mûr, je ne crains pas de dire que Lope étoit auſſi bon auteur que comédien. Nous ne connoiſſions pas alors tant de machines comme il en faut à préſent, ni ces défis des Maures contre les chrétiens ſi communs de nos jours : nous ne voyions pas de figure ſortir du centre de la terre, par le moyen d'un trou que l'on fait ſur le théatre, & les anges portés ſur des nuages, venir nous viſiter ; le ſimple ornement de la ſcene étoit un vieux rideau, derriere lequel deux ou trois muſiciens chantoient ſans accompagnement quelque ancienne romance.

Lope de Rueda imita dans ſes pieces le cyniſme de Plaute & la ſimplicité de Terence, il fut très-applaudi par ſes contemporains, & étant mort à Cordoue, il fut enterré comme un homme célebre dans l'égliſe cathédrale. J'ai lu de lui quatre comédies imprimées en 1567 : l'éditeur obſerve qu'elles ont été purgées de pluſieurs paſſages, trop libres & mal-ſonnants, qu'auront entendu ceux qui ont vu jouer l'auteur ; ce qui ſemble prouver que cette impreſſion de ſes ouvrages ſe fit peu d'années après ſa mort.

Il y avoit bien peu d'art dans ces premieres pieces du théatre Eſpagnol ; mais on y trouve ſouvent de la douceur, du naturel & de la ſimplicité dans le langage. On en jugera par cette ſcene de l'*Euphemie*, comédie de Lope de Rueda, qui eſt en un acte & en proſe : c'eſt un frere & une ſœur qui parlent.

EUPHEMIE.

« Où vas-tu donc ſi matin, mon cher » frere ?

LEONARDO.

» Ma très-chere Euphemie, je voudrois, » s'il plaît à Dieu, commencer aujourd'hui » mon voyage, & diriger ma route vers les » pays où il lui plaira de me conduire.

EUPHEMIE.

» Quoi ! tu la conſerves encore cette réſolu- » tion de voyager, & ſans ſavoir où ; c'eſt un » ſort bien cruel : tu es mon frere ; mais je ne te » connois plus. Ah ! malheureuſe, lorſque je » penſe à ta réſolution, je me rappelle la mort » de ceux qui nous ont fait naître. Ne devrois- » tu pas te ſouvenir qu'au moment où ton » pere qui étoit le mien mourut, il n'oublia » rien pour me recommander à tes ſoins, » comme femme, & plus jeune que toi ? Hélas ! » ne me quitte point, cher Leonardo, aye » pitié d'une ſœur inconſolable ſi tu l'aban- » donnes ; elle joint, pour te retenir, les lar- » mes aux prieres.

LEONARDO.

» Chere & bien aimée Euphemie, ne cher- » che point à troubler, par des larmes qui » m'attendriſſent, une réſolution que j'ai priſe » il y a long-temps, & que la mort ſeule peut » m'empêcher de ſuivre. Il ne me reſte qu'à » te ſupplier de te conduire comme les ſages

» & vertueuſes demoiſelles qui ſont privées » de l'appui paternel, ont coutume de le faire; » c'eſt le ſeul avis que j'ai à te donner. De » par-tout où le ſort me conduira, tu ſeras » fréquemment viſitée par mes lettres, & tan- » dis que je vais entendre la meſſe, fais que » ce garçon prépare tout ce que je lui ordon- » nai hier au ſoir.

EUPHEMIE.

» Va, mon frere, & demande à Dieu dans » tes prieres, qu'il me donne aſſez de patience » pour pouvoir ſupporter ton abſence.

LEONARDO.

» Je le ferai: que le Seigneur reſte avec » toi. » (*)

(*) *Euf.* Que madrugada ha ſido eſta Leonardo, mi querido hermado?

Leon. Chariſſima Euſemia, quarria ſi Dios dello fuere ſervido começar oy mi viage, y encaminar me a daquellas partes que ſervido fuere.

Euf. Que toda via eſtas determinado de caminar, ſin ſaber ado, cruel coſa es eſta: mi hermano eres pero no te entiendo. Hay ſin ventura, que quando a penſar me pongo tu determinacion y firme propoſito, la muerte de nueſtros chariſſimos padres ſe me repreſenta; hay hermano acordar te devrias, que al tiempo que tu padre y mio murio, quanto a ti del quede encomendada por ſer muger y menor que tu: no vagas te, hermano, Leonardo, tem piedad de aqueſta hermana deſconſolada que a ti con juſtiſſimas plegarias ſe encomienda.

Leon. Cara y amada Euſemia, no procures de eſtorvar con tus piadoſas lagrimas lo que tantos dias ha que tengo determinado, de loqual ſola la muerte ſeria parte para eſtorvallo. Lo que ſuplicarte ſe me offreſce es que hagas aquello que las virtuoſas y ſabias donzellas, que del amparo paterno han ſido deſpoſſeydas y apartadas ſuelen hazer: no tengo mas que

Les quatre comédies de Lope de Rueda ſont *Eufemia*, *Armelina*, *Los Enganados*, les trompés, & *Medora* : il ſeroit auſſi long que peu intéreſſant d'en faire le détail. On trouve dans le même volume des dialogues & des paſtorales qui ont été remplacés par ce qu'on appelle aujourd'hui *el entermes* ou l'intermede.

Jean Timoneda & *Alonſo de la Vega* furent les ſucceſſeurs & les imitateurs de *Lope de Rueda*. Ils écrivirent auſſi avec ſimplicité ; mais ils mirent un peu plus d'intrigue & de merveilleux dans leurs comédies. *Timoneda* introduiſit pluſieurs perſonnages allégoriques dans ſa *Marie*, où il traite de la naiſſance de Jeſus-Chriſt & de la Conception de la Vierge. Le poëte la *Vega* employa les enchantements Leurs œuvres ſont très-rares, & je n'ai pu les voir qu'imparfaites.

Dans le même temps avoient déja paru les quatre comédies intitulées la *Florinea*, la *Selvagia*, la *Celeſtina* & la *Eufroſine*. Je ne connois que les deux dernieres, les premieres étant de la plus grande rareté. La *Celeſtina* a été traduite en latin & en François ſous le titre de *Caliſté & Melibée*. Ces pieces n'étoient pas faites pour la repréſentation : la *Celeſtina* a

---

aviſarte, ſino que do quiera que me hallare ſeras a menudo con mis lettras viſitada, y por agora en tanto qué yo me clego a oyr una miſſa, haras a eſſe moço lo que anoche le dexe mandado.

Euf. Ve, hermano, en buena ora, y en tus oraciones pide a Dios que me preſte aquel ſuffrimiento que para ſoportar tu auſencia me ſera conveniente.

Leon. Aſſi lo hare, queda con Dios.

vingt & un actes, & des ſcenes admirables par leur ſimplicité, la vérité des caracteres & une morale qui ſeroit excellente, ſi elle n'étoit pas quelquefois exprimée d'une maniere trop libre. L'*Eufroſine* fut traduite du Portugais en Caſtillan ; je n'ai vu que l'édition de 1735, où cette piece eſt corrigée, elle m'a fatigué par le grand nombre de proverbes dont elle eſt remplie ; la bonne édition qui eſt de 1566, eſt extrêmement rare & défendue.

Après *Lope de Rueda*, Cervantes nomme *Naharro*, natif de Tolede, comme un des reſtaurateurs du théatre. Il étoit fameux, ſurtout, dans le rôle d'un ſcélérat poltron : il embellit la ſcene, il retira la muſique de derriere le rideau qui la cachoit & la plaça ſur le devant du théatre ; il fit quitter aux acteurs les maſques, les cheveux & les barbes poſtiches dont ils avoient coutume de ſe couvrir ; il inventa les machines, les décorations, les nuages, les éclairs & les tonnerres, les batailles & les défis. La comédie perdit alors ſa premiere ſimplicité, Cervantes avoue lui-même qu'il fut un des premiers à ſe livrer à ce mauvais goût ; il avoit cependant fait pluſieurs pieces qui pouvoient ſervir de modele à ſes compatriotes, & qui étoient plus parfaites qu'aucune de celles qui les avoient précédées. Les intrigues compliquées, un dénouement inattendu, des ſentiments exagérés, charmerent le peuple, & Cervantes s'apperçut trop tard que le mauvais goût avoit jeté de profondes racines.

Il avoit corrigé ſa nation de ſon ardeur pour les grandes aventures ; il avoit jeté par ſon

Don Quichote un ridicule inéfaçable ſur les romans de chevalerie ; & peut-être doit-on lui reprocher d'avoir énervé ces ſentiments héroïques, cette énergie de caractere, cette grandeur d'ame qui diſtinguoient la nation eſpagnole. C'eſt ſouvent un malheur de deſſiller les yeux du peuple, & de le priver de ſon enthouſiaſme. Il voulut auſſi corriger le théatre. Il compoſa pluſieurs pieces ſi découſues, ſi éloignées des regles que preſcrit au moins la vraiſemblance, mais ſi ſemblables en tout à celles qu'on jouoit alors, qu'elles furent reçues avec applaudiſſement. L'ironie & la leçon furent perdues pour ſon ſiecle. La ſcene jouiſſoit alors d'un ſi grand crédit, & les poëtes à la mode avoient des amis ſi puiſſants, que Cervantes n'oſa pas s'expliquer d'une maniere plus claire ; il étoit déja ſi perſécuté pour avoir eu du bon ſens & du goût, il étoit ſi pauvre, qu'il craignit, en diſant trop ſouvent la vérité, d'aggraver ſes malheurs.

Le théatre n'eſt pas une petite affaire ; c'eſt un goût national & général que l'on défend, que l'on attaque avec acharnement. Nous avons vu la muſique produire d'abord des bons mots, enſuite des libelles & des injures. Des ſons plus ou moins cadencés ont rempli d'amertume l'ame d'un philoſophe trop ſenſible, & la guerre n'eſt pas finie. Il n'y a point d'Anglois qui ne défendît Shakeſpear autant que ſes Pénates ; & les François ſi vantés, & ſi dignes de l'être par le bon accueil qu'ils ont toujours fait aux étrangers, n'ont pas reçu, comme ils le devoient, ce héros de la ſcene angloiſe,

lorſqu'il a paru chez nous revêtu de toutes les graces de la langue françoiſe, pour ſe placer à côté de nos tragiques. Nos goûts, nos plaiſirs ſont une partie de nos mœurs ; il faut les laiſſer tomber en déſuétude, avant que de pouvoir les combattre avec ſuccès ; & c'eſt lorſqu'elles ne ſont plus dangereuſes.

Cervantes voyant que ſon attaque indirecte n'avoit pas réuſſi, aima mieux pallier ce qu'il n'avoit pu corriger. Il introduit au commencement de la ſeconde journée de ſon *Heureux Ruſien*, deux perſonnages allégoriques, qui ſont la Comédie & la Curioſité. On ſera bien aiſe de voir une partie de ce dialogue.

« *La Curioſité.* Comédie. *La Com.* Que me » veux-tu ? *La Cur.* Je voudrois ſavoir pour- » quoi tu as abandonné le cothurne, la toge » & le brodequin ? Quelle eſt la raiſon qui t'a » fait réduire à trois journées ces cinq actes » qui te rendoient autrefois ſi fiere, ſi grave » & ſi noble ? Je te vois en un clin-d'œil paſſer » d'Eſpagne en Flandre ; tu confonds les lieux » & les temps, je ne te reconnois plus : » donne-moi donc de tes nouvelles ; car tu » ſais que je fus toujours ton amie.

» *La Com.* C'eſt le temps qui m'a un peu » changée en voulant me perfectionner. J'étois » aſſez bonne dans l'ancien temps ; & ſi tu me » conſideres bien, je ne ſuis pas mauvaiſe » aujourd'hui, quoique je me ſois écartée de » la belle route que m'avoient tracé Séneque, » Plaute, Terence, & tous ces Grecs qui te » ſont connus. Je peins mille événements,

» non par mes diſcours, comme autrefois, » mais en actions, & j'ai beſoin pour cela de » changer quelquefois de place. Je ſuis comme » une mappemonde, où Rome n'eſt éloi- » gnée de Londres que d'un pouce. Peu im- » porte à celui qui me voit & m'entend, ſi » je paſſe d'Europe en Aſie, pourvu que je » ne quitte pas le théatre. La penſée eſt lé- » gere; elle peut me ſuivre par-tout où je la » conduis ſans ſe fatiguer ni me perdre de vue.

Ce fut avec une ironie auſſi fine que Cervantes donna des leçons à ſes contemporains; mais le beſoin de plaire, & ſur-tout celui de vivre, le força de compoſer comme eux. Le mauvais goût ſe perpétua; car parut alors ce *Monſtre de la Nature*, comme l'appelle Cervantes, le fameux Lopes de Vega, qui remplit le monde de comédies; il en fit plus de dix-huit cents. Mais auſſi les incidents les plus bizarres & les moins faits pour être unis; les tirades les plus extravagantes, un galimatias difficile à pénétrer, le phébus le plus rebutant, en compoſent la plus grande partie. On eſt cependant quelquefois étonné de ſa facilité, de certaines penſées heureuſes & bien exprimées; mais le goût ſacrifié preſque à chaque ligne, vous rend ſa lecture difficile, & vous vend aſſez chérement quelques bluettes d'eſprit & de génie.

Il ne faut pas croire que tous les Eſpagnols ſoient enthouſiaſtes de Lopes de Vega. Il a trouvé plus d'un ſage & judicieux critique dans ſa propre nation, qui ont tâché de réduire à

des regles préciſes, & telles que la raiſon ſemble les dicter, le goût des auteurs comiques & du public. Je ne parlerai point ici des autres ouvrages de Lopes de Vega ; il aura ſa place dans l'hiſtoire littéraire de l'Eſpagne, & je ferai connoître alors quelques-unes de ſes comédies. Il ſuffit d'obſerver qu'il n'y a jamais eu de plume plus abondante que la ſienne ; & que d'après le calcul fait de ſes ouvrages, il a écrit depuis le jour de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort, environ cinq feuilles d'impreſſion par jour.

Calderon m'a paru moins extravagant que Lopes de Vega, quoiqu'il le ſoit beaucoup ; ſes intrigues ſont plus ſimples, ſon ſtyle m'a ſemblé plus coulant & plus pur ; il n'a guere fait que ſix ou ſept cents pieces de théatre ; de ſorte qu'il a donné plus de ſoin à ſes compoſitions. L'auteur d'une diſſertation eſpagnole ſur la comédie, fait de Calderon un portrait peu flatteur.

« On éleva des autels à Calderon ; on le » regarda comme le dieu du théatre. Si ſon » eſprit ſe heurte quelquefois contre des idées » ſublimes, elles ſont ſuivies de paſſages ſi » bas, qu'il eſt difficile de dire, ſi ce n'eſt pas » leur baſſeſſe qui releve ces morceaux inimi- » tables, ou ceux-ci qui font paroître ſi baſſes » les idées dont ils ſont ſuivis. Il n'imita per- » ſonne, il tira tout de ſon imagination, il » mépriſa l'étude des anciens. Ses perſonnages » errent d'Orient en Occident, & il oblige le » ſpectateur de les ſuivre tantôt dans une par-

» tie du monde, tantôt dans l'autre. La vaine » gloire, le point d'honneur, la fanfaronnade, » l'étiquette, les duels, les ſieges, les batailles, » & tout ce qui n'eſt ni vraiſemblable, ni » fait pour la Comédie, il le met ſur la » ſcene (*). Ses perſonnages ne peuvent ſer- » vir, ni de modeles à ſuivre, ni de miroirs » dans leſquels nous puiſſions obſerver nos » défauts. Que dirai-je de la maniere dont il » nous a peint les femmes ? Elles ſont toutes » hautaines, bizarres, emportées; au lieu de » nous inſpirer de l'amour, elles nous péne- » trent de crainte; mais bientôt la jalouſie les » rend furieuſes & rampantes: elles appren- » nent aux jeunes perſonnes de leur ſexe qui » vont les entendre, les moyens d'entretenir » des amours impurs, de tromper leurs pa- » rents, de corrompre les domeſtiques; elles » leur font eſpérer qu'un mariage mal aſſorti » juſtifiera leurs démarches; & il eſt en ce » point plus fidele peintre qu'il ne devroit » l'être.

» Il met dans la bouche de ſes perſonnages » un langage ſéduiſant, une métaphore con- » tinuelle, une érudition hors de ſaiſon, une » enflure fatigante. Cependant l'auteur de la » Céleſtine avoit tâché de corriger cet abus » trop commun de ſon temps; lorſqu'après

(*) Je ne penſe pas comme l'auteur de la diſſertation; je crois que la fanfaronnade, la vaine gloire, les ducls & l'étiquette, ſont du reſſort de la Comedie; elle peut à ſon gré mettre en action nos vertus, nos vices & nos ridicules.

» avoir fait dire à Caliſto, *Je ne mangerai* » *point juſqu'à ce que les courſiers de Phébus ſe* » *repoſent dans les vertes prairies, où ils ont cou-* » *tume de paître à la fin de leur journée;* il » fait répondre par ſon valet Sempronio : » *Laiſſez, Monſieur, tous ces détours; défaites-* » *vous de ces poéſies; parlez la langue qui nous* » *eſt commune à tous; dites ſimplement, lorſque* » *le ſoleil ſera couché, & nous entendrons tous* » *alors ce que vous voulez dire.* »

Malgré les défauts ſenſibles de Lopes de Véga & de Calderon, on ne peut refuſer à ces deux poëtes quelques éloges. La nature les doua de l'imagination la plus rare. Quoique bleſſé par la foule de mauvaiſes pointes qu'ils renferment, par les deſcriptions emphatiques dont ils ſont remplis, on ne peut s'empêcher de continuer leur lecture : c'eſt l'aveu que fait M. Barreti dans ſon voyage ; il ne quittoit jamais Lopes de Vega, ou Calderon, dit-il, ſans placer ces deux poëtes dans la premiere claſſe des hommes de génie. Voltaire, dans ſes notes ſur Corneille, avoue auſſi qu'étant à la repréſentation du *Jules-Céſar* de Shakeſpear, il crut d'abord ne voir que des ſcenes mal ourdies & ſans ordre ; mais bientôt il ſentit naître l'intérêt, ſes yeux s'attacherent à la ſcene repréſentée, & avant la fin du ſpectacle, il fut tout ſurpris de voir couler ſes larmes. Ce n'eſt pas le ſentiment que feront naître les comiques Eſpagnols, ils ont rarement du pathétique ; mais ils attachent par des incidents ſans nombre, & ſi bien liés, que votre eſprit con-

duit de ſcene en ſcene, ſoupire après le dénouement. L'intérêt eſt dans l'action plus que dans les mots ; & ce théatre perfectionné me paroîtroit remplir mieux qu'un autre l'objet de la comédie.

Auguſtin Moreto tient le troiſieme rang parmi les dramatiques eſpagnols ; on ſeroit même tenté de lui accorder le premier, ſi ſon génie eût été auſſi fécond que celui de ſes prédéceſſeurs. Il a montré plus de jugement dans la conduite de ſes pieces ; il en a fait trente-ſix qui renferment toutes de grandes beautés. Après ces trois poëtes, les auteurs comiques les plus eſtimés, & qui méritent de l'être, ſont, Guillen de Caſtro, François de Roxas, Antoine de Solis. Leurs pieces ſont en général plus régulieres ; ils n'ont ni les grands défauts, ni les beautés frappantes de Lopes de Vega, de Moreto & de Calderon ; mais le peuple leur préférera toujours ces derniers. Les gens de goût ſeront pour la régularité ; & l'homme qui ſe plaît à conſidérer le vol & les écarts du génie, ſera de l'avis du peuple.

Le théatre eſpagnol eſt connu par pluſieurs traductions, & je puis me diſpenſer d'en donner ici de plus longs détails. Si je voulois traduire une piece de chacun des auteurs que j'ai nommés, je ſerois non-ſeulement aſſez embarraſſé dans le choix ; mais je rendrois ce chapitre beaucoup trop volumineux. Je mettrai donc ce travail en réſerve pour l'autre ouvrage que j'ai annoncé ; cependant, pour éviter le reproche de n'avoir pas joint l'exemple

l'exemple au précepte. Je terminerai cet article par l'analyſe de la comédie intitulée *el Diablo, Prédicador*, le Diable, prédicateur; c'eſt l'ouvrage d'un anonyme. Cette piece renferme pluſieurs ſcenes vraiment comiques, & le ſujet paroîtra d'autant plus piquant, qu'il eſt plus oppoſé à notre goût.

Perſonnages.

FELICIANO, Amant d'Octavie.
Le DIABLE.
Un GARDIEN de l'ordre de Saint François.
Le GOUVERNEUR de Luques.
OCTAVIE, épouſe de Ludovic.
JUANA, Suivante d'Octavie.
THEODORA.
LUDOVIC, riche avare.
L'ANGE SAINT MICHEL.
ASMODÉE.
ASTHAROT.
Le Frere ANTOLIN.
Pere PIERRE.
Pere NICOLAS.
ALBERT. } Valets.
CELIO. }
L'ENFANT JESUS.
La VIERGE.

LE DIABLE PRÉDICATEUR.

PREMIERE JOURNÉE.

Le Diable paroît ſur la ſcene, monté ſur un Dragon.

LE DIABLE.

Abymes ſouterrains, où la douleur, les cris & les larmes ont fixé leur demeure, où le déſeſpoir eſt notre ſeule conſolation, ouvrez-vous; & toi à qui ma rage confia, pendant mon abſence, le ſoin de cette éternelle & noble monarchie, accours à ma voix.

ASMODÉE.

Me voilà! Pourquoi m'appelles-tu?

LE DIABLE.

N'as-tu pas déja pénétré ma penſée?

ASMODÉE.

Non, mon Prince; mais j'imagine que tu as quelque grand ſujet...

LE DIABLE.

Des plus grands.

ASMODÉE.

Parle donc.

LE DIABLE.

Ecoute : ſur ce reptile ailé, avec lequel un jour je donnai l'épouvante dans ſon Apocalypſe à certain jeune homme favoriſé du ſort, j'ai voulu reconnoître les ſujets de mon empire ; en deux jours j'ai fait le tour du monde ; & de dix parties, j'en ai vu neuf au moins, qui par la juſte permiſſion du Créateur, ſont ſoumiſes à mes loix. Les barbares qu'ils ſont, ils m'adorent ; ils m'offrent tous les jours cent ſacrifices devant des figures d'argile, de fer ou de bronze. La vile ſecte Maure, & tant d'autres peuples qu'il eſt inutile de nommer, déguiſent la vérité ſous mille eſpeces d'erreurs ; & c'eſt envain qu'ils prétendent juſtifier leur aveuglement par leur ignorance du vrai Dieu, puiſqu'il n'exiſte pas de pays lointain, où les vérités tranſmiſes par les quatre hiſtoriens, n'aient été expliquées par quelqu'un des douze diſciples, ni de partie du monde, où le bois croiſé n'ait été planté dans les vallées ou ſur les montagnes, comme un témoin de leur turpitude. Mais l'Europe a quelques royaumes qui s'oppoſent à mon culte, & je ſens redoubler mon tourment à la vue, puiſſe la rage m'étouffer tandis que je les nomme, à la vue de ces fils de François : ils ſont mes plus cruels ennemis ; & ſi je ne mets un terme à leur perſévérance, il n'y aura

bientôt plus de place ſur ce globe, où ils n'arborent leur étendard. Va donc, cher Aſmodée, vole en Eſpagne, & ſur-tout à Tolede, qui eſt aujourd'hui un de leurs plus grands domaines. Seme le déſordre & l'impiété parmi le peuple, étouffe tout ſentiment de compaſſion & de charité. Ne t'inquiete point des gens riches, l'ambition aura plus de pouvoir ſur eux que tes ſuggeſtions; ces hommes n'ont jamais vu en face le beſoin, ils ne le connoiſſent pas; & cependant je demeure à Luques, où par mes inſinuations, je prétends empêcher que ces moines conſervent un couvent qu'ils ont fondé. Je convertirai en outrages les aumônes qu'ils attendent, j'ai pour ſoutien dans mon entrepriſe un riche avare, auprès duquel celui de la parabole du Lazare eût été libéral & compatiſſant. Son nom eſt Ludovic, ſon épouſe, auſſi malheureuſe que belle, arrive aujourd'hui de Florence; elle eſt ſage, puiſqu'elle ſacrifie ſa paſſion pour obéir à ſon pere, qui noble & pauvre l'a unie à cet avare brutal. C'eſt ſa dévotion envers la protectrice de tous les pécheurs, qui la délivre de mes inſpirations; mais elle arrive dans ſa maiſon, ne t'arrête pas davantage. Ces mendiants auront beau implorer la protection divine; je veux faire en ſorte qu'on leur refuſe tout ſecours.

ASMODÉE.

Prince des ténebres, je réponds à tes ordres en obéiſſant. Tu verras bientôt des effets de mon zele, à moins que Dieu n'interpoſe ſon

autorité. (*Il part ſur le même dragon avec lequel le Diable eſt venu.*)

LE DIABLE.

Ces moines ſeront forcés d'abandonner leur couvent s'ils ne reçoivent pas d'aumône aujourd'hui. Tous les freres ſe nourrirent hier d'un ſeul pain qu'un paſſant leur donna ; mais aujourd'hui ce pain leur manquera. Voici la maiſon de Ludovic, ſon épouſe eſt à la porte ; elle gémira bientôt d'avoir obéi aux ordres de ſon pere, car ſon amant réduit au déſeſpoir a quitté Florence pour la ſuivre.

Dans la ſcene ſuivante, Ludovic vient au devant de ſon épouſe, qui ſe ſoumet triſtement à ſon devoir : Feliciano ne tarde pas d'arriver, il eſt connu du mari, & devant lui il fait entendre à Octavie, qu'ayant perdu le ſeul bien qui l'attachoit à la vie, il eſt réſolu de vendre tout ce qui lui reſte pour aller ſervir en Allemagne. Le Diable eſt préſent à cette converſation & donne des eſpérances à Feliciano. Le Gardien des Franciſcains, ſuivi de frere Antolin, ſe préſente dans l'appartement, en diſant Deo gratias.

ANTOLIN.

Pour toujours, puiſque chacun ſe tait.

LUDOVIC.

Qui vous a rendus aſſez hardis pour entrer ainſi dans ma maiſon & ſans appeller?

LE GARDIEN.

La porte étoit ouverte.

LE DIABLE.

Je ne ſuis pas néceſſaire ici, je vais où ma préſence eſt indiſpenſable. (*Il ſort.*)

LUDOVIC.

Eh bien, que demandez-vous ? Que voulez-vous ?

LE GARDIEN.

Nous ſommes venus pour vous féliciter ſur votre heureuſe union.

LUDOVIC.

Fort bien.

LE GARDIEN.

Et vous prier, dans le beſoin preſſant où nous ſommes, de nous faire quelque petite aumône.

LUDOVIC.

Peres, j'ai trop d'affaires aujourd'hui, allez-vous-en, car vous embarraſſez ici.

LE GARDIEN.

Quoi ! le jour qui vous met en poſſeſſion d'un bien ſi long-temps deſiré, vous qui êtes

un des hommes les plus riches de l'Italie, ne donneriez-vous rien à Dieu ? Refuſeriez-vous de lui faire, en actions de graces, un léger ſacrifice, lorſque vous ſavez que nos freres ſont dans un beſoin ſi grand que tout, juſqu'à l'eau, leur a manqué.

LUDOVIC.

J'ai beſoin de tout ce que j'ai ; ſi la nourriture vous manque, que ne quittez-vous la ville ?

LE GARDIEN.

La conſtance des enfants de ſaint François ne ſe laſſe pas ſi aiſément, la providence veille ſur eux & touchera quelques bonnes ames en leur faveur ; elle appaiſera l'orage que l'enfer a élevé contr'eux dans ton cœur & dans ta patrie.

LUDOVIC.

Hors d'ici, à l'inſtant, ou je vous ferai ſortir par les fenêtres.

ANTOLIN.

Pere, allons-nous-en.

LUDOVIC.

Qu'attendez-vous davantage?

JUANA, *à Octavie.*

Hélas! & c'eſt avec cet homme que ma maîtreſſe doit vivre.

OCTAVIE.

Tu devois dire mourir, puiſque je ſuis née ſi malheureuſe.

LUDOVIC.

Que ne travaillez-vous pour gagner votre vie? & ſinon attendez que celui qui vous fonda vienne y pourvoir.

LE GARDIEN.

C'eſt le démon qui parle par ta bouche.

ANTOLIN.

Lui! il n'a beſoin en rien du démon.

LUDOVIC.

A-t-on jamais vu plus d'inſolence?

FELICIANO.

Peres, au nom de Dieu, allez-vous-en.

LUDOVIC.

Qu'on tue ces vagabonds.

OCTAVIE.

Mon époux, appaiſez-vous, que tout ceci finiſſe.

ANTOLIN.

Par ſaint François, le premier qui s'avancera ſervira de gaîne à mon couteau.

LE GARDIEN.

Frere Antolin.....

ANTOLIN.

Dieu ne me commande pas de me laiſſer tuer.

LE GARDIEN.

Allons-nous-en, & ne perdons pas confiance, Dieu dit à notre Patriarche que jamais la nourriture ne manqueroit à ſa ſainte religion.

ANTOLIN.

Pere Gardien, elle tarde un peu trop à venir.

LE GARDIEN.

Frere Antolin, ayons de la foi & de l'eſpérance.

ANTOLIN.

J'ai de la foi & de l'eſpérance de reſte, c'eſt la charité qui me manque. (*Ils ſortent.*)

LUDOVIC.

Ils ne revoyoient plus leur couvent, ma chere Octavie, ſi vous n'aviez été préſente.

JUANA, *à part.*

Cet homme n'eſt pas chrétien.

FELICIANO.

Ma jalouſie & ma rage ſe changent en compaſſion.

UN LAQUAIS.

La table eſt ſervie, les muſiciens ſont arrivés.

LUDOVIC.

Vous viendrez honorer la table de votre préſence.

FELICIANO.

Je le veux bien, & c'eſt à moi que l'honneur en reſtera; (*à part*) c'eſt pour trouver le moyen de parler à Octavie.

OCTAVIE, *à part.*

Je vois avec peine qu'il demeure.

LUDOVIC, *à part.*

Je ne croyois pas qu'il acceptât.

OCTAVIE, *à part.*

Ah! Feliciano, que tu tardes peu à te venger de moi. (*Ils ſortent.*)

LE GARDIEN, Frere ANTOLIN *armé de pierres.*

LE GARDIEN.

Laiſſe-là ces pierres.

ANTOLIN.

Que je les laiſſe! S'il ſort le plus petit valet

de la maiſon de cet hérétique, il verra avec quelle légéreté je lui en cacherai une ou deux dans la cervelle.

LE GARDIEN.

Antolin, l'emportement & la cruauté de cet homme pervers ne m'étonne point : ce qui me ſurprend, c'eſt l'orage que depuis ſix jours le démon a élevé dans le ſein des ames pieuſes qui nous faiſoient l'aumône ; elle n'étoit pas conſidérable, mais elle nous ſuffiſoit.

ANTOLIN.

Pere Gardien, tandis que nous donnerons avis au Général de ce qui ſe paſſe, nous ſerons forcés de vendre les calices.

LE GARDIEN.

Le ciel ne ſouffrira point que nous arrivions à cette extrêmité.

ANTOLIN.

Flegme charmant ! & quelle autre extrêmité attendons-nous ?

LE GARDIEN.

Nous ſommes à la porte de Théodora : va frapper, Antolin, elle nous a toujours ſecourus. (*Il frappe.*)

LE DIABLE *ſort.*

Ils frappent envain cette fois.

THÉODORA, *d'un ton courroucé.*

Qui frappe?

ANTOLIN.

La Théodora ne me paroît pas de bonne humeur.

LE GARDIEN.

Ce ſont deux religieux de ſaint François. (*Théodora paroît.*)

LE DIABLE.

Tu as des enfants, tu es pauvre.

THEODORA.

Peres, allez demander à ceux qui en ont de reſte, j'ai beaucoup de bouches à nourrir, mon revenu eſt court.

LE GARDIEN.

Nous n'avons pu obtenir dans toute la ville un ſeul morceau de pain : que nous l'obtenions de vous, le ciel vous récompenſera.

THEODORA.

Mes enfants me touchent de plus près : ainſi pardonnez. (*Elle s'en va.*)

ANTOLIN.

La réponſe eſt concluante,

LE GARDIEN.

Oh ! que ne peut pas le ſerpent infernal !

ANTOLIN.

Je veux me plaindre du ſerpent.

LE GARDIEN.

A qui ?

ANTOLIN.

A Dieu : car c'eſt un peu trop fort que le Diable nous prive de nourriture : la haire, les oraiſons & les diſciplines peuvent ſuffire contre les autres tentations ; mais que peuvent-elles contre la faim ?

LE GARDIEN.

Antolin, il faut ſe réſigner à la volonté de Dieu.

ANTOLIN.

Je le crois ; mais la faim me tourmente à un point que je ne ſais que devenir, & ſi le Diable vient m'inveſtir, qui ne mange point, ne peut pas combattre.

Le Gouverneur de Luques paroît, le Diable lui perſuade de perſécuter les moines Franciſcains ; il ordonne en effet qu'on les chaſſe, qu'on les tue. La ſuite du Gouverneur prend des pierres, frere Antolin ne manque pas d'avoir ſa fronde & de

riposter avec courage. On veut le saisir, il tire de sa manche un couteau, on le désarme : il tire un pistolet, un poignard ; en un mot, après avoir été désarmé vingt fois au moins, & avoir trouvé dans ses manches, dans ses poches & dans les plis de sa robe une arme nouvelle, il finit par tirer de son capuchon un long sabre, il se débarrasse ainsi de ceux qui le poursuivent, & il se rend au couvent avec le Gardien. Dans l'intervalle l'Enfant Jesus paroît avec l'Ange Saint Michel, qui reproche au Diable sa haine contre les enfants de saint François, & lui ordonne, en punition, d'en prendre l'habit & de pourvoir lui-même aux besoins du couvent; le Diable ne reçoit pas avec plaisir cet ordre cruel, mais il est forcé d'obéir.

On voit l'intérieur d'un monastere, dans lequel se trouvent le Gardien, Antolin, les Peres Pierre & Nicolas.

ANTOLIN.

Que nous soyions réduits à cette extrêmité!

LE GARDIEN.

Que nous soyions ainsi traités!

ANTOLIN.

Je regarde comme un miracle de nous voir encore en vie.

LE P. NICOLAS.

Jamais notre couvent ne se vit dans un tel embarras.

LE GARDIEN.

Les aumônes nous ont manqué quelquefois ; mais je ne croyois pas qu'on pût jamais perdre à ce point & ſi à découvert le reſpect qui nous eſt dû.

ANTOLIN.

L'eſcadron volant nous a ſuivi juſqu'à la porte, en nous jetant des pierres ; celle-ci, a dit un enfant, je la deſtine à la tête du Frere. J'en tenois une groſſe comme le poing, il achevoit à peine de ſe vanter, que me tournant comme un éclair, je l'ai remercié de ſa bonne intention.

LE GARDIEN.

Lui as-tu fait du mal ?

ANTOLIN.

Oh ! non, je lui ai un peu applati les narines.

LE GARDIEN.

Que dis-tu là ?

ANTOLIN.

Oui, par ma foi.

LE GARDIEN.

A-t-il coulé du ſang ?

ANTOLIN.

ANTOLIN.

J'en ris encore; mais n'y étois-je pas obligé?

LE GARDIEN.

Jesus! un religieux! du sang!

ANTOLIN.

Heureusement que je ne suis pas prêtre.

LE P. PIERRE.

Pere Gardien, nous nous voyons dans un tel embarras, qu'il faut se résoudre à quitter cette ville, tandis qu'il nous reste assez de force pour nous mettre en chemin.

LE P. NICOLAS.

Attendre à demain, c'est une vaine espérance; un jour de plus peut nous faire perdre la vie.

LE GARDIEN.

Si je pouvois remédier à vos maux par le sacrifice de la mienne, je ne balancerois pas; car que ne va-t-on pas dire? Quelle honte pour notre profession!

ANTOLIN.

Perdre la vie pour la foi, je ne m'y oppose pas; mais mourir de faim, Pere Gardien, c'est une sottise reconnue, & le premier pain

que je verrai, celui qui le portera, fût-ce un évêque, il faudra bien, bongré, malgré, qu'il le partage : & arrive après ce qui pourra.

LE GARDIEN.

Un religieux peut-il parler de la ſorte ?

ANTOLIN.

Oh ! je ſuis réſolu.

LE P. NICOLAS.

Saint François, notre Patriarche, nous a ordonné, ſi l'on ne vouloit pas nous recevoir dans quelque ville, de nous rendre dans les endroits où nous ſerions accueillis avec charité.

LE GARDIEN.

Je ſuis convaincu, ſortons ; mais portons avec nous le Saint Sacrement à découvert, car je me méfie un peu de la malice des habitants : il faut auſſi nous partager les reliques.

ANTOLIN.

Et notre petit frere le Baudet ſe chargera des chatubles & des autres ornements de l'égliſe, s'il n'eſt pas mort ; car je le trouvai hier qu'il mangeoit, faute de vivres, la table de ſon réfectoire.

LE GARDIEN.

Allons diſpoſer notre départ. (*Le Diable paroît en habit de Franciſcain.*)

LE DIABLE.

Freres, *Deo gratias*, (*à part*) châtiment cruel.

LE GARDIEN.

Dieu nous aſſiſte ; Pere, qui êtes-vous ? Votre préſence me remplit d'étonnement.

ANTOLIN.

Par où eſt-il entré ?

LE P. NICOLAS.

Ce n'eſt pas par la porte, j'ai eu ſoin de la fermer.

LE DIABLE.

Il n'y a pas de porte fermée au pouvoir divin ; c'eſt lui qui m'a conduit d'un pays ſi lointain, que le ſoleil qui éclaire l'univers, n'a pas encore pénétré dans cette terre inconnue & miſérable.

LE GARDIEN.

Apprenez-moi votre nom.

LE DIABLE.

Mon nom eſt Frere *Forcé* : je m'appellois autrefois Cherub.

ANTOLIN.

Je me trompe fort s'il n'eſt pas Biſcayen.

LE GARDIEN.

Il paroît un être ſurnaturel.

ANTOLIN.

Sa pâleur le fait aſſez connoître.

LE DIABLE, *à part.*

Je n'eus jamais l'eſprit ſi enflammé.

LE GARDIEN.

Pere, faites-nous connoître le ſujet de votre miſſion : je vous avoue que votre arrivée ici, tandis que les portes du cloître ſont fermées, nous paroît tenir du prodige, & nous fait craindre quelque nouvelle embûche de notre ennemi commun ; vous m'en voyez tout tremblant.

ANTOLIN.

N'avons-nous pas l'eau bénite & l'aſperſoir pour nous en défendre ſi c'eſt le malin ?

LE DIABLE.

Ne craignez rien, écoutez-moi; je viens par ordre exprès de Dieu reprocher aux habitants de cette ville leur dureté, je viens leur prêcher l'aumône & l'eſprit de charité.

ANTOLIN.

Avec quelle ferveur il nous parle, ſes yeux ſont étincelants de flammes.

LE DIABLE.

Vous verrez bientôt l'effet de mon zele, ce Frere n'a qu'à me ſuivre.

ANTOLIN.

Je n'oſe pas me fier à lui.

LE DIABLE.

Antolin, ne crains rien.

ANTOLIN.

Qui lui a dit mon nom?

LE DIABLE.

Je le ſavois : Pere Gardien, faites ouvrir les portes.

LE GARDIEN.

C'eſt un Ange, je ne replique pas.

ANTOLIN.

Qui ſe guérit de la gale; car je lui trouve une certaine odeur de ſoufre.....

LE DIABLE.

Rendez-vous dans le chœur, tandis que je vais pourvoir à votre ſubſiſtance.

SECONDE JOURNÉE.

ANTOLIN.

Il n'y a pas de lieu, quelque caché qu'il puiſſe être, où l'on ſoit à couvert des regards de ce malin ſorcier : tout ce que je fais, tout ce que je dis, il le ſait auſſi-bien que moi ; à la mal-heure, eſt-il venu dans le couvent ? je n'ai pas un inſtant de repos.

LE GARDIEN.

Frere Antolin, quoi ! déja de retour ?

ANTOLIN.

Nous arrivons, le cheval & moi, avec une bonne charge pour la ſeconde fois, & il nous faut retourner ; car il nous reſte encore beaucoup d'aumônes à recevoir.

LE GARDIEN.

Le ciel en ſoit loué, où ſe trouve le Pere Force ?

ANTOLIN.

Ma foi, je l'ignore. Je ne le vois que lorſqu'il veut que je le voie : vous le diriez tout le jour occupé dans l'intérieur du couvent, & il ne laiſſe pas que d'entrer dans plus de mille maiſons. Il va plus vite que le vent, il travaille lui ſeul autant que cent perſonnes.

LE GARDIEN.

On voit dans ce que tu me dis quelque choſe de ſurnaturel.

ANTOLIN.

Tantôt il vous paroîtroit un Ange, tantôt il jette ſes yeux vers le ciel, en mugiſſant comme un taureau; malgré qu'il diſſimule, je le ſoupçonne d'avoir plus d'un mal ſecret; & entre nous, ce ſerviteur de Dieu ne flaire pas comme baume.

LE GARDIEN.

Finis, car je le vois arriver.

LE DIABLE.

Deo gratias.

LE GARDIEN.

Dans le ciel & ſur la terre, que les anges & les hommes ſe réuniſſent en actions de graces.

ANTOLIN.

Il m'inſpire autant de reſpect que de crainte.

LE GARDIEN.

Pere, ſoyez le bien venu.

LE DIABLE.

Que Frere Antolin aille ſur le champ dans

la maiſon de Don Céſar, où j'ai laiſſé quelques volailles & des conſerves; qu'il les apporte & les remette à l'infirmerie.

ANTOLIN.

Je vole, Pere Pierre m'accompagnera.

(*Il ſort.*)

Après un moment de converſation entre le Diable & le Pere Gardien, où celui-ci ſoupçonne la qualité du nouveau religieux, & où l'autre lui raconte ce qu'il a fait dans le couvent dont il a achevé les murs & l'édifice en très-peu de temps, le monaſtere diſparoît, & l'on voit entrer en ſcene Feliciano l'amant d'Octavie, & Juana ſa ſuivante.

FELICIANO.

Ludovic n'eſt-il pas ſorti?

JUANA.

Il y a long-temps; mais vous recherchez en vain Octavie, elle a réſolu de ne jamais plus vous voir.

FELICIANO.

Devois-je m'attendre à tant de rigueur?

JUANA.

Ce n'eſt point une rigueur de ſa part: car elle m'a fait entendre que ſi elle refuſe de

vous voir, c'eſt qu'elle vous aime : mais honnête & vertueuſe, elle veut chaſſer juſqu'à la moindre penſée qui ſeroit contraire à ſon devoir.

FELICIANO.

Quoique tu ne flattes pas mes eſpérances, je veux lui parler encore, qu'elle le veuille ou non ; mais ce ſera pour la derniere fois.

JUANA.

Elle va venir, entrez dans ce cabinet ; car ſi elle vous appercevoit, elle ſe retireroit à l'inſtant.

FELICIANO.

J'obéis.

Octavie paroît, elle gémit ſur ſon ſort & ſur la rigueur de ſon pere, qui lui a fait contracter des liens mal aſſortis ; elle conjure ſa ſuivante de ne jamais prononcer le nom de Feliciano devant elle. A ce mot, l'amant au déſeſpoir quitte le cabinet, Octavie lui ordonne en vain de ſortir, ils ont enſemble une longue explication, pendant laquelle Ludovic les ſurprend. Jaloux autant qu'avare, il détermine de ſe venger de ſon épouſe, qui à l'aſpect de Ludovic eſt rentrée dans ſon appartement. Feliciano a retenu l'époux qui diſſimule avec lui, mais qui brûle d'aller tuer ſa femme, il y court dès que Feliciano eſt ſorti. Le Diable ſe préſente à la porte & l'arrête.

LE DIABLE.

Voudriez-vous faire l'aumône à St. François? (*à part.*) Que je vienne ainſi empêcher la mort injuſte d'Octavie, l'aurois-je cru? mais Dieu l'ordonne.

LUDOVIC.

Ma ſurpriſe eſt de voir que tu redoutes ſi peu ma colere. Moine, fantôme ou démon, viens-tu chercher ta mort? Pourquoi me perſécutes-tu? L'expérience ne t'a-t-elle pas appris que jamais ta religion ne trouvera chez moi le moindre ſecours? Que me veux-tu donc?

LE DIABLE.

Je veux te convertir; c'eſt la toute-puiſſance qui me l'ordonne, & je ſuis forcé d'obéir. Rends-toi donc à mes prieres, n'attends pas que la meſure de tes iniquités ſoit comblée, ta fin eſt prochaine: donne à Dieu, Ludovic, une partie de ces richeſſes que tu tiens enſevelies dans tes coffres; appaiſe ſa juſte indignation, implore ſa miſéricorde, obtiens la grace de reſtituer ces biens que tu as mal acquis.

LUDOVIC.

Arrête! Je m'étonne de ſouffrir plus longtemps tes diſcours inſenſés. Moi, faire l'aumône! retire-toi; mes biens, qu'ils ſoient ou non conſidérables, je les tiens de la fortune.

Le Diable continue de prêcher Ludovic, qui feint un moment de ſe repentir ; mais il revient bientôt à ſa premiere dureté, au grand contentement du Diable, qui craint d'avoir été trop éloquent. Ludovic veut le tuer ; mais ne voyant devant lui qu'une forme impalpable, il appelle à ſon ſecours Octavie, Juana, Albert, Celio, &c. Le Diable reſte, & dit à l'oreille d'Octavie, qu'il eſt venu la délivrer des attentats de ſon mari. Celle-ci ſe recommande à la Vierge ; cependant Ludovic conſerve ſa premiere idée, qui eſt d'aſſaſſiner ſon épouſe ; il l'engage à cet effet de le ſuivre à la campagne. (Ils ſortent.)

Le théatre repréſente une eſpece de bois.

ANTOLIN, *ſeul.*

J'ai renvoyé le cheval au couvent : défié par une faim canine, je viens la combattre & la vaincre ſur ce champ de bataille, ſans craindre les perſécutions de ce frere Néron. Tout ce que je cache, il ne manque pas de le découvrir, & je ſuis enfin réduit à porter ſur moi tous mes biens ; j'en ai les manches pleines. Ce Frere Forcé eſt un être bien étonnant : à voir la peine qu'il ſe donne, je ſuis ſurpris qu'il n'en ſoit pas malade, il ne dort ni ne mange. J'ai imaginé que ce pouvoit être un eſprit : car lorſque nous allons enſemble dans la rue, & que je le regarde, je vois bien ſon corps, mais je ne vois jamais ſon ombre. Il s'eſt mis en tête, je crois, de me faire mourir d'inanition ; mais il eſt aujourd'hui ma dupe,

il ne doute pas que je ſois au couvent, tandis qu'aſſis ſur ce gazon je vais me refaire un peu en toute liberté : aſſeyons-nous, & de maniere à voir de loin ceux qui pourroient venir me troubler. J'ai là une bonne poule, & dans cette manche un jambon & la moitié d'un pâté : mon pain a bonne mine ; & le vin, il eſt ſi ardent qu'il brûleroit dans une lampe. Je ſuis comme Héliogabale, je n'épilogue pas trop ſur le manger, je trouve bon tout ce que l'on me donne ; enfin je ne connois pas d'autre jouiſſance que celle de bien vivre : mon ventre eſt un abyme que rien ne peut combler ; mais ſongeons à ma victuaille, & commençons par le jambon.

LE DIABLE *paroît.*

Que vous êtes cruel avec moi, ſeigneur ! Il faut que je devienne l'ami de mon ennemi ; Lucifer eſt donc obligé de conſoler, de convertir & de ſecourir l'homme. Tout ce que vous m'avez ordonné je l'ai fait ; mais votre ſeule puiſſance eſt capable de vaincre l'obſtination de Ludovic ; & pour achever, je vais prévenir la mort injuſte qu'il veut donner à ſon épouſe. Mais voici notre frere Antolin qui ſe diſpoſe à manger ce qu'il a pu dérober à la quête, feignons de ne l'avoir pas apperçu.

ANTOLIN.

Dieu m'aſſiſte ; comment a-t-il pu venir ſi près de moi ſans que je l'aie vu ? Je le garantis ou Saint ou Diable ; mais il ne m'a pas encore apperçu, ſerrons nos petites proviſions ;

& puiſque je ne peux l'éviter, abordons-le, *Deo gratias.*

LE DIABLE.

Ah! C'eſt vous, frere Antolin.

ANTOLIN.

Oui, mon pere; & où va maintenant ſa révérence?

LE DIABLE.

Je me rends à la ferme de Ludovic pour prévenir certaine diſgrace; mais toi, Antolin, que fais-tu ſeul dans ce bois?

ANTOLIN.

Je me promene; le médecin me l'a ordonné pour diſſiper un peu les humeurs qui me fatiguent.

LE DIABLE.

Si le manger y ſuffiſoit, il n'y auroit pas de religieux qui pût jouir d'une meilleure ſanté. Six moines en auroient de reſte de ce que conſomme tous les jours frere Antolin.

ANTOLIN.

Mais auſſi n'ai-je pas d'autre défaut.

LE DIABLE.

Prends garde, celui-là eſt une ſource féconde de vices. Je te vois chaque jour, dans

vingt maiſons, prendre plus de vingt taſſes de chocolat.

ANTOLIN.

Que voulez-vous que je faſſe, Révérend? je prends ce que l'on me donne pour obéir à la regle.

LE DIABLE.

C'eſt fort bien fait, lorſque c'eſt la néceſſité qui nous y oblige.

ANTOLIN.

Que vous dirai-je? j'ai ſouvent eſſayé de réſiſter à la faim; mais dès que je vois paroître quelque bon morceau, le Démon eſt là qui me tente.

LE DIABLE.

Tu mens: c'eſt ta gourmandiſe qui te ſéduit. Le Diable t'a-t-il jamais dit que la gloutonnerie n'étoit pas un péché?

ANTOLIN.

Non: mais on n'eſt glouton que lorſqu'on mange ſans appétit, & jamais l'appétit ne me manque.

LE DIABLE.

Ne manges-tu pas au réfectoire ta portion & la mienne?

ANTOLIN.

Oui, pere; mais que me ſont deux portions?

On entend pluſieurs pauvres. Le Diable les appelle, & c'eſt envain que frere Antolin s'y oppoſe, ſous prétexte qu'il n'y a rien qu'on puiſſe leur donner. Le Diable répond, qu'avec un peu de confiance en Dieu, ils obtiendront quelque choſe pour ces miſérables : il ordonne au frere Glouton de faire le ſigne de la croix ſur les manches de ſon habit. Antolin obéit ; mais il le fait groteſquement, de peur qu'il n'opere. Mais le Diable n'en démord point ; à chaque ſigne de croix, il tire quelque rogaton de la manche de frere Antolin, & le donne aux pauvres. Cela fait, il diſparoît, & ſe rend chez Ludovic ; il arrive au moment où celui-ci poignarde ſon épouſe & s'enfuit. Mais la Vierge qui veille à la ſûreté d'Octavie, deſcend du Ciel, accompagnée de deux anges, & lui rend la vie. La Vierge reprend le chemin du Ciel. Féliciano qui a ſuivi les pas de ſon amante, ſe trouve préſent au moment où elle revoit le jour. Le Diable lui ordonne de ſe rendre à la ville ; il releve Octavie, la conduit chez une dévote de l'ordre, & la ſeconde Journée finit.

TROISIEME JOURNÉE.

Octavie raconte à ſa ſuivante le miracle que la Vierge a opéré en ſa faveur. Féliciano, qui a découvert ſa retraite chez la dévote Théodora, vient l'entretenir de ſon amour : il prétend qu'il n'exiſte plus de mariage entr'elle & Ludovic, puiſque tout mariage finit à la mort. Mais Octavie,

fidele à ſon devoir, veut aller retrouver ſon mari, & s'indigne des ſollicitations de Féliciano.

OCTAVIE.

C'eſt vous qui les avez fait naître, ces ſoupçons qui m'ont fait donner la mort ; c'eſt vous qui avez terni ma réputation, & rendu juſte la vengeance de mon mari ; il a pu ſans erreur me croire coupable.

FELICIANO.

Eh ! comment voulez-vous démentir ces ſoupçons ?

OCTAVIE.

En refuſant de vous donner la main & de vous voir.

FELICIANO.

Tout ce que tu dis, mon Octavie, eſt inutile ; car s'il le faut, il me reſte vingt lettres ſignées de ta main, où tu me donnes ton cœur.

OCTAVIE.

Elles ne ſeroient pas ſignées, que je ne chercherois point à les nier ; mais de quoi peuvent-elles vous ſervir aujourd'hui ? Tous ces titres ont preſcrit du jour où vous conſentîtes à mon triſte mariage.

FELICIANO.

J'avois alors une raiſon ſi forte & ſi juſte...

OCTAVIE.

OCTAVIE.

Vous en auriez eu mille que rien ne peut vous juſtifier aujourd'hui, & lors même que le juge prononceroit en votre faveur, j'appellerai de ſa ſentence au pied des autels. Je veux que Ludovic apprenne que je n'eus jamais l'intention de l'offenſer. (*Elle veut ſortir.*)

FELICIANO.

Arrête, Octavie; écoute moi.

OCTAVIE.

Ne m'obligez point à jeter des cris, votre vue me fait horreur.

JUANA.

Je crois que ma maîtreſſe ment.

FELICIANO.

Je ne doute point que vous ne me haïſſiez.

OCTAVIE.

Vous ſeriez un inſenſé d'en douter, lorſque j'ai tant de ſujet de vous abhorrer.

FELICIANO.

Ecoutez, Octavie...

OCTAVIE.

Laiſſez-moi.

THÉODORA *paroît.*

Qu'avez-vous donc ?

OCTAVIE.

Rien ; mais ne laiſſez jamais entrer ici Feliciano.

THEODORA.

Et pourquoi ? s'il eſt votre parent, & lorſque vous avez beſoin de ſon appui.

OCTAVIE.

Je ne veux ni ne dois avoir beſoin de lui.

Antolin paroît, le viſage rouge de colere.

JUANA.

Qu'avez-vous donc, frere Antolin ?

ANTOLIN.

Je ne croyois jamais pouvoir m'en tirer : ils ſe ſont mis en tête, dans la ville, que je ſuis un ſaint. Depuis que ſa révérence, le pere *Forcé*, s'amuſe à faire quelques miracles à mes dépens, il n'y a pas une heure que je me ſuis vu aſſailli de plus de vingt perſonnes armées de ciſeaux ; ils vouloient couper mon habit, & pour le défendre, j'ai gagné aux bras & aux jambes plus de cent égratignures.

La dévote Théodora, touchée de compaſſion, donne à manger au frere Antolin, qui ſe plaint

toujours des auſtérités du couvent : il ſe preſſe d'achever un poulet, lorſque le Diable arrive qui le prend à la gorge ; il crie comme un homme qu'on étouffe. Lucifer ordonne à Feliciano de ſe retirer, & à Octavie, d'aller rejoindre Ludovic ; & pour punir Antolin d'avoir mangé hors du couvent, & contre la regle, il lui commande de le ſuivre.

LE DIABLE.

Tes fautes ne doivent pas reſter impunies ; je te laiſſe le choix de la pénitence, auras-tu bien le courage ? . . .

ANTOLIN.

Oui, de recevoir cent coups de fouet, pourvu que je me les donne moi-même.

LE DIABLE.

Je veux te punir d'une maniere plus douce ; accompagne-moi juſqu'à la maiſon de Ludovic.

ANTOLIN.

Vous n'avez donc pas encore renoncé à l'envie de le convertir ?

LE DIABLE.

Non : mais apprends que ce jour eſt le dernier de ſa vie, & nous devons faire les plus grands efforts.

ANTOLIN.

Faut-il que j'y aille auſſi ?

LE DIABLE.

C'eſt mon deſſein : je veux eſſayer ſi quelques paroles de ta bouche n'opéreront pas davantage que tout ce que j'ai pu lui dire ; & c'eſt-là la pénitence que je t'impoſe.

ANTOLIN.

Je parlerai ; mais il faut ſeulement me permettre de porter dans ma manche un petit couteau de deux pieds de long.

LE DIABLE.

Ce ſont-là tes diſpoſitions ?

ANTOLIN.

Et avec quoi pourrois-je me défendre, s'il m'accueille avec des paroles peu courtoiſes ?

LE DIABLE.

Je te communique mon pouvoir, tu n'as plus rien à craindre.

ANTOLIN.

Allons donc ; car par ce moyen je veux le rendre plus doux qu'un mouton : (*à part*) mais ſi le moine vouloit me tromper ; prenons toujours une pierre par précaution.

LE DIABLE.

Que dis-tu ?

ANTOLIN.

Je dis que ſi vous vouliez me permettre de boire une couple de verres de vin, vous pourriez faire entrer tout cela dans la pénitence.

LE DIABLE.

Je te le permets.

ANTOLIN.

Je l'ai vuidé juſqu'à la derniere goutte. (*Il ſort.*)

LE DIABLE.

Que je ſois employé à de tels devoirs, ô Créateur du ciel & de la terre! Suis-je aſſez puni par votre capitaine Michel, & par François votre ſergent. (*Il s'en va.*)

Ludovic eſt inquiet de n'avoir pas trouvé le corps de ſa femme ſur la place où il l'a aſſaſſinée; il prévient & gagne le gouverneur de la ville. Octavie & Juana couvertes de leur voile frappent à ſa porte, on leur ouvre, le Diable & Antolin entrent avec elles.

ALBERT.

Entrez.

JUANA, *à part.*

Je ſuis tremblante.

ANTOLIN, *à part.*

Il faut que je ſois inviſible.

LE DIABLE.

Antolin, parle bas.

LUDOVIC *aux deux Dames.*

Qu'avez-vous à m'ordonner?

OCTAVIE, *à part.*

Je ſuis toute troublée : le Pere Forcé eſt-il entré ?

LE DIABLE.

Me voilà.

OCTAVIE, *à Ludovic.*

Je veux vous entretenir en particulier. (*à part*) Je me ſens un peu plus de courage.

LUDOVIC *renvoie ſes gens.*

Je ſuis ſeul, vous pouvez parler.

OCTAVIE *en ſe découvrant.*

Je ſuis...

LUDOVIC.

O ciel ! que vois-je ? une ombre : éloigne-toi, viſion fantaſtique.

OCTAVIE.

Raſſure-toi, je ne ſuis point une ombre, ne crains rien.

LUDOVIC.

Je n'ai pu réſiſter à la premiere ſurpriſe; mais je ne me repens point de m'être vengé par ta mort. Si tu viens exiger de moi des prieres pour le bien de ton ame, ce ſoin-là regarde ton pere; adreſſe-toi auſſi à ce faux ami qui fut avec toi le complice de mon déshonneur.

OCTAVIE.

Je ſuis vivante, je ne te demande rien. Au moment où ton épée me priva de la vie, la Vierge me la rendit, parce que j'étois innocente & pure, & qu'en mourant j'implorai ſon ſecours. Je te pardonne tes ſoupçons injuſtes & jaloux, je te pardonne ta cruauté, & quoique la mort ait coupé le nœud que forma l'égliſe, je veux....

LUDOVIC.

Arrête, ferme cette bouche impure, & rappelle dans ton ſein ces paroles; elles me mettent en fureur: ma honte mourut avec toi, & mon plus grand ennemi, pour faire revivre mon déshonneur, ſut te rappeller à la vie. Quelle eſt ton excuſe? lorſque j'ai vu moi-même ta trahiſon, lorſque je l'ai lue ſignée de ta main. Infame, la colere m'aveugle, oſes-tu me rappeller un engagement que j'abhorre? Tu parles de le renouveller: laiſſe-moi, ou je prendrai une ſeconde fois vengeance de toi, & de cette ſuivante qui ſervit de témoin à ma honte.

OCTAVIE.

Ton imagination t'égare & t'abuſe.

LUDOVIC.

Eloigne-toi ſi tu es libre : que ton amour aille aſſouvir ſon deſir avec celui que tu reçus avant moi dans tes bras.

OCTAVIE.

Tu mens : le ſoleil même n'a jamais ſouillé cette main que je te donnai pour mon malheur ; & quoique ton meutre m'ait rendu la liberté, l'honneur ne me permet pas de m'unir à Feliciano.

LUDOVIC.

Et le mien ne peut te ſouffrir vivante. (*Il tire un poignard.*)

ANTOLIN.

Dois-je me montrer ?

LE DIABLE.

Il en eſt temps.

ANTOLIN *paroît & ſe place entre Octavie & Ludovic.*

Je l'ai pétrifié : ta colere ne m'épouvante point, Pere Forcé m'a doué d'un pouvoir ſurnaturel, & m'a rempli de courage. Sois tranquille, écoute les paroles de l'écriture.

LUDOVIC.

Tout ceci me paroît un ſonge.

ANTOLIN *prêche.*

Fais l'aumône à ſaint François. Serre ta poitrine de ſon cordon, ſi tu veux guérir de ton obſtination. Revêts-toi de ſon ſcapulaire, ſi tu veux que ton cœur s'attendriſſe. Tes doublons ſont comme les cheveux d'Abſalon; c'eſt par eux que le Diable te tient ſuſpendu : permets au ſoleil de voir ton argent, puiſqu'il en eſt le pere : fais l'aumône aux pauvres, ils ſont les fils de Dieu : fonde quelques hôpitaux, dote & marie une vingtaine de filles. Suis mes préceptes, & tu iras en droiture dans le ciel, comme celui qui en eſt tombé; tu n'auras beſoin ni de prieres, ni de chants, ni de meſſes : car, à juger de ta vie & de tes bonnes diſpoſitions, il n'y aura dans la paroiſſe, ni des oui, ni des non ſur ton compte. (*Après ce beau ſermon, Frere Antolin tire de ſa poche une douzaine de mouchoirs & s'en couvre la tête.*)

Ludovic entre en fureur, Antolin ne s'épouvante point; il tire de ſa manche un gros caillou & le tient en reſpect. Le Diable fait un dernier effort pour perſuader à Ludovic de faire l'aumône : celui-ci réſiſte.

LE DIABLE.

Tu n'as plus que quelques inſtants de vie.

LUDOVIC.

Vaines menaces! jamais je ne me portai ſi bien.

LE DIABLE.

Seigneur, n'eſt-il pas temps ? ....

SAINT MICHEL *derriere la ſcene.*

Il eſt temps.

LE DIABLE.

Suis moi, vrai portrait de Satan, & ſois abymé dans les ſombres flammes qui ſont deſtinées à tes ſemblables. (*Ludovic diſparoît au milieu des flammes en pouſſant des cris.*)

A Saint Michel.

Lucifer a exécuté vos ordres, Seigneur. Que me manque-t-il donc pour que je quitte cet habit que j'abhorre autant que vous l'aimez ?

SAINT MICHEL *paroît.*

Pour que tu ſecoues le joug que Dieu t'a impoſé, il faut encore que tu rendes aux pauvres de la ville les biens dont ce miſérable avare les a privés.

LE DIABLE.

Et comment puis-je le faire ?

SAINT MICHEL.

Obéis ſans replique, Dieu te le permet,

& dorénavant, ſonge à ne perſécuter la religion de Saint François que comme les autres religions; mais ne prive jamais ces bons moines de leur ſubſiſtance. (*Il diſparoît.*)

Le Diable appelle ſur le champ Aſtarot, il lui ordonne de prendre la figure de Ludovic, & de partager ſes biens aux pauvres. Il eſt obéi : le Gardien arrive avec Frere Antolin, Octavie, Juana & Féliciano ; le Diable apprend à celui-ci qu'il va bientôt épouſer ſon amante, & ſe dépouillant de ſon habit, il dit aux aſſiſtants :

LE DIABLE.

Je ne ſuis point ce que vous m'avez cru ; quoique cet habit, qui ſert à mon déguiſement, ne ſoit pas bénit, je le quitte avec plaiſir. Ecoutez-moi : la terre vient d'enſevelir Ludovic vivant, & cet eſprit impur a pris ſon apparence pour faire la diſtribution de ſes biens. Je ſuis le Diable : tout le bien que j'ai pu faire, Dieu me l'avoit ordonné. Dès ce moment, ô François ! je romps la treve que j'avois été forcé de contracter avec toi, & je redeviens ton plus cruel ennemi. (*Il diſparoît.*)

FELICIANO.

Il n'exiſte donc plus d'obſtacle à notre union.

OCTAVIE.

Laiſſez-moi perdre un peu de l'horreur que

me cauſe cet événement : Ludovic fut mon époux.

FELICIANO.

Ce ſentiment eſt trop juſte pour que je m'y refuſe.

ANTOLIN.

Celui qui doutera de ce fait, le trouvera dans les Annales du Ciel ; mais tout étrange qu'il eſt, qu'il obtienne du moins vos applaudiſſements.

Les Eſpagnols n'ont aujourd'hui que des traducteurs ; ils ont mis en proſe pluſieurs de nos bonnes comédies ; ils jouent Nanine ſous le nom de la *Précieuſe Marguerite ;* elle ne produit aucun effet. Comme le nom de Voltaire eſt un nom odieux chez eux, ils donnent ſa piece à un Italien. Le Légataire de Regnard a plus de ſuccès, parce qu'il eſt plus comique : ils ont auſſi traduit de nos tragédies.

Les Eſpagnols ont divers genres de pieces. Les *Autos Sacramentaux*, ſemblables aux anciens myſteres, & que l'on jouoit encore, il n'y a pas trente ans, dans les carrefours les jours des grandes fêtes, ſont défendus aujourd'hui ; ils ſont vraiment dignes de curioſité par l'imagination, le déſordre & l'originalité d'idées qui y regnent. Les *Loas* ſont des eſpeces de prologues comme on en voyoit autrefois ſur notre théatre pour annoncer une piece ; on joue encore celui de l'Amphitrion de Moliere. Le *Sainete* eſt une

petite piece qui ſe joue ordinairement entre la ſeconde & la troiſieme *journée* de la comédie. C'eſt preſque toujours une critique des mœurs du temps. Il n'exiſte pas de profeſſion dans la ſociété qui ſoit exempte de cenſure dans ces intermedes : les juges, les médecins, les notaires, les poëtes, les femmes de mauvaiſe vie, les abbés, les petits maîtres, & ſur-tout les maris, ſont les ſujets inépuiſables ſur leſquels s'exerce le ſarcaſme du *Sainete*. Les Eſpagnols ne ſont vraiment comédiens que dans ces petites pieces ; ils les jouent naturellement & avec beaucoup de fineſſe. Hors delà, ils ſont à peine ſupportables ; leur débit eſt peſant, leurs geſtes ſont gauches, & leur mémoire eſt ſi ſouvent en défaut, qu'on entend preſque toujours le ſouffleur avant l'acteur. Les Eſpagnols n'ont guere de comédiens paſſables, que quelques bouffons ; mais leurs femmes brillent dans le *Sainete*, & le dialogue en muſique ou la *Tonadille* qui le termine. Ils ont auſſi depuis quelques années des opéra comiques ou des pieces mêlées de chants & de proſe, qu'ils appellent *Zarzuelas :* ils ont auſſi traduit nos *Moiſſonneurs* qui ont eu beaucoup de ſuccès. En voilà, je crois, ſuffiſamment ſur le théatre Eſpagnol.

Des Ordres Militaires & Religieux établis en Eſpagne.

LEs rois d'Eſpagne dans leurs guerres continuelles contre les Maures, créerent une foule d'ordres de chevalerie, ſoit pour récompenſer, ſoit pour encourager leurs ſujets. La plupar de ces ordres n'exiſtent plus ; mais je crois devoir les rappeller avant de faire l'hiſtoire de ceux qui exiſtent encore.

On ne connoît plus l'ordre du *Chêne-Verd*, fondé par Garcia Ximenez ; celui des *Lis*, par Sancho IV, roi de Navarre. L'ordre de *ſaint Sauveur*, créé par Alphonſe VII, roi d'Aragon, & ces ordres du moment, méritent peu qu'on s'en ſouvienne. Mais l'ordre du *Flambeau* eſt digne d'être cité : ce fut Ramon Berenger, dernier comte de Barcelone, qui l'inſtitua en 1150, en faveur des femmes de Tortoſe, pour les récompenſer de la valeur qu'elles avoient montrée en 1149, lorſque les Maures attaquerent cette ville. Cet ordre n'exiſte plus ; mais les femmes de Tortoſe conſervent encore pluſieurs privileges qui leur furent accordés à la même époque.

L'ordre de *Truxillo* fut fondé vers 1190, on ignore par qui ; mais l'on ſait qu'Alphonſe IX l'incorpora en 1196 dans l'ordre de *Calatrava*, & que celui d'*Alcantara* jouit de la plus grande partie de ſes biens.

L'ordre de *ſainte Marie d'Eſpagne* fut inſtitué par Alphonſe dit le Sage, en 1270 ; on le

ſait par deux chartres conſervées à *Ucles* dans les archives de l'ordre de ſaint Jacques, & il n'en a jamais été fait mention dans l'hiſtoire d'Eſpagne. Les chevaliers devoient défendre contre les Maures le royaume de Séville, & ils poſſédoient de grands revenus.

L'ordre de l'*Echarpe* a peut-être donné lieu à tous nos cordons bleus, rouges & verds. Alphonſe XII, roi de Caſtille, le fonda dans la ville de *Victoria* en 1332, & lui donna pour marque diſtinctive un ruban large de trois doigts que les chevaliers portoient de l'épaule droite au flanc gauche. Le roi entra dans cet ordre avec ſes enfants, ſes freres & toute la nobleſſe; il ſuffiſoit pour y être reçu d'avoir ſervi pendant dix ans.

L'ordre de la *Colombe* fut créé en 1383 par Jean I, roi de Caſtille, dans l'égliſe cathédrale de Ségovie. Son emblême étoit une blanche colombe, ſuſpendue à une chaîne d'or, & environnée de rayons.

Le même roi fonda vers le même temps l'ordre de la *Raiſon*, & ce qui eſt étonnant, il falloit, pour y être admis, faire preuve de nobleſſe. La marque de l'ordre étoit un petit drapeau lié que l'on ſuſpendoit à ſon habit par le moyen d'une chaîne.

L'ordre de *Bourgogne* eſt compté parmi ceux qui ont exiſté en Eſpagne; parce que Charles-Quint, en revenant de ſon expédition de Tunis, l'inſtitua dans ſes états en mémoire de cette conquête l'an 1535. L'ordre étoit une croix de Bourgogne, formée par deux bâtons noueux, avec un mot au deſſus qui diſoit *Barbaria*,

L'Eſpagne a conſervé cette croix dans ſon pavillon.

Les ordres exiſtants en Eſpagne ſont : *Alcantara*, *Calatrava*, *ſaint Jacques*, *Monteſa*, la *Toiſon d'or* & l'ordre *de Charles III*. L'ordre d'Alcantara fut appellé le noble ; celui de Calatrava le galant, & celui de ſaint Jacques le riche.

L'ordre d'*Alcantara*, ſurnommé dans ſon principe de *ſaint Julien*, commença en 1156, ſous les auſpices de deux gentilshommes, nommés *Don Suero Fernandés & Don Gomez Fernandés Banientos*, originaires de Salamanque. Ces deux freres réſolurent de s'armer contre les infideles, & d'aſſocier à leur projet quelques nobles du pays. *Ordono*, évêque de Salamanque, confirma leur plan, le fit approuver à Alexandre III, & les ſoumit à la regle de ſaint Benoît. Ce ne fut qu'en 1219, que leur principale maiſon fut transférée dans *Alcantara*, & qu'ils en prirent le nom. Alphonſe VII leur accorda la propriété de tout ce qu'ils enleveroient aux infideles. Cet ordre, beaucoup moins riche qu'autrefois, jouit encore de trente-trois commanderies, de quatre alcadies & de quatre prieurés, qui lui produiſent quatre-vingt mille ducats tous les ans.

L'ordre de *Calatrava* prit naiſſance dans la Caſtille ſous le regne de Sanchez III. Ce roi fit publier dans ſa cour qu'il donneroit en propriété la ville de Calatrava & ſes dépendances à celui qui ſe chargeroit de défendre cette ville contre les Maures, & qu'elle paſſeroit même, par droit de ſucceſſion, à ſes héritiers. Aucun particulier,

particulier, quoi qu'en diſent les rédacteurs de l'abrégé chronologique de l'Eſpagne, ne ſe crut ni aſſez fort, ni aſſez riche pour l'entreprendre. Il n'y eut que les Templiers qui, très-puiſſants alors, vinrent généreuſement s'offrir à défendre la place. Sanchez les refuſa d'abord; mais vaincu par leur obſtination, il y conſentit, & ceux-ci voulant ſe faire aider dans leur entrepriſe, par une foule de gentilshommes, après avoir pris poſſeſſion de la ville, propoſerent au roi l'établiſſement de l'ordre militaire de Calatrava. Il fut inſtitué dans la même année, c'eſt-à-dire en 1158, avec le ſeul but de combattre les Maures, & de s'oppoſer à leurs conquêtes. Les papes Alexandre III, Grégoire VIII & Innocent III l'approuverent; les chevaliers prirent un habit convenable aux expéditions militaires, & firent très-bien leur devoir: ils profeſſerent la regle de Cîteaux. Cet ordre n'eſt aujourd'hui ni religieux, ni militaire, il poſſede en paix 34 commanderies & huit prieurés, évalués à cent vingt mille ducats de revenu. La croix de cet ordre ne differe de celle d'Alcantara que par la couleur: celle-ci eſt verte, l'autre eſt rouge.

L'ordre militaire de *ſaint Jacques* prit naiſſance dans la Galice en 1170, ſous le regne de Ferdinand II, roi de Léon. Il y avoit aux environs de la ville de ſaint Jacques un couvent de chanoines réguliers de l'ordre de ſaint Auguſtin; ils vivoient ſous l'obéiſſance d'un prieur qu'ils éliſoient eux-mêmes. Pluſieurs nobles, à la tête deſquels étoit *Pierre Ferdinand de Fuente Encalada*, ayant réſolu de former un

ordre militaire & hoſpitalier de ſaint Jacques, étoient fort en peine d'exécuter leur projet, imaginant qu'ils ne pourroient jamais vivre dans le bon ordre & la décence qui convenoient à des chevaliers, s'ils n'avoient pas des prêtres qui vouluſſent prendre ſoin de leur conſcience. Il leur parut convenable, pour réuſſir dans leur entrepriſe, de s'unir avec le prieur & les chanoines de ce monaſtere de Loyo, parce qu'ils menoient une vie très-réguliere & telle qu'ils vouloient la mener. Ils ſoumirent leurs idées à Don *Celebruno*, archevêque de Tolede, & à Don *Pedro Martinez*, archevêque de ſaint Jacques, qui les approuverent. Le légat du pape confirma l'aſſention des deux prélats : l'ordre fut établi ſous la regle de ſaint Auguſtin, ils portent à la boutonniere de leur habit une médaille ſur laquelle eſt une épée rouge. Cet ordre a quatre-vingt-ſept commanderies, réparties dans la Caſtille & le royaume de Léon, qui rapportent un revenu de deux cents ſoixante & douze mille ducats.

L'ordre militaire de *Notre-Dame de Monteſa* eut l'origine ſuivante. *Jayme II*, roi de Valence & d'Aragon, ayant appris que le pape Clément V avoit détruit l'ordre des Templiers, & accordé leurs biens à l'ordre de ſaint Jean, à l'exception de ce qu'ils poſſédoient dans l'Aragon, la Caſtille, le Portugal & les îles Baléares, eſſaya de faire établir dans ſes états un nouvel ordre militaire à la place de celui des Templiers, dont le but ſeroit de préſerver les côtes des incurſions des infideles. A cet effet, il envoya pluſieurs ambaſſadeurs à

Avignon, où les papes réſidoient alors; mais ſes ſollicitations furent vaines tant que dura le pontificat de Clément V. Jean XXII, ſon ſucceſſeur, ſe montra plus facile. Jayme II obtint de lui une bulle, le 10 juin de l'année 1317, par laquelle il approuvoit les bonnes intentions du roi, qui ravi de ce ſuccès, fixa pour le jour de la cérémonie le 22 juillet de 1319. Le nouvel ordre fut établi dans *Monteſa*, petite ville du royaume de Valence, qui avoit appartenu aux Templiers, & c'eſt d'elle qu'il prit ſon nom. Les chevaliers portent une croix rouge; ils ſont aujourd'hui plus religieux que militaires, l'ordre ne ſubſiſtant plus que dans quelques maiſons de chanoines réguliers. Ils ont une ſuperbe maiſon dans Valence.

L'ordre de la toiſon d'or fut inſtitué par Philippe II, duc de Bourgogne, comte de Flandre, & ſurnommé le Bon. L'envie qu'il eut de célébrer avec plus de pompe ſon mariage avec l'Infante Iſabelle, fille de Jean I, roi de Portugal, lui fit naître l'idée de cette inſtitution. Le 10 de Janvier de l'année 1429, jour de ſon mariage, le fut auſſi de l'exiſtence de l'ordre: il fixa le nombre des chevaliers à 24, & nomma ſaint André pour leur patron. Charles-Quint porta depuis le nombre des chevaliers juſqu'à 51. Pour être admis dans cet ordre, il faut être prince, grand d'Eſpagne, ou s'être diſtingué par des ſervices très-ſignalés.

Suivant ſa conſtitution, ſon grand maître doit être le chef de la maiſon de Bourgogne, de ſorte que depuis le mariage de l'archiduc Philippe I avec l'Infante Jeanne, héritiere des

rois catholiques, & mere de Charles-Quint, les rois d'Eſpagne ont conſervé la grande maîtriſe de l'ordre & l'ont perpétuée dans leurs états ; ils jouiſſent auſſi des revenus & de la qualité de grands maîtres d'Alcantara, de Calatrava & de ſaint Jacques, depuis Charles-Quint.

L'ordre royal de Charles III eſt de nos jours, il fut inſtitué par ce monarque le 19 ſeptembre de l'année 1771, pour célébrer la naiſſance d'un Infant qui n'exiſte plus. Charles III mit ſon ordre ſous la protection de la Vierge dans le myſtere de ſon immaculée Conception. Les conſtitutions principales de l'ordre ſont, que tous les rois ſes ſucceſſeurs en ſeront les grands maîtres, & auront ſeuls le droit de nommer les chevaliers.

Il y en a de deux ſortes ; les grand-croix, & les chevaliers penſionnaires : le nombre des premiers eſt de ſoixante, celui des ſeconds eſt fixé à deux cents. Pour entrer dans l'ordre en qualité de chevalier grand-croix, il faut avoir vingt-cinq ans accomplis ; les perſonnes de la famille royale & les princes étrangers ſont ſeuls exceptés de cette regle.

Les chevaliers grand-croix ſont diſtingués par un cordon bleu de ciel, liſéré de blanc, au bout duquel eſt une croix dans le même modele que celle qui ſert à l'ordre du Saint-Eſprit, avec cette différence que d'un côté l'on voit l'image de la Conception, & de l'autre le chiffre de Charles III, avec cette légende : *Virtuti & merito.* La plaque repréſente auſſi l'image de la Conception, & doit être brodée ſur le côté gauche de l'habit. Les chevaliers

penſionnaires n'ont qu'une petite croix attachée à la boutonniere avec un ruban bleu & liſéré de blanc.

Dans les jours de cérémonie, les grand-croix portent un large manteau blanc de moire bordé de bleu, le manteau des penſionnaires eſt en laine.

Le nouvel ordre peut admettre la toiſon d'or; mais il eſt incompatible avec tous autres ordres fondés en Eſpagne & dans l'étranger, comme l'ordre du Saint-Eſprit, de ſaint Janvier, de Malte, &c. Les ſouverains & les princes de famille royale ſont ſeuls exceptés de cette regle.

Tous les grand-croix jouiſſent du titre d'excellence & des entrées chez le roi: il y a un fonds de quinze cents mille réaux, environ quatre cents mille livres de notre monnoie, ſur lequel on diſtribue tous les ans aux autres chevaliers une penſion de mille livres. Le principal emploi de l'ordre eſt celui de grand chancelier, il eſt toujours choiſi parmi les grand-croix.

Le ſecretaire, le maître de cérémonies & le tréſorier ſont pris parmi les chevaliers penſionnaires. Chaque grand-croix dépoſe le jour de ſa réception deux cents doublons d'or, environ quatre mille livres, dans les mains du tréſorier, qui ſervent aux dépenſes indiſpenſables, & ſurtout aux honoraires du ſecretaire & du tréſorier, qui ſont de 2000 livres.

Il y a tous les mois une aſſemblée chez le grand chancelier pour traiter des affaires de l'ordre.

Les preuves qu'on exige des grand-croix &

des autres chevaliers ſe bornent à conſtater une vie réguliere, des mœurs irréprochables, la pureté de ſang dans les peres, aïeuls & biſaïeuls & la nobleſſe au moins paternelle acquiſe par la naiſſance & non par privilege.

Les chevaliers & les officiers de l'ordre, au moment de leur réception, font le ſerment de vivre & de mourir dans la religion catholique, apoſtolique & romaine, de ne jamais former aucun deſſein direct ni indirect contre la perſonne du roi, ſa famille & l'état; de les ſervir fidellement dans les emplois qui leur ſeront confiés, de reconnoître ſa Majeſté comme le ſeul & unique chef & ſouverain de l'ordre, & de défendre ſur-tout le myſtere de l'immaculée Conception.

Tous les chevaliers, outre la communion de précepte, ſont obligés de communier tous les ans la veille de la fête de la Conception, pour attirer les bénédictions du Ciel ſur la famille royale & ſur l'Etat, &c.

Juriſprudence, Tribunaux.

LE goût s'eſt introduit dans les arts, tout ce qui nous environne s'eſt embelli, s'eſt perfectionné; nous n'avons conſervé des formes gothiques que l'élégance & la légéreté. La philoſophie a porté ſon flambeau dans les écoles, & nous en avons vu diſparoître ces puérilités, ces diſputes vaines, ces mots barbares qui maſquoient la raiſon & déshonoroient la plus ſublime de toutes les ſciences. L'aſtronomie, le calcul, la chymie, l'hiſtoire naturelle ont fait des progrès étonnants; pourquoi faut-il que la juriſprudence, elle qui nous touche de ſi près, ſoit la ſeule qui tardive dans ſa marche, ne participe point à cette raiſon univerſelle? Il n'y eut jamais cependant tant de magiſtrats éclairés; c'eſt avec dégoût qu'ils ſe portent à leurs fonctions, qu'ils ſe voient forcés de ſuivre un dédale fatigant, où ſans ceſſe contredits par les formalités, ils ſont obligés de ſacrifier leur équité naturelle & leur jugement à l'uſage, à telle coutume particuliere, à des loix que de nouvelles mœurs, un autre gouvernement, le climat, un nouvel ordre de choſes & d'idées, ont rendues inconſéquentes, pour ne rien dire de plus. Quand il n'y auroit à objecter contre la juriſprudence civile que la longueur des plaidoiries, & ces monceaux d'écrits pleins de mots, qui embrouillent une bonne cauſe, la rendent inintelligible à ceux qui doivent la juger, & font gémir pendant des années une famille

entiere que ruine un puiſſant oppreſſeur : ce ſeroit déja beaucoup pour qu'on cherchât enfin à la réformer. Mais la juriſprudence criminelle plus dangereuſe dans ſes effets, paroît auſſi avoir été plus négligée. Nos mœurs ſe ſont adoucies ; mais nous conſervons encore des préjugés terribles. Ah ! que je plains le magiſtrat s'il eſt humain & ſenſible, lorſqu'il ouvre le livre des loix ſur la tête d'un citoyen, d'un homme comme lui ! On m'arrache à ma famille, à mes amis ; une porte de fer roule peſamment ſur ſes gonds, on la ferme ſur moi ; je ſuis mort à l'inſtant que je ſuis ſoupçonné. Avant d'être accuſé, on me traîne devant un juge, il lui faut un crime, un délit, il le cherche : ſeul devant lui, abattu par le déſeſpoir, j'ai à lutter contre toute la ruſe & les artifices d'un homme libre, & dans lequel un rang plus diſtingué produit ſouvent une injuſte prévention ; il interprete tous mes mouvements, il tire des inductions de ma timidité, de ma rougeur & de mon embarras, & ſa plume eſt prête à graver mon ſupplice. Conduit à l'échafaud, toujours ignoré, je n'emporte à la terre que l'horreur ou la pitié de quelques hommes témoins de mon abattement & de mes derniers pas dans la vie.

Il y a long-temps que l'on ſoupire après la publicité de la procédure criminelle ; elle paroît à tous égards répondre à l'eſprit de la loi, qui cherche des hommes innocents & non des coupables ; c'eſt à regret qu'elle tue. La pompe, ſi je puis me ſervir de ce terme, que l'on mettroit au jugement d'un coupable, produiroit un

exemple plus utile que la publicité de ſon ſupplice. Le voleur, l'aſſaſſin ne fréquente perſonne ; il vit avec un ou deux complices de ſes débauches & de ſes crimes ; il eſt ordinairement peu connu ; on le découvre, on le ſaiſit, on l'enferme ; il n'eſt alors guere vu que du geolier & de ſon juge. Lorſqu'enfin il eſt exécuté, l'exemple de ſa mort eſt perdu pour le lieu qui l'a vu naître. La publicité de ſa procédure produiroit un intérêt, une curioſité auſſi favorables à l'accuſé dans les cas douteux, qu'exemplaires pour le peuple. D'ailleurs eſt-il croyable que dans des délits aſſez graves pour faire priver un citoyen de la vie, il ſoit queſtion de la pluralité des voix ? Le fait ne doit-il pas être aſſez clair, aſſez prouvé, pour que d'une voix unanime l'accuſé ſoit abſous ou condamné ?

S'il eſt une juriſprudence où la porte ſoit ouverte à l'abus, à tous les ſubterfuges ; c'eſt ſans contredit celle d'Eſpagne. Il y regne une telle confuſion de loix & tant de gens de loi, qu'il faut plaindre là, plus que par-tout ailleurs, le malheureux qui eſt forcé d'avoir recours à la juſtice ; elle eſt ſi lente, enveloppée de tant de formes, & ſi coûteuſe, qu'il eſt préférable, à tous égards, de perdre ſon bien que de le diſputer. Les cas où l'on adjuge les dépens à la partie gagnante ſont très-rares ; & tout homme méchant & poſſeſſeur de cinquante mille livres, peut ſe flatter de ruiner, en ſacrifiant la moitié de ſa fortune, & ſous le moindre prétexte, celui qui n'en a que vingt-cinq mille. L'ennemi le plus terrible que l'on puiſſe avoir, eſt un

Eſcrivano ; c'eſt le nom qu'on donne aux notaires : ce ſont eux qui inſtruiſent les procès au civil comme au criminel. Un notaire paſſe dans une rue, il eſt témoin d'une diſpute ; il s'informe doucement du nom & de la qualité des parties : de retour chez lui, il verbaliſe, il griffonne, il noircit du papier. Les plaignants raccommodés & bons amis vont en paix chacun chez ſoi ; ils ont bientôt oublié leur querelle. Mais le notaire arrive, qui les fait ſouvenir qu'ils ſe ſont battus la veille, & qui leur demande le prix de ſon travail. Les trois quarts des gens de loi ſont nés miſérables ; ils fourniſſent à leurs études en mendiant : peut-on attendre d'eux la délicateſſe, la ſenſibilité, cette pudeur que donne la bonne éducation ?

Rabelais a comparé les loix à des toiles d'araignée où ſe prennent les petites mouches, mais trop foibles pour retenir les grandes. C'eſt tout le contraire en Eſpagne ; celui qui n'a pas de quoi fournir aux frais que l'on feroit à le pourſuivre, peut être ſcélérat impunément, à moins que le plaignant ne veuille lui-même payer les démarches de la juſtice, qui alors ne ſe preſſe pas trop de terminer ; & de maniere ou d'autre, le miſérable vit impuni, car le pourſuivant finit toujours par ſe laſſer ; & dès qu'il ferme ſa bourſe, ſon affaire eſt abandonnée.

Il y a peu de pays où l'on exécute moins qu'en Eſpagne ; & l'on n'y connoît pas d'autre ſupplice que la corde. J'ignore s'il faut l'attribuer à la probité naturelle des Eſpagnols, ou à leur nonchalance, qui leur feroit regarder le vol moins comme un crime que comme un

travail (*); mais il eſt conſtant qu'il y a peu de malfaiteurs en Eſpagne. S'il s'y fait quelquefois des aſſaſſinats; ils ſont dus à la haine, à l'eſprit de vengeance, plus qu'à cette frénéſie ſi commune ailleurs, qui porte le voleur de grand chemin à priver un homme de la vie, pour le dépouiller plus aiſément de ſes biens. Les routes de l'Eſpagne ne ſont point gardées; il n'y a pas de maréchauſſée. La *Sainte Herman-*

(*) *Fielding* connu par *Tom-Jones*, & pluſieurs romans où il a ſu répandre autant de goût, de morale & de philoſophie que de ſentiment, étoit Lieutenant de Police dans la ville de Londres. Sa place lui avoit fourni les plus grandes reſſources pour connoître les hommes, & ſur-tout cette claſſe dépravée qui trouble le bon ordre de la ſociété. D'après les idées qu'il avoit acquiſes ſur les diverſes ſortes de crimes, il forma le plan d'un ouvrage intitulé, *Recherches ſur les cauſes qui ont multiplié les délits, & ſur les moyens de les prévenir.* On en trouve quelques fragments dans ſes œuvres: il ſeroit à deſirer qu'il eût eu le temps d'achever un ouvrage auſſi utile. Le voyage m'a fait naître quelques idées ſur ce ſujet important. J'ai vu en général que les pays où l'induſtrie & le commerce ont acquis un plus grand degré de perfection, ſont ceux où le vol eſt plus multiplié. Il n'y a pas de royaume où il exiſte autant de voleurs qu'en Angleterre. La France, après elle, ayant un commerce intérieur, très-étendu, malgré les maréchauſſées, & la police la plus exacte, vient difficilement à bout de prévenir une foule de crimes, tandis qu'en Allemagne & en Eſpagne, les vols ſur les grands chemins ſont beaucoup plus rares. Dans la premiere, c'eſt moins en raiſon du peu de communication qui exiſte entre ſes diverſes parties, que parce qu'en général ſes villes & ſes bourgs ſont remplis de propriétaires de terres, adonnés à la culture, par conſéquent livrés à des mœurs plus douces & plus pures. Les délits ſont rares parmi des agriculteurs. En Eſpagne le défaut d'induſtrie, de commerce intérieur, & le peu de communication qui exiſte entre ſes provinces, rendent de même les délits moins fréquents. La ſobriété paroît auſſi y contribuer.

dad, confrairie chargée du ſoin de ſaiſir les voleurs, ne ſe met en marche que lorſque le crime eſt commis; & cependant un voyageur peut traverſer en ſûreté cette vaſte monarchie.

J'ai paſſé près de trois ans en Eſpagne ſans entendre parler d'exécution; il n'eſt ſorte de moyens que l'on ne mette en œuvre pour ne pas en venir à cette extrêmité. Après pluſieurs années de détention, le jugement d'un coupable ſe termine preſque toujours à des *préſidios*, qui ſont des galeres plus ou moins rigoureuſes, en raiſon du délit.

Le nommé *Pignero* avoit reçu de la nature un eſprit vif, une taille avantageuſe & des parents honnêtes; mais il s'étoit fait un cœur de ſcélérat. Il ſe rendit coupable, en dix à douze ans, de vingt-huit aſſaſſinats, tous horribles, & dont le moindre méritoit de le faire écorcher vif. Après quelques crimes commis en Eſpagne, il s'enfuit en Afrique, où il continua ſes déportements; il fut pris & condamné à mort: il alloit être empalé, lorſqu'un Santon qui ſe trouva ſur ſon chemin, touché de ſa figure & de ſa jeuneſſe, le couvrit de ſon manteau & lui ſauva la vie; il le mena dans ſa ſolitude, où il le traita & le chérit comme ſon fils. Pignero vécut avec lui pendant quelques mois fort tranquille; mais bientôt fatigué de cette vie monotone, il ſaiſit un inſtant où le Santon dormoit; & l'ayant aſſaſſiné, il lui vola le peu d'argent qu'il avoit, avec lequel il revint en Eſpagne. Peu de jours après ſon arrivée, il fut pris pour un nouveau crime, & enchaîné dans un vieux château ſur le bord

de la mer. Il y étoit gardé par un ſoldat, avec lequel il s'entretenoit un ſoir : la connoiſſance établie, il le pria de vouloir bien lui allumer ſa pipe à la lampe ; le ſoldat n'héſite point, & Pignero profite de ce moment pour lui donner un coup de couteau qui l'étend mort ſur le plancher. Libre alors, il ſe dégage de ſes chaînes, & ſe jette dans la mer ; il étoit ſur le rivage tranſi de froid & ne ſachant que devenir, lorſqu'il paſſa un homme à cheval, qui avec bonté lui demanda ce qu'il faiſoit là mouillé comme il étoit. Pignero lui répondit qu'il s'étoit ſauvé à la nage d'une barque qui venoit de ſe perdre, & qu'il ne pouvoit faire un pas tant il étoit fatigué. Le voyageur compatiſſant lui offre la croupe de ſon cheval, Pignero ne refuſe point : ils firent ainſi quelques lieues en raiſonnant ; mais au premier détour, Pignero ne manque pas d'aſſaſſiner ſon bienfaiteur, & de ſe rendre à Gibraltar avec ſon argent & ſon cheval. Arrivé dans cette ville, il y mena long-temps une vie ſi réguliere, qu'il vint à bout de gagner la confiance du gouverneur de la place, qui le chargea de pluſieurs commiſſions dont il s'acquitta avec beaucoup d'intelligence. Un officier anglois ayant demandé à ce gouverneur un homme de confiance pour faire le voyage d'Eſpagne ; celui-ci crut bien faire de lui donner Pignero, qui après deux jours de route, aſſaſſina l'officier. Pour achever, ce monſtre fut mis dans les priſons de Malaga, où il étoit encore il y a quelques années. S'y étant rendu amoureux d'une jolie femme empriſonnée avec ſon mari,

il ne trouva pas de moyen plus court pour poſſéder l'objet de ſa paſſion que l'aſſaſſinat : en effet, un coup de couteau le délivra du mari, il épouſa la veuve ; & depuis, tant la juſtice eſt bonne en Eſpagne, il en eut pluſieurs enfants. Pignero qui avoit de l'argent, & qui graiſſoit la patte à ſon *Eſcrivano*, eſpérant toujours bien de ſon affaire, ſollicitoit ſon jugement. La ſentence vint enfin, qui condamna cet honnête homme aux mines. Il ſe crut trop puni, il appella de ſon Arrêt ; & la chancellerie de Grenade ayant vu ce procès tiſſu d'horreurs, condamna Pignero à être pendu. Fâché contre le greffier qui avoit rédigé la procédure, il réſolut de l'aſſaſſiner au moment où il lui liroit ſa ſentence ; heureuſement pour cet homme, un autre greffier prit ce jour-là ſa place. Pignero, ſans ſe déconcerter, tira ſon long couteau, & lui dit : *prenez, il étoit deſtiné pour un autre.*

On ſera ſans doute étonné de voir ainſi les priſonniers armés de poignards & de couteaux. La police des priſons en Eſpagne eſt inconcevable. Les fenêtres ſont ordinairement garnies de longues cordes & de paniers, par le moyen deſquels ils reçoivent de leurs amis tout ce qu'ils veulent, des armes, des avis & de l'argent. Mais ſi un homme honnête eſt pris ſur le moindre ſoupçon de contrebande, on lui met à l'inſtant les fers aux pieds & aux mains, s'il n'a pas ſix louis à donner au geolier pour ſe délivrer de cette oppreſſion. Il ſeroit trop long d'entaſſer toutes les vexations & les horreurs qui ſe commettent en ce genre. Le gouverne-

ment ne veille peut-être pas assez sur ces désordres particuliers ; & je ne crains pas de le dire, s'il est un pays où le despotisme se fasse sentir presque à chaque pas, ce pays est l'Espagne. Chaque village a un despote dans son alcade ; chaque ville dans son corrégidor ; chaque douane dans son administrateur, & chaque province dans son intendant ; & l'on veut détruire l'inertie lorsque tout tend à la faire naître ; on prétend ranimer l'agriculture & l'industrie ! Ah ! que de réformes ne falloit-il pas faire avant que de distribuer des quenouilles & des rouets.

Il n'y a que deux *Chancelleries* en Espagne ; c'est ainsi qu'on appelle les cours souveraines de Grenade & de Valladolid. Elles se partagent tous les procès de l'Espagne en dernier ressort : car les principales villes, comme Barcelone, Valence, Séville, &c. ont des cours de justice, appellées *Audiences*, dont les jugements, comme ceux de nos sénéchaussées, sont soumis à l'appel. On donne le nom d'*Oydores* à tous ces juges, qu'ils soient membres d'un tribunal supérieur ou inférieur ; leurs charges ne sont point vénales ; c'est le conseil qui nomme, & le roi approuve. Les auditeurs sont choisis parmi les avocats, les anciens alcades, les corrégidors ; & la brigue, en ce genre, fait commettre plus d'abus que la vénalité des charges ne peut en produire en France. Les Arrêts des *Chancelleries* peuvent être réformés par le *Conseil de Castille*, comme en France, au Conseil, sur les requêtes en cassation.

Ce Conseil, comme le plus ancien & le premier de la monarchie, jouit de très-grands hon-

neurs ; il fut fondé, dit-on, par Ferdinand III, en 1245 : il eſt le dépoſitaire des loix du royaume ; la grande police de l'Etat lui eſt confiée. Ce Conſeil nomme aux chaires des univerſités d'Alcala, de Salamanque & de Valladolid, ou plutôt il inſtalle dans ces places celui qui a triomphé dans le concours, & lui expédie les brevets ou les titres qui lui ſont néceſſaires. Il examine les avocats, & après les ſerments d'uſage, il leur fait auſſi jurer de défendre, envers & contre tous, l'immaculée Conception de la Vierge. Il eſt juge ſuprême en littérature ; toutes les approbations des livres émanent de lui & ſont de ſon reſſort ; il remplit en ce genre les fonctions de notre chancelier. Il eſt compoſé d'un préſident, nommé *Préſident de Caſtille*, (place ſi belle, & qui jouiſſoit de tant de privileges, que les rois l'ont ſupprimée, & ne l'ont fait revivre que dans les temps de criſe, comme Rome nommoit autrefois un dictateur ; le dernier préſident de Caſtille a été M. le comte d'Aranda), de ſeize conſeillers que l'on qualifie de *Seigneurs*, d'un fiſcal ou procureur général, & d'une foule d'officiers ſubalternes. Dans les requêtes que l'on préſente à ce tribunal, on lui donne le titre d'*Alteſſe*, & dans les mémoires & les conſultations, celui de *Majeſté*.

Après avoir parlé des tribunaux en général, je ne crois pas inutile de faire connoître les deux emplois d'*Alcade* & de *Corrégidor*. Le premier date des Arabes, & ſignifie gouverneur ; ſon emploi eſt beaucoup moins important qu'autrefois ; il n'eſt aujourd'hui pour ainſi dire que le lieutenant de police de l'endroit où il eſt établi :

il

il veille à la sûreté publique, aux marchés; il taxe le prix des denrées, &c. Il n'y a pas de petit hameau qui n'ait son alcade. Le corrégidor est plus moderne; la premiere fois qu'on le trouve nommé dans les loix de l'Espagne, c'est en 1387.

Lorsque l'Espagne eut secoué le joug des Romains, elle nomma pour son gouvernement intérieur une foule de magistrats. Ceux dont on retrouve le nom dans les loix anciennes, sont, le seigneur de la ville, le vicaire du seigneur ou son assistant, le juge ordinaire, le juge de la terre, le seigneur de la province, le duc, le comte, le juge de résidence, les juges délégués, les arbitres, &c. Quoique tous ces noms soient différents, il est à supposer qu'ils n'ont servi qu'à désigner les mêmes fonctions; c'est-à-dire, que le juge de la ville étoit le même que celui que les loix nomment tantôt le juge ordinaire, & tantôt le juge de la terre. Le comte étoit sans doute le seigneur de la ville; & le duc, celui de la province. Les juges délégués étoient ceux qui accompagnoient le duc ou le roi dans la visite qu'il faisoit de son gouvernement ou de ses états, & qui l'aidoient à rendre la justice. Les arbitres étoient, comme aujourd'hui, des hommes choisis par deux parties en litige, qui vouloient se mettre d'accord.

Lorsque la monarchie espagnole se fut vengée de l'usurpation des Maures, en les dépouillant de la plus grande partie des provinces qu'ils avoient conquises, elle conserva à ses gouverneurs, sous le titre d'*Alcades*, la police & le gouvernement des villes qui leur étoient

confiées: elle donna le titre de *Régidor* ou de régiſſeur à ceux qui eurent le ſoin de veiller aux affaires de la ville; & de *Corrégidor*, au magiſtrat qui devoit juger les différents qui ſurviendroient dans cette même ville. Avec le temps, ce corrégidor devint plus puiſſant que l'alcade: celui-ci n'eut plus que la police ordinaire; l'autre devint l'unique juge au civil comme au criminel. L'alcade ne fut, pour ainſi dire, & n'eſt aujourd'hui que le premier officier du corrégidor: car c'eſt lui qui eſt chargé de faire les premieres diligences contre les coupables; il doit ſe ſaiſir de leurs biens & de leurs perſonnes, & rendre compte de ſes démarches au corrégidor, qui ſeul a le droit de décider & de juger. L'alcade des villes & des villages change tous les ans. Dans Madrid, chaque quartier choiſit & nomme lui-même ſon *Alcade* à la pluralité des voix. Les notables s'aſſemblent en préſence d'un alcade de cour & de l'eſcrivano à ce délégué. Chacun donne à ſon tour ſon ſuffrage, & l'homme élu repréſente nos *Commiſſaires de quartier*; il veille à la police, à la propreté des rues & des maiſons, aux rixes publiques & particulieres. Cet emploi ne rend rien, dit-on: cependant il eſt très-recherché; & quelques jours avant l'élection, les prétendants ont ſoin de ſe concilier les ſuffrages. Le pouvoir des alcades de cour eſt encore très-étendu; ils jugent même quelquefois en dernier reſſort au criminel.

Santayana, qui a fait un traité aſſez eſtimé du gouvernement politique de l'Eſpagne, prétend que l'emploi de corrégidor eſt un des plus

auguſtes de la monarchie ; que ſes obligations ſont ſans bornes, & que ſon autorité peut ſe comparer à celle qu'avoient les proconſuls romains. On en jugera : car voici le détail des devoirs & des fonctions d'un corrégidor.

Il doit viſiter au moins une fois les villes & les villages de ſon diſtrict, pendant la durée de ſa charge, faire renouveller les termes qui déſignent les limites de ſa juriſdiction, s'ils tombent en ruine ; diſtribuer avec équité la juſtice, & faire rendre à chacun le ſien ; annuller les péages, les droits & les impôts qui auroient été mis ſur les villes, grands chemins & les villages, ſans le conſentement du roi ; veiller à l'exécution du concile de Trente, en ce qui concerne les tonſurés & le bas clergé ; & ne pas ſouffrir que, ſous aucun prétexte, les droits de la couronne ſoient fraudés. Il doit avoir un regître, où il tiendra un compte exact des frais de juſtice qu'il aura été obligé de faire par lui ou ſes officiers pour le ſervice du roi ; recouvrer ce qui eſt légitimement dû ; rendre ſes comptes tous les ans dans le mois de décembre ; & remettre l'excédant de la recette au receveur des finances avant la fin du mois de janvier. Il eſt obligé de veiller à la ſûreté des chemins, de faire obſerver les loix en ce qui concerne la chaſſe, les pâturages, les bois & la pêche ; d'inſtruire tous les ſix mois le conſeil, ſi les prélats & les juges eccléſiaſtiques ne cherchent pas à uſurper de nouveaux privileges, & n'empietent pas ſur la juriſdiction royale. Il doit prendre ſoin des écoles publiques & des maiſons de charité, connoître leurs revenus, & faire

rendre compte aux adminiſtrateurs. La viſite qu'il fait dans les divers endroits de ſon reſſort, doit être à ſes dépens, ſans qu'il puiſſe exiger, ni le logement, ni la nourriture, ni aucune eſpece de redevance. Il eſt obligé de réſider dans la ville principale de ſon diſtrict, & il ne peut s'en abſenter ſans une permiſſion expreſſe du roi, ſous peine d'être privé de ſa charge. Il doit empêcher les jeux de hazard, pourſuivre & châtier les vagabonds, parmi leſquels ſont compris les chaudroniers étrangers; ne laiſſer mendier que les vieillards & les impotents; modérer le luxe; ne pas permettre aux femmes d'aller entiérement voilées, & veiller à ce qu'il n'y ait pas de maiſons de débauche; il faut enfin qu'il ſoit exact à tenir ſes audiences, & qu'il termine les procès avec la plus grande célérité. Un corrégidor ne demeure guere dans la même ville que trois ou quatre ans; il ſe promene de *Corrégidoriat* en *Corrégidoriat*, juſqu'à ce que, pour le récompenſer de ſes travaux, on le place dans les tribunaux ſupérieurs. Il fait invariablement ſon chemin, en ſuivant le cercle: une fois qu'il y eſt admis, il ne peut être déplacé, à moins qu'il ne commît des délits trop graves; ce qui eſt très-rare je crois. Mais on dit qu'ils ne ſortent jamais d'une place auſſi pauvres qu'ils y ſont entrés.

De l'Agriculture.

Les cauſes qui ont dépeuplé l'Eſpagne & fait négliger l'agriculture, ſont trop connues pour que je cherche à les rappeller. Le gouvernement plus éclairé ſans doute ſur ſes vrais intérêts, paroît vouloir s'occuper beaucoup de tout ce qui concerne l'économie politique. La faveur qu'il accorde aux diverſes ſociétés établies ſous le nom d'*Amis du pays*, en eſt une preuve, puiſque leur but eſt de fomenter l'induſtrie, & ſur-tout de ranimer, de perfectionner l'agriculture; mais les progrès qu'elle a faits ſont bien lents encore. Quelques années de vigilance & de protection n'ont pas pu ſuffire à réparer le mal cauſé par pluſieurs ſiecles d'inertie. D'ailleurs un des principaux obſtacles que rencontrera long-temps le zele des amis; c'eſt moins le défaut de population, puiſqu'il eſt prouvé que celle d'Eſpagne, depuis trente ans, a augmenté d'un tiers, que le trop grand éloignement qui exiſte d'une peuplade, ou d'un village à l'autre. Peu de voyageurs, en traverſant ce royaume, auront manqué d'obſerver qu'il n'y a guere que les terres diſtantes d'une lieue, plus ou moins, des villes & des villages, qui ſoient cultivées, & il n'eſt pas poſſible qu'on défriche plus avant: car l'on parcourt quelquefois les quatre, cinq & même ſix lieues, ſans rencontrer d'habitation. L'entre deux paroît une terre ſacrée, que la charrue & le hoyau profaneroient; &

quelques villages deviennent miſérables, parce qu'ils ſont trop grands & trop peuplés. Le premier ſoin du gouvernement devoit être de fixer des limites à tous les bourgs, villages & hameaux; & au lieu de les laiſſer agrandir, les forcer de ſe multiplier; ainſi les hommes couvriroient un plus grand eſpace, & les terres en friche ſeroient miſes en valeur. L'Eſpagne en a la preuve dans le royaume de Valence, & dans les nouvelles peuplades de la Sierra-Morena.

C'eſt dans les pays qui ne ſont pas peuplés en raiſon de leur grandeur, que l'on devroit ſur-tout entendre l'économie des hommes & des beſtiaux: cependant il n'eſt pas rare, dans les terres que l'on cultive en Eſpagne, de voir, ſur un champ d'un arpent, dix ou douze paires de bœufs qui ſuivent à la file le même ſillon, & autant de laboureurs pour les guider; tandis que dans le champ voiſin, douze ou quinze hommes auſſi rangés en file, ſont armés de bêches, & grattent à peine la terre. Il réſulte de cette maniere de cultiver pluſieurs ſortes d'inconvénients. Le premier eſt ſans doute d'employer trop de bras inutilement; mais le plus dangereux eſt que la terre n'étant pas aſſez profondément ouverte, ne communique point aux plantes les principes de vie qu'elles doivent en retirer. Les brouillards & les roſées qui ne manquent jamais de tomber en Eſpagne avec aſſez d'abondance, ne pouvant pas pénétrer cette terre, ſont repompées avec trop de viteſſe par le ſoleil. Les plantes ſe deſſechent; elles ſont déracinées ſi les pluies ſont trop

abondantes, les vents mêmes ſuffiſent pour cauſer dans les terres des ravages conſidérables. Cependant, malgré l'aridité cauſée par le défaut de culture, on a remarqué qu'année commune, la récolte peut fournir en grains une année & demie de ſubſiſtance pour toute l'Eſpagne. Que ſeroit-ce ſi tout étoit également & bien cultivé ?

Il eſt permis de ſuppoſer, qu'au moyen de cette abondance & de quelques greniers publics, on ne devroit jamais manquer de grains en Eſpagne : cependant il arrive très-ſouvent des diſettes dans quelques provinces, parce que l'exportation y eſt mal combinée, & le pain eſt toujours beaucoup plus cher qu'en France. Il eſt vrai de dire que le payſan Eſpagnol ne connoît pas ce pain noir & dégoûtant que mange ſouvent notre laboureur ; le pain le plus blanc, fait du meilleur froment, ſert de nourriture à preſque tous les ordres de l'Etat. Les Caſtilles & l'Eſtramadure ſont les provinces les plus fertiles en bled, & ſur leſquelles devroit ſe porter ſur-tout l'attention du gouvernement.

On pourroit apporter pluſieurs remedes à la grande ſtérilité dont on ſe plaint en Eſpagne. Le premier dont on retireroit un double avantage, ſeroit de planter des arbres. On a la douleur de traverſer les plaines immenſes de la Caſtille ſans y rencontrer le plus petit arbuſte ; les ſources ne manquent pas dans la plupart des provinces, mais elles tariſſent dans les grandes chaleurs. Si l'on avoit ſoin de planter des arbres ſur les bords des ruiſſeaux & des rivieres, le ſoleil

réuſſiroit moins à les deſſécher. Si l'on en plantoit dans la campagne, les eaux des pluies y ſéjourneroient davantage.

Tout le terrain de la Caſtille, entre *Madrid* & la *Sierra-Morena*, & celui depuis *Talavera* juſqu'à *Badajos*, a une ſuperficie d'un pied & demi de ſable, le deſſous eſt une terre glaiſe robuſte : ainſi la nature a fourni elle-même ſur les lieux de quoi la mêlanger. Il ne s'agit plus que de lui procurer de l'humidité, par le moyen de l'irrigation, & l'on pourroit en venir à bout, comme je l'ai déja obſervé, en protégeant les ſources contre les ardeurs du ſoleil.

Si l'on remarque que l'Eſpagne a plus de cent cinquante rivieres, ſix fleuves & quantité de ſources dans les montagnes, on jugera que c'eſt la faute de l'induſtrie ſi les terres manquent d'humidité, & qu'il faut que le ſol d'Eſpagne, ſon climat & ſon ſoleil, malgré ſon ardeur, ſoient bien propices pour qu'elle produiſe autant qu'elle fait, dans les cantons même les plus ardents, où elle donne quelquefois cent pour un.

Une des premieres réformes à laquelle il ſeroit néceſſaire de ſonger pour le bien de l'agriculture en Eſpagne, devroit être de prohiber l'uſage trop général des mulets (*). Le cheval, à ne conſidérer que ſa beauté, mérite ſans

(*) Il eſt rare de rencontrer en Eſpagne un attelage de chevaux. Malgré les défenſes qui ont été pluſieurs fois renouvellées, de ſe faire traîner par des mules, & de s'en

doute la préférence ; mais en accordant au mulet toute la ſupériorité de force, & la frugalité qu'on lui ſuppoſe, le ſeul défaut de ne pouvoir ſe reproduire, devroit le faire exclure. Il n'y a que l'ignorance, un luxe mal entendu & le défaut d'agriculture qui ſoutiennent le préjugé national d'avoir des mules, qu'on tire preſque toutes de l'étranger, & qui ſont d'un prix extravagant. S'il y a quelques parties de l'Eſpagne où le cheval ne ſoit pas aſſez fort pour réſiſter à la vivacité de l'air & à la fatigue, qu'on ſe ſerve alors de mulets, cela paroît naturel ; mais par-tout où les chevaux peuvent être employés ſans riſque, ils me paroiſſent à tous égards devoir être préférés.

Un autre abus que devroit réformer l'amour de l'agriculture, ſeroit de faire diminuer cette quantité de taureaux que l'on réſerve & que l'on nourrit hors du travail & dans l'inutilité, pour les tuer enſuite avec cérémonie & ſi chérement pour le public. On pourroit au moins, ſi le peuple eſt très-attaché à ce genre de fêtes, & qu'il lui en coûtât trop de s'en voir privé, réduire le nombre des victimes, & ne ſacrifier que quatre ou cinq taureaux au lieu de vingt qu'on a coutume d'éventrer dans ces jeux de boucherie : l'agriculture ne pourroit qu'y gagner.

ſervir dans les voyages, les femmes & les eccléſiaſtiques étant les ſeuls exceptés de cette regle, l'uſage a conſtamment prévalu. Ces defenſes furent faites, parce que la race des chevaux ſe perdoit.

M. *Bowles*, qui dans ſon introduction à l'hiſtoire naturelle & à la géographie phyſique de l'Eſpagne, prouve qu'il a bien examiné les diverſes productions de ce royaume, aſſure que ni *Bellonius*, ni *Rauwalf*, ne font mention d'aucune plante des environs de Jéruſalem, qu'il n'ait rencontrée dans cette péninſule. Je ne crois pas inutile de donner ici une légere idée de quelques plantes, arbres & arbuſtes que l'on trouve en Eſpagne.

Le térébinthe ordinaire eſt aſſez commun, un inſecte le pique pour dépoſer ſes œufs, & cette piquure produit une noix de galle couleur de corail; & comme cette noix, au lieu de s'arrondir en croiſſant, s'alonge de plus d'un demi-pouce, & prend la forme d'une corne de chevre, cette eſpece de térébinthe eſt vulgairement appellée *Cornicabra*. Ses racines, ſouvent plus groſſes que le tronc, fourniſſent un bois très-dur, agréablement veiné, & qui prend au tour toutes les formes qu'on veut lui donner; il eſt ſuſceptible d'un beau poli; on en fait une prodigieuſe quantité de tabatieres à Orihuela, qui ſont connues ſous le nom de bois d'Orihuela. Mais les ouvriers qui les travaillent ne ſont pas très-habiles, & j'ai peu vu de ces boîtes faites dans le pays dont la forme fût agréable.

Le figuier d'inde, *Opuntia*, eſt très-commun dans la partie orientale & méridionale de l'Eſpagne, & quoique cet arbuſte ſoit originaire des Indes, il croît par-tout ſans culture & juſques dans la fente des rochers, où il trouve à peine de la terre pour y prendre racine. Sa

fleur eſt de la grandeur d'un œillet ordinaire, mais plus touffue, d'une couleur très-rouge & ſans épines ; mais les feuilles qui l'enveloppent lorſqu'elle eſt encore en boutons, en ſont armées de très-aiguës. A la fleur ſuccede un fruit aſſez reſſemblant à la figue ordinaire : en la dépouillant de ſon écorce, on lui trouve un goût pâteux, mais aſſez agréable : il a la propriété de teindre en rouge les urines de ceux qui en mangent. On découvrit en Angleterre, par hazard, que les os d'un cochon qui vivoit dans la maiſon d'un teinturier, & qui s'étoit nourri avec de la garance, s'étoient teints en rouge. L'expérience fut répétée & confirmée à Paris par l'académie des ſciences.

Le grand palmier croît dans toutes les provinces méridionales de l'Eſpagne ; mais où il abonde le plus, c'eſt dans le royaume de Valence, aux environs d'Elche ; la plaine en eſt couverte autant que la vue peut s'étendre. On prétend qu'il y en a plus de cinquante mille, dont les deux tiers, au moins, ont plus de cent vingt pieds de haut, & qui forment une forêt ſuperbe. Les dattes qu'ils produiſent ſont attachées à la cime de l'arbre en grappes de quinze à vingt-cinq livres ; elles ſont moins douces & moins bonnes que celles du Levant, mais je crois que cela dépend un peu de la préparation qu'on donne à celles-ci, & qui corrige l'écorce du fruit qui eſt naturellement un peu apre.

Il y a pluſieurs ſortes de chênes en Eſpagne. *Ilex aculeata cocciglandifera* eſt celui ſous les feuilles épineuſes duquel on trouve

en abondance le *Kermès*, ou ce ver connu ſous le nom de *Gal-inſecte*, qui ſert à la teinture écarlate, qui étoit ſi appréciée des anciens, & dont l'uſage eſt devenu moins fréquent par l'abondance de cet autre inſecte nommé *Cochenille*, qui nous vient d'Amérique. Cette eſpece de chêne s'appelle en Eſpagnol *Coſcoxa*.

Le *Suber* ou *Alcornoque* eſt l'eſpece de chêne qui produit le liege ; ſes glands ſont amers. De quatre en quatre ans, on le dépouille de ſon écorce juſqu'à l'épiderme, car ſi on l'attaquoit, l'arbre ſe deſſécheroit. Lorſqu'on l'a ainſi dépouillé, l'arbre produit une eſpece de liqueur qui s'épaiſſit à l'air, & qui au bout de quatre ou cinq ans forme le nouveau liege.

Le vrai chêne qui ſe nomme en Eſpagnol *Encina*, eſt un arbre très-haut, très-touffu, dont le bois eſt extrêmement dur ; ſes racines ſont plus tendres & ſe tournent avec facilité. Cette eſpece de chêne produit des glands très-gros, oblongs & ſi doux qu'on les mange comme des marrons. Il y a une variété de la même eſpece dont les feuilles ſont liſſes & luiſantes, les glands n'en ſont ni auſſi gros, ni auſſi bons que les premiers.

Les montagnes ſeptentrionales de l'Eſpagne produiſent des chênes blancs, très-propres à la conſtruction des navires : ils ont la feuille large & découpée, elle tombe en hiver. Ils produiſent des glands amers.

Le hêtre vient auſſi dans les provinces ſeptentrionales, ſur la cime des montagnes où les chênes ne peuvent déja plus ſe ſoutenir ; il

croît auſſi dans les plaines, & produit un fruit triangulaire.

Le noyer eſt aſſez commun dans quelques parties de l'Eſpagne. Il eſt étonnant qu'on n'ait pas cherché à le planter dans les autres où il croîtroit auſſi-bien.

La plupart des oliviers n'ont, pour ainſi dire, que l'écorce; cela provient de la mauvaiſe méthode dont on ſe ſert pour les planter: car l'on ne fait que prendre une branche d'olivier, on la fend en quatre par un bout, & on la met en terre, de ſorte que l'eau & la chaleur en pourriſſent l'intérieur. L'Eſpagne a de l'huile en abondance, mais elle eſt en général puante & déteſtable au goût, tandis qu'elle pourroit être auſſi bonne que celle de nos provinces méridionales. On a la coutume, dans un pays auſſi chaud que l'Andalouſie, de laiſſer pourrir l'olive avant que de la détriter, & ce n'eſt ſouvent que trois mois après avoir cueilli le fruit, qu'on ſonge à faire l'huile. Ce n'eſt pas-là la méthode de Provence, où l'on ne laiſſe guere fermenter l'olive, que huit jours avant de la porter au moulin. En uſant du même procédé, l'Eſpagne pourroit faire un grand commerce de ſes huiles.

L'Andalouſie eſt remplie d'oliviers, ceux de *Lucena* & des environs produiſent une olive ronde, petite & de bonne qualité pour faire l'huile. Celles de *Séville*, au contraire, ſont à-peu-près groſſes comme des œufs de pigeon, & ſont excellentes à préparer & à conſerver pour être ſervies dans les tables.

Le pommier paroît être en Biſcaye dans ſon

élément naturel ; il y en croît une prodigieuſe quantité d'eſpeces. Les *Reinettes* y ſont aſſez communes, avec quelques variétés entr'elles ; les cerifiers y prennent la groſſeur des ormes ; les pêches y ſont délicieuſes, & l'on y trouve les quatre meilleures eſpeces de poires fondantes.

Les Valenciens prétendent que leur ſoie eſt plus fine, plus légere, & plus unie que celle de Murcie, parce qu'ils élaguent leurs mûriers tous les deux ans, & que les Murciens ne les élaguent que tous les trois ans, ce qui rend la feuille plus âpre & plus forte. Mais on peut leur oppoſer l'exemple des habitants de Grenade, qui ne les élaguent jamais, & qui peuvent ſe vanter, avec raiſon, de poſſéder la ſoie la plus fine de l'Eſpagne. Il eſt vrai que ce ſont deux eſpeces de mûriers différents, car on cultive à Grenade le mûrier noir, tandis qu'à Valence & à Murcie c'eſt le mûrier blanc. Ils ont auſſi l'habitude dans ces deux derniers royaumes de couper la tête du mûrier, afin qu'il étende ſes branches davantage, & que l'on puiſſe cueillir plus aiſément la feuille. Cette méthode eſt défectueuſe, en ce que l'arbre en ſouffre, & très-ſouvent il ſe creuſe & ſe pourrit. La culture du mûrier dans le royaume de Grenade, eſt ſans contredit la meilleure.

On voit dans la Murcie des forêts d'orangers & de citroniers, le cédrat & tous les autres fruits de ce genre y ſont très-abondants. Les oranges de Murcie ſont, en général, plus douces & plus groſſes que celles du royaume de Valence, de la Catalogne & du reſte de l'Eſpagne.

L'eſpece de *gramen* vivace qu'on appelle *Eſparta*, eſt très-commun, car il couvre une bonne partie de l'Eſpagne. On en fait des cordes, des nattes & quantité d'ouvrages utiles. M. Bowles dit avoir compté plus de quarante-cinq ſortes ou manieres de l'employer. Depuis quelques années on a trouvé le ſecret de filer cette plante comme le chanvre & le lin, & d'en faire des toiles très-fines. Charles III a récompenſé celui qui a fait cette précieuſe découverte, & lui a accordé pluſieurs privileges.

La plante qu'on appelle *Pita* eſt l'aloès d'Amérique. Comme ſes feuilles ſont épaiſſes, hautes & fortes, on s'en ſert en Eſpagne pour enclore les propriétés : ſa culture donne peu de peine, puiſqu'on n'a beſoin que de mettre une de ſes feuilles en terre ; elle pouſſe une tige de ſix à ſept pieds de haut, qui ſe termine en pyramide & qui fait un ornement agréable ſur les grandes routes. M. Bowles prétend que ſi l'on diſtilloit ſes feuilles, on pourroit en extraire une eſpece d'eau-de-vie ; on ſe contente, après les avoir long-temps laiſſé fermenter dans l'eau, de les battre comme le chanvre, & d'en faire des cordes que l'on teint de pluſieurs couleurs, & des rênes pour les chevaux. Dans la Catalogne on eſt venu à bout de les filer ſi menu, qu'on en fait des blondes. Je crois que l'on pourroit aiſément multiplier cette plante en Provence.

Les Patates furent apportées d'Amérique en Galice par les Eſpagnols, d'où elles ſe propagerent enſuite dans le reſte de l'Europe ; elles

furent d'abord de Galice en Irlande, où elles abonderent ſi fort, qu'elles ſont preſque devenues l'unique aliment du pays. Elles ſont très-abondantes dans l'Andalouſie. Celles de Malaga ſe nomment *Batatas*, & ſont d'une autre qualité que les Patates ordinaires, elles ſont auſſi originaires d'Amérique; ſes racines ſont plus brunes & plus longues que celles de l'autre eſpece, elles ont auſſi un ſuc beaucoup plus agréable & plus doux.

Les Eſpagnols regardent le ſafran qui croît dans la Manche comme le meilleur qui exiſte en Europe; les feuilles de celui-ci ſont couleur verd de perroquet, ſes fleurs ſont jaunes & d'un pouce de long. Les enfants & les femmes ont ſoin tous les matins d'aller cueillir ces fleurs & d'en arracher les trois houpes qui ſont l'unique objet de cette plante, qui ſerve dans le commerce. Quoique la Manche produiſe beaucoup de ſafran, la récolte la plus conſidérable qui ſe faſſe en ce genre, eſt dans les environs de Cuenca & de ſaint Clément. Les oignons ſe conſervent ſains dans la terre pendant quatre ou cinq ans, & produiſent chaque année; mais au bout de ce terme il faut les en arracher, & le terrain devient excellent pour le bled; mais il faut un intervalle au moins de vingt ans, pour qu'on puiſſe y ſemer du ſafran encore.

Il n'y a pas de province en Eſpagne qui ne produiſe plus ou moins de chanvre & de lin; mais il y a des cantons qui leur ſont plus ou moins favorables, comme la Murcie pour le lin & l'Aragon pour le chanvre.

On

On voit dans le royaume de Valence plusieurs plantes de coton, & il eſt étonnant que l'on néglige aujourd'hui en Eſpagne la culture de cette plante ſi utile, & qui s'y faiſoit autrefois avec beaucoup de ſuccès.

Sur toute la côte, depuis Malaga juſqu'à Gibraltar, il y a plus de douze manufactures ou moulins à ſucre; on en compte quatre dans le ſeul village de *Motril*, qui travaillent depuis un temps immémorial, & la tradition rapporte que ce furent les Maures qui apporterent en Eſpagne les cannes à ſucre & la maniere de le préparer. Cette culture pourroit être encore plus étendue qu'elle ne l'eſt; on pourroit auſſi, dans les mêmes cantons, cultiver l'ananas & quantité d'autres plantes & fruits de l'Amérique. Il croît auſſi en Eſpagne de la cannelle; mais elle n'a ni le goût, ni le piquant, ni le balſamique de celle que nous apportent les Hollandois.

Il réſulte de tout ce qui précede, que l'Eſpagne a reçu de la nature le climat le plus favorable à tous les genres de culture, & qu'elle ſera un des pays les plus floriſſants de l'Europe, dès qu'elle aura détruit certains vers rongeurs de ſa population & de ſon induſtrie.

De la Meſta & des Troupeaux.

ON appelle *Meſta* le corps des propriétaires des troupeaux à laine, qui ont le privilege de traverſer les Caſtilles & quelques autres provinces d'Eſpagne, pour chercher leurs pâturages. On la diviſe en quatre chefs-lieux, qui ſont Ségovie, Soria, Cuenca & Siguenza.

Pour la conſervation & le gouvernement de la Meſta, il exiſte un code particulier, dont l'objet eſt de leur aſſigner des ravines ſur les limites des villes & des villages par où les troupeaux doivent paſſer, la poſſeſſion des pâturages de l'Eſtramadure & de la province que l'on appelle la Montagne. Il ſert auſſi à régler les différents qui pourroient s'élever entre les confreres de la *Meſta*.

Le plus odieux de tous les privileges de ce corps étoit de pouvoir conſerver à perpétuité les pâturages qu'il avoit affermés, ſans que le propriétaire pût en diſpoſer ni pour autrui, ni pour lui-même, tant qu'ils étoient exacts à payer le prix convenu : ce qui arrivoit toujours, parce que ces propriétaires de beſtiaux ſont très-riches. Ils avoient ainſi des pâturages affermés depuis plus de deux ſiecles, dont la valeur avoit quadruplé, ſans qu'on pût exiger d'eux un ſou de plus. On vient de leur enlever tout récemment ce privilege dicté par la tyrannie & l'uſurpation. Le Conſeil de Caſtille a rendu aux propriétaires des pâturages, la liberté de les affermer toutes les années au plus offrant.

On doit regarder en Eſpagne comme un des plus grands obſtacles aux progrès de l'agriculture, l'énorme quantité de moutons qu'on y fait voyager. Il n'eſt permis à aucun particulier, dans toutes les terres qu'ils doivent traverſer, de faire clorre ſon champ, & l'on n'ignore pas qu'en Angleterre les enclos ont été une des plus grandes reſſources de l'agriculture.

Ces troupeaux errants ſont très-nombreux, ils voyagent de la cime des montagnes de Ségovie & même de celles de Léon juſqu'en Eſtramadure, par diviſions de douze cents brebis, conduites par cinq bergers. Il exiſte tel propriétaire qui poſſede juſqu'à 70 mille têtes de menu bétail. Il faut ſavoir qu'on diſtingue en Eſpagne deux ſortes de brebis; celles qui fixées dans le pays qui les a vu naître, paſſent la nuit dans les vaſtes écuries qui leur ſont deſtinées; la laine de celles-ci eſt groſſiere & n'a pas une grande valeur, & les brebis qui paſſent l'été dans les montagnes de la Manche, de l'Eſtramadure & de l'Andalouſie ont la laine la plus blanche & la plus fine. On appelle celles de cette derniere eſpece *Merinas* ou *Transhumantes*; & l'on en compte environ cinq millions de têtes en Eſpagne.

Un parc contient ordinairement dix mille brebis; ſon adminiſtration eſt confiée à un *Mayoral* qui doit être intelligent & actif, il a ſous ſa direction cinquante bergers & un nombre égal de chiens. Ses gages ſont de cent doublons par an, qui font quinze cents livres de notre monnoie; on lui fournit auſſi un cheval. Les bergers ſont diviſés en quatre

classes : ceux de la premiere gagnent environ quarante livres par an ; ceux de la seconde 25 livres ; ceux de la troisieme 15 livres, & ceux enfin de la derniere 10 livres ; on leur donne outre cela deux livres de pain par jour. C'est aussi la ration des chiens ; mais le pain qu'on leur fournit est d'une qualité inférieure. Dans les mois d'avril & d'octobre, chaque berger reçoit trois livres de gratification.

Le premier soin des bergers, lorsqu'ils arrivent dans les pâturages où ils doivent passer leur été, est de donner à leurs brebis autant de sel qu'elles en veulent manger, & pour cela le propriétaire du troupeau fournit vingt-cinq quintaux de sel par chaque mille têtes de bétail ; elles consomment cette quantité en moins de cinq mois.

Vers la fin de juillet, le berger introduit les mâles dans le troupeau. Six ou sept suffisent pour cent brebis. On les retire d'un parc où ils paissent en particulier, & dès qu'ils ont fécondé les femelles, on les y conduit de nouveau. Les moutons sont d'un plus grand rapport que les brebis, quoique la laine de celles-ci soit plus fine. Trois toisons de mouton pesent ordinairement vingt-cinq livres, tandis qu'il en faut cinq au moins de brebis pour faire le même poids.

Vers le milieu de septembre on les frotte avec de la terre d'Almagra delayée dans l'eau. Les uns prétendent que c'est pour les défendre contre les injures de l'air, les autres, que c'est pour empêcher que leur laine ne croisse trop vite & ne s'abâtardisse. Enfin, on l'emploie

comme une eſpece d'abſorbant qui s'empare d'une partie de la tranſpiration de l'animal, & qui l'empêchant de fournir trop de ſuc à ſa laine lui conſerve ſa fineſſe.

A la fin de ſeptembre, on met les troupeaux en marche. Leur voyage, depuis la montagne juſque dans l'intérieur de l'Eſtramadure, eſt de 150 lieues, qu'ils font en quarante jours, plus ou moins.

Peu de temps après leur arrivée dans leurs quartiers d'hiver, vient le moment où les brebis mettent bas, & c'eſt alors qu'elles exigent le plus de ſoin de la part des bergers. On place celles qui ſont ſtériles dans les pâturages les moins gras, réſervant la meilleure herbe pour les meres; & à meſure qu'elles ſe délivrent, on les conduit dans des pâturages meilleurs, encore réſervés à cet effet.

Dans le mois de mars, les bergers ont quatre opérations à faire ſur les agneaux qui ſont nés dans l'hiver précédent: la premiere eſt de leur couper la queue à trois pouces de ſa racine, pour qu'ils ſe ſaliſſent moins; la ſeconde eſt de les marquer ſur le muſeau avec un fer chaud pour les reconnoître; la troiſieme eſt de leur ſcier les cornes, pour qu'ils ne ſe nuiſent pas dans leurs petites querelles, & la derniere eſt de châtrer ceux qui doivent ſervir de guide aux diverſes diviſions.

Le mois d'avril eſt ordinairement le temps marqué pour leur retour à la montagne; alors les brebis ont coutume de montrer par divers ſignes qu'elles ont envie de partir, & les bergers doivent alors les veiller de plus

près, pour qu'elles ne leur échappent point.

La tonte commence preſque toujours le premier de mai ſi le temps eſt beau; mais s'il eſt humide, on la differe de quelques jours; & lorſque les brebis ſont tondues, on les renferme dans de vaſtes écuries bâties exprès & capables de contenir juſqu'à vingt mille têtes de bétail, parce que les brebis ont la peau ſi délicate, que la moindre pluie ſeroit capable de les faire perir.

Pour la tonte de chaque mille bêtes, on a coutume d'employer cent vingt-cinq hommes. Chaque homme tond environ huit brebis par jour; mais il ne peut tondre que cinq moutons. Avant de commencer la tonte, on enferme une grande quantité de bétail dans un petit eſpace pour le faire ſuer, & par ce moyen adoucir la laine & la rendre plus facile à couper.

Si l'on faiſoit voyager les troupeaux qui ſont accoutumés à ne pas changer de climat, je crois que leur laine deviendroit peu à peu auſſi belle que celle des *Tranſhumantes*.

Un troupeau de vingt-quatre mille têtes rapporte à ſon maître, tous frais faits, environ 60000 livres.

Il y a une grande différence de prix entre la laine des troupeaux voyageurs & celle des troupeaux réſidants. La laine des premiers ſe vend de 110 à 120 réaux, environ 30 livres les 25 livres ou l'arrobe, tandis que celle des derniers ne vaut que de 12 à 15 livres. La laine perd preſque la moitié de ſon poids par le lavage.

Les principaux endroits où on la tranſporte ſont, Londres, Briſtol, Rouen & Amſterdam.

La cour ne permet l'exportation de ſes bêtes à laine que par grace ſpéciale; elle l'accorda en 1760 à l'électeur de Saxe qui la fit demander par ſa fille, reine d'Eſpagne; & quoiqu'elle mourut ſur ces entrefaites, Charles III n'envoya pas moins à l'électeur quatre cents têtes de bétail les plus choiſies. On en conſerva la race à part ſans la croiſer; mais le défaut de ſoins en fit périr une partie, le reſte fournit une laine excellente qui n'a preſque rien perdu de ſa premiere qualité. On a ſpéculé en Saxe qu'elle pourroit diſpenſer d'en acheter davantage en Hollande, & ſeulement quelque peu du crû de l'Eſpagne pour la mêler à celle du pays. Au commencement de 1778, la cour de Madrid a accordé au même électeur l'exportation de 300 têtes; trois ans auparavant l'empereur en avoit obtenu la même quantité.

Le roi a des droits conſidérables ſur l'extraction des laines, qui ſont de 33 réaux, 7 livres 15 ſous de notre monnoie, par *Arrobe* lavée, outre ce, les droits de paſſage qui en Eſpagnol ſe nomment *Hollazgos y Montazgos*, mais qui ne ſe perçoivent pas toujours, & les alcavalas de ce qui ſe conſomme dans les pays où la tonte ſe fait. Ces droits ont été introduits à diverſes époques & ſelon les beſoins de l'Etat.

Finances, Troupes de terre, Marine.

ON évalue les revenus de l'Eſpagne à cent millions environ de piaſtres, y compris ceux des Indes, qui, toutes déductions faites, ne vont guere, dit-on, qu'à quatorze ou quinze millions, quoique des perſonnes inſtruites les portent de quarante à cinquante. Tous ces revenus doivent être de beaucoup augmentés aujourd'hui; puiſqu'étant fondés ſur la conſommation & le luxe, il eſt prouvé, ſuivant le dénombrement de M. le comte d'Aranda, que l'Eſpagne contient de dix à onze millions d'habitants, au lieu de ſept qu'on lui ſuppoſoit.

Quoique la recette & la dépenſe ſoient depuis long-temps à-peu-près balancées, on trouva en 1770 un déficit de cinq millions. On prit pour le remplir des moyens inſuffiſants; & cependant le projet du gouvernement eut ſon effet. C'eſt que les dépenſes extraordinaires qu'avoient exigé les Indes pendant quelques années, ont été ſuſpendues, ou ont ceſſé d'être néceſſaires. La vente du tabac établie au Mexique a produit une augmentation de deux millions. Le même établiſſement projeté au Pérou & dans le reſte des Indes, n'auroient pas de moindres avantages.

Ces reſſources ont mis le gouvernement en état de ſubvenir ſans efforts extraordinaires aux ſoixante millions qu'ont coûté les expéditions d'Alger & de Buenos-Ayres, ſi ce n'eſt quelques

avances faites par l'entrepreneur des vivres de la marine, & de quelques emprunts faits aux *Gremios*, ou corps des marchands. Ces emprunts ſont ſecrets & doivent être peu conſidérables : car ſans cela ce corps perdroit la confiance du public, qui lui prête tous ſes fonds, à raiſon d'un & demi ou deux pour cent, intérêt très-modique qui prouve que l'Eſpagnol n'entend rien à l'agiotage ; que le commerce intérieur offre peu de reſſources ; que l'agriculture n'eſt pas en vigueur ; & que le gouvernement n'inſpire qu'une très-légere confiance. Cette derniere obſervation eſt démontrée par l'eſpace de ſept ans qu'il a fallu pour remplir un emprunt de dix millions, à rente viagere, ouvert en 1770 ; quoiqu'il offrît aux prêteurs un intérêt de neuf pour cent. C'eſt la premiere opération de finance qu'ait fait l'Eſpagne, ſi l'on y joint les contrats que fit le roi régnant à ſon avénement au trône, pour éteindre une dette d'environ quarante millions, laiſſée par Philippe V, & qu'il dépenſa à faire planter les jardins de la Grange. Ces contrats ſont tombés dans un tel diſcrédit, que les propriétaires les offrent à quatre-vingt-cinq pour cent de perte.

L'emprunt des dix millions étoit deſtiné à éteindre des charges onéreuſes à l'Etat ; comme il n'a point rempli cet objet, on l'aura ſans doute employé à ſubvenir à d'autres beſoins.

Ces emprunts exceptés, l'Eſpagne n'a donc pas de dettes, à moins qu'on ne veuille parler de celles de Philippe V. Ferdinand VI déclara, en montant ſur le trône, qu'il ne vouloit pas

les payer. Il ne faut cependant en rien conclure contre l'équité de ce prince. Ce ne fut qu'après pluſieurs conſultations de juriſconſultes, & ſur-tout de théologiens, qu'il ſe décida à ce manque de bonne foi ; & il n'en conſerva pas moins le titre de juſte qu'on lui avoit donné. Il eut enſuite des remords, & il en fit part à ſon confeſſeur qui étoit jéſuite. Celui-ci oſa demander au roi pourquoi il avoit pris ce parti ; il lui répondit que telle avoit éte ſon opinion dans le temps. Le confeſſeur voulut le nier ; mais le roi qui avoit conſervé l'avis du jéſuite, écrit, & ſigné de ſa main, le confondit, & bientôt l'éloigna de ſa perſonne.

Charles III trouvant cent cinquante millions d'épargne, déclara qu'il paieroit les dettes de ſon pere, mais que les étrangers ne ſeroient rembourſés qu'après les nationaux. Il paya en effet environ un cinquieme du capital, & ſuſpendit enſuite ſes paiements, comme je l'ai déja dit. L'Eſpagne, après cela, peut-elle compter beaucoup ſur ſon crédit chez l'étranger ? Elle trouveroit auſſi peu de reſſources dans ſon intérieur. Les deux ſeules villes riches & commerçantes, Cadix & Barcelone, ne confieroient pas leurs fonds au gouvernement, ayant, par la liberté du commerce dans les Indes, des moyens plus lucratifs & plus sûrs de les faire valoir.

Il y avoit autrefois des maiſons puiſſantes dans Madrid, ſur leſquelles, dans des beſoins urgents, le gouvernement auroit pu compter ; mais elles ſont éteintes aujourd'hui ; leurs fonds ſe ſont diſperſés ; & d'ailleurs elles avoient en

ferme les revenus qui ſont à préſent en régie. Nous avons vu juſqu'à quel point l'Etat peut compter ſur les *Gremios*. On auroit de la peine à augmenter les impôts ; ils ſont déja trop conſidérables : il eſt donc évident que l'Eſpagne eſt peu en état de faire la guerre, & qu'elle s'épuiſeroit aiſément.

Les revenus publics ſe diviſent en Eſpagne en rentes générales & rentes provinciales.

Les rentes générales ſont, les douanes, la vente du tabac, du ſel, du plomb, du cuivre & du vif-argent, les poſtes, le papier timbré, &c. Ces rentes ſont en régie, & le clergé y eſt ſoumis comme les autres corps de l'Etat.

Le bail des rentes provinciales ne regarde que les vingt-deux provinces de la couronne de Caſtille. Il comprend l'*Alcavala*, dont le clergé eſt exempt, impôt qui date depuis l'année 1329 : il conſiſte en un droit payable ſur toute marchandiſe achetée, vendue ou échangée. Cet impôt n'eſt pas égal par-tout ; il eſt de huit pour cent ſur toutes les marchandiſes qui entrent dans Madrid, & qui ſouvent ſont arbitrairement eſtimées. Dans pluſieurs villes, comme à Alicante, Cordoue & Murcie, &c. il eſt permis aux marchands de s'abonner pour le droit d'*Alcavala* ; de ſorte qu'il devient plus ou moins fort, en raiſon de la vente qu'ils font.

Il exiſte en Eſpagne trois coutumes relativement aux finances. La premiere eſt celle de la province franche de Biſcaye qui ne payoit rien autrefois ; mais ſur laquelle on a commencé de mettre quelques légers impôts. Les dépenſes de la communauté ſont couvertes par une taxe

égale & modique, imposée sur chaque feu.

La seconde est celle de la couronne d'Aragon, où l'imposition est arbitraire & personnelle, excepté dans la Catalogne, où il existe un cadastre & une taxe proportionnelle.

La troisieme enfin, est celle dont j'ai déja parlé, & qui regarde les provinces de Castille.

Les troupes espagnoles sont sur un très-mauvais pied; & si l'on excepte quelques régiments étrangers & celui des gardes espagnoles, il existe peu de régiments complets. La profession militaire est tombée dans un tel discrédit depuis la paix de 1748, que le roi, pour faire des recrues, n'a trouvé d'autre moyen que celui des *Quintas*; c'est le nom qu'on donne aux milices. Les soldats ainsi enrôlés par le sort, le sont pour six ans, & ne manquent pas de retourner chez eux à l'expiration de ce terme, quelque bon traitement qu'on leur fasse éprouver. Il est rare qu'un Espagnol s'enrôle de bonne volonté.

L'usage des Quintas a plus d'un inconvénient; il dépeuple les campagnes; il y répand une désolation continuelle, par la fréquence avec laquelle il se répete. Les sujets qui rentrent dans les bourgs & les villages au bout de leur engagement, ayant contracté le goût du libertinage & de l'oisiveté, ne sont plus propres qu'à corrompre leurs concitoyens.

Deux raisons entr'autres ont dégoûté en Espagne du parti des armes; la crainte fondée d'être transporté aux Indes, & le traitement qu'éprouverent à la paix ces fameux *Grenadiers provinciaux*, qui furent réformés & renvoyés

chez eux, où ils porterent & répandirent le dégoût & l'humeur que leur cauſa cette maniere de payer leurs ſervices. Les *Quintas* ont encore cela d'odieux, que les *Hidalgos* ou fils de nobles étant fort nombreux, la claſſe qui ſouffre de cette vexation en eſt d'autant plus accablée: car les *Quintas* n'empêchent pas qu'il n'y ait en Eſpagne des milices particulieres.

Charles III a tenté inutilement pluſieurs moyens d'accréditer la profeſſion militaire; il a augmenté la paie du ſoldat, il a eu ſoin qu'il fût bien traité; il a recruté ſes troupes de vagabonds, de gens ſans aveu, & même de malfaiteurs. Mais on s'eſt bientôt apperçu des inconvénients de cette compoſition, & l'on a été obligé de recourir à la reſſource violente des *Quintas*, qui n'ont produit d'autre bien que d'avoir multiplié les mariages, & qui ſont peut-être une des cauſes qui ont augmenté la population en Eſpagne. Mais auſſi combien de miſérables n'ont-elles pas produit!

Je ne dirai que deux mots de la marine. Au moment où j'écris, l'Eſpagne réunie à la France cherche à faire ſes preuves. J'obſerverai ſimplement que les Eſpagnols conſtruiſoient autrefois des vaiſſeaux prodigieuſement lourds, mais forts comme des châteaux, & terribles dans le combat. Les Anglois les craignoient, les fuyoient preſque toujours, & en étoient ſouvent maltraités. Ces vaiſſeaux étoient ſi bien garnis d'hommes & de canons, qu'on a vu, au combat de Toulon, le Royal Philippe entiérement démâté, raſé comme un ponton, ſoutenir un très-long combat, ſe faire remorquer & ſe

ſauver malgré tout le feu de la flotte Angloiſe. Dans ce temps-là, la marine Eſpagnole, quoique peu nombreuſe, étoit reſpectable; ſes vaiſſeaux étoient de la plus grande durée & n'en redoutoient aucun pour la force.

Les Eſpagnols ſe ſont dégoûtés de cette conſtruction maſſive qui leur étoit particuliere. Ils adopterent la conſtruction Angloiſe, étonnés de la légéreté & de la prompte manœuvre des vaiſſeaux de cette nation; ils détruiſirent leurs vieilles fortereſſes, ſans faire réflexion qu'une grande partie de l'avantage de ces vaiſſeaux légers, eſt dans l'habileté de celui qui commande & l'adreſſe des matelots. Une nation qui a beaucoup de navires, doit en avoir de tous les genres, & doit s'attacher ſur-tout à ceux qui ſont bons voiliers, parce qu'alors le nombre ſupplée à la force; mais une nation qui en a peu doit les avoir forts & de durée. Les Eſpagnols appellerent des conſtructeurs Anglois, qui parurent travailler pour leur nation, puiſque dans la derniere guerre les Anglois s'emparerent de preſque tous les vaiſſeaux Eſpagnols.

Le gouvernement a maintenant adopté la conſtruction Françoiſe, qui paroît tenir un juſte milieu entre l'ancienne conſtruction Eſpagnole & l'Angloiſe. Il demanda à la cour de France & obtint un conſtructeur. M. Gauthier, qui étoit attaché au département de Toulon, fut nommé pour aller en Eſpagne, où il fut ſur le champ agrégé à la marine. Ses talents ſont reconnus; il a conſtruit pluſieurs vaiſſeaux qui ont paru remplir les vues du gouvernement.

Route de Madrid à Bayonne.

EN quittant *Guadarrama*, petit village qui eſt à ſept lieues de Madrid, on entre par une barriere dans les hautes montagnes qui portent le nom de port de Guadarrama. On monte environ l'eſpace d'une lieue, & lorſqu'on eſt parvenu au ſommet, on trouve ſur un piedeſtal un lion de pierre qui déſigne la ſéparation de la vieille & de la nouvelle Caſtille, avec cette inſcription ſur une piece de marbre :

Fernandus VI
pater patriæ
viam utrique Caſtellæ
ſuperatis montibus fecit
an. ſalut. M. DCCXLIX
regni ſui IV.

Ce chemin du port de Guadarrama eſt ſuperbe & bien entretenu ; il en coûte à chaque petite voiture attelée d'un ou de deux mulets, 3 livres pour paſſer la barriere dont j'ai parlé, & 4 livres 10 ſous aux voitures plus conſidérables. On deſcend environ l'eſpace de deux lieues, & comme cette route eſt ſouvent couverte de neige, le chemin eſt bordé de piliers élevés pour qu'on puiſſe le reconnoître. La

chauſſée finit au bout de la deſcente, & l'on n'a plus que de très-mauvais chemins pour ſe rendre à *Villacaſtin*, petite ville aſſez peuplée où l'on trouve de jolies maiſons. On traverſe pluſieurs villages conſidérables qui ſont, *San-Cidran*, *Rapadeous*, *Martin Munos*, & l'on arrive à *Omeldo*, ville aſſez grande. On y voit encore les reſtes de ſes anciennes murailles, dont l'enceinte étoit très-vaſte, & quelques vieilles tours. On paſſe le *Douero* ſur un pont de pierre à deux lieues de *Valladolid*, & l'on apperçoit de loin cette grande ville. Toute cette route eſt couverte d'un pied & demi de ſable.

Avant d'entrer dans Valladolid, je donnerai une idée de la *vieille Caſtille*; elle eſt bornée au levant par l'Aragon & la Navarre, au nord par la Biſcaye & les Aſturies, & au couchant par le royaume de Léon. Sa longueur du ſud-oueſt au nord-eſt eſt de cent lieues, & ſa largeur de cinquante. Les principales rivieres dont elle eſt arroſée ſont, l'*Ebre*, le *Douero*, la *Piſuerga* & l'*Arlençon*. Les deux premieres ont leur ſource dans ſon ſein.

Les villes les plus conſidérables de la vieille Caſtille ſont, Burgos, Valladolid, Ségovie dont j'ai déja parlé dans ce volume, Siguenza, Calahorra & Soria.

Cette province eſt montueuſe; elle ne jouit pas d'autant de fertilité ni d'un air auſſi pur que la nouvelle Caſtille; elle produit cependant à-peu-près tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. On y recueille du vin en abondance, & il eſt en général aſſez bon; elle n'a pas beaucoup

beaucoup d'oliviers. La branche la plus lucrative pour cette province eſt la laine de Ségovie, de Siguenza & de Soria, dont elle fait un commerce conſidérable.

Revenons à Valladolid. On entre dans cette ville par une eſplanade immenſe, qui n'eſt entourée que d'hôpitaux, de couvents & de chapelles; on y en compte plus de trente. Cette ville n'eſt plus ce qu'elle étoit autrefois. Le palais bâti par Philippe II tombe en ruines; on n'y retrouve pas ces tableaux dont parle Colmenar; ces jardins qui renfermoient des plantes rares & quantité d'animaux ne ſont plus aujourd'hui qu'un tertre ras & inculte. Les Dominicains ont vis-à-vis de ce palais un ſuperbe couvent; la façade de leur égliſe eſt gothique & ſurchargée d'ornements & de figures, le cloître eſt beau par ſa grandeur & les ſtatues dont il eſt orné; mais je n'y ai pas vu parmi les autres martyrs de l'ordre, le Pere Bourgoin, martyriſé à Paris après l'aſſaſſinat de Henri III, comme l'aſſure Colmenar; il y étoit ſans doute de ſon temps.

La Piſuerga baigne, pour ainſi dire, les murailles de Valladolid. On a fait ſur ſes bords une aſſez belle promenade qu'on appelle le *Spaulon*; mais elle n'eſt bonne qu'en hiver ou pendant la nuit en été. Les bords de la Piſuerga ſont charmants; cette riviere eſt large & profonde, & l'on n'a pas imaginé de la rendre navigable juſqu'à vingt lieues au moins de Valladolid; ce qui ſeroit très-utile au tranſport des diverſes proviſions qui arrivent dans cette ville.

On ſait que c'eſt à Valladolid que réſide une des deux chancelleries établies en Eſpagne. Auſſi y voit-on un peuple de juges, d'avocats & de plaideurs.

La grande place eſt belle, réguliere, & paroît plus grande que celle de Madrid, parce que les maiſons qui l'entourent ſont moins élevées. Preſque toutes les rues qui ſont aux environs de cette place, ſont ornées d'une colonnade en granit, qui forme un portique ſous lequel on ſe promene à couvert. Ces rues ſont larges, droites, les maiſons ſont aſſez belles; mais il regne dans toute la ville une horrible mal-propreté & beaucoup de miſere.

En quittant Valladolid, on traverſe une plaine immenſe & ſablonneuſe. On n'a pas d'autre chemin, environ l'eſpace de ſix lieues juſqu'à *Duenas*, bourg très-peuplé où l'on trouve l'auberge la plus belle, la meilleure & la plus propre qui ſoit en Eſpagne. A une lieue de Duenas on voit ſur la route une belle maiſon de Bénédictins; mais elle eſt ſans alentours, ſans jardins. On voit à droite & à gauche de la route pluſieurs villages & hameaux, la ville de Placencia, &c.

Le terrain eſt toujours aride & ſablonneux. On traverſe quelques cantons de pâturages & une campagne entiérement nue juſqu'à *Torrequemada*, gros bourg ſitué au confluent des rivieres d'Arlençon & de la Piſuerga, que l'on paſſe ſur un pont de bois extrêmement long. On pourroit tirer un grand parti de ces deux rivieres; mais les terres incultes qui les avoiſinent prouvent bien que l'on n'y a pas encore

ſongé. De ce bourg à *Villa-Nueva de las Carretas*, on compte ſept lieues, que l'on fait dans une plaine qui n'a d'autres bornes que la foibleſſe de la vue. On y rencontre de temps en temps quelques touffes d'arbres & des champs couverts de vignes. A trois lieues de Villa-Neuva eſt un autre village nommé *Villa-Real de Buniel*, qui eſt à deux lieues de Burgos. Le chemin paſſe entre de petits côteaux dépouillés de toute verdure, quoiqu'on pût aiſément y planter des chênes, qui y viendroient très-bien. Lorſqu'on a le bonheur de voyager par un temps frais, la route eſt aſſez agréable ; mais il faut ſavoir que ces côteaux ſont brûlants en été & glacés en hiver.

A demi-lieue de *Burgos*, on ſuit le cours de la petite riviere d'*Arlençon*, & l'on a pour chemin une large promenade plantée de haut peupliers. La porte de la ville eſt ornée des ſtatues de pluſieurs rois d'Eſpagne, & de Ferdinand Gonſalve, premier comte ſouverain de Caſtille. On y lit auſſi quelques inſcriptions faites à la louange de Charles-Quint, de Philippe II & de Philippe III. Avant d'arriver à cette porte, on paſſe la riviere ſur un pont aſſez large qui ſépare la ville du fauxbourg.

Burgos eſt la capitale de la vieille Caſtille, &, comme dans toutes les villes un peu anciennes, les rues y ſont étroites, & les maiſons inégales & mal bâties ; on y trouve quelques jolies places ornées de fontaines. La grande place eſt très-vaſte, mais irréguliere ; les maiſons y ſont ſoutenues ſur des piliers,

qui forment à l'entour une eſpece de galerie. La ville eſt dominée par une vieille citadelle qui tombe en ruines.

La cathédrale eſt ce qu'il y a de plus curieux à voir dans Burgos; elle eſt en forme de croix, longue de plus de quatre cents pieds, & large de deux cents cinquante; mais ce qui la rend très-vaſte, ce ſont les principales chapelles, qui par leur grandeur peuvent ſe comparer à tout autant d'égliſes. Auſſi, dit-on, que l'on peut, dans cette cathédrale, faire chanter cinq grandes meſſes, ſans que les chanteurs puiſſent ſe troubler & ſe confondre.

La chapelle la plus remarquable par ſon antiquité, eſt celle de la famille *Velaſco*, aujourd'hui connue ſous le nom des ducs d'Uzeda. On y voit au milieu le tombeau du marquis de Velaſco, connétable de Caſtille, & de la Dame ſon épouſe, de la famille de Figueroa. Les deux figures y ſont ſculptées en marbre blanc, & tout à côté eſt un bloc de marbre de pluſieurs couleurs, bien poli & couvert d'un tapis dont ils ont fait préſent à l'égliſe; il peſe 14780 livres. Selon l'inſcription qu'on y a miſe, ſon épaiſſeur eſt de vingt pouces, ſa longueur eſt d'environ vingt pieds, & ſa largeur de dix.

La ſacriſtie eſt curieuſe par ſa coupole & une boiſerie moderne travaillée avec beaucoup de patience, mais ſans goût.

Les ſieges du chœur ſont d'un bois très-dur, ſculptés en divers bas-reliefs, dont le ſujet eſt tiré de l'ancien & du nouveau teſtament;

mais ce qui eſt digne de remarque, c'eſt la marqueterie des ſtalles, elle eſt d'un bois blanc jauni par le temps; & ſi le doſſier eſt ſacré, l'ornement du ſiege eſt profane ou plutôt tiré de la fable. Ce ſont des Bacchus, des Silenes, des faunes, des ſatyres, des bergers & des bergeres, des grouppes d'animaux, des parties de chaſſe, &c. Tout cet ouvrage eſt délicat & mérite d'être vu, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe du contraſte. Les figures de cette marqueterie ſont en général de dix à douze pouces.

La décoration du maître-autel s'éleve juſqu'à la voûte. On y voit la vie & la mort de Jeſus-Chriſt repréſentée en figures grandes comme nature & très-bien ſculptées.

La chapelle des reliques renferme quantité de ſaints enchâſſés dans des armoires ou eſpeces de niches dorées. Entre tous les os de beaucoup de ſaints connus, il ne faut pas manquer de voir une caſſette qui renferme quelques reliques de l'ancien teſtament, qui ſont un morceau de la verge de Moyſe, un os du prophete Zacharie, un ſoulier de la Vierge, une pierre du Mont-Calvaire, un peu du ſable du Jourdain, une boîte de plomb remplie du ſang des ſaints Innocents; raretés bien précieuſes, toutes authentiquées par de bons témoins.

Cette égliſe renferme plus de cent tombeaux de marbre, en général bien travaillés; ce ſont des figures couchées de chanoines, d'abbés, d'évêques & de divers particuliers. Les grilles des chapelles ſont magnifiques, la

plupart dorées & toutes d'un travail admirable ; la façade de l'égliſe eſt un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, par la légéreté des aiguilles de pierre qui la terminent, la quantité & le fini des figures qui la couvrent.

Les moines Auguſtins ont une chapelle fameuſe, c'eſt celle qu'on nomme du très-ſaint Chriſt. Elle eſt placée dans un vieux cloître, l'autel eſt d'argent doré, la baluſtrade eſt d'argent, le dais eſt d'argent ; tout le fond de la chapelle eſt d'argent. On a écrit qu'il y avoit trois cents lampes d'or & d'argent qui brûloient en tout temps devant la ſainte effigie. Les Auguſtins ſont apparemment moins dévots aujourd'hui, car je n'ai vu que cinquante lampes, dont à peine huit étoient allumées. Il faut avouer cependant que cette chapelle eſt très-riche.

La ſainte image eſt couverte de trois rideaux brodés de perles & de quelques diamants ; ils ne ſe tirent qu'après beaucoup de cérémonies & au ſon des cloches. Le crucifix, ſans être un chef-d'œuvre, eſt aſſez bien fait & d'une carnation aſſez naturelle ; mais on le revêt d'une courte chemiſe qui n'eſt pas décente. On prétend que ce chriſt eſt l'ouvrage du diſciple Nicodeme ; mais les plus zélés ſoutiennent, ſans tant de façon, qu'il vint en droiture du ciel ; on ne ſait quand ni comment. D'autres moines, jaloux du tréſor que poſſedent les Auguſtins, tenterent par deux fois de le dérober ; mais le crucifix content, ſans doute, du bon traitement que lui ont toujours fait ſes premiers maîtres, eſt revenu les deux fois ſe placer

lui-même dans sa niche : en un mot, c'est un objet bien précieux à la dévotion des fideles & bien miraculeux, car il sue tous les vendredis.

La sacristie renferme divers bijoux précieux. Ce sont des tableaux miniatures, d'un fini admirable ; une Vierge d'albâtre, tenant l'enfant Jesus, environnée de Chérubins, & soutenue sur un nuage, ouvrage très-délicat & dont les figures ont près de cinq pouces ; des cariatides d'albâtre dans le goût antique, & diverses figures de quatre à six pouces, qui sont placées & comme enchâssées sur un cadre d'ébene, qui renferme un tableau qui ne vaut pas le cadre ; la boiserie de cette sacristie est assez bonne. C'est dans le fauxbourg, nommé *Bega*, qui est séparé de la ville par la petite riviere d'Arlençon, que sont bâtis la plupart des hôpitaux & des couvents.

Philippe I, de la maison d'Autriche, pere de Charles-Quint, mourut à Burgos.

On fait dans cette ville un grand commerce des laines de la Castille. Les eaux de l'Arlençon sont excellentes pour les préparer & les blanchir : il y en avoit des tas immenses sur ses bords au moment où j'ai passé.

A une lieue & demie environ de Burgos, est la fameuse abbaye nommée de *Las Huelgas*, à laquelle on donne le titre de *la Noble* par excellence. C'est la demeure d'une centaine de religieuses ; on la compare à l'abbaye de Fulde en Allemagne. Ce fut Alphonse IX, roi de Castille, qui la fonda au commencement du trezieme siecle.

En quittant *Burgos*, on retrouve une nouvelle avenue bordée de peupliers. On apperçoit à un quart de lieue de la route une Chartreuſe environnée de grands arbres qui lui forment une belle ſolitude, & l'on arrive à *Quintanapalla* par une plaine immenſe où l'on prend le chemin comme on veut; elle eſt variée par quelques petits boſquets & pluſieurs touffes de chênes-verds répandus çà & là. Le chemin devient montueux; on traverſe des campagnes moitié fertiles, moitié incultes, & des pâturages couverts de beſtiaux, pour arriver à *Birbieſca*, gros bourg ſitué ſur le bord d'une petite riviere. On y voit un couvent de Dominicains, dont le vaſte domaine eſt fermé de murailles en pierres de taille. En quittant les jolis environs de Birbieſca, les côteaux que l'on grimpe ſont abſolument déſerts & le chemin affreux. On retrouve enfin une plaine aſſez bien cultivée juſqu'au village de *Maria*, dont on quitte l'auberge avec beaucoup de plaiſir, & l'on reprend ſa route dans une plaine ſemblable à celle de la veille & très-fertile en grains; mais la plaine finit, & l'on entre dans des montagnes hériſſées à pic, & c'eſt une des ſituations les plus affreuſes & les plus pittoreſques que j'ai vues de ma vie. On voit les miſérables reſtes d'un château que l'on dit avoir appartenu à Roderic, dernier roi des Goths, & être celui où il viola la fille du comte Julien. Je doute que ce malheureux roi qui, dans une ſeule bataille, perdit ſon royaume & la vie, habitât ces montagnes ſtériles, & qu'il eût bâti au ſein de ces roches menaçantes une demeure aux plaiſirs. Ces ruines

que l'on apperçoit à la cime de ces pyramides naturelles me paroiſſent plutôt être les reſtes de quelque fortereſſe élevée pour défendre le paſſage de ces montagnes. On appelle les plus élevées *Las Penas de Pancorvo* (*), à cauſe d'un grand village de ce nom qui eſt bâti à leur pied. Le chemin ſuit les replis qu'elles forment, & un torrent qui roule ſes eaux avec bruit parmi ces rochers, travaille à le rétrecir. Cette chaîne de montagnes s'appelle la *Sierra de Occa;* on y demeure comme enſeveli durant l'eſpace d'une lieue, juſqu'à un bourg fermé de murailles, nommé *Aveingo*. Le chemin continue d'être montueux & très-mauvais juſqu'à *Miranda de Ebro*, qui eſt à deux lieues de là.

Cette ville petite & mal bâtie eſt la derniere de la vieille Caſtille; on y voit les reſtes d'un château ſur une montagne qui produit d'excellent vin. On ſort de cette ville par un pont de pierre, long de cent ſoixante pas, conſtruit depuis quelques années, l'ancien ayant été emporté par l'Ebre qui eſt là très-rapide. A chaque extrêmité de ce pont, on voit un pilier; celui qui eſt vers la Caſtille en porte les armes, l'autre n'a que les armes d'Eſpagne. L'Ebre ſépare la province d'*Alava* de la vieille Caſtille, & ſert de barriere à

(*) La ſituation de *Pancorvo* eſt une des plus affreuſes que l'on puiſſe voir en Eſpagne. Le chemin paſſe entre deux rochers très-eſcarpés, qui paroiſſent menacer la tête des voyageurs, & qui l'écraſent quelquefois. *M. Bowles, dans ſon Introduction à l'Hiſt. natur. de l'Eſpagne.*

l'eſpece de liberté dont on jouit dans la Biſcaye ; qui ſe diviſe en Biſcaye proprement dite, dont *Bilbao* eſt la capitale ; en province de *Guipuſcoa*, dont la capitale eſt *Toloſa*, & en celle d'*Alava*, qui a *Vittoria* pour capitale. Ces trois provinces ſont exemptes de pluſieurs contributions.

A une lieue de *Miranda*, on traverſe *Armignon*, petit village, & enſuite *la Puebla*, bourg fermé de murailles, & c'eſt-là que l'on trouve le beau chemin qui conduit aux Pyrenées. Il eſt là ſur les bords d'une petite riviere, où de grands arbres, un moulin, un couvent de Franciſcains qui, ſéparés du monde, vivent en paix dans cette ſolitude, forment un payſage charmant. On paſſe devant une venta iſolée dans ce canton champêtre, où l'on eſt auſſi proprement logé que bien ſervi, ſur-tout en poiſſon d'eau douce, accommodé à la maniere du pays. A la ſortie de Miranda, le voyageur n'a plus beſoin de ſe pourvoir de vivres ; il en trouve dans toutes les auberges de ſa route. A deux lieues de la venta *Gaetano*, on trouve *Vittoria*.

Cette ville fut bâtie par Sanches, roi de Navarre, après une grande victoire qu'il remporta ſur les Maures dans la province d'*Alava*, & pour laiſſer un monument de ſa conquête. Vittoria jouit du titre de cité depuis l'an 1431 ; elle eſt ſituée ſur une hauteur au bout d'une vallée fertile & couverte de pluſieurs bourgs & villages.

Vittoria n'a de remarquable que ſa grande place qui paroît être hors de la ville ; ce n'eſt ni ſa régularité, ni les beaux édifices qui

l'environnent qui la rendent recommandable, ce ſont deux égliſes qui s'élevent en amphithéatre, & quelques galeries ornées de colonnes dans le goût antique. Les autres maiſons qui la bordent ſont aſſez mal bâties; les rues de la ville étroites & obſcures, viennent preſque toutes y aboutir, & ſont fermées par des portes qui leur donnent l'air ſombre d'une priſon. On ne retrouve plus *ces grandes rues* dont parle Colmenar, *ni ces grands arbres qui y ſont un doux ombrage, ni ces ruiſſeaux d'eau vive, qui par leur agréable fraîcheur les défendent contre l'ardeur du ſoleil.* J'ignore où il a pris & vu tout cela. Cette ville n'eſt pas peuplée, j'ai parcouru des rues entieres ſans y rencontrer une ſeule perſonne.

L'égliſe principale eſt fort ancienne & dans le bon genre gothique; elle eſt en forme de croix, & le chœur n'empêche point l'œil de jouir de toute ſon étendue, car il eſt conſtruit au deſſus de la porte; on y voit pluſieurs tombeaux. L'autel dont la décoration s'éleve juſqu'à la voûte eſt un ouvrage de ſculpture en bois, repréſentant la vie de Jeſus-Chriſt, dont les divers morceaux ſont très-bien exécutés; mais ils ne ſont pas comparables à ceux de l'égliſe de ſaint Michel, une de celles qui dominent la grande place, dont les figures, grandes comme nature, ſont grouppées avec beaucoup d'intelligence, & forment un enſemble digne d'être vu. Le périſtile de l'égliſe principale eſt auſſi hardi que léger; les trois portes qui ſervent d'entrée dans le temple, ſont ornées de bas-reliefs en pierre, que le temps a maltraités.

J'ai été témoin des danſes de *Vittoria*, ſous les arbres d'une promenade qui eſt aux environs de la place. L'Alcade *Mayor* donnoit le ton, deux tambours ont commencé par battre l'appel ; les filles & les jeunes gens de la ville ſe ſont raſſemblés. Les premieres ſe tenoient toutes par des mouchoirs, les hommes en faiſoient de même ; c'étoit une image de la danſe Grecque d'Ariane que M. Guis a décrite dans ſes Lettres. Ils alloient ainſi, chaque bande à part décrivant diverſes figures autour des arbres & ſur le gazon. Après environ un quart d'heure de ſauts & de tournoiements, toujours au ſon du tambour, & pendant lequel les jeunes gens choiſiſſent chacun de l'œil leurs Demoiſelles ; ils envoient deux députés à la file que forment les femmes, pour aller chercher tour à tour les premieres qui ſont choiſies ; pendant cet intervalle les danſes vont toujours, & peu à peu les deux bandes n'en forment plus qu'une. Alors, le labyrinthe qu'elle forme, les tours, les pas & les figures ſont plus variés & plus précipités ; mais à un certain ſignal que donne le tambour, les danſeurs ſe ſéparent, & bientôt, à l'air du fandango, toute la prairie paroît en mouvement. Rien de plus leſte que ces *Vittoriennes* ; on eût dit que chacune d'elles étoit ſeule avec ſon danſeur, tant elle en ſuivoit les pas & l'attitude. Je n'ai jamais vu moins de confuſion que dans ce lieu, qui me paroiſſoit naturellement devoir en produire beaucoup.

En quittant *Vittoria* la route eſt très belle, on paſſe à *Salinas*, petite ville ainſi nommée

à cauſe de quelques mines de ſel qui ſont aux environs. On trouve enſuite le village d'*Eſcuriacha ;* mais à meſure qu'on avance, la plaine ſe rétrecit & les montagnes ſemblent s'élever pour fermer tous les paſſages ; on ſe trouve bientôt dans leurs replis. Je me ſuis arrêté à *Mondragon*, petite ville bâtie ſur le bord de la riviere d'*Eva* ; ſa ſituation eſt très-agréable, ſa campagne produit beaucoup de fruits, ſes mines donnent un fer excellent. Il y a même aux environs une mine qui produit de l'acier naturel ; elle donne quarante pour cent de métal, mais elle eſt très-difficile à fondre. Je dînois, lorſque le tonnerre s'eſt fait entendre au ſein de ces montagnes ; les éclats répétés de la foudre ſe prolongeoient & alloient en redoublant au lieu de s'affoiblir, tandis que je voyois des fenêtres de l'auberge les prêtres de la paroiſſe occupés à conjurer la tempête.

Vergara eſt à une lieue de Mondragon ; elle jouit des mêmes avantages, on y trouve pluſieurs ſources d'eaux minérales ; on y exploite quantité de mines de fer, & aujourd'hui cette petite ville eſt devenue fameuſe par ſon académie, connue ſous le nom des Amis du pays, où l'on a raſſemblé les meilleurs maîtres en tout genre, pour y faire l'éducation de la jeune nobleſſe des environs.

Plus on avance dans les Pyrenées & plus les ſites deviennent pittoreſques ; quoiqu'on ſe trouve de temps en temps reſſerré comme dans un gouffre, & que la vue n'ait ſouvent pas la liberté de s'étendre à plus de cent toiſes, la ſcene eſt ſi variée que les idées qu'elle inſpire

ſont quelquefois ſublimes & toujours intéreſſantes. Tantôt un bois ſombre éleve ſa tête dans la nue; mille pieds de chênes vigoureux étendent, entrelacent leurs branches pour former une retraite au paſſant & lui dérober le ciel; tantôt une étroite prairie lui offre le chevreau bondiſſant; plus loin c'eſt une caſcade qui ſe précipite & qui trouble le ſilence des montagnes. Tous les verds imaginés par la nature ſont ici raſſemblés & confondus; ces collines paroiſſent avoir été amoncelées pour le ſentiment & la poéſie, & cependant elles ne ſont habitées que par de noirs forgerons & quelques laboureurs; elles ſont fertiles en grains, en fruits & ſur-tout en pommes, dont on fait un cidre que tous les voyageurs ont beaucoup vanté; mais j'en ai demandé envain, on m'a toujours répondu qu'il n'y en avoit pas. A quatre lieues de *Vergara*, eſt *Villa-Franca*, petite ville aſſez bien bâtie, & dont la ſituation eſt très-agréable. Dans les trois lieues qui ſéparent cette ville de *Toloſa*, on ſuit les bords de l'*Oria*; la vue eſt toujours bornée; mais elle ne ceſſe de ſe repoſer ſur des objets pittoreſques. Mille chariots à bœufs tranſportent la mine de fer dans les moulins qui bordent la route, de ſorte qu'elle eſt très-frequentée.

Toloſa ou *Toloſeta*, capitale de la province de Guipuſcoa, eſt ſituée dans une étroite vallée, au confluent de l'*Araxe* & de l'*Oria*. La premiere de ces rivieres eſt très-petite; mais l'*Oria* ſerpente au loin dans toutes ces montagnes, elle récrée le voyageur par une foule de caſcades naturelles, & dans l'eſpace de deux lieues

on la traverſe plus de quinze fois. *Toloſa* n'eſt pas grande, elle eſt compoſée de quelques rues aſſez longues & droites, où l'on trouve beaucoup de mouvement & d'induſtrie. On rencontre, en continuant la route, pluſieurs petits villages, un gros bourg fermé de murailles, nommé *Hernani*, & à deux lieues de ce bourg *Saint-Sébaſtien*.

Cette ville eſt dans une preſqu'île; la haute montagne au pied de laquelle elle eſt bâtie, lui ſert de digue contre les fureurs de la mer. On a conſtruit au deſſus un fort qui peut la défendre du côté de la terre & de la mer; mais cette ville eſt dominée par tant d'endroits, que ce ſecours lui ſeroit d'une foible utilité. Saint-Sébaſtien a une place très-réguliere & bien bâtie; elle fait un grand commerce de fer & beaucoup d'expéditions dans la Havane: elle eſt défendue par un double rempart & quelques baſtions. Les vaiſſeaux de guerre ne peuvent pas venir juſque dans le port; ils s'arrêtent à *Paſſaje*, petite plage qui eſt à demi-lieue environ de la ville. A trois lieues de Saint-Sébaſtien eſt *Irun*, petite ville aſſez mal bâtie, dont les rues ſont étroites & montueuſes. A un quart de lieue d'*Irun*, on trouve la *Bidaſſoa*, petite riviere qui ſépare l'Eſpagne de la France. Elle eſt fameuſe par une île nommée, avant le traité des Pyrenées, l'île des Faiſans, mais qu'on appelle aujourd'hui l'île de la Conférence, depuis celle de Louis de Harce avec le cardinal de Mazarin. Cette riviere eſt moitié françoiſe & moitié eſpagnole; des bateliers des deux nations paſſent tour à tour les voya-

geurs. Les François amenent, & l'on eſt ramené par des Eſpagnols.

Me voilà au terme de mon voyage. J'aurois voulu donner une idée des Aſturies, des royaumes de Léon, d'Aragon & de la Galice que je n'ai point parcourus, & ce n'eût été qu'en conſultant les géographes les plus accrédités, les hiſtoires particulieres de ces provinces, & Colmenar, le ſeul qui ait donné quelques notions rapides des diverſes routes qui y conduiſent & de leurs principales villes. J'ai mieux aimé, toute réflexion faite, renoncer à ce travail, & ne décrire cette partie de l'Eſpagne que lorſque je l'aurois viſitée.

Avec quelques précautions, on voyage aſſez commodément en Eſpagne. Les voitures y ſont bonnes, les mules exercées, les voituriers fideles, patients & laborieux. En choiſiſſant les beaux temps de l'année, on peut traverſer ce royaume avec agrément & ſans courir aucune eſpece de riſque. Il faut porter un lit ſi l'on eſt délicat; mais ne pas oublier des draps, du linge de table, & ſur-tout des proviſions. Cette prévoyance ne fatigue pas beaucoup un voyageur, & le met dans la certitude de ne manquer jamais de rien.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

TABLE

DU SECOND VOLUME.

DE Madrid, page 5
Du Palais Neuf, 10
Du Buen Retiro, 32
Des principales Egliſes de Madrid, 40
De quelques Edifices publics & particuliers, 53
Des Académies, 57
La Caſa del Campo, 89
Du Pardo, 91
De l'Eſcurial, 92
De la Grange, 117
De Ségovie, 123
Route de Madrid à Cuenca, en paſſant par Aranjues, 130
De la nouvelle Caſtille, 139
Mœurs, Coutumes, Erreurs populaires, Uſages & Caractere de la nation Eſpagnole, 140
De l'Inquiſition, 166
De la Littérature, 229

Du Théatre Eſpagnol, 217
Des Ordres Militaires & Religieux établis en Eſpagne, 286
Juriſprudence, Tribunaux, 295
De l'Agriculture, 309
De la Meſta & des Troupeaux, 321
Finances, Troupes de terre, Marine, 328
Route de Madrid à Bayonne, 335

Fin de la Table.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le second Volume.

☞ *Si l'on prend la peine de parcourir cette Table, on ſera curieux de lire ces Eſſais ſur l'Eſpagne, qui renferment bien des détails ſur cette Monarchie & ſes vaſtes Poſſeſſions.*

A

ACADÉMIES. Il y en a quatre à Madrid. La premiere, l'Académie Eſpagnole. 57. Elle prépare une ſuperbe édition des aventures de D. Quichotte. 58. La ſeconde, de l'hiſtoire. *ibid.* Ses Réglements. 59. juſqu'à 65. Ses recherches, ſes manuſcrits. A fait le dénombrement de la monarchie. 66. Elle prépare une belle édition Latine de la vie de Charles-Quint, de *Sepulveda. ibid.* de l'hiſtoire de l'Amérique de M. Robertſon, traduite en Eſpagnol. 67. La troiſieme, des beaux Arts. Ses fondateurs. 78. Deſcription de l'édifice où elle s'aſſemble. *ibid.* Inſcriptions qu'on y lit, & deſcription du cabinet d'hiſtoire naturelle. 79. juſqu'à 81. La quatrieme, de la Médecine. Réflexion de l'auteur de ces eſſais ſur ce nouvel établiſſement. 82.

Agriculture. Cauſes qui l'ont fait négliger en Eſpagne. 309. La faveur accordée aux ſociétés, ſur-tout à celle des amis, commence à y remédier. *ibid.* La trop grande diſtance d'un village à l'autre; les villes trop peuplées, & la rareté des arbres retardent ſes progrès. 310. Réflexions philoſophiques ſur ces cauſes. 310. juſqu'à 313.

AGUERO (BENOIT MANUEL). Son tableau dans la chapelle de Sainte Iſabelle à Madrid. 42.

Aimant (*Pierre d'*) du poids de ſept livres, dans la bibliotheque de l'*Eſcurial.* 115.

ALBANE (L'). Son tableau du jugement de Pâris, dans la ſalle de l'Académie de peinture à Madrid. 79.

ALBE (Le Duc d') poſſede pluſieurs tableaux de prix, entr'autres, la Vénus du Corre-

ge, une ſainte famille de Raphaël, un portrait du Duc d'Albe du Titien, un d'Anne de Boulen par Vandeick. 56. Anecdote ſur cette collection & ſur le tapis qu'on y voit. *ibid.*

ALAVA. Une des trois provinces de la Biſcaye. 346.

Alcade. Nom que l'on donne aux juges de police en Eſpagne. Le deſpotiſme qu'ils exercent déſole tout, arrête l'induſtrie. 303. Diſtinction de l'emploi d'*Alcade* d'avec celui de *Corrégidor.* 304. Ce qu'ils étoient ſous les Maures. 305. Ce qu'ils ſont aujourd'hui. 306.

Alcantara (*l'ordre d'*). Ses fondateurs. Précis hiſtorique ſur cet ordre. 288.

ALLORI (ALEXANDRE). Ses tableaux dans le cloître de l'Eſcurial. 112.

Almagra (*terre d'*). On l'emploie, délayée dans l'eau, pour en frotter les moutons. Conjectures ſur cet uſage. 324.

ALPHONSE, dit le Sage, ordonna en 1260, que les chartres, les actes, *&c.* fuſſent traduits en Caſtillan. 220. Fit compoſer en cette langue *Las Partidas.* Ce ſont les loix principales du royaume. *ibid.*

AMICONI. Ses quatre tableaux dans la loge du roi, au théatre de Buen-Retiro. 36.

Ananas & autres fruits de l'Amérique croîtroient bien en Eſpagne. 321.

ANDALOUX. Caractere des habitants de cette province. 141.

Anecdotes ſur le fameux tableau de Raphaël, connu ſous le nom de *Paſmo de Sicilia.* 27. Sur la fondation du couvent des Dames *Las Deſcalças Reales.* 48. Sur la collection de tableaux dans le palais du Duc d'Albe. 56. Sur Don Pédro d'Avila. 79. Sur l'aqueduc de Ségovie. 125. Sur le cabinet qui ſervoit à Alphonſe X pour ſes obſervations aſtronomiques. 126. Sur le deſpotiſme & les rigueurs de l'Inquiſition. 193. 194. 196. 198. 199. 201. 205. 210. 212. Sur une collection de livres myſtiques en Eſpagnol, dans une bibliotheque Hollandoiſe. 224. Sur des bêtes à laine accordées à l'électeur de Saxe. 327. Sur le rembourſement des dettes de Philippe V. 330. Sur le Chriſt qui eſt dans une chapelle des Auguſtins à Burgos. 342. Sur un prétendu château de Roderic. 344.

ANDRES. L'un des architectes du cloître S. Philippe. 51.

Aqueduc de Ségovie. Son antiquité, ſon admirable équilibre, ſolidité de ſa conſtruction. Anecdote ſur ce monument. 125.

Aranjuez. Château du roi près de Madrid. Son avenue plantée d'arbres. C'eſt un ſéjour délicieux. Réflexions ſur

l'idée qu'il offre. 130. Les princes qui l'ont fait conſtruire. Son architecte. Les inſcriptions qu'on y lit. 131. Conſtruction de deux ailes ordonnée par Charles III. Ses jardins, arroſés par le Tage, ſont admirables, ainſi que les ſtatues. 131. Quelques grottes curieuſes par le jeu des eaux. 132.

Argent Vierge. On en trouve dans la nouvelle Eſpagne, dans la province Sonora. On le trouve, pour l'ordinaire, à fleur de terre. Maſſe d'argent vierge trouvée dans les montagnes de la Riſona, qui rendit plus de quatre mille marcs d'argent. 81. Argent rouge, ſoufre cryſtalliſé, & cuivre bleu faiſant partie de la collection des métaux, dans le cabinet d'hiſtoire naturelle de l'Académie des Arts à Madrid. 81.

ARLENÇON. Riviere qui coule dans la vieille Caſtille. 336.

Armignon. Petit village de la Biſcaye ſur la route de Barcelone. 346.

Arſenal du palais neuf à Madrid. 30. Il ſert auſſi aux écuries du roi. Quel en a été l'architecte. Armes & armures qu'on y conſerve 30. 31.

AVILA (Don PEDRO d') a commencé le cabinet d'hiſtoire naturelle de l'Académie des Arts à Madrid. 79. Il s'occupe à rédiger le Catalogue de cette riche collection. 82.

ASTURIENS. Le plus grand nombre des domeſtiques ſont de cette contrée. 142.

Audiences. Ce ſont les tribunaux des juſtices des villes, qui ſont comme les Sénéchauſſées en France; elles reſſortiſſent des Chancelleries de Grenade & de Valladolid. 303.

Auteurs myſtiques. Leur nombre eſt prodigieux en Eſpagne. Un des plus eſtimés eſt Louis de Grenade. 224. Anecdote ſur une collection de ces livres en Hollande. *ibid.* Auteurs comiques du théatre Eſpagnol, les plus eſtimés. 240.

Auto-da-fé. Exécution horrible des jugements de l'Inquiſition. 169. Ceux de 1680, 1720, 1724, & en dernier lieu à *Uerena.* 170. Dans Tolede ſous Charles II. 171. Relation de cette exécution. 172. juſqu'à 191. Deſcription du théatre pour les ſpectateurs. 173. Proclamation du S. Office, & le texte Eſpagnol en note, *ibid.* Serment du roi. 180. Fragment d'un ſermon prononcé à cette occaſion. 181. Auto-da-fé de 1778, avec le jugement contre l'infortuné *Olavidé.* 212.

Aveinga. Bourg fermé de murailles ſur le chemin de Burgos à Barcelone. 345.

B

BARROCHI (FREDERIC). Son tableau de l'appari-

tion de J. C. à la Vierge, dans le cloître de l'Escurial. 112.

BARROSO (MICHEL). Ses tableaux de l'Ascension & de la descente du S. Esprit sur les Apôtres dans le cloître de l'Escurial, & note à son sujet. 111.

BASSAN. Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 16. Une adoration des rois dans le cabinet de la princesse au même palais. 24.

BECERRA (GASPARD). Sa statue de N. S. à la colonne, dans l'église de la Trinité à Madrid. 43. L'autel dans le couvent de *Las Descalzas Reales* est exécuté sur ses dessins. 47. Un tableau de Sainte Catherine dans l'église de *Los Padres de la Victoria*. 52.

BELANDO (NICOLAS DE JESUS). Franciscain, a fait une histoire civile d'Espagne. 210. Elle a été prohibée, quels en ont été les motifs. 211.

BENABET. Roi de Séville, donne *Cuenca* pour dot à sa fille Zaïde. 133. Les Maures la reprennent. Alphonse IX la reprend sur eux. 134. Note sur Zaïde. *ibid.*

Bénédictins (*les*) ont un beau couvent à une lieue du bourg de *Duenas*. 138.

Bergers en Espagne, leur traitement. 323. Leurs devoirs. 325. *& suiv.*

Bêtes à laine. La cour d'Espagne ne permet leur exportation que par grace spéciale. Anecdote à ce sujet. 327.

BEZOARTS. Leur riche collection dans la salle des minéraux de l'Académie des Arts à Madrid. 81.

Bibliotheques de l'Escurial. Il y en a deux. Description de l'une & de l'autre. Manuscrits qu'elles renferment. 114. Ses statues & ses rares monuments. 115.

BIDASSOA. Petite riviere qui sépare l'Espagne de la France, fameuse par le traité des Pyrénées, qui fut conclu dans l'île des Faisans, appellée aujourd'hui *de la Conférence*. La moitié de cette riviere appartient à la France, l'autre à l'Espagne. 351.

BILBAO. Capitale de la Biscaye proprement dite. 346.

Birbiesca. Gros bourg sur la route de Bayonne. 344.

BISCAYE (la). Province d'Espagne divisée en trois provinces. 346. Ces provinces sont exemptes de plusieurs contributions. *ibid.*

BOSC (JEROME DU). Son paysage où il a mis la Vierge & l'Enfant Jesus, se voit dans une des salles antichoriales de l'Escurial. 105.

BOWLES (M.) a fait une introduction à l'histoire naturelle & à la géographie physique de l'Espagne, où il prouve que toutes les plantes qui croissent dans les environs de Jérusalem se trouvent en Espagne. 314.

Buen-Retiro. Palais du roi d'Eſpagne à Madrid, Sa deſcription. Etat des tableaux que l'on voit dans la ſalle des Etats, & les peintures qui embelliſſent ce palais. 32. juſqu'à 36. Son théatre & ſes jardins. *ibid.* Beau jardin de S. Paul, & les ſtatues qui y ſont. 37. La Fontaine de Narciſſe. 38. Son inſcription, fruits & plantes rares qui ſont dans ces jardins. 39.

BURGOS. Capitale de la vieille Caſtille. La belle promenade à ſon entrée. Sa porte eſt ornée de ſtatues; ſon antiquité, ſa deſcription, ſa grande place. 339. Sa cathédrale & ſa deſcription. Curieux monument ou tombeau de la famille Velaſco. La coupole de la ſacriſtie, & ſa boiſerie. Les ſieges du chœur & leurs bas-reliefs. 340. La marqueterie des ſtalles eſt remarquable par le contraſte qu'on y obſerve. Le maître-autel eſt riche par les morceaux de ſculpture. La chapelle des reliques. Parmi celles qu'elle renferme, la caſſette qui en contient de l'Ancien Teſtament eſt digne de curioſité. Cette égliſe renferme plus de 100 tombeaux, dont les figures ſont bien ſculptées. Les grilles des chapelles ſont magnifiques. La façade de cette égliſe eſt un chef-d'œuvre d'architecture gothique. 342. Les Auguſtins ont à Burgos une chapelle fameuſe. L'autel eſt d'argent doré. La baluſtrade & le dais ſont d'argent. Deſcription de cette chapelle & anecdote à ſon ſujet. *ibid.* Deſcription de ſa ſacriſtie. 343. Le commerce de laine y eſt conſidérable. Les eaux de l'Arlençon ſont très-propres pour les préparer, les blanchir. *ibid.*

C

CABINET d'*hiſtoire naturelle* dans la ſalle de l'Académie des Arts à Madrid, 78. Sa collection des métaux eſt des plus conſidérables. 80.

CALABROIS (le Chevalier). Son tableau du ſacre de David, ſe voit dans la ſacriſtie des Carmes Déchauſſés à Madrid. 51.

Calatrava (*l'ordre de*). Origine de cet ordre. Ses fondateurs. Origine de ſa fondation. Son régime actuel. 289.

CALDERON. Son caractere, Son ſtyle. 237. Citation d'une diſſertation Eſpagnole ſur le génie de cet auteur. *ibid.* Sentiment de l'auteur de ces eſſais, ſur Lopès de Vega & Calderon. 239.

CALOT. L'original de ſa tentation de S. Antoine, peint ſur bois, ſe voit dans le palais du roi à Madrid, appellé *la Caſa del Campo.* 89.

CAMBIAZO (Luc) a fait avec Jourdan les peintures à freſque de la voûte de l'égliſe de l'Eſcurial. 101. Obſervations ſur l'erreur de quelques écrivains à ce ſujet. 102. A peint la voûte du chœur de l'Eſcurial, & note à ſon ſujet. 103. Ses peintures à freſque dans le grand eſcalier. 111.

CAMPOMANES (M.) chargé par l'Académie de l'Hiſtoire d'écrire à M. Robertſon ſur la traduction qu'elle fait faire en Eſpagnol de ſon Hiſtoire de l'Amérique. 67.

Cannelle. Il en croît en Eſpagne, mais bien inférieure à celle des Indes. 321.

CANILLA. Prédicateur de Charles-Quint brûlé vif, par jugement de l'Inquiſition, pour avoir eu quelque part au teſtament de ce prince. 168.

CANO (ALPHONSE). Ses peintures à Madrid dans l'égliſe de S. Iſidore. 44. à S. Michel. 45. Aux Bénédictins. *ibid.*

Caractere de la nation Eſpagnole. Ses erreurs populaires, ſes mœurs, ſes coutumes, ſes vêtements & ſes uſages. 140. juſqu'à 165. Caractere national en général. 142. Réflexions judicieuſes de l'auteur. 165.

CARAVAJAT (LOUIS DE). Ses tableaux dans l'égliſe de l'Eſcurial, & note à ſon ſujet. 111.

CARDUCHO (VINCENT). Un de ſes tableaux au Buen-Retiro. 32. Son tableau de la cene dans le couvent de Corpus-Chriſti, & dans le couvent de S. Gil à Madrid. 45.

CARENZA (BARTHELEMI), archevêque de Tolede, eſt arrêté par l'Inquiſition, pour avoir été conſeil dans le teſtament de Charles-Quint. 168.

CARLE MARATE. Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 22. 23.

CARLOS (Don), fils de Philippe II, eſt condamné par l'Inquiſition. 169.

Carmes-Déchauſſés. Ont dans leur couvent à Madrid une collection de tableaux des plus grands maîtres. 51.

CARRACHE (ANNIBAL). Son Aſſomption dans la ſacriſtie de l'Eſcurial. 106.

Carraſcoſa. Village ſur la route de Madrid à Cuenca. 132.

CARREGNO (JEAN). Son tableau dans l'Egliſe de S. Iſidore à Madrid. 43.

CAS. Six principaux ſoumis à l'Inquiſition. 217.

Caſa del Campo. Maiſon royale aux portes de Madrid. Sa deſcription & les tableaux qui y ſont. Les ſtatues dans les jardins & ſes fontaines. 89. 90.

CATALAN. Caractere des habitants de la Catalogne. 141.

CASTELLA (JEAN-BAPTISTE). Architecte du cloître de l'Eſcurial. 111.

CASTILLE (nouvelle) Son étendue, ſes limites, ſes

rivieres, ſes villes; l'air y eſt pur & ſon terroir fertile. 139. Vieille Caſtille. Sa poſition., ſon étendue, ſes limites, ſes rivieres, ſes villes & ſon climat. 336.

CASTILLAN. Son caractere national. 142.

Cathédrales. De Ségovie; ſa deſcription & celle de ſa ſacriſtie. Les tableaux & les ſtatues qu'on y voit. 124. 125. De *Cuenca.* 134. eſt fondée par Alphonſe IX. Deſcription de ſon maitre-autel. *ibid.*

CAXES. Ses peintures dans le cloître de la Trinité à Madrid. 43. à S. Martin. 46.

CERVANTES (Don MICHEL). Ses pieces dramatiques. 233. Réflexions philoſophiques ſur ſon hiſtoire de Don Quichote. 234. Jugement ſur cet auteur. *ibid.* Remarque de l'auteur ſur les prédilections nationales. *ibid.* Traduction d'une ſcene de ſon heureux Ruſien. 235.

CIGNAROLI (FRANÇOIS DE). Son tableau au couvent de la Viſitation à Madrid. 49.

CINCINATO (ROMULO). Ses peintures dans le cloître de l'Eſcurial, & note à ſon ſujet. 111.

Chancelleries. Il y en a deux en Eſpagne, où l'on appelle de toutes les audiences ou juriſdictions du royaume. 303.

Chanvre & Lin: ſont cultivés dans toute l'Eſpagne. Murcie produit plus de lin; l'Aragon plus de chanvre. 320.

Chapelles. Du Palais Neuf à Madrid. 29. Des principales égliſes de Madrid. 40. Dans le couvent des religieuſes *Deſcalzas Reales*, celle où eſt le tombeau de l'Infante *Dona Juana.* 47. De la *Caſa del Campo.* 89. Souterraine de S. Dominique à Ségovie. 123. De la Vierge dans la cathédrale de *Cuenca.* 136. De la famille Velaſco à Burgos. 340. Des reliques dans la cathédrale de Burgos. 341. Du très-ſaint Chriſt, chez les Auguſtins de Burgos. 342.

Chartreuſe de Burgos. 344.

Châteaux. Du *Palais Neuf* à Madrid; ancien *Alcaſar* des Maures. 10. De *Buen Retiro.* 32. De la *Caſa del Campo.* 89. Du *Pardo.* 91. Ou monaſtere de l'Eſcurial. *ibid.* De la *Grange*; ſa ſituation, ſa deſcription, ce qu'il renferme de beau. 117. juſqu'à 122. De *Ségovie*, ancien *Alcaſar* des Maures; il ſert aujourd'hui aux écoles du génie. 126. On y voit une ſalle où il y a des ſtatues d'anciens rois d'Eſpagne. Celle du *Cid.* Anecdote ſur ce cabinet & ſur Alphonſe X. *ibid.* Sert aujourd'hui de priſons aux Maures. 127. Reſte d'un château à Burgos, &

anecdote à ce ſujet. 344. Autres 345. Fort de S. Sébaſtien. 351.

Chênes. Il y en a de pluſieurs ſortes en Eſpagne. 315. Le *Coſcoxa* à feuilles pointues, produit le *Kermès* ou *Gal-inſecte*, dont on fait la teinture écarlate. 316. Le *Suber* ou *Alcornoque*, produit le *Liege. ibid.* Le vrai chêne ſe nomme *Encina*; ſes glands ſont doux, on les mange. *ibid.* Chênes blancs; ſe trouvent dans les montagnes, ſon bois ſert pour la marine. *ibid.*

Chriſt. Dans l'égliſe des Bénédictins à Madrid, un beau crucifix de Cano. 45. Dans le chœur de l'Eſcurial. 104. De bronze dans le Panthéon à l'Eſcurial. 109. Dans la fameuſe chapelle *du S. Chriſt*, chez les Auguſtins à Burgos. 342.

COELO (CLAUDE). Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 22. Note à ſon ſujet. *ibid.* Dans l'égliſe de Sainte Iſabelle. 42. Dans la ſacriſtie de S. Iſidore, la voûte qu'il a peinte à freſque. 44. Ses peintures de l'autel de S. Roch, dans la paroiſſe S. André. 45. Aux Carmes Déchaux. 51. Dans la ſacriſtie de l'Eſcurial. 105.

College (*le*) de Marie d'Aragon, ſa fondatrice, ſon architecte. 45.

COLMENAR. Auteur d'un voyage d'Eſpagne. 337. 347. 352.

Commerce. D'ouvrages en laines à Ségovie. 127. A Cuenca, en laines, miel & cire. Cauſe de ſa décadence. 138. Du ſafran. 320. En ſucre national. 321. De laines de Caſtille à Burgos. 343.

Communion Paſchale. Rigidité dans l'obſervation de ce commandement de l'égliſe. Abus qui en réſultent. 162.

Conception (*Immaculée*) de la Vierge. Nouvel ordre de Charles III. 292. Les Chevaliers font ſerment de défendre ce myſtere. 294. Le conſeil de Caſtille en recevant le ſerment des avocats, ajoute la formule de défendre ce myſtere. 304.

Conſeil de Caſtille. Peut réformer les jugements des deux chancelleries. 303. Sa fondation, ſes fonctions: il eſt ſuprême en littérature, donne l'approbation des livres. Comment il eſt compoſé. 304.

Corneille de Vos. Ses tableaux dans le Buen Retiro. 34.

CORTE (JEAN DE LA). Son tableau dans Buen Retiro. 33.

CORRADO. Ses peintures à freſque dans le Palais Neuf à Madrid. 12. 13. Ses tableaux de fleurs. 22.

CORREGE (le). Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 24. Dans le palais des ducs d'Albe, ſa belle Vénus. 56. Dans la ſacriſtie de l'Eſcurial, ſon apparition de J. C. à Magdeleine. 105.

Corrégidor, juge dans les villes: ce ſont pour la plupart des deſpotes, qui font un mal infini, par le découragement de l'induſtrie, des arts & de l'agriculture. 303. C'eſt un juge de police. 304. Quoique plus modernes que les Alcades, ils leur ſont ſupérieurs. 306. *Santayana*, dans ſon traité du gouvernement Eſpagnol, prétend que c'eſt l'emploi le plus auguſte de la monarchie. 307. Ses fonctions ſont très-étendues. Ils changent de ville tous les trois à quatre ans. 307. 308.

Coton. Le royaume de Valence produit pluſieurs plantes de coton; on n'encourage pas ſa culture. 321.

Couvents. De Sainte Iſabelle à Madrid. 41. De la Trinité. 42. De Corpus-Chriſti. 45. Des Franciſcains-Déchauſſés, nommé S. Gil. *ibid.* Des religieuſes Bénédictines. *ibid.* De S. Martin. *ibid.* De *Las Deſcalças Reales*. 46. Circonſtance remarquable de ſa fondation. 48. De la Viſitation, appellé de *Las Saleſas*. *ibid.* Ses bas-reliefs, le bel ordre de l'architecture, les pilaſtres, le dôme & les tombeaux. 49. Des religieuſes de Sainte Théreſe. *ibid.* On y voit une copie du tableau de Raphaël. Sa transfiguration de N. S. par Jules Romain. *ibid.* Des Carmes-Déchauſſés. Deſcription de la ſacriſtie & des tableaux. 50. 51. De S. Philippe dit *el Real*. Son architecte; la cellule du P. Flores, ſa bibliotheque & ſes manuſcrits. 51. 52. De *Los Padres de la Villoria*. On y voit de bons tableaux. 52. De l'Eſcurial. 92. juſqu'à 116. Des Trinitaires à Santa Crux. 132. De S. Dominique à Cuenca. 133. De S. Dominique à Ségovie. La grotte ou chapelle de S. Dominique. 123. De l'Inquiſition dans Tolede. 171. Des Auguſtins à Burgos. 342. Des Chartreux. 344.

COYPEL (ANTOINE). Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 26.

CUENCA. La ſituation de cette ville eſt pittoreſque. 132. Elle eſt bâtie ſur des rochers, dominés cependant par deux montagnes. 133. Deux rivieres s'y joignent. Son pont appellé *San-Pablo*, ſurprenant par ſa hardieſſe. Ses précipices & ſa fontaine des figuiers. *ibid.* Elle fut donnée en dot à Zaïde. Note à ce ſujet. 134. Sa cathédrale & ſon maître-autel. *ibid.* L'autel de Saint Julien, dont le corps eſt conſervé; ſon bas-relief, haut de ſix pieds. Anecdote à ce ſujet. 135. La ſacriſtie & un oſtenſoir d'argent, peſant 616 marcs. Les douze apôtres peints dans la ſalle

capitulaire. Inſcription trouvée. *ibid.* La chapelle de la Vierge où l'on conſerve une des ſtatues qu'Alphonſe IX avoit en vénération. *ibid.* Beauté de la façade du cloître. Inſcription pour le fondateur & anecdote à ſon ſujet. 137. Cette ville étoit fameuſe par ſon commerce de laines. Réflexions ſur les cauſes de ſa décadence, & ſur ſa récolte en miel & en cire. 138.

CUMARRAGA (JEAN DE), évêque du Mexique, a fait brûler les livres Indiens, écrits en caracteres hiéroglyphiques, que ſon ignorance lui fit prendre pour des dépôts d'idolâtrie. 224.

D

DANSES. Les Valenciens en fourniſſent plus que toutes les autres provinces d'Eſpagne. 141. Les Andalouſiennes l'aiment beaucoup. *ibid.* Récit des danſes de Vittoria remplies d'agrément. 348.

Dévotion des Eſpagnols pour la Sainte Vierge. 151. Pour le Roſaire & le Scapulaire. 153. Leur vénération pour les Ames du Purgatoire. *ibid.* Pour l'habit religieux. 155. Dans leurs ſalutations réciproques. 159 & 160.

Dominique (*S.*). La chapelle de ce Saint & ſa ſtatue en grande vénération dans la chapelle ſouterraine, ou grotte dans l'égliſe des Dominicains à Séville. 123.

Dominicains. Ont un ſuperbe couvent à Valladolid. 337. Ont un couvent à Birbieſca ſur la route de Bayonne, & un vaſte domaine, le tout entouré de pierres de taille. 344.

DONOSO. Son tableau du maître-autel du couvent de la Trinité, & ſes peintures de la coupole. 42. Son tableau de la Vierge & des Saints dans l'égliſe de *Los Padres de la Victoria.* 52.

Douane. Maiſon de la Douane à Madrid. 53.

Duenas. Bourg très-peuplé ſur le chemin de Bayonne où l'on trouve la meilleure auberge qui ſoit en Eſpagne. 338.

DUERO. Riviere qui coule dans la vieille Caſtille. 336.

DURER (ALBERT). Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 24. 29.

E

EBRE (l'). Riviere qui coule dans la nouvelle Caſtille. 336. Elle a un pont à Miranda. Elle ſépare la province d'Alva d'avec la vieille Caſtille. 345.

Egliſes. Enumération des principales de Madrid, avec la deſcription des richeſſes, tableaux, ſculptures qu'elles renferment, & de leur architecture. 40 à 52.

Eſcrivanos. C'eſt le nom que l'on donne en Eſpagne aux Notaires. Ce ſont eux qui inſtruiſent les procès. Abus que la plupart font de leur état. 298.

Eſcuriacha. Village ſur la route de Barcelone. 349.

Eſcurial. Fameux monaſtere bâti par Philippe II. La magnifique route qui y conduit. 91. Motif de ſa conſtruction. 93. Ses architectes. *ibid.* La forme de ſa conſtruction. 94. Il eſt l'image d'une grande ville ; le noble & le ſimple frappent à ſon aſpect, on a dit bien des fauſſetés ſur ce monument. Architecture de cet édifice. 95. Statues qui ſont à l'entrée. 96. L'égliſe & les inſcriptions. 97. Deſcription de cette égliſe, & note ſur le dôme. 98. & *ſuiv.* Richeſſes de l'autel. *ibid.* Richeſſes & deſcription du tabernacle de cet autel. 99. 100. Oratoires aux côtés de cet autel, où ſont les tombeaux de Charles Quint & de Philippe II. 100. épitaphes de ces tombeaux en note. 101. Peintures à freſque de la voûte de cette égliſe. *ibid.* Deſcription du magnifique & ſuperbe chœur de cette égliſe. Le lutrin & la ſtatue de Philippe II. 102. Tablettes de bois précieux où ſont renfermés les livres de chœur, où il y a des peintures de goût. Enumération des riches & nombreuſes reliques. 103. Un beau Chriſt de marbre de *Zelini*. 104. Dans des ſalles attenantes, des peintures du *Mudo* & de *Boſc*. *ibid.* Salle du bénitier ; ſtatue & tableau qu'on y voit. La ſacriſtie, ſa deſcription, ſes tableaux, ſes ornements. 105. juſqu'à 107. Le panthéon ou ſépulture des rois d'Eſpagne. *ibid.* Sa deſcription & ſon inſcription. 108. 109. Réflexion ſur ce monument. 110. Le cloître & ſa deſcription. 110. 111. Le grand eſcalier ; ſa deſcription. 111. Cloître ſupérieur : ſa deſcription, les ſalles capitulaires & les peintures qu'on y voit. 112. 113. La vieille égliſe & les tableaux qu'elle renferme. 113. Les deux bibliotheques avec la note des manuſcrits & livres les plus rares qu'elles contiennent. 114. 115. Le réfectoire, les jardins, la grande terraſſe, le parc, les étangs, les forêts. Réflexion ſur cet immenſe bâtiment, & combien Philippe II s'y plaiſoit. 116. Réflexion ſur les ſommes qu'il a coûtées, combien du temps Philippe II l'a habité. *ibid.*

ESPAGNOLET (l'). Peintre, *voyez* RIVERA.

ESPAGNOLS. Ils ſont diſcrets, ſobres, ennemis de l'ivreſſe. 142. Leurs vices tiennent plutôt aux circonſtances qu'au climat. 143. Ils ſont patients, aiment leur

ſouverain, ſont ſuperſtieux & dévots de bonne foi, ſavent ſe modérer. *ibid.* Ils ſont fiers, décents & affectueux. 144. Comparaiſon de leur caractere national avec celui des autres peuples de l'Europe. *ibid.* Leur vanité, leur goût pour les villes, n'aiment point la campagne. 145. Peu d'auteurs ont écrit ſur l'agriculture. *Don de Salas* eſt le ſeul qui en ait parlé dans ſon obſervation ruſtique, en vers. Traduction de quelques endroits de ſon poëme. *ibid.* Texte de l'auteur Eſpagnol, en note. 146. L'Eſpagnol eſt ignorant, ſa bravoure ne ſe ſoutient pas. 147. L'eſprit vindicatif eſt diminué. Réflexions philoſophiques ſur ce changement. 148. Deſcription phyſique de l'Eſpagnol. *ibid.* Agréments du ſexe, & vues rapides ſur le caractere des femmes Eſpagnoles. 149. à 151. La dévotion des Eſpagnols la plus générale eſt envers la mere de Dieu. 158. Leur culte envers les morts. 153. 154.

Eſplanade. (*l'*) de Valladolid eſt immenſe; elle eſt entourée de couvents, d'hôpitaux & de chapelles. 337.

Eſparta. Eſpece de gramen; on en fait des cordes, des nates & quantité d'ouvrages de ce genre; on compte plus de quarante-cinq manieres de l'employer. Depuis peu on a trouvé le ſecret d'en faire du fil très-fin. Charles III a récompenſé l'inventeur.

Eva. Riviere de la Biſcaye ſur la route de Barcelone. 349.

Eupremie. Comédie de *Lope de Rueda.* 219. Scene de cette comédie. 130. 131. Le texte Eſpagnol en note. *ibid.*

F

Fabrique (la) de porcelaine, à *Buen Retiro*, a fourni les porcelaines du cabinet de la Chine au Palais Neuf. 14.

Felix Castello. Son tableau à *Buen Retiro.* 32.

Ferdinand VI. Son tombeau dans l'égliſe de la Viſitation à Madrid. 49. Sa deſcription & l'épitaphe. 50.

Ferreras de Saavedra. Son hiſtoire de la Catalogne. 121.

Figuier. Anecdote ſur ſon fruit, & un Inquiſiteur. 218. 219.

Finances d'Eſpagne (*examen ſur les*). 328. juſqu'à 331. Diviſion des revenus en trois recettes & trois coutumes. *ibid.*

Firmin. Sculpteur François, a fait les figures qui ſont dans le parc de S. Idelfonſe. 121.

Flores (le P.). Sa curieuſe cellule dans le cloître de S. Philippe, a fait l'hiſtoire

ſacrée d'Eſpagne, a publié des médailles des colonies, & la vie de *Morales*. 52.

Fluente de Las Higueras. Excellentes eaux qui ſe filtrent des rochers à *Cuenca*. 133.

Fontaines de la plus belle eau, bien ornées, au château de la Grange, à S. Idelfonſe. 120. 121.

G

GALICE (les habitants de la). Leur caractere national. 142.

GAUTIER (M.), conſtructeur François, eſt accordé par le roi de France à celui d'Eſpagne. 334.

GIACINTO (CORARDOR). Son tableau au couvent de la Viſitation à Madrid. 49.

GONZALO BERCEO. Ancien poëte Caſtillan. Morceau de ſes poéſies en Eſpagnol & la traduction. 225.

Guadarrama. Petit village à ſept lieues de Madrid. Montagnes de ce nom qui ſéparent la vieille Caſtille de la nouvelle. 335.

GUERCHIN (le). Ses tableaux & peintures. 23. 41. 107. 112. 113. & 118.

GUIDE (le) Ses tableaux. 19. 21. & 105.

GUIPUSCOA. Une des trois provinces de la Biſcaye. 346.

H

HERMOSILA (JOSEPH DE) Sa ſtatue. 43.

HERRERA (JEAN DE). Célebre architecte. 42. C'eſt lui qui a conſtruit avec J. B. de Tolede l'édifice de l'Eſcurial. 93. Antoine de Herrera a fait les ſtatues qui ſont au portail des priſons à Madrid. 53.

Hernani. Gros bourg à deux lieues de S. Sébaſtien. 351.

Hêtre (*le*) & ſon fruit triangulaire. 316. 317.

Hiſtoriens Eſpagnols (*les*) ont écrit avec aſſez d'exactitude leurs hiſtoires. 221.

Hôpital de Los Flamencos (*l'*) à Madrid, poſſede un tableau de Rubens. 48.

Horcajada ſur la route de Madrid à *Cuenca*. 132.

Huelgas (*las*). Fameuſe abbaye de filles nobles à une lieue & demie de *Burgos*. 343.

HUESCAR (la) ſe joint à *Cuenca* avec *la Jucar*. 133.

I

INFANTADO (le duc del) poſſede pluſieurs tableaux de Rubens. Des figures antiques de bronze & des tableaux des écoles Flamande & Eſpagnole. 56.

Inquiſiteurs. Sont aujourd'hui choiſis parmi les eccléſiaſtiques, les moines & les magiſtrats. Le conſeil ſuprême de l'Inquiſition réſide à Madrid. Sa compoſition. Noms des Inquiſitions particulieres. 217. Anecdote ſur un inquiſiteur. 218.

Inquiſition. Détail curieux &

hiſtorique ſur ce tribunal. 166. juſqu'à 219.
Inſcriptions. 39. 47. 50. 53. 97. 101. 108. 131. 136. 137. 335. 339.
IRIARTE (Don JUAN) a fait les épitaphes de Ferdinand VI, & de la reine Barbe. 50.
IRUN. Petite ville à trois lieues de S. Sébaſtien. 351.

J

JAMETE. Architecte qui a conduit le bel édifice qui eſt à l'entrée de la ſalle capitulaire de la cathédrale de Cuenca. 137.
Jardins. Du *Buen Retiro.* 36. De la *Caſa del Campo.* 89. De l'Eſcurial. 115. 116. A la Grange ou S. Idelphonſe. 119.
JAVARRA (l'abbé) fut le premier architecte du Palais Neuf à Madrid. 11.
JEAN BAPTISTE DE TOLEDE a conſtruit avec Herrera l'édifice de l'Eſcurial. 93.
JORDAN (LUC). Ses tableaux & peintures. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 26. 30. 34. 35. 36. 40. 44. 51. 56. 101. 103. 111. 112. Réflexions ſur ce peintre. 19.
JUAN (GEORGE). L'un des Compagnons de M. de la Condamine, dans ſon voyage à la riviere des Amazones. Son tombeau, ſon épitaphe & ſes manuſcrits. 46.
JUANA (Dona), fille de Charles-Quint, fonda à Madrid le couvent de *Las Deſcalças Reales.* 46. Son tombeau & ſon épitaphe. 47. Anecdote ſur cette fondation. 48.
JUCAR (la) Riviere qui ſe joint avec la *Hueſcar* à *Cuenca.* 133.
JULES ROMAIN. Une ſainte famille que quelques connoiſſeurs attribuent à Raphaël. 24. Sa copie de la transfiguration de N. S. de Raphaël. 48.
JULIEN (S.). Son corps eſt conſervé à Cuenca. Sa mort eſt repréſentée dans un basrelief de ſix pieds de haut. 135.
Juriſprudence & Tribunaux Eſpagnols. 295. juſqu'à 308. Réflexions philoſophiques ſur ſes progrès tardifs, tandis que les arts & les ſciences ſe perfectionnent. *ibid.* La Juriſprudence criminelle en Eſpagne. 296. Elle y eſt remplie d'abus & de ſubterfuges. 297.

L

LAINES DE SÉGOVIE. Manufacture royale où on les emploie. 127. Leur conſommation, quelles ſont les cauſes qui la ralentiſſent. 128. Réflexions de l'auteur. 129. Soins du gouvernement pour le commerce des laines. 322. On en diſtingue deux qualités. 323. Endroits où on les tranſporte. 327. Droits du roi ſur l'extraction des laines. *ibid.*

LANFRANC. Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid, & note à ſon ſujet. 22.
LEDESMA (Don JOSEPH DE). Sa curieuſe & ſavante conſultation ſur l'Inquiſition. 192. juſqu'à 195.
LEON LEONI. Ses ouvrages de ſculpture dans les jardins du Buen Retiro. 37.
LEONI POMPÉE. Une ſtatue en marbre. 47. Dans l'égliſe de l'Eſcurial. 99. 100.
LEONARD (JOSEPH). Son tableau a Buen Retiro. 32. Lettres Eſpagnoles & leur traduction Françoiſe, écrites de la part de l'Académie de l'Hiſtoire à M. Robertſon. 68. 69.
Lin. Filature de lin établie par la ſociété de *Los Amigos*. Cet établiſſement eſt gratuit, il entretient beaucoup de pauvres enfants. 83. Croît en abondance dans l'Aragon. 320.
Littérature Eſpagnole. 220. Eſpérance que donne l'auteur de ces eſſais de publier une hiſtoire d'Eſpagne. Les Eſpagnols avoient des traductions des auteurs Grecs & Latins avant la fin du XV ſiecle. *ibid.*
Loix Eſpagnoles, appellées *Las Partidas*, rédigées en 1260 par Alphonſe dit le Sage. 220.
LOPE DE RUEDA eſt le pere du théatre Eſpagnol. Jugement qu'en a porté *Cervantes*. 228. Réflexions de l'auteur de ces eſſais. *ibid.* Noms des pieces qu'il a compoſées. 232. 233. Jugement que les auteurs Eſpagnols portent de cet auteur. 236. 237.
LUC DE HOLLANDE. On voit dans la ſacriſtie de l'égliſe du Palais Neuf à Madrid, un de ſes tableaux. 29.

M

MAGANAS (Don MELCHIOR DE), miniſtre plenipotentiaire au Congrès de Breda, eſt tourmenté par l'Inquiſition. 195. Le ſavant & curieux mémoire qu'il a donné pour ſa défenſe. 196. juſqu'à 210. Ses malheurs. Sa mort. Il a compoſé plus de 200 volumes. L'Inquiſition s'eſt emparée d'une moitié, le reſte eſt au pouvoir du gouvernement. 210.
MADRID eſt une des plus belles villes de l'Europe. Rien n'annonce ſon approche. Les auberges, à deux lieues des environs, ſont malpropres & dépourvues de tout. Le ſol paroît aride juſqu'au bord du Manzanarès. 5. On y entre par un pont ſuperbe. Sa deſcription. La porte de Ségovie lui a donné ſon nom. 6. Les rues ſont droites & larges. Noms de ſes plus belles places. La *Plaça Mayor*. Son étendue & ſes décorations. 7. Les eaux à Madrid ſont excellentes, mais les fontaines ſont de mauvais goût. L'air y eſt

pur. Ces deux avantages ont déterminé le choix de Philippe II. Noms des portes, des paroisses, des couvents, des colleges, des Hôpitaux. *ibid.* Estimation des denrées qui s'y consomment. S. M. le comte d'Aranda a embelli le *Prado*, la seule promenade de Madrid. On lui doit la propreté des rues. *ibid.* Les rives du Manzanarès sont agréables. 9. Madrid renferme peu de monuments. Sentiments de quelques auteurs sur cette ville. 54. Les maisons n'ont pas une distribution commode. Le palais du duc de Médinacœli renferme une collection précieuse de sculptures antiques & modernes, une bibliotheque publique, de bons tableaux. 55. Autres palais où on a rassemblé des tableaux des meilleurs peintres. 56.

Magistrats. Etat de l'ancienne magistrature en Espagne. 305. Ce qu'elle est aujourd'hui. 306. *& suiv.*

MARCOS (ALPHONSE). Célebre architecte. 43.

Maréchaussée. Il n'y en a point en Espagne. 299. Il y a cependant peu de voleurs. *ibid.* Les assassinats sont plutôt les effets de la haine que de la cupidité. *ibid.*

Maria. Village sur la route de Bayonne, dont l'auberge est une des plus mauvaises de l'Espagne. 344.

MARIANA (le P.). Un des meilleurs historiens. Jugement sur cet écrivain. Il a été continué par le P. Miniana. 221.

Marine. Coup-d'œil rapide sur la marine Espagnole. Réflexions sur la construction de ses vaisseaux; on a adopté la construction Françoise. 333. 334.

Martin. Village sur la route de Madrid à Barcelone. 336.

Martin (*Eglise de S.*). Le tombeau de *Don Juan*, compagnon de M. de la Condamine, celui de Sarmiento sont dans cette église. 46. La bibliotheque est une des meilleures de Madrid. *ibid.*

MATHÉ (dit le chevalier Calabrois). Un de ses tableaux dans l'église de S. Pascal à Madrid. 41.

MATEI (PAUL). Ses tableaux dans la *Casa del Campo* à Madrid. 89.

Maures. Chassés d'Espagne en 1609 sous peine de mort. 169. Ont apporté en Espagne les cannes de sucre & la maniere de le préparer. 321.

MAYNO (JEAN-BAPTISTE). Un de ses tableaux à Buen Retiro. 33.

MAYORAL. Chef d'un parc de brebis en Espagne. 323.

MÉDINACŒLI (le duc de). Son palais renferme une collection précieuse d'antiques, de tableaux, de statues, &c. a rendu sa bibliotheque publique. 55. 56.

MENGS (ANTOINE), au Palais Neuf, dans la salle à manger, a peint à fresque. 14. Une Nativité. 19. Une sainte famille. 20.

Merinas ou *Transhumantes*. C'est la plus belle laine des brebis qui passent l'été dans les montagnes. 323.

Messes. Pour les défunts elles sont privilégiées à toutes les dettes; elles sont sans fin. 156. 157. On quête fréquemment pour faire dire des messes. 164.

Mesta & *Troupeaux*. On appelle ainsi le corps des propriétaires des troupeaux à laine. Leurs privileges. Ont quatre chefs-lieux. Ils ont un code particulier. Abolition d'un privilege tyrannique. 322.

Mûriers. Réflexions sur leur culture à Valence, à Murcie & à Grenade. Causes de la différence des soies que l'on récolte dans ces trois provinces. 318.

MICHEL ANGE (dit CARAVAGE). Un de ses tableaux dans l'église de S. Pascal à Madrid. 41.

Michel (*S.*), Paroisse de Madrid. Ses tableaux. 45.

MINIANA (le P.). Continuateur de Mariana. 221.

MIRANDA DE EBRO. C'est la derniere ville de la vieille Castille du côté de Barcelone. Le vin de cette côte est excellent. 341.

Moines. Prédilection des Espagnols pour les religieux. 157. Origine de ce respect. Anecdote sur cela. *ibid.* Les Espagnols se font presque tous enterrer dans des habits de religieux. 155. Note tirée du paradis perdu de Milton. 156.

Morceau d'or, ou grain de pur or, d'un très-gro volume, dans le cabinet d'histoire naturelle. 80. Observations physiques sur les producteurs d'or, ou matrices où l'or se forme. *ibid.*

MONDRAGON. Petite ville sur la route de Barcelone au bord de la riviere d'Eva. Sa campagne est belle, fertile. Il y a des mines de fer & une d'acier naturel. 349.

MONEGRO (JEAN BAPTISTE) a fait la statue de S. Laurent qui termine le portail de l'Escurial. 96.

Monnoies (*hôtel des*) à Ségovie. Sa promenade & ses eaux. 124.

MONTESQUIEU. Il peint le despotisme d'un seul trait. 218.

MORA (FRANÇOIS). Un des architectes du cloître Saint Philippe. 51.

MORALÈS. Un de ses tableaux dans l'église de la Trinité à Madrid. 42.

MORETO (AUGUSTIN) tient le troisieme rang parmi les auteurs dramatiques Espagnols. 240.

Mort. La peine de mort est fort rare en Espagne. 298.

MUDO a fait le beau crucifix que l'on voit dans une

salle attenante l'église de l'Escurial. 104. Ses tableaux dans le cloître, & note a son sujet. 112.

Munos. Village sur la route de Madrid a Barcelone. 336.

MURILLO. Ses peintures dans le Palais Neuf à Madrid. 18. Sa maniere de faire. 19. Ses tableaux. 10. 22. 24. 25. 26. 30. jusqu'à 31.

MURO (FRANÇOIS DE). Ses tableaux dans le couvent de la Visitation. 48. 49.

N

NAHARRO est, après Lope de Rueda, un des restaurateurs du théatre Espagnol. 233.

Notre-Dame de Fonciſla. Chapelle à Ségovie, où l'on conserve une effigie de la Vierge en grande vénération. 124.

Notre-Dame de Montesa (*l'ordre militaire de*). Origine de sa fondation. Il est plus religieux que militaire. Ne subsiste plus que dans quelques maisons de chanoines. A une belle maison à Valence. 290. 291.

Noyer (*le*). Cet arbre croît bien dans quelques provinces d'Espagne, est peu commun dans d'autres. 317.

O

OCANA. Petite ville à deux lieues d'Aranjues. 132.

OLAVIDÉ (PAUL). Récit historique sur cet homme célebre, & les persécutions qu'il essuie de l'Inquisition. 212. jusqu'à 216.

OLMEDO. Assez grande ville sur la route de Madrid à Barcelone. 336.

OLMO (JOSEPH DEL). Familier du S. Office, a fait une narration très-naïve de l'auto-da-fe de 1680. 170.

OLIVIERI (DOMINIQUE) Un de ses bas-reliefs au couvent de la Visitation à Madrid. 48.

Oliviers. Sont très-communs en Espagne. Pourquoi l'huile Espagnole est communément forte. 317. Qualité des olives de quelques cantons. *ibid.*

Opuntia. Figuier d'inde, propriété de cet arbre & de son fruit. 314. 315.

Orangers, *Citroniers*, *Cédrats*, &c. On en voit des forêts dans la Murcie. Les oranges de ce royaume sont plus grosses & plus douces que celles des autres provinces. 318.

ORDONNER (GASPARD). Architecte de l'église de Saint Martin à Madrid. 46.

Ordres militaires & religieux établis en Espagne 286. jusqu'à 294. Ceux qui n'existent plus. 286. jusqu'à 288. Ordres existans. 288. Ordre royal de Charles III. A été institué en 1771, il est sous la protection de l'Immaculée Conception. Il fait serment de la défen-

dre. 292. Il y a deux claſſes de Chevaliers. Ses cérémonies, ſon régime & ſes preuves. 293. 294.

ORRENTE a peint la Nativité dans le Palais Neuf à Madrid. 16. Son arche de Noé à Buen Retiro. 33. Le martyre de S. Laurent dans la chapelle de la *Caſa del Campo*. 89.

Oſtenſoir d'argent peſant 616 marcs dans la cathédrale de *Cuenca*. 136.

OVIEDO Y VALDES (GONZALO HERMANDES DE) a écrit avec une admirable ſimplicité l'hiſtoire générale des Indes. Morceau remarquable du chapitre 14 cité en Eſpagnol. 222. Sa traduction en François. 223.

Oydores. Nom des juges en Eſpagne: ces charges ne ſont point venales. 303.

P

PALAIS DES CONSEILS de *Los Conſejos*. Son architecture mérite d'être vue. 53.

PALME (JACQUES). Son tableau de S. François dans l'égliſe de S. Paſchal. 40.

PALME (le vieux). Son tableau du triomphe de David dans le cloître de l'Eſcurial. 113.

Palmier. Cet arbre abonde en Eſpagne, ſur-tout dans le royaume de Valence. Remarques ſur ſes dattes. 315.

PALOMINO. Ses peintures dans l'égliſe de la Trinité. 42. Un plafond à freſque à S. Iſidore. 44. Un S. Michel dans l'égliſe de la Victoria. 52.

Pancorvo (*Las Penas de*). Montagnes ſur le chemin de *Burgos* à Barcelone, dans leſquelles paſſe le plus affreux & le plus dangereux chemin, & note à ce ſujet. 345.

Parc aux brebis. Comment ils ſont gouvernés en Eſpagne. 323. juſqu'à 326.

Pardo (*el*). Maiſon royale à deux lieues de Madrid. Sa belle ſituation. Ses forêts de chênes-verts. Ses bêtes fauves & le chemin magnifique qui y conduit. 91.

PARMESAN. Un de ſes tableaux à Buen Retiro. 34.

Paſſage. Plage de la mer à demi-lieue de S. Sébaſtien, où s'arrêtent les vaiſſeaux de guerre. 351.

Paſchal (*S.*). Egliſe à Madrid. Sa conſtruction. Ses inſcriptions & ſes tableaux. 40. juſqu'à 42.

Patates ou *Pommes de terre*. Son ont été apportées de l'Amérique en Galice; delà elles ont paſſé dans le reſte de l'Europe, ſur-tout en Irlande. Celles de l'Andalouſie ſont plus douces, on les nomme *Batatas*. 319. 320.

PEREDA (ANTOINE DE). Son beau tableau de la réduction de Gênes. 33. dans S. Michel pluſieurs de ſes tableaux. 45.

PEREGRINO TIBALDI. Ses tableaux & ſes peintures à freſque dans l'Eſcurial. 111.

PEREYRA. Ses ſtatues dans l'egliſe de S. Iſidore. 44. à S. André. 45.

PERUGIN. Un bon tableau dans la ſacriſtie de l'Eſcurial. 107.

Poëtes & Romanciers très-célebres en Eſpagne. Peu ont été imprimés, on travaille à faire connoître les meilleurs dont on donne les noms. 224.

Poiſſons. Riche collection de poiſſons dans la ſalle de l'Academie des Arts. 81.

Pommiers & Pêchers. Ces arbres ſont communs en Eſpagne. Les reinettes & les pêches y ſont excellentes. 318.

PONCE (CONSTANTIN). Confeſſeur de Charles Quint, meurt dans les priſons de l'Inquiſition. 168.

Ponts. A l'entrée de Madrid ſur le Manzanarès. 5. Superbe pont ſur la Xarama, allant de Madrid à Aranjuez. 130. De *San Pablo* ſur la *Jucar*; dans les profondes vallées d'Aranjuez à Cuenca; hardieſſe de ſa conſtruction. Motif qui l'a occaſionnée. 133. A la ſortie de *Miranda* un pont de 160 pas ſépare la province d'Alva de la vieille Caſtille. 345.

PONTOJA DE LA CRUX. Les portraits des rois qu'il a peints ſont dans la bibliotheque de l'Eſcurial. 115.

Poſte aux lettres. Cet édifice à Madrid eſt commodément place. Il orne la place où il eſt conſtruit. Anecdote ſur cet hôtel. 54.

POUSSIN (le). Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 22. à Buen Retiro. 34.

PHILIPPE DE CASTRO a peint la ſalle dans le Palais Neuf à Madrid. 14.

PHILIPPE II défere à l'Inquiſition le teſtament de Charles-Quint ſon pere. 167. Demande un *auto-da-fé*. Sa réponſe fanatique & cruelle. 168. Fait mourir par ce tribunal Don Carlos ſon fils. 169. Philippe III. Son édit de 1609 pour l'expulſion des Maures. 169. Se ſoumet a un jugement de l'Inquiſition. *ibid*. Philippe V a fait bâtir à S. Idelfonſe le château de la Grange. 119.

PHILIPPE (Marquis de S.) a écrit ſur la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. Ses memoires ſont eſtimés. 221.

PLACENCIA. Ville que l'on apperçoit ſur la route de Bayonne. 338.

Placer de la *Ciene Guita*. Lieu de la province de Sennora, dans la nouvelle Eſpagne, où l'on trouve le plus de l'or vierge. Note ſur cette opération de la nature. 80.

Plaines ſablonneuſes. En ſortant de *Valladolid*. 338. Immenſes près de *Villa-*

Neuva. 339. Assez bien cultivées près du village *Maria.* 344.

Pierres précieuses (*Collection de*). Marbres rares, herborisés & oculaires, dans la salle des Minéraux à Madrid. 81.

PISUERGA. Riviere dans la nouvelle Castille. 336. Baigne les murs de *Valladolid.* 337. Ses bords sont agréables. On pourroit la rendre navigable. *ibid.*

Pita. Aloès de l'Amérique, dont la feuille sert à enclore les terres. On la pile pour en faire des cordes en Catalogne; on la file si fin, qu'on en fait des blondes. L'auteur pense que cette plante réussiroit bien en Provence. 319.

Prêtres en grande vénération en Espagne. Deux histoires tragiques qui le prouvent. 158. 159.

Prisons (*Carcel de Corte*). Sont belles à Madrid. Quels en ont été les architectes. Les statues placées au portail & l'inscription qu'on y lit. 53. Secrets de l'Inquisition. 178. Sont peu surs en Espagne. 302. On laisse aux prisonniers des couteaux, poignards, &c. *ibid.* Les contrebandiers y sont plus resserrés & maltraités que les voleurs & les assassins. *ibid.*

Processions de la semaine sainte. Abus qu'elles entrainent. 160. Le roi y a mis quelque décence. 161.

Puebla (*la*). Bourg muré sur le beau chemin qui conduit aux Pyrenées. 346.

Purgatoire. Culte des Espagnols pour les ames des trépassés. 153. pratiques singulieres à cet égard. 154.

Pyrénées. Hautes montagnes qui séparent la France de l'Espagne. Ses sites sont pittoresques. Réflexions morales & philosophiques de l'auteur. 350.

Q

QUINTANAPALLA. Village auprès duquel est une chartreuse. 344.

QUEVEDO. Sa bibliotheque est réunie à celle du P. Sarmiento au monastere de S. Martin. 46.

R

RABELAIS. La comparaison qu'il fait des loix ne peut s'adopter à l'Espagne. 298.

Rapadeous. Village sur la route de Madrid à Barcelone. 336.

RAPHAEL. Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 24. Son tableau appellé *l'asmo de Sicilia.* Anecdote à ce sujet. 27. 28. Ses tableaux à Buen Retiro. 34. Sa sainte famille dans le palais du duc d'Albe. 56. Son tableau appellé *la Perle*, dans l'Escurial. 105. Note à ce sujet. 106. Autre

tableau, *ibid.* Ses tableaux à S. Idelphonſe. 118.
Réfectoire des religieux de l'Eſcurial orné de peintures & de la table du roi. 115.
Refreſco. Régal uſité en Eſpagne, dont le cérémonial eſt très-gênant. 163.
REMBRAND. Ses deux têtes de S. Pierre & de S. Paul aux Carmes-Déchaux à Madrid. 51.
Riſcos. Abîmes ou précipices entre les rochers à Cuenca. 133.
RIVERA. Peintre plus connu ſous le nom de l'*Eſpagnolet.* Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid & ſa maniere. 19. 20. 22. 23. 25. 26. 30. 41. 42. 54. Chez le duc de Médinacœli. 56. dans le cloître de l'Eſcurial. 112. 113.
RIZZI (FRANÇOIS). Son tableau d'auto-da fé à Buen Retiro. 33. Dans l'égliſe de la Trinité. 42. à Saint Iſidore. 43. 44.
ROBERTSON. L'Académie de l'Hiſtoire charge M. Campomanès de traduire en Eſpagnol ſon hiſtoire de l'Amérique. 67. Lettres que ces deux ſavants ſe ſont écrites. 68. juſqu'à 77. Le gouvernement fait défenſe de le publier en Eſpagne, même d'y laiſſer entrer l'original Anglois. 78.
ROELANS (THÉODORE). Un de ſes tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 26.
RODERIC. Dernier roi des Goths en Eſpagne. Son prétendu château ſur la route de Bayonne. Anecdote à ce ſujet, & conjectures de l'auteur ſur ſes ruines. 344.
Route. De Madrid à Cuenca. 130. A Bayonne. 335.
RUBENS. On voit de ſes tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 15. 16. 22. 23. 24. 25. 26. 34. Son Saint André dans l'hôpital de *Los Flamencos.* 48. Ses tableaux chez le duc de l'Infantado. 56. Une Suſanne dans l'Academie des Arts. 79. Dans le cloître de l'Eſcurial. 113. à S. Idelphonſe. 118.

S

SABATINI. Fameux ſculpteur, eſt l'inventeur du tombeau de Ferdinand VI dans le couvent de la Viſitation à Madrid. 50.
SACCHI (ANDRÉ). Peintre Romain, maître de Carles Marate. Un de ſes tableaux à Madrid. 25.
Safran. Celui de la Manche eſt le meilleur de l'Europe. Comment on le récolte. La plus conſidérable ſe fait aux environs de Cuenca & de S. Clément. Obſervations ſur la durée de l'oignon en terre & l'effet qu'il y produit. 320.
Saignée. Trop fréquente en Eſpagne; elle eſt peut-être une des cauſes qu'il y a tant d'aveugles. 164.

Saint Jacques (*l'ordre militaire de*). Epoque de ſa fondation & ſes fondateurs. 389. Son régime actuel. 390.

SAINT SÉBASTIEN. Ville de la Biſcaye. Son fort. Sa place publique. Fait un grand commerce en fer. Son port ne peut recevoir que des vaiſſeaux marchands. 351.

SALAZAR (Don LOUIS) Ses manuſcrits conſervés aux Bénédictins de Madrid. 45.

SALINAS. Petite ville ſur la route de Barcelone où il y a des mines de ſel. 348.

SAN CIDRAN. Ville ſur la route de Madrid à Barcelone. 336.

San Iſidoro (*l'égliſe royale de*). Reliques de ce Saint. Deſcription de cette égliſe. 43. 44.

Santa Cruz. Village conſidérable ſur la route de Madrid à Cuenca. 132.

SANTAYANA prétend que l'emploi de corrégidor eſt un des plus auguſtes de la monarchie. 306.

SANTISTEVAN (le duc de) poſſede une grande collection de tableaux de Jordan. 56.

SAQUELT, Piémontois, remplace l'abbé Juvarra pour la conſtruction du Palais Neuf à Madrid. 11.

SARMIENTO. Célebre Bénédictin, ſon tombeau à S. Martin à Madrid. 46. Autre, évêque d'Oviedo, Inquiſiteur général en 1680: ſollicite un auto-da-fé. 171.

Scapulaires & Roſaires (*Vénération des Eſpagnols pour les*). Pour les ames du Purgatoire. 153.

SCHIAVONE (ANDRÉ). Un de ſes tableaux dans l'égliſe de S. Paſchal à Madrid 41.

SEBASTIEN DEL PIOMBO a peint dans l'égliſe de l'Eſcurial un chriſt portant ſa croix. Note ſur ce peintre. 102.

SÉGOVIE. A deux lieues de S. Idelphonſe. Sa ſituation pittoreſque. Le couvent de S. Dominique, ſa chapelle ſouterraine & ſa ſtatue. 123. Notre-Dame de Fonciſla. La maiſon des monnoies, ſa promenade. La cathédrale & ſa deſcription. Les tableaux qui ſont dans la ſacriſtie & un rare bas-relief. 124. Son aqueduc. Incertitude ſur l'époque de ſon antiquité. Hardieſſe & ſolidité de ſa conſtruction. 125. Son château, Alcaſar ſous les Maures, ſert aux écoles du génie. Salle qui renferme les ſtatues des anciens rois. Anecdote ſur le cordon de S. François qui eſt modélé tout autour ſur la muraille. 126. Sert de priſons à quelques Maures. Eſt un ſiege épiſcopal. Le Sang y eſt beau. Sa fabrique de laines & manufacture royale; détails ſur cette manufacture. 127. Sorte de draps les plus en uſage & leur teinture. Réflexions ſur cette manufacture & la maniere dont on y fabrique

les draps. 118. Pourquoi la ville ne tire pas tout l'avantage de cette manufacture. 119.

SEPULVEDA (le Docteur GINÈS DE) a fait des mémoires sur le siecle & la vie de Charles-Quint. Note sur ce savant. 66.

Sermon prêché à l'auto-da fé de 1680. 181. jusqu'à 190.

SESSE (Don CARLOS DE). Réponse que lui fait le roi lorsqu'il alloit être exécuté à un auto da fé. 168.

SNYDERS (FRANÇOIS). Un de ses tableaux à Buen Retiro. 34.

Société de Los Amigos del Pays. Cette société est établie depuis peu; elle encourage les arts utiles, & surtout l'agriculture. 83. Elle a établi une filature de lin. *ibid.* Réglements & régime de cette société. 84. Elle distribue des prix. 87. Jugement trop outré d'un commissaire, & note sur celui qui a remporté le premier prix. *ibid.* Elle a des sociétés agrégées, elle se propose de les augmenter. 88.

SOLIMENE a peint six tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 26.

SOLIS (FRANÇOIS). Un tableau de Sainte Thérese. 45.

SOLIS (ANTOINE DE) a écrit l'histoire de la conquête du Mexique. 221. Jugement sur cet auteur. 222.

Soie d'Espagne. Causes de la différence des qualités qu'il y a entre celles de Valence, de Murcie & de Grenade. 318.

Spaulon. Nom d'une belle promenade à Valladolid. 337.

Statues. Dans la salle des ambassadeurs à Madrid. 16. dans la galerie du Palais Neuf. 30. Dans les jardins de Buen Retiro. 36. jusqu'à 38. De la Vierge dans la sacristie de la Trinité. 42. Sur la porte de S. André. 44. Dans une chapelle des religieuses Descalzas. 47. Au tombeau de Ferdinand VI. 49. Aux prisons de Madrid. 53. chez le duc de Médinacœli. 55. A la *Casa del Campo.* 89. Au portail de l'Escurial. 96. Dans l'église. 100. Au bénitier. 105. Au cloître de l'Escurial. 110. Dans la bibliotheque. 115. Dans la galerie des antiques au château de la Grange. 118. 119. Dans les jardins. 120. Dans le parc. 121. à Ségovie. 123. A Ségovie aux écoles du génie. 126. A Aranjues 131. A la porte de Burgos. 339. Dans la cathédrale. 340. Au maître-autel. 341. Dans l'église. *ibid.* Aux Augustins la sainte image. 342. Dans la sacristie. 342. Dans la principale église de Vittoria. 347.

Sucre. Moulins à sucre sur la côte de Malaga. Réflexions sur cet objet. 321.

Supplices, exécution de justice. La justice criminelle en Eſpagne eſt très-douce, elle ne connoît que la corde. 298. Il y a peu de malfaiteurs en Eſpagne. 299. Note importante ſur cette aſſertion. *ibid.* Les exécutions ſont rares en Eſpagne. 300. Hiſtoire d'un ſcélérat qui le confirme. *ibid. & ſuiv.*

T

TABERNACLE (riche). A l'autel de l'Eſcurial. Sa deſcription & ſes richeſſes. 99. 100.

Tableaux. Etat de ceux que l'on voit à Madrid au *Palais Neuf.* 12. juſqu'à 30. A *Buen Retiro.* 32. juſqu'à 39. Dans les principales égliſes. 40. juſqu'à 52. chez le duc de *Médinaceli*, le duc *del Infantado*, le duc d'Albe. 56. A l'Eſcurial. 93. juſqu'à 115. A *S. Idelphonſe.* Au château de la *Grange.* 118. 119. A *Cuenca.* 136. 137.

TACCA (PIERRE). Fameux ſculpteur; on voit de lui une belle ſtatue équeſtre dans les jardins de Buen Retiro. 36.

TARRANCON. Grand village ſur la route de Madrid à Cuenca. 132.

TENIERS. Ses tableaux au Palais Neuf à Madrid. 19. 20.

TEOTOCOPOLI (DOMINIQUE), Fameux architecte. 45.

Térebenthe. Abre commun en Eſpagne; il fournit la noix de galle, il eſt auſſi appellé *Cornicabra*; on fait du bois de ſes racines, des ouvrages au tour à *Oribuela*, des tabatieres qui en portent le nom. 314.

Théatre Eſpagnol. Idée des pieces dramatiques des Eſpagnols, & réflexions ſur le génie de leurs pieces. 127. 128. Traductions de quelques pieces Eſpagnoles. 242. juſqu'à 284. Ils n'ont plus que des pieces traduites & des *Autos Sacramentaux*, des *Loas* ou prologues. 284. 285. La *Sainete* eſt une petite pieçe que l'on joue entre la ſeconde & la troiſieme journée, dans laquelle on joue toutes les profeſſions; les Eſpagnols y excellent. La *Tonadille* eſt un morceau de muſique où les femmes brillent ainſi que dans la ſainete. 285.

THÉRESE (SAINTE) eſt enfermée à l'Inquiſition. Sa délivrance miraculeuſe & note de l'auteur. 196.

TIBALDI (PEREGRINO). Son tableau au grand autel de l'Eſcurial. 99. Le plafond de la bibliotheque. 114.

TIEPOLO. Ses peintures à freſque dans le Palais Neuf à Madrid, & Réflexion ſur le faire de ce peintre. 13. 14.

TILLEN (JEAN). Ses tableaux à Buen Retiro. 34.

TINTORET. Ses portraits & tableaux au Palais Neuf à Madrid. 26. 41. 44. 56. 105.

TITIEN (le). Ses nombreux tableaux au Palais Neuf à

Madrid. 15. 17. 18. 21. 22. 24. 25. 40. juſqu'à 51. Dans la ſacriſtie de l'Eſcurial. 106. 107. 113. A S. Idelphonſe. 118.

Toiſon d'or (*l'ordre de la*). Son inſtituteur & le motif de ſon inſtitution. 291.

TOLEDE. Son pont n'approche pas de la beauté de celui de Madrid. 6. Sous Alphonſe le Sage, étoit le centre du bon goût ; on conſultoit ſes puriſtes ſur les difficultés de la langue Caſtillane. 221.

TOLOSA ou TOLOSETA. Capitale de la province de *Guipuſcoa*. 346. Eſt ſituée au confluent de l'Araxe & de l'Oria. 350.

Tonnerre. Ses effets ſurprenants dans les montagnes de Biſcaye. 349.

TORQUEMADA (JEAN DE) établit l'Inquiſition. 166. Eſt fait Inquiſiteur général. 167. Autre, Franciſcain, a donné en 3 vol. *in-fol.* une hiſtoire des Indes occidentales antérieure à la conquête. 223.

Torrequemada. Gros bourg ſur la route de Bayonne, au confluent de l'*Arlençon* & de la *Piſuerga*. 338.

Transhumantes, voyez *Merinas*.

Tranſparente (*el*). C'eſt le nom que l'on donne aux autels adoſſés aux maîtres autels. Celui de Cuenca eſt riche & curieux à voir. 135.

TREZZO (JACQUES). Habile ſculpteur. 99. Honorable inſcription à ſa louange. 100.

Trinité (*couvent de la*). Sa deſcription, ſes tableaux, ſtatues, bas-reliefs. 42. Son cloître. 43.

Troupeaux & *Meſta*, & détail ſur les bergeries en Eſpagne, la qualité des laines & réflexions ſur cet article important. 322. juſqu'à 327.

Troupes Eſpagnoles. Sont ſur un mauvais pied. *Las Quintas* ou milices dépeuplent les campagnes. La crainte d'être tranſporté aux Indes décourage les enrolements. 332. Efforts de Charles III pour accréditer la profeſſion des armes. 333.

V

VACARO (ANDRÉ). Ses tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 25. Aux Carmes-Déchaux. 51.

Valdemore. Village ſur la route de Madrid à Cuenca. 130.

VALENCIEN. Caractere des habitants de cette province. 141.

VALLADOLID. Ville conſidérable de la vieille Caſtille, célebre par ſes laines. Sa deſcription. 337. C'eſt la réſidence d'une des deux chancelleries. La grande place, les rues des environs ont des colonnades ſous leſquelles on marche à couvert, le reſte de la ville eſt mal-propre. 338.

VANDERHAMEN (JEAN). Ses tableaux dans l'égliſe de la Trinité à Madrid. 43.

VANDICK. Ses portraits & tableaux dans le Palais Neuf à Madrid. 17. 20. 23. 25. Dans l'eglise de S. Paul. 40. Dans la sacristie des Carmes-Déchaux. 51. Chez les ducs de *Médinaceli* & d'Albe. 56. Dans l'Escurial. 107. 113. à S. Idelfonse. 118.

VANLOO. Ses portraits dans le Palais Neuf. 16. à Buen Retiro. 34.

VEGA (GASPARD DE) a construit les écuries royales à Madrid. 30.

VEGA (GARCILASSO DE LA) a fait l'histoire de la conquête du Perou. 222.

VELASCO. Cette famille, aujourd'hui ducs d'Uzeda, a son tombeau dans la cathédrale de Valladolid. Description de ce curieux monument. 340.

VELASQUES (ANTOINE, DIEGO, LOUIS, ALEXANDRE). Leurs différentes peintures, tableaux & portraits. 15. 16. 17. Note sur Diego. 17. Sa maniere. 18. Leurs différents morceaux de peintures. 21. 22. 25. 42. 49. 113. 115.

VELASQUES & le P. SARMIENTO ont écrit sur l'origine de la poesie Espagnole. 225.

VALLADAREZ (Don DIEGO SARMIENTO DE). *Voyez* SARMIENTO.

VANDOME (duc de) n'est pas enterré à l'Escurial; on voit son tombeau à *Vinaros*. 109.

Venta de Cabrera. Auberge sur la route de Madrid à *Cuenca*. 132. De la *Puebla*, bonne auberge sur la route de Barcelone. 346. De la *Gaetana*, deux lieues avant Victoria. *ibid.*

VERGARA. Célebre sculpteur Espagnol. Ses bas-reliefs & note à son sujet. 135.

VERGARA. Ville dans les Pyrénées où il y a des mines de fer, des Eaux minérales & une societé de *Los Amigos*. 349.

VERONESE (PAUL, ALEXANDRE & CHARLES). Leurs tableaux & peintures dans le Palais Neuf. 16. 21. 23. 24. 25. 26. 27. A Buen Retiro. 34. A S. Paschal 40. 41. A l'Escurial. 107. 112. 113.

Viatique. Cérémonies usitées lorsqu'on l'administre. 155.

Vierge Marie. Dévotion particuliere des Espagnols envers la Sainte Vierge. 151. Elle va jusqu'à lui dédier des représentations de comédies. 152. Traduction d'une annonce ou affiche & le texte Espagnol. *ibid.*

VILLAVICENCIO. Ses tableaux dans le Palais Neuf, & note sur ce peintre. 23. *& suiv.*

VILLA (Don RAMIRET) évêque de Cuenca, fait construire le grand portail de la salle capitulaire, & fait faire l'ostensoir de la cathédrale. 137. Date de sa mort. *ibid.*

VILLAÇASTIN. Petite ville sur

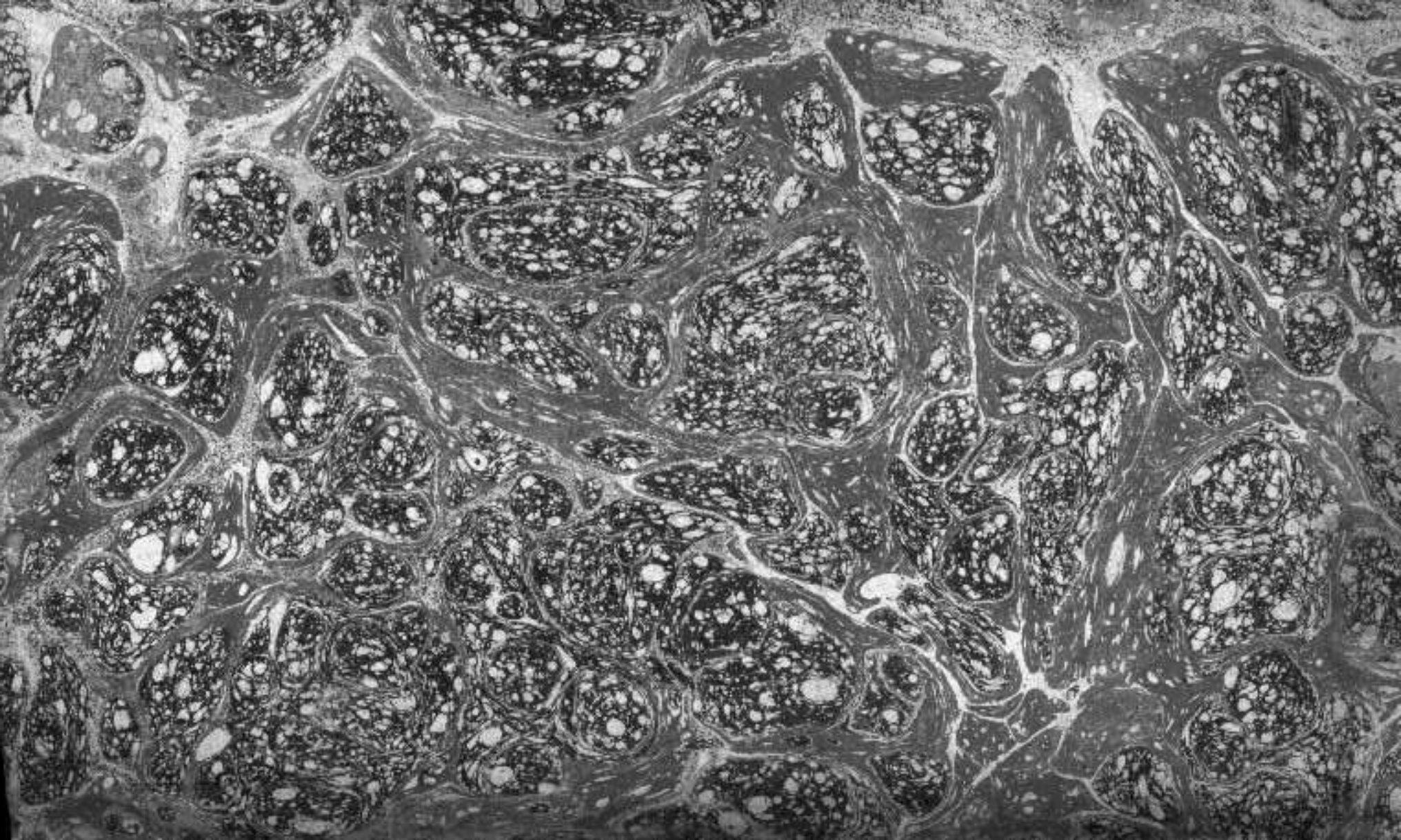
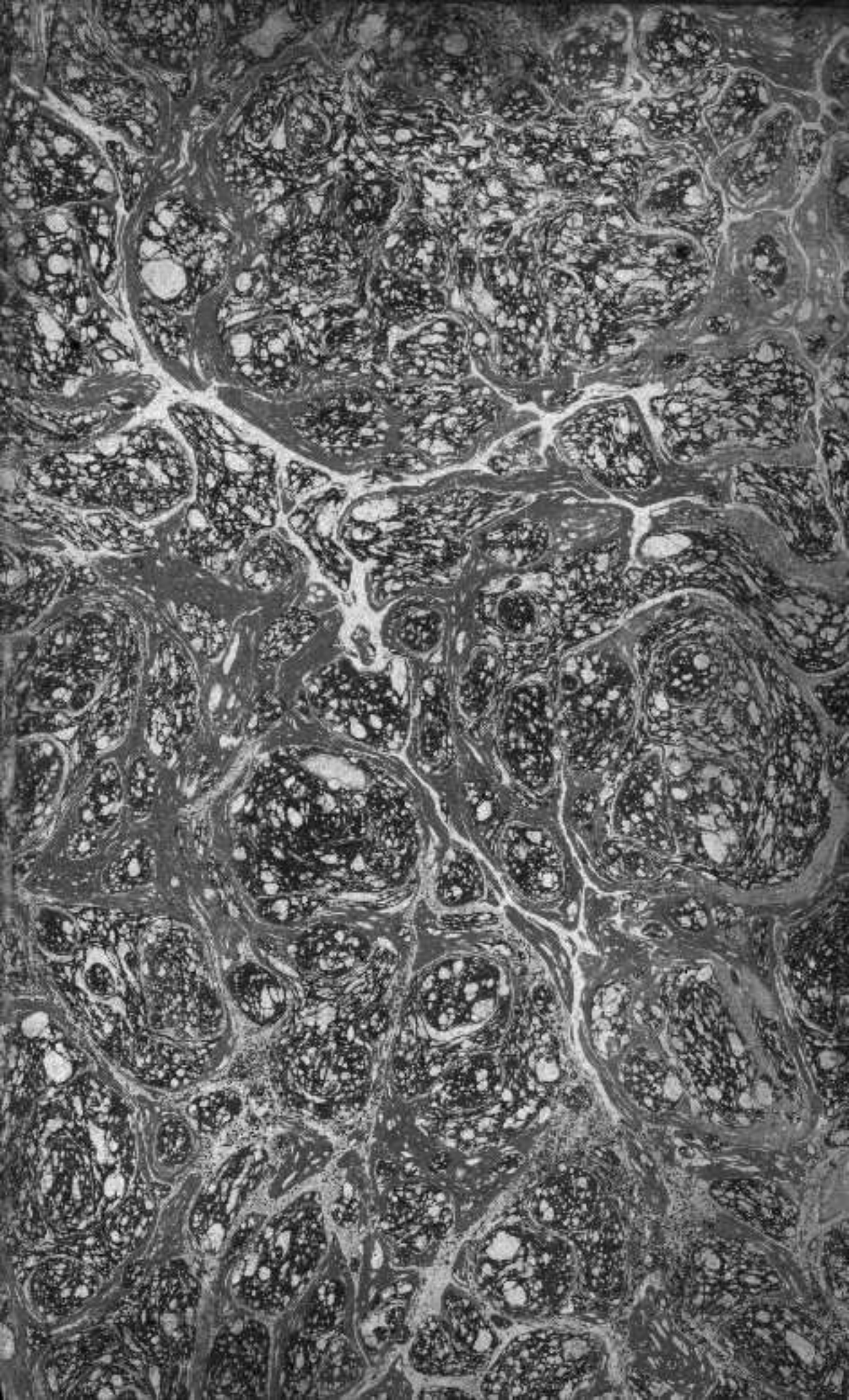
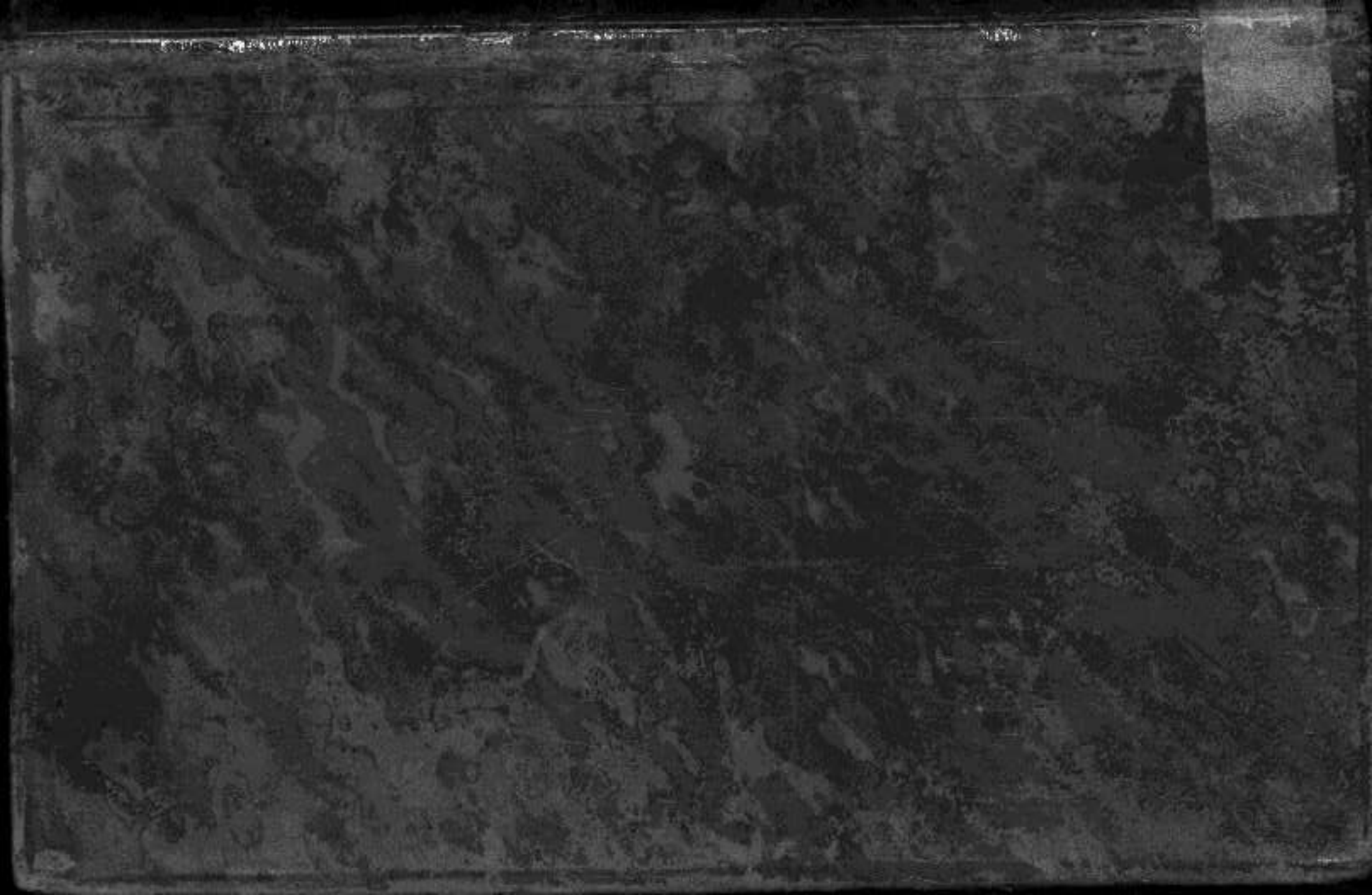
la route de Madrid à Bayonne. 336.
Villa-Nueva de Las Carretas. Village dans une plaine immenſe ſur le chemin de Bayonne. 339.
Villa Réal de Buniel. Autre village ſur la même route. *ibid.*
VINCI (LÉONARD DE). Ses tableaux dans le Palais Neuf. 24. A S. Paſchal. 40. A l'Eſcurial. 113.
Viſites. Elles ſont peu fréquentes en Eſpagne, mais juſqu'à l'importunité quand on eſt malade. 165.
VITTORIA. Capitale de la province d'Alava dans la Biſcaye. Sa place. Ses deux égliſes. Le périſtile de la principale eſt hardi. Les ſculptures de l'autel ſont bonnes; celles de S. Michel ſupérieures. 347. Deſcription d'une danſe publique à Vittoria. 348.
VOVERMANS. Ses peintures au Palais Neuf. 20.
Voyage. On voyage aſſez commodément en Eſpagne pourvu qu'on y apporte les précautions convenables aux coutumes du pays. 352.

X

XAMARA. Riviere ſur le chemin de Madrid à Cuenca. 130.

Z

ZELINI. Célebre ſculpteur: le beau crucifix en marbre qu'il fit pour Coſme de Médicis eſt à l'Eſcurial. 104.
ZAREZO. Son tableau dans l'égliſe de Sainte Iſabelle à Madrid. 42.
ZURARAN (FRANÇOIS). Un de ſes tableaux à Buen Retiro. 33. Dans la ſacriſtie des Carmes-Déchaux. 51.

Fin de la Table des Matieres.

GB
OK-M
3.96
8617
ejf 12